

Dictionnaire de l'argumentation

Une introduction
aux études d'argumentation

Christian Plantin



ENS ÉDITIONS

COLLECTION LANGAGES

dirigée par Bernard Colombat et Cécile Van den Avenne

LANGAGES

Dictionnaire de l'argumentation

Une introduction
aux études d'argumentation

Christian Plantin

ENS ÉDITIONS

2016

*Cet ouvrage a été publié avec le soutien du Laboratoire ICAR,
Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations,
UMR 5191, CNRS, Lyon 2, ENS de Lyon*

Éléments de catalogage avant publication

Dictionnaire de l'argumentation. Une introduction aux études d'argumentation / Christian Plantin. –
Lyon : ENS Éditions, impr. 2016 . – 1 vol. (634 p.) ; 23 cm. – (Langages, ISSN 1285-6096).
Bibliogr. : p. 611-628, Index.
ISBN 978-2-84788-416-6 (br.) : 32 euros

Tous droits de représentation, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

© ENS ÉDITIONS 2016
École normale supérieure de Lyon
15 parvis René Descartes
BP 7000
69342 Lyon cedex 07

ISBN 978-2-84788-416-6

Remerciements

Mes remerciements vont au CNRS, à l'université Lyon 2, à l'École normale supérieure de Lyon, ainsi qu'au laboratoire ICAR (*Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentation*) où je trouve, depuis vingt-six ans, un cadre de travail particulièrement riche et stimulant.

Merci également à ENS Éditions, et à Sophie Lecluse pour son attention et sa patience.

Je remercie vivement celles et ceux avec qui j'ai pu discuter et partager ces travaux sur l'argumentation :

Ruth Amossy, Tel Aviv
Elvira Arnoux, Buenos Aires
Vahram Atayan, Heidelberg
Michael Baker, Paris
J. Anthony Blair, Windsor
Marina Bondi, Modena
Dora Calderón, Bogotá
Claude Chabrol, Paris
Sara Cigada, Milan
Emmanuelle Danblon, Bruxelles
Joseph Dichy, Lyon
Marc Dominicy, Bruxelles
Marianne Doury, Paris
Isabel Margarida Duarte, Porto
Frans van Eemeren, Amsterdam
Frances de Ehrlich, Caracas
Wander Emediato, Belo Horizonte
Eckehard Eggs, Hannover
Anca Gata, Galati
Silvia Gutiérrez, México
Ralph Johnson, Windsor
Catherine Kerbrat-Orecchioni, Lyon
Roselyne Koren, Tel Aviv
Olga Lucía León, Bogotá

Vincenzo Lo Cascio, Amsterdam
Kristine Lund, Lyon
Anna Mankovska, Varsovie
Maurizio Manzin, Trento
Roberto Marafioti, Buenos Aires
María Cristina Martínez, Cali
Michel Merle, Nice
Michel Meyer, Bruxelles
Nora Muñoz, Rio Gallegos
Constanza Padilla, Tucuman
Chantal Plantin, La Rochette
Federico Puppo, Trento
Matthieu Quignard, Lyon
Rui Ramos, Minho
Henrique Carlos Jales Ribeiro, Coimbra
Eddo Rigotti, Lugano
Michaël Rinn, Rennes
Hammadi Sammoud, Tunis
Serena Tomasi, Trento
Véronique Traverso, Lyon
Douglas Walton, Windsor
Edda Weigand, Münster
Maria Zaleska, Varsovie

À tous les participants aux séminaires sur l'argumentation, un grand merci pour leurs critiques, leurs questions parfois imprévisibles, et leur attention exigeante.

Avant-propos

Cet ouvrage a été rendu possible grâce aux travaux de Jean-Claude Anscombe, Anthony Blair, Oswald Ducrot, Frans van Eemeren, Jean-Blaise Grize, Rob Grootendorst, Charles L. Hamblin, Lucie Olbrechts-Tyteca, Chaïm Perelman, Stephen E. Toulmin, Douglas Walton, John Woods. Ils ont reconceptualisé le domaine de l'argumentation, l'ont reconnecté aux champs scientifiques et philosophiques contemporains, ont introduit de nouvelles notions et ouvert de nouvelles perspectives, dont l'exploration est loin d'être achevée.

Aristote, Cicéron, Quintilien ont fondé la tradition d'observation des pratiques langagières argumentatives et d'étude de l'argumentation. La distance historique et culturelle qui nous sépare d'eux fait parfois obstacle à leur lecture. Sous l'influence sans doute des grands courants américains d'étude de la rhétorique et de l'argumentation, j'ai lu et intégré leurs œuvres en tant qu'elles sont porteuses de propositions théoriques et des schémas d'analyse à discuter en relation avec les travaux contemporains.

On n'échappe pas aux postulats théoriques. La vision générale mise en œuvre dans cet ouvrage me semble – largement *a posteriori* – être la suivante ; elle ne revendique aucune originalité.

L'argumentation est abordée comme *une activité langagière*, et, plus fondamentalement, comme une activité sémiotique ayant ses racines dans l'exercice ordinaire du langage. La parole ordinaire a d'abord une existence *orale et dialoguée*. L'argumentation étudie particulièrement l'organisation *anti-phonique* de la parole, où le *pour* est toujours lié au *contre*, – avec retour révisant le *pour*, et ainsi de suite. L'argumentation est irréductiblement dialogue et monologue ; elle construit et révisé des cadrages,

des schématisations, des inférences et des associations de mots et d'idées. Argumenter, c'est aussi exercer *la fonction critique du langage* ; par *critique du langage*, il faut entendre à la fois critique portant sur *la parole* et sur *la langue*.

Les disciplines scientifiques discursives adaptent la démarche critique à leurs propres contraintes et leurs propres objectifs. Les sciences dures exploitent l'argumentation lors de leurs apprentissages et les oublient lorsqu'elles n'en ont plus besoin. C'est une caractéristique extraordinaire du langage ordinaire que de pouvoir ainsi engendrer d'autres langages, capables d'aller là où lui-même n'ira jamais.

Cet ouvrage ne se situe pas, faut-il le dire, sur le même plan que les encyclopédies proposant une approche philosophique et historique des notions. Notre objectif est autre : les notions proposées sont prises dans leur *valeur opérationnelle*, et toujours rapportées aux pratiques d'étayage discursif pour lesquelles les mobilisent les locuteurs dans leurs disputes.

Ce dictionnaire a été rédigé à partir de l'expérience acquise dans les séminaires d'enseignement et de recherche sur l'argumentation ; certaines formulations font écho à des discussions qui s'y sont tenues. Les publics de ces séminaires mêlent des collègues expérimentés donnant des enseignements et développant une recherche en argumentation, des chercheurs débutants et des étudiants intéressés par le sujet mais dont la formation est encore à construire. S'adresser simultanément à ces différents groupes est sans doute une gageure. C'est cependant ce triple public que j'ai eu constamment à l'esprit pendant la rédaction de cet ouvrage, avec une attention particulière aux deux derniers.

J'espère ainsi que la consultation de cet ouvrage pourra être utile non seulement à tous ceux qui n'osent pas (encore ?) se désigner comme *argumentologues*, mais aussi à la communauté ouverte des personnes intéressées par la réflexion sur l'argumentation, et qui, pour cela, ont besoin de *parler* de l'argumentation. L'activité d'argumenter amène à faire une référence critique à d'autres discours soutenant d'autres points de vue, répondant autrement à une même question, proposant d'autres solutions à un même problème. Si l'on veut se positionner clairement par rapport à eux, voire les critiquer explicitement, il faut nécessairement *parler* de ces autres discours ; l'exercice ordinaire de l'argumentation suppose ainsi l'usage systématique d'un discours *sur* l'argumentation, d'un *métalangage ordinaire* de l'argumentation. C'est pourquoi nous espérons que, non moins que les *théoriciens*, les *praticiens* de l'argumentation pourront prendre quelque intérêt à cet ouvrage, et que certaines des observations qu'il contient pourront être *réinvesties dans les pratiques* argumentatives.

Au-delà de demandes d'information ponctuelles qui trouvent réponse sur internet, souvent en anglais, toute personne travaillant sur l'argumentation, comme sur n'importe quel autre domaine des sciences humaines, s'est trouvée confrontée à des questions de clarification, de définition et de cohérence conceptuelle.

Répondre à ces questions n'est pas forcément difficile sur un cas isolé. Mais les difficultés surgissent avec la *pluralité des définitions* d'un même terme, et la *pluralité des termes* répondant à une même définition, et elles s'aggravent lorsque ces définitions fonctionnent dans un chatoyant continuum stylistique où il n'est d'ailleurs pas interdit de trouver un certain plaisir. Le cas des argumentations dites *a pari*, *a simili*, *par analogie*, sans parler de *per analogiam*, pourrait être un exemple d'une telle situation. Si l'on veut non seulement admirer mais aussi comprendre, on doit se résoudre à renoncer parfois à telle ou telle nuance conceptuelle, et à considérer que telle étiquette est un simple synonyme de telle autre.

Une seconde difficulté est celle de la cohérence des définitions entre elles ; pour rester dans le domaine de l'analogie, on rencontre cette question lorsqu'on ajoute aux termes précédents la *règle de justice* et le *précédent*. Sans prétendre donner au champ notionnel de l'argumentation la solidité d'une structure telle qu'on pouvait la rêver aux temps du structuralisme, il faut également se situer sur le plan des rapports entre les notions, qu'on est en train de définir.

Pour résoudre la première difficulté, on prend le risque de la simplification arbitraire ; pour résoudre la seconde, on prend celui d'imposer à ces notions une organisation trop rigide. Si on échoue sur les deux plans, on aura simplement aggravé le mal auquel on prétendait porter remède.

Il est donc possible que bien des affirmations de cet ouvrage soient mises dans le rôle des fameuses "propositions martyres" qui sont là non pas pour clore le débat, mais pour l'alimenter, et parfois pour le provoquer : j'en serais ravi.

Ce dictionnaire réunit un ensemble de termes relativement techniques qui forment un vocabulaire partagé des études d'argumentation. D'*argumentation*, à *topique* en passant par *charge de la preuve*, leur degré de technicité est très différent. Certains termes correspondent à des termes courants, utilisés avec un sens particulier en théorie de l'argumentation ; seul ce sens figure dans le dictionnaire. Sous l'entrée "*Pragmatique, arg.*", on ne trouvera pas de considérations générales sur la pragmatique comme philosophie ou branche de la linguistique, mais seulement une définition de l'*argument pragmatique*.

Ce dictionnaire situe l'argumentation dans le cadre de l'étude de la *parole* sous ses deux facettes, *énonciative* et *interactionnelle*, soit dans le cadre de l'étude du discours, telle qu'elle est élaborée par exemple dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* de Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (Seuil, 2002) ; c'est d'ailleurs à leur exemple que je dois l'idée de la présente entreprise.

De nombreux dictionnaires ou lexiques de logique et de rhétorique définissent certains termes relevant de la théorie de l'argumentation, par exemple le *Compendio de lógica : argumentación y retórica* de L. Vega Reñon et P. Olmos Gómez (2011). À ma connaissance, il n'existe guère d'autres dictionnaires de l'*argumentation*, à part le *Sztuka argumentacji – Słownik terminologiczny* [Art d'argumenter – Dictionnaire

terminologique] de Krysztof Szymanek (2004), en polonais.

Le présent dictionnaire propose 248 entrées principales et 66 entrées secondaires. Une entrée secondaire correspond soit à une notion homonyme d'une entrée fondamentale, soit à une notion définie sous une entrée fondamentale. Dans les deux cas, elle renvoie à l'entrée principale où la notion est définie.

Cet ouvrage n'est pas une étude des façons d'argumenter à travers les cultures et les civilisations. Il ne s'agit pas non plus d'un dictionnaire encyclopédique et historique de l'argumentation, qui rechercherait l'origine de chaque notion pour en retracer les évolutions à travers les discussions dont elle a fait l'objet, qui présenterait chaque théorie dans ses développements historiques, sa structure actuelle et son programme de recherche, et qui situerait chaque auteur ou chaque école dans ses limites et ses apports. Par un réflexe compréhensible, chacune des grandes théories contemporaines de l'argumentation se propose d'abord de creuser sa différence. Le lecteur en tire parfois l'impression que le champ de l'argumentation est constitué d'un ensemble de "théories" plus ou moins déconnectées auxquelles il conviendrait de faire allégeance, chacune d'elles laissant penser qu'elle couvre le champ de l'argumentation, en ayant toutefois payé pour cela un prix élevé, la redéfinition du terme "argumentation" lui-même.

L'approche par les notions que nous avons adoptée ici permet d'aménager localement des aperçus, de rapprocher indirectement, voire d'aménager des carrefours et des passages entre ces différents parcours du domaine de l'argumentation.

Selon la belle catachrèse qui les nomme, les items d'un dictionnaire doivent d'abord aménager une *entrée* dans la notion. J'ai parfois tenté d'y ajouter un grain de sel, sous la forme d'un commentaire, d'un rappel historique, ou d'une proposition d'exemple qui ouvrent la notion et incitent à la problématiser. Je n'ai cependant jamais cherché à donner aux notions une unité factice qui se dissiperait à la première confrontation avec les données. Les définitions s'adressent avant tout à ceux qui sont intéressés par les problématiques contemporaines de l'argumentation et par leur mise en pratique pour la compréhension et l'analyse des discours parlés ou écrits.

Les exemples sont de divers ordres : certains sont forgés et ne visent qu'à donner une idée des occurrences authentiques. D'autres sont empruntés à des textes écrits ; d'autres encore proviennent d'échanges oraux, parfois de données enregistrées et référencées, parfois ils ont été simplement pris au vol et notés après coup ; leurs marques d'oralité ont été conservées, dans la mesure du possible.

Les passages encadrés correspondent à des exemples authentiques ou à des textes parfois plus théoriques d'importance fondamentale.

Les entrées sont classées par ordre alphabétique. De petits arrangements avec cet ordre ont permis certains regroupements thématiques, qui permettent une lecture suivie de familles d'entrées apparentées, par exemple à propos des grandes questions de l'analyse argumentative ou de la causalité.

On pourra trouver étrange qu'une entrée soit consacrée à telle ou telle forme mineure : c'est parce qu'elle est moins mineure qu'ignorée, et qu'elle a pleinement sa place dans ce qu'on peut considérer comme le système conceptuel des études d'argumentation.

On trouve évidemment dans ce dictionnaire des étiquettes latines : leur place est discutée à l'article consacré aux *Noms latins des arguments*.

Conventions

1. Les entrées

Les entrées sont classées par ordre alphabétique. Lorsque cet ordre dispersait des entrées ayant trait à une même thématique, elles sont regroupées et ordonnées sous cette thématique. Par exemple les entrées consacrées à l'analogie sont les suivantes :

Analogie (I) : La pensée analogique

Analogie (II) : Le mot et le concept

Analogie (III) : Analogie catégorielle (arg.)

Analogie (IV) : Analogie structurelle (arg.)

Mais les entrées *Métaphore*, *Comparaison*, *Proportion* figurent à leur place alphabétique.

2. Termes latins

Les noms latins des arguments *usités* sont à leur ordre alphabétique. Les noms latins des arguments *peu usités* figurent en entrées secondaires.

Les entrées latines sont suivies d'une traduction, parfois accompagnée d'un bref commentaire de leur forme et de leur sens. Ces indications sont tirées principalement du *Dictionnaire illustré latin-français* de F. Gaffiot, 1934.

3. Chevrons simples, < >

Les chevrons ouvrant < et fermant > sont utilisés pour encadrer clairement les symboles ou les formules. Par exemple, < A & non-B > se lit "A et non-B". Employé seul, le chevron > est utilisé pour indiquer un lien de dérivation d'un mot à partir d'un autre mot. Ce lien peut être historique (en particulier étymologique) :

14 ♦ CONVENTIONS

auctoritas > autorité

ou morphologique, purement synchronique :

politique > politicien

4. < [Entrée], fal., ou arg. >

La forme < [Entrée], fal. > : se lit “fallacie de [Entrée], et signifie que l’entrée a été principalement discutée dans le cadre de la théorie des fallacies.

La forme < [Entrée], arg. > : se lit de différentes manières, par exemple :

A pari, arg. : “argument, argumentation *a pari*”.

Définition, arg. : “argument, argumentation par la définition”.

Cas par cas, arg. : “argumentation au cas par cas”.

L’entrée correspond à un type d’argument ou d’argumentation qui peut, par ailleurs être considéré comme fallacieux, soit dans l’absolu, soit dans certaines circonstances.

5. Flèches : ►, →

La flèche < ► > indique un renvoi (voir *Renvois*).

La flèche < → > est utilisée avec diverses fonctions, par exemple pour indiquer :

— l’implication logique : < $A \rightarrow B$ > se lit “A implique B”

— la relation d’argument à conclusion, sans préjuger d’aucune identité entre implication logique et enchaînement argumentatif.

6. Renvois : < ► > et < v. >, “voir”

< ► >

Cette flèche se trouve dans les entrées. Elle ne signifie pas que le terme de gauche est synonyme du terme de droite ; elle indique que le terme qui la précède est défini à l’entrée qui la suit :

Accent ► Paronymie

Se lit : “L’entrée *Accent* est définie à l’entrée *Paronymie*”.

< v. >

Dans le corps d’un article, ou en fin d’article, l’indication < v. > renvoie à une entrée ou à une suite d’entrées où l’on trouvera des informations complémentaires sur des termes liés à l’entrée concernée. Cette indication permet de suivre le développement de familles de notions. Par exemple, la mention :

V. COMPARAISON ; A FORTIORI.

invite à consulter les entrées < Comparaison > et < *A fortiori* >. Les différents termes figurant sous une même indication de renvoi ne sont pas ordonnés.

Le mot utilisé dans le renvoi peut renvoyer à une famille d'entrées. Par exemple < v. CONTRAIRES > renvoie aux entrées :

Contraires et contradictoires

Contraires : Argumentation, arg.

Il n'est pas possible de marquer tous les renvois qui seraient mécaniquement nécessaires ; cela impliquerait par exemple que toutes les occurrences des mots *argument* ou *argumentation* soient accompagnées d'un renvoi aux entrées correspondantes.

7. Astérisques < * >

Placé avant un mot ou un énoncé, l'astérisque signifie que ce mot ou cet énoncé ne sont pas en usage, semblent difficilement acceptables intuitivement, dans un contexte général.

Placé avant l'énoncé conclusion d'un syllogisme, l'astérisque signifie que cette conclusion ne découle pas des prémisses.

8. Indications bibliographiques

Les citations sont faites sous la forme (Cosnier 1994, p. 12).

Afin de ne pas écraser les références sur les dix dernières années, les dates de première parution du texte cité sont indiquées entre crochets. La page citée renvoie au texte tel qu'il est référencé en bibliographie. Par exemple,

(Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 5)

renvoie, en référence bibliographique, à l'entrée :

Perelman, C., Olbrechts-Tyteca, L., [1958]/1976, *Traité de l'argumentation – La Nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

La page indiquée étant celle de l'édition de 1976.

Pour les auteurs anciens cités, nous n'avons pu nous résoudre à la forme (Aristote 2004) ; la référence se fait par une forme abrégée du titre (Aristote, *Rhét.*), qui sera développée en bibliographie.

Les citations des textes classiques latins et grecs renvoient au dernier numéro de ligne figurant avant la citation. Si la citation s'étend sur plusieurs lignes, ce numéro est suivi du premier numéro de ligne suivant la citation.

L'indication de la ligne peut être précédée, dans cet ordre, de l'indication du livre et de la section, si l'ouvrage cité comporte de telles divisions. Elle est suivie du numéro de(s) page(s) de la traduction utilisée.

9. Abréviations usuelles en grammaire élémentaire

Sg = Singulier

Pl = Pluriel

Subst = Substantif,

N = Nom

V = Verbe

Adj = Adjectif

Adv = Adverbe

Prép = Préposition

PPrst = Participe présent

PP = Participe passé

...

qn = quelqu'un

10. Autres conventions

< L₁, L₂ >

Dans les petits dialogues permettant de schématiser la situation correspondant à tel ou tel phénomène argumentatif, les locuteurs sont désignés par L₁ et L₂. Si le dialogue comprend plus de deux tours de parole, on notera le premier tour de L₁ comme L_{1_1}, le second L_{1_2}, etc. ; de même pour L₂.

< C >

La lettre < C > est couramment utilisée pour désigner la conclusion d'une argumentation. La théorie de l'argumentation dans la langue utilise pour cela la lettre < r > ; cet usage est respecté dans les citations et les entrées touchant à cette théorie.



■ *A cohærentia* ► Cohérence

■ *A comparatione*, arg.

📖 Lat. *comparatio*, “comparaison”.

L'étiquette “argument *a comparatione*” renvoie à deux types d'argument :

1. Le plus souvent, à l'argument par la comparaison, v. **COMPARAISON** ; **A FORTIORI**.
2. Parfois à l'argument *a pari*, v. **A PARI**.

■ *A conjugata*, arg.

📖 Lat. *conjugatus*, “apparenté, de la même famille”.

Trois types d'argument sont fondés sur le fait que deux termes sont “apparentés”, terme auquel on donne plusieurs significations :

1. Apparemment étymologique, v. **ÉTYMOLOGIE**.
2. Apparemment morpho-lexical, v. **MOTS DÉRIVÉS**.
3. Rapport de ressemblance phonique ou graphique, v. **PARONYMIE**.

■ *A contrario*, arg.

📖 Lat. *contrarius*, “contraire”. On trouve aussi la formulation explicite “argument *a contrario sensu*”, argument “par le sens contraire” ; ainsi que la construction avec la préposition *ex* : “*complecti ex contrario*” : “conclure par les contraires” (Cicéron, cité dans Dicolat, art. *Complector*).

Cette étiquette est utilisée en français avec le sens de “retournement”, pour désigner les différentes formes d’argumentation par les contraires. v. CONTRAIRES.

■ A fortiori, arg.

📖 Lat. *a fortiori ratione*, “à plus forte raison” ; lat. *ratio*, “raison” ; *fortis* “fort” (“vaillant...”) au comparatif de supériorité.

L’argument *a fortiori* a deux formes, v. ÉCHELLES ARGUMENTATIVES :

(i) “**D’autant plus**”, “du plus grand au plus petit” (*a maiori ad minus*), qui correspond à l’adage “*qui peut le plus peut le moins*”. Cette forme permet les inférences du plus au moins :

Si quelqu’un peut porter un fardeau de 100 kg, alors il peut (*a fortiori*, d’autant plus, à plus forte raison) porter un fardeau de 30 kg.

Si’il est capable de tuer, il est, à plus forte raison, capable de frapper quelqu’un.

(ii) “**D’autant moins**”, “du plus petit au plus grand” (*a minori ad maius*) ; “qui ne peut pas le moins ne peut certainement pas le plus”. Cette forme permet les inférences du moins vers le plus :

Si quelqu’un ne peut pas porter un fardeau de 30 kg, il peut d’autant moins porter un fardeau de 100 kg.

Si l’on n’a pas le droit de frapper, on n’a pas le droit de tuer.

Ce schéma peut être spécifié dans un thème ou dans un domaine discursif. Au topos formel “à plus forte raison”, spécifié dans le genre *discours de consolation*, correspond la forme semi-abstraite :

L’idée que la mort devrait épargner les jeunes gens est plus acceptable (plus normale...) que la mort devrait épargner les gens âgés ; or vous savez qu’autour de vous bien des jeunes gens sont morts ; acceptez donc la mort.

Cette forme est sous-jacente à l’énoncé “*d’autres sont morts bien plus jeunes*”, supposé inciter les mourants âgés à la résignation et consoler les vivants de la perte d’un proche âgé.

1. A fortiori, un topos transculturel

Le topos “à plus forte raison” fournit un exemple particulièrement clair de règle argumentative interprétative transculturelle. v. INTERPRÉTATION.

Dans la tradition gréco-latine — On trouve des formulations et des illustrations équivalentes de ce topos tout au long de l’histoire de l’argumentation occidentale. Aucune topique ne l’omet. Il correspond au topos « du plus et du moins » d’Aristote, qui l’illustre notamment par les exemples suivants :

« Si les dieux eux-mêmes ne savent pas tout, *a fortiori* les hommes. »

« Qui frappe son père frappe ses voisins, [...] parce que les hommes frappent moins leurs pères que leurs voisins. » (*Rhét.*, II, 23, 1397b15 ; trad. Chiron, p. 381)

Ce topos “*puisqu’il frappe son père, il est bien capable de frapper ses voisins*” est utilisé dans la situation suivante. Quelqu’un a été agressé. Qui est le coupable ? On sait que, dans le voisinage de la victime, quelqu’un a commis des violences sur son père. Le topos fait peser sur lui le soupçon d’être également coupable de violences sur son voisin. Non seulement il a des antécédents violents, mais d’une violence plus grave. Conclusion : il est suspect, il doit être interrogé par la police.

Dans l’argumentation légale musulmane, l’argumentation “*bi-l-awla*” correspond exactement à l’argumentation “à plus forte raison”. Le problème est discuté à partir du verset 24 de la sourate 17 du Coran, traitant du respect que l’enfant doit à ses parents :

« Ne leur dis pas “pfff!” » (trad. J. Dichy)

L’interdiction porte sur une forme de réplique minimale, qui permet à l’enfant de rejeter d’un haussement d’épaule les observations de ses parents, c’est-à-dire de “faire fi” de leurs paroles, ou bien de leur obéir à contrecœur, en poussant un soupir d’exaspération. Par le principe *a fortiori*, l’interdiction est étendue à tous les comportements irrévérencieux : “*puisqu’il est interdit même de dire ‘pff!’ à ses parents, il est à plus forte raison interdit de leur répondre impoliment, de se mettre en colère contre eux, de les frapper...*”. Le point d’appui du raisonnement est le point le plus bas dans l’échelle, l’épsilon de l’irrespect. Il n’a pas échappé aux commentateurs que la déduction *a fortiori* est parfois un cas de déduction sémantique (Khallâf [1942], p. 216).

Les règles de l’exégèse talmudique ont été fixées par différents auteurs, depuis Hillel au 1^{er} siècle. L’*Encyclopædia Judaica*, à l’article “Hermeneutics” énumère les treize règles de Rabbi Ishmaël (E. C., art. *Hermeneutics*). La première est précisément la règle *qal va-homer* “à plus forte raison” (de la “mineure” (*qal*) à la “majeure” *homer*). Elle intervient dans le calcul du licite et de l’illicite.

Cette règle permet de répondre à des problèmes comme les conditions d’exécution du sacrifice de pâques (*pessah*). Il semble que la situation soit la suivante. La Bible demande que *pessah* soit offert à pâques. Certaines actions sont interdites le jour du *shabbat*. Que faut-il faire lorsque pâques tombe le jour du *shabbat* ? Le calcul “à plus forte raison” apporte la réponse : le sacrifice *tamid* est offert tous les jours ; il est offert durant le *shabbat*. Or *pessah* est plus important que *tamid* (preuve : si on ne respecte pas *tamid*, on n’encourt pas de sanctions ; si on ne respecte pas *pessah*, la sanction est grave et explicite). Puisque ne pas célébrer *pessah* est plus grave que ne pas célébrer *tamid*, puisque *tamid* est licite lorsque pâques tombe le jour du *shabbat*, il est donc à plus forte raison licite de procéder au sacrifice *pessah* lorsque pâques tombe le jour du *shabbat*.

2. Nature de la gradation

L'application du topos *a fortiori* présuppose que les faits mis en relation relèvent d'une certaine catégorie et qu'ils sont positionnés selon une certaine hiérarchie dans cette catégorie : telle forme d'irrespect est plus grave que telle autre, tel sacrifice plus important, etc. La gradation peut s'effectuer en raison de principes très différents.

— Gradation objective : *“il peut à peine aller de son lit à la fenêtre, et tu voudrais qu'il aille se promener dans le parc ?”*

— Gradation socio-sémantique : *“même les grands-parents font parfois de grosses bêtises, alors les petits enfants...”*

— Gradation culturelle : *se mettre en colère contre ses parents est plus grave que feindre de ne pas les écouter.*

— Gradation fondée sur l'autorité de la Bible : *le sacrifice pessah est plus important que le sacrifice tamid.*

Cette notion de catégorie graduée est représentée sous la forme d'une échelle argumentative dans la théorie de l'argumentation dans la langue (Ducrot 1973) ; la règle *a fortiori* est un opérateur de raisonnement sur de telles échelles, v. ÉCHELLE ARGUMENTATIVE. Lorsque la gradation fait l'objet d'un consensus, ratifié par le dictionnaire, la déduction argumentative / interprétative est purement sémantique, v. DÉFINITION.

3. A fortiori dans les échelles à parangon

Certaines de ces échelles sont bornées par un modèle absolu, dit *parangon*, représentant « ce qu'il y a de plus excellent » (Littré, art. *Parangon*) dans la catégorie. Le degré absolu dans la catégorie est établi par l'égalité avec le parangon :

Avare comme Harpagon
Fauché comme les blés

Ces échelles à parangon sont efficaces pour rejeter une plainte : *“Tu dis que tu as été condamné à tort (que ce qui t'arrive est injuste...), c'est vrai et je te crois. Le Christ est l'Innocent par excellence. Or le Christ a accepté une mort injuste. Tu dois donc accepter cette injustice, et la mort qui t'attend”*. Le passage suivant contient une argumentation correspondant à ce sous-topos du topos *a fortiori* :

Un épisode de la guerre civile espagnole (1936-1939). Paco, un villageois un peu turbulent, s'est rendu aux « étrangers aux gros pistolets » à la demande de Mosén Millán, un prêtre. Mosén Millán lui a dit qu'il passerait en jugement mais lui a garanti qu'il aurait la vie sauve. Il s'est rendu, et il va être fusillé avec ses compagnons.

« — Pourquoi voulez-vous me tuer ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Nous n'avons tué personne. Dites-leur que je n'ai rien fait. Vous savez bien que je suis innocent, que nous sommes innocents tous les trois. — Oui, mon fils. Vous êtes tous innocents. Mais qu'est-ce que je peux faire ?

— S'ils veulent me tuer parce que je me suis défendu à Pardinas, bon. Mais les deux autres n'ont rien fait.»

Pedro s'accrochait à la soutane de Mosén Millán, et répétait : « Ils n'ont rien fait, et on va les tuer. Ils n'ont rien fait. » Ému jusqu'aux larmes, Mosén Millán lui dit :

— Parfois, mon fils, Dieu permet la mort d'un innocent. Il l'a permis pour son propre fils, qui était plus innocent que vous trois. En entendant ces mots, Paco resta paralysé et muet. Le curé ne disait rien non plus. »

Ramón J. Sender, *Requiem por un campesino español* [Requiem pour un paysan espagnol] [1953], Barcelone, Destino, 7^e éd., 1981, p. 100-101.

■ A pari, arg.

📖 Lat. *a pari*; *a pari ratione* : *par*, “chose égale” ; *a pari ratione* “pour la même raison”.

La problématique de l'argument *a pari* repose sur celles de la définition et de la catégorisation ; c'est une opération sur des taxinomies, v. DÉFINITION ; TAXINOMIE ET CATÉGORIES.

On peut distinguer deux formes d'argumentation *a pari*, selon qu'il s'agit d'*individus* ou de *classes d'individus*.

— Lorsqu'elle porte sur des *individus*, l'argumentation *a pari* relève de la relation d'appartenance (notée \in en logique), qui situe un individu dans un ensemble, une classe, par une opération de *catégorisation*, v. CATÉGORISATION.

— Lorsqu'elle porte sur des *classes d'individus*, l'argumentation *a pari* relève de l'*inclusion* de classe (notée \subseteq en logique). C'est cette forme qui est définie dans la présente entrée.

On utilise parfois l'étiquette “argument *a comparatione*” ou le vocabulaire de l'analogie pour désigner l'argumentation *a pari*, sous ses deux formes.

Lorsqu'elle traite de l'inclusion de classes, l'argumentation *a pari* applique « à une autre espèce du même genre de ce qui a été affirmé pour une espèce particulière » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 325) : « Un argument *a pari* est celui qui raisonne par égalité des cas : si un parricide mérite la mort, il en va de même d'un matricide » (Chenique 1975, p. 358). L'argumentation *a pari*, dans ce cas, transfère à une espèce de criminels (ici le *matricide*) une propriété, une qualité ou un droit, un devoir (ici “*mériter la mort*”) d'une autre espèce (le *parricide*), en arguant qu'elles appartiennent au même genre (ici “*meurtrier d'un parent*”). Schématiquement :

Situation	<i>Le crime de matricide est puni de prison à perpétuité.</i>
Proposition	<i>Aggravons le châtement du matricide !</i>
Argument	<i>Le crime de parricide est puni de la peine de mort.</i>
Permis d'inférer	<i>Parricide et matricide sont des crimes “du même genre”.</i>
Conclusion	<i>Le matricide mérite la peine de mort.</i>

Il faut distinguer les situations de contemplation de la vérité et les situations d'acquisition et d'extension des connaissances et des pratiques.

1. A *pari* syllogistique

Du point de vue de la contemplation de la vérité, l'argumentation *a pari* est soit un truisme syllogistique, soit un paralogisme, selon que la propriété envisagée est ou non générique. Considérons deux espèces relevant du même genre.

(i) **Si la propriété est générique**, alors elle est vraie de toutes les espèces recouvertes par le genre, en particulier pour les deux espèces concernées ; ce qui correspond au syllogisme :

Avoir une température constante est une propriété générique des mammifères.

Les baleines, les humains... sont des mammifères.

Les baleines, les humains... ont une température constante.

Dans les termes d'une argumentation *a pari*, on raisonnerait en disant :

— *“Si les baleines sont des animaux à température constante (‘ce qui est dit d’une espèce’, ici les baleines),*

— alors les hommes sont des animaux à température constante (‘est appliqué à une autre espèce’, ici, les hommes),

— puisque les hommes et les baleines sont des mammifères (‘du même genre’, ici, les mammifères)”.

Mais il semble étrange de partir, comme nous l'avons fait ici, de l'espèce baleine pour transférer à l'espèce humaine la propriété générique “être à température constante” : le mouvement de la connaissance va des êtres centraux, les mieux connus de la catégories, ici les hommes, aux êtres périphériques, ici les baleines.

(ii) **Si la propriété en question n'est pas générique**, alors l'inférence constitue un paralogisme :

Les labradors, les caniches... sont des chiens.

Les labradors sont des retrievers (“chien d'arrêt dressé pour rapporter le gibier”)

donc les caniches sont des retrievers.

Or les caniches ne sont pas des retrievers. La propriété “être un retriever” ne peut leur être transférée : c'est qu'il ne s'agit pas d'une propriété générique, attachée au genre chien, mais d'une propriété partagée seulement par certaines espèces de chiens, dont ne font pas partie les caniches. Les prédicats de catégorie subordonnée (espèces) intègrent tous les prédicats de la catégorie superordonnée (genre) : si les labradors sont des chiens, alors tout ce qui peut être dit des chiens peut être dit des labradors ; mais certaines choses sont vraies des labradors qui ne sont pas vraies de tous les chiens, par exemple “sont des retrievers” .

On ne peut transférer des propriétés d'espèce à espèce qu'à condition qu'il s'agisse de propriétés génériques, ce qui suppose qu'on dispose d'une typologie bien faite,

et, pour que l'argument soit recevable, qu'on soit d'accord sur elle, v. TAXINOMIE ET CATÉGORIES.

2. L'impasse apparente *a pari* / *a contrario*, et les conditions contextuelles de l'argumentation

Deux paradoxes sont attribués à l'argumentation *a pari*. On se situe dans la condition où **A** et **B** sont traités de manière différente.

(i) *A contrario* contre *a pari*

— *A pari* étend aux **A** le traitement réservé aux **B**, en se fondant sur le fait qu'ils relèvent d'une catégorie commune, ou en construisant une catégorie capable d'inclure les **A** et les **B** :

(1) *Les A sont comme les B ! Ils doivent être traités comme les B !*

— *A contrario* justifie la différence de traitement, en se fondant sur le fait que **A** et **B** sont des *contraires*, au sens qu'ils n'appartiennent pas à la même catégorie, ou en établissant une distinction de catégorie isolant les **A** et les **B** :

(2) *Les A ne sont pas comme les B ! Ils doivent être traités de façon spécifique !*

(ii) *A pari* contre *a pari* — Sans avoir recours à *a contrario*, on peut étendre à **A** le traitement de **B**, ou à **B** le traitement de **A**, selon qu'on applique *a pari* à **A** ou à **B** ; à (1), on peut répliquer :

(3) *Si A est comme B, B est aussi comme A ; c'est B qui doit être traité comme A.*

Dans le premier paradoxe, la question est celle de l'annulation ou du maintien d'une différence de traitement entre **A** et **B** ; l'application de *a pari* est contrée par celle de *a contrario*. Dans le second paradoxe, la question est celle de la nature de la nouvelle catégorie créée par l'annulation d'une différence de traitement : c'est alors *a pari* qui joue contre *a pari*.

D'où la conclusion que tout cela ne servirait à rien (dans la citation suivante, le terme *analogie* correspond à *a pari*) :

« On connaît les méthodes d'interprétation habituelles de l'*argumentum a contrario* et de l'analogie : elles sont complètement dépourvues de valeur, cela résulte déjà suffisamment du fait qu'elles peuvent conduire à des résultats opposés, et qu'il n'existe aucun critérium qui permette de dire quand c'est l'une et quand c'est l'autre qu'il faut mettre en œuvre. » (Kelsen 1962, p. 459)

Ce paradoxe peut être appréhendé de deux points de vue.

(iii) *Le cas de a pari contre a pari* — Dans une situation initiale où le crime de parricide est puni de la peine de mort, on peut prendre pour *norme de référence* le châtimement du parricide, pour conclure, par un raisonnement *a pari*, à la nécessité d'aligner le châtimement du matricide sur celui du parricide, et en conséquence, d'*aggraver*

le châtement du matricide. On peut également prendre pour *norme de référence* non plus le châtement du parricide, mais celui du matricide pour conclure à la nécessité d'aligner le châtement du parricide sur celui du matricide et en conséquence, d'alléger le châtement du parricide.

Situation	<i>Le parricide est puni de la peine de mort.</i>
Proposition	<i>Allégeons le châtement du parricide!</i>
Argument	<i>Le matricide est puni de prison à perpétuité.</i>
Permis d'inférer	<i>Parricide et matricide sont des crimes du même genre.</i>
Conclusion	<i>Le parricide ne doit pas être puni de mort mais condamné à perpétuité.</i>

La question est maintenant déplacée du châtement du matricide à celui du parricide. Le sens de déclenchement de l'opération *a pari* dépend du contexte dans lequel est posée la question, et sur qui porte la charge de la preuve : dans un cas il est "hors de question" d'adoucir le châtement, dans l'autre "hors de question" de l'aggraver.

L'impasse construite par Kelsen est celle d'une "théorie pure" de la logique argumentative qui décontextualise ces formes d'argumentation. C'est la négligence des conditions pragmatiques de problématisation qui conduit aux prétendus paradoxes. Il faut réintégrer au fonctionnement de *a pari* les conditions sociales de sa mise en œuvre, telles qu'elles s'expriment dans la question argumentative qui, couplée à la charge de la preuve, introduit dans le jeu argumentatif la dissymétrie qui lui permet de fonctionner, v. QUESTION ARGUMENTATIVE ; CHARGE DE LA PREUVE. Quand la tendance socio-politique est à la sévérité, on aligne sur la peine la plus dure, quand elle est à l'allègement des peines, on aligne sur la peine la moins dure.

A pari permet aussi bien d'aligner **A** sur **B** que **B** sur **A**. Si le contexte est lui-même politiquement divisé, il y a production d'une stase, on retrouve ici la possibilité de contre-argumenter par retournement pur et simple de l'affirmation de l'adversaire, v. CAUSALITÉ (II) ; ce n'est pas les **A** qu'il faut aligner sur les **B**, mais les **B** sur les **A** :

Contexte : Certains salariés bénéficient de CDI (contrats à durée indéterminée), d'autres de CDD (contrats à durée déterminée). Comment faire évoluer cette différence de traitement vers plus d'égalité ?

A pari sur les CDD (la norme est le CDD) :

Les CDI sont des privilèges, combattons les privilèges, tout le monde au régime CDD!

A pari sur les CDI (la norme est le CDI) :

Les CDD sont exploités, combattons l'exploitation, tout le monde au régime CDI!

(iv) **Le cas *a contrario* contre *a pari*** — À toute argumentation *a pari* on peut opposer une argumentation *a contrario*, qui conclut immédiatement le contraire. Considérons une interdiction **I** faite à une catégorie d'êtres **E** ; appelons **non-E** les êtres qui n'appartiennent pas à cette catégorie, mais qui en sont "proches", parce qu'ils appartiennent à la même catégorie superordonnée à **E**. Par une application du topos des contraires (argumentation *a contrario*) :

*Si I est interdit à E, alors I est permis aux non-E.
Si c'est interdit aux hommes, alors c'est permis aux femmes.*

Mais, par une argumentation *a pari*, sur l'appartenance au même genre :

*Si I est interdit à E, alors I est interdit aux non-E.
Si c'est interdit aux hommes, alors c'est interdit aux femmes.*

Dans la situation initiale qui conclut à la nécessité de punir plus sévèrement le crime de matricide en alignant son châtement sur celui du parricide, on peut argumenter *a contrario* pour le maintien du *status quo* :

Les hommes et les femmes ne sont pas des êtres "du même genre".

Autrement dit, celui qui argumente *a contrario* pense que d'une façon générale, assassiner sa mère est tout de même *moins grave* qu'assassiner son père. Dans une société où les rapports de genres sont égalitaires, on rejettera *a contrario* pour régler les questions mettant en jeu les rapports hommes / femmes. Par contre, la question de savoir s'il faut aligner les hommes sur la condition des femmes ou les femmes sur la condition des hommes reste ouverte : soit les filles sont aussi soumises au service civil obligatoire, soit plus personne n'en fait.

3. A pari et l'alignement des catégories

Le fait que deux topoi appliqués à une même situation de départ livrent des résultats contradictoires correspond à une situation banale en argumentation :

*Si le père possède la qualité Q, alors le fils aussi.
Le père est riche financier et le fils trader.
Topos : "tel père tel fils", "les chiens ne font pas des chats", "bon sang ne saurait mentir".*
*Si le père possède la qualité Q, alors le fils possède non-Q.
Le père a construit une fortune et le fils l'a dilapidée.
Topos : "à père avare, fils prodigue". v. PERSONNE.*

C'est la présence d'une question argumentative localisée qui brise cette symétrie.

Question : *Les C sont-ils M?*
Argument : *Les A sont M, et sont du même genre que les C.
La différence entre A et C est négligeable.*
Réfutation : *La différence entre A et C est fondamentale.*

Dans l'argumentation ordinaire, on doit tenir compte du fait que la définition des catégories est inséparable de leur *destruction* (contestation) et de leur *reconstruction*. Les catégories sont des entités dynamiques et révisables. Le paradoxe suppose leur figement.

Soit une phratrie composée de garçons et de filles, deux espèces du genre adolescent. Les garçons sont autorisés à sortir le soir, mais pas les filles. Considérons la situation où cette interdiction de sortir le soir pèse aux filles. Elles peuvent argumenter de multiples façons, par exemple par les conséquences positives qu'auront les

sorties nocturnes sur la formation de leur conscience sociale, v. PRAGMATIQUE. Elles peuvent également observer que leurs frères sortent, et dire :

F : — *Les garçons sortent bien tous les soirs!*

L'ontologie des filles est la suivante :

genre : adolescent, enfant d'une même famille...

espèces : {garçon, fille}

"Sortir le soir" est une propriété attachée au genre, toutes les espèces peuvent s'en réclamer.

À quoi les parents peuvent répondre :

P : — *Oui, mais vous, vous êtes des filles!*

Les parents utilisent une argumentation *a contrario* : "les garçons sortent, et les filles ne sortent pas". Leur ontologie est la suivante :

genre : adolescent

espèce : {garçon, fille}

différence : Masculin / Féminin : la différence de genre est construite comme spécifique.

Par une argumentation par la définition, "sortir le soir" apparaît comme une licence attachée à l'espèce "garçon", elle fait partie de sa définition, v. DÉFINITION. La propriété ne peut être transférée, car c'est non pas une propriété *générique*, mais une *différence* liée à l'espèce en tant que telle. L'argumentation *a pari* fondée sur le genre commun est donc bloquée.

Si *a contrario* radicalise les oppositions catégorielles, *a pari* les efface. Il y a donc une solution pour les filles. Il leur suffit d'effacer la différence, et de reconstruire sous le genre une catégorie unique, qui permettra de revendiquer l'application de la règle de justice, et pour cela elles doivent :

(i) **Construire une nouvelle catégorie**, "comme les garçons" effaçant la différence genrée, incluant indifféremment garçons et filles, alignant les filles sur les garçons :

Les garçons et les filles reçoivent la même éducation; ils ont accès aux mêmes médias; ils font du judo; l'école a les mêmes exigences vis-à-vis d'eux; ils partagent les mêmes tâches à la maison...

(ii) Raisonner par la définition dans cette nouvelle catégorie. La différence, qui à l'intérieur d'un même genre, en sépare les espèces et permet le fonctionnement de *a contrario*, est annulée par la création de ce nouveau genre / catégorie, où la différence est dégradée en accident. v. A SIMILI; A CONTRARIO; CATÉGORISATION; COMPARAISON.

■ A priori, A posteriori, arg.

✎ Lat. *prior*, “supérieur, antérieur, plus ancien, meilleur, premier” ; *posterior* “inférieur, qui vient derrière, plus tard ; second”.

Dans le langage courant, *a priori* équivaut à “à première vue, avant toute analyse approfondie”.

1. Connaissance *a priori* / *a posteriori*

La différence *a priori* / *a posteriori* est d'ordre épistémologique. La connaissance *a posteriori* est une connaissance sensible, obtenue par l'expérience du monde. Elle s'oppose à la connaissance intellectuelle *a priori*, qui ne nécessite pas d'autre connaissance que celle du langage, peut-être elle-même appuyée sur une intuition des essences. En philosophie, la discussion de l'*a priori* / *a posteriori* est liée à celle du nécessaire et du contingent, et de l'analytique et du synthétique.

2. Argumentation *a posteriori*

L'argumentation *a posteriori* part de données d'expérience et remonte à leur cause ou à leur essence. L'argumentation de l'effet à la cause, l'argumentation fondée sur l'exploitation d'un indice, d'un exemple, et d'une façon générale l'abduction, sont des cas d'argumentation *a posteriori*. V. CONSÉQUENCE ; INDICE ; EXEMPLE ; ABDUCTION.

3. Argumentation *a priori*

Rousseau, au moment de s'interroger sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, marque la distinction entre ce que serait une recherche d'ordre historique (*a posteriori*) et ses propres réflexions *a priori* :

« Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans lesquelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels ; plus propres à éclairer la Nature des choses qu'à montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du monde. »

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [1755], *Œuvres complètes*, t. III, édition de B. Gagnebin et M. Raymond, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1964, p. 132-133. (Ponctuation originelle.)

À la différence de l'argumentation *a posteriori*, l'argumentation *a priori* s'effectue hors de toute considération de l'existant ; elle part de ce qui est premier, supérieur pour en déduire les conséquences. Elle prend appui sur des fondements de différentes natures.

— La **cause** est considérée comme première (conditionnante) par rapport à l'effet, qui est second (conditionné) ; l'argumentation *a priori* correspond alors à l'argumentation par la cause (ou argumentation *propter quid*). v. CAUSALITÉ (III) ; CAUSE.

— Les **traits essentiels**, qui définissent l'être ou l'objet, sont premiers par rapport aux traits accidentels qui les affectent et sont considérés comme seconds. L'argumentation *a priori* correspond à diverses formes de déductions qui partent de principes, de définitions langagières, d'axiomes pour en dérouler les conséquences. v. DÉFINITION.

L'argumentation essentialiste *a priori* part de la définition d'un concept pour en tirer analytiquement les conséquences ; elle correspond à l'argumentation par la définition *essentialiste*. On considère qu'une telle définition exprime l'essence de la chose sur laquelle on raisonne, et que l'esprit humain a la capacité d'entrer en contact avec (*d'appréhender*) cette essence. L'argumentation *a priori*, fruit d'une contemplation pure, part d'une connaissance *a priori* substantielle des essences et progresse en passant d'une évidence intellectuelle à l'autre, la déduction restant dans le domaine de l'*a priori*. Dans une vision platonicienne, la contemplation ordonnée des essences définit la connaissance suprême, et l'argumentation *a priori*, qui porte "sur l'être des choses", est la forme d'argumentation la plus valorisée.

La **preuve ontologique** de l'existence de Dieu consiste à définir Dieu comme un être infiniment parfait, pour en déduire qu'il existe nécessairement, cette conclusion étant, comme le dit saint Anselme, le fruit « d'un silencieux raisonnement avec [soi]-même » (Anselme, *Pros.*, p. 3).

4. Argumentations *propter quid* et *quia*

¶ Lat. *propter quid* "à cause de quoi" ; *quia*, "parce que".

Propter quid — L'argumentation par la cause est parfois désignée en latin comme argumentation *propter quid*, "à cause de quoi". Elle a le caractère d'une argumentation *a priori*. L'argumentation *propter quid* descend de la cause et en dérive des effets. Si la cause est assimilée à l'essence, alors l'argumentation *propter quid* correspond à l'argumentation *a priori*, par la définition.

Quia — L'argumentation par les conséquences est parfois désignée en latin comme argumentation *quia* "parce que". Elle remonte des effets aux causes. Elle correspond à l'argumentation *a posteriori*, v. CONSÉQUENCE. La preuve *quia* est première par rapport à nous, la preuve *propter quid* est première dans l'absolu.

La distinction *quia* / *propter quid* est proposée par Thomas d'Aquin dans la *Somme théologique* à propos d'une possible démonstration de l'existence de Dieu (Commentaire, Leçon 4, § 51). La forme *propter quid* correspond à l'argument ontologique ; la preuve *quia* de l'existence de Dieu est présentée par Voltaire sous la forme d'une métaphore :



« L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger. »

Voltaire, *Les Cabales*, *Œuvre pacifique*,
Londres, [1772], p. 9.

■ A repugnantibus, arg.

✎ Lat. *a repugnantibus*, du lat. *repugnans* (PPrst/Subst), “contradictoire ; résistant, contraire, incompatible”. Le sens de “répugnant” est également dérivé de cette base, mais ce n’est pas ce sens qui est utilisé en argumentation : l’argument *a repugnantibus* n’est pas l’argument du dégoût ; et la réfutation par les conséquences désagréables correspondrait plutôt à la réfutation *ad incommodum*.

1. Dans les *Topiques* de Cicéron, le lieu *a repugnantibus* est le lieu des choses logiquement contradictoires (Cicéron, *Top.*, XII, 53-58, p. 83-85). Ce lieu est repris par Boèce ; Stump traduit *a repugantibus* par “*from incompatibles*” (Boèce = Boethius [1978], p. 64). **V. CONTRADICTION ; CONTRAIRES.**

2. Bossuet définit l’argumentation *a repugnantibus* comme une mise en contradiction de l’acte et des discours : « votre conduite ne convient pas avec vos discours » ([1677], p. 140), ce qui correspond à la troisième forme d’argument *ad hominem*, **V. AD HOMINEM.**

■ A simili, arg.

✎ Lat. *similis*, “ressemblant, identique” ; on trouve aussi arg. *per analogiam* : “ressemblance, analogie”.

L’argument *a simili* “ou par analogie” est défini comme suit :

« Une proposition juridique étant donnée, qui affirme une obligation juridique relative à un sujet ou à une classe de sujets, cette même obligation existe à l’égard de tout autre sujet, ou classe de sujets, ayant avec le premier sujet (ou classe de sujets) une analogie suffisante pour que la raison qui a déterminé la règle à l’égard du premier sujet (ou classe de sujets) soit valable à l’égard du deuxième sujet (ou classe de sujets). C’est ainsi que le fait d’avoir interdit à un voyageur de monter sur le perron accompagné d’un chien nous conduit à la règle qu’il faut également l’interdire à un voyageur accompagné d’un animal tout aussi incommode. » (Perelman 1979, p. 56)

Telle qu’elle est définie ici, l’argumentation *a simili* correspond aux argumentations par analogie, *a pari*, ainsi qu’à l’application de la règle de justice ; la terminologie paraît ici très redondante. Comme le montre la clause d’extension « d’un animal tout aussi incommode », elle est fondée sur les mécanismes d’analogie catégorielle ou de relation générique. **V. A PARI ; ANALOGIE ; RÈGLE DE JUSTICE ; GENRE ; TAXINOMIE ET CATÉGORIES.**

■ *Ab —, ad —, ex —* : les noms latins des arguments

Le latin est utilisé pour nommer certains arguments ou certaines fallacies. Cet usage, quoique peu systématique, est bien présent dans les textes modernes, et il en reste des traces dans la pratique contemporaine. Certaines de ces dénominations, peu nombreuses, sont même passées dans le vocabulaire courant : argument *ad hominem*, *a fortiori*, *a contrario*, *a pari*... On trouve également des doublons terminologiques français-latin, parfois transparents :

argument du silence ou argument *e silentio*,

parfois totalement opaques pour le non-latiniste :

argument *ad crumenam* ou argument du portefeuille,

parfois enfin l'équivalent proposé est problématique : ainsi, "argument *ad verecundiam*" est traduit par "argument d'autorité", alors que le latin *verecundia* signifie "modestie" ; pour Locke, qui a proposé cette étiquette, l'argument *ad verecundiam* est un sophisme non pas d'autorité mais de soumission à l'autorité, v. **MODESTIE**.

Cette pratique terminologique est très excluante pour le non-latiniste. Dans de nombreux cas, ce latin d'occasion apparaît comme gratuit, voire jargonnant et ridicule, particulièrement lorsqu'il existe des termes français dont l'usage est bien établi pour désigner le même type d'argument ; en tout cas il n'est plus spontanément compris. Son usage s'explique cependant par l'importance qu'avait conservée le latin comme langue du droit, de la philosophie et de la logique. Le maintien de ce système de désignation n'est pas plus étrange que celui, bien établi, qui est utilisé pour les figures de rhétorique. Il tendait à doter l'étude critique du raisonnement langagier d'un langage technique, tout en introduisant dans le discours théorique un parfum d'autorité cicéronienne ; cet usage du latin est entièrement comparable à celui qui est fait actuellement de l'anglais.

On peut distinguer trois types principaux de locutions latines.

1. Les étiquettes prépositionnelles : prépositions *ab*, *ad* et *ex*

Certains arguments ou fallacies sont désignés, dans les textes contemporains, par des syntagmes prépositionnels de la forme :

argument + préposition latine + substantif latin

Le latin est une langue à déclinaisons ; selon l'usage, les mots latins sont cités au cas sujet. Lorsque ces mots entrent dans des locutions prépositionnelles, la préposition leur impose un cas précis, marqué par une variation morphologique en fin de mot.

Parfois, le mot latin *argumentum* remplace *argument*. Les trois prépositions les plus utilisées sont *ab* ; *ex* ; *ad* :

— la préposition *ab* (*a* devant consonne) signifie "à partir de, tiré de" :

“argument *a contrario*” : argument tiré des contraires, argument des contraires ;

— la préposition *ad* signifie “vers, à” :

“argument *ad personam*” : argument visant la personne ;

— la préposition *ex* marque “l’origine, la provenance” :

“argument *ex datis*” : argument fondé sur ce qui est admis (par l’interlocuteur, le public).

Les étiquettes en *ex* sont les moins nombreuses. On trouve également les prépositions :

per : argument *per analogiam*, v. ANALOGIE.

in : argument *in contrarium*, v. CONTRAIRE.

pro : argument *pro subjecta materia*, v. SUJET EN QUESTION.

Ab, *ad* et *ex* peuvent entrer en concurrence pour la désignation de certains arguments ; on trouve :

“argument *ab auctoritate*”, ou “argument *ad auctoritatem*” ;

“argument *ab absurdo*”, ou “argument *ad absurdum*” ou “argument *ex absurdo*”.

Du point de vue sémantique, il y a un contraste directionnel origine / but entre les prépositions *ab* et *ex* d’une part, et *ad* d’autre part :

argument *ab*, *ex* + substantif latin = argument tiré de, sur, faisant appel à —.

argument *ad* + substantif latin = argument visant —.

Les types d’arguments désignés par chacune de ces étiquettes sont hétérogènes. Nombre d’étiquettes en *ad* ont été introduites à l’époque moderne, pour désigner des contenus parfois très précis ; elles servent notamment à désigner des appels à l’émotion ou à une position subjective, alors que étiquettes *ab* et *ex* ne sont jamais utilisées dans ce sens.

Les entrées — On trouvera un inventaire des étiquettes latines, regroupées sous forme de tableaux, selon la préposition qui les introduit sous les entrées suivantes :

V. ARGUMENT *a* (OU *ab*) : “ARGUMENT *a contrario*”

V. ARGUMENT *ad* : “ARGUMENT *ad hominem*”

V. ARGUMENT *e* (OU *ex*) : “ARGUMENT *ex concessis*”

Les tableaux renvoient aux entrées où on trouvera un commentaire de la locution latine et la définition du ou des argument(s) correspondants.

Ces listes de syntagmes latins désignant des types d’arguments sont tirés notamment de Bossuet ([1677]), Locke ([1690]), Bentham ([1824]), Hamblin (1970) ; Perelman, Olbrechts-Tyteca ([1958]) ; ainsi que de recherches sur internet. Elles n’ont pas de prétention à l’exhaustivité.

Les étiquettes latines qui sont des productions modernes s’ajoutent aux noms des arguments utilisés dans les textes latins de Cicéron, Quintilien ou Boèce, et parfois

repris tels quels par les auteurs modernes. Les entrées correspondant aux typologies utilisées par ces auteurs donnent des exemples de ce qu'était cette terminologie première. v. **TYPLOGIES (1)**.

2. Autres expressions latines

On utilise parfois divers syntagmes latins pour désigner certaines fallacies aristotéliennes classiques :

— **Fallacie d'omission des qualifications (circonstances) pertinentes**, ou de "généralisation induite d'une affirmation restreinte" :

fallacie "*a dicto secundum quid ad dictum simpliciter*" : fallacie de passage d'un énoncé qualifié (à portée limitée) à un énoncé généralisant (absolu).

Cette formule est abrégée en fallacie "*secundum quid*", v. **CIRCONSTANCES**.

— **Fallacies de la fausse cause**, c'est-à-dire de mauvaise construction de la relation causale, v. **CAUSALITÉ ; CAUSE** :

non causa pro causa "non cause (prise pour) cause" : On affirme que **E1** est cause de **E2**, alors que tel n'est pas le cas.

cum hoc, ergo propter hoc "en même temps que, donc à cause de" : **E1** et **E2** sont concomitants, on en déduit à tort que **E1** est cause de **E2**

post hoc, ergo propter hoc "après, donc à cause de" : **E1** se produit toujours avant **E2**, on en déduit à tort que **E1** est cause de **E2**

— **Fallacie de cercle vicieux**, v. **CERCLE VICIEUX** :

petitio principii : "demande d'accorder (ce qui est en question)". Lat. *petitio*, au sens de "demande" ; *principium* "principe".

— **Autres expressions**. On utilise, notamment en droit, des expressions latines, qui fonctionnent comme des principes argumentatifs, ainsi que certaines expressions pour nommer des formes particulières d'arguments, par exemple :

eiusdem generi lat. *idem*, "le même" ; *genus*, "genre". v. **GENRE**.

v. **TOPIQUE JURIDIQUE**.

■ **Ab exemplo, arg.**

📖 Lat. *exemplum*, "exemple".

L'étiquette *ab exemplo* est utilisée en droit pour désigner un argument qui interprète la loi :

— en fonction d'un cas précédent, v. **PRÉCÉDENT** ;

— conformément à une interprétation traditionnelle, à « la doctrine généralement admise » (Tarello, in Perelman 1979, p. 59).

L'étiquette *ab exemplo* désigne ainsi des formes d'argumentation bien différentes de ce que l'on entend couramment par "argumentation par l'exemple", v. **EXEMPLE**.

Sous ses deux formes, l'argumentation *ab exemplo* fonde la décision ou la lecture présente sur des données, ou *exemples*, tirés de la tradition. Elle permet ainsi de contenir l'innovation, dans tous les domaines, particulièrement religieux. Par l'exigence de continuité qu'elle instaure, elle contribue à renforcer la cohérence structurale du champ discursif auquel elle s'applique, v. **TOPIQUE JURIDIQUE**.

■ Abduction

✦ Lat. *abductio* "action d'emmener", par un mouvement dirigé vers l'extérieur (v. *infra*, sens 2).

1. L'abduction comme réduction relative de l'incertitude

Une abduction est un syllogisme dont la majeure est vraie, la mineure simplement probable, et, en conséquence, la conclusion probable. La conclusion seule, sans la mineure, est plus improbable que la mineure, donc la mineure renforce relativement l'acceptabilité de la conclusion. Cette situation rappelle la définition cicéronienne de l'argumentation, v. **ARGUMENTATION** (1).

C'est une forme de syllogisme dialectique (Aristote, *P. A.*, II, 25-30, p. 317). On construit une réponse à la question "*la justice peut-elle être enseignée?*", "*peut-on apprendre à être juste?*" en combinant :

1. une prémisse certaine : il est clair que *la science peut être enseignée*;
2. avec une prémisse douteuse : *la vertu est une science*, qu'on pourrait exprimer sous la forme d'une analogie, *la vertu ressemble à la science*;
3. pour conclure que : *la vertu peut s'enseigner*.

Bien qu'incertaine, la seconde prémisse est tout de même moins douteuse que la conclusion "*la vertu peut s'enseigner*" : elle peut donc servir d'argument pour cette conclusion. On retrouve ce montage dans des discours comme :

Il faut enseigner la citoyenneté, ce n'est au fond qu'un ensemble de savoirs et de pratiques sociales; or les savoirs, ça s'enseigne et toutes les compétences pratiques peuvent s'améliorer par l'enseignement.

Cette forme est exemplaire du fonctionnement de l'argumentation. Dans des contextes aléthiques, le raisonnement se développe exclusivement à partir du vrai, à la différence de l'argumentation qui fonctionne *faute de mieux*; elle permet, en réduisant l'incertitude, de modifier le statut épistémique d'une croyance. C'est une logique non pas d'*élimination* mais de *réduction* du doute et de l'incertitude, v. **ARGUMENTATION** (v).

2. L'abduction comme dérivation d'hypothèse à partir de faits

Le concept d'abduction a été introduit par le philosophe Charles Sanders Peirce. Pour Peirce, il existe deux sortes d'inférences, l'inférence *déductive* et l'inférence *abductive* ou *abduction*. Dans l'abduction, on part de la constatation d'un fait "inat-tendu", c'est-à-dire n'entrant pas dans le système explicatif disponible. L'abduction est une forme d'inférence par laquelle on propose une hypothèse expliquant ce fait.

Cette hypothèse n'est pas le produit de l'application d'un "algorithme de découverte", mais le fruit d'un processus créatif : « en fin de compte, l'abduction n'est rien d'autre que de la devinette [*guessing*] » (Peirce [1958], § 219).

La problématique dans laquelle s'inscrit l'abduction est non pas celle de la logique mais celle de la méthode scientifique (*ibid.*, chap. 6). Le travail scientifique consiste à proposer, sur la base de faits, des hypothèses vraisemblables « suggérées » par ces faits. L'abduction est le premier moment de cette démarche. La bonne pratique de l'abduction est guidée non pas par des règles logiques mais par des *principes*, comme le principe selon lequel tout fait admet une explication : une hypothèse abduite est intéressante « s'il apparaît qu'elle rend le monde raisonnable [*reasonable*] » (*ibid.*, § 202)) ; ou encore le principe d'exclusion des hypothèses dites métaphysiques, c'est-à-dire qui n'auraient aucune conséquence expérimentale.

À la différence de l'abduction qui part des faits à la recherche de théorie, la *déduction* peircienne part d'une théorie à la recherche de faits : on recherche les conséquences expérimentales de l'hypothèse explicative.

Mieux que comme une forme bâtarde de déduction ou d'induction, l'argumentation gagnerait à être vue comme une forme d'abduction ; du fait que la lumière est allumée, "j'*abduis*", je fais l'hypothèse, qu'il y a quelqu'un ; mais cette hypothèse reste à vérifier.

■ Absurde, arg.

¶ Lat. *absurdus*, "absurde". On trouve les étiquettes argument *ad absurdum*, *ab absurdo*, *ex absurdo*. On parle également de *reductio ad absurdum*, "réduction à l'absurde", sous différentes formes : réduction à l'impossible (*reductio ad impossibile*), au faux (*reductio ad falsum*), au ridicule (*reductio ad ridiculum*), à l'indésirable (*reductio ad incommodum*).

L'argumentation par l'absurde repose sur la mise en contradiction. C'est une forme de preuve indirecte renvoyant à une famille d'arguments qui conclut au rejet d'une proposition sur la base des conséquences insoutenables qu'entraînerait son adoption. L'opération générale de *réduction à l'absurde* correspond au mécanisme suivant :

1. On part d'une proposition (d'une hypothèse).
2. On en déduit des conséquences, quelles qu'elles soient, causales ou logiques.
3. On constate qu'une de ces conséquences est "absurde", pour une raison quelconque.
4. On rejette la proposition (l'hypothèse) de départ.

Il y a autant de formes de réduction à l'absurde, que de modes de déduction et de raisons de trouver inadmissible une conséquence. Le terme général "absurde" peut ainsi s'appliquer à une conséquence :

— **logico-mathématique** : on voit clairement la variété et la diversité de ce qu'on appelle *absurde* en argumentation en contrastant ces formes avec la *démonstration par l'absurde*, où "absurde" signifie *contradictoire*, v. **ABSURDE : DÉMONSTRATION PAR L'ABSURDE** ;

— **logico-sémantique** : les conséquences dérivées analytiquement, à partir du sens même de l'expression, aboutissent à une contradiction sémantique, v. **CONTRAIRES ; CONSÉQUENCE** ;

— **causale** : dans le domaine physique et de l'expérience naturelle, les effets prévus par l'hypothèse ne sont pas attestés, v. **CAUSALITÉ**.

Mais dès que l'on passe du lien causal scientifiquement établi au "roman causal" tel qu'il est utilisé par exemple dans l'argumentation pragmatique, la personne intervient par le biais des valeurs en fonction desquelles elle évalue des conséquences comme positives ou négatives ; la conséquence est alors :

— **contraire aux buts affichés, poursuivis** ; les effets de l'action proposée sont pervers, la mesure est contre-productive, contraire à des intérêts très divers, v. **PRAGMATIQUE**.

— **inadmissibles** du point de vue la loi, de la morale ou du bon sens, v. **ARGUMENT APAGOGIQUE ; AD INCOMMODUM**.

■ Absurde : Démonstration par l'absurde

La démonstration par l'absurde repose sur le principe du tiers exclu, selon lequel on a nécessairement $\langle A \text{ ou } \text{non-}A \rangle$. Le raisonnement s'effectue non pas sur la proposition A qu'on veut démontrer, mais sur sa contradictoire, $\text{non-}A$.

On admet provisoirement la contradictoire, $\text{non-}A$, et on en déduit les conséquences, jusqu'au moment où on est conduit à affirmer A ; on est donc conduit à affirmer $\langle A \text{ et } \text{non-}A \rangle$, ce qui enfonce le principe de contradiction. On en conclut que $\text{non-}A$ étant fausse, A est nécessairement vraie.

Dans le langage non plus de la démonstration mais de l'implication, on est dans une situation où $\langle A \rightarrow \text{non-}A \rangle$. Cette implication n'est vraie que si A est faux, selon le principe "du faux on peut déduire n'importe quoi".

On démontre ainsi par l'absurde que "la racine de 2 (le nombre dont le carré est 2, noté $\sqrt{2}$) n'est pas un nombre rationnel" (proposition A).

1. On suppose que le nombre correspondant à $\sqrt{2}$ est rationnel (proposition $\text{non-}A$).
2. Par définition, un nombre rationnel peut s'écrire sous la forme d'une fraction p/q , où p et q sont premiers entre eux (n'admettent que 1 comme diviseur commun).

3. $\sqrt{2} = p/q$ donc $p^2 = 2q^2$; donc p^2 est pair; or on sait que si le carré est pair, la racine est paire. Donc p est pair.
4. Si le carré de p est pair, il peut s'écrire : $p = 2k$, et son carré $p^2 = 4k^2$;
5. Or $p^2 = 2q^2$ (voir (3)).
6. Donc $2q^2 = 4k^2$; $q^2 = 2k^2$. Donc le carré de q est pair, donc q est pair.
7. p et q sont pairs; donc ils admettent 2 pour diviseur commun, ce qui est contradictoire avec l'hypothèse de départ.
8. Conclusion : l'hypothèse exprimée en (i) est fausse, et " $\sqrt{2}$ n'est pas un nombre rationnel" (proposition A).

La démonstration par l'absurde est une façon indirecte de démontrer une proposition : on n'a pas démontré que **A** est vraie, mais seulement que sa contradictoire est fausse. Ce raisonnement n'est pas admis par tous les spécialistes : « Si les mathématiciens classiques tiennent pour valide la preuve par l'absurde, les intuitionnistes la récusent : pour démontrer a , disent-ils, il ne suffit pas d'établir que non-(non- a) » (Vax 1982, art. *Absurde*). On voit qu'on peut discuter du caractère démonstratif d'une démonstration.

La *réfutation pragmatique* par les conséquences négatives s'oppose à une mesure en montrant qu'elle aura des conséquences négatives non prévues par la personne qui propose cette mesure, et qui l'emportent sur ses éventuels avantages. On se rapproche de la démonstration par l'absurde si on peut montrer que la mesure aura des effets diamétralement opposés à ceux qu'elle se propose, et qu'en fait elle accroîtra le mal qu'elle veut combattre, **V. PRAGMATIQUE**.

L'*argumentation par l'absurde* n'est pas une argumentation par l'ignorance. L'argumentation par l'ignorance affirme que **P** est vraie *parce qu'on a échoué à démontrer non-P*. L'argumentation par l'absurde affirme que **P** est vraie *parce qu'on a démontré que la proposition non-P est fausse*, et que, de **P** ou de sa contradictoire non-P, une seule peut être vraie. Elle correspond à une argumentation *au cas par cas* dans une situation où le nombre de cas est réduit à deux : la proposition est vraie ou sa contradictoire est vraie; or la contradictoire est fausse.

V. PRAGMATIQUE; APAGOGIQUE; CONTRADICTION; IGNORANCE.

■ Accent ► Paronymie

■ Accident (fal.)

La fallacie de l'accident est une fallacie indépendante du discours, **V. FALLACIEUX (III)**.

Le terme *accident* est pris dans son acception philosophique, qui oppose l'*accident* à l'*essence*. Un être est caractérisé par un ensemble de traits essentiels qui déterminent sa place dans une taxinomie, traits génériques exprimant son genre et différence caractérisant son espèce, **V. TAXINOMIE ET CATÉGORIE**. À la différence de "*être un mammifère*", qui est vrai en permanence de tous les chiens, le prédicat accidentel "*être*

fatigué” peut être vrai d’un chien à un certain moment et cesser de l’être à un autre. Du point de vue de la technique de la définition, le défaut correspondant consiste à définir l’être par un trait qui ne lui appartient qu’accidentellement ; “être au milieu du chemin” n’est pas un trait susceptible de définir un chien ou une pierre ; “faire la sieste” n’est pas un trait définitoire de “après-midi”, v. RAISONNEMENT À DEUX TERMES.

Séparée de la stricte ontologie aristotélicienne, la différence *essence / accident* correspond à l’opposition entre traits *centraux* et traits *périphériques*, et, dans la vie quotidienne à l’opposition entre l’*important* et l’*accessoire*. La politique se définit comme une science ; on détermine la valeur qu’il convient de lui accorder à partir de l’examen de la valeur de ses traits essentiels constitutifs. Dans le régime démocratique classique, un politicien peut être honnête ou malhonnête sans cesser pour autant d’être un politicien. La malhonnêteté lui est *accidentelle*. Si l’on caractérise l’activité politique comme une activité *intrinsèquement* malhonnête, alors on commet une fallacie d’accident.

Les argumentations fondées sur la différence dite essentielle entre deux catégories d’êtres (“les garçons peuvent sortir le soir, donc les filles ne sortent pas parce qu’elles sont des filles”) sont réfutées en dégradant la différence essentielle au rang d’accident, v. A PARI.

■ Accord

L’argumentation considère l’accord sous différents statuts.

— D’une façon générale, les situations argumentatives dialogiques se caractérisent par une *préférence pour le désaccord*, qui les différencie des situations d’interactions consensuelles, régies par le principe de *préférence pour l’accord*, v. DÉSACCORD CONVERSATIONNEL ET DÉSACCORD ARGUMENTATIF ; POLITESSE ARGUMENTATIVE.

— L’existence d’accords *préalables* sur certains éléments de forme et de fond est parfois considérée comme une condition nécessaire d’une pratique fructueuse de l’argumentation. Ces accords peuvent être *posés* ou *recherchés* soit entre les partenaires de l’adresse rhétorique, l’orateur et l’auditoire, soit entre les partenaires d’une interaction argumentative, v. CONDITIONS DE DISCUSSION.

— On considère également parfois que la production d’un accord constitue le but de l’adresse ou de l’interaction argumentatives. L’argumentation gère la distance entre *consensus posé* et *consensus visé*. v. PERSUADER, CONVAINCRE ; PERSUASION.

— Le consensus peut enfin être exploité, comme *argument*, dans des argumentations qui justifient une proposition en soutenant qu’elle fait l’objet d’un consensus général, auquel tout le monde adhère, sauf évidemment d’éventuels opposants à sa position, qui se désignent ainsi comme “hors de la communauté” et se trouvent ainsi *récusés* sans qu’il soit besoin de prendre la peine de les réfuter, v. CONSENSUS.

■ « Accords préalables » ► Conditions de discussion

■ *Ad baculum* ► Châtiments et récompenses

■ *Ad hominem*, arg.

📖 Lat. *homo*, “être humain”.

L'argumentation *ad hominem* est définie par Locke comme une technique de discussion consistant à : « presser un homme par les conséquences qui découlent de ses propres principes, ou de ce qu'il accorde lui-même. C'est un argument déjà connu sous le titre d'argument *ad hominem* » ([1690], p. 573). *Principe* peut se prendre au sens moral ou au sens intellectuel de “donnée”. Dans les deux cas, il s'agit d'argumenter dans le système de croyances et de valeurs de l'opposant (v. CROYANCES DE L'AUDITOIRE), pour en dégager une contradiction. Locke rejette cette forme d'argumentation comme fallacieuse, dans la mesure où elle est fondée sur la structure de croyance d'un individu particulier et non pas sur la vérité absolue de la thèse en débat. Elle ne produit aucune connaissance substantielle sur le monde, v. TYPOLOGIES (II).

À propos de cette définition de Locke, Leibniz note que « l'argument *ad hominem* a cet effet qu'il montre que l'une ou l'autre assertion est fausse, et que l'adversaire s'est trompé, de quelque manière qu'on le prenne » (Leibniz [1765], p. 437) ; il reconnaît ainsi l'intérêt à cette forme d'argumentation dans le cadre d'une discussion.

L'argumentation *ad hominem* est un jeu développant et réarticulant les actes, les croyances ou les paroles de l'interlocuteurs afin de le jeter dans l'embarras et de l'amener à réviser son discours et ses positions. Cette argumentation n'a rien d'émotionnel, à la différence de l'attaque personnelle (*ad personam*, dite en anglais “*abusive ad hominem*”, ang. *abusive*, “grossier, injurieux”), qui s'accompagne forcément d'une décharge émotionnelle. v. ATTAQUE PERSONNELLE.

1. Mise en contradiction directe des dires

On a une réplique *ad hominem* dans le cas suivant :

Proposant : — P. (je propose de P)

Opposant : — Avant, vous avez dit “non-P” (vous avez proposé de non-P)

Question : La durée du mandat présidentiel, actuellement de sept ans, doit-elle être ramenée à cinq ans ?

Proposant (ancien président) : — Je suis pour une réduction à cinq ans.

Opposant : — Mais dans une déclaration antérieure, alors que vous étiez président vous-même, vous avez soutenu que la durée actuelle était nécessaire au bon fonctionnement de nos institutions.

En monologue, la structure de l'argument est celle de l'affichage de la contradiction "*Il dit à la fois A et Z, qui ne sont pas compatibles*". Dans les deux cas, le nerf de l'argument repose sur la citation. Le proposant n'a pas forcément dit **non-P** mais **Q** que l'opposant paraphrase, reformule ou réinterprète comme **non-P**. La mise en contradiction procède toujours d'un *montage* par l'opposant des paroles du proposant, et la notion de contraire est elle-même ambiguë, v. **CONTRAIRES**.

Outre le montage discursif de la contradiction, *la source des dires* mis en opposition est variée. La proposition contradictoire qui est produite peut avoir pour source non seulement le discours de l'opposant, ce qu'il a plus ou moins réellement dit avant, mais aussi celui de tous les gens qu'il ne peut pas désavouer, la famille de co-énonciateurs ou la communauté discursive partie prenante de ce discours : gens de son parti, de sa religion, de son école, etc.

L'argumentation *ad hominem* permet au locuteur d'intervenir sur un discours sur le mode du tiers, sans s'engager sur le fond, en se présentant non pas comme un opposant mais comme un simple demandeur de clarification.

Dans un cadre accusatoire, l'accusation d'incohérence narrative sert à l'accusé à rejeter le récit accusatoire, v. **COHÉRENCE**.

Réactions à la réfutation *ad hominem* sur les dires — La cible de l'argument *ad hominem* peut choisir de réfuter ou d'assumer la contradiction.

(i) Deux types de réfutations sont possibles, soit sur le fond, soit sur la lettre. Sur la lettre, le proposant répond :

— *Vous me faites dire ce que je n'ai jamais dit, vous déformez mes propos.*

La réfutation sur le fond utilise les formes standards, qui sacrifient la première position :

- *Les circonstances ont changé, il faut suivre son temps.*
- *J'ai développé mon système.*
- *J'ai changé, l'homme sot est celui qui ne change jamais, vous préférez les psychorigides ?*

(ii) L'argumentation *ad hominem* demande une personne sans contradiction. Par une manœuvre classique en théorie des stases, le destinataire peut choisir de revendiquer ce qu'on lui reproche, et faire de la contradiction un système de pensée, v. **STASE** ; **CONTRADICTION** :

— *Moi, j'assume mes contradictions. J'aime la pluie et le beau temps.*

2. Mise en contradiction des *paroles* et des *croyances*

Dans le cas précédent, l'opposition est directe entre une affirmation présente et une affirmation antérieure. Soit la question d'un retrait de troupes d'intervention envoyées en Syldavie :

Question : — *Devons-nous nous retirer de Syldavie?*

Réponse : — *Oui!*

Supposons en outre que ce partisan du retrait admette, ou qu'on l'ait amené à admettre les données A, B, et C :

Objection : — *Mais vous admettez que (A) les troupes Syldaves sont mal formées, et (B) que les troubles en Syldavie risquent de s'étendre, il existe un risque réel de contagion à toute la région. Vous conviendrez que cette extension menace notre sécurité (C); et personne ne nie que nous devons intervenir si notre sécurité est menacée. Donc, vous devez admettre que nous devons rester en Syldavie.*

Schématisation : — L'opposant soutient donc que **non-P**, ici "Nous devons nous retirer de Syldavie". Par ailleurs, il admet également que sont vraies les propositions {A, B, C}. De ces propositions et de principes de déduction dont il dit qu'ils sont admis par l'opposant, le proposant déduit qu'"il faut intervenir en Syldavie", soit **non-(non-P)**.

Peut-on dire que l'opposant doit maintenant admettre qu'il faut intervenir en Syldavie? Évidemment non; le proposant a simplement montré par son objection que l'opposant ne pouvait pas soutenir à la fois {A, B, C} et **non-P**.

Réactions à la réfutation *ad hominem* sur les croyances — Le proposant peut choisir de réduire cette objection en arguant que A, B, C sont des reformulations abusives de ses croyances. Il soutient alors que son analyse de la situation syldave est bien plus complexe que ces trois affirmations caricaturales.

S'il accepte cette représentation de son discours, alors il doit réformer une ou plusieurs de ces propositions, par exemple rejeter l'idée que les troubles en Syldavie puissent s'étendre à toute la région. La seule chose exigible de l'opposant est qu'il révise son système de croyances {A, B, C}, qu'il le modifie ou le clarifie, ou qu'il renonce à en déduire **non-P**; et c'est dans cette voie que l'argument *ad hominem* veut l'entraîner.

La partie d'*ad hominem* peut se dérouler sur plusieurs coups :

Question : *Doit-on interdire la chasse?*

Proposant : — *Oui. Les chasseurs tuent des animaux par plaisir!*

Opposant : — *Et vous, vous mangez bien de la viande?*

On peut prêter au proposant l'argumentation : "On doit interdire, supprimer la chasse. Les chasseurs tuent par plaisir. C'est nul". L'opposant construit une argumentation *ad hominem* :

Vous dites que tuer les animaux est mal. Or vous mangez de la viande, ce qui suppose que l'on tue les animaux. Vous condamnez chez les chasseurs ce que vous permettez au boucher. Il y a là une contradiction.

Le proposant peut rétorquer qu'il y a une différence décisive : le chasseur tue par plaisir, le boucher par nécessité; l'opposant réfute cette réfutation en arguant qu'il n'y a pas nécessité de manger de la viande, alors qu'il y a nécessité à se faire plaisir.

3. Mise en contradiction des *paroles* avec les *prescriptions* et les *pratiques*

La contradiction peut également être relevée entre, d'une part, ce que j'exige des autres, ce que je leur prescris ou que je leur interdis, et, d'autre part, ce que je fais, ce vers quoi tendent mes actes. Il y a contradiction à demander aux autres de ne pas fumer, alors que je fume moi-même. Dans notre culture les actes sont supposés parler plus fort que les mots, et l'injonction faite aux autres est systématiquement invalidée si le locuteur ne s'y plie pas lui-même. Pour être crédible, le locuteur doit donner l'exemple :

Ce n'est pas un bon conseiller conjugal, il se dispute avec sa femme!

Médecin, guéris-toi toi-même!

Vous prétendez apprendre aux autres à argumenter et vous êtes incapable d'argumenter vous-même!

Tu milites pour la libération de la femme et à la maison tu ne fais jamais la vaisselle.

On remarquera que, dans les deux dernières argumentations, le coordonnant et est marqueur d'opposition argumentative.

Cette dernière forme d'*ad hominem* correspond à ce que Bossuet appelle argument *a repugnantibus* : « Votre conduite ne convient pas avec vos discours » ([1677], p. 140). Walton parle de *circumstantial ad hominem* pour décrire ces cas où on met en contradiction ce pourquoi milite la personne et ses *personal circumstances*, c'est-à-dire son comportement, sa situation, sa position personnelle. On pourrait parler dans ce sens de "*ad hominem* situationnel", v. CIRCONSTANCES.

L'argument "*toi aussi!*" utilise cette forme d'*ad hominem*, v. TOI AUSSI!

Réactions à mise en contradiction des *paroles* avec les *prescriptions* et des *pratiques* — Le prêcheur de vertu à qui l'on fait observer que ses pratiques ne soutiennent pas ses conseils peut répondre qu'il a une personnalité divisée :

C'est vrai, je suis pécheur, mais c'est du fond de la noirceur qu'on sent le mieux la nécessité de la lumière.

C'est normal, c'est toujours le cordonnier qui est le plus mal chaussé.

Néanmoins, cette forme d'argumentation reste redoutée des prêcheurs, qui doivent d'abord "prêcher d'exemples" ; l'interlocuteur répliquera "*Ce que tu dis est sans doute juste et vrai, mais je ne veux pas l'entendre de ta bouche*", v. EXEMPLE, EXEMPLUM.

4. Mise en contradiction des *paroles* avec les *faits*. v. IRONIE.

5. L'argumentation sur les croyances du partenaire (*ex datis*)

L'argument sur les croyances du partenaire (adversaire ou auditoire) peut être considéré comme une forme positive, et non plus négative d'exploitation du système de croyances de l'adversaire, v. EX DATIS; EX CONCESSIONIS; CROYANCES DE L'AUDITOIRE.

■ *Ad incommodum*, arg.

✎ Lat. *incommodum*, “inconvenient”.

L’argument *ad incommodum* est défini par Bossuet comme « l’argument qui jette dans l’inconvenient » ([1677], p. 131). Bossuet s’en sert pour réfuter les doctrines de ses opposants : le développement de telles doctrines a des conséquences « pernicieuses », elles conduisent à l’indifférence religieuse, ou sont simplement vaines, « sans fruits ». L’argument *ad incommodum* est une forme d’argumentation par l’absurde. **V. ABSURDE.**

« S’il n’y avoit point d’autorité politique à laquelle on obéit sans résistance, les hommes se dévoreraient les uns les autres ; et s’il n’y avoit point d’autorité ecclésiastique à laquelle les particuliers fussent obligés de soumettre leur jugement, il y auroit autant de religions que de têtes. Or est-il qu’il est faux qu’on doive souffrir, ni que les hommes se dévorent les uns les autres, ni qu’il y ait autant de religions que de têtes. Donc, il faut admettre nécessairement une autorité politique à laquelle on obéisse sans résistance, et une autorité ecclésiastique à laquelle les particuliers soumettent leur jugement. »

Jacques-Bénigne Bossuet, *Logique du Dauphin* [1677], Paris, Éditions universitaires, 1990, p. 131. (Orthographe originelle.)

■ *Ad judicium* ► Fond, arg.

■ *Ad personam* ► Attaque personnelle

■ *Ad populum*, arg.

✎ Lat. *populus*, “peuple”. L’expression latine *ad populum* est usitée. On la traduit par “appel au peuple”, et par “argument populiste”.

L’étiquette “discours populiste” fonctionne dans le champ du débat politique. C’est une étiquette descriptive et évaluative. En parlant de *discours populiste*, on stigmatise un discours dont on affirme qu’il fait des promesses inconsidérées ; qu’il laisse croire que les solutions qu’il propose sont les seules possibles et faciles à mettre en œuvre, qu’elles feront des miracles, et qu’elles n’auront aucune conséquence négative. On qualifie également de *populistes* et de *démagogues* les politiciens qui tiennent ce discours, et les soupçonne de défendre, en vue d’un pur bénéfice électoral, un discours dont au fond ils savent eux-mêmes qu’il est intenable. L’analyste accusateur oppose à ce discours les discours du *parler vrai*, du *juste milieu* ou de la *rigueur* : “si vous votez pour moi, vous aurez du sang, de la sueur et des larmes”.

L'appel aux croyances d'un groupe — L'argument *ad populum* est parfois défini comme un argument qui part de prémisses admises par l'auditoire, au lieu de partir de prémisses universelles. Elle viserait donc l'adhésion et non pas la vérité (Hamblin 1970, p. 41; Woods et Walton 1992, p. 69). En ce sens, toute argumentation rhétorique ou dialectique est *ad populum*. L'argumentation *ad populum* n'est alors pas différente de l'argumentation sur les croyances de l'auditoire, abondamment désignée comme argument *ex concessis, ex datis*, ou encore argument *ad auditores*. **V. CROYANCES DE L'AUDITOIRE.**

L'appel à l'émotion — « On peut définir le paralogisme dit *argumentum ad populum* comme une tentative pour gagner l'assentiment populaire à une conclusion en suscitant l'émotion et l'enthousiasme des masses » (Copi 1972, p. 29; cité dans Woods et Walton 1992, p. 74). L'argument *ad populum* est lié négativement à la haine et au fanatisme, et, pas toujours positivement, à l'enthousiasme : il est pris dans la condamnation générale des passions, sans tenir compte du fait que de bonnes et mauvaises argumentations peuvent soulever des émotions fortes, et que ces émotions peuvent être ou non justifiées, **V. ÉMOTION.**

Cette définition correspond à l'appellation *ad captandum vulgus* (*playing to the gallery*) (Hamblin 1970, p. 41; Woods et Walton 1992, p. 69), autrement dit, au *théâtralisme oratoire*, dont les politiques sont loin d'avoir l'exclusivité. La désignation de l'argument étend analogiquement la façon de faire de l'acteur à l'orateur. La critique de *ad populum* rejoint la critique morale du discours flatteur, comme la critique de l'enthousiasme, du conformisme et des effets de groupe en général (fallacie de suivisme, "*bandwagon fallacy*"), ou simplement alignement sur le plus grand nombre (*ad numerum*). **V. PATHOS; ÉMOTIONS; RIRE; CONSENSUS.**

Qu'il s'agisse d'appel aux croyances ou aux émotions, on reproche à l'orateur de s'aligner sur l'auditoire; c'est l'auditoire qui conduit l'orateur, et non pas la vérité.

Le défaut de pertinence — Comme tous les cas d'appel aux passions, il y aurait substitution des passions au *logos*, donc ignorance de la question (Woods et Walton 1992, p. 76), **V. IGNORANCE DE LA QUESTION.**

1. Orientation argumentative du mot *peuple*

Le terme *peuple* apparaît ainsi susceptible de prendre des orientations argumentatives opposées. L'individualiste, qui pense que toute vertu réside dans l'individu, peut conclure par application du topos des contraires, que le peuple est corrompu, et que par conséquent, toute argumentation *ad populum* est fondamentalement fallacieuse. Le peuple, c'est toujours la *populace*.

À l'opposé, l'adage *vox populi vox dei* "voix du peuple, voix de dieu" confère au *populus* une sorte d'infailibilité. À l'accusation de fallacie *ad populum* répond la contre-accusation de fallacie d'orgueil (*ad superbiam*), commise par celui qui considère que le peuple est intrinsèquement corrompu (*popular corruption*). Parler de

fallacie à propos de *ad populum* c'est manifester qu'on se juge supérieur à la communauté de parole qui admet cette argumentation et qu'on ne partage pas ses croyances, en somme, mépriser le peuple. v. MÉPRIS ; TYPOLOGIES, II. MODERNES.

Dans une composition hardie, Aristote soutient par une image audacieuse, la supériorité de la multitude sur l'élite (v. COMPOSITION ET DIVISION) :

« La multitude en effet, composée d'individus qui, pris séparément, sont des gens sans valeur, est néanmoins susceptible, prise en corps, de se montrer supérieure à l'élite de tout à l'heure, non pas à titre individuel, mais à titre collectif : c'est ainsi que les repas où les convives apportent leur écot sont meilleurs que ceux dont les frais sont supportés par un seul. »

Aristote, *Politique*, nouvelle traduction avec introduction, notes et index par J. Tricot, Paris, Vrin, 1982, p. 214-215.

2. La *provocatio ad populum*

Dans la Rome républicaine, l'appel au peuple, la *provocatio ad populum*, correspondait à un droit d'appel (*jus provocationis*) dans les procès criminels. En vertu de ce droit fondamental de la personne, en dernier ressort, un accusé, citoyen romain, pouvait porter sa cause devant le *populus*. Par *populus* il faut entendre le peuple assemblé, constitué en corps politico-judiciaire, dans les *comitia centuriata* (comices centuriates) qui constituent l'assemblée solennelle du peuple, dans laquelle votent les citoyens complets, groupés en centuries (catégories censitaires). Le *populus* est donc bien distinct du *vulgus* ou de la *plebs*. Dans ces assemblées, c'était les dieux qui se faisaient entendre par la voix du peuple.

Ce droit est lié à la République : « La tradition prétend que l'année même de la République fut créée par une loi du "consul" Publicola la *provocatio ad populum* » (Ellul [1961], p. 278) ; avec l'empire, « la *provocatio ad Cæsarem* a évincé la *provocatio ad populum* » (Foviaux 1986, p. 61), c'est-à-dire qu'en dernière instance, on n'implore plus le peuple, mais César.

■ *Ad quietem* ▶ Tranquillité

■ *Ad rem* ▶ Fond, arg.

■ *Ad verecundiam* ▶ Modestie, arg.

■ Affirmation du conséquent ▶ Déduction

■ Alignement, Alliance argumentative ► Orientation (I)

■ Ambiguïté

¶ En latin, *ambigere* a le sens de « discuter, être en controverse ; être en procès » (Gaffiot [1934], art. *Ambigo*). Pour parler du « point en litige », Cicéron utilise l'expression « *id de quo ambiguitur* », “ce à propos de quoi on diverge [*ambiguitur*]”.

Trois formes d'expressions sont fallacieuses par ambiguïté :

1. **Homonymie** — Un même signifiant (un même mot) est employé avec plusieurs sens dans une même argumentation, v. **HOMONYMIE**.
2. **Paronymie** (ou **accent**) — Deux mots à peine différents dans leurs signifiants mais ayant des sens usuels totalement distincts sont employés dans une même argumentation comme s'il s'agissait d'un seul et même mot, v. **PARONYMIE**.
3. **Amphibolie** — Un même énoncé a plusieurs interprétations totalement distinctes, v. **AMBIGUÏTÉ SYNTAXIQUE**.

■ Ambiguïté syntaxique

¶ Le mot grec *amphibologie* est composé de *amphi-* “des deux côtés” ; *bolos* “le fait de jeter, action de lancer de tous côtés” ; *logos*, “mot”. Un discours *amphibologique* (ou *amphibolique*) est un discours qui “part dans deux directions opposées”.

Un énoncé amphibolique est un énoncé ambigu syntaxiquement, c'est-à-dire qu'il peut être paraphrasé par deux énoncés n'ayant pas le même sens. Le célèbre énoncé ambigu “*la petite porte le voile*” peut être paraphrasé par :

Paraphrase 1 : “*Il est voilé (= dissimulé) par la petite porte*” — si l'on veut bien admettre qu'une porte peut voiler quelqu'un.

Paraphrase 2 : “*La petite (personne) porte le voile*”.

L'ambiguïté syntaxique est un phénomène de surface. Les deux interprétations sont rattachées à deux structures syntaxiques sous-jacentes, qu'on distingue par le jeu des parenthèses :

(*la petite porte*) (*le voile*)

(*la petite*) (*porte le voile*)

Le non moins célèbre énoncé “*l'instituteur dit l'inspecteur est un âne*” est syntaxiquement ambigu : il admet deux structures dont la différence est marquée à l'oral par l'intonation de phrase, et à l'écrit par la ponctuation :

L'instituteur, dit l'inspecteur, est un âne.

L'instituteur dit : “L'inspecteur est un âne”.

La **fallacie d'amphibolie** est une fallacie d'ambiguïté, liée au discours, v. FALLACIES (III). L'ambiguïté syntaxique, actuellement analysée dans une perspective grammaticale, est discutée par Aristote dans la perspective d'une grammaire de l'argumentation. Le discours scientifique n'admet pas d'énoncé ambigu si ses diverses significations sont plausibles dans le champ scientifique concerné (si l'une n'est pas plausible, l'ambiguïté est inoffensive).

La plupart des exemples cités en relation avec la fallacie d'amphibolie sont forgés. Dans le texte suivant de saint Augustin, la question de la bonne lecture est cruciale pour la conception orthodoxe de la Trinité, qui affirme l'égalité divine du Père, du Fils et du Saint Esprit (le Verbe). La lecture qui attribue une syntaxe de coordination à l'énoncé examiné aboutit à nier l'identité du Verbe et de Dieu ; c'est une lecture hérétique, elle doit donc être rectifiée :

« La ponctuation [*distinctio*] hérétique que voici : *In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat* [Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et Dieu était], changeant le sens de *Verbum hoc erat in principio apud Deum* [Ce Verbe était au commencement auprès de Dieu], refuse d'admettre que le Verbe est Dieu. Mais c'est une opinion à rejeter, d'après la règle de la foi qui, au sujet de l'égalité des trois Personnes, nous prescrit de dire : *Et Deus erat Verbum* [Et le Verbe était Dieu], puis d'ajouter : *Hoc erat in principio apud Deum* [Il était au commencement auprès de Dieu]. »

Saint Augustin, *De la doctrine chrétienne – De Doctrina Christiana*.
Introd. et trad. de M. Moreau – Annotation et notes
complémentaires d'I. Bochet et G. Madec,
Paris, Institut d'études augustiniennes, 1997, p. 237.

■ Amphibolie ► Ambiguïté syntaxique

■ Analogie (I) : La pensée analogique

Du point de vue anthropologique, l'analogie est une forme de pensée qui postule que les choses, les êtres et les événements se reflètent les uns dans les autres. Pour la pensée analogique, connaître, c'est déchiffrer des ressemblances ; ainsi conçue, l'analogie est au fondement de toutes les gnoses. L'analogie, par les liens qu'elle élabore, produit un « un sentiment cosmique où triomphe l'ordre, la symétrie, la perfection », un monde clos (Gadoffre *et al.* 1980, p. 50).

Du point de vue de l'histoire des idées, cette forme de pensée a connu son apogée à la Renaissance, où le monde « sublunaire » était, par l'analogie, mis en correspondance avec les sphères célestes, et, généralement, avec le monde divin. Dans une de ses manifestations, la doctrine des correspondances valide les arguments de la forme :

Donnée : Cette fleur ressemble à telle partie du corps.

Conclusion : Elle a une vertu cachée efficace pour guérir les maux qui touchent cette partie du corps.

Permis d'inférer : Si la forme d'une plante ressemble à une partie du corps, alors elle guérit les maux qui touchent cette partie du corps.

Garantie : C'est une disposition divine.

Cette forme de pensée analogique postule que toutes les plantes ont des propriétés médicinales cachées. La plante porte une *signature* qui est une représentation de la partie du corps humain qu'elle peut soigner. Cette signature ou « sympathie analogique » est un signifiant motivé, une « ressemblance » avec la partie du corps concernée. C'est un signe que Dieu lui-même a imposé, de façon non arbitraire, sur les plantes afin de les mettre à notre service. Une plante où l'on trouve une ressemblance avec les yeux, par exemple la forme des paupières, guérit le mal des yeux. Puisque le coing a la signature des cheveux, il est bon pour les cheveux. Dans les termes d'Oswald Crollius (*Traicté des signatures ou vraye et vive anatomie du grand et petit monde* [1609], Milan, Archè, 1976, orthographe originelle) :

Donnée : « Ce poil folet qui vient autour des coings [...] représente en quelque façon les cheveux. » (p. 41)

Conclusion : « Aussi la decoction d'iceux fait croistre les cheveux, lesquels sont tombés par la verole ou outre maladie semblable. » (p. 41)

Loi de passage : La vertu curative des plantes « se recognoist plutost par la signature ou sympathie analogique, & mutuelle des membres du corps humain, à ces plantes-là qu'en quelque autre chose que ce soit ». (p. 8)

Garantie : « Dieu a donné comme un truchement à chaque plante afin que sa vertu naturelle (mais cachée dans son silence) puisse être cogneuë & descouverte. Ce truchement ne peut estre autre que la signature externe, c'est-à-dire ressemblance de forme & figure, vrais indices de la bonté, essence & perfection d'icelles. » (p. 23)

De cette doctrine découle un programme de recherche, à l'usage de « ceux lesquels veulent acquerir la vraye et parfaicte science de la médecine » : « qu'ils employent toute leur estude à la cognoissance des signatures, hieroglyphes, & caracteres » (p. 20). Cette formation leur permettra de reconnaître « de plein abord, au seul regard de la superficie des herbes, de quelles facultez elles sont doüees » (p. 9).

La connaissance des propriétés médicinales des plantes s'acquiert en apprenant à déchiffrer le discours de la nature, c'est-à-dire à reconnaître les signes dispersés dans le monde, et non pas par l'observation et l'expérience, en pratiquant la dissection ou en faisant ingérer une décoction au malade et pour constater ensuite qu'il va mieux, qu'il est mort, ou qu'il ne va ni mieux ni pis. La connaissance analogique, constitutive des différentes formes de pensée magique, est un mode de pensée spécifique, qui s'oppose à la connaissance par les causes, auxquelles sont substituées de mystérieuses correspondances véhiculant des influences. Elle court-circuite la réflexion sur la hiérarchie des catégories en genres et en espèces, à laquelle elle substitue une ligne ou un réseau de ressemblances.

■ Analogie (II) : Le mot et le concept

Les dictionnaires de langue définissent l'analogie comme un *rapport*, une *similitude*, une *ressemblance* c'est-à-dire par ses trois premiers synonymes (DES, art. *Analogie*). L'analogie est une *identité partielle*, une *proportion* existant entre des *choses*, ou « des *réalités différentes* » (TLFi, art. *Analogie*) ; l'existence d'une relation d'analogie est établie au moyen d'une *comparaison* qui dégage des traits communs entre les objets ou les réalités considérées (Litttré, TLFi, art. *Analogie*).

1. Repérer les analogies

1.1 L'analogie marquée

L'analogie peut être marquée par un ensemble ouvert de termes, qui englobe les “petits mots” de liaison dépendant du contexte comme les indicateurs ou les connecteurs, ainsi que les “grands mots” sémantiquement pleins comme les substantifs et les verbes (Eemeren *et al.* éd. 2007 ; Snoeck Henkemans 2003), v. BALISES ARGUMENTATIVES.

Substantifs — Le substantif *analogie* appelle, est plus ou moins synonyme de *affinité*, *allégorie*, *association*, *concordance*, *convenance*, *évocation*, *homologie*, *harmonie*, *image*, *métaphore*, *parenté*, *parallèle*, *précédent*, *proportion*, *relation*, *ressemblance*, *suggestion*, *symbole*, et de bien d'autres. Ces termes ne supposent pas forcément qu'il y ait une analogie dans les parages, mais ils fonctionnent dans des discours exploitant ou établissant une analogie. Ils ne disent pas “il y a une analogie, à vous de la trouver” mais “regardez voir s'il n'y a pas une analogie”. Ce sont des termes à fonction heuristique.

Marque prédicative — Certains prédicats doivent être considérés comme des connecteurs d'analogie. L'analogie est définie comme le lien peut-être ontologique mais certainement sémantique existant entre les actants sujets et objets de prédicats comme les suivants :

X a des rapports avec, ressemble à, rappelle, fait penser à, correspond à... Y ;

A est à B ce que C est à D ;

X est comme, du même genre que, le même que, pareil à... Y.

Le sens du prédicat peut être fourni par un substantif de la classe synonymique de *analogie*, ou par l'adjectif correspondant :

X est en concordance, harmonie, a des rapports... avec Y ;

X est comparable, analogue, semblable, similaire, identique, parallèle, équivalent, homologue... à Y.

Relations interphrastiques — Les constructions dites subordonnées comparatives couvrent des relations allant de la comparaison à l'analogie. Lorsque la construction

met en jeu un terme comparé **X** et un terme comparant **Y**, l'un et l'autre étant susceptibles de recevoir le même prédicat gradable **M**, on a une *analogie de comparaison* :

“**X** est aussi **M** que **Y**” : *Pierre est aussi beau que Paul.*

La comparaison peut jouer sur la position respective des deux termes relativement à deux prédicats gradables, **M** et **N** :

“**X** est aussi **M** que **Y** est **N**” : *Pierre est aussi paresseux que Paul est travailleur.*

La construction dite comparative peut correspondre à une analogie structurelle :

P₀ *comme, ainsi (que), de même que, plus / moins / aussi que, de la même façon que, ...* **P**₁

Un énoncé marqué par un adverbe peut être mis en relation d'analogie avec tout un discours antérieur **D**₀ :

D₀. *De même, même chose, également ... pareil, idem pour...* **P**₁

D'une façon générale, les indicateurs d'analogie ne font qu'engager un travail interprétatif toujours considérable. Même *comme* n'est pas un indicateur univoque d'analogie. Au sens de *alors que*, il dénote une relation de simultanéité temporelle :

Comme je descendais, j'ai croisé Pierre ;

au sens de *puisque*, il dénote une relation causale :

Comme Pierre est malin, il verra tout de suite le piège.

Les indicateurs fonctionnent après coup ; ce n'est que quand on a bien saisi l'analogie qu'on est à même d'interpréter correctement tel morphème ou telle construction comme un indicateur, une balise, un signal, un indice d'analogie.

1.2 L'analogie transcende les indicateurs

L'analogie peut être exprimée dans des énoncés métaphoriques de la forme **< A est B >** :

« Metaphor is the dreamwork of language. » (D. Davidson) v. **MÉTAPHORE**.

Elle peut également l'être par des énoncés mis en parallèles, sans aucun mot indicateur :

Au football, on joue l'adversaire ou le ballon, parfois les deux. En argumentation, on se focalise sur l'objet du débat ou sur la relation aux opposants.

1.3 Le mot analogie comme terme couvrant

Si l'on met à part la question mathématisable de la *proportion*, la définition du mot *analogie* se fait au travers des trois substantifs *similitude*, *ressemblance*, *comparaison*. Faut-il faire correspondre un concept spécifique à chacun de ces trois mots ? La

réponse à cette question doit tenir compte de la structure des familles dérivationnelles auxquelles ces mots appartiennent ; les données sémantico-lexicales s'organisent selon le tableau suivant :

Verbes	Adjectifs		Substantifs			
	Base	Déverbal	Base	Désadjectival sur :		Déverbal
				le PPrst/Adj	l'adj. base	
(se) ressembler		ressemblant		ressemblance		
	semblable				semblable	
	similaire		similitude		similarité	
	analogue		analogie			
comparer		comparable				comparaison

La série comprend deux verbes, *(se) ressembler* et *comparer* ; on peut considérer que *(ne pas) ressembler* est le résultatif de *comparer* :

H (agent humain) *compare A et B* ; après examen, il conclut que :
A et B (ne) se ressemblent (pas), A (ne) ressemble (pas) à B.

Les substantifs et les adjectifs s'alignent sur le verbe *(se) ressembler* :

*Il existe une analogie, similitude, ressemblance (*comparaison)... entre A et B.*
A est semblable, ressemblant, similaire, analogue, comparable... à B.
A et B sont semblables, ressemblants, similaires, analogues, comparables.
 ⇔ *A et B se ressemblent.*

Cette contrainte a pour effet de faire des adjectifs *ressemblant, semblable, similaire, analogue* des quasi-synonymes, ainsi que les trois substantifs dérivés *ressemblance, similarité, similitude*. Ces données conduisent à faire de la paire {*analogie, ressembler*} les termes pivots (termes couvrants) du discours sur l'analogie. On fait généralement correspondre une notion à un terme substantif ; en fait la notion se dit sous diverses formes lexicales, verbe, adjectif ou substantif ; or il se trouve que le mot *analogie* n'a pas de verbe correspondant, et le concept doit trouver son verbe ailleurs : ce sera *ressembler*.

Métaphore, comparaison, proportion, similitude... exploitent l'analogie, sous différentes formes et définitions.

2. Explication des analogies

L'analogie comme isomorphisme demande à être expliquée ; pour cela, on a invoqué :

- la cohérence de la création divine, v. ANALOGIE : LA PENSÉE ANALOGIQUE.
- l'imitation d'un modèle :

B imite A ⇔ B ressemble à A.

*S'il y a des analogies entre la Grèce et Rome, c'est parce que Rome a imité la Grèce.
(d'après Paul Veyne)*

- d'une cause commune :

A crée, engendre, produit, cause... B ↔ B ressemble à A.

- l'œuvre d'un même auteur :

Les pyramides aztèques et mayas font partie des grandes merveilles de l'humanité. Qui a bien pu les construire? Certainement pas ces pauvres indiens qui vivent à leur ombre. Des extra-terrestres? L'hypothèse n'est pas sérieuse non plus. Mais ces pyramides font penser aux pyramides égyptiennes... bon sang, mais c'est bien sûr : c'est donc qu'en des temps immémoriaux, bien avant Christophe Colomb, de hardis navigateurs égyptiens ont franchi l'Atlantique et sont venus s'installer au Mexique.

3. Formes argumentatives exploitant l'analogie

Avec la causalité et la définition, l'analogie est une des trois ressources argumentatives majeures permettant de lier entre eux êtres et objets. L'analogie au sens large est une notion pivot par rapport à laquelle se définissent une quinzaine d'étiquettes d'arguments, parfois redondantes. Du point de vue de l'argumentation, on peut distinguer trois formes principales d'analogie, correspondant à trois points de vue sous lesquels on peut contempler les cas concrets :

- *l'analogie catégorielle*, à laquelle est associée la problématique de *l'exemple* ;
- *l'analogie de proportion* ;
- *l'analogie structurelle* à laquelle est associée *la métaphore*.

L'analogie catégorielle est celle qui existe entre deux êtres qui entrent dans une même catégorie, v. ANALOGIE CATÉGORIELLE.

L'argumentation par l'exemple. On distinguera le sens d'exemple comme *spécimen* (v. INDUCTION, EXEMPLE), et exemple comme *modèle* à suivre ou à ne pas suivre, et mettant en jeu un *précédent* (réel ou fabuleux), un parangon, v. EXEMPLUM ; AB EXEMPLO ; IMITATION, PARANGONS ET MODÈLES.

L'analogie de proportion (ou analogie *de relation*) est définie comme une analogie entre deux relations, chacune d'elle unissant deux êtres. Elle met donc en jeu quatre termes. v. ANALOGIE DE PROPORTION.

L'analogie structurelle (ou analogie de forme, *isomorphisme*) est celle qui existe entre deux systèmes complexes partageant une même structure. L'analogie structurelle repose sur la mise en relation d'un nombre *a priori* indéfini d'éléments et de relations susceptibles de les unir. v. ANALOGIE STRUCTURELLE.

La métaphore repose sur un mécanisme d'analogie. La métaphore filée est une forme d'analogie structurelle. La métaphore simple est un processus de recatégorisation, qui pousse l'analogie jusqu'à l'identité. v. MÉTAPHORE.

Les formes argumentatives liées à l'analogie et connues sous leur nom latin renvoient aux entrées :

argument <i>per analogiam</i>	V. ANALOGIE.
argument <i>a comparatione</i>	V. COMPARAISON.
argument <i>a simili</i>	V. A SIMILI ; ANALOGIE ; COMPARAISON ; A PARI.
argument <i>ab exemplo</i>	V. EXEMPLE ; PRÉCÉDENT.

■ Analogie (III) : Analogie catégorielle, arg.

L'analogie catégorielle est une relation qui lie les individus appartenant à une même catégorie. Elle est à la base de l'application de l'argumentation *a pari*, v. A PARI.

— Pour une définition de la notion de catégorie, de l'organisation des catégories en taxinomies et le mécanisme de raisonnement syllogistique que celles-ci autorisent,

V. CATÉGORISATION.

— Pour les opérations par lesquelles un individu est intégré à une catégorie, v. CATÉGORISATION.

1. De l'identité à l'analogie catégorielle et circonstancielle

Identité individuelle — Un individu est *identique* à lui-même (ni *semblable* ni *ressemblant*) ; il n'est pas "plus ou moins" identique à lui-même. Cette évidence fonde le principe d'identité < **A** = **A** >.

Identité des indiscernables — Deux individus différents parfaitement ressemblants, par exemple des produits industriels pris à la sortie de la chaîne, sont matériellement *identiques*, au sens de perceptuellement *indiscernables*. Tout ce qui peut se dire de l'un peut se dire de l'autre ; leurs descriptions coïncident, ils partagent tous leurs prédicats, essentiels ou accidentels (circonstanciels). Les êtres indiscernables sont dans une relation d'analogie catégorielle et d'identité circonstancielle.

La discernabilité dépend de l'observateur : le premier venu estime que "*c'est la même chose, c'est tout pareil*", alors que le spécialiste voit des différences.

Analogie catégorielle — L'*identité catégorielle* est la relation qui existe entre les membres d'une même catégorie **C** qui tous possèdent, par définition, les traits définissant la catégorie. Ils sont tous descriptibles comme des membres de **C** ; l'expression "*un autre X*" renvoie à un autre membre de la même catégorie. Deux êtres appartenant à une même catégorie sont *identiques pour cette catégorie* ; une baleine et un rat sont identiques du point de vue de la catégorie "*être un mammifère*". Cette identité catégorielle est donc une identité *partielle*, compatible avec de grandes différences ; c'est pourquoi on dit de deux êtres appartenant à la même catégorie qu'ils sont *ana-*

logues, similaires ou semblables. Ils sont *comparables* par leurs autres propriétés non catégorielles. Les œufs de poule sont tous semblables en tant qu'œufs de poule ; un œuf est identique à un autre œuf ; il est comparable à tous les autres œufs pour sa fraîcheur, sa grosseur, sa couleur, etc. v. COMPARAISON.

Analogie circonstancielle — Si l'individu **X** possède les traits (x, y, z, t) , il est semblable à tous les individus qui possèdent un quelconque de ces traits, qu'il s'agisse d'un trait essentiel ou accidentel. Les parties communes aux descriptions de deux objets définissent *le point de vue* pour lequel ils sont équivalents.

Si l'on élargit la notion d'appartenance à une classe, on dira que deux êtres sont *analogues* si leurs descriptions contiennent des parties communes, que cette description corresponde ou non à l'ensemble de leurs traits essentiels. En d'autres termes, l'identité de description produit une catégorie, le sens de l'opération dépendant de l'intérêt de la catégorie créée. On pourrait parler d'*analogie circonstancielle*. Alice et le serpent sont identiques du point de vue de la catégorie "*être au long cou qui mange des œufs de pigeon*", v. DÉFINITION.

2. L'analogie catégorielle comme induction ou déduction

L'analogie catégorielle peut être reconstruite comme une induction ou une déduction :

— **Comme une induction :**

O est analogue à P.
 P possède les propriétés w, x, y, z .
 O possède les propriétés w, x, y .
 Donc O possède *probablement* la propriété z .

D'un jugement global d'analogie entre deux êtres, porté sur la base des traits partagés $w, x, y...$ on conclut que, si le possède le trait z , alors l'autre doit forcément le posséder. En d'autres termes, l'analogie est poussée dans la direction de l'identité.

— **Comme une déduction :**

O est analogue à P.
 P possède la propriété x .
Conclusion : O possède *probablement* la propriété x .
 O est analogue à P en ce qu'ils possèdent le trait x .
 O et P appartiennent à la même catégorie C.
Conclusion : Donc ils possèdent *probablement* d'autres, voire toutes, les propriétés de cette catégorie C.

Ce qui revient à dire que le prédicat "*analogue à*" est interprété comme un affaiblissement de "*identique à*"; l'analogie est vue comme une identité affaiblie.

La déduction et l'induction sont considérées comme des formes valides de raisonnement. La raison d'être de la discussion sur la possibilité de ramener l'analogie à de

la déduction ou à de l'induction est donc de déterminer si, oui ou non, le raisonnement par analogie est une forme valide de raisonnement. Comme le raisonnement par analogie est parfois utilisé pour prouver l'existence de Dieu, on voit les enjeux idéologiques de cette question.

Ces formulations de l'argumentation par analogie sous la forme de syllogismes dialectiques sont assez stériles, car elles enfouissent le permis d'inférer qui contient tous les problèmes intéressants. En revanche, la reformulation de la conclusion non plus comme un résultat de savoir mais comme une règle heuristique est d'une grande valeur. On pourrait réécrire les conclusions précédentes sous la forme de suggestions :

Il est intéressant de regarder ce qu'il en est de **P** concernant la propriété **z**.

Il est intéressant de regarder si **O** et **P** ont d'autres propriétés communes.

3. Argumentations sur l'analogie catégorielle

On construit une *catégorie* en en donnant une *définition*. Deux individus sont dans une même catégorie s'ils relèvent de la même définition, **v. DÉFINITION**.

L'argumentation exploite et restructure les analogies catégorielle et circonstancielle : **v. A PARI ; DÉFINITION (III) ; RÈGLE DE JUSTICE**.

4. Réfutation de l'analogie catégorielle

Tout est analogue à tout sous l'un ou l'autre aspect, et les analogies peuvent être plus ou moins "tirées par les cheveux". L'analogie refusée est catégorisée comme un *amalgame* (Doury 2003, 2006).

L'analogie catégorielle se réfute en montrant que le regroupement des deux êtres dans une même catégorie est fondé non pas sur un trait essentiel, mais sur un trait accidentel ; d'une façon générale, on montre que la catégorie produite est sans intérêt. L'analogie "Chinois ~ Papillon", ironiquement discutée par Musil, illustre les périls de l'analogie circonstancielle, fondée sur le choix arbitraire d'une caractéristique non essentielle, ici la couleur « jaune citron ».

« Il existe des papillons jaune citron ; il existe également des Chinois jaune citron. En un sens, on peut définir le papillon : Chinois nain ailé d'Europe centrale. Papillons et Chinois passent pour des symboles de la volupté. On entrevoit ici pour la première fois la possibilité d'une concordance, jamais étudiée encore, entre la grande période de la faune lépidoptère et la civilisation chinoise. Que le papillon ait des ailes et pas le Chinois n'est qu'un phénomène superficiel. Un zoologue eût-il compris ne fût-ce qu'une infime partie des dernières et des plus profondes découvertes de la technique, ce ne serait pas à moi d'examiner en premier la signification du fait que les papillons n'ont pas inventé la poudre : précisément parce que les Chinois les ont devancés. La prédilection suicidaire de certaines espèces nocturnes pour les lampes allumées est

encore un reliquat, difficilement explicable à l'entendement diurne, de cette relation morphologique avec la Chine. »

Robert Musil, "Esprit et expérience. Remarques pour des lecteurs réchappés du déclin de l'Occident" [1921], *Essais*, traduits de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Le Seuil, 1984, p. 100. Cité dans J. Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'agir, 1999, p. 21-22.

La relation d'analogie rencontre des problèmes avec la transitivité (v. SÉRIE). L'analogie *catégorielle* est transitive : si **A** et **B** d'une part, **B** et **C** d'autre part, sont dits analogues parce qu'ils possèdent les mêmes traits essentiels, alors **A** est analogue à **C**. La relation d'analogie *circonstancielle* n'est pas transitive : rien ne dit que si la description de **A** a des parties communes avec celle de **B**, et celle de **B** avec celle de **C**, alors la description de **A** et de **C** ont des parties communes. Khallâf reprend une analogie traditionnelle pour critiquer les chaînes analogiques en général :

« [quelqu'un] essaie de trouver, sur la plage, des coquillages qui se ressemblent. Dès qu'il a trouvé un coquillage qui ressemble à l'original, il jette ce dernier et se met à chercher un coquillage semblable au second, et ainsi de suite. Lorsqu'il aura trouvé le dixième, il ne sera pas surpris de constater qu'il est totalement différent du premier de la série. » (Khallâf [1942], p. 89)

■ Analogie (IV) : Analogie structurelle, arg.

1. Terminologie

L'analogie *structurelle* met en relation deux domaines complexes articulant chacun un nombre indéfini et illimité d'objets et de relations entre ces objets. Elle combine analogie *catégorielle* (propriété des objets) et analogie *proportionnelle* (propriété des relations). On pourrait également parler d'analogie *de forme* (les domaines ont même forme), ou emprunter aux mathématiques le terme d'*isomorphisme*. v. ANALOGIE CATÉGORIELLE ; ANALOGIE DE PROPORTION.

On parle d'*analogie matérielle* pour désigner la relation entre deux objets dont un est la réplique de l'autre. La notion couvre des phénomènes différents, comme la relation entre une maquette et l'original, ou la relation entre un prototype et l'objet à réaliser. Les raisonnements faits sur la maquette ou le prototype sont directement transposables sur l'original.

On peut distinguer deux types de situations, correspondant à deux affirmations distinctes mettant en jeu l'analogie structurelle. Les parenthèses rappellent qu'il s'agit ici non pas d'individus mais de domaines complexes.

(i) **{A} et {B} sont analogues** — Dans le premier cas, il s'agit de comparer les deux domaines **{A}** et **{B}** afin de déterminer s'il existe ou non une analogie entre eux,

c'est-à-dire si la proposition "A et B se ressemblent" est vraie ou non. On peut se demander si la crise de 1929 a des caractéristiques communes avec celle du Japon dans les années 1990, ou avec celle de l'Argentine au début des années 2000, afin d'établir une typologie des crises économiques, sans idée préconçue sur l'utilisation que les politiques feront des résultats de cette recherche.

Les domaines sont symétriques du point de vue de l'investigation, qui ne porte pas sur l'un des domaines mais exclusivement sur leurs relations. Aucun des domaines n'étant privilégié par rapport à l'autre, ils ne peuvent être désignés que dans leur spécificité.

(ii) {A} est analogue à {B} — On voit *a contrario* l'importance de la situation précédente lorsqu'on fait intervenir dans la série la crise de 2008 ; il s'agit alors, à coup presque sûr, de voir s'il est possible de "tirer des leçons" des crises précédentes. Si quelqu'un se sert de l'analogie 1929 ~ 2008 pour prédire une troisième guerre mondiale, on détruira son argumentation en montrant que les domaines ne sont pas analogues, et qu'on ne peut donc pas s'appuyer sur l'un pour dire quelque chose sur l'autre (voir plus loin).

La différence de statut entre les deux domaines a été notée de différentes façons :

{A} est analogue à {B}.

Tenor ressemble à *Vehicule*. (Richards 1936) (Ang. *Tenor* = le sens, le contenu ;

Vehicule = l'instrument, le vecteur, le support)

Le *Thème* ressemble au *Phore*. (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 501)

Le *Thème* ressemble à son *Analogue*.

Le *Comparé* est comme le *Comparant*.

La *Cible* ressemble à la *Source*, ou *Ressource*.

L'argumentation par analogie fonctionne sur l'asymétrie des domaines comparés ; c'est pourquoi ces deux domaines seront désignés par les lettres d'alphabets différents, {Π} et {R}. Le domaine {Π} est le domaine *Problématique*, domaine *Cible* de, ou *Ciblé* par l'investigation. Le domaine {R} est la *Source* ou la *Ressource* sur laquelle on s'appuie afin de modifier le statut épistémique du domaine *Ciblé*, {Π}, pour déduire certaines conséquences touchant {Π}. Autrement dit, le domaine *Ressource* {R} a le statut de domaine *argument* et le système *Ciblé* {Π} de domaine *Conclusion*.

Les deux domaines sont différenciés des points de vue épistémique, psychologique, langagier et argumentatif :

— en termes *épistémiques*, le domaine *Ressource* est le domaine le mieux connu ; le domaine *Ciblé* est le domaine en cours d'exploration, sur lequel porte la question ;

— en termes *psychologiques*, l'intuition et les valeurs qui fonctionnent sur le domaine *Ressource* sont invitées à fonctionner dans le domaine *Ciblé* ;

— en termes *langagiers*, le domaine *Ressource* est couvert par un langage stable ; le domaine *Ciblé* ne dispose pas d'un langage stabilisé propre ;

— en termes *argumentatifs*, le domaine *Ressource* est reconnu comme légitime / illégitime, donc légitimant / délégitimant pour le domaine *Ciblé*.

2. Analogie explicative

Dans la célèbre analogie d'Ernest Rutherford entre l'atome et le système solaire, le domaine *Ressource* est le système solaire, le domaine *Ciblé* par l'analogie est l'atome :

L'atome est comme le système solaire.

Le domaine *Ciblé*, où se pose le problème, est comme *Ressource*.

C'est une analogie didactique. Il s'agit de faire comprendre ce qu'est l'atome à partir de ce qu'est le système solaire. L'asymétrie des domaines est évidente. Le domaine *Ressource*, le système solaire, est bien connu, depuis longtemps. Le domaine *Ciblé* est nouveau, mal compris, énigmatique. L'analogie explicative conserve ses mérites pédagogiques même si elle est partielle. On peut toujours comparer les deux systèmes afin de mettre en évidence les limites de la comparaison, v. RÉFUTATION DES

ANALOGIES.

L'analogie a valeur explicative dans la situation suivante :

1. Dans le domaine $\{\Pi\}$, la proposition π n'est pas comprise.
2. Dans un domaine $\{R\}$, il n'y a pas de débat sur p : elle est comprise.
3. $\{\Pi\}$ est isomorphe de $\{R\}$ (analogie structurelle, systémique).
4. La position de π dans $\{\Pi\}$ est identique à celle de p dans $\{R\}$.
5. π est un peu mieux comprise.

On établit une relation d'analogie entre deux faits, on intègre (situe) l'inconnu sur la base du connu. Comme l'explication causale, l'explication par analogie jette des ponts, brise l'insularité des faits. v. RÉFUTATION DES ANALOGIES.

3. L'argumentation par analogie structurelle

Dans la parole ordinaire, l'analogie est utilisée argumentativement dans les cas de figure suivants :

1. Une question se pose dans un domaine $\{\Pi\}$: La vérité d'une proposition α ou la pertinence d'une ligne d'action β sont en débat.
2. Dans un domaine Ressource $\{R\}$, la proposition α est tenue pour vraie, (l'action β pour adéquate). Dans ce domaine, les représentations sont stabilisées, font l'objet d'un consensus.
3. Il existe une relation d'analogie entre domaine Ressource $\{R\}$ et domaine Problématique $\{\Pi\}$.
4. Donc, tenons α pour vraie, considérons que faire β serait efficace.

L'opération argumentative consiste à attirer l'attention du douteur sur le fait que "si les domaines sont analogues, alors leurs éléments correspondants le sont", en particulier a et α , b et β , ainsi que les relations qui les unissent. L'analogie donne à penser, mais ne prouve rien : la conclusion peut se révéler fausse, v. RÉFUTATION DES

ANALOGIES.

v. MÉTAPHORE.

L'analogie structurelle est mise en œuvre dans différentes formes d'argumentation, v. EXEMPLE; IMITATION.

4. Puissance de l'analogie structurelle

L'analogie est une invitation à voir et à traiter le *Problème* à travers la *Ressource*. Le domaine *Ressource* est considéré comme un modèle du domaine *Ciblé*; la relation du domaine sous investigation au domaine *Ressource* est traitée comme celle du domaine d'investigation à un modèle de ce domaine. Otto Neurath utilise pour faire entendre sa vision de l'épistémologie une analogie métaphorique maritime :

« Il n'y a pas de *tabula rasa*. Nous sommes comme des marins en pleine mer, qui doivent rebâtir leur bateau sans jamais pouvoir l'amener sur un dock pour le démonter et le reconstruire avec de meilleurs éléments. »

Otto Neurath, "Protokollsätze", *Erkenntnis* 3 (1932/3), p. 206.

Cité dans Ansgar Beckermann, "Zur Inkohärenz und Irrelevanz des Wissensbegriffs", *Zeitschrift für philosophische Forschung* 55, 2001, p. 585.

L'analogie peut se traduire mot à mot : "il n'y a pas de fondement ultime des connaissances, à partir desquels nous puissions, sans aucun présupposé, montrer qu'elles sont valides". Cette ressource est extrêmement puissante; l'image pourrait aussi bien s'appliquer à la vie relationnelle : "il n'y a pas de 'bonne explication' qui permette de reconstruire une relation endommagée et de repartir de zéro".

La ressource ne doit pas nécessairement préexister à l'analogie; l'analogie peut créer *ex nihilo* une ressource dont l'évidence s'impose instantanément à l'intuition, comme celle proposée par Heisenberg en 1955 où le comparant est « un bateau construit avec une si grande quantité d'acier et de fer que la boussole de son compas, au lieu d'indiquer le Nord, ne s'oriente que vers la masse de fer du bateau ». Le danger dont il est question à la première ligne est celui dans lequel se trouvait l'humanité au moment de la Guerre froide.

« Une autre métaphore rendra peut-être encore plus évident ce danger. Par cet accroissement apparemment illimité du pouvoir matériel, l'humanité se trouve dans la situation d'un capitaine dont le bateau serait construit avec une si grande quantité d'acier et de fer que la boussole de son compas, au lieu d'indiquer le Nord, ne s'orienterait que vers la masse de fer du bateau. Un tel bateau n'arriverait nulle part; livré au vent et au courant, tout ce qu'il peut faire, c'est de tourner en rond. Mais revenons à la situation de la physique moderne; à vrai dire, le danger existe tant que le capitaine ignore que son compas ne réagit plus à la force magnétique de la terre. Au moment où il le comprend, le danger est déjà à moitié écarté. Car le capitaine qui, ne désirant pas tourner en rond, veut atteindre un but connu ou inconnu, trouvera moyen de diriger son bateau, soit en utilisant de nouveaux compas modernes qui ne réagissent pas à la masse

de fer du bateau, soit en s'orientant par les étoiles comme on le faisait autrefois. Il est vrai que la visibilité des étoiles ne dépend pas de nous et peut-être à notre époque ne les voit-on que rarement. Mais, de toutes façons, la prise de conscience des limites de l'espoir qu'exprime la croyance au progrès contient le désir de ne pas tourner en rond, mais d'atteindre un but. Dans la mesure où nous reconnaissons cette limite, elle devient le premier point fixe qui permet une orientation nouvelle.»

Werner Heisenberg, *La nature dans la physique contemporaine* [1955], trad. de l'allemand par A. E. Leroy, Paris, Gallimard (Idées), 1962, p. 35-36.

5. L'analogie structurelle comme obstacle épistémologique

Comme, vu sous un certain angle, tout ressemble à tout et que, la relation de ressemblance étant transitive, on peut associer à l'infini, la productivité du procédé peut aller jusqu'au délire.

L'analogie est féconde pour stimuler la découverte ou l'invention, elle est utile dans l'enseignement et la vulgarisation. Mais elle représente un obstacle épistémologique lorsque l'explication qu'elle propose, très satisfaisante pour l'intuition, fait obstacle à des recherches plus approfondies :

« Par exemple, le sang, la sève s'écoulent comme l'eau. L'eau canalisée irrigue le sol ; le sang et la sève doivent irriguer eux aussi. C'est Aristote qui a assimilé la distribution du sang à partir du cœur et l'irrigation d'un jardin par des canaux (*Des parties des Animaux*, III, v, 668 a 13 et 34). Et Galien ne pensait pas autrement. Mais irriguer le sol, c'est finalement se perdre dans le sol. Et là est exactement le principal obstacle à l'intelligence de la circulation. »

Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie* [1952], Paris, Vrin, 1965, p. 26-27.

Cette observation fonde le rejet de principe de l'analogie.

6. Réfutation des analogies structurelles

L'analogie vaine — De même que dans une *explication*, l'explication fournie doit être plus accessible que la chose à expliquer, et que dans une *définition*, la définition plus claire que le terme défini, pour qu'une *analogie* soit intéressante pédagogiquement, il faut que le domaine *Ressource* soit plus familier que le domaine *Ciblé*. Lorsque le domaine *Ressource* est de fait encore moins connu, moins clair que le domaine sous exploration, l'analogie est vaine du point de vue du partage des connaissances.

L'analogie vaine peut servir à *bluffer le jobard*, c'est-à-dire non pas à faire *comprendre* le domaine ciblé par le destinataire mais à faire *admirer* les compétences

supposées de son auteur, qui se présente comme familier du domaine *Ressource* ; le théorème de Gödel a beaucoup servi à cet effet (Bouveresse [1999]).

Fausse analogie — On réfute une argumentation par l'analogie en rejetant l'analogie qu'elle exploite. On montre pour cela que le domaine *Ressource* présente des différences profondes avec le domaine ciblé, ce qui interdit de tirer à partir de l'une des leçons ou des explications, des inférences... applicables à l'autre. Par exemple, la comparaison de la crise de 2008 avec la crise de 1929 est mise en échec par le fait que, dans le paysage européen de 2009, on ne trouve rien à mettre en correspondance avec Hitler et la situation de l'Allemagne. C'est une réfutation sur le fond.

● **Jean-François Mondot** — La crise économique ne contribue-t-elle pas à rendre notre civilisation plus fragile que jamais ? On entend parfois certains intellectuels ou éditorialistes faire des analogies avec la crise de 1929 qui a débouché sur la Seconde Guerre mondiale.

Pascal Boniface — On commet très souvent l'erreur de penser que l'histoire se répète, ou qu'elle bégaye, pour s'autoriser des comparaisons très risquées. La Russie tape du poing sur la table, et l'on parle aussitôt du retour de la guerre froide. Une crise économique et financière éclate à Wall Street, et l'on s'empresse de faire une analogie avec 1929 en imaginant qu'un Hitler pourrait arriver au pouvoir à la faveur de ces difficultés. Or, les circonstances politiques sont évidemment très différentes, dans la mesure où il n'y a pas, en Europe, de grand pays qui ait été humilié, comme l'Allemagne en 1918, et qui veuille prendre sa revanche. Cette comparaison est facile et parlante mais elle n'est pas fondée ni stratégiquement, ni intellectuellement. »

« Le choc des civilisations n'est pas une fatalité », interview de Pascal Boniface par Jean-François Mondot, *Les Cahiers de Science et Vie*, février-mars 2009, en ligne : [<http://www.iris-france.org/Tribunes-2009-03-04.php3>], consulté le 20 septembre 2013.

Cette réfutation interdit la projection de la situation vers le futur. Elle repose sur le repérage d'une différence cruciale (essentielle) entre les deux événements.

Analogie partielle — L'analogie partielle (boiteuse) est une analogie qui a été critiquée et limitée (« misanalogie », Shelley 2002, 2004). L'analogie partielle conserve cependant son utilité pédagogique, comme on le voit dans le cas de l'analogie entre le système solaire et l'atome :

Une masse centrale : le soleil, le noyau.

Des éléments périphériques : les planètes, les électrons.

Une masse centrale plus importante que les masses périphériques : la masse du soleil est plus importante que celle des planètes, celle du noyau est plus importante que celles des électrons.

Différences (ruptures d'analogie) :

La nature de l'attraction : électrique pour l'atome, gravitationnelle pour le système solaire.

Il y a des atomes identiques, chaque système solaire est unique.

Il peut y avoir plusieurs électrons sur la même orbite, il n'y a qu'une seule planète sur la même orbite.

Le fait que l'analogie soit partielle interdit toute transposition d'une connaissance acquise sur un domaine dans l'autre domaine.

Analogie retournée — La même analogie conduit à des résultats incompatibles avec la conclusion qu'on prétend en tirer (« disanalogy », Shelley, *ibid.*). À partir du même domaine *Ressource*, on peut parvenir à des conclusions incompatibles.

Ce mode de réfutation est particulièrement efficace, car il se place sur le terrain de l'adversaire. L'opposant "pousse plus loin" l'analogie avancée dans le discours de proposition, afin de la retourner pour la mettre au service de son propre discours d'opposition. Il admet que tel domaine *Cible* admet bien tel domaine *Ressource* ; en focalisant sur un aspect de la *Ressource* inaperçu du proposant, il en tire une conclusion au service de son contre-discours. Cette stratégie est exploitée pour la réfutation des métaphores argumentatives.

Argument : — *Ce domaine se situe au cœur de notre discipline.*

Réfutation : — *C'est vrai. Mais une discipline a aussi besoin d'yeux pour y voir clair, de jambes pour avancer, des mains pour agir, et même d'un cerveau pour penser.*

Autre réfutation — *C'est vrai. Mais le cœur peut très bien continuer à battre conservé dans un bocal.*

Un partisan de la monarchie héréditaire parle contre le suffrage universel :

Argument : — *Un président élu au suffrage universel, c'est absurde, on n'élit pas le pilote.*

Réfutation : — *Mais on ne naît pas non plus pilote.*

Les deux parties filent la même métaphore. Cette forme d'analogie a la force d'une réfutation *ad hominem*, sur les croyances de l'interlocuteur : "tu es ton propre réfuteur".

Contre-analogie — Comme pour toute argumentation, à une argumentation par l'analogie, on peut opposer une contre-argumentation, c'est-à-dire une argumentation dont la conclusion est contradictoire avec la conclusion originelle. Cette contre-argumentation peut être de type quelconque, notamment une autre argumentation par analogie, tirée d'un autre domaine ressource. On parle alors de contre-analogie.

Argument : — *L'université est (comme) une entreprise, donc...*

Réfutation : — *Non, c'est (comme) une garderie, une abbaye...*

■ Antanaclose, Antimétabole, Antiparastase ► Orientation (II)

■ Antithèse

En rhétorique des figures, l'antithèse est définie comme une opposition entre deux termes (mots ou syntagmes) de sens opposés, entrant dans des constructions syntaxiques parallèles. Une application du topos des contraires se matérialise discursivement par une antithèse, v. CONTRAIRES.

1. Antithèse et diptyque argumentatif

La situation argumentative émerge avec le constat d'un point de confrontation ratifié comme tel, une *stase*. Elle se développe en un diptyque, constitué par la confrontation de deux *schématisations*, c'est-à-dire deux descriptions–narrations des faits d'orientations opposées, appuyant des conclusions opposées. À ce niveau, le dialogue peut parfaitement se réduire à un "dialogue de sourds", où rien du discours de l'un ne se fait entendre dans le discours de l'autre. Ce type de situation argumentative élémentaire correspond à l'*antithèse*. v. STASE, SCHÉMATISATION.

Cette confrontation peut être reprise en un monologue structuré juxtaposant les deux volets de ce diptyque. L'*antithèse monologale* ainsi créée met en scène une *anti-phonie*, deux voix tenant des discours incompatibles sur un même thème. C'est typiquement le cas de la délibération intérieure, où le locuteur se situe dans la position du tiers, de celui qui va et vient d'une position à l'autre. On a affaire à une opposition de type dilemme ou opposition-*et* :

« J'admire ton courage et je plains ta jeunesse. » (Corneille, *Le Cid* [A. 2, Sc. 2, v. 43] ; cité par Lausberg [1960], § 796)

Lorsque le locuteur s'identifie clairement à l'un des deux énonciateurs, l'équilibre des deux voix est rompu en faveur d'une des positions, valorisée aux dépens de l'autre. On a affaire à une opposition-*mais*, ouverte sur un dépassement de l'antithèse :

... *mais je plains ta jeunesse, je ne répondrai pas à ton défi.*

2. L'antithèse, figure et argument

Un discours comme :

(D₁) *C'est quelqu'un de soumis aux forts, je n'aimerais pas me retrouver face à lui en position de faiblesse.*

correspond à une argumentation complète structurée par le topos des contraires, exactement comme la description auto-argumentée :

(D₂) *Il est soumis avec les forts et dur avec les faibles.*

Alors que, dans (D₁), “*dur avec les faibles*”, second membre du topos, reste sous entendu, (D₂) correspond à une actualisation complète du topos. Mais les deux discours reposent sur les mêmes mécanismes, l’argumentation est “valide” dans la mesure où le portrait est “vrai” ; l’un et l’autre sont “convaincants”. Les ressorts de la description et de l’argumentation, de la figure et de l’argument sont les mêmes.

■ Antonomase ► Imitation — Parangon — Modèle

■ Apagogique, arg.

📖 L’adjectif *apagogique* provient d’un mot grec signifiant “détourné”. Le mot est surtout utilisé en droit.

L’argument apagogique est une forme d’argument par l’absurde. Il affirme que les interprétations déraisonnables de la loi doivent être rejetées : « L’argument apagogique suppose que le législateur est raisonnable, et qu’il n’aurait pas pu admettre une interprétation de la loi qui conduirait à des conséquences illogiques ou iniques » (Perelman 1979, p. 58). Il revient à l’argument psychologique, en présupposant que le législateur est rationnel et bienveillant, v. **ABSURDE ; TOPIQUE JURIDIQUE**.

Avec les arguments par *analogie*, *a contrario* et *a fortiori*, l’argument *apagogique* est l’un des quatre types d’arguments prévalents en droit (d’après Alexy 1989, cité dans Kloosterhuis 1995, p. 140).

■ Aporie ► Assentiment ; Stase

■ Apparentés ► Dérivés ou Mots dérivés, arg.

■ Après comme avant, arg.

On peut regrouper sous cet intitulé deux topoi de la *Rhétorique* d’Aristote, qui demandent que les principes et les comportements restent stables et cohérents.

1. Après l’événement comme avant

Après l’exploit comme avant — Le premier correspond au topos n° 5, « La considération du temps » (*Rhét.*, II, 23, 1397b25 ; trad. Chiron, p. 382). La situation est la suivante :

1. X ne demande rien et accomplit un exploit.

2. Après coup, il demande une récompense.
3. *Argument* : s'il avait demandé avant qu'on lui en fasse la promesse, on la lui aurait faite.

Le demandeur tient pour acquis qu'on le lui aurait promis, s'il avait demandé avant l'acte, et qu'en conséquence on le lui doit comme si on le lui avait promis : "*Quand on a bien fait, on mérite une récompense*"; sous-topos du topos "*Toute peine mérite salaire*". Tout se passe comme si la définition du mot *exploit* avait intégré le topos "*mérite une récompense*" :

L1 : — Si tu fais, tu auras...

L2 : — J'ai fait et bien fait, donc tu me donnes...

Ce topos explique la déception de celui qui rapporte le portefeuille trouvé et ne reçoit pas de récompense.

2. Le passé garant du futur

Le second correspond au topos n° 18 d'Aristote, qui l'illustre par l'enthymème, sous forme d'une question rhétorique : « Alors que, quand nous étions en exil, nous nous sommes battus pour revenir, une fois revenus, nous exilerons pour ne pas nous battre ? » (*Rhét.*, II, 23, 1399b15 ; trad. Chiron, p. 394). On peut supposer la situation suivante. Dans le passé, des exilés ont combattu pour rentrer au pays, et ils y sont rentrés. Dans la situation actuelle, ils sont suspectés de refuser de se battre, et de préférer l'exil, accusation qu'ils réfutent par cet enthymème. Ce topos peut couvrir des enthymèmes comme le suivant :

Tu t'es battu pour obtenir ce poste, et maintenant tu accepterais qu'on t'en chasse comme ça ?

Ce topos est une revendication de cohérence : "*vous nous accusez d'incohérence !*". Il est donc à rapprocher de l'argument *ad hominem* positif (argument *ex datis*). Il semble présupposer une forme de gradualité : "*si on s'est battu pour retrouver sa patrie, à plus forte raison on se battra pour ne pas en être chassé*".

Ce topos est désigné par l'expression : « les mêmes hommes ne choisissent pas toujours les mêmes choses après et avant » ; c'est ce que dit l'accusateur, non pas ce que répondent les accusés. V. *AD HOMINEM* ; COHÉRENCE ; A *FORTIORI*.

■ Argument, argumentation : les mots

Le mot *argumentation*, utilisé, avec quelques variantes graphiques dans les langues romanes comme en anglais ou en allemand, est un excellent candidat à l'internationalisation. Mais le sens du mot dans ces différentes langues comporte des différences essentielles, comme on peut le voir en comparant *argument* et *argumenter* avec les mots anglais *to argue*, *an argument*.

D'autre part, le français propose deux verbes, *argumenter* et *argüer*, dont la comparaison éclaire l'orientation argumentative positive du substantif *argument*, en l'opposant à *argutie*.

1. *Argumenter* vs *to argue*

To argue — D'après O'Keefe [1977], et le dictionnaire Webster, le verbe anglais *to argue* a deux significations, que l'on peut noter *to argue_1* et *to argue_2* :

— *to argue_1* signifie "donner des raisons" (Webster, art. *Argue*). Dans ce sens, *to argue* est suivi par une complétive en *that*, "que" ; "*to argue that P*" désigne une activité monologique.

— *to argue_2* signifie "avoir un désaccord avec, une querelle, une dispute" (Webster, *ibid.*). Dans ce sens, *to argue* est suivi par la préposition *about* "à propos de", et renvoie au vaste domaine des interactions allant de la discussion animée au pur et simple pugilat. "*Arguing with someone about something*" ("se disputer vivement avec quelqu'un à propos de quelque chose") est une activité interactionnelle.

Le français *argumenter* traduit donc bien *to argue_1*, mais ne correspond pas à *to argue_2*, qui signifie "discuter de manière agressive", "se disputer".

Les substantifs anglais *argument*, *argumentation* — Le substantif *an argument* hérite de ces deux sens ; un *argument_1* est une "bonne raison", un *argument_2* est une "dispute", éventuellement une dispute où sont avancées de bonnes raisons.

En revanche, le substantif *an argumentation* est monosémique, et renvoie uniquement à un discours où une conclusion est soutenue par une bonne raison.

Le mot anglais *argument* ne peut être traduit ni par *argument* ni par *argumentation* dans des énoncés comme les suivants :

Alice, who was always ready for a little argument = "une bonne discussion"

Alice didn't want to begin another argument = "recommencer à se disputer"

If you lose an argument... = "si vous n'avez pas le dessus dans une discussion"

Les deux sens de *argument* orientent vers des approches analytiques différentes. L'ouvrage de Grimshaw, *Conflict talk. Sociolinguistic investigations on arguments in conversation* (1990), traite des disputes, et non de l'*argumentation*.

L'adjectif anglais *argumentative* — Le problème devient aigu lorsqu'on rapproche l'adjectif anglais *argumentative* de l'adjectif français *argumentatif*, et de son dérivé nominal *argumentativité*.

En français, ces mots sont dérivés de *argument* et ne peuvent signifier que "relatif à la construction d'une (bonne) raison qui viendra soutenir une conclusion". *Argument*, *argumentatif*, *argumentativité* sont toujours en relation avec *argumentation*.

En anglais *argumentative* est du côté de *argue with* — *about* —. Le dictionnaire Collins traduit *argumentative* par "ergoteur" (Collins, art. *Argumentative*). Le terme est également employé en relation avec *to argue_1*, mais un risque d'incompréhension

subsiste lorsqu'on veut utiliser des expressions indispensables comme *particule argumentative*, ou l'*orientation argumentative d'un énoncé*, fondamentales pour l'étude linguistique de l'argumentation. On ne peut traduire la seconde expression que par *the argumentative orientation of an utterance*, étant alors bien entendu que l'adjectif *argumentative* n'évoque alors en rien une dispute, ni un locuteur querelleur.

2. Argüer, argutie

1. Argüer

Il y a en français deux verbes *arguer*. L'un relève du vocabulaire spécialisé de l'orfèvrerie, et signifie "passer des lingots à l'argue", l'argue étant un « appareil permettant d'obtenir des fils d'or et d'argent par tirage à froid » (<http://www.privals.fr>, consulté le 20 septembre 2013). Il s'écrit sans tréma.

L'autre verbe *argüer* concerne l'argumentation et s'écrit, en principe, avec un tréma. Sur le plan strictement morphologique, *argüer* est le verbe de base et *argument* son dérivé en *-ment* :

(il) *charge* → (un) *chargement*

(il) *argue* → (un) *argument*

et *argumenter* un verbe refait sur *argument* :

(un) *argument* → (il) *argumente*

Mais il y a une discontinuité sémantique entre *argüer* et *argument* : *argument* est sémantiquement lié à *argumenter* et non pas à *argüer*.

À la différence du verbe *argumenter*, qui peut se construire sans complément, le verbe *argüer* entre dans les constructions transitives "X (Humain) *argue que* P" ou "*argue de* N". Le verbe *argüer* cite un dire argumentatif sans prendre position sur ce dire. Il permet donc de rapporter les arguments de l'adversaire, sans leur reconnaître la moindre validité. Il prend ainsi facilement le sens de "proposer un argument fallacieux".

S'il s'agit du report d'une dispute sur laquelle le locuteur n'a pas pris position, d'une "affaire à suivre", il dira "M. X *se défend en arguant que* —". Dans le cas où le sujet est le pronom de première personne, la mise à distance s'effectue grâce au conditionnel hypothétique dans "*j'arguerai que* —". Un journal démocratique et républicain dira donc : "*l'extrême droite argue de* —".

Il s'ensuit que dire "*Pierre argumente*", c'est déjà reconnaître une certaine validité à cet argument. *Argüer* et *argumenter* sont antiorientés : *argüer* est orienté négativement vers la mise à distance, l'invalidation, le rejet de l'argumentation ; *argumenter* vers la validation, la prise en considération. Le concept d'argumentation et les études d'argumentation bénéficient du coup de pouce donné par l'orientation positive qu'a le mot *argumentation* dans le langage ordinaire, comme activité noble. Le cas est le même pour le mot et le concept de *dialogue*, comme, probablement, pour celui de *persuasion*.

2. Argutie

Au verbe *argüer* correspond le substantif *argutie* ; une *argutie* est un argument dont on ne reconnaît pas la validité :

Ces gens-là ne sont que les agents d'une subversion dont la fin leur échappe mais dont ils exécutent les consignes et rabâchent les arguties.

Dans le jeu argumentatif, cette opposition se manifeste dans l'opposition : "moi, j'argumente, je produis des arguments, vous vous argüez de, vous répétez des arguties".

Le terme *argutie* est parfois remplacé par son équivalent exact, *argument* mis entre guillemets : "[...] et dont ils répètent les 'arguments'"; on lit dans la présentation d'un contre-argumentaire diffusé par des partisans de l'énergie éolienne :

« Étudions quelques-uns des "arguments" avancés par les anti-éoliens. »
(exemple complet, v. CONVERGENCE)

■ Argument — Conclusion

1. Argument

¶ Dans la *Rhétorique*, Aristote emploie le terme *pistis*, traduit par "preuve" ou "argument". Le latin utilise le mot *argumentum*, "argument, preuve". En français, d'après Rey, le mot "argument" n'est devenu courant qu'au ^{xx}e siècle « avec des applications particulières à la publicité et à la vente » (Rey [1992], art. *Argument*).

Le mot *argument* est utilisé dans trois domaines, avec des acceptions différentes.

1. En *logique*, l'*argument d'une fonction* correspond à un terme désignatif ; on retrouve cet usage en *grammaire*.
2. En *littérature*, il désigne un discours abrégé d'un autre discours.
3. En *théorie de l'argumentation*, il se définit comme un énoncé légitimant une conclusion.

1.1 En logique et en grammaire

En logique et en mathématique, on désigne par *argument d'une fonction* *f* chacune des places vides ou *variables*, *x*, *y*, *z*, ..., associées à cette fonction, notée *f* (*x*, *y*, *z*, ...).

En grammaire de la langue naturelle, la *fonction* correspond au *prédicat*. Par exemple, le verbe *donner* correspond à un prédicat à trois arguments "*x* donne *y* à *z*". Le nombre d'*arguments* correspond à la *valence* du verbe, v. RÉFÉRENCE ET PRÉDICATION. Lorsque des noms d'objets convenablement choisis (respectant les relations de sélection imposées par le verbe) sont substitués à chacune des variables, on obtient une phrase, exprimant une *proposition* (vraie ou fausse) : "*Pierre donne une pomme à Jean*", v. LOGIQUE CLASSIQUE (II).

1.2 En littérature

L'argument d'une pièce de théâtre ou d'un roman correspond au *schéma*, au *résumé* ou au *fil directeur* de l'intrigue. Ce sens du mot *argument* est morphologiquement isolé. En particulier, les mots *argumenter*, *argumentation*, morphologiquement dérivés de *argument*, n'ont pas d'acception correspondante. Par ailleurs, avec cette acception, *argument* ne s'oppose pas à *conclusion*.

1.3 En argumentation

Argument ~ argumentation — *Argument* est souvent pris au sens de “argumentation” : “il faut que le meilleur argument l'emporte”. Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1762 définit *argument* comme un « raisonnement », et, secondairement, *argumentation* comme la « manière de faire des arguments » ; il donne en exemple prémonitoire le syntagme « *Traité de l'argumentation* » (DAF, art. *Argument* ; *Argumentation*, consulté le 20 septembre 2013).

Prémisses, données, arguments — Les termes de *prémisse* et de *donnée* sont parfois utilisés au sens de *argument*.

En logique, on oppose les *prémisses* du syllogisme à sa *conclusion*. Les *prémisses* sont des propositions exprimant des jugements susceptibles d'être vrais ou faux. La *conclusion* est une proposition distincte des prémisses et dérivée par combinaison des prémisses. Une prémisse ne constitue pas un argument, mais plutôt une composante d'un argument, construit par la combinaison des deux prémisses, v. CONVERGENCE.

Toulmin dérive sa conclusion d'une donnée (ang. *data*), souvent traduit par “argument” (v. MODÈLE DE TOULMIN). Dans d'autres contextes, les deux termes ne sont pas interchangeables : on parle des *données d'un problème*, non pas des *arguments d'un problème*. Les données sont constituées par un ensemble de faits indiscutables (*banque de données*) sur lesquels porte le problème. Elles n'ont pas d'orientation argumentative, c'est l'existence d'une loi (de passage) qui leur en confère une.

Typologie des arguments, arguments éthotiques, pathémiques et logiques : v. TYPES ET TYPOLOGIES ; PREUVE ET ARTS DE LA PREUVE.

2. Les relations argument–conclusion

La notion d'argument est définie en relation avec celle de conclusion. Un *argument* est un énoncé dont on dérive, en s'appuyant sur des principes langagiers ou expérimentiels, un autre énoncé, appelé *conclusion*.

Pour exprimer la relation argument–conclusion, on a recours aux oppositions résumées dans le tableau suivant.

<i>l'argument est un énoncé</i> — <i>(ou présenté comme tel par l'argumentateur)</i>	<i>la conclusion est un énoncé</i> — <i>(ou présenté comme tel par l'argumentateur)</i>
consensuel	dissensuel, contesté, disputé
plus plausible	moins plausible
point de départ (de l'argumentation délibérative)	point d'arrivée (de l'argumentation délibérative)
point d'arrivée (de l'argumentation justificative)	point de départ (de l'argumentation justificative)
relevant de la doxa	exprimant un point de vue spécifique
exprimant une bonne raison	en quête de raison
sur lequel ne pèse pas de charge de la preuve	qui supporte la charge de la preuve
orienté (vers la conclusion)	projection (de l'argument)
<i>(du point de vue fonctionnel) : déterminant, légitimant</i>	<i>(du point de vue fonctionnel) : déterminé, légitimé</i>
<i>(du point de vue dialogal) : accompagnant la réponse à la question argumentative</i>	<i>(du point de vue dialogal) : la réponse proprement dite à la question argumentative</i>

Lecture du tableau : le tiret doit être remplacé par le mot ou l'expression contenu dans chaque case de la colonne correspondante. Par exemple, la ligne 1 se lit "l'argument est un énoncé *consensuel* (ou présenté comme tel par l'argumentateur), alors que la conclusion est un énoncé *dissensuel, contesté, disputé* (ou présenté comme tel par l'argumentateur)".

V. JUSTIFICATION ET DÉLIBÉRATION.

Argument vrai, vraisemblable, admis — Les énoncés sont considérés (ou présentés) comme hors de doute et susceptibles de fonctionner comme des arguments sur des bases extrêmement diverses.

— Une évidence factuelle, intellectuelle, de croyance : **v. ÉVIDENCE**

La neige est blanche.

La divinité a telle structure.

Deux et deux font quatre.

— Une norme légale dans une communauté :

Tu ne tueras pas.

— Une convention ; l'énoncé argument fait l'objet d'un accord explicite entre les partenaires dans le cadre d'une dispute dialectique par exemple :

Nous sommes d'accord pour considérer que la Syldavie ne sortira jamais de la zone euro.

— Un choix du locuteur (de l'orateur), qui prend ses données parmi celles qui sont admises par son interlocuteur (son auditoire), v. *EX DATIS*.

— Un simple constat de fait ; l'énoncé n'est mis en cause ni par l'adversaire, ni par le public.

L'accord des interlocuteurs sur les énoncés stables, susceptibles de servir de support à la conclusion, n'est pas forcément assuré, celui de l'adversaire encore moins. Le choix de ce qui sera retenu pour argument est donc une affaire de *stratégie de discours*, adoptée en fonction des circonstances, v. *STRATÉGIE*.

Contestation de l'argument — Si l'argument est contesté, il doit alors être lui-même légitimé. Au cours de cette nouvelle opération, il a le statut de *conclusion* avancée par un locuteur et soutenue par une série d'arguments, qui sont des sous-arguments par rapport à la conclusion primitive, v. *CONVERGENCE* ; *ÉPICHÉRÈME*. Si l'accord ne se réalise sur aucun énoncé, la régression peut être infinie et la dispute éternelle.

3. Thèse, conclusion, point de vue

En argumentation, on parle de *conclusion* ou de *point de vue*. Une conclusion philosophique est souvent appelée une *thèse*, v. *AUTORITÉ DIALECTIQUE*.

3.1 Point de vue

(i) On parle de *point de vue* en théorie du texte littéraire ; dans cette acception, *point de vue* ne s'oppose pas à *argument*.

De l'autre côté de la haie, j'aperçus un jardinier.

De l'autre côté de la haie, on apercevait une route.

Dans un cas, le locuteur est hors du jardin, dans l'autre il est dans le jardin.

(ii) Dans le domaine socio-politique, *point de vue* a le sens de "opinion", justifié éventuellement par des arguments.

(iii) En argumentation, le terme est utilisé pour traduire l'anglais *point of view* et *standpoint*. Un point de vue correspond à une ou plusieurs propositions. L'expression s'utilise pour désigner l'ensemble du discours composé du point de vue et des bonnes raisons qui le soutiennent. Le programme pragma-dialectique est orienté vers la réduction des différences de *points de vue* : on ne parle pas, dans ce cadre de réduire la différence des *conclusions*.

Une affirmation constitue un *point de vue* si elle est ramenée à une source, alors que la vérité absolue est indépendante de toute source, ou n'a de source qu'universelle. Les points de vue sont nécessairement multiples et différents alors que la vérité est supposée être *une*. La notion de point de vue structure le discours selon la métaphore de la visualisation d'un paysage qui serait le tout du réel, dont un point de vue découperait une tranche. Le point de vue exclut la plus grande partie de la réalité géographique et la restructure selon des effets de perspective qui n'ont de réalité

que par rapport à un foyer par définition instable. En ce sens, le point de vue est critiquable car il fonctionne comme une *œillère* ; ou louable, car il protège de l'*illusion objectiviste* produite par le consensus, ainsi que de la *paranoïa* du savoir absolu.

Le point de vue est un point de départ obligé ; les points de vue sont comparables et évaluable ; on peut définir un “meilleur point de vue” ; on peut changer de point de vue, multiplier les points de vue, on ne peut pas être sans point de vue. Il est possible d'éliminer les différences de point de vue en éliminant les sujets, la pluralité des voix, et en décontextualisant le discours. On produit par ces manœuvres le point de vue du Tout, celui de l'argumentateur narrateur omniscient, objectif.

3.2 Conclusion

(i) La conclusion argumentative est distincte de la conclusion *clôture du discours*. La conclusion argumentative peut être énoncée en divers points du discours, dans son *ouverture* comme dans sa *clôture*, dans son *introduction* comme dans sa *conclusion*.

(ii) La conclusion est définie par opposition à l'argument (voir Tableau *supra*). Dans un texte argumentatif monologal, la conclusion est l'affirmation en fonction de laquelle s'organise le discours ; vers laquelle il converge ; dans laquelle se matérialise son orientation. La conclusion est l'ultime résidu que l'on obtient dans la condensation de texte.

(iii) La conclusion est plus ou moins détachable des arguments. Une fois qu'on a conclu que “*Harry est sujet britannique*” (v. MODÈLE DE TOULMIN), on peut en principe agir en fonction de cette proposition, mais, dans la mesure où l'affirmation est lestée d'un modal, les conclusions qui en sont dérivées restent toujours révisables. Le principe “on tire et on oublie” [*fire and forget*] ne vaut pas en argumentation, c'est-à-dire que la conclusion n'est jamais *détachable* du discours qui a servi à la produire.

(iv) Un énoncé devient une *proposition-conclusion* dans la configuration dialogale suivante :

- Il est avancé par un locuteur.
- Il n'est pas ratifié par le destinataire.
- Il est maintenu par le locuteur.

C'est la réaction du destinataire qui produit une *proposition-conclusion* à partir d'un texte ou d'un tour de parole. “Être une proposition” est une propriété relative à un état du dialogue ou de l'interaction. La proposition devient une *conclusion* lorsqu'elle est soutenue par des arguments. v. PROPOSITION.

■ Argumentation (I) : Un corpus de définitions

Les différentes théories de l'argumentation développées à la fin du xx^e siècle sont fondées sur des visions et des définitions différentes de leurs objets, de leurs méthodes et de leurs objectifs. Les problématiques bi-millénaires de la rhétorique, de la dialectique et de la logique ont été reprises et réélaborées, dans le cadre intellectuel nouveau de la logique contemporaine post-frégéenne et des sciences du langage marquées par les développements de la pragmatique, des théories du discours et de l'interaction : point de vue rhétorique de *La nouvelle rhétorique* de Perelman et Olbrechts-Tyteca ([1958]), point de vue dialectique critique de la *pragma-dialectique* (Eemeren et Grootendorst 1984, 1992, 2004), ou de la *logique informelle* (Blair et Johnson 1980 ; Johnson 1996). Les perspectives de la rhétorique et de la dialectique sont omniprésentes dans les études contemporaines de l'argumentation (Eemeren et Houtlosser 2002 ; Boyer et Vignaux 1995).

Les théories généralisées de l'argumentation, comme la théorie de *L'argumentation dans la langue* (Anscombe 1995b ; Anscombe et Ducrot 1983, 1986 ; Ducrot 1972, 1973, 1988, 1995 ; Ducrot et al. 1980) ou la *logique naturelle* de Grize (1974, 1982, 1990, 1996) ont déplacé la notion, et construit des définitions nouvelles, étendues, de l'argumentation, en rupture avec les conceptions classiques ou néo-classiques du domaine. v. ARGUMENTATION (VI).

Devant la diversité des définitions et leurs apparentes divergences surgit la tentation de la synthèse : rechercher une définition qui, sans être triviale, remette un peu d'ordre, reprenne l'essentiel et fasse enfin l'unanimité. L'expérience montre que la nouvelle définition supposée supplanter les autres, dans le cas le plus favorable où elle présenterait quelque intérêt, ne fait que s'ajouter à une longue liste et accroître le mal auquel elle prétendait porter remède. Nous ne partirons donc pas d'une définition, mais d'un *corpus de définitions* qui présentent des traits communs et des différences caractéristiques. Ce corpus est regroupé autour de pôles constitués par des définitions remarquables. Une possible structuration de ce corpus est présentée dans l'entrée suivante : ARGUMENTATION (II) : TRAITS DÉFINITIONNELS.

1. Perelman, Olbrechts-Tyteca, l'argumentation rhétorique

« L'objet de [la théorie de l'argumentation] est l'étude des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 5). En mettant au premier plan les « techniques discursives » et « l'adhésion des esprits », la définition de Perelman et Olbrechts-Tyteca donne à la théorie de l'argumentation les mêmes fondements que ceux de la rhétorique argumentative aristotélicienne, les *topoi* et la *persuasion*. Cette théorie réinjecte ainsi le trésor des réflexions classiques dans la réflexion contemporaine sur l'argumentation. C'est pourquoi les définitions anciennes doivent figurer dans le corpus de définitions qui irriguent le champ.

Socrate définit la rhétorique comme une entreprise de persuasion sociale par le discours ; il partage cette définition avec ses adversaires, notamment Gorgias :

« Gorgias — Je parle du pouvoir de convaincre grâce aux discours, les juges au Tribunal, les membres du Conseil au Conseil de la Cité, et l'ensemble des citoyens à l'Assemblée, bref du pouvoir de convaincre dans n'importe quelle réunion de citoyens. » (Platon, *Gorgias*, 452d ; p. 135)

« Socrate — L'art de la rhétorique n'est-il pas "l'art d'avoir de l'influence sur les âmes" par le moyen de discours prononcés non seulement dans les tribunaux et dans toutes les autres assemblées publiques, mais aussi dans les réunions privées ? » (Platon, *Phèdre*, 261a ; trad. Brisson, p. 143-144)

Socrate condamne radicalement le discours rhétorique produisant la persuasion, comme *mensonge*, *illusion*, *manipulation* et l'oppose radicalement au discours philosophique de recherche de la *vérité*. La rhétorique n'est qu'une « contrefaçon d'une partie de la politique » (*Gorgias*, 463d ; p. 159) ; la politique étant pour Socrate « l'art qui s'occupe de l'âme » (*ibid.*, 464b ; p. 161). Comme pour la rhétorique, il n'y a pas d'argumentation sans critique de l'argumentation.

Aristote y voit « le pendant de la dialectique » (*Rhét.*, I, 1, 1354a1 ; trad. Chiron, p. 113) et une science empirique, orientée vers l'étude du particulier : « Posons que le rhétorique est la capacité (*dunamis*) de discerner (*theôrein*) dans chaque cas ce qui est potentiellement persuasif. » (*Rhét.*, I, 2, 1355b26 ; trad. Chiron, p. 124). Dans la grande architecture aristotélicienne, la rhétorique s'articule à la dialectique et à l'analytique syllogistique.

Cicéron reprend cette orientation vers la persuasion :

« Cicéron fils : — Qu'est-ce qu'un argument ?

Cicéron père : — Une raison plausible inventée pour convaincre. » (Cicéron, *Div.*, II, 5 ; p. 3)

« Crassus : — Ainsi j'ai appris que le premier devoir de l'orateur est de s'appliquer à persuader. » (Cicéron, *De l'or.*, I, XXXI, 138 ; p. 51)

V. PERSUASION.

2. Toulmin, la « logique substantielle »

Le passage argumentatif est défini par sa structure : un locuteur avance une thèse ou conclusion (*Claim*) en l'appuyant sur une donnée (*Data*) et sur des règles (*Backing*, *Warrant*). Cette conclusion est révisable sous certaines conditions (*Modal*, *Rebuttal*),

V. MODÈLE DE TOULMIN. Cette approche est parfaitement conciliable avec une classe de définitions immanentes de l'argumentation, comme une de celles que propose Cicéron :

« Cicéron père : — L'argumentation est la manière de développer les arguments ; [...] elle part de propositions non douteuses ou vraisemblables, et en tire ce qui, considéré seul, paraît douteux ou moins vraisemblable. » (Cicéron, *Div.*, XIII, 46 ; p. 19)

Toulmin ne fait aucune référence à la rhétorique. Mais comme l'a immédiatement souligné Bird (1961), son schéma repose sur la notion de *topos*, fondamentale pour la théorie rhétorique de l'argumentation. **v. MODÈLE DE TOULMIN.**

3. Grize, la « logique naturelle »

« Telle que je l'entends, l'argumentation considère l'interlocuteur, non comme un objet à manipuler mais comme un alter ego auquel il s'agira de faire partager sa vision. Agir sur lui, c'est chercher à modifier les diverses représentations qu'on lui prête, en mettant en évidence certains aspects des choses, en occultant d'autres, en en proposant de nouvelles, et tout cela à l'aide d'une schématisation appropriée. » (Grize 1990, p. 40)

Cette *généralisation de l'argumentation* rend la notion coextensive à celle d'énonciation :

« Argumenter cela revient à énoncer certaines propositions qu'on choisit de composer entre elles. Réciproquement, énoncer, cela revient à argumenter, du simple fait qu'on choisit de dire et d'avancer certains sens plutôt que d'autres. » (Vignaux 1981, p. 91)

v. OBJET DE DISCOURS ; SCHÉMATISATION.

4. Quintilien, bien dire et dire le bien

Cette vision du *dire* comme essentiellement argumentatif peut également être rapprochée de celle que Quintilien donne du *bien dire*, comme essence de la rhétorique : « La définition qui conviendra parfaitement à la substance de la rhétorique, c'est "la science de bien dire". » Cette formule célèbre est souvent citée en latin « *Rhetoricem esse bene dicendi scientiam* » (Quintilien, *I. O.*, II, 15, 34 ; p. 84) ; elle généralise potentiellement la rhétorique à toutes les formes de *dire*. Elle est complémentaire de la définition de l'orateur "homme de bien habile à parler". La rhétorique devient une technique normative de la parole, garantie par la qualité de la personne qui l'utilise.

v. ÉTHOS ; PERSUASION.

5. Rhétorique à Herennius : la stase argumentative

La contradiction significative portée par une partie à une autre partie, devant un tribunal, produit une *stase*, ou *état de cause*, ouvrant une situation argumentative : « L'état de cause est défini à la fois par le point essentiel de la riposte du défenseur et par l'accusation portée par l'adversaire » (À *Her.*, I, 18 ; p. 17). La stase définit ce dont il s'agit ; l'argumentation est l'instrument discursif grâce auquel la stase est traitée, avant d'être tranchée par le juge. **v. QUESTION ARGUMENTATIVE ; STASE.**

6. Anscombe et Ducrot, « l'argumentation dans la langue »

« Un locuteur fait une argumentation quand il présente un énoncé **E1** (ou un ensemble d'énoncés) comme destinés à en faire admettre un autre (ou un ensemble d'autres) **E2**. Notre thèse est qu'il y a dans la langue des contraintes

réglissant cette présentation. Pour qu'un énoncé **E1** puisse être donné comme argument en faveur d'un énoncé **E2**, il ne suffit pas en effet que **E1** donne des raisons d'acquiescer à **E2**. La structure linguistique de **E1** doit de plus satisfaire à certaines conditions pour qu'il soit apte à constituer, dans un discours, un argument pour **E2**. » (Anscombe et Ducrot 1983, p. 8)

Cette approche amène à une redéfinition de la notion de topos, comme lien sémantique entre deux prédicats, v. **ORIENTATION**. En situant l'argumentation au niveau des contraintes caractérisant la sémantique de l'énoncé, Anscombe et Ducrot procèdent à une généralisation de la notion d'argumentation non plus dans le discours, à la Grize, mais *dans la langue*.

V. ORIENTATION ; ÉCHELLE ARGUMENTATIVE ; MARQUEUR.

7. Schiffrin, l'argumentation entre monologue et dialogue

« L'argumentation est un mode de discours ni purement monologique ni purement dialogique [...]. Un discours par lequel les locuteurs défendent des positions discutables » (Schiffrin 1987, p. 17 ; p. 18). L'œuvre de Schiffrin n'est pas fondamentalement consacrée à l'argumentation, mais cette définition rapide exprime parfaitement le caractère mixte, énonciatif et interactionnel de l'activité d'argumentation.

8. Eemeren, « la nouvelle dialectique »

« L'argumentation est une activité verbale et sociale, ayant pour but de renforcer ou d'affaiblir l'acceptabilité d'un point de vue controversé auprès d'un auditeur ou d'un lecteur, en avançant une constellation de propositions destinées à justifier (ou à réfuter) ce point de vue devant un juge rationnel. » (Eemeren *et al.* 1996, p. 5)

Cette définition synthétise les positions rhétoriques et dialectiques et déplace la position du juge de l'institutionnel empirique au rationnel normatif.

V. NORMES ; ÉVALUATION ET ÉVALUATEURS.

9. Définitions actuelles dans le champ francophone

Amossy ([2000]) « [reformule en l'élargissant] la définition de Perelman » : l'argumentation est constituée par

« les moyens verbaux qu'une instance de locution met en œuvre pour agir sur son allocutaire en tentant de le faire adhérer à une thèse, de modifier ou de renforcer les représentations et les opinions qu'elle leur prête, ou simplement d'orienter leurs façons de voir ou de susciter un questionnement sur un problème donné. » (p. 37)

Doury (2003) définit l'argumentation comme « un mode de construction du discours visant à le rendre plus résistant à la contestation » (p. 13).

Plantin (2005) définit la situation argumentative

« par le développement et la confrontation de points de vue en contradiction en réponse à une même question. Dans une telle situation, ont valeur argumentative tous les éléments sémiotiques articulés autour de cette question » (p. 53).

Pour Danblon (2005), « argumenter consiste à avancer une *raison* en vue de conduire un *auditoire* à adopter une *conclusion* à laquelle il n'adhère pas au départ » (p. 13).

Pour Angenot (2008),

« les humains argumentent et débattent, ils échangent des raisons pour deux motifs immédiats, logiquement antérieurs à l'espoir raisonnable, mince ou nul, de persuader leur interlocuteur : ils argumentent pour se justifier, pour se procurer face au monde une justification [...] inséparable d'un avoir-raison, et ils argumentent pour se situer par rapport aux raisons des autres en testant la cohérence et la force qu'ils imputent à leurs positions, pour se positionner [...], pour soutenir ces positions et se mettre en position de résister » (p. 441).

Pour Breton (1996), le champ de l'argumentation est circonscrit par « trois éléments essentiels » : « argumenter, c'est d'abord communiquer [...] ; argumenter n'est pas convaincre à tout prix [...] ; argumenter, c'est raisonner, proposer une opinion à d'autres en leur donnant de bonnes raisons d'y adhérer (p. 15-16).

Dufour (2008) définit l'argumentation comme « un ensemble de propositions dont certaines sont censées être justifiées par les autres » (p. 23).

Ce dictionnaire met en œuvre la définition suivante. L'argumentation est l'ensemble des activités verbales et sémiotiques produites dans une *situation argumentative*. Une *situation argumentative* est une situation discursive organisée par une *question argumentative*.

Une **question argumentative** est une question à laquelle des locuteurs (les argumentateurs) donnent des *réponses contradictoires* (sensées, raisonnables, mais incompatibles), organisées dans un discours et un contre-discours.

Ces **réponses** expriment les **conclusions** (les points de vue) des argumentateurs sur la question. Les éléments du discours et du contre-discours étayant ces conclusions ont le statut d'**argument** pour leurs conclusions respectives. V. STASE ; QUESTION ARGUMENTATIVE.

Les situations argumentatives connaissent différents **degrés et types d'argumentativité**, selon les modes de relation établis entre discours au contre-discours et les paramètres interactionnels et institutionnels cadrant la situation de discours.

V. ARGUMENTATION (II).

■ Argumentation (II) : Traits définitionnels

L'explosion des interrogations théoriques autour de la notion d'argumentation (Eemeren *et al.* 1996), la multiplicité des disciplines concernées rendent réductrice et risquée toute définition globale et incitent plutôt à caractériser le domaine par le faisceau des problèmes qui le traversent. Les définitions contemporaines de l'argumentation peuvent s'organiser selon une arborescence, où les points de divergence correspondent aux questions de recherche qui donnent au champ son unité. On

constatera que ce qui pouvait apparaître à première vue comme de la dispersion répond en fait à la nécessité de prendre en compte une gamme complexe d'objets et de situations où se manifeste l'activité argumentative.

Toute vision de l'argumentation pourrait être caractérisée par l'ensemble des réponses apportées à des questions comme les suivantes, qu'il est possible de recombinaison à volonté.

1. L'argumentation, une forme du discours monologique

L'esclavage a été aboli, pourquoi pas la prostitution ? Les serpents sortent, il va pleuvoir : Une argumentation est un discours où un énoncé, l'argument, appuie un autre énoncé, la conclusion. L'esclavage a été aboli, c'est certain ; les serpents sortent, on le constate ; en revanche, abolir la prostitution est un projet qui sera peut-être réalisé un jour ; et c'est l'avenir proche qui dira s'il pleut. On est dans le cas de la projection du non douteux, l'argument, vers l'incertain et le controversé, la conclusion.

Cette approche correspond à celle de Toulmin, qui définit l'épisode argumentatif comme une constellation structurée d'énoncés. L'argumentation part d'une donnée, pour en tirer une conclusion ; une loi générale garantit ce passage ; et les réserves sont exprimées par un trait modal. Cette forme définit le discours rationnel raisonnable.

V. MODÈLE DE TOULMIN.

2. L'argumentation, une adresse à un groupe

L'approche rhétorique perelmanienne (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 5) articule le fonctionnel et le structurel. Elle suppose que tous les discours ne sont pas argumentatifs. Du point de vue fonctionnel, le discours argumentatif est caractérisé de façon extra-discursive, par l'effet perlocutoire qui lui serait attaché, la persuasion unilatérale : l'auditoire est là pour être persuadé, non pas pour proposer, son tour venu, un contre-discours. L'adresse rhétorique est une interaction restreinte, sans structure d'échange. Elle se différencie en cela de la dialectique, ancienne et moderne.

L'argumentation prend ainsi, entre autres, la fonction qui est, depuis l'Antiquité, attribuée à la rhétorique, "l'art de conduire les âmes". La tâche d'influencer les esprits est aussi celle de la *propagande*, démocratique, totalitaire ou religieuse. Domenach propose de définir la propagande comme l'ensemble des activités visant à « créer, transformer ou confirmer des opinions » ([1950], p. 8). La différence avec Perelman et Olbrechts-Tyteca porte sur les moyens : l'activité argumentative utilise des « techniques discursives » ([1958], p. 5), c'est-à-dire explicites, ouvertes, alors que la propagande utilise tous les moyens sémiotiques pour parvenir à ses buts. D'autre part, la persuasion argumentative est *ouverte*, alors que la propagande est à la fois *ouverte* et *cachée* : un an avant le *Traité*, Vance Packard publie *The Hidden Persuaders* (1957) (trad. fr. *La persuasion clandestine*, 1958).

V. TYPOLOGIE ; PERSUASION ; RHÉTORIQUE ; DIALECTIQUE.

3. L'argumentation, une forme de la signification linguistique

Cette vision de l'argumentation est développée par la théorie de l'argumentation dans la langue. Comme pour les approches classiques, l'argumentation est bien considérée comme une combinaison d'énoncés (argument \rightarrow conclusion) ; mais c'est un principe sémantique, liant en langue le prédicat de l'argument à celui de la conclusion, qui autorise et conditionne la dérivation de la conclusion à partir de l'argument : *il est divorcé, donc il a été marié* ; *il est intelligent, il fera bien le travail*. La conclusion est déjà dans la forme sémantique de l'argument. En conséquence, la rationalité attachée à l'étayage argumentatif est le reflet illusoire de la signification, v. ORIENTATION ARGUMENTATIVE.

4. L'argumentativité, une propriété de toute parole et de tout discours

— **Une propriété structurelle** : L'argumentation est une parole schématisant le monde, un point de vue, un éclairage, une schématisation : cette perspective est celle de Grize. L'argumentation est un discours qui jette un certain éclairage subjectif et situé sur le monde ; argumenter c'est métaphoriquement, donner à voir, "orienter le regard". Dans cette perspective, l'argumentation n'est pas forcément un ensemble d'énoncés ordonnés à la Toulmin, et l'influence éventuelle n'est pas attachée à un type spécial de discours ni à l'emploi de techniques discursives spécifiques. Tout énoncé, toute succession cohérente d'énoncés (descriptive, narrative) construit un point de vue ou « schématisation », dont l'étude constitue l'objet de la logique naturelle.

Comme la théorie de l'argumentation dans la langue, la logique naturelle généralise l'argumentation mais, alors que l'argumentation dans la langue généralise l'argumentation sur des caractéristiques de *langue*, la logique naturelle généralise sur des caractéristiques de *discours* : la logique naturelle est une théorie généralisée de l'argumentation qui fait confiance au discours.

— **Une propriété fonctionnelle** : Si l'objectif de l'argumentation est défini comme une intervention verbale visant à modifier les représentations et le comportement de l'interlocuteur, alors un énoncé informatif comme "*Il est 8 heures*" est argumentatif.

v. SCHÉMATISATION ; PERSUASION.

5. L'argumentation, une forme de dialogue

Le discours rhétorique argumentatif monogéré a une structure *dialogique* ; la parole de l'autre n'existe que reconstruite dans celle de l'orateur. Les théories *dialogales* considèrent soit que le dialogue est la forme première de l'activité argumentative, soit que c'est sous la forme du dialogue que se manifestent le plus clairement les mécanismes de l'argumentation, en vertu du principe d'externalisation (Eemeren et Grootendorst 1992, p. 10). Le déclencheur de l'activité argumentative est le doute jeté sur un point de vue, créant une stase, et engageant l'interlocuteur à justifier ce point de vue. Comme le doute demande lui-même à être justifié, la situation argumentative

typique se caractérise interactionnellement par le développement et la confrontation de points de vue en contradiction à propos d'une même question. Cette vision est à la base de l'argumentation rhétorique ancienne, où l'on trouve, avec la théorie des questions ou "états de cause", la première théorisation des discours se développant sur la base d'un différend, v. STASE ; QUESTION ; DIALECTIQUE.

6. L'argumentation, un mode de gestion du différend

Le différend peut recevoir un traitement non linguistique (élimination physique de l'adversaire, guerre, violence d'état, violence privée ; élimination du discours de l'adversaire par la censure ; tirage au sort pour décider de l'action à suivre ; vote...) ou un traitement linguistique (explication, argumentation, palabre...). Les interactions concrètes combinent ces divers instruments.

La théorie de l'argumentation ne se confond pas avec une théorie du débat, à plus forte raison de la polémique violente, v. DÉBAT.

7. L'argumentation, un dialogue critique

Les théories critiques dialectiques de l'argumentation renforcent les contraintes sur la situation de dialogue soit au moyen d'un système de règles visant à incarner une norme rationnelle (en pragma-dialectique), soit par le biais de questions critiques (en logique informelle), v. NORME ; RÈGLES ; CRITIQUE ET RATIONALITÉS.

8. L'argumentation, un instrument de la rationalité au service de l'action

Certaines approches de l'argumentation prennent en charge les notions de vérité et de rationalité traditionnellement associées au discours logique. Dans la perspective d'une rhétorique de la persuasion, le vrai est ce sur quoi se réalise le consensus de l'auditoire universel convenablement défini. La théorie des fallacies fait confiance à la critique dialoguée pour dégager la vérité rationnelle ; la logique informelle rapproche la méthode argumentative de la méthodologie critique scientifique.

En complète opposition avec ces orientations, les théories généralisées de l'argumentation développent des perspectives agnostiques sur la rationalité, et mettent en doute la possibilité même de l'atteindre à travers le discours.

9. L'argumentation, des conclusions révisables

Du point de vue cognitif, la situation d'argumentation est marquée par l'insuffisance de l'information disponible : manque de temps, manque d'information, nature imprécise et discutée de la question, v. ARGUMENTATION (v). Cette condition essentielle différencie situations d'argumentation et situations où l'information est suffisante mais simplement inégalement répartie. Dans ce dernier cas, il s'agit de clarification et d'élimination des malentendus, après quoi la conclusion est supposée s'imposer à

tous par un simple calcul. Dans le premier cas, outre ces tâches de clarification et de calcul toujours présentes, interviennent des points de vue (des positions discursives, des systèmes de valeurs, des intérêts) qui peuvent être radicalement incompatibles. Aucune des positions ne peut être éliminée totalement, il reste toujours un pari, donc un risque : je choisis **A** tout en craignant que le bon choix ne soit **B** ; je défends mon parti, tout en sachant que le juge ou l'avenir donneront peut-être raison à mon adversaire.

10. L'argumentativité, une notion binaire ou graduelle ?

Pour les théories généralisées de l'argumentation, la *langue* (Ducrot), le *discours* (Grize) sont par nature argumentatifs. Pour les théories restreintes de l'argumentation, certains *genres* discursifs (délibératif, épideictique, judiciaire) ou, plus largement, certains types de *séquences* discursives sont dits essentiellement argumentatifs et opposés à d'autres genres ou d'autres types de séquences. Ces dernières définitions incitent à faire de l'argumentativité une notion *binnaire* : une séquence est ou n'est pas argumentative.

Si on rapporte fondamentalement l'argumentation à l'activité langagière développée dans une situation où les partenaires défendent des positions contrastées, l'*argumentativité d'une situation* n'est pas une question de tout ou rien ; on peut distinguer *des formes et des degrés d'argumentativité*.

— Une situation langagière donnée commence à devenir argumentative lorsque s'y manifeste une opposition de discours. Deux monologues juxtaposés, contradictoires, sans allusion l'un à l'autre, constituent un diptyque argumentatif. C'est sans doute la forme argumentative de base : chacun répète et reformule sa position. On peut ainsi aller au-delà de l'opposition entre formes narrative, descriptive ou argumentative : il est possible d'évaluer le potentiel argumentatif de deux descriptions ou de deux narrations contradictoires, à condition qu'elles soient présentées en support de deux réponses différentes à une même interrogation.

— La communication est pleinement argumentative lorsque la différence est problématisée en une question argumentative et que se dégagent les trois rôles de proposant, d'opposant et de tiers.

V. QUESTION ; RÔLES.

11. L'argumentation, une réalité multimodale

Dans les définitions précédentes, l'argumentation est unanimement considérée comme une pratique *discursive*. La prise en compte de l'*image*, fixe et animée, conduit à s'interroger sur une signification argumentative, verbale et non verbale, capable d'investir d'autres supports sémiotiques. Les recherches sur l'argumentation en situation de *travail* demandent également que l'on prenne en considération l'intention signifiante qui co-oriente l'action et l'argumentation. Dans les deux cas, il est nécessaire de revenir sur la construction des données en argumentations.

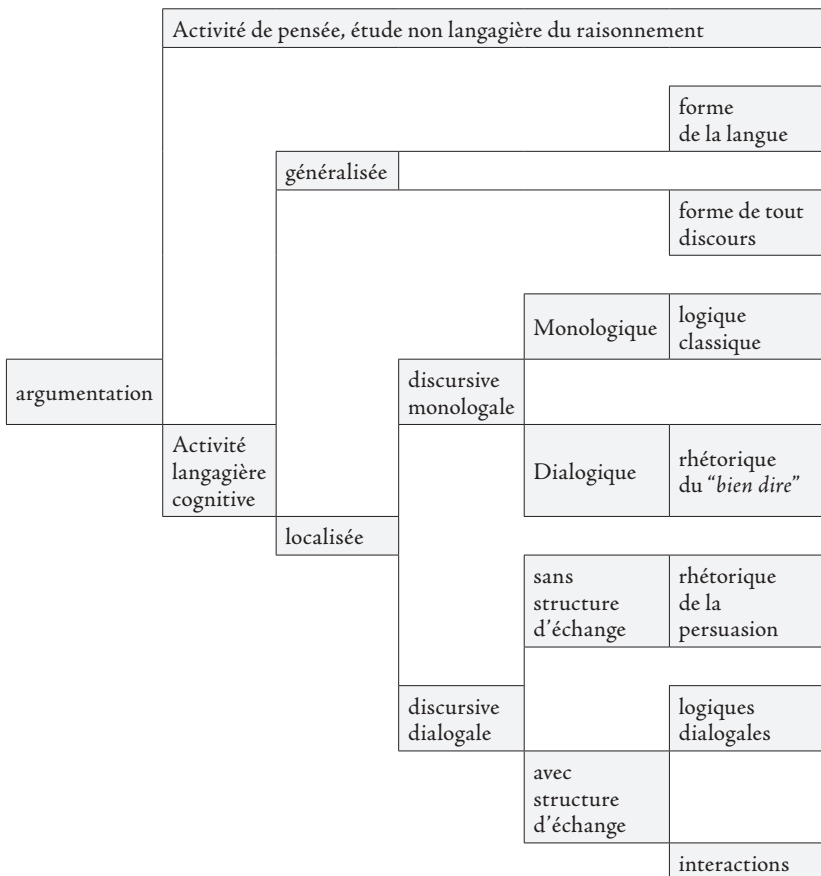
Globalement, on définit donc le champ de l'argumentation comme un champ de questions-carrefours, v. ARGUMENTATION (II).

■ Argumentation (III) : Questions et carrefours

Les différentes théories de l'argumentation se caractérisent par la nature de leurs hypothèses *internes* et de leurs hypothèses *externes*. Les premières correspondent aux êtres théoriques postulés dans un système donné et les secondes aux types d'objets pris en considération par ces théories ; ces deux formes d'hypothèses sont liées.

1. Hypothèses internes

Le schéma suivant propose une sorte de carte des théories argumentatives. L'arborescence tente de schématiser les prises de position théoriques sur une série d'options.



(i) Une question fondamentale sous-tend le champ de l'argumentation : s'agit-il fondamentalement d'une *activité langagière* ou d'une *activité de pensée* ? Définie comme pure activité de pensée, l'argumentation correspond à une psychologie du raisonnement, hors langage. Les approches langagières de l'argumentation sont compatibles avec divers positionnements sur la question de la pensée et du raisonnement ; la logique naturelle et l'approche cognitive cherchent à articuler pensée et langage dans l'activité argumentative.

(ii) Les différentes approches de l'argumentation comme activité langagière s'orientent différemment selon leurs objets et leurs cadres de référence théoriques.

Les points de discussion cruciaux sont les suivants :

- l'argumentation : un phénomène *local* ou *généralisé* ?
- la forme langagière fondamentale : *dialogue* ou *monologue* ?
- la forme du dialogue argumentatif : *avec* ou *sans* structure d'échange ?
- le type de structure d'échange : logique dialogale normée ou interaction critique ?

Pour chacun de ces points, il ne s'agit pas de choisir l'un et d'exorciser l'autre, mais bien d'articuler l'opposition entre ses deux termes.

Les extrémités des branches représentent des pôles théoriques ayant des objets spécifiques, que les théories particulières recombinent afin de satisfaire le mieux possible à l'exigence d'adéquation descriptive.

D'autres questions pourraient fournir un point de départ à d'autres tableaux, par exemple, "*L'argumentation est-elle définie par sa forme ou par sa fonction ?*". Cette question opposerait les approches focalisées sur la *persuasion* aux approches *structurelles*.

Ces différents points de départ donnent eux-mêmes lieu à des interrogations symétriques : que devient la question de la fonctionnalité dans les secondes ? Quels sont les critères structurels qui assurent l'adéquation descriptive des premières ?

2. Hypothèses externes

Les choix théoriques correspondant aux hypothèses internes sont liés aux choix des objets qu'on va étudier et à l'organisation qu'on leur attribue. Les décisions prises sur ce qui est une donnée centrale et une donnée dérivée, périphérique, secondaire doivent être considérées comme de véritables *hypothèses* faites sur les objets : ce sont les hypothèses dites *externes*. Par exemple, s'intéresser en priorité au *dialogue* ou prendre comme discours de référence le discours *syllogistique*, c'est faire deux hypothèses externes distinctes sur la structure du champ de l'argumentation.

Chaque théorie choisit ses données privilégiées. Ce choix n'est pas toujours justifié explicitement par rapport aux autres possibilités, mais il n'est jamais anodin. On ne peut pas ne pas faire d'hypothèses externes. Cela n'implique pas qu'on exclue les faits gênants, mais que les données doivent être ordonnées, hiérarchisées, que tous les phénomènes ne sont pas à mettre sur le même plan. En pratique, les résultats établis sur les faits considérés comme centraux sont ensuite étendus à de nouvelles données.

Quelques grands types de couplage d'hypothèses internes et d'hypothèses externes :

- Théorie de l'argumentation comme point de vue et le *paragraphe*, suite cohérente d'énoncés ;
- Théorie des orientations argumentatives et les *paires d'énoncés* ;
- Théorie de l'argumentation rhétorique et le *discours* monogéré planifié ;
- Théorie de l'argumentation dialectique et le *dialogue normé* ;
- Théorie de l'argumentation interactive et l'*interaction plurilocuteurs*.

■ Argumentation (IV) : De la composition d'énoncés à l'énoncé auto-argumenté

La linguistique textuelle distingue cinq *types de séquences* : narratif, descriptif, argumentatif, explicatif et dialogal (Adam 1996, p. 33). Les structures suivantes correspondent à différentes caractérisations, compatibles, de la séquence de base argumentative.

1. L'argumentation comme composition d'énoncés

Argument, conclusion — Soit une suite d'énoncés $\{E_1, E_2\}$. Cette suite est argumentative si l'on peut la paraphraser par un ou plusieurs des énoncés suivants :

- E_1 appuie, étaye, motive, justifie... E_2
- E_1 , donc, d'où... E_2
- E_2 , puisque, étant donné que... E_1

La théorie de l'argumentation dans la langue formule la même relation sous un mode qui s'est avéré extrêmement fertile : la conclusion, c'est *ce qu'on a en vue*, ce à quoi on veut en venir quand on énonce l'argument :

- Si le locuteur énonce E_1 , c'est dans la perspective de E_2 .
- La raison pour laquelle il énonce E_1 , c'est E_2 .
- Le sens de E_1 , c'est E_2 .

et, à la limite, " **E_1 , autrement dit, c'est-à-dire E_2** " :

- L : — *Tu as du travail, autrement dit tu ne veux pas sortir avec nous ce soir ?*

On voit que *autrement dit*, connecteur de reformulation, peut introduire une conclusion.

La conclusion c'est ce qui donne sens à l'énoncé ; seule la saisie de la conclusion caractérise une authentique compréhension de l'énoncé. Cette définition permet d'inscrire dans la langue le sens en discours.

Argument, conclusion, topos — On considère généralement que le lien argument-conclusion est assuré par un topos, souvent implicite ; la cohérence de l'enchaînement :

Le vent se lève, il va pleuvoir.

est fondée sur la régularité empiriquement observée :

En général, quand ce type de vent se lève, il pleut.

On dit parfois qu'il y a *plus* dans l'argument que dans la conclusion, dans la mesure où l'argument est plus assuré que la conclusion, qui n'est qu'une projection hypothétique de l'argument. On peut aussi dire qu'il y a *moins*, dans la mesure où la conclusion ne fait pas que développer analytiquement l'argument, elle est le produit de cet argument *enrichi* et structuré par sa combinaison avec un principe général ou topos.

Argument, conclusion, topos, modalisateur — Cette combinaison correspond au modèle de Toulmin, qui articule la cellule argumentative monologique autour de cinq éléments, la donnée (l'argument), la conclusion, la loi de passage (ou topos), elle-même accrochée à un Support, et enfin un Modalisateur qui renvoie aux conditions de réfutation de l'argumentation ([1958], chap. 3). V. MODÈLE DE TOULMIN.

2. De la composition d'énoncés à l'énoncé

Du point de vue de la théorie de la connaissance, la condition fondamentale de validité d'une argumentation est qu'elle s'exprime par une séquence coordonnée < argument + conclusion >, telle que la conclusion n'est pas une reformulation de l'argument. Il faut pour cela que les deux énoncés soient distincts et évaluables indépendamment l'un de l'autre. C'est le cas dans "*le vent s'est levé, il va pleuvoir*". On a affaire à deux faits constatables, le fait qu'il y ait du vent à un certain moment et de la pluie un peu plus tard. Le premier fait est mesurable par un anémomètre, le second par un pluviomètre, deux appareils dont les principes de fonctionnement n'ont rien à voir.

Dans le discours ordinaire, l'énoncé argument peut être enchâssé dans l'énoncé conclusion sous forme de subordonnée, ou de déterminant d'un des termes de l'énoncé conclusion :

Ces gens viennent pour travailler dans notre pays, accueillons-les.

→ *Accueillons ces gens qui viennent pour travailler.*

À la limite, il s'intègre au sens d'un des termes de l'énoncé :

→ *Accueillons ces travailleurs !*

Dans ce cas, l'argument est inclus dans le mot (Empson [1940]) ; l'énoncé est auto-argumenté, il exprime un point de vue complet, qui se donne pour évident.

■ Argumentation (V) : Argumentation comme raisonnement révisable

Depuis une quarantaine d'années, les recherches en intelligence artificielle ont développé l'étude formelle de l'argumentation comme raisonnement révisable, du point de vue logique et du point de vue épistémologique.

1. Le raisonnement révisable

Du point de vue *logique*, le raisonnement révisable est étudié dans le cadre des logiques dites *non monotones*. À la différence des logiques classiques (ou "monotones"), elles admettent la possibilité qu'une conclusion soit déductible d'un ensemble de prémisses $\{P_1\}$ et ne le soit pas de $\{P_1\}$ augmenté de nouvelles prémisses. En termes de révision des croyances, il s'agit de formaliser l'idée élémentaire qu'un apport nouveau d'information peut amener à réviser une croyance déduite d'un premier ensemble restreint de données.

Du point de vue *épistémologique*, la théorie du raisonnement dit "révisable" (ou "défaisable", *defeasable reasoning*) (Koons 2005) porte sur des croyances permettant des inférences qui admettent des exceptions : en général, les oiseaux volent ; mais les manchots sont des oiseaux et ne volent pas. Si l'on sait que Pioupiou est un oiseau, on ne peut donc, en toute rigueur, rien conclure sur le fait qu'il vole ou non. La théorie du raisonnement révisable admet la conclusion "*Pioupiou vole*", à défaut d'information permettant de penser que Pioupiou est un manchot. Elle permet les exceptions.

La problématique du raisonnement révisable se situe dans un cadre de l'exploitation inférentielle des connaissances sous certaines conditions :

Étant donné A (*Pioupiou est un oiseau*), normalement B (*il vole*).

La prémisse étaye la conclusion, mais il est possible que cette prémisse soit vraie et que la conclusion soit fausse. Une conclusion tirée des connaissances disponibles en T^0 peut être correcte et ne plus l'être en T^1 si entre-temps nos connaissances se sont accrues.

Les antécédents de la théorie du raisonnement révisable sont recherchés, comme ceux de l'argumentation, dans les *Topiques* d'Aristote et dans le raisonnement dialectique. La restriction "à défaut d'information" correspond exactement à la composante "modale" de Toulmin ; les intuitions de base sont les mêmes. **V. MODÈLE DE TOULMIN.**

Le raisonnement défaisable traite des problèmes comme le suivant. On sait que :

*Les oiseaux volent ;
les oiseaux ont les muscles des ailes très développés.
Pioupiou est un oiseau.
Pioupiou ne vole pas.*

Dans ces conditions, peut-on déduire que *Pioupiau a les muscles des ailes très développés* ? Il y a un lien entre la capacité de voler et le fait d'avoir les muscles des ailes très développés. Ce lien pousse à suspendre l'inférence "*Pioupiau a les muscles des ailes très développés*" en fonction d'une autre information disponible dans le contexte, "*Pioupiau ne vole pas*". En d'autres termes, la conclusion "*il a les muscles des ailes très développés*" est déductible non pas de "*Pioupiau est un oiseau*" mais "*Pioupiau est un oiseau qui vole*".

Les conditions de réfutabilité d'une conclusion **C** affirmée dans le cadre d'un raisonnement défaisable correspondent :

- d'une part, à l'existence de bons arguments pour une conclusion incompatible avec **C** [dits *rebutting defeaters*], c'est-à-dire à l'existence d'une solide contre-argumentation ;
- et d'autre part à l'existence de bonnes raisons de penser que la loi de passage invoquée habituellement dans l'argumentation ne s'applique pas [dits *undercutting defeaters*, Koons 2005] au cas envisagé. **V. RÉFUTATION.**

2. Schématisation de l'inférence révisable

L'inférence révisable est schématisée comme une règle par défaut [*default rule*] :

*Si Tweety est un oiseau,
en l'absence d'information selon laquelle Tweety est un manchot,
il est légitime de conclure que Tweety vole.*

Représentation et notation utilisée en théorie du raisonnement révisable :

Tweety est un oiseau : Tweety n'est pas un manchot

Tweety vole

$\zeta : \eta$

θ

ζ : prérequis : on sait que ζ ;

η : justification : η est compatible avec l'information disponible ;

θ : conclusion.

Cette schématisation exploite les mêmes concepts que ceux mis en jeu dans le schéma de Toulmin ; on peut en effet l'écrire :

D (Donnée, *Data*) : **R** (Réfutation, *Rebuttal*)

C (Conclusion, *Claim*)

D : prérequis : on sait que D ;

R : justification : R est compatible avec l'information disponible] ; on n'a pas d'information comme quoi la *Réfutation* possible est effectivement vraie ;

C : conclusion.

■ Argumentation (VI) : Développements contemporains des études d'argumentation

L'*histoire longue* de l'argumentation rejoint celle de la rhétorique, de la dialectique et de la logique (voir Breton et Gauthier 1999). Comme discipline aspirant à une certaine autonomie, les études d'argumentation n'apparaissent qu'après la Seconde Guerre mondiale. Il est néanmoins possible de noter des inflexions au cours de cette *histoire courte*.

1. L'histoire longue : dialectique, logique, rhétorique

L'Antiquité gréco-latine — Du point de vue de des disciplines classiques, l'argumentation est liée à la logique, "art de penser correctement", à la rhétorique, "art de bien parler", et à la dialectique, "art de bien dialoguer". Cet ensemble forme la base du système dans lequel l'argumentation a été pensée depuis Aristote jusqu'à la fin du XIX^e siècle, v. DIALECTIQUE ; LOGIQUE ; RHÉTORIQUE. L'argumentation y est vue comme une théorie de la pensée inférentielle en langage ordinaire. Le cœur de l'argumentation est constitué par la théorie des types d'arguments, et d'une réflexion sur la question de la validité des argumentations. Cette validité dépend de la *qualité des prémisses* et de la *fiabilité des lois* qui permettent d'en dériver des conclusions.

L'Époque moderne — Elle est marquée, depuis la Renaissance, par la décadence des pratiques dialectiques (Ong 1958) et une critique de la logique aristotélicienne comme instrument exclusif ou essentiel de la pensée scientifique. De nouvelles méthodes fondées sur l'observation et l'expérimentation, faisant de plus en plus appel aux mathématiques, s'imposent.

Fin XIX^e, début XX^e siècle — À la fin du XIX^e siècle, l'argumentation rhétorique est délégitimée comme source de savoir et rattachée aux seules belles-lettres ; la logique est formalisée et devient une branche des mathématiques.

2. Un symptôme : les titres

Jusqu'à la parution du *Traité de l'argumentation*, les ouvrages intitulés *Argumentation* ne proposent pas de *théorie de l'argumentation*, mais des *argumentations* sur des sujets précis, par exemple :

1857 — *Discussion sur l'éthérisation envisagée au point de vue de la responsabilité médicale, argumentation*. Par Marie Guillaume Alphonse Devergie.

1860 — *Argumentation sur le droit administratif de l'administration municipale*. Par Adolphe Chauveau.

1882 — *La question des eaux devant la Société de médecine de Lyon. Argumentation en réponse au rapport de M. Ferrand*. Par M. Chassagny. P.-M. Perrellon.

1922 — *Argumentation de la proposition polonaise concernant la frontière dans la section industrielle de haute-silésie*. 76 pages.

La nature de l'argumentation est précisée par un complément en sous-titre : argumentation à propos de, sur... Le titre *Argumentation* fonctionne en gros comme *Essai* ou *Thèse* dans la littérature actuelle, pour désigner un genre. Si tel est le cas, on doit constater que l'apparition du genre "[ouvrage théorique sur l']*Argumentation*" est corrélatif de la disparition du genre "*Argumentation* [sur –]".

3. 1958 et après : le champ des études d'argumentation

1958 est une date clé, où sont parus deux ouvrages fondamentaux :

Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, 1958, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*.

Stephen E. Toulmin, 1958, *The Uses of Argument* [trad. fr. 1993, *Les usages de l'argumentation*].

Ces titres sont les plus connus d'une impressionnante constellation d'ouvrages qui tous contribuent à définir la nouvelle thématique de l'argumentation.

— Pour un point de vue non rhétorique sur la persuasion :

Vance Packard, 1957, *The Hidden Persuaders* [trad. fr. 1958, *La persuasion clandestine*].

— Pour l'analyse du langage de la propagande :

Serge Tchakhotine, 1939, *Le viol des foules par la propagande politique*.

Jean-Marie Domenach, 1950, *La propagande politique*.

— Pour le droit :

Theodor Viehweg, 1953, *Topik und Jurisprudenz* [Topique et jurisprudence].

— Pour la rhétorique aux fondements de la littérature et de la culture occidentale :

Ernst Robert Curtius, 1956, *Europäische Litteratur und Lateinisches. Mittelalter* [trad. fr. 1956, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*].

— Pour une reconstruction historique systématique du champ de la rhétorique :

Heinrich Lausberg, 1960, *Handbuch der literarischen Rhetorik* [Manuel de rhétorique littéraire].

— Pour une histoire des aventures de la dialectique autour de la Renaissance :

Walter J. Ong, 1958, *Ramus. Method and the decay of dialogue*.

Des théories généralisées de l'argumentation — Ces théories ont été développées dans une perspective logico-linguistique à partir des années 1970 :

Oswald Ducrot, 1972, *Dire et ne pas dire*.

— 1973, *La preuve et le dire*.

— et al. 1980, *Les mots du discours*.

Jean-Claude Anscombe et Oswald Ducrot, 1983, *L'argumentation dans la langue*.

Jean-Blaise Grize, 1982, *De la logique à l'argumentation*.

La tendance dialectique-critique est fondée sur la reprise de la thématique des fallacies :

Charles L. Hamblin, 1970, *Fallacies* [Paralogismes, Sophismes].

Cet ouvrage a particulièrement influencé les courants de la pragma-dialectique et de la logique informelle, qui ont également relancé la recherche sur les types d'arguments.

La pragma-dialectique a été développée à partir des années 1980 par Eemeren et Grootendorst. Elle refonde les études d'argumentation sur les actes de langage, la pragmatique linguistique et une nouvelle conception de la dialectique. C'est une approche normative où l'évaluation des arguments est fondée sur un système de règles pour la résolution rationnelle des différences d'opinion, **v. NORME, RÈGLES, ÉVALUATION**.

Frans H. van Eemeren et Rob Grootendorst, 1984, *Speech acts in argumentative discussions : A theoretical model for the analysis of discussions directed towards solving conflicts of opinion*, 1984.

Frans H. van Eemeren et Rob Grootendorst, 1992, *Argumentation, communication, and fallacies*.

Frans H. van Eemeren et Rob Grootendorst, 2004, *A systematic theory of argumentation : The pragma-dialectical approach*.

En français, l'ouvrage suivant propose une introduction à la pragma-dialectique :

Frans H. van Eemeren et Rob Grootendorst, 1996, *La nouvelle dialectique* (trad. de *Argumentation, communication, and fallacies*, 1992).

Depuis 1986, est organisé à Amsterdam un colloque de référence sur l'argumentation ; on peut considérer que ses *Proceedings* proposent un état de l'art de la discipline, renouvelé tous les quatre ans depuis 1987 (Eemeren et al. [ISSA]).

La logique informelle (informal logic) d'Anthony Blair, Ralph Johnson et Douglas Walton lie l'argumentation à une logique et à une philosophie qui prennent en compte les dimensions ordinaires du discours et du raisonnement. L'accent est mis sur l'évaluation des arguments et les applications didactiques au développement de la pensée critique (*critical thinking*). Elle a développé la méthode d'évaluation des arguments par le modèle des discours critiques adressables à un argument.

Howard Kahane, 1971, *Logic and Contemporary Rhetoric : The Use of Reason in Everyday Life*.

Ralph H. Johnson et J. Antony Blair, 1977, *Logical Self Defense*.

Ralph H. Johnson, 1996, *The Rise of Informal Logic*.

J. Anthony Blair et Ralph H. Johnson, 1980, *Informal Logic : The First International Symposium*.

Douglas Walton, Chris Reed, Fabrizio Macagno, 2008, *Argumentation Schemes*.

J. Anthony Blair, 2012, *Groundwork in the Theory of Argumentation*.

En français, l'ouvrage suivant propose une traduction d'études qui se rattachent à ce courant :

John Woods et Douglas Walton, 1992, *Critique de l'argumentation. Logiques des sophismes ordinaires*.

Argumentation et interactions ordinaires — Ces différentes écoles ont construit des théories articulées du champ de l'argumentation, qui accordent une importance particulière au dialogue. Certaines approches s'ouvrent aux problématiques de l'interaction ordinaire. Les premières études faites dans cette perspective se trouvent dans :

J. Robert Cox et Charles A. Willard éd., 1982, *Advances in Argumentation Theory and Research*.

Frans H. van Eemeren et al. éd., 1987, *Proceedings of the [1986] Conference on Argumentation 1986*.

Ouvrages d'introduction en français — Les ouvrages suivants proposent des visions globales du champ de l'argumentation, en français :

Pierre Oléron, 1983, *L'argumentation*.

Gilles Declerq, 1993, *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*.

Jean-Jacques Robrieux, 1993, *Éléments de rhétorique et d'argumentation*.

Christian Plantin, 1995, *L'argumentation*.

Philippe Breton, 1996, *L'argumentation dans la communication*.

Georges Vignaux, 1999, *L'argumentation – Du discours à la pensée*.

Ruth Amossy, 2000, *L'argumentation dans le discours*.

Mariana Tutescu, 2003, *L'argumentation. Introduction à l'étude du discours*.

Emmanuelle Danblon, 2005, *La fonction persuasive. Anthropologie du discours rhétorique*.

Christian Plantin, 2005, *L'argumentation. Histoire, théories, perspectives*.

Michel Dufour, 2008, *Argumenter – Cours de logique informelle*.

Parmi les ouvrages d'introduction à la rhétorique, en français :

Antelme-Édouard Chaignet, 1888, *La rhétorique et son histoire*.

Roland Barthes, 1970, « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire ».

Michel Patillon, 1990, *Éléments de rhétorique classique*.

Olivier Reboul, 1991, *Introduction à la rhétorique*.

4. Liens aux disciplines voisines

Les principales écoles d'argumentation entretiennent des relations très diverses avec l'héritage *rhétorique*, *dialectique*, *logique* et *grammatical*, et *philosophique* et *pédagogique*. Le tableau ci-dessous peut donner une idée de ces liens.

	Nouvelle rhétorique	Argumentation dans la langue	Logique Naturelle	Hamblin	Pragma- dialectique	Logique Informelle
Rhétorique	+++	+	+	O	++	+
Dialectique	+	O	O	+++	+++	+++
Logique classique	O	O	+++	+++	++	+++
Grammaire, Linguistique	O	+++	++	O	++	+
Philosophie	+++	+	+	++	+	+++
Pédagogie	++	O	O	O	+	+++

O : pas de lien significatif

+: le nombre d'étoiles indique l'importance du lien

5. Liens ou filiation entre les grandes écoles

Pour des raisons de lisibilité, la représentation a été fragmentée en deux tableaux. Les flèches représentent les liens de solidarité ou de filiations entre les différentes écoles (flèches pleines : lien essentiel; flèches pointillées : lien secondaire). Pour plus de lisibilité, le tableau a été divisé en deux (voir page suivante).

6. Argumentation : Nommer un domaine et des spécialistes

On parle de l'émergence du *champ de l'argumentation* dans les années cinquante. L'expression est ambiguë : on ne parle évidemment pas du champ de l'argumentation comme ensemble des pratiques argumentatives; il s'agit non pas du langagier, mais du métalangagier, d'un ensemble de réflexions articulées sur ces pratiques, cherchant à se définir de manière autonome, notamment par rapport à la logique et à la rhétorique. Elle est aussi trop rapide : la réflexion articulée sur l'argumentation ne date certes pas d'un demi-siècle, mais de plus de deux millénaires. On veut donc simplement dire par là que, depuis les années cinquante, s'est constituée une communauté d'étude, appuyée sur des enseignements à tous les niveaux, qui se réclame non plus de la logique ou de la rhétorique, mais simplement de l'argumentation.

Comment désigner un champ d'étude, un objet d'étude, des spécialistes? La situation est claire lorsque chacune de ces réalités bien distinctes est désignée par

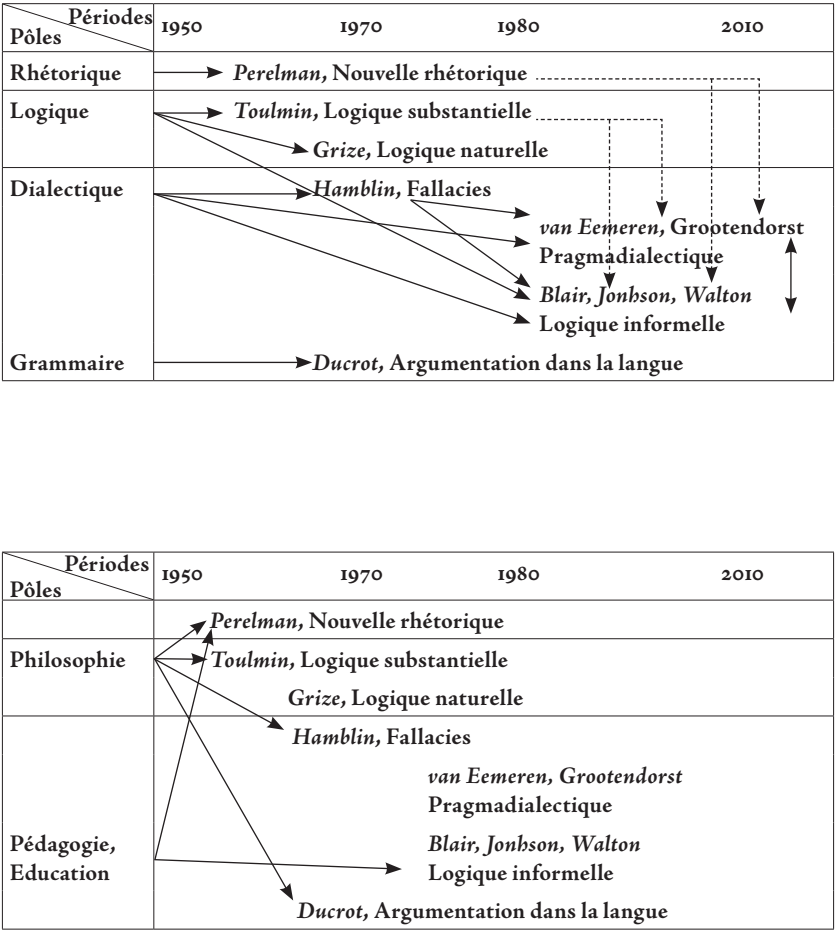


Schéma 1

un terme spécifique. C'est le cas par exemple de la *sociologie*, science des *sociétés*, prise en charge par les *sociologues*. La situation est déjà plus compliquée avec *économie*, le terme désignant à la fois l'*économie réelle* (production et consommation des biens et des services ; en anglais, *economy*) et l'*économie comme science* étudiant cet objet (en anglais *economics*) ; les spécialistes sont appelés *économistes* (anglais *economists*).

Le terme *argumentation* désigne à la fois l'objet de l'étude et l'étude elle-même, ou "théorie de l'argumentation". Un ouvrage intitulé *Argumentation* peut très bien n'en contenir aucune, de même que, selon la plaisanterie traditionnelle, on peut ouvrir un ouvrage intitulé *Fallacies* sans craindre que ce titre ne soit une description adéquate du contenu.

L'apparition spectaculaire d'ouvrages titrant sur le mot *argumentation* masque une réalité plus profonde, liée au changement de statut de la logique. Au fond, on parle actuellement d'argumentation pour désigner un domaine ou un ouvrage théorisant ce domaine parce que le mot *logique* n'est plus disponible depuis la révolution formelle de la fin du XIX^e siècle. Tous les anciens ouvrages intitulés *Logique*, reprenant la logique aristotélicienne considérée comme *art de penser*, sont réellement des théories, des traités de l'argumentation. Mais, depuis la mathématisation de la logique à la fin du XIX^e siècle (Auroux 1995), l'intitulé *Logique* ne peut convenir qu'à un ouvrage de logique formelle. Font exception de rares ouvrages comme les *Éléments de logique classique* de Chenique (1975, t. I : *L'art de penser et de juger* ; t. II : *L'art de raisonner*), ou surtout la *Petite Logique* de Maritain ([1923]), qui est peut-être un des derniers ouvrages en français proposant sous l'intitulé simple *Logique* un art de penser (néo-) aristotélicien. Cette logique est en un sens la première de la série de logiques "non formelles", "substantielles", "naturelles"... qui ont fleuri à la fin du siècle dernier ; c'est un traité de l'*argumentation* comme théorie de la pensée naturelle, en langue naturelle.

On reste donc avec un problème de la dénomination du champ par un terme unique non ambigu ; on pourrait, en suivant l'exemple de la *polémologie* et de la *didactologie* penser à *argumentologie*. Quant au nom des spécialistes de l'argumentation, la même logique appellerait *argumentologue*, figure bien distincte de l'*argumentateur*. Les termes risquent d'apparaître inutilement jargonnants, voire ridicules, alors qu'ils seraient bien nécessaires. Quoi qu'il en soit, le dernier mot restera à l'usage et personne ne semble en ressentir actuellement un besoin urgent. Le terme *argumentology* ne figure pas dans les monumentaux et fondamentaux *Proceedings on the Fourth International Conference of the International Society for Study of Argumentation* de 1999 ; une seule occurrence en 2003, une également en 2007 ; il n'y a aucune occurrence d'*argumentologie* ou d'un nom dérivé pour le spécialiste (Eemeren et al. éd. 1999, 2003, 2007).

■ Argumentativité, degrés et formes ► Argumentation (II), (§ 6)

■ Arguments en *ab* (ou *a*) : “Argument *a contrario*”

1. La construction

La préposition *ab* (*a*) connaît deux formes ; en général, *a* s’emploie devant consonne et *ab* devant voyelle. En latin classique, cette préposition se construit avec un substantif complément au cas ablatif. Elle n’introduit pas de compléments de nom, mais uniquement des circonstanciels qui indiquent la provenance, l’origine, l’éloignement, la séparation ; à la base de ces constructions, il y a donc un verbe ellipsé. Les textes latins désignent les formes argumentatives par des expressions de ce type, par exemple Cicéron écrit dans les *Topiques* :

cum autem a genere ducetur argumentum

« lorsque c’est le genre qui doit fournir un argument » (Top., IX, 39 ; p. 79)

genere est le cas ablatif du substantif *genus*, “genre”. La construction est *argumentum [ducetur] a genere*, soit, avec ellipse du verbe “argument [fourni par le, tiré] du genre”. De même, la rhétorique À *Herennius* dit que, pour amplifier l’accusation :

primus locus sumitur ab auctoritate

« le premier lieu [primus locus] se tire [sumitur] de l’autorité [ab auctoritate] »

(À Her., II, 48 ; p. 80-81)

auctoritate est le cas ablatif du substantif *auctoritas*. La construction est : “lieu [tiré] de l’autorité”.

2. Liste des arguments en *a* / *ab*

La première colonne reprend la désignation latine ; la seconde propose une traduction tirée de Gaffiot (1934), et renvoie à l’entrée française correspondante.

Cet ensemble appartient au stock originel d’étiquettes d’arguments dont le noyau est tiré de la typologie de Cicéron, transmise par Boèce, v. **TYPOLOGIES** (i). Il s’agit clairement d’arguments et non pas de fallacies.

Par opposition aux arguments en *ad*, on remarque qu’on n’y trouve aucune étiquette faisant référence à des émotions ou à des croyances subjectives.

Nom de l'argument en latin <i>argumentum</i> —	Terme latin, traduction Équivalent en anglais Entrée(s) correspondante(s)
<i>ab auctoritate</i>	lat. <i>auctoritas</i> , "autorité" — ang. <i>arg. from authority</i> V. AUTORITÉ
<i>a carcere</i>	lat. <i>carcer</i> , "prison" — ang. <i>arg. from threat</i> V. MENACE; ÉMOTION; CHÂTIMENTS ET RÉCOMPENSES; PEUR
<i>a coherentia</i>	lat. <i>coherentia</i> , "connexion, cohésion" — ang. <i>arg. from coherence</i> V. COHÉRENCE
<i>a comparatione</i>	lat. <i>comparatio</i> , "comparaison" — ang. <i>arg. from comparison</i> V. COMPARAISON; A FORTIORI; A PARI
<i>a completudine</i>	lat. <i>completudo</i> , "complétude" — ang. <i>arg. from completeness</i> V. COMPLÉTUDE
<i>a conjugata</i>	lat. <i>conjugatus</i> , "apparenté, de la même famille" — ang. <i>arg. of connected words</i> V. A CONJUGATA; ÉTYMOLOGIE; DÉRIVÉS; PARONYMIE
<i>a contrario</i> <i>a contrario sensu</i> <i>ex contrario</i>	lat. <i>contrarius</i> , "contraire" — ang. <i>arg. a contrario</i> V. A CONTRARIO
<i>a consequentibus</i>	lat. <i>consequens</i> , "ce qui suit" — ang. <i>arg. from consequences</i> V. CIRCONSTANCES; CONSÉQUENCE
<i>a fortiori</i>	lat. <i>a fortiori ratione</i> , "à plus forte raison"; <i>ratio</i> , "raison"; <i>fortis</i> "fort" ("vaillant...") au comparatif de supériorité — ang. <i>arg. a fortiori</i> V. A FORTIORI
<i>a generali sensu</i>	lat. <i>generalis</i> , "qui appartient à un genre, général"; lat. <i>sensus</i> , « manière de voir, de concevoir » — ang. <i>arg. of the generality of the law</i> V. GÉNÉRALITÉ DE LA LOI
<i>a genere</i>	lat. <i>genus</i> , "genre" — ang. <i>arg. from genre</i> V. TAXINOMIE ET CATÉGORIE; DÉFINITION; A PARI
<i>a pari</i>	lat. <i>par</i> , "égal, pareil" — ang. <i>arg. a pari</i> V. A PARI
<i>a posteriori</i>	lat. <i>posterius</i> , "qui vient en second" — ang. <i>arg. a posteriori</i> V. A PRIORI; A POSTERIORI
<i>a priori</i>	lat. <i>prior</i> , "le premier de deux, supérieur" — ang. <i>arg. a priori</i> V. A PRIORI; A POSTERIORI
<i>a repugnantibus</i>	lat. <i>repugnans</i> (PPrst/Subst), "contradictoire; résistant, contraire, incompatible" — ang. <i>arg. from contrary, from incompatible; by impugning</i> V. A REPUGNANTIBUS; ABSURDE; AD HOMINEM

<i>a rubrica</i>	lat. <i>rubrica</i> , “titre” — ang. <i>arg. from title</i> V. INTITULÉ
<i>a silentio</i>	lat. <i>silentium</i> , “silence” — ang. <i>arg. from silence</i> V. SILENCE
<i>a simili</i>	lat. <i>similis</i> , “ressemblant, identique” — ang. <i>arg. by analogy</i> V. ANALOGIE ; A PARI
<i>ab absurdo</i> [généralement : <i>ad absurdum</i>]	lat. <i>absurdus</i> , “absurde” — ang. <i>arg. by absurdity</i> V. ABSURDE
<i>ab adjunctis</i>	lat. <i>adjuncta</i> , “ce qui accompagne” — ang. <i>arg. from circumstances</i> V. CIRCUMSTANCES
<i>ab antecedentibus</i>	lat. <i>antecedens</i> , “ce qui précède” — ang. <i>from precedent</i> V. CIRCUMSTANCES ; PRÉCÉDENT
<i>ab auctoritate</i> [généralement : <i>ad auctoritatem</i>]	lat. <i>auctoritas</i> , “autorité” — ang. <i>arg. from authority</i> V. AUTORITÉ
<i>ab enumeratione partium</i>	lat. <i>enumeratio</i> “énumération” ; lat. <i>pars</i> , “partie” ; “dénombrement des parties” — ang. <i>arg. from the enumeration of the parts</i> V. TOUT ET PARTIE ; CAS PAR CAS ; DÉFINITION
<i>ab exemplo</i>	lat. <i>exemplum</i> : “exemple” — ang. <i>arg. from example</i> V. EXEMPLE ; EXEMPLUM ; PRÉCÉDENT
<i>ab inutilitate</i>	lat. <i>inutilitas</i> , “inutile, dangereux” — ang. <i>arg. from superfluity</i> V. INUTILITÉ
<i>ab utili</i>	lat. <i>utilitas</i> , “utilité, avantage” — ang. <i>arg. from utility</i> V. PRAGMATIQUE

■ Arguments en *ad* : “Argument *ad hominem*”

La construction : une désignation moderne ? — En latin classique, la préposition *ad* se construit avec l'accusatif et introduit des circonstanciels de lieu, de but ; on peut lire le syntagme comme “argument s'adressant à (la personne, etc)”.

D'après Hamblin, le terme le plus ancien de la série est *ad hominem* ; il figure dans les traductions latines d'Aristote. Ce mode d'appellation aurait été popularisé par Locke ([1690]), ainsi que par Bentham ([1824]), et la plupart de ces termes seraient du XIX^e ou du XX^e siècle. Il y aurait ainsi une spécificité des arguments en *ad*, qui ne sont pas classiques (Hamblin 1970, p. 41 ; p. 161-162).

1. Liste des arguments en *ad*

Nom de l'argument en latin <i>Argumentum</i> —	Terme latin, traduction Équivalent en anglais Entrée(s) correspondante(s)
<i>ad absurdum</i> <i>ab absurdo</i> <i>reductio ad absurdum</i>	lat. <i>absurdus</i> , “absurde” — ang. <i>reduction to the absurd</i> V. ABSURDE
<i>ad amicitiam</i>	lat. <i>amicitia</i> , “amitié” — ang. <i>arg. from friendship</i> V. ÉMOTION
<i>ad antiquitatem</i>	lat. <i>antiquitas</i> , “ancienneté, antiquité, tradition” — ang. <i>arg. to tradition, to antiquity</i> V. AUTORITÉ
<i>ad auditorem</i> (pl. <i>ad auditores</i>)	lat. <i>auditor</i> , “auditeur” — ang. <i>appeal to the public, to the audience</i> V. CROYANCES DE L'AUDITOIRE
<i>ad baculum</i>	lat. <i>baculus</i> , “bâton” — ang. <i>arg. from the stick</i> V. CHÂTIMENTS ET RÉCOMPENSES ; MENACE
<i>ad captandum vulgus</i>	lat. <i>captare</i> , “chercher à saisir... tâcher de gagner par insinuation” ; <i>vulgus</i> , “le public, la populace” — ang. <i>playing to the gallery ; playing to the crowd</i> V. AUDITOIRE ; ÉMOTION ; AD POPULUM ; RIRE ET SÉRIEUX
<i>ad consequentiam</i>	lat. <i>consequentia</i> , “suite, succession” — ang. <i>argument from consequences</i> V. CONSÉQUENCES
<i>ad crumenam</i>	lat. <i>crumena</i> , “bourse” — ang. <i>argument to the purse</i> V. ÉMOTION ; CHÂTIMENTS ET RÉCOMPENSES
<i>ad falsum</i> (<i>reductio ad falsum</i>)	lat. <i>falsum</i> , “faux” — ang. <i>reduction at a falsehood</i> V. ABSURDE
<i>ad fidem</i>	lat. <i>fides</i> , “foi” — ang. <i>appeal to faith</i> V. FOI
<i>ad fulmen</i>	lat. <i>fulmen</i> , “foudre” — ang. <i>arg. from thunderbolt</i> V. CHÂTIMENTS ET RÉCOMPENSES ; MENACE
<i>ad hominem</i>	lat. <i>homo</i> , “être humain” — ang. <i>arg. ad hominem</i> V. AD HOMINEM
<i>ad ignorantiam</i>	lat. <i>ignorantia</i> , “ignorance” — ang. <i>appeal to ignorance</i> V. IGNORANCE
<i>ad imaginationem</i>	lat. <i>imaginatio</i> , “imagination” — ang. <i>appeal to imagination</i> V. PERSONNE
<i>ad impossibile</i> (<i>reductio ad impossibile</i>)	lat. <i>impossibilitas</i> “impossible” — ang. <i>reduction to the impossible</i> V. ABSURDE

<i>ad incommodum deducendo ad incommodum (reductio ad incommodum)</i>	lat. <i>incommodum</i> “inconvenient, désavantage” — ang. <i>reduction to the uncomfortable</i> V. AD INCOMMODUM
<i>ad invidiam</i>	lat. <i>invidia</i> , “envie, haine, indignation, impopularité” — ang. <i>appeal to envy</i> V. ÉMOTION
<i>ad iudicium</i>	lat. <i>iudicium</i> , “faculté de juger, tribunal, sentence” — ang. 1. <i>argument appealing to the judgment</i> ; 2. — <i>to common sense</i> V. FOND
<i>ad lapidem</i>	lat. <i>lapis</i> , “pierre” — ang. <i>argument by dismissal</i> V. MÉPRIS
<i>ad Lazarum</i>	lat. <i>Lazarus</i> (nom propre biblique) — ang. <i>arg. ad Lazarum</i> V. RICHESSE ET PAUVRETÉ
<i>ad litteram</i>	lat. <i>littera</i> , “lettre; à la lettre” — ang. <i>to the letter</i> V. SENS STRICT
<i>ad ludicrum</i>	lat. <i>ludicrum</i> , “jeu; spectacle” — ang. <i>arg. to the gallery</i> V. ÉMOTIONS; AUDITOIRE; AD POPULUM; RIRE
<i>ad metum</i>	lat. <i>metus</i> , “peur, crainte” — ang., <i>appeal to fear</i> V. MENACE; CHÂTIMENTS ET RÉCOMPENSES
<i>ad misericordiam</i>	lat. <i>misericordia</i> , “compassion, pitié” — ang. <i>appeal to pity</i> V. PITIÉ
<i>ad modum</i>	lat. <i>modus</i> “mesure, juste mesure, modération” — ang. <i>arg. of gradualism</i> V. MESURE PROPORTIONNÉE
<i>ad naturam</i>	lat. <i>natura</i> , “nature” — ang. <i>appeal to nature; naturalistic fallacy</i> V. FORCE DES CHOSES
<i>ad nauseam</i>	lat. <i>nausea</i> , “nausée, mal de mer” — ang. <i>proof by assertion</i> V. RÉPÉTITION
<i>ad novitatem</i>	lat. <i>novitas</i> , “nouauté; condition d’un homme qui, le premier de sa famille, arrive aux honneurs” — ang. <i>appeal to novelty</i> V. PROGRÈS
<i>ad numerum</i>	lat. <i>numerus</i> , “nombre, foule” — ang. <i>appeal to the number, arg. from number</i> V. AUTORITÉ
<i>ad odium</i>	lat. <i>odium</i> , “haine” — ang. <i>appeal to hatred, to spite</i> V. ÉMOTION
<i>ad orationem</i>	lat. <i>oratio</i> , “langage, propos, parole” — ang. <i>arg. to the statement</i> V. FOND
<i>ad passionem (pl. ad passiones)</i>	lat. <i>passio</i> , “passion, émotion” — ang. <i>appeal to passion, emotion</i> V. PATHOS; ÉMOTION

<i>ad personam</i>	lat. <i>persona</i> , “masque, rôle, personne” — ang. <i>abusive ad hominem</i> V. ATTAQUE PERSONNELLE
<i>ad populum</i>	lat. <i>populus</i> , “le peuple romain (opposé au Sénat et à la plèbe); peuple” — ang. <i>ad populum</i> , <i>appeal to people</i> , <i>arg. from popularity</i> V. AD POPULUM
<i>ad quietem</i>	lat. <i>quies</i> “repos, neutralité politique, calme, tranquillité” — ang. <i>appeal to repose</i> , <i>conservatism</i> (Hamblin) V. TRANQUILLITÉ
<i>ad rem</i>	lat. <i>res</i> , “réalité, chose; point de discussion, question” — ang. <i>arg. addressed to the thing, to the point, dealing with the matter at hand</i> V. FOND
<i>ad reverentiam</i>	lat. <i>reverentia</i> “crainte respectueuse” — ang. <i>arg. from respect</i> V. RESPECT
<i>ad ridiculum</i>	lat. <i>ridiculus</i> , “ridicule, absurde” — ang. <i>appeal to ridicule</i> , <i>appeal to mockery</i> V. ABSURDE; RIRE
<i>ad socordiam</i>	lat. <i>socordia</i> , “stupidité; paresse d’esprit” — ang. <i>weak-mindedness</i> V. PERSONNE
<i>ad superbiam</i>	lat. <i>superbia</i> , “orgueil, fierté; despotisme” — ang. <i>arg. of popular corruption</i> V. ÉMOTION (IV); AD POPULUM
<i>ad superstitionem</i>	lat. <i>superstitio</i> , “superstition” — ang. <i>superstition</i> V. PERSONNE
<i>ad temperantiam</i>	lat. <i>temperantia</i> “juste mesure, juste proportion” — ang. <i>arg. of gradualism</i> V. MESURE PROPORTIONNÉE
<i>ad verecundiam</i>	lat. <i>verecundia</i> , “respect, modestie; crainte de la honte” — ang. <i>arg. from modesty; arg. from authority</i> V. LA PERSONNE EN ARGUMENTATION; MODESTIE; AUTORITÉ
<i>ad vertiginem</i>	lat. <i>vertigo</i> , “rotation, vertige” — ang. <i>arg. from vertigo</i> V. VERTIGE

2. Caractéristiques de cette famille

Une forme productive et parodiée — On relève beaucoup plus d’arguments en “*ad* —” que d’arguments en “*ab* —”, et seule la construction en “*ad* —” est productive. C’est aussi la forme qui est parodiée, notamment sur Internet, avec plus ou moins de bonheur; on y trouve l’argument *ad bananum*. Dans *Tristram Shandy*, Sterne mentionne les arguments *ad verecundiam*, *ex absurdo*, *ex fortiori*, *ad crumenam* ainsi que l’argumentum *baculinum* (*ad baculum*) et demande qu’on ajoute à la liste l’argumentum

fistulatorium, dont il revendique l'invention. L'échange porte sur la réputation des familles, « [des] milliers d'entre elles périssent chaque année [...] dont on se soucie comme d'une guigne » :

« — À mon simple point de vue, répondait mon oncle Toby, ce sont là, pour parler net, autant de meurtres. Les commette qui voudra.
— Voilà où gît votre erreur, répliquait mon père, car en *foro scientiae*, il n'y a rien qu'on puisse appeler meurtre : il y a, mon frère, la mort.
À quoi mon oncle Toby n'opposait jamais d'autre argument que le sifflement de douze mesures de *Lillabullero*. Telle était, le lecteur doit l'apprendre, la soupape ordinaire de ses passions chaque fois qu'il était choqué ou surpris, mais particulièrement lorsqu'il se trouvait nez à nez avec une absurdité ! [...] Je décide donc et ordonne strictement par les présentes que ledit argument soit désormais reconnu et défini par le nom et le titre d'*Argumentum Fistulatorium* et aucun autre. »

Laurence Sterne, *Vie et Opinions de Tristram Shandy, gentilhomme*, trad. française de Ch. Mauron, Paris, Robert Laffont, 1946. Cité d'après l'édition de poche 10 x 18, 1975, p. 95-96.

Lillabullero est une célèbre marche irlandaise. La *fistula* est une flûte de Pan (Gaffiot [1934], art. *Fistula*). Le comportement de l'oncle Toby correspond exactement à celui que décrit l'expression française *faire fi* : *faire fi*, c'est *faire pfff!*, qui se prolonge naturellement en un sifflement « dénotant un comportement indifférent ou insolent » (TLFi, art. *Siffloter*). v. DESTRUCTION DU DISCOURS.

Origine de ces étiquettes — Certaines de ces appellations ont été définies et utilisées par Locke et par Bentham, v. TYPOLOGIES (II).

Locke a défini les arguments

<i>ad hominem</i>	<i>ad verecundiam</i>	<i>ad ignorantiam</i>	<i>ad iudicium</i>
-------------------	-----------------------	-----------------------	--------------------

Bentham a défini les arguments :

<i>ad verecundiam</i>	<i>ad quietem</i>	<i>ad amicitiam</i>	<i>ad imaginationem</i>
<i>ad superstitionem</i>	<i>ad socordiam</i>	<i>ad odium</i>	<i>ad superbiam</i>
<i>ad ignorantiam</i>	<i>ad iudicium</i>	<i>ad metum</i>	<i>ad invidiam</i>

Sous-familles d'arguments en ad — Ces arguments sont très divers. On peut proposer quelques regroupements en fonction de leurs contenus sémantiques :

(i) Arguments subjectifs liés aux *affects*, aux émotions, souvent via des intérêts positifs (récompenses) ou négatifs (menaces) :

<i>ad passionem</i>	<i>ad odium</i>
<i>ad invidiam</i>	<i>ad amicitiam</i>
<i>ad misericordiam</i>	<i>ad superbiam</i>
<i>ad quietem</i>	<i>ad metum</i> (<i>ad carcerem</i> , <i>ad baculum</i> , <i>ad fulmen</i> , <i>ad crumenam</i>)

Les formes suivantes ont une composante émotionnelle :

<i>ad captandum vulgus</i>	<i>ad novitatem</i>
<i>ad populum</i>	<i>ad ludicrum</i>
<i>ad numerum</i>	<i>ad personam</i>
<i>ad verecundiam</i>	...

(ii) Arguments faisant appel à un système limité de croyances, à des croyances personnelles, non universelles, contestables...

<i>ad imaginationem</i>	<i>ad incommodum</i>
<i>ad superstitionem</i>	<i>ad ignorantiam</i>
<i>ad fidem</i>	<i>ad consequentiam</i>
<i>ad socordiam</i>	<i>ad hominem</i>
<i>ad vertiginem</i>	

(iii) Arguments traitant du fond de la question :

<i>ad iudicium</i>	<i>ad rem</i>
--------------------	---------------

Les catégories (i) et (ii) rassemblent des arguments, souvent considérés comme fallacieux, dans la mesure où ils expriment la subjectivité de l'argumentateur. En d'autres termes, elles sont le reflet, dans la théorie de l'argumentation, des composantes éthotiques et pathémiques de la rhétorique, **V. PERSONNE ; ÉTHOS ; PATHOS ; ÉMOTION**.

■ Arguments en e (ou ex) : "Argument ex concessio"

La préposition latine *ex* ou *e* (jamais *e* devant voyelle) introduit, en latin classique un complément de nom à l'ablatif. Elle signifie "tiré de" ; dans le cas des constructions qui nous intéressent, le complément indique donc la substance, au sens abstrait, dont est fait l'argument.

Liste des arguments en e (ou ex)

Nom de l'argument en latin <i>argumentum</i> —	Terme latin, traduction Équivalent en anglais Entrée(s) correspondante(s)
<i>ex datis</i>	lat. <i>datum</i> , "don, présent" — ang. <i>from the facts ; from what is accepted by the audience</i> V. EX DATIS
<i>ex notatione</i>	lat. <i>notatio</i> , "marquer d'un signe" — ang. <i>arg. from the structure or meaning of a word</i> V. SENS VRAI DU MOT
<i>ex silentio</i>	lat. <i>silentium</i> , "silence" — ang. <i>arg. from silence</i> V. SILENCE

<i>ex concessio</i> (pl. <i>ex concessis</i>) <i>e concessu</i> <i>gentium</i>	lat. <i>concedere</i> , “céder, concéder, se ranger à l’avis de” — ang. <i>arg. from the consensus of the nations; from traditional wisdom</i> V. CROYANCES DE L’AUDITOIRE
<i>e contrario</i> [généralement : <i>a contrario</i>]	lat. <i>contrarius</i> , “contraire” — ang. <i>arg. from the contrary</i> V. CONTRAIRES ; A CONTRARIO

Comme les arguments en *ab* et en *ad*, les arguments en *ex* ne désignent pas une catégorie spécifique d’arguments, qu’on pourrait rattacher soit à une même racine sémantique, soit à un même type formel.

■ Assentiment

Perelman et Olbrechts-Tyteca mènent la discussion des effets de l’argumentation sur la base de l’opposition de *persuader* à *convaincre*, cependant la définition fonctionnelle de l’argumentation proposée à l’ouverture du *Traité*, n’utilise pas ces termes, mais parle d’*adhésion des esprits* et d’*assentiment*. L’argumentation y est vue comme une activité double, qui vise à « provoquer ou accroître l’adhésion des esprits » à des thèses qu’on doit d’abord « [présenter] à leur assentiment » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 5). Le mot *assentiment* rappelle le titre de l’ouvrage de Newman, *Grammaire de l’assentiment* (*A Grammar of Assent*, [1870]). La notion d’assentiment relève de la théorie stoïcienne de la connaissance, où elle est définie comme un acte volontaire de l’âme qui se produit toutes les fois qu’elle reçoit une impression vraie, ce qui suppose une harmonie entre la volonté et la vérité : “l’âme veut le vrai”, la vérité est *index sui*, sa propre marque ; la marque de l’impression vraie est l’assentiment qu’on lui accorde. Le scepticisme rejette cette harmonie entre représentation vraie et assentiment ; le vrai n’est pas capable de s’auto-certifier, c’est-à-dire qu’on peut donner son assentiment à des représentations fausses. La suspension, ou l’abstention, de l’assentiment, est au fondement de la méthode sceptique permettant d’obtenir la tranquillité (*ataraxie*). « Ainsi la voie sceptique est appelée [...] “aporétique”, [...] soit du fait qu’à propos de tout elle est dans l’aporie et la recherche, soit du fait qu’elle est incapable de dire s’il faut donner son assentiment ou le refuser » (Sextus Empiricus, *Esq. pyrrh.*, I, 2, 7 ; p. 55). L’assentiment peut être accordé ou refusé par un acte de la volonté :

« Pour moi, je suis convaincu que c’est la plus énergique des actions que de lutter contre les sensations, de résister aux conjectures, de retenir son jugement [*assensus*] sur la pente de l’affirmation et je crois avec Clitomaque que Carnéade accomplit un véritable travail d’Hercule en purgeant notre esprit d’un monstre des plus terribles, je veux dire de cette affirmation [*assensus*], qui précède la lumière et vient de la légèreté. »

Cicéron, *Premiers Académiques*, II, 34, *Œuvres complètes de*

Cicéron, t. III, avec la traduction en français publiées sous la direction de M. Nisard, Paris, Dubochet, 1840, p. 469.

Le scepticisme caractérise la situation argumentative par la confrontation de deux discours de *force égale* (*isosthéniques*) et antiorientés, ce qui impose une *suspension de l'assentiment*, v. **FORCE**.

Le langage courant traite l'assentiment comme une action : on peut *donner* ou *suspendre* son assentiment, comme on peut donner ou suspendre son accord ou son autorisation. Du point de vue rhétorique, l'intervention de l'assentiment problématise la réception de l'acte de persuasion en accordant une certaine activité à l'auditoire destinataire ; alors qu'on *se laisse* persuader, on *donne* son assentiment. Cela rétablit un peu l'équilibre entre orateur et auditoire : à *l'intention de persuader* du premier correspond la capacité du second *d'accorder ou non son assentiment*. Il y a un refus d'assentir – d'opiner – qui est parfaitement rationnel ; la suspension de l'assentiment instaure l'état de doute qui est définitoire de la position du tiers, v. **RÔLES** ; **DOUTE**.

L'assentiment accordé à une proposition connaît des degrés, selon qu'on passe de l'opinion à la croyance et au savoir :

- le degré le plus faible correspond à l'*opinion*, définie comme une croyance accompagnée de la conscience qu'il existe d'autres opinions également valides : « l'opinion se distinguera de la croyance seulement parce que, différemment de la croyance, elle a conscience de sa propre insuffisance » (Kant, cité dans Gil 1988, p. 17) ;
- le degré intermédiaire est celui de la *croyance* ; il existe d'autres discours, considérés comme non pas faux, mais moins valides, manquant de vérité ;
- le plus fort est la *conviction* ; la personne convaincue considère que la proposition à laquelle il adhère est vraie et que les discours qui s'y opposent sont pervers, faux, fous.

Selon la théorie de Perelman et Olbrechts-Tyteca, *persuader* produit l'opinion, une croyance locale, alors que *convaincre* produit une croyance générale, qui fait fonction de savoir. v. **PERSUASION** ; **PERSUADER ET CONVAINCRE**.

■ Association ► Dissociation

■ Attaque personnelle

✎ Lat. argument *ad personam* ; le substantif latin *persona* désigne le masque de l'acteur, qui correspond à son rôle, et non pas l'identité personnelle de l'individu. À l'inverse, dans l'expression "attaque *ad personam*", le mot *personne* renvoie au support de la dignité humaine, et aux interdits qui protègent l'individu, l'être humain unique.

L'attaque personnelle contre l'adversaire est parfois appelée "attaque *ad personam*", distincte de l'attaque *ad hominem*, v. **AD HOMINEM**.

La réfutation proprement dite porte sur les positions prises par l'adversaire, alors que l'attaque personnelle est une stratégie de contournement métonymique des positions de l'adversaire ; pour éliminer les dires, on disqualifie le locuteur.

Attaque ouverte et couverte — L'*insulte* est la forme la plus simple d'attaque *ad personam* : "Monsieur, vous n'êtes qu'un malappris malhonnête !". La déontologie de l'interaction, et d'abord les règles de politesse, interdisent qu'on insulte son interlocuteur, fût-il un adversaire, v. RÈGLE ; POLITESSE. De façon générale l'attaque personnelle est une façon de *pourrir le débat*. Ironiser sur l'adversaire hors de propos, faire allusion à lui en des termes négatifs, peut contribuer à lui faire perdre son sang-froid, brouiller son discours, le pousser à se placer lui-même sur le terrain personnel et à répondre sur le même ton, et le public sera tenté de renvoyer les pugilistes dos à dos.

L'attaque personnelle peut aussi porter *sur la vie privée* de l'adversaire : "vous feriez mieux de vous occuper de vos enfants !" dit, dans un débat politique, à un adversaire dont les enfants ont des problèmes, est une attaque personnelle que tout le monde réprouve. Elle peut être portée de façon plus subtile en introduisant la question de la politique familiale dans le débat, en soulignant la nécessité pour les parents de s'occuper en priorité de leurs enfants ; la rumeur pourvoira aux prémisses manquant. v. ENTHYMÈME.

Degrés de pertinence de l'attaque — Selon qu'elle est ou non liée à la question débattue, l'attaque personnelle est plus ou moins pertinente. Considérons les descriptions négatives de l'adversaire faites dans le cadre de la question argumentative "Faut-il intervenir en Syldavie ?".

Proposant : — Il faut intervenir en Syldavie de toute urgence !

Opposant : 1. — Arrête tes idioties !
2. — Pauvre imbécile manipulé par les médias !
3. — Pauvre imbécile, il y a huit jours tu étais incapable de localiser la Syldavie sur une carte !

Dans le cas (1) et (2), on a affaire à des attaques sur la personne jusqu'à plus ample informé gratuites, c'est-à-dire sans liaison avec la question argumentative. Mais dans le cas (3), rien n'est clair ; l'opposant fournit un argument invalidant l'interlocuteur, au moins dans le cadre du présent débat. L'attaque n'est pas dénuée de pertinence. Il faudrait pouvoir faire une différence entre *traiter* quelqu'un d'imbécile et *appeler* imbécile un imbécile, mais ce n'est pas possible, tous les insulteurs diront qu'ils ne font que décrire l'insulté ; d'où la prohibition générale de l'insulte.

■ Auditoire ► Orateur

■ Autophagie ► Rétorsion

■ Autorité, arg.

1. *Auctoritas*

Le terme, et par là même certains éléments de la problématique de l'autorité nous viennent du latin. L'étymologie du mot *autorité* a été établie par Benveniste (1969) : le mot provient du latin *augere*, qui, dans la langue classique signifie "augmenter". *Auctor*, *auctoritas* ne sont pas formés sur ce sens classique, mais sur « [le] sens premier de *augeo* "faire sortir, promouvoir" » (Benveniste 1969, p. 150 ; *augeo* est la 1^{re} pers. du singulier du présent de l'indicatif de *augere*) :

« Dans ses plus anciens emplois, *augeo* indique non le fait d'accroître ce qui existe, mais l'acte de produire hors de son propre sein ; acte créateur qui fait surgir quelque chose d'un milieu nourricier et qui est le privilège des dieux ou des grandes forces naturelles, non des hommes. » (*Ibid.*, p. 149)

La parole prononcée avec *auctoritas* est créatrice :

« Le sens premier de *augeo* se retrouve par l'intermédiaire de *auctor* dans *auctoritas*. Toute parole prononcée avec l'autorité détermine un changement dans le monde, crée quelque chose ; cette qualité mystérieuse, c'est ce que *augeo* exprime, le pouvoir qui fait surgir les plantes, qui donne existence à une loi. Celui qui est *auctor*, qui promeut, celui-là seul est pourvu de cette qualité [...]. Des valeurs obscures et puissantes demeurent dans cette *auctoritas*, ce don réservé à peu d'hommes de faire surgir quelque chose et — à la lettre — de produire à l'existence. » (*Ibid.*, p. 151)

Ellul décrit comme suit l'exercice institutionnel de l'*auctoritas* :

« L'*auctoritas* est la qualité de l'*auctor*. Celui-ci donne son soutien, son approbation à l'acte accompli par une autre personne. Il est probable qu'au début il s'agissait d'un acte de droit sacré : un individu fait l'acte juridique, et un autre rend cet acte valable, par son intervention qui manifeste l'accord des dieux. »

L'*auctoritas* est détenue par le père, le prêtre, le juge ; elle donne une base commune à la vie familiale, religieuse et juridique :

« L'*auctoritas* apparaît comme l'autorité d'une personne qui sert de fondement à un acte juridique. Celui-ci n'a de valeur et d'efficacité que par l'*auctoritas*. [...] Le *pater* donne son *auctoritas* au mariage de son fils. Dans la vie religieuse, l'*auctoritas* du prêtre délimite le domaine du sacré, et trace la frontière du profane. Dans la vie juridique, l'*auctoritas* délimite le domaine du légitime, le sépare de ce qui n'est pas le droit. » (Ellul [1961], p. 248-249)

Parler d'argument d'autorité n'a pas beaucoup de sens dans une telle vision des choses, puisque l'*auctor* n'appuie pas de son dire une réalité, mais crée la réalité par son dire.

Les emplois latins, dont sont issus les emplois français, relèvent tous du sens fondationnel de *autorité*. Le français a distendu le lien *auteur*—*autorité* ; un auteur peut

n'avoir aucune autorité, et le détenteur d'une autorité n'est pas forcément un auteur. Avec *autoritaire* et *autoritarisme*, il a développé une ligne lexicale stigmatisant l'autorité.

Le concept d'autorité est redéfini et discuté dans tous les champs des sciences humaines, en relation avec la soumission et en opposition avec la ou les libertés. Des études majeures sur le thème de l'autorité, du pouvoir et du totalitarisme ont marqué le siècle dernier : en psychologie particulièrement depuis les retentissantes expériences de Stanley Milgram sur la « soumission à l'autorité » (1974) ; en philosophie, avec l'étude de la « personnalité autoritaire » de Theodor Adorno ([1950]), ou l'étude du « système totalitaire » d'Hannah Arendt ([1951], 1972) ; ou en sociologie avec Max Weber ([1921]), dont les distinctions entre les différentes sources d'autorité et de légitimité sont passées dans la pensée commune : autorité traditionnelle, charismatique, et rationnelle-légale. La problématique de l'autorité engage l'étude du discours dans une réflexion pluridisciplinaire sur les plans *épistémique* (conditions d'acceptabilité non vériconditionnelles des énoncés) ; *de l'influence sociale* (gestion des pouvoirs du discours) ; *interpersonnel* (manifestations et effets sur l'interaction des positions d'autorité relatives des interactants).

Dans le champ de la rhétorique argumentative, la notion d'autorité est envisagée dans son rapport à la parole : Qu'est-ce qu'un appel à l'autorité ? Comment fonctionne l'énoncé fondé sur une autorité, évoquant ou invoquant une autorité ? Quels sont les types de réponses critiques suscitées par ce genre de discours ? Dans la mesure où elle se réclame de la raison et de l'examen libre, l'argumentation est antithétique de l'autorité et de la violence, même si elles se prévalent de l'autorité légale et légitime. Mais la parole argumentée est une parole totalement ambivalente : en tant que discours d'affirmation forte, elle prétend persuader, agir sur l'esprit d'autrui, changer ses représentations au nom de la raison, c'est-à-dire *faire autorité* ; en tant que parole critique, elle *dénonce les discours d'autorité* prononcés sous les dehors de l'universalité de la raison et du consensus de la communauté.

Les études d'argumentation n'ont guère développé de pensée propre sur la relation de la parole argumentative à l'autorité en tant qu'exercice du pouvoir et de la violence, légitimes ou non ; mettre au premier plan la vérité ou la démocratie des opinions n'autorise pas à mettre entre parenthèses ces données fondamentales des sociétés humaines, v. ACCORDS ; RÔLES ; PERSUASION. On invoque l'idéal de persuasion et de consensus rationnels servi par l'argumentation, mais il faut tenir compte du fait que la décision incombe au pouvoir légal en tant que tel.

2. Le magasin des autorités et ses usages argumentatifs

L'autorité est au fondement du topos n° 11 de la *Rhétorique* d'Aristote qui définit sa force comme celle du

« jugement antérieur prononcé sur la même question, une question semblable ou une question contraire, surtout s'il émane de tout le monde et à toutes les époques, à défaut s'il émane au moins de la majorité, ou des sages — tous ou la

plupart —, ou d'hommes de bien ; ou encore des juges de l'affaire eux-mêmes ou de ceux dont les juges admettent l'opinion ou de ceux dont il n'est pas possible de contredire le jugement, par exemple ceux qui ont pouvoir sur nous, ou de ceux dont il n'est pas beau de contredire le jugement, tels les dieux, notre père ou nos maîtres » (*Rhét.*, II, 23, 1398b15-30 ; trad. Chiron, p. 388).

On remarque que le sens du mot *jugement* évolue au fil des exemples du jugement intellectuel jusqu'au jugement judiciaire.

Sur cette base, les rhétoriques ultérieures énumèrent les autorités susceptibles d'être appelées à la rescousse pour affermir la position d'une partie. Dans le domaine judiciaire, la rhétorique *À Herennius* propose dix « formules » (topoi) pour « amplifier l'accusation » ; la première est tirée « de l'autorité, quand nous rappelons quel intérêt les dieux immortels, nos ancêtres, les rois, les cités, les nations, les hommes les plus sages, le sénat, ont pris à la chose – et surtout quelle sanction a été prévue par les lois en ces matières » (*À Her.*, II, 48 ; p. 81). Il s'agit d'autorités susceptibles d'appuyer toute forme de discours, bien distinctes du précédent judiciaire.

Quintilien, pour la même situation judiciaire, considère comme autorisé « ce qui a été regardé comme exprimant l'opinion des nations, des peuples, des sages, des citoyens distingués, des poètes illustres. Même les maximes courantes et les idées reçues par la croyance populaire ne seront pas sans utilité. » (Quintilien, *I. O.*, V, 11, 36-37 ; p. 173). Ce magasin des autorités sera largement repris, avec quelques ajustements, “dieux” doit en particulier être mis au singulier :

- autorité des Livres, de la tradition, des ancêtres (*ad antiquitatem*) ; l'argument du Progrès s'oppose à cette forme d'autorité.
- des vers célèbres, des proverbes, des fables, des paraboles... v. *EXEMPLUM*.
- des Chinois, des Américains...
- autorité des médias, des professionnels, des savants, des professeurs...
- vérités sorties de la bouche des enfants, des riches, des pauvres, des paysans du Danube... v. *RICHESSSE ET PAUVRETÉ*.
- autorité du grand nombre, prestige du consensus majoritaire, d'un groupe particulier... v. *CONSENSUS ; DOXA*.

Ces formes d'autorité sont cumulables : l'autorité scientifique du Maître est parfois mâtinée de l'autorité charismatique du gourou.

Dans nos sociétés les *normes* et les *règlements* sont une source d'autorité essentielle. Les *règles du lieu*, sont parfois informelles, mais il n'y a pas de lieu d'échange sans règle, v. *RÈGLES* ; les règles plus générales sont les *normes légales* du groupe social et les *normes internationales* qui peuvent les dominer.

On peut distinguer les formes suivantes d'appel à l'autorité.

- L'autorité *invoquée* est celle qui est mise en œuvre dans l'*argument d'autorité*, dont certaines formes sont spécifiées en fonction de la nature de la source (*ad antiquitatem, ad numerum...*), voir *infra*.

- L'autorité peut également être *auto-attribuée*, incarnée et manifestée dans le discours de l'orateur, v. *ÉTHOS ; MODESTIE*.

— L'autorité du *témoignage* est étayée sur le caractère et à la réputation du témoin, et en cela elle est liée à son éthos; v. TÉMOIGNAGE.

— L'autorité du *précédent* (*ab exemplo*), repose sur un jugement antérieur (à tous les sens du mot *jugement*); la cause peut aussi avoir été tranchée dans la fable ou la parabole; v. PRÉCÉDENT; EXEMPLE; EXEMPLUM.

— La *dialectique* problématise des discours soutenus par diverses formes d'autorité sociale, v. DOXA; DIALECTIQUE.

3. Formes d'autorité attachées à la parole

3.1 Faire par la parole

Le locuteur dispose d'une "autorité" incontestée sur différentes classes d'énoncés. D'après Austin [1962], l'énoncé performatif est producteur de la réalité qu'il énonce : on promet en disant "*je promets*"; le locuteur est à la lettre *auctor* de la réalité qu'il crée, c'est-à-dire de sa promesse.

3.2 Croire sur parole

On n'a pas ordinairement besoin d'argumentation pour faire croire : il suffit de dire. Le locuteur est ordinairement cru sur sa parole. Si l'on demande "*Quelle heure est-il ?*" on accepte la réponse sans chercher à consulter directement la montre de l'interlocuteur. Les affirmations portant sur des états intérieurs ("*Je me sens en pleine forme aujourd'hui*") sont généralement reçues sans problème, de même que les affirmations des personnes bien placées pour voir ou pour savoir. Si *avoir de l'autorité* signifie "avoir le pouvoir de transmettre à autrui ses représentations", on a là la forme d'autorité la plus spécifiquement associée à l'activité linguistique ordinaire. Elle est liée à la notion de préférence pour l'accord, v. ACCORD; TÉMOIGNAGE.

3.3. Faire faire par la parole : le pouvoir et la force

L'autorité, au sens le plus courant du terme, a pour prétention d'être obéie. Le principe d'autorité comme "faire faire" veut, sous sa forme radicale, que l'ordre soit obéi en vertu de son origine, sans qu'aucune justification ne l'accompagne nécessairement.

Contexte : L détient le pouvoir et des moyens de coercition, récompense et sanction.

L dit à O de faire F.

O fait F.

L'idéal de cette autorité est d'agir causalement sur le comportement d'autrui. Si l'on n'est pas spécialement sensible aux bonnes raisons du tyran ni à son charisme, il lui reste le recours aux deux célèbres manipules, le châtiment et la récompense, v. CHÂTIMENTS ET RÉCOMPENSES. L'autorité radicale demande que la personne qui reçoit

l'ordre obéisse "*comme un cadavre*" (*perinde ac cadaver*, selon la métaphore qu'Ignace de Loyola reprend pour illustrer la perfection de la vertu d'obéissance), c'est-à-dire comme un pur instrument, sans intervention de son libre examen et de sa volonté propre. À rebours, l'ordre fournit la justification de l'action accomplie : "*j'en ai reçu l'ordre, je n'ai fait qu'obéir*". Cette forme d'autorité est antinomique de la philosophie de l'argumentation qui universalise l'impératif de justification.

L'autorité se démocratise lorsque ses capacités de recours à la force portent sur des objets précis, codifiés et connus (payer ses impôts) et que ses possibilités de sanction sont encadrées par la loi. L'autorité est celle de la *norme légale*, mise en action dans le système judiciaire. Son exercice est soutenu par le monopole de la *violence légale*. Schématiquement :

Contexte : Il existe un système de normes **N**. Une de ces normes habilite un juge pour faire appliquer ce système et lui attribue les moyens de coercition nécessaires à son application.

La personne I a fait **telles actions A**.

Le **juge** évalue, dans le cadre d'une procédure organisée selon les prescriptions de **N**, que **A** constitue ou non une transgression d'une norme.

Le **juge** ordonne éventuellement à **I** de faire **P**.

I fait **P**.

L'ordre porte sur le faire, non pas sur la croyance. **I** fait **P** bon gré, mal gré. Il se peut qu'il ait été convaincu de la justesse de son châtement par les bonnes raisons que lui a données le juge, mais cette condition psychologique n'est pas nécessaire ; **A** doit seulement *se plier* à la décision du juge. On ne peut pas demander à tout le monde de partager la théorie du châtement rédempteur, et de consentir à sa condamnation, même démocratique. La demande émanant de l'autorité disposant du pouvoir et éventuellement de la force ne peut porter que sur du faire : si le contrôleur du chemin de fer me demande de montrer mon billet, j'obtempère ; son autorité est inscrite dans le *règlement* de la SNCF ; mes croyances et opinions sur la SNCF ne sont pas pertinentes.

L'autorité ne peut pas intimider à quelqu'un de croire quelque chose ; mais la croyance s'incarnant dans des paroles et des comportements, *faire faire* est à la limite indiscernable de *faire croire* : "*mettez-vous à genoux et alors vous croirez*".

3.4 Faire croire par la parole : l'argument d'autorité

Les études critiques d'argumentation opèrent un *distinguo* dans l'autorité éthotique, dont elles rejettent *a priori* comme fallacieuses la composante charismatique séductrice, et ne retiennent que la composante experte, v. **ÉTHOS**.

Autorité invoquée — L'argument d'autorité classique exploite une des sources de l'autorité ; il repose sur un mécanisme de citation. Il se schématise simplement sous la forme suivante (voir Hamblin 1970, p. 224 et suiv.) :

L : — *A est une autorité, A dit que P ; donc P est vrai.*

Ou, simplement “*A dit que P*”, lorsque le contexte établit clairement que **A** est une autorité, et que, par ailleurs, **L** lui-même défend **P**, ou une position coorientée avec **P**. L'exemple prototypique fondant cette catégorie est celui de Pythagore cité par ses disciples : “*il l'a dit lui-même*” (“*ipse dixit!*”) donc c'est vrai. Il faut rappeler que Pythagore n'est pour rien dans l'affaire ; c'est le locuteur qui use de lui comme d'une autorité. L'autorité peut également justifier des *façons de faire* comme des croyances, ou combiner les deux :

L : — *Le Maître a dit que la pitié est un vice.*

L : — *C'est comme ça qu'ils tiennent leur fourchette, à Paris.*

L : — *Je ne donne jamais d'argent aux SDF, j'ai vu dans un livre que ça ne leur rendait pas service.*

Autorité auto-fondée et hétéro-fondée — Dans le cas de l'autorité montrée, la source faisant autorité est identique au locuteur ; c'est une autorité si l'on peut dire, “auto-autorisée” ou *auto-fondée*. Ce qui est dit est cru ou obéi parce que c'est telle personne qui le dit, v. *ēthos*. Dans le cas de l'argument d'autorité classique, le locuteur légitime son propos en le référant à une source tenue pour légitimante, préexistante, différente du locuteur. L'autorité est *hétéro-fondée*, citée, et non plus montrée. Il y a alors hétérogénéité des sources énonciatives, et non plus homogénéité, comme dans le cas précédent. L'étude du fonctionnement de l'autorité dans le discours se situe ainsi dans le cadre plus général de celle de la *reprise discursive*.

Autorité évoquée — L'analyse de l'étayage du discours par l'autorité d'un autre discours, qui lui est hétérogène, doit prendre en compte le fait que la citation n'est pas toujours directe et ouverte ; le locuteur peut aussi procéder par allusion connotant un discours “autorisé”, dominant, prestigieux ou expert. Si j'insère dans mes paroles les expressions “*formation discursive*”, “*appareil idéologique d'état*” ; “*grand Autre*”... je laisse entendre mes accointances, ou ma connivence, avec, respectivement, la pensée de Michel Foucault, d'Althusser, de Lacan, etc. Ces expressions connotent des discours qui peuvent jouir, et cesser de jouir, d'un certain prestige.

La citation d'une autorité à l'appui d'une proposition a un retentissement éthorique. Si, comme le dit Oreste, “*tous les Grecs vous parlent par ma voix*”, le locuteur fait plus que citer, il représente. Il n'est pas certain que l'auto-citation confère une grande autorité au locuteur, mais citer une autorité prestigieuse est une façon de se construire un *ēthos* ; c'est parler par la voix du Maître, faire entendre Sa voix, donc, en fin de compte *s'identifier* à Lui et *recadrer l'échange* en conséquence.

La philosophie de l'argumentation privilégie un idéal poppérien d'exposition à la réfutation : il est parfaitement légitime d'argumenter par l'autorité, si l'argumentation est explicitée, si l'on sait exactement qui a dit quoi. Cette exigence rationnelle d'explicitation s'oppose à la stratégie rhétorique de construction d'un *ēthos* imposant, qui procède par enfouissement de l'autorité dans le discours (présupposition, implication), la dérobant ainsi à la réfutation.

4. Évaluer et critiquer l'autorité experte

D'un point de vue logico-scientifique, un discours est recevable s'il recueille et articule, selon des procédures admises dans la communauté concernée, des propositions vraies, pour en déduire une proposition nouvelle, vraie et intéressante. En argumentation, l'acceptation d'un point de vue est fondée sur l'autorité si elle repose non pas sur l'examen de la conformité de l'énoncé aux choses elles-mêmes, mais sur la confiance accordée à la source et au canal par lesquels l'information a été produite et reçue. L'argument d'autorité correspond à la substitution d'une *preuve périphérique, indirecte, à la preuve ou à l'examen directs*, considérés comme inaccessibles, trop coûteux ou trop fatigants. Son usage se justifie quotidiennement par un principe d'économie, de division du travail, ou par un effet de position. Il fonctionne très bien, très rationnellement, comme "argument par défaut", révisable lorsqu'on aura accès à de plus amples informations. L'autorité ne soustrait rien ni personne à la contestation, elle établit simplement l'existence d'une charge de la preuve incombant à la personne qui la conteste, v. DIALECTIQUE.

L'argument d'autorité est donc bien une forme d'argumentation, car il expose l'autorité dont il se réclame. On pourrait opposer l'*étayage autoritaire*, de l'énoncé autoritaire, soutenu par la position socio-discursive du locuteur, et *argument d'autorité*, hétéro-fondé, où l'autorité est clairement thématisée. Autrement dit, l'argument d'autorité n'est ni autoritaire ni fallacieux s'il est invoqué pour ouvrir le débat, il l'est s'il prétend le clore, v. MODESTIE.

Les discours contre l'autorité — La méthode des contre-discours fournit un principe d'évaluation et de critique des arguments d'autorité. L'autorité est vulnérable à des contre-discours du type suivant, prenant en compte la structure d'autorité de l'argumentation (L : — *A est une autorité, A dit que P ; donc P*). Les contre-discours sont dirigés :

(i) **Contre la personne qui argumente par autorité**, préservant le statut d'autorité de la personne citée : "L'autorité A n'est pas interprétée correctement ; A n'a pas dit cela ou n'a pas voulu dire cela ; P n'est pas citée correctement, a été détournée de son contexte, a été reformulée, réorientée de façon tendancieuse..."

(ii) **Contre l'autorité citée** :

— A ne dispose d'aucune preuve directe.

— Par application de l'argument *ad hominem* à la source : P est peu compatible, contradictoire avec d'autres affirmations (ou prescriptions) de A.

— Retournement de l'autorité : A a évolué sur ce point ; il y a des déclarations et des résultats plus récents qui ne vont pas dans le même sens.

— A a parlé hors de son domaine de compétences ; il n'est pas expert dans le domaine précis dont relèvent les prises de position du type P.

— Il n'y a pas consensus parmi les experts : d'autres experts ne disent pas la même chose.

— A n'est pas un expert, il est dépassé, il se trompe, il s'est souvent trompé ; il est intéressé, manipulé, il est payé pour dire ce qu'il dit, vendu ; on glisse vers l'attaque personnelle (*ad personam*) : A n'est pas un expert mais un bouffon.

On peut distinguer deux stratégies à l'œuvre en relation avec l'autorité : les argumentations qui *établissent* une autorité et les argumentations qui *exploitent* l'autorité. Cette opposition a une valeur générale, elle s'applique également au cas des argumentations qui établissent / exploitent une relation causale ou une définition. Le premier discours contre l'autorité, s'attaque à l'exploitation qui est faite de l'autorité, alors que le second discours s'en prend à l'autorité elle-même. Il s'ensuit que le discours (ii) contre l'autorité repose sur un discours qui définit ce qu'est l'autorité experte légitime : "*A parle dans son domaine de compétence, il est au fait de l'état de la question, son système est cohérent, il dispose de preuves directes, tous les experts sérieux sont d'accord avec lui, il a déjà fait telle prédiction juste*".

(iii) **Contre la personne qui plie devant l'autorité** — Le cadrage dialogal invite à focaliser non plus sur l'énoncé d'autorité, mais sur la *relation d'autorité*, c'est-à-dire, à déplacer le problème de l'autorité critiquable du locuteur vers la *pusillanimité de l'interlocuteur*, non moins fallacieuse. Locke parle de fallacie de modestie, *ad verecundiam*, pour reporter la critique de l'autorité sur celui qui accepte l'autorité, v. **MODESTIE**.

(iv) **Contre-argumentation** — On peut enfin opposer à P des arguments de meilleure qualité, des arguments sur le fond, tirés non pas de l'autorité mais de la raison scientifique, ou du savoir historique, déclarés par nature supérieurs à l'appel à l'autorité.

5. Usages réfutatifs de l'autorité

Usages réfutatifs de l'autorité positive — Les paragraphes précédents abordent l'autorité en tant qu'elle sert d'appui à une affirmation. L'appel à l'autorité sert à la réfutation lorsqu'il soutient une affirmation contraire à celle qu'on veut réfuter :

L1 : — P!

L2 : — X dit le contraire, et il s'y connaît!

Si X est du même camp que L1, la réfutation combine autorité et *ad hominem*, v. **AD HOMINEM**. L'autorité positive peut aussi être utilisée pour détruire non plus le contenu de ce qui est dit, mais la *prétention à l'autorité* et donc la *compétence* de la personne qui tient le discours :

L1 : — P!

L2 : — C'est exactement ce que dit Perelman! Ça, on le sait depuis Aristote!

Autorité négative — L'autorité négative sert à la réfutation du dire dans le cas suivant :

L1 : — P!

L2 : — H dit exactement la même chose!

H est une personne, un parti rejeté dans la communauté de parole à laquelle appar-

tiennent L₂, les tiers arbitres de l'échange et possiblement L₁ lui-même ; **H** est une anti-autorité. Le lien de l'énoncé à l'autorité positive est fait par le proposant ; ici, c'est l'opposant qui relie l'énoncé qu'il conteste à l'autorité négative. *Hitler* occupe le sommet de la catégorie graduée des personnes dont il est impossible de reprendre les termes : on parle de *reductio ad Hitlerum* pour désigner ce cas d'autorité négative, dont l'invocation met un terme à toute argumentation.

« L'an dernier, on s'en souvient, des barons de l'industrie financière se sont excités à propos d'une très légère critique du Président Obama. [...] Et quant à leur réaction à la proposition de supprimer une niche fiscale permettant à certains d'entre eux de payer vraiment peu d'impôts, — eh bien, Stephen Schwartzman, Président du groupe Blackstone, l'a comparée à l'invasion de la Pologne par Hitler. »

Paul Krugman, "Panic of the Plutocrats", *New York Times*, 10 octobre 2011, en ligne : [http://www.nytimes.com/2011/10/10/opinion/panic-of-the-plutocrats.html?_r=1&ref=global-home], consulté le 20 septembre 2013.



■ Balisage de l'argumentation

Analyser une argumentation c'est baliser un texte ou une interaction selon trois niveaux principaux :

1. Découper les *séquences*, et déterminer si telle séquence est argumentative.
2. Si elle l'est, déterminer quelles sont les diverses lignes argumentatives en présence et leurs structures, préciser quels sont les *argument(s)*, les *conclusion(s)*, mais aussi le statut qu'elles réservent au *contre-discours*.
3. Déterminer de quel *type d'argumentation* il s'agit.

L'analyse d'une séquence argumentative selon les précédents niveaux doit reposer sur des critères relativement *objectifs*, c'est-à-dire stables et partageables, même s'ils ne sont pas toujours *décisifs*. En d'autres termes, l'analyse d'un passage argumentatif est une activité argumentative, dont les affirmations doivent être justifiées et critiquées. Dans un langage idéal, on disposerait de marques, c'est-à-dire d'éléments matériels, univoques et unifonctionnels, automatiquement repérables, qui permettraient de tenir des discours comme : "Présence de la marque **S** : tel passage est une *séquence* argumentative ; présence de la marque **A** : tel segment est un *argument*, présence de la marque **C** : tel segment est une *conclusion* ; présence de la marque **T** : telle argumentation relève de tel *type*". L'argumentation en langage naturel ne présente pas de telles marques. Celles qu'on peut relever sont quasi systématiquement plurivoques, et leur fonction proprement argumentative doit être évaluée en fonction du contexte ; c'est autant le contexte qui désigne telle marque comme argumentatives que la marque qui désigne le contexte comme argumentatif.

1. Détermination de la séquence argumentative : quelle est la question ?

Si l'on postule que, la langue étant argumentative, tout dans la parole est argumentatif, le problème d'identifier ce qui est séquence argumentative et ce qui est séquence d'un autre type ne se pose pas. Si l'on postule que seules certaines séquences de paroles sont argumentatives, il faut en premier lieu découper le donné langagier macro (texte, interaction) en séquences, plus ou moins articulées autour de frontières. Par exemple, dans une interaction en salle de classe on distinguera la séquence "*résolution de problème*" et la séquence "*travaux et consignes pour la leçon suivante*"; dans une réunion, on distinguera la séquence "*fixation de l'ordre du jour*" de la séquence "*discussion et décision sur le premier point de l'ordre du jour*". Chacune de ces séquences qu'on peut découper dans une donnée macro est définie en externe par ses frontières et en interne par sa structure propre. En interne, à l'oral, la séquence est définie par un type d'activité langagière, un format d'interaction, une cohérence sémantico-thématique, qui, globalement, définissent un principe de complétude de la séquence. Ce qu'est une séquence complète dépend du type de séquence envisagée : le principe de complétude de la séquence "*lecture de l'ordre du jour*" n'est pas le même que celui de la séquence "*discussion du point numéro trois de l'ordre du jour*". En externe, aux frontières de la séquence, on trouve des points de transition où on note des changements de thème, des formules de clôture et d'ouverture ainsi que des réaménagements du format d'interaction.

On détermine ensuite si telle séquence est argumentative, et pour cela on recherche s'il s'y manifeste des différends, des contradictions explicites ou non, thématiques ou non, entre les dires respectifs des participants, et quelle est la question qui émerge de ces oppositions — sachant que question et oppositions se déterminent mutuellement. Dans le cas d'un texte monologique, les mêmes relations se manifestent entre les voix mises en scène. Sur cette base, on caractérise le passage, selon qu'on y voit naître, se développer et peut-être se clore une situation argumentative orientée par une question argumentative, ou qu'on a affaire à un épisode d'une situation argumentative née et se développant également sur d'autres sites. La question peut avoir une histoire et la séquence présente n'être qu'un épisode ajouté, avec ou sans perspective de clôture.

2. Les lignes argumentatives : alliances; argument(s), conclusion(s); contre-discours

Une séquence argumentative est structurée en sous-séquences de plusieurs types. Qu'il s'agisse d'un dialogue réel ou mis en scène dans un texte, où interviennent argumentations et contre-argumentations, il faut attribuer à chacun son dû, c'est-à-dire les positions qu'il tient; une fois déterminée la nature exacte de l'opposition, on observe les systèmes d'alliance sur ces positions, ainsi que l'évolution des positions et des oppositions.

Pour chacune des lignes argumentatives, la conclusion apporte une réponse à la question argumentative ; on la repère par “*quelle(s) réponse(s) le passage apporte-t-il à cette question ?*”. La conclusion étant ainsi localisée, on regarde comment le discours environnant s’articule à cette réponse, et on détermine ainsi le ou les arguments. Dans ces tâches, on peut s’aider de *marqueurs de fonction argumentative* éventuellement présents dans le passage. Un tel *marqueur* est un indice qui suggère qu’un segment de texte est un argument ou une conclusion, v. MARQUEURS DE FONCTION ARGUMENTATIVE.

Parmi les autres points auxquels on doit s’intéresser en priorité, on peut citer :
— la structure de chacune des lignes argumentatives : si elle fait converger vers la conclusion divers types d’arguments ; si elle met en œuvre une stratégie repérable ;
v. CONVERGENCE ; LIAISON ; STRATÉGIE.

— les stratégies de gestion du *contre-discours*, cruciales pour déterminer le type d’argumentativité auquel on a affaire : reprise directe des autres discours, évocations, reformulation, etc. v. DESTRUCTION ; RÉFUTATION ; OBJECTION.

La rhétorique classique propose une excellente description d’une séquence argumentative monolocuteur, qui se confond avec celle de l’adresse rhétorique : introduction, présentation de soi et de la question (argumentativement orientées) ; description des lieux, portrait des participants, narration des faits (argumentativement orientés) ; réfutation de la position adverse ; présentation argumentée de la position propre, introduction d’arguments et réaffirmation des conclusions (sous-séquence argumentation proprement dite) ; appel à l’adhésion ou à l’action. Chacune de ces fonctions a ses marqueurs propres.

3. Type d’argumentation

Le type d’argumentation est donné par la nature de la loi de passage (*topos*) mis en œuvre, implicitement ou explicitement, dans le passage. Pour cela, on recherche si le passage contient des énoncés génériques, qui sont toujours de bons supports pour l’affirmation de valeurs, de principes ou de lois. D’une façon générale, il s’agit d’établir s’il existe une relation de *paraphrase* acceptable entre un discours topique *générique* et un discours argumentatif *actuel* (en termes classiques, entre le *topos* et l’*enthymème*) ; on trouvera un exemple détaillé de cette mise en correspondance pour l’argument du gaspillage, v. *TOPOS*. La détermination du schème topique adéquat dépend donc étroitement du schème concerné. Il se peut qu’un même discours argumentatif concret soit paraphrasable selon plusieurs schèmes topiques, v. *TOPOS*.

■ Biais langagier

L’holographie est une technique qui permet de représenter en deux dimensions des phénomènes tridimensionnels. Métaphoriquement, on peut dire que certains mots sont des hologrammes du discours, ils ont la propriété de représenter la totalité du discours argumentatif dans lequel ils entrent : la *ligne* du discours est condensée en un

seul de ses *points*, le mot. Dans un contexte de débat sur l'avortement, si l'un parle de *bébé* et l'autre de *fœtus*, on sait déjà que le premier est probablement contre et l'autre plutôt en faveur de l'avortement. Le mot est *chargé* [ang. *loaded*] de la conclusion vers laquelle il *oriente*. On considère généralement que le mot *désigne* une réalité et que l'énoncé en *dit* quelque chose; or ici, le mécanisme de *désignation* inclut lui-même une *prédication*. **V. ORIENTATION.**

Parler d'un *bébé*, c'est désigner un humain, et inférer qu'on doit développer vis-à-vis de lui toutes les attitudes qu'on a vis-à-vis d'un « enfant en bas âge »; alors que *fœtus* désigne un « produit de la conception des Vertébrés au cours du développement prénatal, après le stade embryonnaire, lorsqu'il commence à se former et à présenter les caractères distinctifs de l'espèce ». *Bébé* a des « emplois affectifs », ce qui n'est pas le cas de *fœtus* (TLFi, art. *Fœtus*; *Bébé*).

1. Le phénomène

Soit les énoncés (1) “*Pierre est serviable*” et (2) “*Pierre est servile*”. Ces deux énoncés décrivent-ils deux comportements, ou bien une seule et même attitude? Les deux positions peuvent être soutenues.

(i) **Ils décrivent deux comportements.** Aider sa grand-mère à découper le poulet, ce serait être *serviable*; proposer à son chef de porter son unique petite valise serait *servile*. En conséquence, à chaque type de comportement est attachée une valeur différente, positive pour la serviabilité, négative pour la servilité; pour déterminer la nature du comportement de Pierre, on doit scruter la réalité.

(ii) On peut aussi considérer que ces deux mots décrivent **un seul comportement**, mais font intervenir **deux points de vue** sur ce comportement, c'est-à-dire deux subjectivités, deux émotions ou *deux jugements de valeur*. Je juge positivement ce comportement, et je dis : *Pierre est serviable*; je le juge négativement, alors *Pierre est servile*. La réalité ne dit rien sur la serviabilité ni sur la servilité. L'origine de la distinction n'est pas dans la réalité mais dans la forme de la perception structurante des locuteurs.

Tout ce que l'on peut dire à propos des énoncés (1) et (2), c'est qu'ils créent chez l'auditeur des attentes de discours opposées. *Serviable* oriente vers “*je le veux bien pour ami*”, alors que *servile* annonce “*je ne veux pas entendre parler de ce type*”; celui qui cherche des amis *serviles* ne cherche pas de “vrais amis”, **V. MORPHEME ARGUMENTATIF.**

Les désignations antithétiques — L'opposition qu'exploitent les discours / contre-discours est parfois reflétée dans la morphologie des mots, comme dans le cas précédent (**V. ANTITHÈSE; DÉRIVÉS**) :

politicien / politique
scientifique / scientifique

D'une façon générale, les parties utilisent des termes différents pour désigner les êtres au centre du débat : vous êtes le *persécuteur*, je suis la *victime*; il est le *mauvais*

riche, je suis le *pauvre-mais-honnête*, votre approche est *scientiste* alors que la mienne est *scientifique*. Cette opposition peut se manifester dans des constructions complexes, susceptibles de s'amplifier monologiquement en totalités autonomes :

La chasse au faisan est un sport de gentlemen!

La chasse au faisan est un massacre commis par des brutes avinées!

Si j'entends parler, sous nos latitudes, d'un animal fréquentant les humains, aux yeux étincelants, amateur de souris... j'en conclurai qu'il s'agit d'un chat. Cette opération de catégorisation ne pose pas trop de problèmes pour les plantes, les animaux et autres *espèces naturelles*. Les choses sont plus compliquées en argumentation, dans la mesure où elle a affaire à des êtres et des situations dont la désignation n'est pas un préalable au débat mais l'enjeu même du débat. Faut-il parler de *bébé médicament*, de *bébé sauveur*, ou de *bébé docteur* pour désigner un enfant dont on sait, avant la conception, que le corps pourra soigner son frère ou sa sœur ? Selon quels critères puis-je catégoriser tel individu comme *terroriste* ou comme *résistant* ? Le résistant est-il un terroriste qui a réussi, et le terroriste le résistant d'une cause perdue ? Tel acte doit-il être catégorisé comme un acte de terrorisme (lâche) ou un acte de résistance (héroïque) ? Dira-t-on que tout le monde a les mains sales et que tout dépend du camp auquel appartient le locuteur, ou qu'il y a des critères universels permettant de trancher, comme "viser des civils innocents, des enfants" ? **V. CATÉGORISATION.**

2. Neutraliser le langage ?

Les approches critiques du discours parlent de mots et d'arguments *biaisés*, qui présupposent les conclusions qu'ils sont supposés construire, court-circuitant ainsi la procédure argumentative rationnelle, qui voudrait que la conclusion soit tirée de l'argument par l'application d'une loi de passage. L'attitude vis-à-vis des biais du langage différencie fortement les approches linguistiques et les approches normatives de l'argumentation. Le mot *biaisé* est lui-même biaisé : il a une orientation argumentative négative : dire que les mots sont *biaisés*, c'est dire qu'il faut sortir du langage pour redresser les biais.

La question des biais du langage est celle de l'*orientation argumentative* et de la *définition persuasive*, **V. ORIENTATION ; DÉFINITION (IV)**. La première met en jeu des données de langue et la seconde des activités de parole, mais dans les deux cas, on peut dire que le discours est biaisé : le mot, soit le mot de la langue soit son occurrence en discours, contient une orientation argumentative c'est-à-dire qu'il sélectionne sa conclusion ; métaphoriquement, on dira que la cible (la conclusion) est taillée à la mesure de la flèche (l'argument). Du point de vue du langage scientifique, l'énoncé argument et l'énoncé conclusion ne sont pas indépendants. L'argumentation entre dans un cercle vicieux, **V. PÉTITION DE PRINCIPE.**

Si l'on fonde l'argumentation sur une forme de rationalité monologique, on est ainsi amené à dire, dans un souci d'objectivité, que le langage biaisé, faisant obstacle au traitement de fond des problèmes doit être banni du discours argumentatif.

L'évitement du langage chargé devrait conduire à une forme d'épuration du langage, dans un souci d'objectivité.

Dans le débat sur l'avortement, où il s'agit de déterminer si l'on va accorder le statut de personne à l'objet du débat, la discussion *sur les termes*, *fœtus* ou *bébé*, n'est pas dissociable ici de la discussion *sur le fond*. En pratique, le "vainqueur" se reconnaît à ce qu'il a réussi à imposer son vocabulaire, avec le sens qui lui convient, v. **PERSUASION**. Il n'est pas possible de trouver remède au "langage biaisé" par une forme de conventionalisme, consistant à se mettre d'accord sur le sens des mots préalablement au débat dans lequel ils seront utilisés, et à s'abstenir de termes "chargés" au profit de termes "neutres". La discussion *sur la nature* de l'objet n'est pas toujours séparable de la discussion *sur son nom*. Le fait d'être l'enjeu d'un débat dédouble la désignation de cet objet. Son "vrai nom", "objectif", lui sera, éventuellement, attribué au terme du débat — l'objectivité n'est pas une condition mais un produit du débat.

La recherche de termes "neutres" manifeste d'une part le désir de mettre entre parenthèses le langage, pour autant qu'il ne correspond pas à un idéal référentiel pur, et, d'autre part, la volonté de considérer que le débat entre êtres rationnels ne saurait reposer que sur le *malentendu*, conséquence des défauts de la langue naturelle.

La situation d'argumentation est relativement simple si l'on part de l'hypothèse qu'il existe des *données admises* par les deux parties. Mais d'une façon générale, parler de faits n'entraîne un accord que si ces faits allégués sont des faits *pacifiques*, c'est-à-dire externes au vif du débat. Dans le cas contraire, la division des discours se marque alors de façon radicale par les désignations dites biaisées, chargées ou orientées. La désignation est déjà argumentative, v. **SCHÉMATISATION**.

L'accord sur la désignation linguistique des faits est une question d'identité, de focalisation, d'empathie émotionnelle : non moins qu'aux *croyances*, on se *convertit* aux faits et à leurs *désignations*.

■ Bon sens ► Doxa; Autorité



■ Carte argumentative ► Script

■ Cas par cas, arg.

L'argumentation au cas par cas s'effectue en plusieurs étapes :

- on part d'une question comme "Que s'est-il passé, que peut-il se passer ?";
- on fait l'inventaire des cas possibles ;
- on procède à l'examen successif de chacun de ces cas ;
- cet examen conduit à l'élimination de tous les cas possibles, sauf un ;
- ce dernier cas est déclaré vrai.

Cet argent, soit vous en avez hérité, soit vous l'avez gagné par votre travail, soit vous l'avez volé.

Si vous l'avez gagné par votre travail ou si vous en avez hérité, il vous est facile de le prouver en nous montrant les documents qui l'attestent.

Vous n'avez aucun document de ce type ?

Donc vous l'avez volé.

L'argument par division est un autre nom de l'argument au cas par cas :

« Le pneu a éclaté parce qu'il était usé, parce qu'il y avait des clous sur la route, ou parce qu'il y avait malfaçon. Or le pneu venait d'être acheté, on n'a retrouvé aucun clou dans le pneu. Donc il y avait malfaçon. » (Perelman 1977, p. 65)

L'étiquette *argumentation par division* est donc homonymique : elle peut renvoyer soit à l'argumentation par *composition et division*, soit à l'argumentation au *cas par cas*, v. COMPOSITION ET DIVISION.

Réfutation — L'argumentation au cas par cas est parfaitement concluante si on a effectivement envisagé tous les cas. On réfute l'argumentation au cas par cas en montrant que l'énumération des cas est incomplète :

- *Cet argent, je l'ai gagné à la loterie, voici le billet gagnant !*
- *Le pneu a éclaté parce qu'il était mal gonflé, parce qu'il y avait un nid-de-poule sur la route, parce que le pneu avait pris un choc, parce que (il était surchauffé parce que) l'automobiliste venait d'utiliser un chalumeau pour dévisser un boulon de roue, parce que le frein était collé, parce qu'il y avait été mis en contact avec une source électrique, parce que la voiture était trop chargée, parce qu'elle roulait à trop vive allure...*

Définition et argumentation au cas par cas — Un crime comme l'impiété peut être défini comme un manque de respect soit envers les dieux, soit envers leurs prêtres soit envers leurs sanctuaires. Pour accuser quelqu'un d'impiété, on doit montrer qu'il a manqué de respect ou envers l'un, ou envers l'autre, ou envers le troisième. Pour se disculper du crime d'impiété, on procède par division ou par cas, en montrant qu'on n'a rien fait de mal, ni envers l'un, ni envers l'autre, ni envers le troisième (d'après Aristote, *Rhét.*, II, 23, 1399a5 ; trad. Chiron, p. 390). Cette forme illustre la loi classique de la négation d'une disjonction :

< non-(P ou Q ou R) > est équivalent à < non-P & non-Q & non-R >

v. LOGIQUE CLASSIQUE (IV).

■ Catégorisation

On parle de *catégorisation* pour désigner l'opération légitimant le rattachement d'un individu à une catégorie désignée par un nom, que ce nom soit un terme du lexique courant ou un terme relevant d'une taxinomie scientifiquement contrôlée. On pourrait également parler d'opération fondant la *nomination* ou la *désignation*, pour couvrir les aspects cognitifs et linguistique de l'attribution d'un nom à un individu. L'exemple classique illustrant le schéma de Toulmin est un exemple de catégorisation administrative d'un être : l'individu Harry est catégorisé comme *citoyen britannique* sur la base du critère *être né aux Bermudes*, v. MODÈLE DE TOULMIN. Le mécanisme de la catégorisation constitue la première étape d'une argumentation par la définition, v. DÉFINITION. En droit, la catégorisation correspond à la *qualification* d'un acte, opération essentielle qui détermine les lois qui lui sont applicables, v. STASE.

1. Catégorisation par traits et par analogie

L'attribution d'un nom et d'une catégorie à un être se fait sur la base de *traits distinctifs* ou sur celle d'une *ressemblance* (Kleiber 1990).

— *La catégorisation par traits distinctifs essentiels* part d'une définition qui regroupe les traits servant de critère permettant de dire si un être particulier entre ou non dans cette catégorie. On considère un à un les critères *essentiels* et on voit si l'être à

catégoriser les satisfait tous ; si oui, il appartient à la catégorie. La catégorisation peut s'appuyer sur un trait *anecdotique* appartenant à un être quelconque de la catégorie, par exemple la couleur ; la catégorie créée est alors inconsistante : l'oiseau est gris, le nuage est gris, l'oiseau est un nuage, le nuage est un oiseau, v. ANALOGIE CATÉGORIELLE. — La catégorisation analogique part d'une *Gestalt*, d'une ressemblance globale de l'être particulier à catégoriser avec un élément bien identifié de la catégorie retenue. L'être de référence pour la catégorie peut être *quelconque* : est oiseau tout ce qui ressemble à un autre oiseau ou à un être fortement caractéristique de la catégorie, un *stéréotype* de la catégorie : est oiseau tout ce qui ressemble à un moineau, au moins pour des Parisiens des années trente. Dans ce cas, tous les traits présentés par le stéréotype tendent à être considérés comme essentiels, définitoires de la catégorie.

V. IMITATION.

Le modèle est l'élément le plus valorisé d'une catégorie hiérarchisée. Il fonctionne comme :

- élément générateur de la catégorie ;
- élément le plus représentatif de la catégorie ;
- norme et critère d'évaluation des membres de la catégorie ;
- ce vers quoi tendent tous les membres de la catégorie.

Appartient à la catégorie ce qui ressemble au modèle. L'argumentation par le modèle soutient les conclusions du type "*c'est (ce n'est pas) un bon (un vrai) X*" au moyen d'une comparaison entre l'élément à évaluer et l'élément de référence.

Dans la culture classique, l'autorité fonde la doctrine de l'imitation, et contribue à définir les genres littéraires en rapportant chacun d'eux à un modèle fondateur : le genre historique à Thucydide, la fable à Esope et à La Fontaine, l'argumentation à Aristote ou à Cicéron, le roman de gare à Guy des Cars, etc.

Catégorisation binaire et catégorisation graduelle — La catégorisation faite sur la base de traits distinctifs essentiels a pour conséquence que les prédicats de catégorie, comme "*être un oiseau*" sont des prédicats *binaires* : "*un être est ou n'est pas un oiseau*". Dans le cas, où d'une façon générale, l'appartenance à une catégorie est faite par cumul de traits quelconques, les prédicats de catégorie sont *gradués* ; *plus* le cumul de traits est riche, *plus* l'être est un oiseau. De même un oiseau qui ressemble plus à l'oiseau prototypique qu'un autre "*est plus un oiseau*" qu'un autre. L'appartenance à la catégorie devient *graduée*. Le parangon représente l'oiseau prototype, indépassable. C'est ce qu'exprime l'expression juvénile "*plus X que lui, tu meurs*", en d'autres termes, "*tu sors de la catégorie*".

Erreurs de catégorisation ? — Dans *Alice au pays des merveilles*, le pigeon semble catégoriser Alice comme un serpent (« *Serpent ! s'exclama [screamed] le Pigeon* »), sur la base du long cou qui lui est venu dans cet épisode. Ce trait évoque le serpent, ce qui fait que le pigeon craint pour ses œufs — en outre, Alice mange des œufs, trait peut-être inessentiel pour la catégorisation des êtres, mais qui renforce de fait la conclusion du pigeon, v. A PART. Du point de vue aristotélicien, le pigeon catégorise

mal les êtres ; “avoir un long cou” n’est ni une différence spécifique ni une caractéristique propre du serpent ; la girafe, le héron... sont également des animaux à long cou. Mais rien ne dit que le pigeon catégorise réellement Alice comme un serpent. Du point de vue du pigeon, le long cou est un *indice* de dangerosité et il est prudent de s’exclamer “serpent !” comme on crie “au loup !” pour signaler un danger.

2. Technique de catégorisation

La catégorisation peut consister en un simple jugement porté sur un individu “c’est un salaud, ça se voit tout de suite” ; la plupart des désignations ne sont pas l’aboutissement d’un examen soigneux des critères pertinents, mais en cas de doute, on doit avoir recours à de tels critères. L’opération de catégorisation est celle à laquelle se livre le cueilleur de champignons qui a des doutes sur la nature de la chose qu’il vient de cueillir ; ou l’employé municipal qui doit déterminer les droits sociaux de la personne qui est en face de lui. Une catégorisation bien menée aboutit à des conclusions comme :

Y est / n’est pas un *marasmius oreades*, autrement dit, un *mousseron*.

X est / n’est pas un *parent isolé* au sens administratif du terme.

Ces jugements sont portés sur la base de critères recueillis dans l’encyclopédie concernée : l’atlas des champignons dans un cas, ou l’ensemble des textes et décrets qui définissent la politique sociale dans l’autre. Les *parents isolés* sont définis comme des

« parents qui assument seuls la charge d’un ou plusieurs enfants, ainsi que les personnes qui ont été amenées à le(s) recueillir » (cette allocation a été remplacée par le Revenu de Solidarité Active (RSA) au 1^{er} juin 2009. Informations provenant du site [<http://www.linternaute.com/pratique/famille/jeunes-enfants/73/l-allocation-parent-isole.html>], consulté en 2007.

Être *seul* est défini comme :

« être veuf, divorcé, séparé ou célibataire ne vivant pas maritalement » ;

le sens de *parent* est enfin étendu aux « femmes enceintes » et aux « personnes qui ont été amenées à recueillir [un ou plusieurs enfants] ».

Quant au *mousseron*, l’atlas des champignons le décrit comme suit :

« grêle, chapeau de 3 à 8 cm, pied pouvant atteindre 10 cm mais à diamètre n’excédant pas 5 mm), élastique, il est finalement très résistant, à l’image de son pied qui, sous la pression des doigts, reste rigide, sans s’écraiser.

Le Chapeau, vite aplani, reste mince avec des lames très espacées ; l’ensemble de l’espèce est de teinte ochracée, un peu roussâtre par temps sec, en particulier au sommet, par ailleurs mamelonné. » (J. Montegut et J. Manuel, *Atlas des Champignons*, Paris, Globus, 1975)

Si la chose cueillie correspond à cette description, c’est un mousseron. La catégorisation est opérée par un ensemble de procédures dont on appréciera la diversité : elle exploite des données issues de définition par description ; par ostension (repro-

duction d'un mousseron); et enfin de définition opératoire (« élastique ... sous la pression des doigts »). L'expérience venant, la perception intégrera l'argumentation, et correspondra immédiatement à la catégorisation : c'est alors que, réellement, on verra le *marasmius oreades* : "regarde, des mousserons!".

L'importance de la bonne catégorisation peut être vitale. Le cueilleur de champignons s'interroge sur la nature exacte de l'amanitacée qu'il contemple; s'agit-il d'une *amanite rougissante* (excellente) ou d'une *amanite panthère* (hautement toxique)? Pour cela, il doit disposer de critères d'identification *différentiels* qui lui sont fournis par son encyclopédie des champignons.

« Le bulbe de l'Amanite rougissante est lisse, sans bourrelet marqué, rebroussé en forme de navet; celui de l'Amanite panthère présente au moins deux bourrelets superposés d'un blanc pur. » (Montegut, *id.*)

3. Question de catégorisation

La nécessité d'une argumentation pour fonder une catégorisation se voit dans les cas limites où la situation réelle ne cadre pas totalement avec les critères de catégorisation : un parent *en voie d'isolement* est-elle assimilable à un *parent isolé*?

« Je suis actuellement séparée de mon mari qui, lui, a quitté le domicile conjugal pour aller retrouver une autre femme nous allons donc faire le nécessaire pour le divorce mais en attendant je vis seule avec ma fille. »

Il y a stase ou conflit de catégorisation lorsque discours et contre-discours proposent deux catégorisations incompatibles pour le même événement, la même action, la même personne :

L1_1 : — C'est un pauvre type.

L2 : — Non, c'est un vrai salaud.

L1_2 : — Non, c'est un pauvre type, il faut le plaindre.

L1_1 : — La Syldavie est maintenant une grande démocratie!

L2_1 : — Comment peux-tu parler de démocratie dans un pays qui ne respecte pas les droits des minorités?

L1_2 : — Mais si, elle reconnaît le droit des minorités!

L3_1 (allié de L1) : — Des démocraties qui ne respectent pas les droits des minorités, il y en a des tas.

L'attaque fait apparaître des discours définitoires, plus ou moins complets, qui justifient le jugement porté sur le cas envisagé. v. ANALOGIE CATÉGORIELLE.

La législation française prévoit l'attribution automatique de la nationalité française aux enfants nés en France de parents étrangers et y résidant (en gros). Elle est susceptible de créer deux catégories d'enfants à l'intérieur d'une même famille de parents étrangers venus en France : d'une part, les "*enfants nés en France*" opposés aux "*enfants nés à l'étranger et ayant suivi leurs parents en France*". Du point de vue de la loi, la différence spécifique est donc le *lieu de naissance*. Mais cette différence peut tomber en désuétude ou faire l'objet d'une contestation active. On peut la contester

en la réfutant par les conséquences absurdes et dommageables socialement : elle crée un fossé entre les enfants nés d'une même famille, avec une petite différence d'âge, "sous prétexte que" l'un est né l'étranger, et l'autre en France. Le second peut obtenir la nationalité française dans des conditions relativement aisées, alors que les choses seront beaucoup plus difficiles pour l'aîné, qui peut se retrouver menacé d'expulsion.

En conséquence, on peut vouloir substituer à cette catégorie une autre, par exemple "avoir vécu assez longtemps en France" ; "avoir été éduqué à l'école de la République". Cette nouvelle catégorie permet d'argumenter *a pari*, par assimilation catégorielle sur la base de cette nouvelle propriété partagée : ils ont vécu en France aussi longtemps les uns que les autres, ils ont été également éduqués à l'école de la République, donc la mesure qui permet à l'un de devenir Français doit valoir pour l'autre, *V. A PARI*. Ce qui est alors en débat, c'est le caractère essentiel ou non du critère retenu pour la catégorisation. Si ce qui est essentiel du point de vue ontologique est solidement établi dans la "nature des choses et des êtres" (être un animal vivipare), ce n'est pas le cas pour les catégories socio-administratives.

Au fond, c'est le choix du genre qui conditionne la manœuvre : je veux revendiquer la propriété F. Telle catégorie C de personnes ont la propriété F. Obligatoirement je peux trouver une propriété que je partage avec les membres de cette catégorie. Sur la base de cette propriété, je peux revendiquer l'appartenance à la catégorie C. Donc à bénéficier de F.

■ Cause

En théorie de l'argumentation, on utilise la notion de "cause" en deux sens différents :

1. États de cause — Le mot *cause* est pris au sens judiciaire de "affaire", type de question à laquelle doit répondre le tribunal. En ce sens, le mot n'admet pas les dérivés *causal*, *causalité*, etc. *V. STASE ; QUESTION*.

2. Cause — Dans le processus de causalité. *V. CAUSALITÉ ; PRAGMATIQUE ; A PRIORI, A POSTERIORI*.

■ Causalité (I)

1. La relation causale et son expression

La notion de cause joue un rôle central pour l'argumentation quotidienne comme pour l'argumentation scientifique. La relation causale lie des faits, des événements, des phénomènes. La détermination de la cause d'un phénomène fournit une *explication* de ce phénomène : *comprendre*, c'est saisir la position d'un événement dans le réseau de ses causes et de ses effets ; connaissant leurs causes, on saisit le *pourquoi*, la *raison* des choses.

L'idée de cause passe pour une notion primitive, intuitivement claire. En pratique, cela signifie que le langage courant n'offre pour définir la cause que des notions

d'une complexité au moins égale. Si l'on considère le champ des synonymes de *cause* proposé par le DES (art. *Cause*; *Causer*), on relève que :

— la cause est *principe, origine, base, fondement*; *déclencheur, départ, moteur*; *ressort, facteur*; *moyen, occasion, prétexte*;

— l'humain agissant comme cause est *agent, artisan, auteur, créateur, inspireur, instigateur, promoteur...*; ses *buts, finalités, intentions, mobiles, motifs...* valent comme des causes;

— métaphoriquement, la cause est pensée comme une *étincelle, un ferment, un germe, une origine, une semence, une source*.

Des relations de type causal sont associées à des verbes très généraux comme :

— *amener, apporter, attirer, créer, donner, donner lieu à, faire, former, procurer, soulever...*

— une série est plus spécifique : *être cause de, avoir pour effet, être à l'origine de, entraîner, créer, produire, provoquer, déterminer...*

— la série *allumer, engendrer, faire naître, déclencher, exciter, fomentier, inspirer, occasionner, motiver, susciter* est métaphorique, organique, et liée à des agents humains. Toutes les fois qu'une séquence thématise un de ces termes, elle peut développer une relation de la famille causale.

Comme la relation logique d'implication, la relation causale est notée par des conjonctions :

parce que, puisque... : Conséquence + Relateur + Cause;

donc; quand; si... alors... : Cause + Relateur + Conséquence :

Quand, si... on chauffe le fer, il se dilate.

2. Cause / Précédent / Antécédent

Dans le monde physique, la *cause* précède *l'effet*, mais des événements se succèdent sans avoir forcément de lien causal; précéder ne signifie pas causer. On distingue les trois séries, temporelle, causale, logique :

<i>série temporelle</i>	antérieur	postérieur
<i>série causale</i>	cause	effet, conséquence
<i>série logique</i>	antécédent	conséquent, conséquence

La série temporelle, événementielle, comprend trois termes :

antérieur	concomitant	postérieur
avant, antérieur, précédent	pendant	après, ultérieur

La relation logique implicative lie un *antécédent* à un *conséquent*. D'une façon générale, les relations logico-mathématiques développent les *conséquences d'hypothèses* qui peuvent avoir la forme de postulats. Si on double la longueur du côté du carré, on multiplie sa surface par quatre : c'est une *conséquence*, liée à une "*cause*" qui est une *raison* mathématique. Le terme *conséquence* s'emploie ainsi pour désigner *l'effet* (lié à la cause) ou le *conséquent* (lié à l'antécédent logique) :

Tu parles de la naissance des dieux, tu affirmes donc qu'à une certaine époque, les dieux n'existaient pas.

On a affaire ici non pas à une conséquence *causale* mais à une conséquence *logique*, c'est-à-dire opérant à partir des seules ressources du langage, v. CONSÉQUENCE; INFÉRENCE.

3. Argumentations, causes, effets; mobiles et motifs

La terminologie des argumentations mettant en jeu la cause est floue; on distinguera d'une part, la *construction* argumentative du lien causal, et, d'autre part, son *exploitation* argumentative.

(i) **L'argumentation établissant une relation causale**, ou **argumentation causale**, permet d'établir l'existence d'une relation de causalité entre deux faits et d'éliminer les "fausses causes". La méthodologie causale est au centre de la pensée aristotélicienne. v. CAUSALITÉ (II).

(ii) **Les argumentations exploitant une relation causale** présupposent l'existence d'une relation causale. Dans ce second cas, on distinguera :

— **L'argumentation par la cause**, qui "descend" de la cause à l'effet. Elle s'appuie sur un fait-argument auquel est attribué un statut de *cause*, pour reconstruire ses effets, v. CAUSALITÉ (III).

— **L'argumentation par les conséquences ou les effets**, qui "remonte" de l'effet à la cause. Elle s'appuie sur un fait-argument auquel est attribué un statut d'*effet*, pour reconstruire sa *cause*. v. CONSÉQUENCE.

— **L'argumentation pragmatique** est une forme d'argumentation par les conséquences. Pour prendre une décision (assimilée à une cause), on s'appuie sur une évaluation positive ou négative de ses conséquences, v. PRAGMATIQUE.

— **Différentes formes d'argumentations par les mobiles et les motifs** alignent la relation "mobile-acte" sur la relation "cause-effet", v. MOBILES ET MOTIFS.

— Les argumentations *a priori* et *a posteriori*, *propter quid* et *quia*, assimilent parfois conséquence causale et déduction logique, v. A PRIORI, A POSTERIORI.

■ Causalité (II) : Argumentation établissant et réfutant l'existence d'un lien causal

1. Argumentation causale

L'*argumentation causale* établit l'existence d'un lien causal entre deux types de faits. On constate d'une part, que (1) l'utilisation des pesticides s'intensifie, et d'autre part que (2) les abeilles disparaissent. Existe-t-il une relation causale entre ces deux faits, autrement dit des affirmations comme les suivantes sont-elles vraies ?

L'utilisation des pesticides *cause* la disparition des abeilles.

L'utilisation des pesticides *est en train de faire disparaître* les abeilles.

On utilise les pesticides et les abeilles disparaissent (avec un sous-entendu causal).

Il peut y avoir désaccord sur cette conclusion, alors même qu'il y a accord sur les faits considérés :

On utilise des pesticides et les abeilles disparaissent, c'est entendu. Mais...

L'investigation causale part d'un fait saillant, comme "*les abeilles disparaissent*", "*le climat change*", dont on recherche la cause ; en général, plusieurs faits sont évoqués comme des causes possibles, qui fonctionnent comme des *explications* du phénomène. On aboutit ainsi à une *stase de causalité*, qui se manifeste par la confrontation de ces deux hypothèses :

L1 : — *C'est l'augmentation de l'activité solaire qui provoque le changement du climat.*

L2 : — *C'est l'émission croissante de gaz à effet de serre qui provoque le changement du climat.*

Ces causes explicatives s'intègrent elles-mêmes à de plus vastes théories sur l'équilibre climatique du globe terrestre ; à travers de telles affirmations causales locales, ce sont des conceptions du monde physique et social qui s'affrontent.

L'affirmation d'une relation causale repose donc sur le montage d'expérimentations et sur le report d'observations cruciales. La détermination des causes se fait selon une méthodologie dépendant du domaine. L'expérimentation causale, faisant intervenir l'observation et l'expérience ordinaires. Je souffre d'une allergie. Quel est l'allergène possible ? Hier je suis allé à la piscine et j'ai mangé des fraises. Deux candidats possibles au statut de cause allergisante, les fraises ou les produits d'entretien pour la piscine. Vérification : manger des fraises sans se baigner, se baigner sans manger de fraises. Si je n'ai pas de chance, je dois approfondir l'enquête, et avoir recours à un spécialiste, qui procèdera fondamentalement de la même manière. Si j'ai de la chance, l'allergie se manifeste dans un cas et pas dans l'autre, et j'ai trouvé l'allergène. Comme l'état de crise allergique est indésirable, je raisonne pragmatiquement par la conséquence négative, et j'élimine la cause : ce genre de récit est le report d'une expérimentation causale.

2. Réfutation des affirmations causales

L'établissement correct d'une relation causale est une exigence fondamentale, sur le plan scientifique comme sur le plan de la vie ordinaire, que le but du discours soit de montrer qu'il existe une relation causale entre deux faits (*argumentation causale*), ou de montrer qu'une telle relation est sous-jacente à une argumentation exploitant la cause (*argumentation par la cause et par l'effet*).

Le souci de la détermination correcte de la relation causale est à la base de la pensée aristotélicienne. Il y a fallacie causale (dite de la fausse cause) lorsqu'une relation causale est affirmée entre deux phénomènes qui n'en ont aucune. C'est une fallacie considérée par Aristote comme *indépendante du discours*, parfois désignée par son nom latin *non causa pro causa*, "non-cause" prise pour une cause, v. FALLACIEUX (III).

“Fumer donne le cancer” : en toute rigueur, l’existence positive d’une telle relation ne peut être montrée ou démontrée ; on ne peut que la considérer comme un “reste”, persistant lorsque toutes les autres possibilités ont été exclues. L’imputation causale est révisable. Pour pouvoir affirmer que tel lien entre deux faits est effectivement de type causal, il faut répondre au discours “contre l’existence d’une relation de causalité”, dont les grands traits sont les suivants.

(i) **Le prétendu effet n’existe pas** — Les faits ne sont pas clairement établis : on réfute l’affirmation causale “*l’emploi des pesticides est la cause de la disparition des abeilles*” en montrant que les abeilles disparaissent peut-être de telle zone, mais qu’à l’échelle de la région, il y en a toujours autant ; elles n’ont pas *disparu*, elles se sont *déplacées*. C’est le fameux cas de la dent d’or de Fontenelle : on recherche la cause d’un effet qui n’existe pas.

« Assurons nous bien du fait, avant de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d’avoir trouvé la cause de ce qui n’est point. Ce malheur arriva si plaisamment, sur la fin du siècle passé à quelques savants d’Allemagne, que je ne puis m’empêcher d’en parler ici. En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d’or, à la place d’une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine à l’université de Helmstad, écrivit, en 1595, l’histoire de cette dent, et prétendit qu’elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu’elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d’or ne manquât pas d’historiens, Rullandus en écrit encore l’histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d’or ; et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit sur la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu’il fût vrai que la dent était d’or. Quand un orfèvre l’eût examinée, il se trouva que c’était une feuille d’or appliquée à la dent avec beaucoup d’adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l’orfèvre. Rien n’est plus naturel que d’en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n’avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d’autres qui s’accommodent très bien avec le faux. »

Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *Histoire des Oracles* [1686],
Londres, 1785, p. 21-23.

(ii) **L'effet existe indépendamment de la prétendue cause** — La cause déterminante agit à tout coup ; si C est cause de E, on ne peut pas avoir C sans E ; si on chauffe un métal, il se dilate forcément. On peut donc réfuter une affirmation causale en montrant que l'effet persiste alors que la cause est absente : si on peut démontrer que les abeilles *disparaissent aussi* de zones où *l'on n'emploie pas de pesticides*, les pesticides sont mis "hors de cause", dans tous les sens du terme *cause*.

(iii) **Il y a non pas causalité mais concomitance** — Ce n'est pas parce que A accompagne ou précède régulièrement B qu'il est la cause de B. Le coq chante régulièrement avant le jour, mais il n'est pas la cause du lever du soleil. La prise d'un antibiotique s'accompagne d'un sentiment de fatigue, or la cause de cette fatigue n'est pas l'antibiotique mais l'infection qu'il a précisément pour effet de combattre. Le principe général de vérification d'une relation causale est toujours le même : on supprime l'agent dont on pense qu'il est la cause, et on voit si l'effet est toujours là. Si on élimine le coq, le soleil se lève toujours ; si on ne prend pas d'antibiotique, on est (encore plus) fatigué.

L'emploi de pesticides est en effet concomitant de la disparition des abeilles ; mais dans les zones où l'on a supprimé les pesticides, les abeilles ont continué à disparaître au même rythme. La cause est à chercher ailleurs : peut-être ne supportent-elles pas les changements climatiques ?

Les erreurs d'imputation causale (ii) et (iii) sont bien repérées dans la théorie ancienne des fallacies, qui les désigne par deux expressions latines :

Fallacie de l'antibiotique : *cum hoc, ergo propter hoc* : "avec, donc à cause de" : A accompagne B, donc A est cause de B.

Fallacie du coq : *post hoc, ergo propter hoc* : "après, donc à cause" : B apparaît après A, donc A est cause de B.

(iv) **Une autre cause** peut avoir le même effet : on peut être fatigué parce qu'on s'est dépensé physiquement, parce qu'on a une infection, ou parce qu'on est déprimé.

(v) **On a affaire à une causalité complexe**, la conjonction de plusieurs causes est nécessaire pour produire un certain effet ; c'est le cas des crises économiques, ou du cancer du poumon.

La détermination des causes permet d'établir la responsabilité des agents humains qui ont mis en branle la machinerie causale. Si la causalité est complexe, il est possible aux accusés de soutenir qu'ils ne sont responsables que d'un *facteur causal* qui, à lui seul, n'aurait pas eu d'effet. Une personne décède lors de son arrestation, dont tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elle a été menée de façon virile ; l'autopsie montre que cette personne souffrait d'une faiblesse cardiaque :

L'avocat : — *Si la police ne l'avait pas rudoyé, il ne serait pas décédé. La police est responsable.*

La police : — *S'il n'avait pas été malade avant, il ne serait pas décédé. La police n'est pas responsable.*

En cas de forte pollution, les autorités municipales s'excusent de la même façon auprès des personnes souffrant d'affections respiratoires : *"les gens normaux n'ont pas de problème"*.

(vi) **C'est l'effet qui nourrit la cause** : le *feed back* est une sorte de cercle vicieux causal : la fusion atomique fait monter la température et l'élévation de la température accélère la fusion. Dans le domaine social, ce genre de mécanisme est invoqué pour rejeter une proposition d'action particulière, arguant qu'elle va non pas combattre mais *aggraver* ce qu'elle prétend combattre :

L1 : — *Pour combattre la récession, il faut renforcer / réduire les services publics.*

L2 : — *Mais le renforcement / la réduction des services publics vont renforcer la récession.*

On peut toujours réfuter une mesure en affirmant qu'elle aura telles et telles conséquences indésirables (*certaines*) qui l'emportent sur ses (*prétendus*) avantages, v. PRAGMATIQUE. Dans le cas présent la réfutation est radicale, l'effet pervers étant non pas un quelconque effet latéral inaperçu de l'auteur de la proposition, mais exactement l'inverse de l'effet qu'il en attend. C'est un cas d'inversion pure et simple de la causalité (voir *infra*), fréquent dans le discours polémique.

(vii) **Dans le cas des prophéties autoréalisatrices**, l'annonce d'un événement est cause de l'événement :

L1_1 : — *En vérité, je vous le dis : il va y avoir une pénurie alimentaire !*
donc les gens se ruent dans les magasins et il y a pénurie alimentaire.

L1_2 : — *Alors, je vous l'avais bien dit !*

L2 : — *Si vous n'aviez pas semé la panique, il n'y aurait pas eu de pénurie.*

La prophétie autoréalisatrice est voisine de la manipulation : *"Nous allons certainement vers la guerre, donc nous devons réarmer et conscientiser la population. — Maintenant, nous sommes les plus forts, et notre peuple est derrière nous. Nous pouvons faire la guerre"*.

(viii) **Conversion de la cause et de l'effet**. Le retournement de la cause et de l'effet est une forme de réfutation utilisée dans l'argumentation ordinaire sur les affaires humaines. On prend acte de l'existence d'une relation entre deux faits qui varient de façon concomitante. Pour rendre compte de cette concomitance, les uns affirment que la causalité va de A vers B, les autres de B vers A ; les protagonistes défendent les propositions converses < A est cause de B > et < B est cause de A >.

Pleure-t-on parce qu'on est triste ou est-on triste parce qu'on pleure ? L'agression provoque-t-elle la peur ou la peur l'agression ?

L1 : — *J'ai peur des chiens, ils mordent !*

L2 : — *Non, ils mordent parce qu'ils sentent que tu as peur.*

L1 : — *Si je suis agressif c'est parce qu'on me persécute!*

L2 : — *Non, on te persécute parce que tu es agressif.*

Dans le premier cas, les responsables et les coupables sont le mordeur ou le persécuteur, dans la seconde, le mordu ou le persécuté. Les célibataires se suicident plus que les gens mariés : ont-ils des problèmes parce qu'ils sont célibataires, ou sont-ils célibataires parce qu'ils ont des problèmes ?

Cette forme de réfutation par permutation de la cause et de l'effet est simple et radicale, lorsqu'elle peut s'appliquer, ce qui n'est pas possible par exemple dans le cas des abeilles et des pesticides. C'est sans doute pour cette raison qu'elle est particulièrement prisée de l'argumentation causale ordinaire, illustrant ainsi la force de tous les topoi jouant sur la permutation des termes. Il est plus excitant de soutenir que *c'est la politique qui détermine la morale*, ou que *c'est la morale qui détermine la politique*, que il n'y a pas de lien entre morale et politique. v. CONVERSE.

(ix) **Causalité, subjectivité, responsabilités** : “*Vous découpez mal la chaîne causale*” — L'expression de la problématique causale sous la forme < A est cause de B > est une simplification qui peut être excessive. Toute cause est elle-même causée — sauf Dieu, qui serait à la fois sa propre cause et cause de tout ce qui s'ensuit. Le phénomène agissant comme cause peut être lui-même construit comme l'effet d'une cause plus profonde, et ses effets sont de nouvelles causes pour de nouveaux effets. On n'a donc pas affaire à un lien entre deux termes, mais à une véritable *chaîne causale*, de longueur potentiellement infinie. On lisait en première page de *L'Équipe* du lundi 17 avril 1988 :

L'HORREUR!

Quatre-vingt quatorze personnes ont trouvé la mort, samedi, dans le stade de Sheffield, où devait se dérouler la demi-finale de la Cup Liverpool-Nottingham.

Typiquement, ce genre d'événement provoque une inquiétude qui stimule la recherche d'explications causales, sous le signe de la question *pourquoi*, sur laquelle titre *Le Figaro* du même jour :

FOOTBALL : POURQUOI TANT DE MORTS ?

Quatre explications pour le drame :

- + La folie des supporters + L'incurie de la police
- + La vétusté du stade + L'insuffisance des secours

Les réponses apportées par le journal à sa propre question relèvent, la première, d'une causalité large, les suivantes d'une causalité étroite. Le journal *Libération* affirme une causalité large :

94 morts dans la tribune du stade de Sheffield

L'ODIEUX DU STADE

Écrasés par la pression d'autres supporters, les victimes qui étaient venues assister au match de foot Liverpool-Nottingham Forest ont payé un tribut dramatique au sport-roi du pays de Thatcher.

Le journal *L'Humanité* combine des causes locales et des causes dites “plus profondes” :

Après le drame de Sheffield, Liverpool en deuil

LE DERNIER STADE DE L'HORREUR

9. morts et 170 blessés, au moins, tel est l'effroyable bilan de la catastrophe de Hillsborough. Les victimes sont, dans leur grande majorité, des enfants et des adolescents de milieux populaires, venus supporter debout leur équipe. La vétusté et le caractère ségrégatif des stades, la mainmise de l'argent sur le monde du football sont au banc des accusés. La destruction du tissu industriel et la désorganisation des loisirs qui en résulte ont leur part de responsabilité dans la transformation du sport et du jeu en activité à hauts risques.

L'examen de la chaîne causale mobilise des spécialistes sur chacun de ses segments : policiers et juges sur les causalités et responsabilités *étroites*, sociologues, économistes, politiciens et historiens sur les causalités et responsabilités *longues*, journalistes sur les deux. En résumé, quelle est la cause ? La fragilité de la cage thoracique des victimes, la mauvaise qualité des soins reçus, la lenteur des services de secours, l'impéritie des services de police, la vétusté du stade, l'avidité financière des organisateurs, la folie des supporters, les mouvements sociaux, le chômage, l'exclusion sociale, le système capitaliste... ? Désigner la cause, c'est désigner un *responsable* à l'action, ou à la vindicte, publiques. En outre, par le phénomène de causalité multiple, les chaînes causales s'entremêlent et les “fils causaux” s'enchevêtrent en un “tissu des causes”. L'argumentation, à partir de ce tissu, *tire des “fils causaux”*, et pose des causes *en coupant ces fils* en certains points. Ces points sont déterminés en fonction des intérêts et du programme d'action de l'argumentateur, qui peut ainsi trouver des responsables et des coupables.

L'argumentateur est tout entier dans le découpage de la chaîne causale qu'il opère, et dans la cause qu'il isole. Il serait donc illusoire de considérer que les argumentations s'appuyant sur des liens de causalité sont tout de même plus rigoureuses et moins subjectives que les argumentations s'appuyant, par exemple, sur l'analogie.

■ Causalité (III) : Argumentation par la cause

L'argumentation *par la cause* s'appuie sur l'existence d'une relation causale et d'une cause pour conclure (“descendre”) de la cause à l'effet ; elle est orientée vers le futur :

Argument :

On constate l'existence d'un fait *c*.

Ce fait *c* entre dans la catégorie des faits *C*.

Loi de passage :

Il existe une loi causale liant les faits *C* à des faits *E*.

Conclusion :

c aura un effet *e*, de type *E*.

La déduction causale est inséparable de la prédiction / prévision :

*Ce pont est en métal;
ce métal se dilate quand on le chauffe selon tel coefficient;
en été le pont se dilatera de telle longueur.*

Cette argumentation causale peut se prolonger dans une argumentation pragmatique. La dilatation peut avoir des conséquences dangereuses :

La dilatation peut tordre le métal.

auxquelles on doit remédier :

Il faut donc prévoir un espace de dilatation suffisant pour le tablier du pont.

V. CAUSALITÉ (I); CAUSALITÉ (II); CONSÉQUENCE; PRAGMATIQUE; A PRIORI, A POSTERIORI.

■ Cercle vicieux

On utilise également l'expression *pétition de principe* (lat. *petitio principii*). Dans cette expression, *pétition* signifie "demande" : Tricot considère que « la version *pétition de principe* que nous ne pouvons qu'adopter est d'ailleurs vicieuse : ce qu'on demande d'accorder, n'est non pas un principe mais la conclusion à prouver » (note à Aristote, *Top.*, VIII, 13, 162a30 ; note 2, p. 359). On peut cependant comprendre que l'argumentateur demande qu'on lui accorde, à titre, ou sous la forme d'argument ou de *principe*, ce qui est en question, c'est-à-dire la conclusion elle-même.

Le cercle vicieux est une fallacie indépendante du discours, V. FALLACIEUX. C'est un raisonnement prétendant prouver une chose par elle-même, en donnant comme argument pour une conclusion cette conclusion elle-même, d'où l'image du cercle. Sa forme schématique est :

A, puisque A.
A, donc A.

Il existe différentes formes de cercle vicieux (Aristote, *Top.*, VIII, 13 163a15-30 ; p. 359 sv.).

Répétition — Dans le cas le plus évident, on a affaire à une *répétition*, l'énoncé pris comme argument répète la conclusion. Dans le discours ordinaire, lorsque c'est strictement le même énoncé qui est répété :

Tu dois le faire parce que tu dois le faire. C'est comme ça parce que c'est pas autrement.

malgré le format < P parce que P >, on n'a pas affaire à une *pétition de principe* précisément parce qu'il ne s'agit pas de justification mais de refus de justification.

Reformulation — Dans les cas courant, il y a cercle vicieux lorsque la conclusion est une *reformulation* paraphrastique de l'argument :

*J'aime le lait parce que c'est bon.
Heureusement que j'aime le lait, si je ne l'aimais pas je n'en boirais pas, et ce serait dommage parce que c'est si bon.*

Quand on postule le résultat même qu'on doit démontrer, « c'est là une faute qui échappe difficilement à l'attention, mais elle est plus difficile à déceler dans le cas de synonymes, ou d'un terme et d'une expression ayant la même signification ». (Aristote, *Top.*, VIII, 13, 162b35 ; p. 360).

Dans la théorie de l'argumentation dans la langue, la notion d'orientation introduit de façon systématique une forme de biais qui n'est pas différent de la pétition de principe ; dire "*Pierre est intelligent, il pourra résoudre ce problème*" présente des allures déductives, alors que le prédicat "*est intelligent*" contient dans sa définition le prédicat "*peut résoudre les problèmes*". La problématique de l'argumentation comme *inférence* évolue vers celle de la dérivation d'une *reformulation*, qui peut avoir valeur d'explicitation. La pétition de principe n'est fallacieuse que dans la mesure où c'est strictement le même terme qui est répété, **v. BIAIS ; ORIENTATION ARGUMENTATIVE**.

Goethe a défendu l'idée que, dans toute argumentation, l'argument n'est qu'une variation de la conclusion ; d'où il s'ensuit que la rationalité argumentative n'est que vaine rationalisation :

« Il vaut toujours mieux exprimer tout simplement son opinion que de l'appuyer sur des preuves, car les preuves ne sont que les variations de l'opinion, et nos adversaires n'écoutent volontiers ni le thème ni les variations. »

Goethe, *Maximes et Réflexions*, en ligne : [http://textes.libres.free.fr/francais/johann-wolfgang-von-goethe_les-affinites-electives.htm], consulté le 20 septembre 2013.

Lois générale *ad hoc* — Les *Topiques* signalent le cas fréquent où l'on postule sous forme de loi universelle ce qui est en question dans un cas particulier (Aristote, *Top.* VIII, 12, 163a1 ; p. 360) :

*Les politiciens sont menteurs. Donc ce politicien est menteur.
Ce politicien est corrompu, puisque les politiciens sont corrompus.*

Le locuteur postule un principe *ad hoc*, dont la seule fonction est de s'appliquer au cas concerné. On peut également analyser ces cas comme des définitions mal construites : on considère le fait d'être corrompu comme une caractéristique essentielle des politiciens, alors qu'elle n'est qu'une caractéristique accidentelle, **v. DÉFINITION, ACCIDENT**. C'est une forme d'argumentation extrêmement répandue.

Présupposition mutuelle — Tous les cercles vicieux ne sont pas des reformulations. On a objecté à l'idée de miracle qu'elle fonctionnait en cercle vicieux : les miracles justifient la doctrine, prouvent qu'elle est vraie et sainte ; mais un fait n'est reconnu comme un miracle que par cette doctrine. C'est une forme de résistance à la réfutation :

L : — *Ce fait miraculeux prouve l'existence de Dieu.*
L2 : — *Mais ce fait n'est reconnu comme un miracle que par ceux qui croient en l'existence de Dieu.*

L2 peut ajouter que **L1** ne reconnaît pas d'autres faits tout aussi surprenants ; à quoi ce dernier répond que :

L1 : — *Ces autres faits sont des miracles opérés par le démon pour tromper les gens.*

Incertitude égale — Le terme *diallèle* est utilisé par les sceptiques, avec une signification identique à “cercle vicieux” :

« Le mode du diallèle arrive quand ce qui sert à assurer la chose sur laquelle porte la recherche a besoin de cette chose pour emporter la conviction ; alors, n'étant pas capables de prendre l'un pour établir l'autre, nous suspendons notre assentiment sur les deux. » (Sextus Empiricus, *Esq. pyr.*, I, 15, 169 ; p. 143)

Cette définition introduit un nouveau concept de cercle vicieux, qui ne porte plus sur l'équivalence sémantique ou sur la relation épistémique, mais sur la base même de l'argumentation, qui demande que l'on fonde l'incertain (la conclusion) sur du plus assuré (l'argument). Les sceptiques vont donc s'attacher à montrer que, systématiquement, l'argument n'est pas plus certain que la conclusion. En ce sens, ils sont les premiers déconstructionnistes.

Circularité dans l'explication — La circularité touche non seulement l'*inférence*, mais également l'*explication* : une explication est circulaire, si l'explication (l'*explanans*) est au moins aussi obscure que le phénomène à expliquer (l'*explanandum*).

■ Charge de la preuve

📌 On utilise parfois l'expression latine “*onus probandi*”, lat. *onus* “charge, fardeau” ; *probandi*, de *probare* “rendre croyable, faire accepter, prouver”.
Ang. *burden of proof*.

La charge de la preuve joue un rôle fondamental en argumentation. C'est un principe conservateur, comme le principe d'inertie en physique : “*Je continue à faire la même chose à moins que vous ne me donniez une bonne raison de changer*”. Mill rappelle l'anecdote des habitants de Locres qui concrétise bien la lourdeur de la charge de la preuve imposée par une société conservatrice :

« Selon ce point de vue, celui qui défend une vérité nouvelle devrait être légalement tenu de s'avancer comme celui qui proposait une nouvelle loi à la ville de Locres : avec une corde au cou et prêt à être garrotté, si, après l'avoir écouté, l'assemblée, n'adoptait pas immédiatement ses propositions. Ceux qui traitent ainsi leurs bienfaiteurs ne doivent pas tenir leurs bienfaits en grande estime. Il me semble que cette vision des choses est propre à ceux qui pensent qu'autrefois on a pu rechercher des vérités nouvelles, mais que maintenant nous en sommes suffisamment pourvus. »

John Stuart Mill, *On Liberty* [1859], Harmondsworth, Penguin Classics, 1987, p. 88-89.

Ce principe est définitoire du rôle de proposant, qui est celui des partenaires qui supporte la charge de la preuve. Il fournit également une définition de la doxa : un “endoxon” (une proposition de la doxa), plus qu’une croyance “probable”, est une croyance sur laquelle ne pèse pas la charge de la preuve, et qui est, en conséquence, considérée comme “normale”.

En droit, l’attribution de la charge de la preuve détermine légalement qui doit prouver quoi, et elle fonde l’appel aux précédents.

De nombreuses stratégies de débat s’interprètent par la volonté d’inverser la charge de la preuve, de la rejeter sur l’adversaire : elle cesse alors d’être une caractéristique préalable du débat pour devenir un enjeu du débat. La stabilisation de la charge de la preuve apparaît en fin de compte comme une convention acceptée par les participants, dans un échange dialectique au sens historique du terme, ou comme un prérogative institutionnelle, imposée aux participants par le tiers.

La charge de la preuve pèse sur l’innovation, c’est-à-dire sur celui qui conteste une proposition admise comme sur celui qui avance une proposition nouvelle. Dans l’un et l’autre cas, ils doivent fournir de bonnes raisons ; lorsque Descartes met en doute toutes ses croyances, il justifie cette opération radicale par l’hypothèse du Malin Génie (Descartes [1641]), v. RÈGLES.

On pourrait également se demander si, dans certains domaines, la charge de la preuve n’est pas inversée : “c’est nouveau, ça vient de sortir !” est un argument en faveur du produit dont il s’agit. On a besoin de bonnes raisons pour *ne pas* suivre la mode.

Charge de la preuve et initiative — Hamblin a redéfini la charge de la preuve dans un jeu de langage comme la détermination du joueur à qui revient l’initiative du premier coup. Cette définition peut être transposée aux interactions plurilocuteurs fortement argumentatives, où l’on constate que le premier tour de parole est très généralement alloué à la personne qui fait la proposition qui sera discutée. Ainsi, dans un débat sur la légalisation de la drogue, l’animateur adresse la première question à un *partisan*, et non pas à un opposant à la légalisation.

La charge de la preuve est relative à une question et à une proposition. Si l’opposant avance une contre-proposition, il supporte normalement la charge de la preuve sur ce point.

La charge de la preuve peut varier avec le groupe ou le site sur lesquels a lieu le débat. Si la doxa du groupe est qu’aucun interdit ne doit frapper la consommation de la drogue, alors, dans ce groupe, c’est le partisan de l’interdit qui doit prouver.

■ Châtiments et récompenses

Le philosophe chinois Han-Fei propose une théorie du pouvoir comme usage expert des « deux manipules » (Han-Fei, *Tao*), qui sont les deux intérêts matériels motivant les actions humaines, les *châtiments* et les *récompenses*, hors de tout souci de rationalité ou de valeur d’un autre type, comme la justice. La gestion des actions humaines

exploite deux mouvements psychiques antagonistes, la *peur* et la *souffrance* du châtimement ; le *désir*, puis la *joie* de la récompense. Les actes argumentatifs par excellence seraient ainsi la *promesse* (de récompense) et la *menace* (de châtiments) — si l'on admet qu'argumenter c'est persuader de faire ceci, ou dissuader de faire cela, **V. Autorité ; Pragmatique.**

La locution courante “manier la carotte et le bâton” associe ces deux formes d’appel à l’intérêt financier. L’argument dit *ad baculum* devrait plutôt être nommé *ad baculum carotamque*. On s’est intéressé principalement à l’argument du bâton, comme si l’argument de la carotte était tout de même plus acceptable ou plus rationnel. On peut également appeler “argument du portefeuille” l’argument de la carotte et du bâton utilisé par celui qui impose ses décisions par des sanctions financières (*frapper au portefeuille*) et des récompenses : “travaillez plus sinon vous serez renvoyés” (menace) ; “travaillez plus, vous gagnerez plus” (récompense). Il s’agit de “faire, parce que sinon...” ou de “faire, parce que ça rapporte”.

L’argument du portefeuille est parfois désigné sous son nom latin, *ad crumenam* (lat. *crumena* “bourse” ; ang. *argument to the purse*). Sterne le mentionne de façon plaisante, dans *Tristram Shandy*, au moment où on fait intervenir l’argent dans la discussion :

« C’est donc, interrompt mon père, usant alors de l’argument *Ad crumenam* – et je parie volontiers là-dessus vingt guinées contre une couronne [...] c’est donc que ce Stevinus était quelque ingénieur ayant écrit quelque chose touchant directement ou non l’art des fortifications. »

Laurence Sterne, *Vie et Opinions de Tristram Shandy, gentilhomme* [1946], trad. française de Ch. Mauron, Paris, 10/18, 1975, p. 149-150 (éd. anglaise *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman* [1760-1767]).

En toute généralité, récompenses et châtiments manipulent ce que toutes les femmes et tous les hommes sont supposés désirer, soit *honos, uoluptas, pecunia* : la gloire, le pouvoir, le plaisir, l’argent. **v. VALEUR.**

■ Chaudron, arg.

Dans *L’interprétation des rêves* [1900], à propos de l’interprétation du rêve de l’injection faite à Irma, Freud rappelle l’histoire du chaudron pour désigner une défense incohérente avançant des justifications incompatibles :

« Tout ce plaidoyer – car ce rêve n’est rien d’autre qu’un plaidoyer – rappelle la défense de cet homme à qui son voisin reprochait de lui avoir rendu un chaudron en mauvais état : “Premièrement, je te l’ai rendu en bon état ; deuxièmement, ton chaudron était déjà percé quand je te l’ai emprunté ; troisièmement, je ne t’ai jamais emprunté de chaudron”. Tout est parfait ; il suffit que l’un de ces trois moyens de défense soit jugé valide, pour que l’on doive acquitter cet homme. » (Freud [1900], p. 92)

Le voisin cumule toutes les répliques défensives possibles (v. *STASE*), sans se soucier du fait que, cumulées sur un même fait, elles sont contradictoires :

- (1) *Je n'ai jamais emprunté de chaudron* : rejette la responsabilité du dommage.
- (2) *Je te l'ai rendu en bon état* : nie l'existence du dommage ; incompatible avec (3), (4) et (5).
- (3) *Ce n'est pas moi qui l'ai percé* : nie la responsabilité du dommage constaté ; incompatible avec (2).
- (4) *Le trou y était déjà quand tu me l'as prêté* : rejette la responsabilité du dommage ; incompatible avec (1) et (2).
- (5) *C'est un tout petit trou* : minoration du dommage ; incompatible avec (2).

On dit *argument du chaudron*, mais il faudrait parler de l'*argumentation* du chaudron pour désigner un discours qui appuie une conclusion d'une série d'arguments convergents pour disculper le locuteur, mais incompatibles entre eux. v. *COHÉRENCE* ; *AD HOMINEM* ; CONTRAIRES.

■ Circonstances

La notion de circonstance intervient dans deux formes d'argumentation :

- la fallacie d'omission des circonstances pertinentes ;
- l'argumentation par les circonstances.

L'expression anglaise "*circumstantial ad hominem*" est un faux-ami. Les *circumstances* dont il s'agit sont les caractéristiques propres de la personne mise en cause dans l'argumentation *ad hominem*, v. *AD HOMINEM*.

1. Fallacie d'omission des circonstances pertinentes

▮ La fallacie d'omission des circonstances est parfois désignée par l'expression latine de fallacie *secundum quid*, qui abrège l'expression latine "*a dicto secundum quid ad dictum simpliciter*", "d'une affirmation restreinte à une affirmation absolue". Angl. : "*the use of words absolutely or in a certain respect*".

La fallacie d'omission des circonstances est classée comme une fallacie hors du discours ; elle survient « quand une expression employée particulièrement est prise comme employée absolument » (Aristote, *R. S.*, 5, 166b35 ; p. 15) et inversement.

Cette fallacie consiste à négliger dans l'analyse des données contextuelles pertinentes. Lorsqu'il s'agit de la reprise d'un discours, cette stratégie peut correspondre à une radicalisation des affirmations de l'adversaire. On dit alors que la fallacie traite comme une affirmation *absolue* ce qui avait été affirmé *sous réserve*, dans un contexte particulier, avec *des intentions* bien précises.

Pour que la réfutation soit valide, il faut qu'elle porte exactement sur l'expression qui a été avancée, en tenant compte des réserves qui ont été exprimées. La fallacie est particulièrement vicieuse lorsqu'elle fait prendre en charge à un locuteur ce qu'il

avait fait dire à un énonciateur auquel il ne s'identifiait pas, autrement dit, on lui fait prendre en charge ce qu'il n'avait admis qu'à titre de concession :

Michel Rocard : — *La France ne peut pas accueillir toute la misère du monde, mais elle doit en prendre sa part.*

Reprise : — *Comme l'a dit M. Rocard, "La France ne peut pas accueillir toute la misère du monde".*

Comme les circonstances peuvent rendre vraie ou fausse une affirmation empirique, il est toujours possible d'ironiser, **V. IRONIE ; ACCIDENT** :

L1 : — *Il fait beau* (dit le matin, alors qu'il fait beau).

L2 : — *Ah ah ! et toi qui dis qu'il fait beau* (dit le soir, alors qu'il pleut).

2. Argumentation par les circonstances

L'argumentation par les circonstances permet d'établir indirectement l'existence d'un fait (dans les termes de la théorie des stases, il s'agit d'une cause conjecturale) : "*A-t-il commis ce crime ?*" (Cicéron, *Top.*, XI, 50 ; p. 82). L'argumentation par les circonstances exploite des indices périphériques d'une action, qui n'ont pas de valeur réellement probatoire, mais qui néanmoins pointent vers un fait qu'elles suggèrent sans réellement le prouver. Il s'agit d'indices non nécessaires :

Question : — *Est-il corrompu ?*

Accusateur : — *Certainement. Il avait des besoins d'argent ; on l'a vu échanger de grosses enveloppes ; et puis a acheté une grosse voiture.*

Pour établir un fait douteux, on doit « chercher les circonstances qui ont précédé le fait, qui l'ont accompagné, qui l'ont suivi » (Cicéron, *Top.*, XI, 51 ; p. 83) : on trouve ainsi « le rendez-vous [...] l'ombre d'un corps [...] la pâleur [...] et autres indices du trouble et du remords » (*ibid.*, XI, 53 ; p. 83). Bossuet est également intéressé par le travail du détective :

« *Il est sorti en murmurant... : c'est argumenter par ce qui précède ; on l'a vu se couler derrière un buisson... voilà ce qui accompagne. [...] une joie maligne, qu'il tâchait de tenir cachée, a paru sur son visage avec je ne sais quoi d'alarmé : voilà ce qui suit.* » ([1677], p. 140)

Les indices sont de trois types, selon qu'ils précèdent, accompagnent ou suivent l'action. Ces indices peuvent être "antérieurs, concomitants ou postérieurs" au fait (*ante rem, cum re, post rem*, Cicéron, *Top.*, p. 82-83) ; Bossuet parle « [d']adjoincts ou conjoincts ; antecedens ; consequens » ([1677], p. 140).

3. Une terminologie flottante

Le § 53 des *Topiques* de Cicéron traite des arguments tirés « des conséquences, des antécédents, des choses contradictoires [*ex consequentibus et antecedentibus et repugnantibus*] » (*Top.*, XI, 53 ; p. 83). Il s'agit dans ce paragraphe d'antécédence et de

conséquence *logiques*, de liens sémantiquement « nécessaires » (*ibid.*), qui renvoient aux questions du raisonnement dit *a priori* et *a posteriori*, à la définition, aux règles de l'implication et au principe de contradiction. V. A PRIORI, A POSTERIORI; DÉFINITION; CAUSE; IMPLICATION; DÉDUCTION; PRINCIPE DE CONTRADICTION.

Bossuet parle, au sujet de l'argument par les circonstances, de lieux « tirés de ce qui précède, de ce qui accompagne et de ce qui suit [l'action], *ab antecedentibus, ab adjunctis, a consequentibus* » ([1677], p. 140). Ici, les liens des événements antérieurs et postérieurs à l'événement principal sont non plus sémantico-logiques mais *chronologiques* (le changement de préposition – *ex antecedentibus* pour la conséquence logique et le lien nécessaire vs *ab antecedentibus* pour l'antériorité temporelle – n'a rien à voir avec cette distinction).

Par ailleurs le mot latin *adjuncta* désigne dans Cicéron tout ce qui accompagne l'action, avant, pendant, après ; dans Bossuet, il désigne seulement des circonstances coprésentes de l'action.

■ Classe argumentative ► Échelle argumentative

■ Cohérence, arg.

L'expression fondamentale de la cohérence argumentative est la non-contradiction, V. NON-CONTRADICTION; ABSURDE. Ce principe fondamental pour l'argumentation ordinaire a fait l'objet d'une élaboration spéciale en droit.

1. Cohérence du système et stabilité des objets de loi

¶ Lat. arg. *a cohærentia*, de *cohærentia*, "formation en un tout compact" ; ang. arg. *from coherence*.

¶ Lat. *in pari materia* : lat. *par*, "égal, pareil" ; *materia*, "thème, sujet" ; argument "dans un cas semblable, sur le même sujet". Ang. *in a like matter, upon the same subject, similarly*.

Principe de cohérence des lois, *a cohærentia* — Ce principe de droit pose que, dans un système légal, deux normes ne peuvent entrer en contradiction ; on dit que le système ne connaît pas d'antinomies. Une ligne argumentative peut donc être rejetée si elle conduit à considérer que deux lois sont contradictoires ; c'est une forme d'argumentation par l'absurde. En pratique, ce principe exclut la possibilité qu'un même cas soit réglé de deux façons différentes par la justice.

Par application de ce principe, si deux lois entrent en contradiction, on dit qu'elles ne le font qu'en apparence, et qu'en conséquence elles doivent être interprétées de façon à faire disparaître la contradiction. Si l'une d'elles est obscure, elle doit être éclairée par une autre moins douteuse.

L'argument *a coherentia* est invoqué lorsqu'il s'agit de résoudre les conflits de normes. Pour prévenir ce genre de conflit, le système juridique prévoit des *adages*, qui sont des méta-principes interprétatifs, comme "la loi la plus récente l'emporte sur la plus ancienne" (*lex posterior derogat (lex) priori*).

Principe de stabilité de l'objet de la loi, *in pari materia* — L'argument *a coherentia* porte sur la non-contradiction *formelle* des lois dans un système juridique. L'argument *in pari materia*, ou argument *du même sujet*, exploite une forme *substantielle* de la cohérence : il demande qu'une loi soit comprise dans le contexte des autres lois portant sur les mêmes êtres (personnes, choses, actes), ou ayant un même but, un même "sujet".

La définition donnée du sujet de la loi doit être stable et cohérente. Seule la stabilité des catégories légales permet à l'argumentation *a pari* de fonctionner. **V. A PARI; TAXINOMIE ET CATÉGORIES.**

Le principe de cohérence pousse le législateur à harmoniser le système des lois sur un même thème ; la question de la délimitation de ce qui constitue un même sujet et l'ensemble des lois sur un même sujet peut se poser. Par exemple, les lois antiterroristes forment un ensemble pour lequel il est nécessaire de s'assurer que son objet reste constant. La définition du terrorisme visé par chaque disposition légale doit être la même dans chacun des passages qui mentionnent le terme. Si ce n'est pas le cas, ces lois demandent à être rendues cohérentes, ce qui suppose qu'elles sont sous-tendues par une politique constante et, elle-même, cohérente.

2. Argument de l'incohérence narrative

On peut réfuter une accusation en montrant que le récit accusatoire comporte des incohérences :

L1 : — C'est à vous que le crime profite, vous l'avez assassiné pour hériter !

L2 : — À ce moment là j'aurais dû assassiner aussi son autre légataire.

L'accusation devra prouver que L2 avait l'intention d'assassiner aussi l'autre héritier ou trouver d'autres mobiles. La défense part de la ligne d'action proposée par l'accusation pour montrer que ses actes n'entrent pas dans ce scénario ; le récit accusatoire comporte des failles ou des contradictions. C'est un cas particulier d'argumentation *ad hominem*.

L'argument de l'accusation incohérente exploite le principe de rationalité comme adéquation d'une conduite à un objectif. L'accusé peut réfuter le récit accusatoire en montrant que, d'après ce récit, il aurait agi de manière non pas incohérente, mais chaotique, maladroite, peu rusée :

Vous dites que je suis l'assassin. Mais il a été prouvé que, juste avant le crime, j'ai passé une heure au café en face du domicile de la victime, tout le monde m'a vu. Ce n'est pas une conduite cohérente de la part d'un assassin que de s'afficher ainsi sur les lieux de son crime.

Toutes les faiblesses relevées dans le scénario de l'accusation peuvent alors servir à disculper l'assassin.

Le principe de *cohérence des lois* et le principe de *stabilité du sujet de la loi* portent sur la cohérence du système légal. L'argument de *l'incohérence ou de l'inconséquence* du récit exploite les ressources de la rationalité narrative : tous les récits d'excuse, tous les récits mêlés à de l'argumentation sont vulnérables à ce type de réfutation. Réciproquement, l'argument est vraisemblable parce que l'histoire est plausible et parce que le locuteur sait la raconter.

Ces formes d'incohérence correspondent aux stratégies relevées dans les topoi n° 25 et n° 27 de la *Rhétorique* d'Aristote (*Rhét.*, II, 23, 1400a35-b1; 1400b5-20; trad. Chiron, p. 400; p. 399). v. **TYPLOGIES** (i).

■ Comparaison, arg.

L'étiquette *argument par la comparaison* (*a comparatione*) est utilisée dans plusieurs sens différents, correspondant à l'argumentation *a fortiori*, à l'argumentation *a pari*, ainsi qu'à l'argumentation par analogie structurelle.

Comparaison intra-catégorielle — Deux êtres appartenant à une même catégorie sont identiques du point de vue de la catégorie. Ils peuvent cependant être comparés : — du point de vue de leur position par rapport à la sous-catégorie prototypique de cette catégorie. Un rat et une baleine sont identiques en ce qu'ils sont des mammifères ; si on considère que le prototype du mammifère est la vache, alors le rat est plus proche de la vache que de la baleine. v. **TAXINOMIE ET CATÉGORIES** ; **ANALOGIE** (iii). — s'ils appartiennent à une catégorie graduelle, alors ils peuvent entrer dans des argumentations *a fortiori*. Le certificat d'études est un diplôme, le brevet des collèges est un diplôme comparable et supérieur ; si un titulaire du certificat d'études peut être candidat, alors *a fortiori* un titulaire du brevet des collèges peut être candidat, à moins qu'une disposition bloque l'application de *a fortiori*, en réservant le concours aux seuls titulaires du certificat d'études, v. **A FORTIORI**.

Comparaison, catégorisation et argumentation *a pari* — La comparaison est l'acte par lequel on établit si deux individus, deux situations, deux systèmes... présentent ou non certaines similitudes, v. **ANALOGIE** (ii). Elle est ainsi à la base de l'opération de catégorisation, v. **CATÉGORISATION**, donc de l'argumentation *a pari*, et, si on prend le résultat de l'opération pour l'opération elle-même, l'argumentation par la comparaison est un autre nom de l'argumentation *a pari*, v. **A PARI**.

Comparaison et analogie structurelle, v. **ANALOGIE** (iv) ; **EXEMPLE**.

■ Complétude, arg.

▮ Argument *a completudine*, lat. *completudo*, “complétude”.

En droit, l’argument de la complétude suppose que le système du droit est complet, c’est-à-dire qu’il n’y a pas de vide juridique (de lacune dans la législation, de silence du législateur). En conséquence, tous les cas soumis au juge peuvent être rapportés à une loi ou à une interprétation fondée de la loi. Le principe de complétude est corrélatif de *l’obligation de juger* : le juge ne peut pas s’excuser en arguant de trous dans le dispositif légal. Il suppose que tous les actes humains sont qualifiables par la loi comme interdits, permis ou obligatoires.

À travers ce principe est posé le problème du traitement des lacunes en droit, qui apparaissent en fonction de l’évolution de la société (Tarello 1972, cité dans Perelman 1977, p. 55). Un méta-principe comme le suivant permet de clore le système de jugement :

« Dans les matières civiles, le juge, à défaut de loi précise, est obligé de procéder conformément à l’équité ; pour décider suivant l’équité, il faut recourir à la loi naturelle et à la raison, ou aux usages reçus, dans le silence de la loi primitive. »

Fortuné Anthoine de Saint Joseph, *Concordance entre les codes civils étrangers et le Code Napoléon*, 2^e édition, t. II, Paris, Cotillon, 1856, p. 460.

L’argument de la *complétude* fonctionne en parallèle avec le topos du *législateur impuissant*, la nature des choses rendant l’application de la loi impossible, v. **FORCE DES CHOSES**.

■ Composition et division

▮ Lat. *fallacia compositionis* ; ang. *composition of words, division of words*.

La fallacie de composition et division fait partie de l’ensemble des fallacies “en dépendance du discours” (*vs* fallacies indépendantes du discours) : c’est une fallacie de *mots*, non pas de *choses* ou de *méthode*, v. **FALLACIEUX** (III). Elle est traitée dans les *Réfutations Sophistiques* (p. II-12) et dans la *Rhétorique* (II, 24 ; p. 128).

L’étiquette *argumentation par la division* est parfois utilisée pour désigner l’argumentation au cas par cas, v. **CAS PAR CAS**.

1. Grammaire de la composition et de la division

La composition et la division mettent en jeu la conjonction *et*, qui coordonne :

— des syntagmes : (N° et N¹) + Verbe

(1) *Pierre et Paul sont venus.*

(2) *Pierre a fumé et prié.*

— des énoncés : (N^0 + Verbe) et (N^1 + Verbe)

(3) *Pierre est venu et Paul est venu.*

(4) *Pierre a fumé et Pierre a prié.*

Dans la terminologie logico-grammaticale aristotélicienne, on dit que :

(3) et (4) sont obtenus par division à partir de (1) et (2) respectivement.

(1) et (2) sont obtenus par composition à partir de (3) et (4) respectivement.

Les énoncés “composés” et “divisés” sont parfois équivalents sémantiquement et parfois non.

(i) **Équivalents** : les énoncés (1) et (3) d’une part, (2) et (4) d’autre part sont en gros équivalents, même si on peut se demander si (1) n’implique pas que Pierre et Paul sont venus *ensemble*, alors que (3) pas forcément.

Dans ce cas, on dit que la composition et la division sont possibles. La coordination des syntagmes permet d’éviter la répétition. Les deux énoncés sont en relation de paraphrase.

(ii) **Non équivalents** : parfois il n’y a pas équivalence entre coordination de syntagme et celle de phrase. Les phénomènes en jeu sont de types très différents.

— Les *significations* de l’énoncé divisé et celle de l’énoncé composé ne sont pas les mêmes :

Pierre s’est marié et Marie s’est mariée.

≠ *Pierre et Marie se sont mariés.*

Dans le second énoncé *se marier* équivaut à “*s’épouser, se sont pris pour époux*”. Si quelqu’un parle de ses enfants, la coutume étant ce qu’elle est, la composition n’est pas trompeuse. En l’absence d’information de ce type, la composition produit un nouveau sens, elle introduit une ambiguïté.

— L’opération de division peut donner naissance à un discours *dénué de sens* :

Le drapeau est rouge et noir.

→ * *Le drapeau est rouge et le drapeau est noir.*

B est entre A et C.

→ * *B est entre A et B est entre C.*

L’étude des systèmes paraphrastiques, c’est-à-dire les conditions de transformation d’un énoncé en un autre énoncé ayant le même sens, est un objet d’étude de la grammaire contemporaine. Parfois une opération syntaxique appliquée à un énoncé produit un énoncé paraphasant le premier, et parfois, la même opération appliquée à un autre énoncé ayant apparemment la même structure que le premier, produit un énoncé n’ayant aucun sens ou un sens et des conditions de vérité différents de ceux de l’énoncé de départ.

2. Logique naturelle aristotélicienne de la composition et de la division

Dans le champ de ce qu'on devrait appeler la "logique naturelle aristotélicienne", l'étude des propriétés de la conjonction *et* est traitée comme un problème de logique, au chapitre des fallacies de composition et division. Lorsque les sens des énoncés composés et divisés n'ont rien à voir, on dit, dans le langage aristotélicien, que la composition et la division sont *fallacieuses*.

Comme l'a vigoureusement souligné Hintikka (1987), la notion aristotélicienne de fallacie est dialogale, v. FALLACIEUX (1). La manœuvre fallacieuse jette l'interlocuteur dans la confusion ; c'est bien ce qui arrive lorsqu'on divise un énoncé qui ne peut pas l'être. Le cas suivant fournit une des illustrations les plus anciennes et les plus célèbres de la fallacie de composition :

*Ce chien est ton chien (est tien, est à toi) ; et ce chien est père.
Donc ce chien est ton père et toi le frère des petits chiens.*

L'interlocuteur est *désorienté*, et tout le monde trouve cela très drôle (Platon, *Euth.*, XXIV, 298a-299d ; p. 141-142). v. SOPHISME.

Sous l'intitulé "paralogisme de composition et division", Aristote analyse, dans les *Réfutations sophistiques* et dans la *Rhétorique*, ce petit jeu sophistique non pas sur le plan de la grammaire, mais celui de la logique. Le problème s'étend à tout le discours : dans quelles conditions des jugements portés sur des énoncés pris isolément se composent-ils lorsqu'on passe à un discours où ces énoncés s'enchaînent ?

(i) La **fallacie de composition** est illustrée par plusieurs exemples. Leur traduction française est un peu raide, mais elle laisse deviner la généralité du problème, vu sous l'angle de l'interprétation. Soit l'énoncé : « *il est possible qu'un homme écrive, tout en n'écrivant pas* » (R. S., 4, 166a20 ; p. 11). Cet énoncé est susceptible de deux interprétations.

— L'interprétation 1 "compose" le sens :

*on peut en même temps écrire et ne pas écrire (ibid.), au sens de :
on peut (écrire et ne pas écrire),*

ce qui est une absurdité : la composition du sens est fallacieuse.

— L'interprétation 2 "divise" le sens :

*quand on n'écrit pas on a la capacité d'écrire (ibid.), au sens de :
on peut (savoir écrire) et/mais (ne pas être en train d'écrire),*

ce qui est correct. Dans certaines circonstances, une personne qui *peut écrire* (nous dirions "sait") ne le *peut pas* matériellement, par exemple si elle a les mains liées. Le modal *pouvoir* est ambigu entre "avoir la capacité de" et "avoir la possibilité d'exercer cette capacité". L'exemple suivant met encore en jeu la modalité *pouvoir*, cette fois dans sa relation au temps : on peut beaucoup de choses, mais pas tout à la fois.

Considérons l'énoncé « *si on peut porter une seule chose, on peut en porter plusieurs* » (R. S., 4, 166a30 ; p. 11) :

(1) (*je peux porter la table*) et (*je peux porter l'armoire*)

donc, par composition des deux énoncés en un seul :

(2) *je peux porter (la table et l'armoire)*,

ce qui n'est pas forcément le cas : si on s'engage par contrat à porter la table et l'armoire, on ne s'engage pas forcément à les porter ensemble.

(ii) **La fallacie de division** est illustrée par l'exemple « *cinq est égal à trois et deux* » (d'après R. S., 4, 166a30, p. 12) :

— L'interprétation (1) divise le sens, c'est-à-dire décompose l'énoncé en deux propositions coordonnées, ce qui est absurde et fallacieux :

(*cinq est égal à trois*) et (*cinq est égal à deux*)

— L'interprétation (2) compose le sens, ce qui est correct :

cinq est égal à (trois et deux)

Dans la *Rhétorique*, la notion de composition est présentée sur plusieurs exemples, dont on voit clairement la portée argumentative. On peut argumenter par composition et division « en combinant ce qui est séparé ou en séparant ce qui est combiné » (*Rhét.*, II, 24, 1401a20-30 ; trad. Chiron, p. 405-406), ce qui permet de présenter les choses sous un aspect plus ou moins favorable. Cette technique d'argumentation met en jeu des énoncés construits autour des prédicats appréciatifs et modaux comme :

— *est bon* ; — *est juste* ; — *est capable de* — ; — *peut* — ;
— *connaît* — ; — *sait que* —, etc.

Exemple : « *Il est juste que celle qui a tué son mari... meure*, et il est juste aussi, assurément que le fils venge son père ; ces deux actions ont donc été accomplies justement ; mais peut-être que, réunies, elles cessent d'être justes » (*Rhét.*, II, 24, 1401a35-b5 ; trad. Chiron, p. 407). Le problème se pose concrètement s'il s'agit d'Oreste, Clytemnestre et Agamemnon : un fils (Oreste) a-t-il le droit d'assassiner sa mère (Clytemnestre), lorsque celle-ci a assassiné son père (Agamemnon) ? L'effet de composition produit une stase dramatique, c'est-à-dire une situation argumentative. Oreste argue que la composition est licite, ses accusateurs qu'elle est fallacieuse. Cette technique de décomposition d'une action douteuse en une suite d'actes louables, ou au moins innocents est argumentativement très productive : voler, ce n'est jamais que prendre le sac qui se trouve là, le déplacer ailleurs et négliger de le remettre à la même place. La division bloque l'évaluation globale.

La *Rhétorique* présente un second exemple où on voit clairement que les fallacie et argument sont bien l'avvers et le revers d'une même médaille :

« Puisque deux fois une quantité rend malade, on ne peut affirmer qu'une fois cette quantité soit bonne pour la santé; car il est absurde que si deux sont des biens, un soit un mal. Utilisé ainsi, l'argument est réfutatif; mais comme il suit il est démonstratif: ... car il n'est pas possible que si un est un bien, deux soient des maux. C'est un lieu complètement paralogique. » (*Rhét.*, II, 24, 1401a30; trad. Chiron, p. 406)

Par division, c'est l'argument des abstinents, par composition celui des permissifs. Les partisans de la prohibition partent d'un accord sur le fait que "*vider beaucoup de verres rend malade*", et ils divisent :

Vider (1 + 1 + 1 + ...) verre rend malade.

Donc vider 1 verre rend malade et vider 1 verre rend malade et vider 1 verre rend malade ...

Les permissifs partent d'un autre accord : "*boire un verre est bon pour la santé*", et ils composent.

3. Argumentation par *Composition et Division* et argumentation par le *Tout et les Parties*

— L'argumentation fondé sur le *Tout* attribue à chacune des *Parties* qui le composent une propriété observée sur le *Tout* :

Si le *Tout* est P, alors chacune de ses *Parties* est P.

Si le pays est riche, chacune de ses régions (de ses habitants...) est riche (?).

La problématique *du Tout aux Parties* correspond à celle de l'argumentation par *Division* : la propriété vérifiée sur le *Tout* est-elle vérifiée sur chacune de ses parties ?

— L'argumentation fondée sur les *Parties* attribue au *Tout* qu'elles composent les propriétés vérifiées sur chacune des parties :

Si chacune des *Parties* d'un tout est P, alors le *Tout* est P.

Si chacun des joueurs est bon, alors l'équipe est bonne (?).

La problématique *des Parties au Tout* correspond à celle de l'argumentation par *Composition* : la propriété observée sur chacune des parties est-elle vérifiée sur le tout ?

Les deux étiquettes "composition et division" et "tout et partie" sont, en pratique, considérées comme équivalentes (Eemeren, Garssen, 2009), mais les deux situations qu'elles recouvrent sont cependant distinctes. Dans un cas, les opérations concernent n'importe quel ensemble d'objets ou d'actions, il n'est pas nécessaire que cet ensemble s'agrége en un *Tout* permanent et substantiel ; la relation est celle de voisinage. Dans l'autre, elles portent sur un *Tout* organique, qui est composé de la conjonction des parties plus quelque chose d'autre qui en fait l'unité et le distingue d'une collection de composantes ; pour désigner l'irréductibilité du *Tout* à la somme de ses *Parties*, on parle d'un *effet de composition* (exemple d'effet de composition, v. *AD POPULUM*). La logique de la relation partie / tout est étudiée par la méréologie.

On retrouve au niveau de l'argumentation une question traitée en théorie des figures de rhétorique, le problème de la métonymie et de la synecdoque, la première reposant sur le simple voisinage, la seconde sur une unité substantielle, v. MÉTONYMIE ET SYNECDOQUE.

■ Concession

Concession négociée — Par la concession négociée, l'argumentateur modifie sa position en diminuant ses exigences ou en accordant à l'adversaire des points controversés. Du point de vue stratégique, il recule en bon ordre. La concession est un moment essentiel de la négociation, entendue comme discussion sur un différend ouvert et tendant à l'établissement d'un accord.

À la différence de la réfutation, en faisant des concessions, le locuteur reconnaît une certaine validité à un discours soutenant un point de vue différent du sien, tout en maintenant ses propres conclusions. Il peut estimer :

- qu'il dispose d'arguments plus forts ou plus nombreux que ceux de son opposant ;
- qu'il a des arguments d'un autre ordre, auxquels il ne veut pas renoncer ;
- qu'il n'a aucun argument à opposer mais qu'il maintient son point de vue envers et contre tout et tous, selon la formule "*je sais bien mais quand même*".

Dans l'interaction, la concession apparaît comme un pas fait vers l'adversaire ; elle est constitutive d'un éthos positif (ouverture, écoute de l'autre).

La concession peut être ironique, v. ÉPITROPE.

Concession langagière — En grammaire, les constructions concessives monologiques coordonnent deux discours " D_1 — connecteur concessif — D_2 " d'orientations argumentatives opposées tout en ayant pour orientation globale celle du second membre D_2 : "*certes D_1 mais D_2* "; "*Bien que D_1 , D_2* "; "*j'admets, je comprends D_1 mais je maintiens D_2* ". D_1 reprend ou reformule le discours d'un opposant réel, ou évoque le discours d'un opposant fictif ; D_2 réaffirme la position du locuteur.

Les relations sociales sont extrêmement tendues dans l'entreprise, nous devons néanmoins continuer les restructurations d'effectifs.

À la différence de la concession négociée, la concession langagière est structurelle. Dans les termes de la théorie polyphonique, le locuteur met en scène un énonciateur qui, sur la base de D_1 , développe un discours allant dans un autre sens que le sien (changer la politique de l'entreprise), mais il refuse de s'identifier à cet énonciateur. Autrement dit, le locuteur reconnaît l'existence d'arguments allant dans un autre sens, mais refuse d'argumenter sur cette base. La concession est ici une simple *désactivation* de la force argumentative. Le terme espagnol *desvirtuar* "vider un argument de sa force de son efficacité, de sa substance" caractérise parfaitement cette opération. La concession langagière n'est nullement l'expression d'une bonne volonté d'un négociateur rationnel, mais le phagocytage et la simple castration des arguments de l'opposant.

On peut superposer les deux formes de concession, en rationalisant la concession langagière. On dira alors que si l'on concède au sens langagier, c'est parce qu'on s'est livré à une pesée des arguments propres et de ceux de l'opposant. Mais, comme le langage a la propriété de donner pour vrai ce qu'il signifie, la *concession langagière* produit automatiquement un effet de *concession négociée*, que ce soit ou non le cas. Ceci ne signifie pas qu'il soit impossible de concéder, ou que toute concession soit un pur acte de langage. Ce type d'indécidabilité n'existe que si l'on reste au niveau de l'énoncé concessif. La concession négociée ne peut être étudiée que sur une *séquence* interactive ou intertextuelle longue.

■ Conclusion ► Argument — Conclusion

■ Conditions de discussion

Le *Traité de l'argumentation* insiste sur la nécessité « d'accords préalables » à l'argumentation, et sur leur variété :

« Pour qu'il y ait argumentation, il faut que, à un moment donné, une communauté des esprits effective se réalise. Il faut que l'on soit d'accord tout d'abord et en principe, sur la formation de cette communauté intellectuelle et, ensuite, sur le fait de débattre ensemble d'une question déterminée. » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 18)

Deux types différents d'accords sont mentionnés ici, et, comme le texte le souligne, aucun de ces accords ne va de soi.

1. Constitution des communautés de parole

Ce premier type d'accords porte sur la réalisation d'une « communauté des esprits ». Cette « communauté intellectuelle effective », constituée par l'accord libre de ses membres, est parfois évoquée comme la forme idéale de la communication argumentative. On observe cependant que la pratique de l'argumentation ordinaire ne dépend pas de la production d'une telle communauté. Le tribunal est un site argumentatif prototypique, et aucun accord préalable ne doit être passé avec les criminels pour qu'ils y comparaissent. On peut avoir recours à la violence légale pour y amener les justiciables, jamais il n'est question de conditionner leur comparution à l'existence d'un quelconque accord de leur part. Les communautés argumentatives ne sont pas toujours constituées par un contrat auquel chacun adhérerait de sa libre volonté, elles peuvent être liées à des institutions qui s'organisent autour de sites, de problématiques et de types d'interactions spécifiques. L'existence de ces infrastructures sociales permet de faire l'économie des négociations sur les communautés de parole.

2. Constitution des questions

Pour que l'on débâte d'une question, faut-il, comme l'affirme le *Traité*, que « l'on soit d'accord [...] sur le fait de débatter ensemble » de cette question ? Les différents systèmes légaux disent qui a compétence pour déterminer les chefs d'accusations entraînant la comparution d'une personne ; l'inculpé n'est pas forcément d'accord pour débatter de telle question avec le juge. Les communautés économiques et sociales sont structurées institutionnellement. Il peut y avoir des débats préalables pour établir les points qui seront discutés lors de telle ou telle réunion, mais l'ordre du jour n'est pas forcément décidé d'un commun accord, il peut relever des attributions et prérogative d'une personne, en gros, du chef.

Les communautés intellectuelles sont aussi des communautés sociales, même lorsqu'elles s'emparent des questions touchant à la condition humaine en général. La question de la *disputabilité* d'une telle question est un exercice tout aussi argumentatif que la résolution éventuelle de la question elle-même. Ces conditions de discussion sont de deux ordres, d'une part des conditions sur la bonne formation de la proposition, v. STASE ; d'autre part, des conditions pragmatiques sur la discussion elle-même. On peut soit insister sur le principe que, dans l'absolu, tous les points de vue peuvent être affirmés et contestés (principe de libre expression), soit mettre l'accent sur les conditions pragmatiques conditionnant la discussion.

Du côté de la généralisation, Eemeren et Grootendorst posent, par leur Règle 1 pour la discussion critique que « Les partenaires ne doivent pas faire obstacle à l'expression ou à la mise en doute des points de vue » (1996, p. 124). C'est également la position de Stuart Mill :

« Si toute l'humanité sauf une personne était d'un seul et même avis, il ne serait pas plus justifié pour l'humanité de faire taire cette personne qu'il ne le serait pour cette personne de faire taire l'humanité. »

John Stuart Mill, *On Liberty* [1859], Harmondsworth, Penguin Classics, 1987, p. 76.

V. NORMES ; RÈGLES.

Du côté des restrictions — Ces prises de position font abstraction des conditions pragmatiques de disputabilité d'une proposition donnée. De même qu'il est impossible de revenir sur une cause jugée à moins de produire un fait nouveau, le bon fonctionnement d'un groupe argumentatif se caractérise aussi par le fait qu'on n'y met pas en question à tout moment, tout et n'importe quoi. On ne discute pas de *n'importe quoi* (condition sur le sujet, sur l'ordre du jour), avec *n'importe qui* (condition sur les partenaires), *n'importe où*, *n'importe quand* (dans quel cadre), *n'importe comment* (selon quelle procédure) :

« Il est permis de dire le vrai, mais il ne convient pas de le dire devant n'importe qui, à n'importe quel moment et de n'importe quelle manière. » Désiré Érasme, *Du libre arbitre*. In Luther, *Du serf arbitre* [1525], Suivi de D. Érasme, *Du libre arbitre* [1524]. Présentation, trad. et notes par Georges Lagarrigue, Paris, Gallimard, 2001, p. 470.

Perelman et Olbrechts-Tyteca sont très sensibles au “*n'importe qui*” :

« Il y a des êtres avec qui tout contact peut sembler superflu ou peu désirable. Il y a des êtres auxquels on ne se soucie pas d'adresser la parole ; il y en a aussi avec qui on ne veut pas discuter mais auxquels on se contente d'ordonner. » ([1958], p. 20)

Aristote limite la discussion légitime aux *endoxa*, et rejette rondement les débats mettant en question “*n'importe quoi*”, c'est-à-dire des affirmations qu'en pratique personne ne met en doute :

« Il ne faut pas, du reste, examiner toute thèse ni tout problème : c'est seulement au cas où la difficulté est proposée par des gens en quête d'arguments, et non pas quand c'est un châtement qu'elle requiert ou qu'il suffit d'ouvrir les yeux. Ceux qui, par exemple, se posent la question de savoir s'il faut ou non honorer les dieux et aimer ses parents, n'ont besoin que d'une bonne correction, et ceux qui se demandent si la neige est blanche ou non, n'ont qu'à regarder. » (*Top.*, 105a ; trad. Tricot, p. 28)

L'in-disputable porte sur trois types d'évidences, l'évidence sensible, “*la neige est blanche*”, l'évidence religieuse, “*on doit honorer les dieux*”, et l'évidence sociale “*on doit aimer ses parents*”. Pour qu'une opinion soit digne d'être mise en doute, il faut, d'une part, qu'elle relève de la *doxa*, c'est-à-dire qu'elle soit défendue sérieusement par quelque membre ou groupe honorable de la communauté (*v. DOXA*) ; et d'autre part, que celui qui la met en doute soit sérieux dans sa mise en doute. Les énoncés sur la couleur de la neige, les honneurs dus aux dieux et l'amour dû aux parents sont in-discutables parce qu'on ne voit pas comment quiconque pourrait soutenir le contraire. Dans le même esprit, la théorie des stases catégorise un certain nombre de problèmes comme *in-discutables* (*a-stasiques*) : questions mal posées, insolubles, mais aussi questions dont la réponse est évidente. **V. DIALECTIQUE ; ÉVIDENCE ; STASE ; QUESTION ARGUMENTATIVE.**

La mise en doute ne peut être gratuite, elle doit s'appuyer sur des *raisons de douter*. En d'autres termes, celui qui *met en doute* supporte une *charge de la preuve* plus ou moins forte. **V. CHARGE DE LA PREUVE.**

Sur la mise en débat comme légitimation émergente : V. PARADOXE DE L'ARGUMENTATION.

3. Constitution des arguments

Aux accords sur la communauté de parole et sur la question traitée, s'ajoutent des accords sur les êtres, les faits, l'état du monde, les règles et les valeurs (Perelman, Olbrechts-Tyteca [1958], II^e partie, chap. 1, *Les accords*). La question des accords

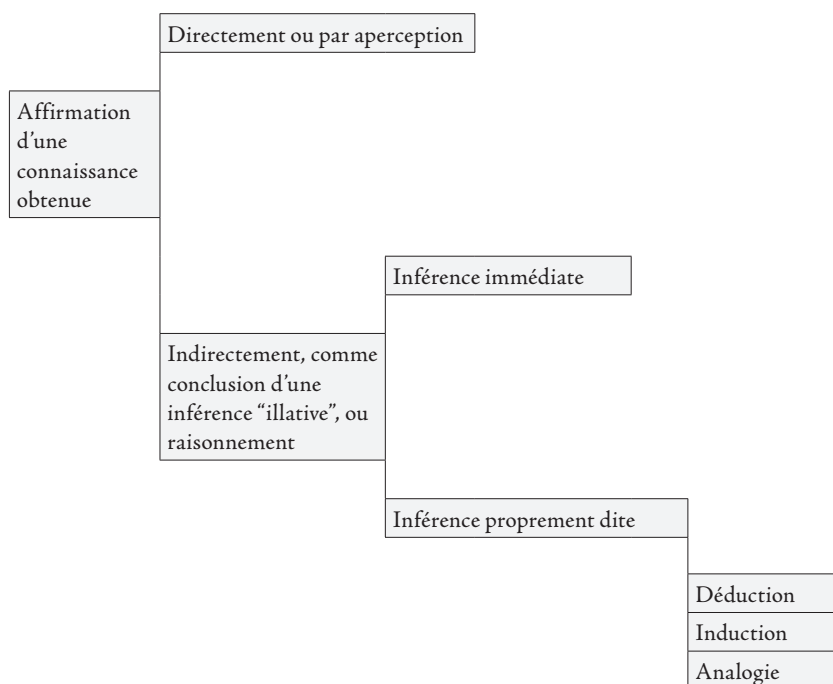
porte ici sur les conditions faisant qu'un énoncé avancé dans un débat peut compter comme un argument : condition de *vérité*, qui est fondamentale dans un raisonnement (v. ÉVIDENCE); condition de pertinence de l'énoncé vrai pour la conclusion défendue; condition de pertinence de la conclusion (défendue par un énoncé vrai et pertinent) pour le débat lui-même, v. PERTINENCE.

Lorsqu'on se trouve devant l'impossibilité de déterminer si un énoncé est vrai, pertinent pour une conclusion elle-même pertinente pour un débat, on invoque un régime général d'*acceptation* par les parties, acceptation que l'on interprète généralement comme *accord* des parties. Mais, en pratique, cet accord est difficile à obtenir; les disputants *se voient venir*, et savent très bien qu'accepter l'argument c'est déjà accepter la conclusion, d'où la tendance à préférer le désaccord de principe, et d'abord sur les faits. Dans la théorie, la notion d'accord joue le rôle d'un *deus ex machina* qui permet de se passer de la notion de vérité, et de faire passer un énoncé du statut d'argument pour l'un à celui d'argument pour l'autre, et enfin pour la discussion en cours. Ce recours à la notion d'accord est fondé sur un argument par les conséquences indésirables, l'absence d'accord condamnerait le débat au "désaccord profond". Si le destin du débat est laissé aux participants, cette absence d'accord peut en effet aboutir à un effondrement de la discussion (Doury 1997). En pratique, il faut prendre en compte deux faits, d'une part que les points d'accord et de désaccord peuvent faire l'objet d'une négociation permanente pendant l'argumentation; et d'autre part, que l'absence d'accord ne fait pas obstacle à l'argumentation : l'exercice du pouvoir, qui peut être légitime, permet de se passer d'accord; la décision du juge, et plus largement celle du tiers, peut se faire sur la base d'un argument rejeté par l'une des parties. v. RÔLES ARGUMENTATIFS.

D'une façon générale, plus l'on charge la barque des accords, plus on rapproche la pratique de l'argumentation de la simple déduction : si l'on est d'accord sur les bases, il suffit d'arranger convenablement les accords pour que la conclusion en découle. Cette vision aboutit à aligner l'argumentation sur la démonstration logique élémentaire. Or l'argumentation est une manière langagière de traiter les différents dans un régime de désaccord et d'incertitude généralisés. Il y a une incompatibilité décisive des intérêts matériels en jeu : on peut en effet partager le gâteau, mais ce qui est mangé par l'un ne peut l'être par l'autre. Le désaccord profond relève du régime argumentatif ordinaire, v. ÉVIDENCE; DÉSACCORD CONVERSATIONNEL ET DÉSACCORD ARGUMENTATIF.

■ Connaissance immédiate et connaissance par inférence

Selon une conception courante, l'argumentation est une forme d'*inférence*, et, comme telle, elle peut produire une connaissance. D'une façon générale, les connaissances s'expriment dans des affirmations et proviennent de diverses sources par diverses opérations, qu'on peut présenter schématiquement de la manière suivante.



Cette présentation est lacunaire en ce qu'elle n'inclut pas le raisonnement expérimental, qui se fonde sur l'observation, la mesure et le calcul pour établir des relations causales, et d'une façon générale, connecter statistiquement des phénomènes. Elle permet néanmoins de situer l'argumentation comme affirmation d'une connaissance par inférence.

L'affirmation porteuse d'une connaissance se trouve dans un discours composé :

— *d'un seul énoncé* : la connaissance est obtenue *directement*, c'est-à-dire sans intervention d'une inférence. Cette connaissance (dite *immédiate*) correspond à la certitude qui naît de l'évidence, v. ÉVIDENCE ;

— *de plusieurs énoncés* : la connaissance est obtenue *indirectement*, c'est-à-dire au moyen d'une inférence ; quelque chose est affirmé sur la base d'une ou plusieurs affirmations antécédentes :

– discours composé de *deux énoncés* : la connaissance est exprimée dans un énoncé conclusion qui est inféré directement, par *inférence immédiate*, d'un autre énoncé. C'est une inférence à prémisse unique.

– discours composé de *trois (ou plus de trois) énoncés* : la connaissance est exprimée dans un énoncé conclusion qui est inféré à partir de deux (ou de plus de deux) énoncés (prémisses), l'un ayant la fonction de loi de passage. v. LOGIQUE

(III) ; MODÈLE DE TOULMIN.

L'inférence est "illative" (Peirce). Elle permet d'acquérir des connaissances nouvelles à partir de vérités déjà admises. Elle correspond à la problématique de la démonstration syllogistique comme à celle de l'argumentation qui est présentée comme sa "contrepartie" rhétorique.

■ Connecteur ► Balise; Marqueur

■ Consensus — Dissensus

1. Consensus

1.1 Consensus comme accord posé ou visé par l'argumentation, v. ACCORD;

PERSUASION.

1.2 Argument du consensus

L'*argument du consensus* couvre une famille d'arguments qui fondent la vérité d'une proposition sur le fait qu'il y a consensus à son sujet, ou qui permettent de rejeter une proposition qui s'oppose au consensus. Le locuteur allègue que les données sur lesquelles il fonde son argumentation font l'objet d'un consensus de tous les hommes et de tous les temps, et qu'en ne s'y ralliant pas, son interlocuteur s'exclurait de cette communauté. Ces arguments ont la forme générale :

*On a toujours pensé, désiré, fait... comme ça.
Donc achetez (désirez, faites...) comme ça.
Tout le monde aime le produit Untel.*

Grand nombre (Lat. arg. *ad numerum*; *numerus* "nombre") — L'argument du (plus) grand nombre tend vers l'argument du consensus.

*La majorité / beaucoup de gens ... pensent, désirent, font... X.
Trois millions d'Américains l'ont déjà adopté!
Mon livre s'est mieux vendu que le tien.
C'est une acteur très connu.*

Sens commun — L'argument du consensus se combine aisément avec celui de l'autorité généreusement accordée à la *sagesse traditionnelle* ou au *bon commun*, dans la mesure où il est la chose du monde la mieux partagée, v. AUTORITÉ; FOND.

*Je sais que les Français m'approuvent.
Seuls les extrêmes m'attaquent, tous les gens de bon sens seront d'accord avec moi.*

Suivisme — L'argument du grand nombre est également lié à la *fallacie de suivisme* (en anglais *bandwagon fallacy*. Le *bandwagon* est littéralement le wagon décoré qui promène l'orchestre à travers la ville, et que tout le monde suit avec joie et enthousiasme).

siasme. Métaphoriquement, suivre ou monter dans le *bandwagon*, c'est prendre le train en marche, suivre le mouvement, se joindre à une "émotion" populaire, au sens étymologique. Parler de *bandwagon fallacy* c'est donc condamner le suivisme : on fait quelque chose simplement parce que ça amuse beaucoup de gens de le faire.

Cette fallacie est également liée à l'argument populiste (*ad populum*), v. **POPULISME**.

2. Dissensus

Les approches les plus courantes de la rhétorique argumentative focalisent sur la persuasion, l'adhésion, la communion, le consensus, la co-construction... ; ces termes sonnent comme des impératifs moraux : "la différence, c'est mal, l'identique, c'est bien", il faudrait être bien méchant pour ne pas être d'accord avec le principe de l'accord. La mise au premier plan de la persuasion et du consensus laisse croire que l'unanimité serait l'état normal et sain de la société et des groupes, opposable à l'état *pathologique* que serait l'état de controverse et de polémique, en bref de *dissensus*.

Le *TLFi* ne donne pas le mot *dissensus* : cette forme régulière, calquée sur le latin, de la famille de *dissentiment*, correspond à l'antonyme indispensable à *consensus*.

2.1 La parole argumentative polémique

"Conflit, polémique, controverse" : d'après le *Petit Robert*, la polémique est un « débat par écrit vif ou agressif => controverse, débat, discussion » (PR, art. *Polémique*). La controverse lui semble plus pacifique, au moins dans sa définition : « Discussion argumentée et suivie sur une question, une opinion » (PR, art. *Controverse*), sinon dans ses exemples, où la controverse peut être qualifiée de « vive », voire « inexpiable ». Polémique et controverse sont des espèces du genre débat (pas forcément écrit), v. **DÉBAT**.

Le lexique distingue, d'une part, des interactions collaboratives non violentes, fortement argumentatives, comme *délibérer* et des interactions également fortement argumentatives, mais plutôt conflictuelles, dont relèvent la *polémique* et la *controverse* ; on trouve parmi ces espèces aussi bien *polémiquer* (académique-politique, écrit / oral) que *s'empoigner avec quelqu'un* (ordinaire, verbal, mimo-posturo-gestuel), ce qui peut fort bien se produire dans une *controverse* ; plus que de genres, il s'agit de différents *moments* ou de différentes *postures* interactionnelles, éventuellement très brèves, v. **FORMATS**. Pris dans son ensemble, le genre "débat" est à distinguer d'autres formes de violences verbales, non argumentatives, comme *l'échange d'injures*.

La violence verbale dans la controverse ou la polémique est moins marquée par l'injure que par une forme de dramatisation émotionnelle, souvent présente dans l'acte de parole ouvrant ce genre de débats : *s'insurger contre*, *s'indigner*, *protester*, mais pas toujours (*contester*). Du point de vue de leur retentissement émotionnel, controverse et polémique peuvent être *blessantes*.

2.2 La passion du dissensus comme fallacie et péché

La polémique est précisément une forme de débat sans fin, les polémistes (et les polémiqueurs) manifestent une véritable passion pour le dissensus, qui leur fait sans cesse repousser la conclusion du débat ; l'amour du débat l'emporte sur l'amour de la vérité. Les polémiques prospèrent donc sur fond de paralogismes ; à la limite, le degré de polémique devient un bon indicateur du caractère fallacieux de l'échange : les paralogismes d'émotions et de hiérarchie (*ad personam, ad verecundiam*) sont immanquablement associés au débat « vif et agressif ». Le refus de se rendre devant les arguments de l'autre est un paralogisme d'obstination, stigmatisé par la Règle 9 de la discussion critique, qui demande au proposant de s'incliner devant une réfutation menée de façon concluante, v. RÈGLES. Mais qui décide que le point de vue a été défendu de façon concluante ? Le polémiste est précisément celui qui refuse d'admettre que le point de vue de son opposant a été défendu de façon concluante, et qui pose que le sien est bien au-delà de tout doute raisonnable.

Cette condamnation de la polémique *fallacieuse* redouble celle que le Moyen Âge portait sur la dispute *peccamineuse*, considérée comme un péché de la langue. Les théologiens médiévaux ont construit une théorie des « péchés de la langue », parmi lesquels figure, en très bonne place, le péché de *contentio*, v. FALLACIES ET PÉCHÉS DE LANGUE ; ce mot latin, qui a donné en français *contentieux*, signifie « lutte, rivalité, conflit (Gaffiot [1934], art. *Contentio*) :

« La *contentio* est une guerre que l'on mène avec les mots. Ce peut être la guerre défensive de celui qui, têtue, refuse sans raison de changer d'avis. Mais il s'agit le plus souvent d'une guerre d'agression qui peut prendre de nombreuses formes : une attaque verbale inutile contre le prochain, non pour chercher la vérité mais pour manifester son agressivité (Aymon) ; une querelle de mots qui, délaissant toute vérité, engendre le litige et va jusqu'au blasphème (Isidore) ; une argumentation raffinée et malveillante qui s'oppose à la vérité écoutée pour satisfaire un irrépressible désir de victoire (*Glossa ordinaria*) ; une altercation méchante, litigieuse et violente avec quelqu'un (Vincent de Beauvais) ; une attaque contre la vérité conduite en s'appuyant sur la force du *clamor* (*Glossa ordinaria*, Pierre Lombard). Souvent cependant la *contentio* apparaît dans les textes sans être définie, comme si la connotation d'antagonisme verbal violent attachée au terme suffisait à indiquer le danger qu'il faut éviter et le péché qu'il faut condamner. »

Carla Casagrande et Silvana Vecchio, *Les péchés de la langue. Discipline et éthique de la parole dans la culture médiévale* [1987], Paris, Le Cerf, 1991, p. 213-214).

La *contentio* est un péché de « second niveau », dérivée d'un péché capital, essentiellement l'orgueil (« filiation de la vaine gloire », *ibid.*), mode d'expression de la colère et

de l'envie. Une réserve cependant : les définitions restreignent le péché de *contentio* aux attaques violentes menées contre, ou en déni, de la vérité ; attaquer violemment l'erreur n'est pas un péché ; la colère, peccamineuse là, devient ici une *sainte* colère.

2.3 L'ère *post-persuasion* et la normalité du dissensus

Tout débat argumentatif un peu sérieux contient des éléments de radicalité, et cette radicalité est normale, nullement dramatique, ni du point de vue social ni du point de vue moral. L'appréciation exacte d'une situation argumentative demande une réévaluation du rôle des participants tiers ratifiés dotés du pouvoir de trancher, et par-dessus tout, une dé-diabolisation du dissensus. Comme le dit Willard, qui a beaucoup écrit à ce sujet : « faire l'éloge du dissensus va à l'encontre d'une tradition ancienne en argumentation, qui valorise moins l'opposition que les règles qui la contraignent » (Willard 1989, p. 149).

La préférence pour le consensus n'exclut pas la normalité du dissensus. L'une relève des préférences, l'autre des faits. La question engage une vision du champ des études d'argumentation. L'étude de l'argumentation prend pour objet des situations où les différences d'opinion sont *produites, gérées, résolues, amplifiées* ou *transformées* à travers leur confrontation discursive. Savoir dans quelles conditions il convient d'œuvrer à *réduire* les différences d'opinions par la persuasion ou d'une autre manière, et dans quelles conditions il convient au contraire de *favoriser* leur développement est une question sociale et scientifique majeure ; elle a des implications pédagogiques cruciales, qui ne peuvent être discutées que sur la base d'une appréhension correcte de ce qui se passe quand on argumente.

Il existe des conflits d'intérêts entre les humains et les groupes humains, et il arrive que ces conflits s'expriment dans des discours porteurs de points de vue différents. Ces différences d'intérêt *peuvent* être traitées par le langage (partiellement ou entièrement), et l'argumentation est *un des* modes de traitement langagier de ces différences d'intérêt, qui se matérialisent dans des différences d'opinion.

L'argumentation *peut servir* à travailler l'opinion de l'autre, le convaincre, créer des accords, réduire les différences d'opinion et produire du consensus ; c'est une affirmation empiriquement vraie. On peut prendre pour programme de recherche les conditions dans lesquelles une argumentation élaborée a été partie prenante d'une résolution de conflit, et de ce programme en découle un autre, portant sur la recherche des moyens par lesquels on peut favoriser l'accord, entre individus, nations, groupes religieux ou groupes humains en général ; rien ne dit que le même système de règles et les mêmes procédures soient efficaces à tous ces niveaux, seule une investigation empirique peut éventuellement en décider.

L'argumentation *peut servir* à diviser l'opinion et approfondir les différences de point de vue : c'est ce que fait, dans la vision chrétienne du monde, le discours du Christ : « ³⁴ Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. ³⁵ Car je suis venu mettre la division entre

l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère ; ³⁶ et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison » (Matthieu 10.34-36).

L'approche langagière de l'argumentation s'intéresse à la façon dont sont gérés discursivement les conflits d'intérêts et les différences d'opinion. L'argumentation donne des mots aux conflits, c'est une méthode de gestion non seulement *des différences* mais *des différences*, parfois en les réduisant, parfois en les faisant croître et se multiplier.

Dans un contexte social, idéologique ou scientifique marqué par le consensus, le premier moment dans la génération d'une question argumentative est de créer un discours "alternatif", s'opposant au consensus. Comme les situations de consensus n'ont pas besoin de justification, les discours alternatifs doivent être puissamment justifiés pour devenir audibles dans la sphère pertinente : c'est une noble tâche pour la théorie de l'argumentation que de réfléchir aux conditions dans lesquelles elle peut contribuer à la construction de ces discours de dissensus, c'est-à-dire à l'*émergence des différences d'opinion*.

La mise au premier plan du consensus suppose que l'unanimité serait l'état normal et surtout souhaitable de la société et des groupes. S'il n'y a pas unanimité, il y a une majorité dans le vrai et une minorité fallacieuse, qui a résisté au pouvoir de persuasion de l'orateur et a refusé de reconnaître la défaite que lui a infligée le dialecticien. Il ne lui reste plus qu'à faire sécession ou à émigrer vers un monde nouveau. On peut faire l'hypothèse que la coexistence d'opinions contradictoires représente l'état normal, ni pathologique ni transitoire, que ce soit dans le domaine socio-politique ou dans celui des idées ; le désaccord profond est la règle, v. **DÉSACCORD**. La démocratie ne vit pas de l'élimination des différences, et le vote n'élimine pas la minorité ; les choses sont plus complexes. Comme l'a écrit très heureusement un correspondant du quotidien espagnol *El País*, « il ne s'agit pas de convaincre mais de vivre ensemble » ([*No se trata de convencer sino de convivir*] A. Ortega, La razón razonable, *El País*, 25-09-2006) : le problème n'est pas de convaincre l'autre, mais de vivre avec lui. L'argumentation est une façon de gérer ces différences, en les éliminant ou en les faisant prospérer pour le bien de tous.

Il s'ensuit que la théorie de l'argumentation peut rester agnostique sur la question de la persuasion et du consensus. Le débat profond est banal, tous les débats sérieux comportent des éléments de radicalité, c'est précisément en cela qu'ils se différencient de la clarification : argumenter, ce n'est pas seulement dissiper un malentendu.

■ Conséquence, arg.

¶ *Ad consequentiam*, lat. *consequentia*, "suite, succession".

Dans la littérature argumentative, *conséquence* est pris tantôt au sens causal de *effet*, tantôt au sens logique de *conséquent*, v. **CAUSALITÉ** (1).

1. Argumentation par les effets causaux

L'argumentation par les conséquences va des conséquences à la cause. La conclusion affirme l'existence d'une cause, en s'appuyant sur l'existence d'un fait, et d'une relation causale entre ce fait et la cause. L'argumentation conclut ("remonte") de la conséquence, de l'effet, à la cause ; elle est orientée vers l'arrière. On dit également argumentation par l'effet, ou de l'effet à la cause : "*Vous avez de la fièvre, donc vous avez une infection.*"

Arguments : On constate l'existence d'un fait ou d'un événement **e**.

Ce fait **e** entre dans la catégorie des faits ou des événements **E**.

Loi de passage : Il existe une loi causale liant les faits **C** à des faits **E**.

Conclusion : **e** a une cause de type **C**.

C'est le processus du diagnostic : on pourrait parler d'*argumentation diagnostique*. Elle rejoint l'argumentation par l'indice, v. **INDICE**.

Dans le domaine de la décision socio-politique, l'argumentation dite par les conséquences correspond à l'argumentation pragmatique, v. **PRAGMATIQUE**.

V. CAUSALITÉ ; A PRIORI, A POSTERIORI.

2. Argumentation par l'identité des conséquences

Cette argumentation vaut pour les déductions opérées sur le sens des mots comme pour les déductions causales. Elle fait appel au sens de la cohérence.

Sur le sens des mots (consécution logique) — « Si le conséquent est toujours le même, conclure que les antécédents sont aussi les mêmes. Xénophane disait "*Ceux qui prétendent que les dieux naissent sont tout aussi impies que ceux qui affirment qu'ils meurent ; la conséquence est dans les deux cas est que pendant un temps les dieux n'existent pas*" » (Aristote, *Rhét.* II, 23, 1399b5 ; trad. Dufour, p. 122-123). L'inférence est faite de l'énoncé à un de ses présupposés, la logique du langage impose la conclusion.

Sur les conséquences (consécution causale) — Si **F** est condamné parce qu'il entraîne mécaniquement quelque chose de négatif, alors tout ce qui est susceptible d'avoir une conséquence de ce type doit être condamné. Si la raison donnée pour interdire la consommation du haschich est que *cette substance fait perdre la maîtrise de soi* alors tout ce qui fait perdre la maîtrise de soi est condamnable, par exemple l'alcool.

2. Réfutation par les conséquences contradictoires

La réfutation par les conséquences contradictoires a la forme suivante :

Pierre affirme "*S est P*".

D'une part, **S** possède l'attribut **Q** : la doxa le dit et l'adversaire l'admet.

D'autre part les **P** possèdent les attributs *non-Q*.

Si S était P, il devrait posséder l'attribut *non-Q*.
Donc Pierre affirme des choses incompatibles à propos de S.

Exemple :

*Pierre affirme que le pouvoir est un bien.
Or tout le monde est d'accord pour dire que le pouvoir corrompt.
Or la corruption est un mal.
Or le bien est incompatible avec le mal.
Pour être un bien, le pouvoir devrait exclure la corruption.*

Ce topos met en contradiction les dires avec les conséquences de ces mêmes dires ; il correspond à : *Tu affirmes les contraires*. Cette forme de réfutation est celle qui est exploitée dans l'échange dialectique philosophique.

Du point de vue langagier, tout l'art est dans la construction de non-P. En fait, ce qui est dit par le proposant, c'est quelque chose comme *S est X* ; son opposant construit *X* comme *non-P*, par une série de paraphrases argumentatives, v. *AD HOMINEM* ; CONTRAIRES ; ABSURDE ; DIALECTIQUE.

L'argumentation *par les conséquences* est parfois désignée en latin comme argumentation *quia* "parce que", en opposition à l'argumentation *par la cause*, ou *propter quid* "à cause de quoi", v. *A PRIORI*, *A POSTERIORI*.

■ Contradiction

1. En dialogue, la contradiction est une situation où deux interlocuteurs produisent des tours de parole anti-orientés. La contradiction apparaît avec le refus de ratification. Elle peut se résoudre par une série de procédés d'ajustements, ou elle peut être thématifiée et donner naissance à une situation argumentative. v. *DÉSACCORD* ; QUESTION ; STASE ; NÉGATION ; RÉFUTATION ; CONTRE-ARGUMENTATION.

2. Les relations de contradiction et de contrariété sont définies en logique. Elles sont à la base de nombreuses opérations argumentatives.

- Relations de contradiction et de contrariété : v. CONTRAIRES ET CONTRADICTOIRES.
- Principe de non-contradiction : v. NON-CONTRADICTION ; *AD HOMINEM* ; COHÉRENCE.
- Argumentation par l'absurde : v. ABSURDE.
- Argumentation par les contraires : v. CONTRAIRES ; LOI DE NÉGATION.

■ Contraire et contradictoire

Les propriétés de contrariété et de contradiction sont définies au niveau des propositions non analysées.

Propositions contraires — Deux propositions **P** et **Q** sont *contraires* si et seulement si elles ne sont pas simultanément vraies, mais elles peuvent être simultanément fausses, v. LOGIQUE CLASSIQUE (IV) :

P	Q	P contraire de Q
V	V	F
V	F	V
F	V	V
F	F	V

“Avoir les cheveux blancs” et “avoir les cheveux roux” sont des propositions contraires : un même sujet ne peut pas avoir à la fois les cheveux blancs et roux (on passe sur le cas des racines de cheveux mal teintés) ; et il peut avoir les cheveux bruns.

Propositions contradictoires — Deux propositions **P** et **Q** sont *contradictaires* si et seulement si elles ne peuvent être ni simultanément vraies ni simultanément fausses ; autrement dit, l’une d’elle est vraie, et l’autre est fausse :

P	Q	P contradictoire de Q
V	V	F
V	F	V
F	V	V
F	F	F

“Être un homme” et “être une femme” sont des propositions *contradictaires* dans le régime des genres traditionnels ; dans le régime des genres non traditionnels, ce sont des propositions *contraires*.

Contraires et contradictoires à l’intérieur du carré logique — Le carré logique met en relation les propositions affirmatives et négatives, universelles et particulières, selon un ensemble d’inférences immédiates, dont les relations de contradiction et de contrariété, v. LOGIQUE CLASSIQUE (II).

Un exemple de confusion entre les contraires et les contradictoires ? — En 1864, le pape Pie IX publie un *Syllabus*, c’est-à-dire un recueil ou un catalogue résumant l’ensemble de ses positions à propos des idées “modernes”. Considéré comme rétrograde, le *Syllabus* est vivement attaqué. En 1865, Mgr Dupanloup, évêque d’Orléans, prend sa défense dans les termes suivants :

« C’est une règle élémentaire d’interprétation que la condamnation d’une proposition, réprouvée comme fausse, erronée et même hérétique, n’implique pas nécessairement l’affirmation de sa contraire, qui pourrait être une autre erreur, mais seulement de sa contradictoire. La proposition contradictoire est celle qui exclut simplement la proposition condamnée. La contraire est celle qui va au-delà de cette simple exclusion.

Eh bien ! c'est cette règle vulgaire qu'on paraît n'avoir pas même soupçonnée dans les inconcevables interprétations qu'on nous donne depuis trois semaines de l'Encyclique et du Syllabus.

Le Pape condamne cette proposition : "*Il est permis de refuser l'obéissance aux princes légitimes*" (Prop. 63).

On affecte d'en conclure que, d'après le Pape, le refus d'obéissance n'est jamais permis, et qu'il faut toujours courber la tête sous la volonté des princes. C'est aller d'un bond à la dernière extrémité de la contraire et faire consacrer par le vicaire de Jésus-Christ le despotisme le plus brutal, et l'obéissance servile à tous les caprices des rois. C'est l'extinction de la plus noble des libertés, la sainte liberté des âmes. Et voilà ce qu'on fait affirmer au Pape ! »

Félix Dupanloup, évêque d'Orléans, « La convention du 15 septembre et l'Encyclique du 8 décembre [1864] », 1865.

Cité dans Pie IX, *Quanta cura* et *Syllabus*, Paris, Pauvert (Libertés), 1967, p. 104-105.

L'univers de l'encyclique est-il binaire ou pluridimensionnel ? Soit une prise de position X.

— Si elle entre dans un schéma d'opposition binaire "*permis vs défendu*" alors les propositions "*Il est permis (de refuser l'obéissance)*" / "*Il est défendu (de refuser l'obéissance)*" sont *contradictaires* : l'une seulement de ces propositions est vraie. Si on condamne « *Il est permis de refuser l'obéissance aux princes légitimes* », alors on doit conclure que la contradictoire est vraie, c'est-à-dire que "*Il est défendu de refuser l'obéissance aux princes légitimes*", autrement dit « *Il faut toujours courber la tête sous la volonté des princes* ».

— Si elle entre dans un schéma d'oppositions comme "*prescrit / permis (indifférent) / défendu*", alors les propositions "*Il est permis (de refuser l'obéissance)*" / "*Il est défendu (de refuser l'obéissance)*" ne sont pas contradictoires mais *contraires* : elles ne sont pas simultanément vraies, mais elles peuvent être simultanément fausses, par exemple si X est indifférente. L'inférence "*Si X n'est pas combattu, X est prescrit*" n'est pas valide. Si on condamne « *Il est permis de refuser l'obéissance aux princes légitimes* », alors on doit conclure l'un ou l'autre des extrêmes :

Il est *prescrit* de refuser l'obéissance aux princes légitimes.

Il est *défendu* de refuser l'obéissance aux princes légitimes.

Comme on a du mal à admettre que Pie IX, ou n'importe qui d'autre, *prescrive* le devoir de désobéissance aux gouvernants légitimes, on en conclut bien que c'est l'autre membre de la disjonction qui est prescrit par le pape, soit "*X est défendu*".

— Si on considère un univers à cinq dimensions "*prescrit / conseillé / permis (indifférent) / déconseillé / défendu*", on introduit deux possibilités supplémentaires, "*conseillé*" et "*déconseillé*". L'interprétation "*conseillé*" n'est pas possible, pour les raisons déjà vues ; "*déconseillé*" pourrait correspondre à l'intention du texte tel que le lit Mgr Dupanloup. On se demandera alors pourquoi tant de solennité dans la

condamnation. Si on admet que quelque chose de *déconseillé* est quelque chose qu'on ne fait pas *sans bonne raison*, il est évident que l'on ne désobéit pas au prince légitime sans quelque bonne raison.

■ Contraires, arg.

Le topos des contraires est le premier dans la liste des topoi rhétoriques d'Aristote :

« Un lieu des enthymèmes démonstratifs se tire des contraires : il faut examiner si le contraire d'un sujet a un prédicat contraire à celui du premier ; réfuter dans la négative, confirmer dans l'affirmative. » (*Rhét.*, II, 23, 231397a7 ; trad. Dufour, p. 115)

En d'autres termes, si $\langle A \text{ est } B \rangle$ est douteux, on doit regarder ce qu'il en est de $\langle \text{non-}A \rangle$: le topos peut servir à la *confirmation* :

Si $\text{non-}A$ est $\text{non-}B$, c'est que A est B ;

comme à la *réfutation* :

Si $\text{non-}A$ n'est pas $\text{non-}B$, c'est que A n'est pas B .

— Confirmation :

Question : *Si le courage est une vertu ?*

Regardons si le contraire du courage (la lâcheté) est un vice. C'est bien entendu le cas. Donc on déduit que le courage est bien une vertu.

Argumentation : *"Le courage est (bien) une vertu, puisque la lâcheté est (indiscutablement) un vice".*

C'est dans cette fonction de confirmation que le topos des contraires sert à l'amplification oratoire ou poétique.

— Réfutation :

Question : *Si l'agréable est bon ?*

Regardons ce qu'il en est du désagréable, est-il (toujours) mauvais ? Non, car l'huile de foie de morue est désagréable, mais elle est bonne pour la santé. Donc on en déduit que l'agréable n'est pas toujours bon, et celui qui soutient la proposition *"l'agréable est bon"* est réfuté.

Argumentation : *"Ce qui est agréable n'est pas toujours bon, puisque ce qui est désagréable n'est pas toujours mauvais".*

Le topos des contraires permet des conclusions comme la suivante :

"Si respirer la poussière de charbon noir l'a rendu malade, alors en buvant du lait blanc il retrouvera la santé."

Le topos des contraires correspond à la règle *"si A est B, alors non-A est non-B"*. Ce schéma est non pas "quasi-logique", mais *invalidé* du point de vue logique ; il correspond au parallogisme de négation de l'antécédent (*modus tollens*) $\langle P \rightarrow Q \rangle$, donc

non-P → **non-Q** > (v. DÉDUCTION) ; une condition suffisante est prise pour nécessaire et suffisante :

S'il pleut, les tomates seront belles.

Donc s'il ne pleut pas, les tomates seront gâtées ?

Non, il suffit d'irriguer correctement au moment voulu.

L'argumentation prend appui sur le schéma < **A** est **B** >, "si un être **x** est **A**, alors il est **B**" et remplace dans ce schéma **A** et **B** par leurs négations respectives : "donc si un être est **non-x** il est **non-B**". Le problème est que la notion de négation d'un prédicat est claire, la notion de négation d'un nom ne l'est pas : une bouteille et un train sont des non-licornes. Comme il s'agit d'énoncés du langage ordinaire, pris en situation, les notions de contraire et de contradictoire sont discutables, mais celui qui voudra les discuter donnera prise à l'accusation de tenter d'échapper à la discussion par des "querelles sémantiques".

L'application du topos des contraires est un réflexe sémantique. Il y a une pensée par les contraires, un peu comme il y a une pensée par analogie. Il existe cependant des cas où ce réflexe peut, ou doit, être inhibé : lorsque le texte est déclaré parfait tel qu'il est, on ne peut rien lui ajouter, ni par les contraires, ni d'ailleurs par analogie. Si la prière dit "*paix aux gens qui t'aiment*", faut-il ou non appliquer le topos des contraires, qui dirait "*guerre à ceux qui ne t'aiment pas*" ?

Certains exemples livrent des conclusions banales : le topos des contraires permet, dans le domaine philosophique visant à établir une exacte définition des mots, de conclure que « *être tempérant est bon, attendu qu'être intempérant est nuisible* » ; l'opération semble évidente (vide, irréfutable). Au service d'une argumentation politique, il fonde des argumentations comme :

« Si la guerre est cause des maux présents, c'est avec la paix qu'il faut les réparer. »

Ceux qui nous ont plongé dans la crise ne sont peut-être pas les mieux placés pour nous en sortir : si **A** casse, c'est quelqu'un d'autre (**non-A**) qui répare.

La conclusion est déjà moins évidente : on pourrait soutenir que ce n'est pas la *paix*, mais la *victoire totale* qui va tout réparer. Les conclusions ne sont pas triviales dans les deux exemples suivants, dont Aristote illustre le premier de ses topoi :

« S'il n'est pas juste de se laisser aller à la colère envers qui nous a fait du mal contre son gré, celui qui nous a fait du bien parce qu'il y était forcé n'a droit à aucune reconnaissance. »

« Mais si les mensonges débités aux mortels les peuvent persuader, tu dois aussi admettre le contraire : combien de vérités ne trouvent chez eux aucune créance ! »

(Aristote, *Rhét.*, II, 23, 1397a10-15 ; trad. Dufour, p. 115)

Cicéron considère l'enthymème par les contraires comme l'enthymème par excellence. v. ENTHYMÈME.

1. *A contrario*

L'argumentation par les contraires correspond à l'argumentation *a contrario* : "Si une règle concerne explicitement une catégorie d'êtres, alors elle ne s'applique pas aux êtres qui ne font pas partie de cette catégorie".

En droit, l'argument *a contrario* est défini comme

« "un procédé discursif d'après lequel, une proposition juridique étant donnée, qui affirme une obligation (ou une autre qualification normative) d'un sujet (ou d'une classe de sujets), faute d'une autre disposition expresse, on doit exclure la validité d'une proposition juridique différente, qui affirme cette même obligation (ou une autre qualification normative) à l'égard de tout autre sujet (ou classe de sujets)" (Tarello 1972, p. 104). C'est ainsi que si une disposition oblige tous les jeunes gens, ayant atteint l'âge de 20 ans, à accomplir leur service militaire, on en conclura, *a contrario*, que les jeunes filles ne sont pas soumises à la même obligation. » (Perelman 1979, p. 55)

Si une disposition est prévue pour les êtres appartenant à une catégorie, alors elle ne s'applique pas aux êtres appartenant à une autre catégorie. Une mesure n'est applicable que dans le domaine strictement prévu, à tous les êtres prévus et seulement à eux. C'est une application de la règle de Quantité de Grice, qui demande que l'on fournisse la quantité d'information nécessaire, ni plus ni moins.

Cette règle suppose que le système du droit est bien fait et stable. Dans une période d'évolution de la société et de révision du droit, on opposera à l'argumentation *a contrario* l'argumentation *a pari*. Dire que les femmes sont engagées dans un processus de conquête de l'égalité avec les hommes, c'est dire qu'elles refuseront qu'on définisse leur statut *a contrario* par rapport à celui des hommes, et qu'elles exigent que les lois soient appliquées *a pari*, c'est-à-dire qu'elles concluront qu'elles aussi doivent pouvoir faire leur service militaire. Contrairement à ce qu'on dit parfois, il n'y a pas de paradoxe dans le fait qu'il soit possible d'appliquer *a pari* / *a contrario*, dans une même situation ; cela ne fait que refléter la dualité des positions politiques possibles sur les questions sociales. Le paradoxe n'apparaît que si on veut faire fonctionner le règlement comme un système logique immuable, a-social et a-historique. **V. A *PARI*.**

2. Réfutation par le constat du contraire

Deux contraires ne peuvent appartenir simultanément au même sujet ; en d'autres termes, si quelqu'un affirme quelque chose ("prédique tel terme de tel sujet"), on le réfute en constatant que le contraire de ce terme est, de fait, vrai de ce sujet. Ce topos aussi trivial qu'efficace, correspond à l'idée que ce sont encore les faits qui argumentent le mieux : "*tu dis cela, mais moi je constate le contraire*".

Thèse : Tel sujet possède tel accident.

Réfutation : Regarder si ce sujet possède le contraire de cet accident.

Exemple :

1. Thèse : *Pierre a les cheveux blancs*.
2. Constat : *Pierre a les cheveux noirs*.
3. Règle : “noir” et “blanc” sont des contraires (ils ne sont pas simultanément vrais, mais peuvent être simultanément faux, si Pierre a les cheveux roux).
4. Règle des contraires, voir *supra*.
5. Pierre n’a pas les cheveux blancs.

La présence constatée d’un contraire permet d’éliminer tous les autres termes de la famille de contraires à laquelle il appartient. Cet argument a une portée immense, il constitue sans doute le régime de réfutation standard. On réfute l’affirmation de l’adversaire en exhibant un cas montrant que la proposition contraire est vraie.

La condition d’appartenance à la même famille de contraires est nécessaire : on ne réfute pas “*Marie a un chat*” (thèse) en affirmant, sur la base d’un constat, que “*Marie a un lapin*”.

La même procédure fonctionne également sur les *contradictaires*. Dans le régime sexuel du XIX^e siècle, on réfute “*Marie est un homme*”, en constatant que Marie est une femme. On réfute l’un en montrant que son contradictoire est vrai. De même si deux termes sont dans la relation de *possession / privation*, autre forme de contraires : on m’accuse d’avoir, dans ma colère, arraché l’oreille de quelqu’un ; je demande à ce quelqu’un de venir devant le tribunal pour montrer qu’il a bien ses deux oreilles.

Cette argumentation est d’une importance fondamentale, car elle définit le régime poppérien de la réfutation : la théorie dit que **X**, mais on constate que **non-X** ; autrement dit les prédictions faites par la théorie sont fausses. Ce topos intervient dans tous les domaines du discours pratique. Mais, au moins dans le domaine des sciences humaines, le constat du contraire est moins concluant qu’il n’y paraît avec l’exemple précédent. La théorie affirme, directement ou indirectement que **P**. Or le bon sens, l’intuition linguistique, poussent plutôt à “constater” **Q**, quelque chose de contradictoire avec **P**. Que faire pour sortir du dilemme ? Plusieurs solutions se proposent.

- Rejeter la théorie, mais c’est une solution coûteuse et douloureuse.
- Minorer le fait gênant, en l’opposant à la masse des faits qui confirment la théorie, ou du moins que la théorie permet d’expliquer ou de coordonner.
- Réformer l’intuition, et décider que la théorie est géniale, précisément parce qu’elle nous fait voir les choses “autrement”, de façon plus riche et plus profonde, et qu’en fait **P** est une sorte de structure profonde de l’intuition élémentaire exprimée par **Q**. En d’autres termes, on peut résister à la réfutation en choisissant de réformer les hypothèses internes (la théorie) ou les hypothèses externes (ce qui compte pour un fait).

3. Réfutation par l'impossibilité du contraire

La réfutation par l'impossibilité du contraire permet de rejeter un jugement sur un être, en faisant remarquer qu'il n'est pas possible pour cet être de faire l'objet du jugement contraire : *"Pour être loué pour sa sobriété, il faut avoir la possibilité d'être intempérant"*. C'est le topos "on ne peut pas dire le contraire" — donc ce que tu dis n'a ni sens, ni intérêt :

- Le proposant dit d'un être **P**, *Pierre*, qu'il possède telle ou telle qualité, **G**, *être gentil*.
- Cette qualité a un contraire **M**, *être méchant*.
- Pour qu'on puisse attribuer à **P** la qualité **G**, il faut aussi que **P** soit susceptible de recevoir la qualité contraire, **M**.

L1 : — *Pierre a agi gentiment.*

L2 : — *Pour dire ça, encore faudrait-il qu'il ait eu la possibilité d'être méchant.*

Pour qu'une déclaration apporte une réelle information, il faut que, dans la situation considérée, on puisse donner l'information contraire : *"tout le monde est d'accord, comment ne pas être d'accord"* :



« Dans *Le Figaro* de ce matin, le PDG d'EDF Henri Proglio affirme que le parc nucléaire français est en très bon état, en même temps on imagine mal comment il pourrait dire le contraire. »

France Culture, *Journal de 9 h*, 18 avril 2011.

■ Contre-argumentation

Il y a contre-argumentation lorsque, à l'affirmation d'une position argumentée, l'interlocuteur réplique par l'affirmation d'une autre position également argumentée. Il apporte des arguments allant dans le sens d'une conclusion en contradiction avec la première ; il fait une *contre-proposition* argumentée :

L1 : — *Construisons la nouvelle école ici, les terrains sont moins chers.*

L2 : — *Si on la construit là-bas, les élèves auront moins de transport.*

On peut considérer que si l'opposant se borne à faire une *contre-proposition*, *"Il faut la construire là-bas"*, on a toujours une contre-argumentation, dans la mesure où on suppose qu'il tient des arguments en réserve.

La structure argumentation / contre-argumentation peut correspondre au stade émergent d'une question argumentative particulière, mais, de façon générale, elle caractérise une position relative (un *footing* au sens de Goffman) des participants : la contre-argumentation correspond aux moments où les partenaires présentent et argumentent deux positions incompatibles, ce qui peut se produire n'importe quand dans une situation argumentative concrète.

Les deux partenaires argumentent au sens plein du terme ; argumentation et contre-argumentation ont en outre un rôle de réfutation réciproque. Par le jeu de la négation en situation bipolarisée, le fait de fournir une raison de faire **B**, incompatible avec **A**, se transforme en raison de ne pas faire **A**. On peut dire que l'argumentation en faveur de **B** est une contribution à la réfutation de **A**, ou une contre-argumentation, en défaveur de **A** (Brandt et Apothéloz 1991, p. 98-99), **V. QUESTION ; CONTRADICTION ; ANTITHÈSE.**

La **contre-argumentation faible** fonctionne comme la réfutation faible : elle renforce la position qu'elle attaque. Dans le passage suivant, N. Chomsky tire argument de ce qu'il construit comme l'échec de la contre-argumentation de son adversaire, le philosophe H. Putnam, pour suggérer que lui, Chomsky, pourrait bien avoir raison :

« Jusqu'ici, à mon sens, non seulement [Putnam] n'a pas justifié ses positions, mais il n'est pas parvenu à préciser ce que sont ces positions. Le fait que même un philosophe de son envergure n'y parvienne pas nous autorise peut-être à conclure que... »

Noam Chomsky, « Discussion sur les commentaires de Putnam »,
Théorie du langage, théorie de l'apprentissage,
 Massimo Piattelli-Palmarini éd., Paris, Le Seuil, 1979, p. 461.

L'éloge des compétences de son adversaire, « un philosophe de son envergure », fait partie de cet important topos de la réfutation du discours contre-argumentatif.

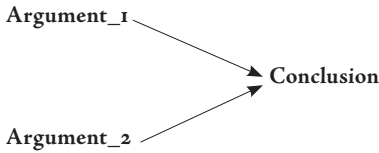
V. POLITESSE ; IGNORANCE ; RÉFUTATION.

■ Contre-proposition ► Contre-argumentation

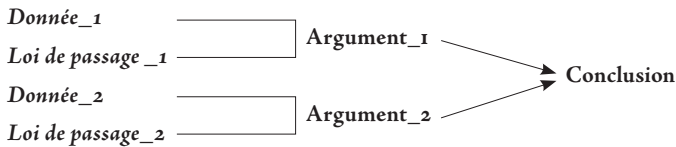
■ Convergence

Deux ou plusieurs arguments sont convergents lorsqu'ils soutiennent indépendamment la même conclusion ; on dit aussi *argumentation convergente*. On a affaire à un cumul d'arguments, qui, pris séparément, peuvent être relativement faibles, peu concluants, mais qui, pris en bloc, se renforcent (deux raisons valent mieux qu'une) : « Mon ordinateur commence à vieillir, il y a des promotions sur ma marque favorite, je viens de toucher une prime, j'achète ! ». Chacun des arguments est orienté vers la conclusion « J'achète ! ».

Schématisation de l'argumentation convergente



Chaque prémisses correspond à un argument, à une “bonne raison” bien caractérisée. Chacune de ces argumentations ($\text{Arg}_i \rightarrow \text{Conclusion}$) est ici schématisée globalement ; si on rétablit ces lois de passage, on obtient le schéma suivant, à comparer avec celui de l'*argumentation liée*, v. **LIAISON** :



Cette structure ouverte est caractéristique du *filet* argumentatif, opposé à la *chaîne* démonstrative. Les *argumentaires* ont une structure d'argumentations convergentes, dans leur partie positive comme dans leur partie réfutative, v. **SCRIPT**.

À propos de l'argumentation convergente, se pose la question de disposition des arguments. Si les arguments apportés sont de force très différente, la présence d'un argument faible à côté d'un argument fort risque de nuire à l'ensemble de l'argumentation, particulièrement si cet argument clôt l'énumération :

C'est un grand chasseur, il a tué deux cerfs, trois sangliers et un lapin.

Le connecteur *d'ailleurs* construit des argumentations convergentes :

Conclusion, puisque Argument_1 — et d'ailleurs Argument_2
 Mais non, Pierre ne viendra pas dimanche, il a du travail, comme d'habitude,
 d'ailleurs sa voiture est en panne.

Le locuteur considère que l'argument_1 est suffisant pour la conclusion, mais qu'il ajoute en plus, pour faire bonne mesure, l'argument_2. (Ducrot et al. 1980, p. 193-232).

Réfutation point par point — Pour réfuter la conclusion d'une argumentation convergente, on doit réfuter chacun des arguments qui soutiennent cette conclusion ; à une argumentation *convergente* on répond ainsi par une réfutation *point par point* ; c'est une argumentation au cas par cas, limitée aux cas qui ont été avancés par l'adversaire, v. **CAS PAR CAS**.

— Le proposant avance une série d'arguments qui convergent vers la même conclusion. Il considère ses arguments comme des « preuves » ;

— l'opposant répond à chacune de ces arguments, qu'il considère comme des « pseudo-arguments » ou des « arguments ».



« Comment répondre aux détracteurs des éoliennes

Éoliennes : vent de polémiques

jeudi 6 mars 2008

Les articles et reportages fleurissent ces temps-ci sur la question des éoliennes, accusées de tous les maux. Étudions quelques-uns des “arguments” avancés par les anti-éoliens, qui sont la plupart du temps des pronucléaires mal déguisés. Le réseau “Sortir du Nucléaire” nous aide à répondre. »

L'Écologie-Les Verts, archives des Verts IDF. En ligne : [<http://idf.lesverts.fr/spip.php?article1096>], consulté le 20 septembre 2013.

La réfutation point par point correspond ici à l'établissement d'un contre-argumentaire.

■ Convergence — Liaison — Série

Dans une argumentation organisée sous la forme “Argument–Conclusion”, la conclusion est exprimée généralement par un seul énoncé ou par un bref discours conclusif. Le discours environnant, orienté vers cette conclusion, peut connaître un développement considérable. La distinction entre argumentations *liées*, *convergentes* et *en série* porte sur la structure qu'il convient d'attribuer à ce discours. On distingue trois modes de structuration élémentaires, selon que le discours orienté vers la conclusion est composé :

- de plusieurs arguments co-orientés, v. **CONVERGENCE**;
- de plusieurs énoncés, dont la combinaison produit un argument, v. **LIAISON**;
- de plusieurs argumentations, dont la conclusion de l'une est prise comme argument par la suivante, v. **SÉRIE**.

■ Converse

En logique, deux propositions sont *converses* si elles permutent leurs sujets et leurs prédicats ; les deux propositions sont de la forme :

< A préd B > et < B préd A >

La proposition converse d'une proposition vraie n'est pas forcément vraie, v. **LOGIQUE CLASSIQUE (II)**.

En grammaire, le mécanisme de la conversion peut s'appliquer à des structures autres que propositionnelles ; elle opère également sur d'autres structures :

< N₁ de N₂ > et < N₂ de N₁ >

ou sur le groupe < Adj + Nom > : “*mieux vaut une fin effroyable qu’un effroi sans fin*” ; cette conversion correspond à l’*antimétabole*, v. ORIENTATION ARGUMENTATIVE.

On peut contre-argumenter de façon radicale une proposition soutenant sa converse, v. CAUSALITÉ (II) ; ANALOGIE :

L1 : — *A est cause de B ; A est comme B ; A imite B.*

L2 : — *Non, c’est B qui est cause de A ! C’est B qui est comme A ; c’est B qui imite A.*

De même une stratégie radicale de défense consiste en une conversion des rôles d’accusateur et d’accusé : “*le coupable est celui qui m’accuse !*”, v. RÉCIPROCITÉ ; STASE. La réplique enfantine “*c’est celui qui le dit qui y est*” convertit l’accusation :

L1 : — *C’est toi qui a volé l’orange !*

L2 : — *Non, c’est toi, parce que c’est celui qui le dit qui y est.*

Le fait que L1 accuse L2 est utilisé par L2 comme un argument pour accuser L1.

■ Corrélatifs, arg.

Termes corrélatifs (relatifs, réciproques) — *Père et fils* sont des termes corrélatifs ; ils entrent dans des relations d’inférences immédiates : “*si A est le père de B, alors B est le fils de A*”. Dans cet exemple traditionnel, *fils* a le sens de “enfant”, terme non marqué représentant la paire “fils ou fille”.

D’une façon générale, dire que deux termes A et B sont dans une relation de corrélation pour les relations R1 et R2, c’est dire que :

$$A_R1_B \leftrightarrow B_R2_A$$

Les termes suivants sont des corrélatifs :

cause / effet

vendre / acheter

double / moitié

action / passion

Ces termes relatifs sont définis l’un par l’autre ; *père de* est défini comme “homme ayant E1 et E2 pour enfants” ; *enfant de* comme “garçon ou fille de P”.

Les termes corrélatifs sont parfois considérés comme une variété de contraires : « les relatifs sont [des opposés] par définition » ; ils sont « ontologiquement simultanés » (Hamelin [1905], p. 133).

Topos des corrélatifs — Les opérations sur les corrélatifs correspondent au topos n° 3 de la *Rhétorique* d’Aristote : « à propos des impôts : s’il n’est pas honteux pour nous de les vendre, il ne l’est pas non plus pour nous de les acheter » (*Rhét.*, II, 23, 1397a25 ; trad. Chiron, p. 381) :

S’il est permis d’acheter 2 g de hashich, alors il est permis de vendre 2 g de hashich.

Ces inférences ont des limites, la vente de drogue est poursuivie, alors que la possession de drogue en petite quantité est tolérée. Le principe suivant traite deux paires de corrélatifs *savoir / apprendre, commander / obéir* par le topos des contraires :

Si tu veux savoir commander, tu dois d'abord apprendre à obéir.

■ Critique — Rationalités — Rationalisation

1. Rationalités

L'argumentation est fréquemment vue comme l'instrument de la rationalité dans les affaires humaines. On peut distinguer plusieurs formes de rationalités.

La rationalité comme adéquation d'une conduite à un objectif couvre toutes les formes d'action guidées par un script, une recette ou un plan préétabli. Si l'on veut réussir une crème anglaise, il est plus rationnel de verser le lait chaud sur les œufs que de mettre les œufs dans le lait chaud, la crème sera plus homogène. Ce principe de rationalité se confond avec l'exigence de non-contradiction (principe de consistance ou de cohérence) entre conduite et objectif. Il est exploité par toutes les formes de réfutation qui décèlent une contradiction chez l'adversaire, v. *AD HOMINEM* ; *COHÉRENCE*. Comme il est normal de courir plusieurs lièvres à la fois, c'est-à-dire de poursuivre plusieurs objectifs, la rationalité résultante est perpétuellement déstabilisée.

Cette forme de rationalité est compatible avec le crime ; Sade est un excellent argumentateur. D'où la possibilité de rationalités délirantes et despotiques au service de buts de même nature.

Rationalité liée à un domaine — La rationalité dépend des domaines. Un comportement à composante langagière, est dit rationnel s'il est conforme aux pratiques reconnues dans un domaine, un domaine technique, un paradigme scientifique, une tradition de pensée, v. *RÈGLES*.

Rationalité démocratique — C'est une qualité des sociétés et des groupes disposant d'institutions et de lieux où l'information est accessible, où fonctionne l'examen libre et contradictoire des positions et des oppositions, dans la perspective d'une prise de décision effective ; où il existe un droit de réponse, dans un format identique à celui de l'attaque, et où la sécurité des opposants est assurée. C'est une forme de société où les détenteurs du pouvoir et de la violence légales sont amenés à rendre compte de l'usage qu'ils en font.

On considère parfois que la rationalité est gouvernée par des règles ; on voit que, si on tente de formuler sous forme de règles les conditions précédentes, elles devront être de nature très différente.

2. Rationalités discursive et argumentative

Le paradoxe créé dans une situation argumentative pilotée par une question est que chacune des réponses prise isolément est *sensée* mais qu'elles sont globalement *contradictoires*. C'est pourquoi les théoriciens de l'argumentation recherchent parfois, pour discriminer ces réponses, un critère de validité qui serait plus fort que le sens simplement *sensé*, et introduisent pour cela, dans leurs modèles la notion de discours *rationnel*. On peut lier les différentes familles de théories de l'argumentation à différentes visions de la rationalité.

Rationalité langagière — Du point de vue langagier, un discours rationnel est d'abord un discours *sensé*, ayant un *sens linguistique* et un *sens contextuel*, en relation avec le problème discuté ou la tâche en cours. Un discours *sensé* est doté d'une signification accessible à ses destinataires, le locuteur le soutient et il peut en rendre compte, expliquer pourquoi il dit cela et pas autre chose ; en anglais, on résume tout cela en disant que le discours se rend *accountable*.

Rationalité discursive et genres langagiers — La rationalité du discours est habituellement considérée seulement en relation avec le discours argumentatif. Or il y a non pas *une* mais *des* rationalités : rationalité *argumentative*, rationalité *narrative*, rationalité *descriptive*, etc. ; on le voit *a contrario* dans les descriptions et les récits incohérents et délirants.

Discours rationnel et rhétorique efficace — La rationalité de l'efficacité est du type rationalité comme adéquation d'un comportement à un but. Comme elle, elle peut se passer de justification, elle est compatible avec la manipulation verbale et non verbale, elle peut même être insensée.

Discours rationnel et discours justifié — La définition du discours rationnel comme discours justifié élabore l'idée qu'un discours est raisonnable dans la mesure où les propositions qu'il avance ne sont pas assertées et maintenues sur la base d'une certitude individuelle, quelle que soit son fondement, mais ouvertement étayées sur d'autres propositions disposées selon certains agencements dont il est possible de dresser l'inventaire, v. ÉVIDENCE ; ÉVIDENTIALITÉ ; SCHÉMA DE TOULMIN.

Un discours est plus rationnel s'il exhibe ses points faibles. Il s'offre à la réfutation. Le discours toulminien répond à cette exigence : la conclusion est établie à partir d'une donnée, en fonction d'une loi étayée d'un support, et dûment modalisée. L'instance critique est représentée par sa trace, le *rebuttal*, indiquant le *point de réfutation* potentielle, notion poppérienne où le discours exhibe son point faible, et indique quelle direction on doit prendre pour l'améliorer. Inversement, plus une argumentation dissimule ses points faibles, moins elle sera dite rationnelle.

Un discours est plus rationnel s'il a été critiqué. Son degré de rationalité augmente avec le nombre de rencontres contradictoires auxquelles il a été soumis et dont il est sorti vivant, toujours tenable. Cette notion est perelmanienne : la rationalité de l'argumentation augmente avec le nombre et surtout la qualité des auditoires intéressés et compétents qui l'acceptent. Comme le dit Bachelard, il n'y a pas de vérité, il n'y a que des erreurs rectifiées ou en cours de rectification.

La pratique de l'argumentation dialoguée, en face à face ou à distance, peut être considérée comme *l'exercice de la fonction critique du langage*. Critiquer ne veut pas dire "dénigrer" ni "rejeter", mais "porter un jugement", positif ou négatif, sur une activité quelconque. L'observation des données montre que les partenaires engagés dans une argumentation passent leur temps à évaluer, les arguments des autres (Finocchiaro 1994, p. 21). La parole argumentative est évaluée dans un méta-discours, produit aussi bien en face à face qu'à distance, dans l'espace et dans le temps. Toute approche du discours argumentatif soucieuse d'adéquation empirique doit prendre en compte cette dimension critique, à un moment ou à un autre.

La nouvelle rhétorique pose la question critique à deux niveaux. D'une part, à la suite de la rhétorique ancienne, elle accorde toute leur place aux mécanismes de réfutation, qui constituent une critique de premier niveau. En second lieu, elle situe la question de l'évaluation comme celle de l'appréciation critique des auditoires, et l'inscrit dans le passage de *persuader* à *convaincre* (v. **PERSUASION**) ; l'évaluation des arguments est le fait des participants à l'adresse rhétorique. C'est un contraste considérable avec les visions qui confient l'évaluation aux soins d'un juge rationnel, qui, dans la pratique se confond avec l'analyste.

Les modèles du dialogue mettent l'activité critique au centre de leurs préoccupations. La *pragma-dialectique* et la *logique informelle* développent une critique de l'argumentation fondée sur la notion de *fallacie*. Pour déceler les fallacies, la pragma-dialectique utilise un système de règles ; la logique informelle utilise plutôt la technique des questions critiques, v. **FALLACIEUX ; RÈGLES**.

Divers termes sont employés pour caractériser négativement le contenu du discours invalidé par la critique :

- Un *paralogisme* est essentiellement un syllogisme non valide, v. **PARALOGISME**.
- Alors que le paralogisme est de l'ordre de l'erreur, le *sophisme* relève de la tromperie intentionnelle, v. **SOPHISME**.
- La notion de raisonnement et de *discours fallacieux* (lat. *fallacia*, ang. *fallacy*), dès son origine, couvre un ensemble de difficultés que l'on rencontre dans la construction d'un discours prétendant dire et transmettre le vrai. L'origine de ces difficultés se trouve soit dans les particularités structurelles du langage (fallacies *liées au langage*), soit dans l'application correcte d'une méthode à des objets naturels (fallacies *hors du langage*).

V. PARALOGISME ; SOPHISME ; FALLACIEUX ; NORME ; RÈGLES ; ÉVALUATION.

3. Théories généralisées de l'argumentation et critique du discours

Toutes les théories de l'argumentation ne s'engagent pas dans la tâche de définir une forme quelconque de rationalité : c'est le cas de la théorie de *L'argumentation dans la langue* d'Anscombe et Ducrot et de la *logique naturelle* de Grize. Dans leur principe, elles ne sont pas *irrationnelles* mais *a-rationnelles* ; tout discours étant argumentatif, l'idée de rectifier un discours pour améliorer son argumentativité ou sa rationalité n'a pas de sens, par quelque méthode que ce soit. Elles rappellent cependant que la première des conditions pour qu'un discours soit rationnel c'est qu'il soit *sensé*.

Pour la *logique naturelle*, la théorie de l'éclairage accorde à chaque discours, une validité certaine, mais partielle. Il y a une sorte d'impossibilité critique : « l'orateur ne fait jamais que construire une schématisation devant son auditoire sans la lui "transmettre" à proprement parler » (Grize 1982, p. 30).

La *théorie de l'argumentation dans la langue* voit dans la conclusion un développement sémantique de l'argument ; l'argumentation est en fait de la reformulation. L'argumentation est entièrement soumise aux orientations de la langue, que le discours ne fait que se développer selon ses « biais » — qui sont précisément dénoncés par les théories des fallacies, en quête d'un langage référencé, neutre, objectif. En fait, la théorie de l'argumentation dans la langue propose une théorie critique radicale du discours dans sa prétention à atteindre la, ou une, rationalité. Si on reformule cette théorie dans le langage de la théorie des fallacies, on dira que toute argumentation en langue naturelle est radicalement fallacieuse par pétition de principe. Il s'ensuit que l'argumentation est un « rêve du discours » (Ducrot 1993, p. 234). On pourrait filer cette métaphore, qui ramène la prétention rationnelle de l'argumentation (telle qu'on la trouve dans Perelman par exemple) à une "rationalisation du rêve", théorisation illusoire, fondamentalement idéologique, au sens dénonciateur du terme. Proposer une critique des argumentations, serait s'enfermer dans une "critique du rêve", alors qu'on ne peut, au mieux, que l'interpréter. **v. DÉMONSTRATION ; BIAIS.**

4. Rationalité et Rationalisation

En psychanalyse, on parle de rationalisation ou d'intellectualisation pour désigner les processus discursifs à prétention rationnelle par lesquels un sujet rend compte et revendique ses actes, ses représentations, ses sentiments, ses symptômes ou son délire (Laplanche et Pontalis, 1967, art. *Rationalisation*) alors que leur source véritable lui reste opaque ; « [le Moi] s'efforce, autant que possible, à rester en bonne entente avec le soi, en illustrant les commandements inconscients de celui-ci par ses propres rationalisations conscientes » (Freud [1923], p. 230).

■ Croyances de l'auditoire, arg.

L'argumentation *sur les croyances de l'auditoire* s'oppose à l'argumentation *sur le fond* de la question. Elle revêt deux formes :

- L'argument *ad hominem* exploite le système de croyance de l'interlocuteur de manière *négative*, et bloque le partenaire en le mettant en contradiction avec lui-même : “*tu te contredis en refusant de soutenir l'intervention en Syldavie !*”, v. *AD HOMINEM*.
- L'argumentation *ex datis* exploite *positivement* ces croyances : “*tout ce que tu penses t'incites à soutenir l'intervention en Syldavie*”, v. *EX DATIS*.



■ Débat

Le débat ou la discussion à l'occidentale est un genre qui mobilise toutes les facettes de l'activité argumentative, au point qu'on assimile parfois les deux termes, *argumenter c'est débattre* : construire des points de vue, produire de bonnes raisons, interagir avec des personnes et des points de vue différents, nouer des alliances plus ou moins éphémères, intégrer / réfuter / détruire les positions des autres, s'impliquer personnellement sur des enjeux de décision, de vérité et de pouvoir.

Cependant, le débat ne contient pas que des séquences argumentatives ; il est composé de séquences de divers ordres : présentation des participants ; recherches d'information auprès d'eux et ailleurs ; lecture de rapports ; rédaction d'actes ; gestion de l'interaction ; digressions et plaisanteries, etc. Il est légitime de se demander si un débat est ou non fortement argumentatif, quelles en sont les *séquences argumentatives*, ou quelle est la proportion de temps passée à construire et justifier des conclusions fortement disputées.

L'importance prise par sa variété médiatique fait que le débat est souvent associé à la *polémique*, alors qu'il existe de nombreux exemples de discussions et de débats *coopératifs*, dans le cadre professionnel ou familial. D'une façon générale, polémique et coopération caractérisent des moments du débat plus que des formes de débat en général.

La forme et le destin de l'argumentation dans le débat dépendent du *pouvoir* dont disposent les participants, s'ils ont ou non capacité de décision sur l'affaire en cours. Si elle est prise à la majorité, la décision contraint la minorité, qu'elle soit ou non persuadée, et que l'argument l'ayant emporté soit ou non le meilleur aux yeux du logicien évaluateur.

Le débat argumenté est une source de légitimité sociale

Dans une perspective fondationniste, on peut considérer qu'une décision est légitime si elle est conforme à, ou dérivable d'un *pacte originel*, d'un contrat social auquel les ancêtres, ou les représentants idéaux de la communauté, auraient adhéré librement aux temps mythiques des origines, ou adhèreraient dans un espace rationnel idéal.

La perspective démocratique valorise le débat. Une décision est considérée comme légitime seulement si elle a été argumentée publiquement de façon ouverte, libre et contradictoire. La décision légitime *de fait* est celle qui survit au débat ; qu'il s'agisse de la meilleure décision *de droit*, c'est-à-dire de celle qui est soutenue par le meilleur argument est une autre question ; l'autorité et le pouvoir font la différence.

Le débat est mis ainsi au centre de la vie démocratique, étendue à la vie ordinaire démocratie conjugale, familiale, professionnelle... où on considère que les meilleures pratiques sont celles qui font leur part au débat ; dans le milieu scolaire, le débat argumenté, associé à l'acquisition des connaissances, participe d'une "démocratie des apprentissages".

Critique du débat

Cependant, le débat n'est pas la pratique innocente et miraculeuse capable de résoudre tous les problèmes de l'éducation, de la société et des développements inégaux. L'empire du débat, particulièrement *du débat médiatique*, est la cible d'un argumentaire critique qui comprend notamment les points suivants.

— Le recours au débat peut n'être qu'un **artifice de présentation**. Pour introduire un sujet quelconque, un personnage historique ou un événement politique, on montre qu'il est le point focal de deux discours antagonistes ; les choses ne seraient intéressantes que dans la mesure où elles irradiant un peu de chaleur polémique.

— "Laisser ouvert un débat" est une manière de **ne pas prendre ses responsabilités**, pour un journaliste, de ne pas s'aliéner ses lecteurs et pour un conférencier, c'est une topos de clôture commode qui permet de passer sans conflit la parole à la salle.

— La posture dubitative et interrogative est parfois très confortable. Elle permet notamment de **dire impunément des choses contradictoires**. En pratique, le débat est parfois un lieu "où tout le monde dit le contraire de tout".

— Le débat est un **lieu potentiellement sophistique**, où trouvent à s'employer toutes les techniques de manipulation. Dès que les enjeux deviennent réellement importants, apparaissent les spécialistes du débat, vis-à-vis desquels le citoyen ordinaire qui ne consacre pas toute sa vie à tel débat précis, a parfois du mal à faire valoir ses intérêts.

— Devenant une fin en soi, **le débat se spectacularise**, et perd tout lien avec la recherche de la vérité, de l'accord, de l'approfondissement des différences ou de la clarification des positions en présence. Les différences sont un fond de commerce.

— Débattre et discuter peut être **une profession, un hobby, un péché mignon**.

Le Moyen Âge avait trouvé un nom pour ce péché, le péché de *contentio*, péché des moines dialecticiens orgueilleux, péché typique d'intellectuels, et en particulier du premier d'entre eux, Abélard. v. **CONSENSUS**.

— Promouvoir le débat, c'est promouvoir **une forme potentiellement agressive de l'argumentation**. Dans les termes de la théorie des faces et de la politesse linguistique, le débat entraîne une mise en jeu importante de la face propre et de celle de l'autre. Le terme même de *confrontation* des points de vue, dans une situation de face à face, peut impliquer une forme de rupture des relations avec les autres participants. Tout débat un tant soit peu significatif divise le groupe. Une opinion doit prévaloir contre l'autre. Un ensemble de participants va se trouver en position basse, l'autre en position haute. En fait, le débat ne rompt pas avec la violence symbolique, mais la déplace et l'entretient.

— Les débats produisent d'abondantes *conclusions*, et permettent parfois d'y voir plus clair. Mais lorsque le débat exclut le pouvoir pour atteindre la rationalité, le changement d'opinion et le consensus sont sans conséquences pratiques. Pour qu'il produise des *décisions*, il ne suffit pas d'invoquer la mystérieuse catalyse opérée par la volonté, les émotions et les valeurs qui transformeraient les persuasions en action. La décision est une forme **d'exercice d'un pouvoir** défini par sa capacité d'exécution, et pour cela disposant de possibilité de *violence*, violence physique, mais aussi violence de la loi, violence de la mise en pratique de *ceci*, qui heurte tous les partisans du *cela*, réfutés mais non convaincus.

— L'espace du débat est, en principe, un espace égalitaire et libre ; en un sens il est négateur des rapports de force externes, au moins il les suspend. Mais chaque lieu a ses règles. Dans tout débat il y a un régulateur, ou une "fonction régulatrice" qui impose des normes formelles ou substantielles. Bon gré, mal gré, ces "règles du lieu" doivent être acceptées de tous. La première d'entre elle, est la forme de régulation des tours de parole est un élément essentiel du "contrat de débat". **Le débat présuppose la démocratie autant qu'il la promeut.**

— Considéré comme **une activité pédagogique**, le débat rencontre aussi ses limites. Certaines cultures répugnent à l'affrontement ouvert, qu'elles considèrent comme assez grossier. Dans de telles cultures, vouloir par exemple mettre des élèves dans des positions de débatteurs, les obliger à entrer dans le jeu du différend, c'est leur faire violence. D'autre part, le débat en classe obéit à un principe d'externalisation des opinions, qui ne peut se faire que moyennant un principe de sincérité. Mais dire en public ce que l'on pense et à quel camp on se rattache n'est pas forcément une activité sans conséquence sous toutes les latitudes.

La salle de classe peut ressembler à un lieu de dialogue idéal sur les sujets où les consciences sont libres. C'est un lieu favorable pour se construire une opinion informée, où on peut même envisager de changer d'opinion. Mais dès qu'interviennent les questions de connaissances, il faut gérer le fait que le changement de représentation doit se faire obligatoirement dans le sens de l'acquisition des connaissances. Il y a un saut du débat à l'apprentissage ; c'est le professeur qui détermine la conclusion.

Le débat n'est pas une panacée mais une ressource ; la mise en débat est une décision qui appelle elle-même une justification.

V. DIALECTIQUE.

■ Dédution, arg.

Le mot *dédution* correspond au mot grec *apodeixis* ; la connaissance dite *apodictique* est celle qui est produite au moyen d'une déduction valide. Descartes définit la déduction comme

« toute conclusion nécessaire tirée d'autres choses connues avec certitude. [...] on sait la plupart des choses d'une manière certaine sans qu'elles soient évidentes, pourvu seulement qu'on les déduise de principe vrais et connus, au moyen d'un mouvement continu et sans aucune interruption de la pensée qui voit nettement par intuition chaque chose en particulier » (Descartes [1628], p. 16).

Le raisonnement liant les deux prémisses à la conclusion dans le syllogisme est une forme de déduction, qui est fréquemment prise pour norme de l'argumentation valide.

D'une façon générale, la déduction valide est une opération qui relie, par des règles valides, un ensemble de prémisses (axiomes, hypothèses, propositions vraies) à une conclusion. La déduction correcte constitue une démonstration.

Le raisonnement *axiomatique* déduit les conséquences de propositions ayant le statut de postulats. Le raisonnement *hypothético-déductif* part d'une hypothèse, dont il explore les conséquences et les confronte à la réalité du monde par l'expérimentation. Ce même type de procédure est mis en œuvre dans des formes argumentatives, comme l'*argumentation par la définition*, qui développe les conséquences de la définition d'un terme, ou les diverses formes d'*argumentation par l'absurde*, v. DÉFINITION (III) ; ABSURDE.

1. La déduction se distingue de l'implication

A implique B — L'implication est un connecteur logique permettant de former à partir de deux expressions bien formées une nouvelle expression bien formée :

“A implique B” : $\langle A \rightarrow B \rangle$

B se déduit de A — La déduction est une chaîne d'opérations reliant des expressions bien formées au moyen d'une règle. Par exemple la règle du *modus ponens* permet de déduire B des deux prémisses $\langle A \rightarrow B \rangle$ et $\langle A \rangle$:

$$\frac{A \rightarrow B \quad A}{B}$$

L'*implication* est vraie lorsque l'antécédent est faux (que le conséquent soit vrai ou faux). La *déduction* opère à partir de deux prémisses, et pour que la déduction soit valide, ces deux prémisses doivent être vraies. L'expression

$$((A \rightarrow B) \& A) \rightarrow B$$

est une déduction valide mise sous forme d'une implication.

2. Modes valides de déduction

Affirmation de l'antécédent : existence d'une condition suffisante — La réalisation d'une condition suffisante du conséquent permet de déduire (de conclure) légitimement à la vérité de ce conséquent :

$A \rightarrow B$	A est une condition suffisante pour B	<i>S'il pleut, l'herbe est mouillée</i>
A	cette condition suffisante est réalisée	<i>Il pleut</i>
<hr/>		
donc B	donc B est réalisée	donc l'herbe est mouillée

On parle aussi de *règle de détachement* ou de *modus (ponendo) ponens*. La déduction procède en affirmant (*ponendo*, "en posant") la vérité de l'antécédent pour affirmer (*ponens*) la vérité du conséquent B.

La même déduction par *modus ponens* peut s'effectuer à partir de la conjonction < non-(A & non-B) > : l'implication est vraie si et seulement si on n'a pas à la fois l'antécédent vrai et le conséquent faux. Traduit dans le langage d'un monde régi par les lois physiques telles que nous les connaissons, cette vérité exprime le fait qu'une situation où il pleuvrait sans que l'herbe ne soit mouillée n'est pas concevable.

Négation du conséquent : une condition nécessaire n'est pas réalisée — L'absence de réalisation d'une condition nécessaire de l'antécédent permet de conclure légitimement à la fausseté de cet antécédent :

$A \rightarrow B$	B est une condition nécessaire pour A	<i>s'il pleut, l'herbe est mouillée</i>
Non-B	cette condition nécessaire n'est pas réalisée	<i>l'herbe n'est pas mouillée</i>
<hr/>		
donc non-A	donc A n'est pas réalisée	donc il ne pleut pas

On parle aussi de *règle de détachement* ou de *modus (tollendo) tollens*. La déduction permet "d'enlever", c'est-à-dire de nier l'antécédent A, en "enlevant" (*tollendo*), c'est-à-dire en niant, le conséquent B.

3. Paralogismes de la déduction

Paralogisme de négation de l'antécédent — L'absence de réalisation d'une condition suffisante du conséquent ne permet pas d'affirmer la fausseté de ce conséquent. La déduction suivante est non valide :

$A \rightarrow B$	A est une condition suffisante pour B	<i>s'il pleut, l'herbe est mouillée</i>
non-A	cette condition suffisante n'est pas réalisée	<i>il ne pleut pas</i>
<hr/>		
<i>*donc non-B</i>	<i>*donc B n'est pas réalisée</i>	<i>*donc l'herbe n'est pas mouillée</i>

Paralogisme d'affirmation du conséquent — La réalisation d'une condition nécessaire de l'antécédent ne permet pas d'affirmer la vérité de cet antécédent. La déduction suivante est non valide :

$A \rightarrow B$	B est une condition nécessaire pour A	<i>s'il pleut, l'herbe est mouillée</i>
B	cette condition nécessaire est réalisée	<i>l'herbe est mouillée</i>
<hr/>		
<i>*donc A</i>	<i>*donc A est réalisée</i>	<i>*donc il pleut</i>

Dans le premier cas, une condition *suffisante* pour que l'herbe soit mouillée (la pluie) a été indûment considérée comme nécessaire ; dans le second cas, une condition *nécessaire* pour (qu'on puisse dire que) il pleut (à savoir : l'herbe est mouillée) a été indûment considérée comme *suffisante*.

4. Pragmatique de la déduction

Les notions de paralogismes d'affirmation du conséquent ou négation de l'antécédent sont bien définies dans le cadre d'un système logique, où toutes les composantes du raisonnement sont explicitées. Le langage ordinaire autorise ellipses et sous-entendus, son interprétation repose sur des connaissances contextuelles.

Supposons que le sol ne puisse être mouillé que si l'une au moins des quatre conditions suffisantes sont remplies : soit on a arrosé, soit il a plu, soit il y a une fuite de canalisation, soit il y a de la rosée. S'il est contextuellement évident que l'on n'a pas arrosé (je sais ce que j'ai fait, et personne ne s'amuse à venir arroser mon jardin), qu'il n'y a pas de fuite d'eau (pour la bonne raison qu'il n'y a pas de canalisation dans le jardin), et qu'il n'y a pas de rosée (parce que l'heure est passée), alors je peux dire en toute sécurité que si l'herbe est mouillée, c'est parce qu'il pleut ou qu'il a plu. C'est seulement la forme superficielle du raisonnement qui est paralogique. Son évaluation doit tenir compte du raisonnement implicite complet, au cas par cas, qui a permis d'éliminer les autres conditions suffisantes, transformant la dernière de

celles-ci en condition *nécessaire et suffisante*. De tels raccourcis correspondent aux règles de quantité et de manière de Grice.

Bien entendu, cette conclusion ne montre aucune incapacité de “la logique” à exprimer de telles situations, elle montre seulement que la mise en forme logique de la déduction telle qu’on croit la lire dans une paire d’énoncés est plus complexe que ne le laisse penser leur forme apparente.

■ Définition (I)

Définir le sens d’un mot ou d’une expression, c’est lui attribuer une *signification*, c’est-à-dire lui associer *un discours ayant le même sens*. La définition établit une relation d’équivalence sémantique entre un terme, le *défini* (*definiendum*, “ce qu’il faut définir”, l’entrée du dictionnaire) et un discours (le *definiens* “ce qui définit”). Le *definiens* est parfois appelé *définition* (par métonymie du mot signifiant le tout pour signifier la partie),

Oncle : “Frère de la mère ou du père”
[*definiendum*] : [*definiens*]

L’équivalence *definiendum* / *definiens* répond à deux exigences, l’une sémantique et l’autre formelle :

- sur le plan sémantique (en intension), il doit y avoir *identité de sens* entre le terme défini et la définition ;
- sur le plan formel (en extension), il doit y avoir possibilité de substitution dans tous les contextes, c’est-à-dire :

- de substituer au terme défini, sa définition : la définition *explicite* le sens du défini ;
- de substituer à la définition, le terme défini : le défini *abrège* le discours.

La définition apporte une réponse à des questions comme :

- “Qu’est-ce qu’un X ?” ; “Qu’appelle-t-on X ?” ; “Quand parle-t-on de X ?”

Selon la nature de **X**, ces demandes expriment une recherche sur le sens, le savoir substantiel, les usages... attachés au terme **X** :

- Qu’est-ce qu’un poisson ? Qu’est-ce qu’une démocratie ? Qu’est-ce qu’un parent isolé ? Qu’est-ce qu’une personne cultivée ? Qu’est-ce qu’un citoyen français ?

La définition du *poisson* comme espèce animale fait appel aux ressources des sciences naturelles, celles de *démocratie*, de *citoyen* et de *citoyenneté*, aux sciences et aux idéaux politiques et idéologiques, celle de *parent isolé* aux lois et décrets en vigueur, et l’idée vague de *personne cultivée* mélangera un peu tous les domaines des arts et des lettres. Les progrès dans la connaissance, les changements historiques entraînent des modifications dans la définition de chacun de ces termes.

1. Formes de définitions

On peut distinguer différents types et techniques de définition, exploités et mélangés dans les définitions concrètes.

Définition par ostension — L'*ostension* est l'action de montrer. La *définition par ostension* consiste à définir un terme en montrant un exemplaire des êtres qu'il permet de désigner : *"tu veux savoir ce que c'est, un canard ? Eh bien, justement en voilà un !"*. Le mot *canard* est défini comme la cible du geste montrant un canard. La définition par ostension ne peut s'appliquer qu'à des êtres concrets. L'ostension est fondamentalement ambiguë : par le même geste on montre le *cheval* alezan et la *couleur* alezan, mais elle est désambiguïsée par le contexte.

Dans la mesure où la demande de définition porte sur le sens, l'ostension ne constitue pas une définition car elle ne donne pas de discours. Elle court-circuite le sens pour s'appuyer directement sur un acte de référence. Mais elle fournit une introduction à l'*usage* adéquat d'un terme : on apprend ce que c'est qu'un canard en fréquentant les canards.

L'ostension est un auxiliaire de définition indispensable pour les termes désignant des êtres et des choses concrets ; plus l'être particulier montré se rapproche du prototype de son espèce, plus efficace est l'ostension. L'image qui accompagne la définition du dictionnaire correspond à une définition par ostension.

La définition par ostension sous-tend le fameux argument *"je ne peux pas t'expliquer, mais, les mousserons, je sais les reconnaître quand j'en vois un !"*.

Définition par exemplification — La définition par exemplification consiste à donner un cas où le terme s'applique : *"un canard (journalistique), c'est, par exemple, quand on a annoncé à la télévision la partition de la Belgique"*. L'exemple fournit une base à partir de laquelle on peut reconstruire le sens par analogie, comme dans le cas de l'ostension. L'exemplification est utilisée par le dictionnaire en complément des autres définitions.

Définition par description — La définition par description consiste à définir un être par une série de *traits propres*, qui permettent de le désigner de manière univoque.

L'expression *"le président de la République française"* est défini par des descriptions comme *"l'hôte de l'Élysée"* ou *"le mari de la première dame de France"*, qui sont propres au président de la République : elles s'appliquent à lui et seulement à lui. Elles le *définissent*, au sens où si l'on parle du *"mari de la première dame de France"*, on *réfère* forcément au président de la République.

Ces descriptions sont extensionnellement équivalentes à l'expression *"président de la République"*. La condition de substituabilité est remplie, mais pas celle de signification. En effet, ces descriptions ne disent rien de ce qu'est un président de la République, de son mode d'élection ou des fonctions qu'il exerce. En termes aristotéliens, la propriété d'être logé gratuitement au Palais de l'Élysée n'est pas une

propriété essentielle attachée à la fonction de président de la République. C'est une information accessoire, périphérique, v. TAXINOMIE ET CATÉGORIE.

Définition en extension — Un terme est défini *en extension* lorsqu'on énumère, l'ensemble des êtres qu'il permet de désigner. Ainsi, l'expression "connecteur logique binaire usuel" est définie en extension comme un membre de l'ensemble $\{\sim, \&, V, W, \rightarrow\}$.

La définition en extension fournit la base d'une argumentation au cas par cas. Si "*l'argent honorablement acquis*" est défini comme acquis "*soit par son travail, soit par héritage, soit par un placement financier*", alors on peut prouver indirectement que telle somme d'argent a été mal acquise en montrant qu'elle n'est ni le fruit d'un travail, ni un héritage, ni le produit d'un placement financier, v. CAS PAR CAS ; DIVISION.

Définition opératoire — La *définition opératoire* associe à un terme X un ensemble d'opérations qui permettent de contrôler son application adéquate, c'est-à-dire de déterminer si tel individu est un X ou non. On ne dit plus ce qu'est un X, on apprend à utiliser le signifiant X.

L'expression "*nombre premier*" est définie comme "*un nombre qui n'est divisible que par lui-même et par l'unité*". Pour un nombre quelconque, cette définition permet de dire à coup sûr s'il est ou non premier.

Définition fonctionnelle — La *définition fonctionnelle* associe à un terme ses usages. Donner du sens au mot *boussole*, c'est savoir à quoi ça sert : "*ça indique le nord (magnétique)*", et peut-être savoir utiliser une boussole.

Définition stipulative — La *définition stipulative* est également appelée *définition de nom* (Pascal [1657], p. 349). Elle réalise un idéal de la définition, en établissant une parfaite synonymie entre le terme à définir (*definiendum*) et l'expression défini-toire (*definiens*) : "*grand-père = père du père ou de la mère*". La définition stipulative correspond à une procédure d'abréviation, la définition est toujours immédiatement récupérable sous le terme défini. Elle est adaptée au langage scientifique.

La définition stipulative est essentielle pour la création néologique scientifique. Lorsqu'une nouvelle classe de phénomènes ou d'êtres a été repérée et caractérisée, il faut lui donner un nom. Alors que dans le cas général la demande de définition porte sur un terme donné dont on recherche ou construit la définition, dans le cas de la définition stipulative on part d'un sens clair et bien établi (le *definiens*), et on recherche un terme capable de bien l'exprimer ; il s'agit d'un baptême. Pour cela on peut procéder arbitrairement, et choisir un mot courant vidé de son sens ordinaire. Les physiciens utilisent ainsi le mot *charme* pour parler d'une particule particulière, le *quark charme*.

Dans d'autres cas, le mot choisi pour désigner le phénomène conserve quelque chose de son sens ordinaire, et on peut soutenir que "*mon mot désigne mieux que le tien la nature du phénomène*". Dans l'enseignement, doit-on parler de *moment*, de *phase*, d'*épisode*, de *footing*... didactique ? Comme chacun préfère sa terminologie, le caractère relativement

arbitraire de la néologie stipulative peut conduire à une “inflation terminologique” et à des “querelles de mots”, qu’on tente de dépasser en invoquant la primauté de la réalité des choses : « Vous pouvez même appeler ceci “Ivan Ivanovitch” du moment que nous savons tous ce que vous voulez dire » (Jakobson 1963, p. 30).

Définition essentialiste — La *définition essentialiste* cherche à exprimer, au-delà du *savoir* linguistique sur le mot (*définition lexicale*), au-delà même du *savoir* sur la chose définie (*définition encyclopédique*), toujours relatif à un état des connaissances, ce qu’est la *nature* même de la chose, c’est-à-dire l’essence stable et pérenne du défini. Elle prétend dire ce qu’est le vrai sens du mot, en tant qu’il exprime l’essence de la chose.

En termes platoniciens, on dira qu’une définition essentialiste est celle qui capte l’*Idee* de la chose : “*Qu’est-ce que la vertu?*”. En principe, la définition essentialiste doit être établie par une méthodologie propre, qui peut faire appel à “intuition des essences”, v. TAXINOMIE ET CATÉGORIE ; DÉFINITION (II).

Alors qu’une définition de type *réaliste* du mot *démocratie* part des acceptions sociohistoriques de ce mot, une définition de type *essentialiste* établit les conditions idéales de la démocratie, rattache à ce sens les usages du mot, parfois pour les condamner au nom de la *vraie* démocratie. De ce second point de vue, il est possible qu’aucune démocratie concrète ne réalise l’essence de la démocratie. En ce sens, la définition essentialiste est un point d’appui critique important. Elle est souvent mobilisée dans l’argumentation *a priori* sur la *nature des choses*, de nature idéaliste ou conservatrice (Weaver 1953), v. CATÉGORISATION ; NATURE DES CHOSES.

Définition encyclopédique — Le *dictionnaire encyclopédique* recueille seulement les termes conceptuels. La *définition encyclopédique* résume l’état du savoir sur les choses et les concepts désignés par le terme. Centrée sur le référent, elle modélise les êtres et les processus de la réalité. Une bonne définition de chose est le couronnement d’une connaissance bien construite (comme d’une loi bien faite).

La *force* et la *masse* du physicien ne sont pas celles du dictionnaire de langue. Pour un physicien,

« le terme *masse* est utilisé pour désigner deux grandeurs attachées à un corps : l’une quantifie l’inertie du corps (la *masse inerte*) et l’autre la contribution du corps à la force de gravitation (la *masse grave*). Ces deux notions sont *a priori* distinctes, mais leur égalité est expérimentalement vérifiée à 10^{-12} près, et on se permet dès lors de parler de la *masse* d’un corps » (Wikipédia, art. *Masse*).

Pour Littré, les deux sens fondamentaux du mot *masse*, et non plus du concept physique, sont « 1° Amas de parties qui font un corps ensemble. [...]. 2° Il se dit aussi d’un seul corps [compact]. Une *masse de plomb* » (Littré, art. *Masse*).

Les argumentations établissant une définition de choses sont liées à des domaines. Il a fallu un congrès d’astronomie pour redéfinir le terme *planète*, et mettre fin à la controverse sur le statut de Pluton.

La définition ordinaire peut être méconnaissable sous la définition technique :

« J'utilisais le mot surprise dans le sens de "réaction de surprise", c'est-à-dire cet ensemble de phénomènes qui, pour le neurophysiologiste, comporte, lorsqu'un stimulus inopiné brutal survient :

1. un blocage de l'activité alpha précédé par un élément transitoire qui s'exprime dans la région du cortex (une pointe-cortex) ;
2. une secousse musculaire plus ou moins importante (le sursaut) ;
3. des manifestations neuro-végétatives telles que la tachycardie et la diminution de la résistance cutanée.

Je me référais donc à la réaction de surprise "classique" que vous connaissez tous. »

H. Gastaud, « Discussion », *L'Unité de l'homme*, E. Morin et M. Piattelli- Palmarini dir., Paris, Le Seuil, 1974, p. 183.

Définition lexicale — Le sens des mots du langage ordinaire n'est pas un fantôme abstrait qui les habiterait ; c'est l'ensemble ouvert des discours et des pratiques associées aux mots. Le dictionnaire les condense et fournit une introduction à leur usage.

La définition lexicale est la définition que l'on trouve dans les dictionnaires de *langue*, par opposition aux dictionnaires *encyclopédiques*. Le dictionnaire de langue doit satisfaire à des conditions multiples : recueillir tous les mots d'une langue (ou d'un lexique particulier, ou d'une époque particulière), ainsi que les expressions figées ; fournir une description de leurs significations, de leurs usages en parole, de leurs emplois figurés stéréotypés ; préciser les constructions syntaxiques dans lesquelles se manifestent leurs diverses significations ; les situer dans les divers "champs" auxquels ils appartiennent, c'est-à-dire préciser leurs relations avec leurs (quasi-) synonymes et leurs antonymes sur le plan sémantique ainsi que leurs position dans leurs familles dérivationnelles sur le plan morphologique, etc. En présentant ainsi le terme dans ses associations linguistiques essentielles, légitimées par l'institution du dictionnaire, la définition lexicale constitue un énorme stock de "permis d'inférer",

V. DÉFINITION (III).

Le savoir des *mots* (définition lexicale) et le savoir des *choses* (définition encyclopédique) sont en principe bien distincts, mais en fait, pour les termes ayant reçu une définition encyclopédique, ils sont inextricablement liés. "*Le baromètre baisse, le temps se gâte*" : la déduction est-elle opérée en référence à une loi physique météorologique (un savoir) faisant intervenir les variations de pression atmosphérique, ou l'inférence est-elle inscrite dans le sens du mot lui-même ? Connaître le *sens fonctionnel* du mot *baromètre*, c'est savoir que "*quand ça baisse, le temps se gâte*".

Tous les mots sont dignes d'une définition lexicale mais toutes les choses ou les pratiques qu'ils désignent ne sont pas de dignes objets du savoir scientifique, seulement celles qui ont "beaucoup d'être". La frontière entre les deux catégories est mouvante et tributaire de l'état de la recherche ; la *conversation*, jugée jadis chose futile et insaisissable, a été conceptualisée de façon fructueuse par l'analyse conversationnelle et l'ethnométhodologie : ces sciences ont donné de l'être à leur objet.

2. Définition et argumentation

Des formes très productives d'argumentation se rattachent à la thématique de la définition. Toutes les typologies les mentionnent. Outre la présente entrée, les entrées suivantes posent le cadre de leur définition :

— **L'argumentation qui justifie une définition** : elle permet de porter des jugements comme “ [ce discours] est une bonne / une mauvaise définition [de ce terme]”,

v. DÉFINITION (II).

— **L'argumentation fondant une catégorisation** exploite la définition pour construire une réponse à une question comme “*est-ce que cet être est un X ?*” (“*est-ce que cet oiseau est un chardonneret ?*”). Pour cela, on recherche la définition de X (on consulte une encyclopédie des oiseaux à l'article *chardonneret*), et, si l'être (l'objet, l'événement...) considéré correspond aux traits définitionnels, on parle de lui comme d'un X : “*j'ai vu un chardonneret !*”. En d'autres termes, l'oiseau que j'ai aperçu a été catégorisé comme un chardonneret. v. CATÉGORISATION.

— **L'argumentation par la définition** exploite une définition. C'est une argumentation qui permet d'attacher à un être particulier toutes les qualités, propriétés, discours, droits et devoirs, savoirs et idéologies... qui entrent dans la définition à laquelle il se rattache. S'il sait que tel pays est une démocratie, le citoyen responsable conclut “*alors je peux aller y passer mes vacances !*”, v. DÉFINITION (III).

— À l'argumentation par la définition on peut rattacher les argumentations sur “le vrai sens des mots”, v. SENS VRAI DU MOT.

— **La définition persuasive** est une forme d'argumentation par la définition, où la définition est remaniée pour les besoins de la cause, v. DÉFINITION (IV).

Ces formes d'argumentation sont interdépendantes :

— *L'argumentation fondant une catégorisation* permet le rattachement d'un individu à une catégorie, nommée par un terme accompagné de son discours définitoire. En termes de traits, le rattachement est autorisé parce que cet individu présente un certain nombre de caractéristiques correspondant à celles de la définition : “*c'est un mousseron puisque que son chapeau est...*” (v. CATÉGORISATION), ou est analogue à un membre de la catégorie de rattachement.

— Une fois rattaché à la définition, on peut lui appliquer tout ce que dit discours définitoire, par une *argumentation par la définition* : “*on peut le déguster, puisque c'est un mousseron !*”

— Pour que ce mécanisme puisse fonctionner, il faut que la définition ait été établie de manière indépendante, et non circulaire ; c'est à cela que sert la *justification argumentée d'une définition*.

— Si le terme est redéfini localement afin de s'adapter à une conclusion préétablie, on a affaire à une *définition persuasive*.

D'autres formes d'argumentation exploitent la notion de catégorie et de définition :

- L'*argumentation a pari*, comme la *règle de justice*, sont fondées sur l'appartenance de deux êtres à une *même catégorie*, ayant un même *nom*, v. *A PARI*.
- L'*argumentation a fortiori* est fondée sur l'appartenance de deux êtres à une même catégorie *graduée*. v. *ÉCHELLES ARGUMENTATIVES* ; *A FORTIORI*.

■ Définition (II) : Argumentation des définitions

L'exactitude et l'adéquation d'une définition peuvent se trouver critiquées et contestées. Cette critique se réclame explicitement ou implicitement d'une *méthodologie de la définition*, dont les règles constituent les topoi mobilisés par l'*argumentation des définitions*.

1. Méthodologie de la définition

De même qu'il existe des règles pour les argumentations établissant une relation causale correcte (v. *CAUSALITÉ* (i)), il existe des règles pour l'établissement d'une définition correcte, particulièrement une définition de chose. La *méthodologie de la définition* précise les règles permettant de construire, et par conséquent, d'évaluer, les définitions. Ces règles dépendent des domaines sociaux ou scientifiques auxquels appartiennent les êtres définis et s'adaptent aux types de définition, v. *DÉFINITION* (i). Les plus générales sont du type suivant :

- Le *definiens* (la définition) doit recouvrir le sens intuitif du *definiendum* (terme défini). On peut critiquer une définition parce qu'elle est trop *lâche* (elle s'applique à des êtres hétérogènes) ou parce qu'elle est trop *étroite* (elle laisse en dehors des êtres qu'il serait désirable d'intégrer).
- Comme l'explication ou l'argumentation en général, la définition doit *éviter la circularité*.
- Elle doit *éclairer le sens* du terme défini, et son usage.
- Elle doit être *substituable* au terme défini dans tous les contextes où ce dernier apparaît.
- Elle doit être *utile*, c'est-à-dire, faciliter la compréhension du phénomène ou l'appréhension de l'être désigné.
- Elle doit être *brève* et *simple*, plus claire que le terme défini, et pour cela éviter notamment l'emploi de termes métaphoriques.
- Elle doit fournir des informations sur l'*usage* ou les domaines d'usage du terme.
- Elle doit être *non biaisée*, c'est-à-dire ne pas être porteuse d'une évaluation positive ou négative vis-à-vis de son objet, en d'autres termes représenter l'usage et le sens réels et non pas refléter les préférences idéologiques de l'auteur de la définition ; v. *BIAIS*.

La *définition essentialiste* resserre ces traits et précise que la définition :

- « — doit porter sur l'essence (et non l'accident)
- ne doit pas être négative (contenir de terme infini)
- doit procéder par genre prochain et différence spécifique » (Chenique 1975, p. 117).

2. Argumentation des définitions

Des règles de ce type servent de guide pour l'établissement des définitions et, en conséquence, pour leur critique ; elles sont mobilisables lors des débats sur les définitions (Schiappa 1993 ; 2000). On a recours explicitement à elles lorsque se produit une stase de définition, v. DÉFINITION (III). Elles permettent de critiquer les argumentations qui *font appel* à une définition, en montrant que les définitions sous-jacentes sont mal construites parce qu'elles ne respectent pas l'une ou l'autre de ces règles.

C'est un même souci méthodologique global qui régit le système de règles pour la construction d'une bonne définition et celui des règles pour la construction d'une bonne causalité, d'une bonne autorité, d'une bonne analogie. v. CAUSALITÉ (I) ;

AUTORITÉ ; ANALOGIE.

■ Définition (III) : Argumentation par la définition

Cette argumentation mobilise le contenu de la définition ; il faudrait parler plus exactement d'argumentation par le *definiens*. La définition (le *definiens*) d'un terme (*garçon, mousseron, démocratie, parent isolé, personne cultivée, citoyen français, catastrophe naturelle...*) fournit des discours applicables à tous et à chacun de êtres, individus, institutions, personnes, événements... désignés par ce terme.

L'argumentation par la définition procède à cette application. Elle a la structure suivante :

1. *Un argument* : un énoncé de la forme < I est un D > : un individu I est (jugé être, catégorisé, perçu, nommé... comme) "un D".
2. *Un permis d'inférer*, trouvé dans la définition de D.
3. *Une conclusion* : ce qui se dit et se fait à propos des D peut se dire de I (déduction).

Une définition (un *definiens*) est un riche ensemble de propositions sur "ce que sont les D". Appeler un être "D", c'est lui imposer les discours de définition accompagnant ce nom ainsi que les scripts d'action, les devoirs et les obligations attachés "aux D". Autrement dit, la définition (le *definiens*) de "ce qu'est un D" est un stock de *permis d'inférer* applicables aux êtres et objets appelés D.

Il s'ensuit que pour qu'on puisse parler d'argumentation par la définition, il faut que le mode de définition soit discursif ; on ne peut pas parler en ce sens d'une argumentation par la définition s'il s'agit d'une *définition ostensive*, v. DÉFINITION (I).

La catégorisation correspond à une *modélisation locale de la personne*, rendue ainsi exploitable dans une *argumentation par la définition* : "c'est un anglais, donc on peut jusqu'à plus ample informé penser qu'il prend du thé", et on rectifie au fur et à mesure que sont reçues de nouvelles informations. On n'est pas du tout dans le cadre d'une "quasi-logique", mais dans celui d'une argumentation révisable.

Le recours à la définition autorise des inférences, discutables ou non, du type suivant,

V. PERSONNE TOPIQUE.

— *“Harry est un citoyen Britannique”* : c’est la conclusion d’une opération de catégorisation effectuée sur la personne de Harry, à partir de l’information qu’il est né aux Bermudes, **v. CATÉGORISATION ; SCHÉMA DE TOULMIN**. Munis de cette nouvelle information probable, en s’appuyant sur un “bouillon de connaissances” qui définissent les citoyens britanniques, on conclura, selon les circonstances, qu’on peut *donc* s’adresser à lui en anglais, qu’il prend probablement son thé avec un nuage de lait, ou, s’il a commis un crime à l’étranger, que le traitement judiciaire dont il relève est régi par telle et telle convention internationale.

— *“Tu es une fille, ma fille !”* : le savoir commun dit que les filles sont comme ça, doivent faire cela, etc. *Donc*, ma fille, tu es comme ça, et tu dois faire ainsi.

— *“C’est un mousseron”, donc* « très aromatique, il est délicieux en omelette », encore mieux, je vais « l’utiliser comme aromate, en le desséchant » (J. Montegut et J. Manuel, *Atlas des champignons*, Paris, Globus, 1975), **v. CATÉGORISATION**.

— *“Maintenant, vous faites indubitablement partie des grandes démocraties !” donc* nous pouvons rétablir nos relations diplomatiques et inciter nos citoyens à prendre leurs vacances sur vos plages.

— *“Mme Untel est une mère qui vit seule” donc* elle a droit à une allocation de *parent isolé* de tel montant, établi en fonction de telles et telles dispositions administratives et financières.

— *“Mme Untel est inscrite en doctorat” donc* elle bénéficie des droits et doit satisfaire aux devoirs définis par la charte des doctorants en vigueur dans l’Université où elle est inscrite.

— *“C’est un salaud”, donc* je ne lui fais pas confiance.

Les argumentations liées à la définition exploitent ce mélange de savoirs linguistiques et de savoirs encyclopédiques. On applique aux personnes concernées les savoirs, lieux communs, attentes... associés plus ou moins fermement aux différentes catégories auxquelles elles ont été rattachées.

L’argumentation par la définition est l’exemple même de ce que Billig appelle « la pensée bureaucratique », fondamentale dans la vie quotidienne (Billig [1987], p. 124). C’est également un des sens que l’on peut donner à la fameuse équivalence–opposition de Georges Perec, « *Penser / Classer* ».

Si les critères catégoriels sont définis dans un cadre scientifique rigoureux, alors l’argumentation par la définition est un moment essentiel d’une démarche scientifique. De même, s’ils sont donnés dans un cadre légal stable, ils fondent l’application d’un syllogisme juridique et livrent des résultats “justes”, routiniers et consensuels. Le syllogisme juridique est un exemple d’argumentation par la définition juridique d’un acte.

Question de définition — Il y a stase ou conflit de *définition* (portant sur le *definiens*) lorsque discours et contre-discours proposent deux définitions incompatibles pour la même personne :

L₁ : — *Les droits de libre expression et de manifestations sont fondamentaux dans la démocratie.*

L₂ : — *Ce qui est fondamental dans la démocratie, c'est le droit de manger à sa faim et d'avoir un téléphone portable.*

C'est un conflit sur une structure de définition : quels sont les traits essentiels (centraux) et les traits accidentels (périphériques) qui caractérisent l'état démocratique ?

Une stase de catégorisation peut aboutir à une stase de définition. Conformément à son rôle, le tiers transforme en question les deux discours en conflit ; soit la stase de catégorisation suivante, v. CATÉGORISATION :

Quelqu'un est mort. L'un parle d'un *accident*, l'autre d'un *meurtre* ;
Des informations confidentielles ont été divulguées. S'agit-il d'une *trahison* ou d'un *dysfonctionnement grave* du service ?

Il entame une enquête lui permettant de préciser ce qui s'est passé, et si les choses ne sont pas claires, il doit revenir aux définitions légales :

Qu'est-ce qu'un *meurtre* ? Qu'est-ce qu'un *accident* ?
Quand y a-t-il *trahison* ? *Dysfonctionnement grave* ?

La théorie de l'argumentation rhétorique parle de *stase de définition* lorsque les disputants s'opposent sur le désignation (qualification, catégorisation) d'un fait (Cicéron, *De Inv.*, L. I, § 19).

L_{1_1} : — *La Syldavie est maintenant une grande démocratie !*

L_{2_1} : — *Comment peux-tu parler de démocratie dans un pays qui ne reconnaît pas le droit des minorités ?*

L_{1_2} : — *D'après le dictionnaire, la démocratie c'est... ; or rien dans cette définition ne mentionne les droits des minorités ; donc la Syldavie fait indubitablement partie des grandes démocraties.*

L_{2_2} : — *Cette définition est mal faite (trop lâche).*

— La rencontre des positions L₁ et L₂ produit une stase de catégorisation.

— L_{1_2} réfute l'objection de L₁ en faisant appel à un ensemble d'autorités, en premier lieu le dictionnaire, mais aussi les conventions universelles, le droit international, le consensus, etc.

— L_{2_2} ratifie la stase de définition.

Selon un exemple célèbre de Lewis Carroll, c'est le pouvoir qui permet de sortir d'une stase de définition :

- « — Je ne sais ce que vous entendez par “gloire” dit Alice.
 Heumpty-Deumpty sourit d'un air méprisant.
 — Bien sûr que vous ne le savez pas, puisque je ne vous l'ai pas encore expliqué. J'entendais par là “voilà pour vous un bel argument sans réplique !”
 — Mais “gloire” ne signifie pas “bel argument sans réplique” objecta Alice..
 — Lorsque moi j'emploie un mot, répliqua Heumpty-Deumpty d'un ton quelque peu dédaigneux, il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie... ni plus, ni moins.
 — La question est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire.
 — La question, riposta Heumpty-Deumpty, est de savoir qui sera le maître... un point c'est tout. »

Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir* [1872], trad. par H. Parisot, Paris, Flammarion, 1969, p. 107-108

Coup de la demande de définition — La demande de définition peut être faite dans l'intention de bloquer le discours de l'opposant. Soit une discussion autour de diverses personnalités en compétition pour une distinction scientifique :

L1 : — *Untel a beaucoup de prestige.*

L2 : — *Qu'est-ce que tu appelles avoir du prestige ?*

Ce coup introduit une stase de définition, dans laquelle les participants ne veulent pas forcément entrer, et qui, dans tous les cas, bloque au moins provisoirement le discours des partisans de la personnalité X.

- « [le manque de personnel technique] conduirait à une absence “d'efficacité optimale” dans les laboratoires (d'abord, comment définit-on l'efficacité optimale d'un laboratoire ?) »

Journal du CNRS 10, 1990.

Les niveaux de ressources argumentatives des définitions lexicales — Certaines inférences argumentatives ont leur origine dans le sens du mot, dont s'approche le sens du dictionnaire. La définition du dictionnaire est constituée d'une part de syntagmes ayant le même sens, ou l'un des sens du mot à définir, et d'autre part, d'exemples d'usage du mot. Ces usages sont soit empruntés à des auteurs, soit produits par le lexicographe et donnés par lui comme des exemples typiques ; ils sont reconnus comme à la fois reflétant et fixant le sens du mot. Ils légitiment ainsi certaines inférences argumentatives faites à partir de ce mot, dans la culture langagière dont elles relèvent (Racah 2014). Autrement dit, les définitions peuvent être considérées comme des topos liant le défini à une série ouverte de termes, légitimant le passage de l'un à l'autre.

En fusionnant les définitions des principaux dictionnaires, on tient les grandes “licences d'inférer”, les principes sémantiques fondant les “dérivations” ou, mieux, “les dérives”, permises par le mot. Elles sont considérées comme convaincantes dans la mesure où elles expriment le “patrimoine sémantique” partagé. Considérons l'adjectif *riche*.

A. – 1. [En parlant d'une pers. ou d'un ensemble de pers.] Qui a de la fortune, qui possède des biens en abondance, qui a beaucoup d'argent. (TLFi, art. Riche)

À partir de “X est riche”, on peut donc déduire, selon ce qu'on pourrait appeler “l'analytique lexicale” :

Donc il a de la fortune, il possède des biens en abondance, il a beaucoup d'argent.

Toutes les inférences ne sont pas analytiques ; certaines relèvent de la doxa, et figurent dans les citations, comme si les auteurs de dictionnaires ne voulaient pas tout à fait les prendre en charge :

Pourquoi n'est-elle pas riche ? Parce que son père n'a pas volé. Qu'est-ce qu'être riche au fond ? C'est avoir dans sa poche ce avec quoi le voisin se serait acheté un paletot s'il n'avait pas eu la sottise de se le laisser prendre (Mallarmé, Corresp., 1862, p. 55). (TLFi, ibid.)

Cet énoncé légitime le topos “la richesse c'est le vol”. D'autres légitiment le topos “il est riche, donc il est méprisant” ou “il est riche, donc il est méprisable” :

— *Les (fils de) riches méprisent les gens :*

Que suis-je à vos yeux ? Le « précepteur » ainsi que me désignait avec mépris ce petit Anglais, ce fils de riche (Mauriac, Asmodée, 1938, IV, 13, p. 176). (TLFi, ibid.)

— *Les gens méprisent les riches :*

Les habitudes et le caractère des patriciens étaient tels qu'ils ne pouvaient pas avoir de mépris pour un riche, fût-il de la plèbe (Fustel de [Coulanges], Cité antique, 1864, p. 389). (TLFi, ibid.)

Ces permis d'inférer viennent s'ajouter aux permis d'inférer posés dans d'autres types de définitions, également utilisés dans la définition lexicale, dont la nature est syncrétique, v. DÉFINITION (1).

■ Définition (IV) : Définition persuasive

La définition persuasive ne respecte pas la condition de séparabilité entre l'établissement de la définition d'une part, et, d'autre part, son utilisation pour inclure un individu dans la catégorie qu'elle détermine. Autrement dit, la définition persuasive est une définition bricolée dans l'intention d'englober un objet précis *ad hoc*, soit une nouvelle définition imaginée sur le coup, soit une définition révisée. On peut également parler de définition biaisée, v. BIAIS.

La définition de ce qu'est “un bon travail scolaire” doit être construite indépendamment de la catégorisation de tel travail dans ou hors de la catégorie en question. La définition biaisée ne respecte pas ce critère :

Un bon travail scolaire, c'est un travail auquel l'élève consacre beaucoup d'efforts et investit beaucoup. Mon fils a passé son week-end sur son cours d'histoire. Donc il a rendu un bon devoir, et il mérite une bonne note.

La catégorie “*est un bon travail scolaire*” a été redéfinie de telle sorte qu’elle puisse s’appliquer au fils, sans considérer ce qu’est, “sur le fond”, un bon travail scolaire.

La notion de définition persuasive a été introduite par Stevenson ([1938]) dans les termes suivants :

« Dans une définition persuasive [*persuasive definition*] le terme défini est un terme ordinaire, dont le sens est à la fois descriptif et fortement émotif [*emotive*]. Le but de la définition est d’altérer le sens descriptif du terme, souvent en lui conférant une précision plus grande dans les limites de son flou usuel. En revanche, cette définition n’apporte aucun changement substantiel au sens émotif du terme. Et cette définition est utilisée, consciemment ou inconsciemment, pour induire, par le jeu des significations émotive et descriptive, une réorientation des attitudes des gens. » (Stevenson [1938], p. 210-211)

Il s’agit donc d’un terme « émotionnellement chargé » ; quoi que cette expression puisse signifier exactement, les mots exprimant des valeurs entrent certainement dans cette catégorie. La redéfinition émotionnelle d’un mot lui *conserve* toute cette charge. Le concept de définition persuasive ne concerne donc pas les redéfinitions scientifiques où ce contenu émotionnel est *supprimé*. Le dictionnaire définit le mot *larme* à l’aide de termes comme « affliction, douleur, peine, souffrance » ([www.larousse.fr/dictionnaires/francais/larme], consulté le 24 septembre 2014) : c’est indiscutablement un mot fortement émotif. Sa définition “objective” scientifique est du type suivant :

« Un liquide sécrété par les glandes lacrymales à raison de 1 ml par heure dans les circonstances normales. La composition des larmes est proche de celle du liquide céphalo-rachidien, elles contiennent du sel et des antiseptiques : les lysozymes et les lactotransferrines. Les larmes sont destinées à protéger la [muqueuse conjonctive] et la cornée ; elles permettent de chasser par écoulement, les corps étrangers (poussières) qui ont pénétré dans l’œil et d’aseptiser le milieu oculaire en contact avec l’air. » ([www.vulgaris-medical.com], consulté le 24 septembre 2014)

Cette définition ne sera pas dite “persuasive”, alors qu’on pourrait comprendre que pour rendre une définition indiscutable, donc radicalement “persuasive”, il suffit de la limiter à son contenu scientifique.

Pour rendre une définition persuasive, au sens de Stevenson, il faut au contraire redéfinir son contenu descriptif, et garder intacte sa force émotionnelle, qui ne s’appliquera donc plus au contenu primitif, mais au contenu redéfini. Stevenson donne l’exemple suivant. **L1** et **L2** discutent à propos d’une connaissance commune : — **L1** relève chez cette personne un certain nombre de lacunes (éducation, conversation, références littéraires, subtilité d’esprit) et en conclut « *il n’a aucune culture* ». — **L2** décrit cet ami sous un certain nombre de traits favorables (imagination, sensibilité, originalité) et en conclut « *c’est un homme d’une culture bien plus profonde que celle de la plupart d’entre nous, qui avons pu bénéficier d’une éducation supérieure.* »

D’une part, **L1** et **L2** sont d’accord pour donner au mot *culture* et au jugement “*X est une personne cultivée*” une orientation émotionnelle positive (valorisation de

la culture). D'autre part, le mot a un sens descriptif vague. L₂ découpe dans cet ensemble descriptif une définition possible, et montre que l'ami commun possède ces traits caractéristiques. Stevenson analyse comme suit l'objectif argumentatif de L₂ : « le but [de L₂] est de réorienter [*redirect*] l'attitude de L₁, car il pense que L₁ n'est pas suffisamment sensible aux mérites de leur ami ».

Il semble que la manœuvre soit la suivante : (a) L₂ souhaite valoriser son ami ; (b) il redéfinit *culture* en fonction de qualités que possède son ami ; (c) et il conclut que son ami est cultivé ; (d) et l'ami bénéficie ainsi de l'opinion positive associée à l'idée de culture et de personne cultivée. Le point (b) est crucial : c'est là que se trouve l'acte argumentatif ; (d) présuppose que l'orientation positive (le contenu émotif) est indépendant du contenu cognitif, et qu'il n'est pas altéré par la redéfinition.

De façon assez surprenante, Stevenson attribue à L₂ *seulement* une définition persuasive. Mais il apparaît que L₁ a, non moins que L₂, donné une définition persuasive de *culture* ("références littéraires", etc., voir *supra*), qui lui permettait d'exclure l'ami commun de toute culture. L₁ cherche à influencer L₂ autant que L₂ cherche à influencer L₁.

Une définition persuasive est donc une redéfinition du contenu descriptif d'un terme non pas à partir de considérations générales objectives, mais en vue de son application à un cas singulier. C'est ce qui la rend fallacieuse.

Ce scénario suppose que l'orientation argumentative (appelée ici « contenu affectif ») est indépendante du contenu cognitif, et qu'elle est insensible à la modification de ce dernier. On doit donc attacher cette orientation directement au signifiant. Cette théorie implique un dédoublement du signifié. Par cette division du sens qu'elle pratique, la définition persuasive se rapproche des procédés de *distinguo* et de dissociation. v. *DISTINGUO* ; DISSOCIATION ; ORIENTATION.

■ Démonstration et argumentation

Étymologiquement, *démontrer* est lié à *montrer* ; les deux verbes sont restés synonymes dans certains contextes : "*dans ce qui suit, je montrerai (= démontrerai) que...*". L'usage ordinaire utilise *démonstration* avec le sens de *manifestation* : on se livre à des *démonstrations d'amitié*, et on donne des *preuves d'amour*. Ces emplois rappellent que la démonstration, même dans ses emplois les plus abstraits, garde un lien avec le visuel : si la *preuve* fait toucher du doigt et goûter, la *démonstration* fait voir ; seule l'argumentation semble inséparable du discours.

En rhétorique, le mot démonstration est utilisé dans deux sens totalement différents.

— La *démonstration* est une présentation d'un événement ou d'un état de choses sous forme de tableau, dont l'auditeur ou le lecteur est le spectateur. Cette figure est encore appelée *évidence* (Lausberg [1960], § 810).

— Le genre *démonstratif* est un autre nom du genre généralement appelé *épидictique* ou *laudatif*, à côté des genres *délibératif* et *judiciaire* (Lausberg [1960], § 239).

L'opposition de l'argumentation à la démonstration est l'élément fondamental du "prêt-à-penser" sur l'argumentation, où elle se redouble dans l'opposition opinion / vérité.

1. La démonstration hypothético-déductive, idéal de la preuve ?

En logique, une démonstration hypothético-déductive est fréquemment représentée, après coup, comme une progression linéaire allant des *axiomes* au *théorème*. C'est une suite de propositions telles que chacune d'elles est ou bien un axiome (une prémisses posée comme vraie) ; ou bien une proposition précédemment démontrée ; ou bien déduite d'un axiome ou d'une proposition démontrée par une règle d'inférence. La construction de cette suite n'échappe pas à l'intentionnalité, puisqu'elle vise un point d'arrêt, un résultat remarquable, détachable : le théorème.

Lorsqu'il est possible d'amener une preuve à une démonstration de type logico-mathématique, on dit qu'on a *formalisé* cette preuve. Cette définition de la preuve formelle est à la base de la conception de la science comme calcul pur, et est parfois prise comme idéal de la preuve, que l'on oppose parfois à une vision de la science comme description de la réalité (géographie, zoologie), faisant aussi appel au calcul et à l'expérimentation (physique, chimie).

Dans les sciences, une démonstration est un discours :

- portant sur des propositions *vraies* : par hypothèse, comme résultats d'observations ou d'expérimentations menées selon un protocole validé, ou comme résultats acquis de démonstrations précédentes ;
- enchaînées de façon *valide*, c'est-à-dire conformément aux procédures spécifiques définies dans la discipline ;
- aboutissant à une proposition nouvelle, stable, marquant une *avancée* dans le domaine, et susceptible d'orienter le déroulement ultérieur de la recherche. Cette proposition peut être de nature théorique ou stimuler une expérimentation qui la validera ou l'invalidera.

La pratique scientifique suppose bien d'autres opérations, linguistiques, cognitives ou matérielles que la démonstration : saisir une situation, formuler le problème, concevoir une hypothèse, définir, observer, décrire, réaliser un montage, (contre-)expérimenter, calculer, schématiser, prédire, réviser, mesurer, vérifier des résultats...

2. Deux champs distincts : ce qu'on sait, ce qu'on fait

Le champ de l'argumentation est plus vaste que celui de la démonstration : l'argumentation porte sur ce qu'il faut *croire*, zone sur laquelle elle rencontre la question de la preuve et de la démonstration, mais tout autant sur ce qu'il faut *faire*, démissionner ou pas, rejeter ou accepter des offres de négociation, etc., comme sur ce qu'il convient d'*admirer* voire de *ressentir*, domaines dans lesquels il n'est plus question de preuve ou de démonstration.

Pour certaines questions relevant du croire et de la prédiction scientifique, on peut penser que le doute est *accidentel*, qu'il est destiné à être normalement révoqué par les progrès de la science. En revanche, il est *essentiel* dès que l'on considère des situations où interviennent des agents humains. Dans de telles situations, souvent le doute n'est jamais résolu, et on peut se demander légitimement ce qui se serait passé si...

On a recours à l'argumentation quand les données sont incomplètes ou de mauvaise qualité, les hypothèses et lois sont imparfaitement définies ; les déductions sont, en conséquence, soumises à un principe continu de *révision*. En dernier ressort, on est renvoyé à la question du temps : l'argumentation tient du pari ; elle est liée à l'*urgence* et à l'*occasion* ; elle implique un processus "en temps limité", bien différent du temps illimité que peut s'octroyer la démonstration philosophique ou scientifique ; il y a une différence de nature entre leurs agendas comme entre leurs problèmes.

Lorsqu'elle fonctionne dans le champ du savoir, l'argumentation a une fonction *heuristique* ; elle permet de produire des hypothèses, par définitions précaires et incertaines, mais qui permettent d'ouvrir une discussion et d'enclencher le processus critique de vérification et de révision.

Par nature, la démonstration est liée à un domaine ; l'argumentation peut combiner *des preuves d'origine hétérogène*. Si l'on discute de la nécessité de construire un canal du Rhône au Rhin, on devra articuler les arguments et les preuves des géologues, des économistes, des écologistes avec ceux des riverains et des financiers, le tout sur fond de calcul, de chiffres et de démonstrations toutes plus scientifiques les unes que les autres, *v. PREUVES DITES "TECHNIQUES" ET "NON TECHNIQUES"*.

3. Argumentation-preuve et argumentation-démonstration

Plusieurs théories d'orientation, par ailleurs très différentes, se rejoignent pour opposer argumentation et démonstration. Historiquement, les notions de démonstration et d'argumentation dont nous avons hérité à travers la tradition occidentale se sont construites en Grèce ancienne. La démonstration en sciences et en mathématique (Archimède, Euclide) s'est construite sans relation avec l'argumentation dans les affaires sociales. D'après Lloyd, Aristote a dégagé « le concept explicite de démonstration » ([1990], p. 124) dans un contexte scientifique où étaient pratiquées « quatre types d'argumentation »,

« le premier est celui de l'argumentation dans les domaines du droit et de la politique, le deuxième l'argumentation dans la cosmologie et la médecine, le troisième dans les mathématiques à l'époque pré-aristotélécienne, et le quatrième l'argumentation déductive en philosophie. Les deux premiers sont liés essentiellement à la preuve, les deux derniers à la démonstration » (*ibid.*).

L'unité des disciplines de la preuve se constate à l'examen de leur vocabulaire :

« Le même vocabulaire, pas seulement celui des témoignages, de l'examen, du jugement, mais également celui de la preuve, apparaît aussi ailleurs que dans le

domaine purement judiciaire ou politique, surtout dans diverses branches de la pensée spéculative grecque naissante. La cosmologie comme la médecine en fournissent des exemples.» (*ibid.*)

Dans l'œuvre d'Aristote, l'argumentation est caractérisée par ses différences avec la démonstration logique ; en argumentation, les prémisses et les règles de l'argumentation relèvent de l'opinion alors qu'elles sont certaines lorsqu'il s'agit de démonstration. Par un réflexe suiviste d'un modèle aristotélicien simplifié, l'argumentation a été constamment rapportée à la *démonstration logique* (à l'argumentation-démonstration), et non pas aux *pratiques scientifiques ou médicales* auxquelles elle est cependant le plus liée, de par sa nature substantielle et son rapport aux données (argumentation-preuve). Par exemple, la notion essentielle de question argumentative correspond à la notion médicale de *stase*, désignant un état de blocage des discours comme des humeurs, v. STASE.

La rupture du lien entre l'argumentation d'une part, et, d'autre part, les arts et les sciences faisant appel à l'observation, à la manipulation d'objets, à l'expérience, aux chiffres, aux schémas et aux tracés, s'accompagne d'une référence hypnotique à la déduction logique élémentaire. Cette forme de calcul, qui sert de modèle, et parfois de repoussoir aux études d'argumentation, rend par exemple impossible toute réflexion sur ce qui est *négligeable* dans une situation donnée, notion essentielle pour l'argumentation comme pour d'autres sciences naturelles.

Cet antagonisme démonstration / argumentation, dont les origines sont profondes et qui fonctionne maintenant comme un lieu commun, a été considérablement renforcé par la nouvelle rhétorique, ainsi que par les positions non référentialistes de la théorie de l'argumentation dans la langue.

4. Démonstration contre argumentation ?

Le Traité de l'argumentation — Perelman et Olbrechts-Tyteca ont construit une notion autonome d'argumentation d'une part en rejetant les émotions et, d'autre part, en opposant l'argumentation à la démonstration. Il s'agit pour le *Traité* de circonscrire un domaine discursif autonome, où l'on parle sans démontrer ni s'émouvoir. Dans les termes mêmes du *Traité*, le couple argumentation / démonstration fonctionne comme un « couple antagoniste », dont les termes font l'objet d'une véritable « rupture de liaison » ou « dissociation » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 550). Systématiquement, on n'y parle de démonstration que comme repoussoir de l'argumentation, comme on peut le vérifier sur chaque occurrence du terme *démonstration* mentionnée à l'index. Cette stratégie, proche de celle de l'épouvantail, constitue une des cellules génératrices fondamentales du *Traité*. Si l'on met au premier plan non plus la logique seule mais également la médecine ou la physique, et si l'on se place non plus dans un contexte d'exposition des résultats mais dans des contextes de découverte ou d'apprentissage, on voit que, pour chacun des points évoqués dans le *Traité*, on pourrait mettre en question la réalité de la rupture ou discuter sa nature exacte ou sa position dans la construction de la démonstration.

Dans le *Traité*, la forme de démonstration qui est opposée à l'argumentation est prise dans une discipline particulière, la logique formelle exposée de façon courante (il existe des modes de construction mathématiquement beaucoup plus complexes) ; la question fondamentale de l'évolution des supports sémiotiques, qui sont différents pour l'argumentation et la démonstration, n'étant pas abordée. La démonstration logique élémentaire serait en quelque sorte prototypique de ce qu'est la démonstration et l'inaccessible idéal de l'argumentation. Cette image durcie de la démonstration favorise l'antagonisme argumentation / démonstration. Elle se concrétise par l'exclusion du *Traité* de tout ce qui touche aux sciences ; on se propose d'analyser

« les moyens de preuve dont se servent les sciences humaines, le droit et la philosophie ; nous examinerons des argumentations présentées par des publicistes dans leurs journaux, par des politiciens dans leurs discours, par des avocats dans leurs plaidoiries, par des juges dans leurs attendus, par des philosophes dans leurs traités. » ([1958], p. 13)

Aucune référence n'est faite à une quelconque activité de type scientifique. L'argumentation concerne exclusivement les humanités, et la démonstration règne sur les sciences et les mathématiques. La coupure entre les deux cultures se trouve ainsi consacrée au fondement même de la discipline.

La théorie de l'argumentation dans la langue — Cette théorie fait de l'argumentativité la caractéristique essentielle du plan sémantique de la langue, et aboutit à la négation de l'argumentation en discours. Considérons le texte suivant de Ducrot :

« Bien souvent on a remarqué que les discours concernant la vie quotidienne ne peuvent pas constituer des "démonstrations" en un sens tant soit peu logique du terme : Aristote l'a dit, en opposant à la démonstration nécessaire du syllogisme l'argumentation incomplète et seulement probable de l'enthymème, Perelman, Grize, Eggs ont insisté sur cette idée. Au début nous pensions nous situer dans une telle tradition avec pour simple originalité de rapporter à la nature du langage cette nécessité de substituer l'argumentation à la démonstration : nous pensions trouver dans les mots de la langue ou la cause ou le signe du caractère fondamentalement rhétorique, ou, comme nous le disions, "argumentatif" du discours. Mais il me semble que nous sommes maintenant amenés à dire beaucoup plus. Non seulement les mots ne permettent pas la démonstration, mais ils permettent aussi peu cette forme dégradée de la démonstration que serait l'argumentation. Celle-ci n'est qu'un rêve du discours, et notre théorie devrait plutôt s'appeler "théorie de la non argumentation". » (Ducrot 1993, p. 234).

Il est dans la cohérence de cette théorie, après que l'ordre de la parole ait été rabattu sur celui de la langue (saussurienne), de dénier tout principe d'intelligibilité à l'argumentation dans le discours.

5. Argumenter le caractère non démonstratif de l'argumentation

La discussion sur le caractère possiblement démonstratif du discours ordinaire est menacée par les paradoxes sceptiques, et s'expose à l'auto-réfutation : il est délicat

d'argumenter dans un discours en langue naturelle sur le caractère argumentatif ou non du discours en langue naturelle. Moyennant quelques ajustements conventionnels, le langage ordinaire permet de développer, par exemple, le syllogisme ou le calcul arithmétique élémentaires (les chiffres ne sont pas hors langue). Si le syllogisme constitue un exemple de démonstration nécessaire, comme le syllogisme est constitué d'un enchaînement d'énoncés en langue naturelle, les mots permettent au moins la démonstration syllogistique et la juste conclusion arithmétique. Les études d'interaction nous ont appris beaucoup sur ce que sont les discours concernant la vie quotidienne et nous ont montré qu'ils font beaucoup de choses. D'humbles raisonnements s'accomplissent dans des séquences où le langage se combine à l'action, pour arriver à des conclusions opératoires. On définit, on catégorise, on articule des causes, on fait des analogies, toutes plus ou moins boiteuses, mais toutes susceptibles de critiques et de rectifications, qui fonctionnent pour la plus grande satisfaction des parties concernées.

"Le baromètre baisse, (ça veut dire que) le temps se gâte". Quelle est la nature du lien entre ces énoncés, autrement dit que signifie *ça veut dire que* ? A-t-on affaire à un principe sémantique ou à un principe physique ? La réponse met en jeu la partition, si commode, du savoir linguistique et du savoir encyclopédique. Le lien sémantique a une origine scientifique, il fige un savoir physique durement acquis depuis Pascal, qui permet une authentique prévision. Il y a bien deux faits reliés par une loi : si *"le thermomètre baisse"* signifie *"il va pleuvoir"*, c'est parce que nos pratiques de parole ont intégré un savoir positif sur le monde.

On peut argumenter de façon correcte en langue naturelle ; l'argumentation joue un rôle dans l'acquisition des sciences. Il émerge une vérité du débat judiciaire et historique. Non seulement une logique, mais une géométrie, une arithmétique, une physique... informent les pratiques langagières, et aucun manque métaphysique ne leur interdit de conclure correctement, comme le montre par exemple le petit calcul suivant :

● L'abbé du Chaila est un des artisans essentiels de la répression des protestants des Cévennes. Son assassinat « est à l'origine de [la] guerre "des Camisards" » (Poujol, p. 7).

« La date de naissance du futur abbé du Chaila pose un premier mystère, du fait de la disparition des registres paroissiaux. On peut la situer au début de l'année 1648. En effet, les parents de François, Balthazar de Langlade et Françoise d'Aphier, se sont mariés le 9 avril 1643 et, à raison d'un enfant par an, ont eu successivement, huit garçons et deux filles en dix ans. François étant le cinquième enfant de la famille est donc né en 1648, les quatre frères précédents étant nés respectivement en 1644, 1645, 1646 et 1647. »

Robert Poujol, *L'abbé du Chaila (1648-1702) — Du Siam au Cévennes*, Montpellier, Les Presses du Languedoc, 2001, p. 31.

Toute affirmation générale sur le caractère démonstratif ou non de l'argumentation en général, quel que soit le prestige de l'autorité qui la soutient, est difficilement évaluable : les argumentations indiciaires, l'argumentation au cas par cas, ne peuvent être traitées comme les argumentations d'autorité ou par analogie. Le discours argumentatif ordinaire combine des types de preuve et des domaines de preuve totalement hétérogènes.

La thèse sur le "rêve argumentatif" est indissociable de la thèse du "rêve référentiel", qui refuse au discours toute capacité de désignation, pour réduire la signification aux effets de l'énoncé : "*c'est sale !*" ne signifierait rien, sinon sa suite "*lave-le !, ne t'ensers pas !*", etc. On peut discuter cette affirmation à partir de l'évidence : il y a des traces de sale — café au fond de la tasse, odeur des vêtements sales, poussière sur la voiture, poubelles renversées dans l'entrée de l'immeuble, etc. Le statut des évaluations portées dans différentes cultures ou sous-cultures sur le sale et le propre est une autre question, bien problématisée par les anthropologues. Il est évidemment possible d'utiliser les énoncés comme "*le verre est sale*" de façon purement performative ("*sale parce que je le dis*"), afin de déclencher par exemple un comportement de soumission ("*je vous en apporte un autre immédiatement*") ou de marquer une route-puissance. Mais ces usages, bien attestés, sont distincts de l'ordinaire qui est celui d'un consensus sur les critères, et, en cas de désaccord, du recours à la discussion et à l'argumentation : faut-il refaire la vaisselle ?

V. PREUVE ET ARTS DE LA PREUVE.

■ Dépassement ► Direction

■ Dérivés ou Mots dérivés, arg.

Un mot *dérivé* est un mot formé sur un mot de base ou sur une racine à l'aide d'un préfixe ou d'un suffixe. Une *famille dérivationnelle* est composée de l'ensemble de mots dérivés d'une même racine ou d'un même mot de base.

1. Argumentation exploitant les dérivations

Le *topos des dérivés* utilise ce mécanisme de la dérivation lexicale. Comme le *signifiant* du mot de base se retrouve en substance dans le mot dérivé, on tend à penser que le *sens* du mot de base est également conservé dans le dérivé, ce qui n'est pas forcément le cas : le président d'une *commission* appelle *commissaires* les membres de cette commission ; cette dérivation habile lui permet de capter l'autorité associée au mot *commissaire*, et de conférer à lui et à ses collègues une certaine supériorité sur les gens qui ont recours à ses services.

Une famille d'argumentations exploite le sentiment d'évidence sémantique provenant de la similitude morphologique existant entre les mots appartenant à une même

famille dérivationnelle. La réitération de la supposée racine sémantique produit un énoncé paraissant impossible à nier, car vrai en vertu de sa forme, “A est A” :

Je suis homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

Si vous trouvez votre travail aliénant, alors nous devons vous orienter vers un asile d'aliénés.

Ces argumentations reposent sur un permis d'inférer qui est en fait une folk-théorie de la dérivation lexicale, selon laquelle les familles dérivationnelles sont sémantiquement homogènes. Selon cette hypothèse, les mots dérivés n'ont aucune autonomie sémantique ; leur sens peut être calculé (prédit) à partir de celui du mot de base et de l'affixe utilisé. Or la réalité du lexique est différente. Le sens des familles dérivationnelles n'est ni transparent ni homogène. L'apparement morphologique masque des divergences sémantiques profondes entre le mot de base et le mot dérivé, allant de la conservation du sens, à l'opposition entre les connotations ou orientations argumentatives des mots, jusqu'à l'indépendance complète des significations en synchronie.

Un discours célèbre du général de Gaulle utilise de tels énoncés auto-argumentés :

« Quant aux élections législatives, elles auront lieu dans les délais prévus par la Constitution, à moins qu'on entende bâillonner le peuple français tout entier, en l'empêchant de s'exprimer en même temps qu'on l'empêche de vivre, par les mêmes moyens qu'on empêche les étudiants d'étudier, les enseignants d'enseigner, les travailleurs de travailler. »

Charles de Gaulle, *Discours* du 30 mai 1968. En ligne : [www.charles-de-gaulle.org/pages/espace-pedagogique/le-point-sur/les-textes-a-connaître/discours-du-30-mai-1968.php], consulté le 20 septembre 2013.

La famille dérivationnelle {*entreprendre, entrepreneur, entreprise, entreprenant*} est formée sur le morphème racine /ENTREPR/. Elle permet une riche gamme d'argumentations pouvant se réclamer de l'évidence.

Que les entrepreneurs entreprennent !

est une invitation faite à des individus de se montrer à la hauteur de leur concept. A contrario, on dira :

Il ne faut pas que les règlements tatillons empêchent les entrepreneurs d'entreprendre.

L'argumentation peut attribuer à un individu une qualité sur la base du postulat de l'homogénéité du sens entre *entrepreneur* et (*esprit d'*)*entreprise* :

Puisque c'est un entrepreneur, il a forcément l'esprit d'entreprise.

Et on peut objecter à un entrepreneur exerçant ses assiduités hors de son domaine de compétence professionnelle :

Je vous trouve bien entreprenant, Monsieur l'entrepreneur !

Inversement, les oppositions d'orientation argumentative entre mots appartenant

à une même famille dérivationnelle sont exploitées par des formes d'antanaclase,

V. ORIENTATION :

- L1 : — *En signant ce compromis au moment opportun, le président a pris une décision hautement politique.*
 L2 : — *Le président s'est compromis par une décision politicienne, purement opportuniste.*

Réfutation — Les argumentations par la dérivation peuvent être considérées comme des fallacies de forme de l'expression. L'identité des formes apparentes du mot dérivé avec son mot de base laisse supposer que leurs sens sont les mêmes ; mais cette supposition est *misleading*, fallacieuse, **v. EXPRESSION**. Elles sont donc réfutées comme des "jeux de mots", en mettant en évidence les différences de sens entre mot de base et mot dérivé. À son tour, cette réfutation donnera prise à son tour à l'accusation de "querelle de mot" ou de "chipotage sémantique".

2. Autres désignations et formes apparentées

Lieu des mots apparentés — Cicéron considère ce même topos sous le nom de lieu des *apparentés* (*coniugata*) « arguments tirés de mots de la même famille » (*Top.*, II, 12, p. 70) :

« Si le champ est un pâturage commun, on a le droit d'y envoyer des troupeaux pâturer en commun. » (*Ibid.*)

Puisque c'est un *communal*, les animaux peuvent y pâturer *en commun*. Mais cela signifie-t-il que tous les troupeaux peuvent y pâturer simultanément ou successivement ?

Lieu des dérivations — Le topos n° 2 de la *Rhétorique* d'Aristote définit le « lieu des dérivations » comme suit :

« Un autre [topos] se tire des flexions grammaticales semblables ; car les dérivés fléchis doivent pouvoir pareillement recevoir ou ne pas recevoir un même prédicat ; par exemple le juste n'est pas toujours bon ; car alors le "justement" le serait toujours, tandis qu'en réalité être mis à mort "justement" n'est pas chose désirable. » (*Rhét.*, II, 23, 1397a20 ; trad. Dufour, p. 115)

C'est une *argumentation au sujet d'une définition* dans le cas présent, une argumentation qui permet d'exclure un prédicat ("— est bon, désirable") de la définition du (substantif) *juste* : "Si tu trouves que le juste est désirable, alors tu trouves qu'être mis à mort justement est désirable".

Argument par « l'étymologie » — L'argument des dérivés est parfois désigné comme "argument tiré de l'étymologie", **v. ÉTYMOLOGIE**. Par exemple, sous l'intitulé « du lieu de l'étymologie », Duplex traite des dérivations synchroniques du type *oiseau* → *oiseleur*, et des inférences analytiques comme « il est docteur, par conséquent

il a de la *doctrine*», qui relèvent clairement de la question des dérivations. Il estime, à raison, que ce genre d'inférence est très « fresle » ([1607], p. 303).

Étymologie, *notatio nominis, conjugata* — Bossuet distingue deux types de topoi sur le nom. D'une part, le topos qui « se prend de l'étymologie, en latin *notatio nominis*, c'est-à-dire de la racine dont les mots sont dérivés, comme quand je dis “*si vous êtes roi, réglez*” ». L'exemple fait penser aux *conjugata* de Cicéron.

D'autre part, le topos qui « se prend des mots qui ont ensemble la même origine, qu'on appelle *conjugata* », et donne pour exemple de cette relation la paire *homo / hominis*, soit deux formes déclinées du même terme.

On appréciera les entrelacs terminologiques. Mais le fond est clair : toutes les fois que deux termes sont liés par la morphologie, le lexique ou l'étymologie, on peut appuyer sur l'un des conclusions touchant l'autre.

■ Désaccord conversationnel et désaccord argumentatif

1. Préférence pour l'accord

L'argumentation est un moyen d'aller à un *consensus construit* sur la base d'un *consensus posé*, v. ACCORD ; PERSUASION. La construction argumentative du consensus peut être vue comme l'expression discursive “macro” d'une tendance observable au niveau “micro” de la séquence interactionnelle, la *préférence pour l'accord*. Cette notion est fondamentale dans l'étude de l'organisation des tours de parole en interaction. Soit une séquence composée d'une paire adjacente de tours de parole. Le premier de ces tours projette une préférence pour un second tour d'un certain type ; une demande, une invitation “préfèrent” une acceptation à un refus, au sens où elles sont faites pour être acceptées et non pas refusées ; une affirmation est faite pour être ratifiée et non pas rejetée.

La *suite préférée* est non marquée ; l'interlocuteur s'aligne sur le locuteur ; puisque l'accord va sans dire, une marque linguistique minimale peut suffire : (“oui oui”, “OK”, “on y va”), une marque quasi verbale (“hm hm”) ou corporelle (hochement de tête). La préférence pour l'accord se manifeste encore par des pratiques d'évitement de l'opposition frontale, l'absence de ratification des désaccords émergents, et la préférence pour les micro-ajustements qui permettent aux interlocuteurs d'arriver à un accord sans thématisation du désaccord.

La *suite non préférée* se caractérise par des marques spécifiques comme l'hésitation, la présence de pré-tour et enfin la présence de justifications, comme en L2_2 :

L1_1 : — Tu fais quoi ce soir ?

L2_1 : — Ben j'sais pas trop.

L1_2 : — Tu passes prendre un verre ?

L2_2 : — (silence) Hmm bon tu vois j'crois pas faut tout de même que je travaille un peu.

Donner des raisons pour accepter une invitation est presque insultant :

L1 : — *Passe donc dîner demain soir!*

L2 : — *D'accord, avec plaisir, ça m'évitera de cuisiner et j'en profiterai pour descendre la poubelle.*

Cette préférence pour l'accord n'est pas un fait psychologique, mais une régularité observationnelle. Elle correspond au principe de coopération de Grice, ainsi qu'à des observations de Ducrot sur l'effet polémique produit par les enchaînements qui ne respectent pas la "suite idéale" c'est-à-dire celle qui conserve les présupposés,

V. PRÉSUPPOSITION.

2. Divergences conversationnelles et interactions fortement argumentatives

L'opposition à une intervention peut être verbale ("*je ne suis pas d'accord*") ou paraverbale. Dans ce dernier cas, elle se manifeste par des phénomènes bien précis : tentatives de l'un pour prendre la parole et refus de l'autre de la céder ; apparition de chevauchements entre tours de parole, d'accélération du débit, de haussement de voix ; refus d'émettre des régulateurs positifs, ou excès ironique de signes d'approbation ; comportement de partenaire non adressé, non ratifié ("*t'es sourd ou quoi ?*") ; émission de régulateurs négatifs verbaux ou non (signes négatifs de la tête, soupirs, agitation), etc. L'absence de ratification positive vaut désaccord.

Les épisodes de divergence conversationnelle se caractérisent par leur occurrence non planifiée ; leur déroulement également non planifié, ou faiblement planifié ; leur possible incidence négative sur les buts de l'interaction globale ; la tension qu'ils introduisent entre menace pour la relation (affirmer sa différence en persistant dans son discours) et menace pour la face (sacrifier sa différence en renonçant à son discours) ; et enfin le fait qu'ils peuvent contenir des arguments. La contradiction conversationnelle peut être réparée, par les procédures d'ajustement et de négociation ou évoluer vers l'approfondissement du différend. Lorsque le désaccord est ratifié, l'interaction devient localement argumentative.

L'interaction fortement argumentative repose sur un différend qui présente des caractéristiques spécifiques : il n'est pas réparé instantanément au fil de l'interaction où il est apparu ; il est thématiqué dans l'interaction ; il peut être porté sur un site argumentatif spécifique. Il engendre ainsi des interactions organisées autour d'un conflit préexistant ; le conflit est la raison d'être de ces interactions, et conditionne leur déroulement ; les interventions des participants sont développées et planifiées.

3. Désaccord radical

Dans son essence la polémique serait fallacieuse du fait d'un engagement personnel trop intense. Il en va tout différemment, en principe, du désaccord profond ou radical (*deep disagreement*), notion introduite par Fogelin (1985). Un débat radical

n'est pas forcément une controverse ou une polémique, au sens où le débat radical peut très bien rester paisible. Il est au-delà de la controverse ou de la polémique en ce qu'il met en jeu les principes ou des valeurs incompatibles ; le différend qui l'organise serait caractérisé par une différence métaphysique plutôt qu'un conflit épistémique. Autrement dit, si le débat radical n'avance pas, ce n'est pas la faute à l'excessive implication (*involvement*) des participants, mais bien parce que la réalité n'arrive pas à exercer une pression suffisante sur les discours orientés par ces intérêts ou valeurs inconciliables. On en a tiré la conséquence que l'existence de tels débats était un défi lui-même « radical and shocking » (Turner et Campolo 2005, p.1) à l'entreprise argumentative elle-même :

« Si tel était le cas, que deviendrait la discipline ? Et, plus important sans doute, comment pourrait-on traiter les désaccords radicaux ? Du coup, c'est tout le champ et ses réalisations qui semblent être menacés. » (*ibid.*), v. **DISSENSUS**.

■ Destruction du discours

Les formes standards de réfutation reposent sur ce qui est *dit*, sur l'examen de la teneur du discours rejeté, ou sur des considérations liées à la personne qui le tient. Bien ou mal, la réfutation est alors argumentée, v. **RÉFUTATION**.

Dans une situation de confrontation en face à face, le discours peut être détruit par des manœuvres portant non plus sur le *dit* mais sur le *dire*, sur la façon dont il est exprimé. La destruction la plus radicale est celle qu'exprime le comportement interactionnel, le refus *d'entendre*, physiquement et intellectuellement, le discours de l'autre. Elle recherche le *K. O. verbal* (Windisch 1987).

1. Destruction par le comportement interactionnel

L'accord se manifeste par divers phénomènes de ratification. Inversement, l'absence de ratification peut amener l'interlocuteur à retirer son discours, v. **DÉSACCORD**.

L'interaction suivante se déroule en classe de travaux pratiques de physique (<https://visa-video.ens-lyon.fr/visa-web/>, consultation soumise à autorisation). La leçon porte sur la notion de force, et s'appuie sur un petit dispositif, une pierre suspendue à une potence. Deux élèves, travaillant en binôme, sont filmés. La question posée par la professeure est :

Quels sont les objets qui agissent sur la pierre ?

Puis elle s'adresse à la classe, les deux élèves la regardent :

alors j'ai pris un objet dans le sens le plus général c'est tout ce qui peut agir sur la pierre heu: de manière visible ou invisible si puis di: heu: voilà

Un des élèves F répond, en se tournant vers son partenaire :

ben l'air l'air l'air ... l'air ça agit l'air quand tu as fais ça l'air

Après une interruption, F reprend son argumentation, en agitant son bras de bas en haut et de haut en bas :

quand tu fais ça il y aura l'air après puisque tsais quand tu fais un mouvement de vitesse comme ça c'est pareil il y a l'air je suis sûr mais là pour l'instant on répond pas encore ça mais

Son partenaire prend la parole, en jouant avec la pierre :

il y a l'attraction

F produit une argumentation en tout point conforme au schéma de Toulmin, avec une conclusion, "*l'air*", entourée et étayée par un discours et une gestuelle *ad hoc*. La conclusion est renforcée, "*je suis sûr*" et immédiatement retirée : "*mais là pour l'instant on répond pas encore ça*". Ce retrait totalement inattendu au vu de ce qui le précède n'est compréhensible qu'en référence au comportement interactionnel de son partenaire, qui, pendant toute cette construction, regarde fixement la pierre, et ne donne aucun signe de ratification.

2. Destruction du dire

Dans une situation de confrontation en face à face, le discours de l'un peut prendre en compte le discours de l'autre pour le détruire par des manœuvres proto-argumentatives servant non pas à *réfuter* mais à *détruire* le discours argumentatif. En fait, la réplique "*je ne suis pas de ton avis*" marque un haut degré de coopération argumentative. La rhétorique ancienne énumère une trinité de qualités majeures du discours, *qualité* de la langue ; *clarté* et *vivacité* de l'expression (respectivement *latinitas*, *perspicuitas* et *ornatus*). Un défaut sur chacun de ces points peut servir une stratégie de destruction.

Qualité de la langue : "*tu ne connais pas la langue que tu prétends parler*" — La *latinitas* correspond à la qualité, la correction grammaticale du latin, ou, d'une façon générale, de la langue. Dans une situation polémique, l'opposant peut rejeter un discours *a priori* en fondant son rejet sur un défaut grammatical : "*tu parles mal, ton intervention est dans un arabe qui n'est pas classique, on n'y comprend rien*". On aurait tort de penser que ces stratégies sont marginales ou inefficaces :

Dans une orthographe incertaine, Madame X remet en cause l'évaluation de ses compétences linguistiques par le jury du concours.

Clarté et vivacité de l'expression "*Tu es confus et ennuyeux*" — Des stratégies analogues sont fondées sur la clarté, la transparence de l'expression (*perspicuitas* ou *aptum*) : "*L'exposé était confus*"; et sur la vivacité (*ornatus*, au sens de "décoration") : "*Son exposé était si ennuyeux!*".

Il est préférable pour un discours argumentatif d'être grammaticalement correct, clair et intéressant. Par ailleurs, il est humain de considérer comme corrects, clairs,

et intéressants les discours avec lesquels on est d'accord. Il ne s'agit pas simplement d'une question psychologique ou de "mauvaise foi". Ce fait a une pertinence cognitive : le discours avec lequel on est d'accord est mieux connu ; ses principes profonds étant bien admis, il est plus facile de récupérer les contenus ellipsés et les liens manquants ; ses variations sont mieux tolérées ; il est mieux mémorisé, etc. Réciproquement, il est relativement naturel d'appliquer au discours de l'opposant ce type de stratégie de destruction, en niant que les conditions minimales d'intercompréhension soient satisfaites.

D'autres formes sont à la limite de la destruction et de la réfutation propositionnelle, v. RÉFUTATION.

■ Dialectique ► Cercle vicieux

■ Dialectique

■ *Dialectique et dialogue* ont la même étymologie = *dia* + *legein* "à travers" + "dire". Ce préfixe *dia-* est différent du préfixe *di-* signifiant "deux". Étymologiquement, un *dialogue* n'est pas une conversation à deux personnes (qui pourrait être désignée comme un *dilogue*) ; la condition n'est pas sur le nombre de personnes entre lesquelles la parole circule, mais sur le fait qu'elle circule. Cependant, la notion historique de dialectique renvoie bien à un dialogue réglé mettant aux prises *deux* partenaires.

1. La méthode dialectique ancienne

La méthode dialectique ancienne théorisée par Aristote part d'une question "P ou non-P ?" ; "*être riche, est-ce une bonne chose ou non ?*", et se propose de la résoudre méthodiquement, en éliminant l'un des termes de l'alternative, à l'aide d'un instrument, le *syllogisme dialectique*, mis en œuvre dans une interaction normée.

La dialectique est *un instrument philosophique* employé notamment dans la recherche *a priori* de la définition des concepts fondamentaux. Dans cette fonction de clarification des premiers principes, elle a été remplacée par l'axiomatisation.

Raisonnement dialectique — Comme l'argumentation rhétorique, il procède par syllogisme ou par induction (Aristote, *S. A.*, I, 1, 5-15 ; p. 2). Le syllogisme dialectique a pour particularité d'être fondé sur des prémisses qui ne sont pas vraies absolument, comme dans le syllogisme logique, mais de simples *endoxa* (Aristote, *Top.*, I, 1, 100a30 ; p. 2), terme que Tricot traduit par « prémisses probables » (*ibid.*) et Brunschwig par « idées admises » (Aristote, *Top.* Brunschwig, *ibid.*, p. 1) ; les règles de déduction strictes sont remplacées par les *topoi*. D'après les *Seconds analytiques*, le raisonnement dialectique « [prend] les prémisses comme comprises par l'adversaire » (Aristote, *S. A.*, I, 1, 5 ; p. 2). Le jeu se déroule entièrement dans le système

de croyance du Répondant. Il a pour fonction de tester la cohérence de ce système,

V. EX DATIS.

Interaction dialectique — Elle se joue entre deux partenaires, le *Répondant* et le *Questionneur* (Brunschwig 1967, p. 29). C'est une interaction bornée régie par des règles strictes, qui procède par questions et réponses, avec un gagnant et un perdant : on peut parler de "jeu dialectique". L'un de ces partenaires, le Répondant, choisit d'asserter soit **P** soit **non-P**. Le Questionneur doit réfuter la proposition que le Répondant a choisi de soutenir, par le biais de questions totales, c'est-à-dire auxquelles le Répondant répond par *oui* ou par *non*. Sur la base de ces réponses, le Questionneur doit amener le Répondant à affirmer la proposition contradictoire de celle qu'il a acceptée au début du jeu. S'il y parvient, alors il a gagné la "partie de dialectique"; s'il échoue, c'est le Répondant qui l'emporte. La pratique dialectique renvoie donc à un test *ad hominem* de l'affirmation défendue par le Répondant, V. AD HOMINEM.

Autorité dialectique — La notion d'autorité est posée comme condition de possibilité du débat dialectique, que les *Topiques* définissent en effet comme la "mise en question" d'un *endoxon*, c'est-à-dire d'une "opinion probable" ou "idée admise", et, en tant que telle, jouissant d'une autorité :

« Sont des idées admises [*endoxa*] les opinions partagées par tous les hommes, ou par presque tous, ou par ceux qui représentent l'opinion éclairée, et pour ces derniers par tous, ou par presque tous, ou par les plus connus et les mieux admis comme autorités. » (Aristote *Top.* Brunschwig, I, 1, 100b20 ; p. 2)

Cette autorité de l'opinion n'est pas une question de tout ou rien. Elle est dérivée de l'autorité des différents groupes sociaux, selon une gradation qui va du quantitatif au qualitatif, de l'opinion du genre humain (le consensus universel) à l'autorité de « l'opinion éclairée » jusqu'à celle d'une personne illustre, V. DOXA.

En établissant ce continuum, Aristote valorise les différents ordres d'*endoxa* ; on est loin des problématiques de la doxa comme *cliché* ou *stéréotype* vus comme du "prêt-à-penser" donc, de façon tout aussi mécanique, du "prêt-à-dénoncer". Les *endoxa* sont des idées "dignes d'être discutées". Elles définissent *a contrario* ce qu'est une thèse :

« Une thèse est un jugement contraire à l'opinion courante, émis par quelque philosophe notable [...] <j'ajoute *notable*> car ce serait une sottise que de se préoccuper des opinions contraires aux opinions courantes professées par le premier venu » (Aristote, *Top.*, I, 11, 104a15-25 ; p. 26) ;

en d'autres termes, « si c'était le premier venu qui émettait des paradoxes, il serait absurde d'y prêter attention » (Aristote, *Top.* Brunschwig, I, 1, 100b20 ; p. 17). L'autorité entrant dans le débat est clairement référencée socialement.

Il est remarquable de voir ainsi la diversité et la *mise en compétition* des autorités — et non pas l'*appel* à l'autorité — mis à la base du débat intellectuel. L'autorité n'est pas là pour clore la discussion mais pour l'ouvrir : dire qu'une proposition est soutenue par une autorité, ce n'est pas dire qu'elle est vraie, mais qu'elle est *discutable*.

2. La dispute scolastique

La dispute scolastique (*disputatio*) correspond à la pratique médiévale du jeu dialectique. C'est un instrument de recherche et d'enseignement. On part d'une question précise, conçue par un maître. Deux participants, maîtres ou étudiants, dans les rôles de proposant et d'opposant, soutiennent l'un une réponse à la question et l'autre attaque cette réponse. Au terme de la discussion, le maître propose une solution et réfute les arguments qui vont à son encontre (Weijers 1999).

3. Renaissance de la dialectique : la pragma-dialectique

La méthode dialectique ancienne qui avait décliné depuis la renaissance (Ong 1958) a été reconstruite dans le cadre des jeux de dialogue, et est revenue au tout premier plan des études d'argumentation avec la nouvelle dialectique, la *pragma-dialectique* de Emmeren et Grootendorst (1996, etc.)

Les termes *proposant* et *opposant* utilisés pour désigner les partenaires d'une situation argumentative authentique sont empruntés à cette théorie dialectique. Les enjeux d'un débat authentique ne sont pas purement réfutatifs comme dans le jeu dialectique aristotélicien. Les partenaires mêlent argumentation de leurs positions propres et réfutation de celle de l'opposant.

Dans le prolongement d'une définition générale de la dialectique comme « pratique du dialogue raisonné, [l'art] d'argumenter par questions et réponses » (Brunschwig 1967, p. 10), on peut considérer que le processus conversationnel se dialectise dans la mesure où il porte sur un problème précis et défini d'un commun accord ; où il se joue entre partenaires égaux, mus par la recherche du vrai, du juste ou d'un bien commun, entre lesquels la parole circule librement, dans le respect de règles explicitement établies et auxquelles souscrivent les partenaires.

Le journaliste interviewant une personne ayant des responsabilités et des capacités de décision et s'efforçant de la mettre en difficulté est proche de la situation du Questionneur dialectique.

4. Dialectique aristotélicienne et dialectique hégélienne

À la différence de la dialectique aristotélicienne, la dialectique hégélienne ne procède pas par élimination du faux, mais par synthèse des positions en présence. L'opposition n'est pas résolue mais dépassée.

La dialectique aristotélicienne est fondée sur le principe de non-contradiction, alors que la dialectique hégélienne tend vers un "au-delà" de la contradiction. Cette dernière est vivement attaquée, au moins sous ses versions opportunistes, v. CONTRADICTION :

« [HL] proclame “puisque le monde est déchiré de contradictions, seule la dialectique (qui admet la contradiction) permet de l’envisager dans son ensemble et d’en trouver le sens et la direction”. Autrement dit, puisque le monde est contradiction, l’idée du monde doit être contradiction ; l’idée d’une chose doit être de même nature que cette chose ; l’idée du bleu doit être bleue. »

Julien Benda, *La trahison des clercs* [1927], extrait de la *Préface* à l’édition de 1946, Paris, Grasset, 1975, p. 63.

La dialectique conversationnelle, faite de négociations et d’ajustements, permet le sauvetage des faces, alors que la dialectique aristotélicienne correspond à une dialectique logique d’élimination du faux, sans considération pour les questions de personnes.

5. Rhétorique et dialectique

L’usage de la déduction syllogistique est le propre de la *science* ; la *dialectique* est *législative*, elle sert la discussion des fondements *a priori* qui serviront de prémisses à la déduction scientifique ; la *rhétorique* a une fonction *exécutive* : elle s’occupe des affaires courantes, publiques, relevant du droit, de la politique ; elle traite aussi du renforcement des principes qui régissent cette pratique, par le biais de l’épidictique.

Selon leur définition ancienne, dialectique et rhétorique sont les deux arts du discours. La rhétorique argumentative est « le pendant [*antistrophos*] de la dialectique » (Aristote, *Rhét.*, I, 1, 1354a1 ; trad. Chiron, p. 113). Elle est également mise en correspondance avec les deux grandes opérations scientifiques, « j’appelle enthymème le syllogisme rhétorique exemple l’induction rhétorique » (*Rhét.*, I, 2, 1356b5 ; trad. Chiron, p. 128).

Rhétorique et dialectique utilisent les mêmes fondements d’inférence, les *topoi*, appliqués à des énoncés plausibles, les *endoxa*, composante d’une *doxa*, v. *δοξα* (Amossy 1991 ; Nicolas 2007). La rhétorique est à la parole *publique* ce que la dialectique est à la parole *privée* d’allure plus conversationnelle. La dialectique porte sur des thèses, d’ordre *philosophique* ; la rhétorique s’intéresse à des questions particulières, d’ordre *social* ou *politique*. Enfin, alors que la dialectique est une technique de la discussion entre deux partenaires, procédant par (brèves) *questions* et *réponses*, la rhétorique a pour objet le discours *long* et *continu*.

■ Dilemme

Un dilemme est une schématisation d’une situation sous la forme d’une alternative dont les deux termes sont également désagréables. Utilisé comme stratégie argumentative, le dilemme est un mode de réfutation au cas par cas, consistant à acculer son adversaire en montrant que toutes les lignes de défense qu’il pourrait adopter conduisent à la même conclusion et qu’elle lui est défavorable :

- Ou vous étiez au courant de ce qui se tramait dans vos services, et vous êtes complice, au moins passif, de ce qui est arrivé, et vous devez démissionner.
- Ou vous n'étiez pas au courant, alors vous ne contrôlez pas vos services, et vous devez démissionner.
- Donc vous devez démissionner.

On parle de *faux dilemme* lorsqu'on considère que le dilemme est mal construit, et qu'il radicalise artificiellement une opposition plus complexe; cette opposition est reconstruite de façon à faire apparaître un troisième terme, une porte de sortie,

V. CAS PAR CAS.

« Que l'adhésion franche et massive des citoyens m'engage à rester en fonction, l'avenir de la République nouvelle sera décidément assuré. Sinon, personne ne peut douter qu'elle s'écroulera aussitôt et que la France devra subir, mais cette fois sans recours possible, une confusion de l'État plus désastreuse encore que celle qu'elle connut autrefois. »

Allocution télévisée du 4 novembre 1965 par laquelle le général de Gaulle annonce sa candidature à l'élection présidentielle de décembre 1965. En ligne : [<http://fresques.ina.fr/jalons/fiche-media/InaEdu000101/de-gaulle-fait-acte-de-candidature-en-1965.html>], consulté le 20 septembre 2013.

Cette schématisation a été reformulée par le slogan "*moi ou le chaos*". Un partisan du Général lit cette déclaration comme un *choix* clair à opérer entre le bien et le mal. Un opposant résolu rejette ce choix comme une *mise en demeure*, un faux dilemme insupportable parce que *biaisé*; un indécis peut y voir l'expression d'un vrai dilemme, un choix à opérer entre deux options également désagréables.

■ Direction, arg.

L'argument de la direction est défini par Perelman et Olbrechts-Tyteca comme un argument « fondé sur la structure du réel » :

« L'argument de la direction consiste essentiellement dans la mise en garde contre l'usage du procédé des étapes : si vous cédez cette fois-ci, vous devrez céder un peu plus la prochaine fois, et Dieu sait où vous allez vous arrêter. » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 379)

Il correspond à l'argument par la pente glissante, V. PENTE GLISSANTE; MANIPULATION; ÉTAPES ET AMORÇAGE.

Le point essentiel est celui de l'imputation d'intentionnalité. Le développement par étapes peut correspondre soit à une *stratégie intentionnelle* manipulateur, soit à un *développement causal autonome*, inaperçu de la personne qui souhaite s'engager dans la première étape. Hedge considère que l'attribution d'une intention manipulateur à cette personne serait contraire à la sixième règle de la controverse honorable,

V. NORME; RÈGLES; ÉVALUATION.

■ Dispute ► Dialectique ; Débat

■ Dissensus ► Consensus — Dissensus

■ Dissociation

La notion de dissociation a été introduite par Perelman et Olbrechts-Tyteca. Le *Traité de l'argumentation* schématise le champ de l'argumentation par une grande opposition entre « techniques argumentatives » de *liaison*, qui portent sur des énoncés, et correspondent aux diverses formes d'argumentation, et les procédés de *dissociation*, qui portent sur des notions ([1958], 3^e partie). La dissociation est définie comme la scission d'une notion élémentaire, opérée par l'argumentateur pour échapper à une contradiction ([1958], p. 550-609). La notion problématique est désignée par un terme **T**. La dissociation la fait éclater en deux notions, désignées respectivement par un Terme_1 et un Terme_2.

Selon cette définition, la dissociation n'est pas un type d'argument, mais une stratégie de résistance à la contradiction, qu'elle soit portée dialogalement par un contradicteur ou évoquée polyphoniquement :

X : — *Mon vieux, c'est ça la démocratie !*

Y : — *Il y a démocratie et démocratie.*

La notion problématique est conceptualisée comme contenant une contradiction interne, « une incompatibilité », « une antinomie », et la dissociation est le mécanisme qui permet de la résoudre. D'après Perelman, la dissociation est

« une technique argumentative qui n'est guère mentionnée par la rhétorique traditionnelle, car elle s'impose surtout à celui qui analyse la pensée philosophique, c'est-à-dire celle qui se veut systématique » (1977, p. 139).

L'exemple proposé est celui de Kant, pour qui les sciences naturelles postulent un déterminisme universel ; or la morale postule la liberté de l'individu ; d'où la nécessité de dissocier la *réalité* (notion confuse) en *réalité phénoménale*, où règnent le déterminisme et *réalité nouménale*, où l'individu pourrait exercer sa liberté.

La dissociation entre Terme_1 et Terme_2 s'accompagne d'une évaluation des termes ainsi distingués, l'un des termes est *valorisé* (la réalité), l'autre *dévalorisé* (l'apparence) :

« Alors que le statut primitif de ce qui s'offre comme objet de départ de la dissociation est indécis et indéterminé, la dissociation en termes I et II valorisera les aspects conformes au terme II et dévalorisera les aspects qui s'y opposent. Le terme I, l'apparence, dans le sens étroit de ce mot, n'est qu'illusion et erreur. » (1977, p. 141)

1. Formes langagières de la dissociation

« Le raisonnement par dissociation se caractérise, dès l’abord, par l’opposition entre l’apparence et la réalité. Celle-ci peut être appliquée à n’importe quelle notion, dès qu’on fait usage des adjectifs *apparent*, *illusoire* d’une part, *réel*, *véritable* de l’autre. Utiliser une expression telle que *paix apparente* ou *démocratie véritable*, c’est indiquer l’absence de paix véritable, la présence d’une démocratie apparente : un de ces adjectifs renvoie à l’autre. » (Perelman 1977, p. 147)

Les marques linguistiques de dissociations sont de tous ordres :

« Un préfixe tel que *pseudo-* (pseudo-athée) *quasi ... non ...* l’adjectif *prétendu*, l’usage de guillemets indiquent qu’il s’agit du terme I, alors que la majuscule (*l’Être*), l’article défini (*la solution*), l’adjectif *unique* ou *véritable* signalent un terme II. » (*Ibid.*, p. 148)

D’autres dissociations sont *stabilisées* sous forme de paires de termes corrélatifs antithétiques ; le *Traité de l’argumentation* s’est intéressé aux « couples philosophiques » comme « *apparence / réalité ; opinion / science ; connaissance sensible / connaissance rationnelle ; corps / âme, juste / légal* » (Perelman [1958], p. 563). Certains de ces couples de “dissociés” ont une existence traditionnelle et constituent les oppositions génératrices de discours idéologiquement “fondateurs”. Les couples antagonistes sont des paires antonymiques, et, comme dans toutes les paires antonymiques, un terme est valorisé, v. CONTRADICTION ; RÉFUTATION ; VALEUR ; DISTINGUO.

2. Les facettes de la dissociation

La dissociation a une facette *concessive*, elle fait la part du feu :

L1_1 : — *Les Allemands boivent de la bière.*

L2 : — *Pas Hans !*

L1_2 : — *Mais lui c’est pas un vrai Allemand.*

L2 réfute L1 par la production d’un cas contraire. L1_2 reconnaît que Hans est Allemand et qu’il ne boit pas de bière.

La dissociation opère un *remaniement catégoriel* ; la catégorie “être Allemand” est scindée en deux, les *vrais allemands* et les autres. Ce remaniement peut être ou non *justifié* ; L1 aurait pu dire :

L1_3 : — *Mais lui c’est pas un vrai Allemand, il a été élevé aux États-Unis.*

On suppose qu’aux États-Unis on boit moins volontiers de la bière qu’en Allemagne. L1_3 introduit un trait montrant que Hans s’éloigne du *stéréotype* du vrai Allemand. Tout au plus, on peut faire observer que les critères de définition d’“être Allemand” n’étaient pas précisés dans L1_1, et que maintenant ils le sont sur la base d’un stéréotype associé aux Allemands. Le fait essentiel est que la catégorie créée par L1_3

est fondée sur un critère explicite, indépendant de la discussion en cours. Dans le dialogue originel, le seul critère contextuellement disponible est précisément “*boire de la bière*”. Autrement dit, les *Allemands*, devenus les *vrais Allemands*, sont définis comme des *Allemands* (au sens du mot dans L1_1) *qui boivent de la bière*. Autrement dit, l’ajout de ce critère *ad hoc* a rendu l’énoncé L1_1 irréfutable.

Le remaniement catégoriel est *excluant*. Dans le domaine politique, cette stratégie permet par exemple d’opposer les *vrais Français* aux autres, et de mettre hors-jeu les seconds. En pratique, la dissociation fait qu’une condition qui était nécessaire et suffisante

il faut et il suffit d’avoir la nationalité française pour être Français

n’est plus que nécessaire :

pour être Français, il faut avoir la nationalité française ET adhérer à Notre Association.

3. Généralité de la dissociation

La dissociation opère sans doute dans tous les domaines où peut s’exercer l’argumentation, comme le montre le cas de *l’amour physique*, notion confuse, dissociable en *pornographie*, où s’assouvit le besoin biologique, et *érotisme* où règnent liberté et inventivité. “*Tous les vrais philosophes vous le diront*” :

L1 : — *Les intellectuels, ça mon vieux, ils sont nuls en affaires!*

L2 : — *Ou alors c’est pas des vrais intellectuels.*

Le cas suivant oppose « la Réunion » à « la vraie Réunion » :

● Roland Sicard est journaliste, présentateur de l’émission. Gilbert Collard est avocat, président du Comité de soutien à Marine Le Pen, pour l’élection présidentielle de 2012.

Roland Sicard : — bonjour à tous bonjour Gibert Collard

Gilbert Collard : — bonjour

RS : avant de parler des propos de Claude Guéant sur les civilisations qui reviennent sur le devant de la scène

GC : hm

RS : heu un mot sur le voyage de Marine Le Pen à la Réunion elle a été chahutée on a l’impression que les candidats du Front National ont toujours beaucoup de mal en Outre Mer/

GC : écoutez moi je connais bien La Réunion hein puisque je je j’y suis allé plaider très souvent et puis dans des affaires particulièrement sensibles heu il y a : heu deux Réunions hein il y a une Réunion qu’on instrumentalise\ qui organise le comité d’accueil **habituel** pour Marine Le Pen qui représente pas grand-chose hein finalement bon et puis ya la vraie Réunion quoi qui est faite d’hommes avec des opinions divergentes

*Aucun pécheur n'entrera au ciel.
 Tout homme est pécheur.
 Aucun homme n'entrera au ciel.*

L'opposant dit :

- je ne dis rien de la mineure, “*tout homme est pécheur*” ;
- dans la majeure, “*aucun pécheur n'entrera au ciel*”, je distingue, *distinguo* :
 - en tant que pécheur, je suis d'accord (*concedo*), “*aucun homme en état de péché n'entrera au ciel*”,
 - en tant que pécheur pardonné, je le nie (*nego*).

Le *distinguo* porte non pas deux significations du mot *pécheur*, mais deux catégories de pécheurs.

— Donc je nie (*nego*) la conclusion.

L'opposant objecte donc que le syllogisme est paralogique, car la mineure est ambiguë, vraie en un certain sens et fausse dans un autre sens.

Le *distinguo* est une figure traditionnellement raillée comme sentant la scolastique :

« Angélique : — Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.
 Thomas Diafoirus : — Distinguo, mademoiselle ; dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo* ; mais dans ce qui la regarde, *nego*. »
 Molière, *Le Malade imaginaire* [1673], acte II, scène 6.
Œuvres complètes, t. II, texte établi, présenté et annoté par G. Couton, Paris, Gallimard, p. 1141.

Thomas Diafoirus est aussi brutal que pédant : il n'a pas à tenir compte de la volonté d'Angélique pour la posséder ; mais, à part cela, il fait tout ce qu'elle veut. Le *distinguo* est l'instrument de la lutte contre les ambiguïtés fallacieuses, mais lorsqu'il introduit des distinctions dans une expression parfaitement claire, il est lui-même instrument de confusion fallacieuse.

L'appel au *distinguo* peut être contré par un troisième tour de parole du type “*assez, ça suffit avec les distinguos scolastiques !*”, “*pas de querelle sémantique s'il te plaît !*”. En monologue, des formes de *distinguo* sont à l'œuvre dans le raffinement de définition.

V. DÉFINITION.

■ Division ► Composition et Division ; Cas par cas

■ Doute

Le déclencheur de l'activité argumentative est la mise en doute d'un point de vue,

V. DÉSACCORD.

— Sur le plan *argumentatif*, douter, c'est être dans un état de "suspension de l'assentiment" vis-à-vis d'une proposition, qu'on veuille la rejeter ou qu'on la considère comme incertaine, v. **ASSENTIMENT**.

— Du point de vue *langagier*, dans les termes de la théorie de la polyphonie ducrotienne, cette suspension de l'assentiment se manifeste par la *non-prise en charge* par le locuteur de la proposition qu'il énonce, par la non-identification du locuteur à l'énonciateur.

— Du point de vue *psychologique*, le doute peut s'accompagner d'un état d'inconfort psychologique du type "inquiétude".

Le dialogue externalise ces diverses opérations en leur donnant une forme langagière et une configuration micro-sociale. La *mise en doute* est un acte réactif d'un interlocuteur qui refuse de ratifier un tour de parole ou qui s'y oppose ouvertement. Cette situation interactionnelle oblige l'interlocuteur à argumenter, c'est-à-dire à développer un discours de justification d'une affirmation qui, peut-être pour lui, allait de soi auparavant, v. **DÉSACCORD**.

L'argumentation est une activité coûteuse, du point de vue cognitif comme du point de vue interactionnel ; on peut ne s'y engager que contraint par la résistance de l'autre à l'opinion qu'on expose. Symétriquement, le doute ne peut rester gratuit ; l'opposant doit, de son côté, justifier ses réserves, en développant ses bonnes raisons de douter, soit en apportant des arguments orientés vers un autre point de vue, soit en réfutant les bonnes raisons données en soutien à la proposition originelle.

Dans la distribution des rôles argumentatifs, le doute est porté par le tiers, v. **RÔLES**.

Descartes rejette « toutes les connaissances qui ne sont que probables et [déclare] qu'il faut se fier seulement à ce qui est parfaitement connu et dont on ne peut douter », et reconstruit un système de croyances certaines sur la base de la seule certitude du cogito « je pense, donc je suis ». Cette forme de doute s'oppose au doute sceptique :

« Le doute cartésien ne consiste pas à flotter, incertain, entre l'affirmation et la négation ; il démontre au contraire, avec évidence, que ce que la pensée met en doute est faux, ou insuffisamment évident pour être affirmé vrai. Le doute sceptique considère l'incertitude comme l'état normal de la pensée, au lieu que Descartes le considère comme une maladie dont il entreprend de nous guérir. Même lorsqu'il reprend les arguments des sceptiques, c'est donc dans un esprit tout opposé au leur. » (Étienne Gilson, dans Descartes, *Discours de la méthode*, texte et commentaire par É. Gilson, Paris, Vrin, 1970, note 1, p. 85)

■ Doxa

Le mot *doxa* est calqué sur un mot du grec ancien, où il désigne l'opinion, la réputation, ce qui se dit des choses ou des gens. La doxa correspond au *sens commun*, c'est-à-dire à un ensemble de représentations socialement prédominantes, floues, parfois

contradictoires, dont la vérité est incertaine, considérées le plus souvent dans leur formulation linguistique courante. Le mot partage le sens dépréciatif de *cliché* ou un *lieu commun*. On donne parfois à *doxa* le sens de “idéologie”, ou de “dogme”, particulièrement lorsqu’on veut la remettre en question (Amossy 1991 ; Nicolas 2007). Le mot *doxa* a donné naissance aux adjectifs *doxique* et *doxal*.

Aristote définit les *endoxa* (sg. *endoxon*) comme les opinions communes d’une communauté, utilisées dans les raisonnements dialectiques et rhétoriques :

« Sont des idées admises [*endoxa*] [...], les opinions partagées par tous les hommes, ou par presque tous, ou par ceux qui présentent l’opinion éclairée, et pour ces derniers par tous, ou par presque tous, ou par les plus connus et les mieux admis comme autorités. » (Aristote, *Top.* Brunschwig, I,1, 100b20 ; p. 2).

Une idée *endoxale* est donc une idée appuyée sur une forme d’autorité sociale : autorité du nombre, des experts, des personnes socialement en évidence. v. DIALECTIQUE.

Le latin traduit l’adjectif dérivé *endoxos* “endoxal” par *probabilis*, “probable”. En français, on utilise parfois le mot *endoxal*, qui a l’avantage de former un couple antonymique avec *paradoxal*.

Les *endoxa* sont la cible de la critique philosophique adressée au *sens commun*. Cette critique atteint en conséquence les déductions fondées sur des contenus et des techniques vraisemblables, c’est-à-dire sur le système *endoxon* / *topos* sur lequel est fondée l’argumentation, dialectique ou rhétorique. Pourtant, fondamentalement, dire d’une proposition qu’elle est *endoxale* n’a rien de péjoratif :

« On sait assez la confiance qu’Aristote accorde, fût-ce sous réserve d’examen, aux représentations collectives et à la vocation naturelle de l’humanité envers le vrai. » (Brunschwig, *Préface* à Aristote, *Top.* Brunschwig, p. xxv)

On voit bien comment rhétorique et dialectique s’articulent dans leur rapport aux *endoxa* : l’argumentation dialectique a pour fonction de les mettre à l’épreuve ; l’argumentation rhétorique les exploite dans le cadre d’un conflit particulier, elle apprend à se les concilier ou à s’en défendre.

Les *topiques substantielles* sont des techniques d’exploration de la *doxa*. Elles ne permettent pas d’affirmer une vérité, mais elles déterminent qui porte la charge de la preuve, autrement dit sur qui pèse le soupçon, qui accuse la rumeur, v. TOPIQUE SUBSTANTIELLE ; CHARGE DE LA PREUVE ; TOPIQUE DE LA PERSONNE.

De nombreuses formes d’arguments reposent sur l’autorité de la *doxa* :

- appel au sens commun : l’argument *ad iudicium* (au sens 2, différent de l’argument sur le fond), v. FOND ;
- appel au sentiment du grand nombre (*ad numerum*), v. AUTORITÉ ;
- appel au sentiment de la foule (*ad populum*), v. AD POPULUM.



■ Échelle argumentative

La notion d'*échelle argumentative* a été développée par Ducrot (1973) dans le cadre de la théorie de l'argumentation dans la langue. Elle repose sur celle de *classe argumentative*.

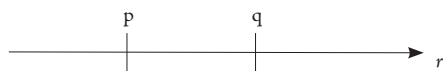
Classe argumentative — « Un locuteur – en entendant par ce mot un sujet parlant inséré dans une situation de discours particulière – place deux énoncés **p** et **p'** dans la classe argumentative déterminée par un énoncé **r**, s'il considère **p** et **p'** comme des arguments en faveur de **r** » (Ducrot [1973], p. 17)

L : — *Elle fréquente les Deux Magots, elle s'habille en noir, elle lit Simone de Beauvoir, c'est une vraie existentialiste!*

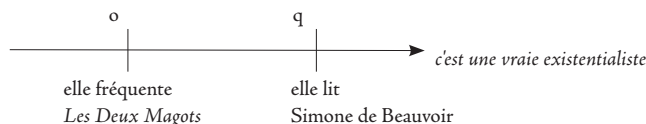
Les trois arguments sont co-orientés vers la conclusion "*c'est une vraie existentialiste*". On a affaire à une argumentation convergente, construite sur le cumul de traits empruntés au stéréotype de ce que sont et font les existentialistes. **v. CATÉGORISATION.** Le terme de *classe* est pris au sens d'ensemble *non ordonné et non hiérarchisé* d'éléments. Rien ne dit que "*fréquenter les Deux Magots*" soit considéré par le locuteur L comme un argument plus ou moins fort que "*lire Simone de Beauvoir*".

Échelle argumentative — Deux énoncés **p** et **q** appartiennent à une même échelle argumentative pour un locuteur donné dans une situation donnée, si :

- ce locuteur considère que **p** et **q** sont tous les deux arguments pour une même conclusion **r** (ils appartiennent donc à la classe argumentative de **r**) ;
 - et s'il considère que l'un de ces arguments est plus fort que l'autre ([1973], p. 18).
- L'échelle suivante représente une situation où **q** est plus fort que **p** pour la conclusion **r**.

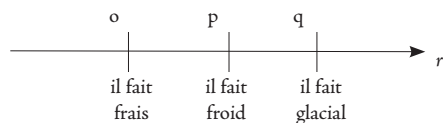


L'échelle suivante schématise le cas où le locuteur considère que lire *Simone de Beauvoir* est un argument plus fort que fréquenter les *Deux Magots* pour la conclusion être une vraie existentialiste :



Les échelles où la force des arguments **p** et **q** est déterminée uniquement par le locuteur, sont dites *relatives*, v. **FORCE**.

Les échelles où la gradation est objectivement fixée sont dites *absolues*, par exemple l'échelle du froid :



Le fonctionnement sémantique des échelles argumentatives est réglée par quatre lois : *Loi de négation*, *Loi d'inversion*, *Loi d'abaissement*, *Loi de faiblesse*, v. **LOIS DE DISCOURS**.

v. **MORPHÈME ARGUMENTATIF**.

■ Ecthèse ► Exemple

■ Émergence de l'argumentation

Du rôle d'interlocuteur peut émerger celui d'*opposant*, celui qui porte la contradiction. Avec cette émergence se constitue la *situation argumentative*, où deux discours sont en concurrence explicite sur un même thème.

L1 : — Si on regarde ensemble le débat, faudrait savoir un peu où on en est, nous on vote pour Untel.

L2 : — Ah ben nous c'est pas franchement ça.

Avant cet échange, **L2** est simplement l'interlocuteur de **L1**. L'échange esquisse un reformatage de l'interaction, où l'interlocuteur deviendrait l'opposant. L'évitement de l'argumentation est encore possible, tout dépend si les tours suivants thématiseront ou non l'opposition. On a affaire à une situation argumentative émergente. Toutes les contradictions qui peuvent surgir dans le dialogue ne sont pas thématisées pour être traitées argumentativement par les participants, v. **DÉSACCORD**.

Énantiose — Le terme d'*énantiose*, utilisé par la rhétorique des figures, est particulièrement apte à désigner ce moment transitionnel, où l'opposition se construit, sans être encore ratifiée par les participants. L'adjectif grec *enantios* a les sens suivants :

1. **qui est en face de [...]** : rivages qui se font vis-à-vis ; choses qui s'offrent au regard de qn.
2. **avec idée d'hostilité, qui se tient en face de** : l'ennemi *lit.* ceux qui sont en face ; *ou en gén.* la partie adverse, l'adversaire.
3. **opposé, contraire à** : [to enantion] le parti opposé (Bailly [1901], art. [*enantios*]).

Si l'on suit strictement le dictionnaire, dans son premier sens, l'adj. *enantios* désigne celui qui est en face – l'interlocuteur. L'idée d'hostilité apparaît dans un second temps, et, par une dérivation métonymique du porteur de l'opposition pour l'opposition elle-même : la tradition utilise également le terme pour désigner l'opposant (*adversarius*) dans une rencontre rhétorique argumentative (Lausberg [1960], § 274).

Le terme *énantiose* peut encore désigner toutes sortes d'opposition. Dupriez l'utilise pour désigner des oppositions comme « bien / mal ; pair / impair ; un / multiple » (Dupriez 1984, art. *Énantiose*), qui sont caractéristiques du premier stade de développement de la situation argumentative, le diptyque, parfois manichéen, de l'argumentation antagoniste.

La palette sémantique du terme *énantiose* couvre donc la dynamique d'émergence et de première stabilisation de la situation argumentative :

Celui qui est en face > avec hostilité > l'opposant > l'antithèse argumentative, discours / contre-discours.

■ Émotion : la construction argumentative de l'émotion

1. L'émotion

Un syndrome — L'émotion est un *syndrome*, une synthèse temporaire d'états de divers ordres :

- *un état de conscience*, ayant une réalité psychologique, le sentiment, l'éprouvé ;
- *un état neuro-physiologique*, perceptible ou non par le sujet lui-même (rougeur associée à la honte, poussée d'adrénaline accompagnant la colère) ;
- *un état mimo-posturo-gestuel*, comme la configuration spécifique des traits du visage, de la posture du corps accompagnant chaque émotion, et une *attitude*, comme la réaction de fuite inséparable de la peur ;
- *un état cognitif*, déterminant une perception de la réalité.

La direction de la causalité entre ces composantes est discutée : le sens commun veut que ce soit l'état psychique qui détermine les modifications neuro-physiologiques et attitudeles ("Il pleure parce qu'il est triste"), mais on a montré que, si l'on met un

sujet dans l'état physique correspondant à tel éprouvé, il le ressent subjectivement ("Il est triste parce qu'il pleure").

Émotions de base — Le premier jeu d'émotions de base est sans doute celui qui a été proposé par Aristote dans la *Rhétorique*, et repris par les rhétoriciens latins, v. *PATHOS*. Les philosophes ont proposé des listes d'émotions ; dans le *Traité des Passions de l'âme*, Descartes affirme « qu'il n'y a que six passions primitives [...], l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse ; et que toutes les autres sont composées de quelques-unes de ces six, ou en sont des espèces » (Descartes [1649], p. 195). Les péchés capitaux des théologiens, *orgueil, envie, colère, tristesse, avarice, gourmandise, luxure*, peuvent être considérés comme une liste d'émotions essentielles, évaluées comme des péchés dans la mesure où le sujet ne sait pas les contrôler.

La notion a été réélaborée par les psychologues qui caractérisent les émotions de base comme universelles, indépendantes des langues et des cultures ; les listes sont variables et plus ou moins développées, elles comprennent généralement la peur, la colère, le dégoût, la tristesse, la joie, la surprise. Ekman (1999) énumère quinze émotions fondamentales : l'amusement, la colère, le mépris, la satisfaction, le dégoût, l'embarras, l'excitation, la peur, la culpabilité, la fierté de la réussite, le soulagement, la tristesse / détresse, la satisfaction, le plaisir sensoriel, et la honte.

En français, l'étude lexicale suggère que de grands regroupements s'opèrent autour de zones où l'on retrouve la colère, la joie, la peur, la tristesse.

Émotions / humeur : le phasique et le thymique — Les humeurs sont définies comme des états affectifs stables ou *thymiques*, opposés aux émotions qui sont *phasiques*, caractérisées par leur caractère événementiel et leur développement selon le schéma d'une courbe "en cloche". En première approximation, les humeurs sont de l'ordre de l'état, alors que les émotions sont de l'ordre de l'événement.

Émotion et situation — L'émotion est liée à une *situation*. Les théories causales de l'émotion analysent ce lien comme un stimulus (la situation) provoquant automatiquement une réponse (une émotion). Mais cette théorie n'explique pas la possibilité des injonctions émotionnelles et des désaccords sur l'émotion (voir infra). C'est la *perception de la situation* qui est liée à l'émotion ; le stimulus est une *situation sous une certaine description*.

Émotion vécue et émotion parlée — Le rapport entre ces deux modalités de l'émotion est analogue à celui que la langue allemande exprime à propos du temps par l'opposition de *Zeit*, le temps dans sa réalité extra-linguistique, à *Tempus*, le temps dans son formatage langagier. L'émotion rhétorique-argumentative relève de l'émotion-*Tempus*, alors que la psychologie s'intéresse à l'émotion-*Zeit*.

2. Les émotions du discours argumentatif

Émotions liées à la situation argumentative elle-même — La *situation argumentative* est en soi chargée d'émotion. La mise en doute introduit une tension sur tous les plans, social, cognitif, émotionnel. Les participants font face à leurs contradic-

teurs ; leurs faces sociales sont potentiellement menacées, ainsi que leurs relations à l'autre ; leurs représentations du monde sont déstabilisées ainsi que leurs identités personnelles fondées sur ces représentations.

Argumentation des émotions — La situation liée à l'émotion ne détermine pas causalement l'émotion, comme le montre l'existence d'injonctions émotionnelles :

Indignez-vous! (Stéphane Hessel)

ainsi que les situations d'antagonisme et de désaccord sur l'émotion appropriée :

L1 : — *Pleurons la mort du père de la patrie!*

L2 : — *Réjouissons-nous de la mort du tyran!*

L1 : — *Je n'ai pas peur!*

L2 : — *Pourtant tu devrais.*

En refusant de s'aligner sur L1, L2 ouvre un débat, elle doit expliquer pourquoi elle n'est pas d'accord, exposer ses raisons d'avoir peur : elle doit *argumenter son émotion*, et s'exposer à une *réfutation* par L1. Le cas de l'émotion n'est pas différent de celui de n'importe quel point de vue mis en cause (Plantin 2011).

Comme pour l'argumentation générale, on peut distinguer les cas où l'argumentation de l'émotion est *explicite*, et ceux où elle est *implicite*, et où on a affaire à une orientation vers telle émotion, qui n'est pas nommée.

Dans les deux cas, le point de départ de l'émotion est dans la perception que les participants se font de la situation ; situation formatée et émotion forment un tout, ce qui explique que pour *justifier* son émotion on doit *expliciter le formatage* de la situation. Ce formatage s'effectue selon un système d'axes, qui déterminent la nature et l'intensité de l'émotion, en fonction du caractère plus ou moins prévisible et agréable de la situation, de son origine, de sa distance, des possibilités de contrôle, des normes et valeurs de la personne émotionnée, etc. (Scherer [1984], p. 107 ; p. 115).

La *Rhétorique* d'Aristote contient une excellente description de la structure thématique des discours construisant l'émotion, autrement dit des *topoi* de l'émotion. Cet ouvrage n'est pas un traité de psychologie, ni une recherche d'émotions de base universelles, mais bien un traité sur ce que le discours peut *faire avec les émotions* : la parole ne peut pas *faire tonner*, mais elle peut *émouvoir*. Il ne s'agit pas de typifier une émotion mais de construire ou de détruire par le discours une poussée émotionnelle, dans un groupe particulier. Il ne s'agit pas de dire ce que *sont* la colère ou le calme, mais de voir comment *on construit un discours susceptible de mettre en colère ou de calmer*. C'est pourquoi il est préférable d'utiliser non pas des substantifs mais des prédicats d'action pour parler des émotions dans une perspective argumentative :

- mettre en colère et calmer la colère ;
- inspirer des sentiments d'amitié, rompre les liens de l'amitié, inspirer la colère et la haine ;
- faire peur et rassurer ;
- faire honte et combattre, braver, la honte ;

- construire de la gratitude, prouver qu'on ne doit rien ;
- faire pitié ou pousser au mépris et à l'indignation ;
- jouer sur les sentiments de la concurrence : susciter de la rivalité, de la jalousie, de l'envie ou bien un désir de saine compétition (émulation).

On est entièrement dans le champ de l'action discursive. Le Livre II de la *Rhétorique* définit ces émotions à partir de scénarios types, activables par l'orateur. Cette orientation de l'analyse vers les *stratégies discursives de formatage des situations* par lesquelles le locuteur est capable de *produire de l'émotion*, en la nommant ou sans la nommer, est un acquis de la théorie argumentative rhétorique.

3. Traitement argumentatif de l'émotion

Des discours opposés construisent des émotions opposées. L'émotion construite par l'un est détruite, apaisée ou contrebalancée par la contre-émotion construite par l'autre, exactement comme est combattu, retourné ou contourné n'importe quel point de vue.

3.1 Construire l'obligeance et la déconstruire : ingratitude

Discours : la gratitude — La question de l'obligeance – se montrer le bienfaiteur, rompre les liens de gratitude et de reconnaissance – pose, comme la pitié, ou l'amitié, la question de la prise en compte des liens sociaux dans l'argumentation. **A** est obligeant (gentil, serviable...) vis-à-vis de **B** si **A** rend gratuitement service à **B**. L'obligeance peut se rapprocher de la charité ; c'est un sentiment éminemment politique, puisqu'elle crée le lien social, en produisant chez **B** comme sentiment complémentaire, la reconnaissance, la gratitude, le sentiment d'avoir une dette vis-à-vis de **A**.
Contre-discours : l'ingratitude — Réciproquement, « il est possible de détruire l'image de l'obligeance et de peindre les gens sous des dehors désobligeants » (*Rhét.*, II, 7, 1385a35 ; trad. Chiron, p. 307). Le cas échéant, on devra rompre le sentiment de reconnaissance sans créer pour autant chez **B** le sentiment négatif d'être un *ingrat*. Pour cela, on expliquera à **B** qu'en fait **A** a agi dans son propre intérêt, par hasard, parce qu'il était bien obligé ; qu'en fait c'est lui qui était déjà l'obligé de **B** et qu'il n'a fait que payer une dette ancienne ; que **B** a déjà amplement payé sa dette. Tout cela, le discours sait le faire.

3.2 Honte : faire honte, soulager le honteux

Discours : faire honte — Le scénario de la honte est le suivant :

- Dans certaines circonstances, **A** n'a pas agi en fonction de ses valeurs ;
- **B** est au courant, il a tout vu ;
- **B** est une personne importante, de référence pour **A** ; **A** admire, aime **B** ;
- **A** souffre parce qu'il fantasme (ou il vit) la perte de sa réputation devant **B** : « la honte est dans les yeux. » (*Rhét.*, II, 6, 1384a35 ; trad. Chiron, p. 300)

La locution "*nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas*" exploite par anticipation le sentiment de honte.

Contre-discours : la fausse honte — Symétriquement, on rassérène le honteux en lui montrant que maintenant personne n'a rien à faire de sa réputation, que sa conduite n'était pas répréhensible, que personne ne l'a vu, etc.

3.3 Pitié : faire pitié et résister à l'appel à la pitié

Discours : implorer la pitié — A a pitié de B s'il voit que B est victime d'un mal qu'il n'a pas mérité et si A a bien conscience de pouvoir lui-même un jour souffrir du même mal (d'après *Rhét.*, II, 8, 1385b13 ; trad. Chiron, p. 309). Il faut également que la distance entre A et B soit calibrée correctement : « on n'éprouve plus de pitié quand la chose terrible est proche de soi » (*ibid.*). La proximité est une notion culturelle-anthropologique, et non pas une métrique (on a pitié d'un enfant qui souffre, on est épouvanté s'il s'agit de son fils) accessible au langage ; la dimension "distance" joue un rôle essentiel dans la construction de l'émotion. Aristote soutient en conséquence que la pitié n'est pas un sentiment universel ; en particulier ceux qui n'ont rien à craindre pour eux-mêmes seraient insensibles à la pitié. Conformément à la théorie des éthè, la construction correcte d'une émotion dépend d'une bonne analyse de l'auditoire, v. *ÉTHOS*.

En conséquence, pour produire de la pitié, je dois montrer que je souffre, que ne je ne l'ai pas mérité, que la même chose pourrait bien vous arriver, etc, et amplifier au besoin tous ces topoi. La fortune oratoire et littéraire des discours producteurs de pitié est immense.

Si la pitié est construite selon les paramètres précédemment mentionnés, elle est justifiée et jugée raisonnable.

Contre-discours : la pitié mal placée — Comme la modestie, la pitié a beau être une vertu, elle n'en est pas moins possiblement fallacieuse. Que l'appel *to pity* soit intrinsèquement fallacieux pourra troubler non seulement les bons catholiques au cours de la messe, sur le point de chanter "*Kyrie Eleison*" ("*Seigneur prend pitié!*"), mais également les spécialistes de Rome, pour qui l'appel à la clémence du peuple – *provocatio ad populum* – est un droit absolu du peuple républicain, v. *AD POPULUM*. Avant de passer condamnation, on laissera au théologien et à l'historien le soin de dire ce que sont cette invocation ou ce droit, dans les groupes sociaux concernés, et de décrire leur fonctionnement.

Walton (1992, p. 27) a montré selon quelles lignes la cible peut résister à la pitié, autrement dit comment on construit un *discours contre* la pitié, qui permet à la cible de garder son calme (de ne pas céder à un *mouvement de pitié*). Ce discours remet l'appel à la pitié dans son contexte, et porte sur la discussion de "mal mérité" : est-ce un mal ? est-il mérité ? (qui correspond à la ligne "information" de la topique de Walton). L'appel à la pitié ne peut jouer que si le domaine admet l'implication des personnes. Le discours scientifique étant dé-subjectivisé, il n'y a pas d'appel à la pitié possible (ligne « non pertinent » de la topique de Walton). Dans les domaines qui l'admettent, l'appel à la pitié est pris dans le conflit général des argumentations *pro*

et *contra* ; il doit composer avec d'autres formes d'investissement personnel. Dans le cas de travailleurs licenciables, l'appel à la pitié "*pitié*" (*ad misericordiam*) affronte la nécessité de préserver les intérêts des actionnaires (*ad pecuniam* contre *ad misericordiam*), de placer l'entreprise en bonne position sur le marché où elle est aux prises avec la concurrence internationale ("*ad rivalitatem*" contre *ad misericordiam*), et de préserver les emplois des autres salariés de l'entreprise (*ad misericordiam* contre *ad misericordiam*).

3.4 Colère : *mettre en colère, calmer la colère*

Discours : mettre en colère — La *colère* est une émotion rhétorique de base : celui qui cherche à mettre l'auditoire en colère contre quelqu'un l'appelle *indignation*, *juste colère*, sentiment qui est du côté de la vertu ; son opposant parle de *haine*, qui est un vice, v. ÉMOTION, PATHOS. Le formatage discursif joue un rôle essentiel dans ces oppositions. Le scénario permettant de mettre **A** en colère contre **B** est le suivant :

- **B** méprise **A** injustement ; il le brime, il l'outrage, il se moque de lui, il fait obstacle à ses désirs, et il y prend plaisir.
- **A** souffre.
- **A** cherche à se venger en faisant du tort à **B**.
- **A** fantasme cette vengeance et en jouit.

Ce scénario montre que la *colère* n'est pas définie en isolation, comme une réponse brute à la piqure d'un stimulus. Quoique considérée comme une émotion de base, elle apparaît comme la résultante complexe d'une combinatoire où entrent d'autres émotions, comme *l'humiliation* ou le *mépris*.

Il s'ensuit que, pour mettre **B** en colère contre **A**, il faut construire un discours montrant à **B** que **A** le méprise, le brime, l'outrage, *injustement*. La rationalité, le caractère moralement *justifié* de la *colère* dépend de la bonne construction de cette injustice. Elle est pleinement rationnelle et pleinement émotionnelle ; ou plutôt, la distinction n'a pas de sens. Une fois qu'il a été mis en colère sur la base de cette schématisation de la situation, les mécanismes de la *vengeance*, le désir de (*se*) *faire justice*, sont supposés se déclencher automatiquement.

La *colère* n'est pas la *haine*. L'appel à la *haine* est un péché ("*aimez-vous, au moins supportez-vous les uns des autres*"), alors que la *colère* peut être justifiée. Le cas des discours d'appel à la *haine* est exemplaire. Le logicien, en tant que tel n'a rien à dire sur les discours de *haine* ; ce n'est pas l'affaire professionnelle du "logicien" de décider si un discours de *haine* doit être rejeté comme "fallacieux", mais bien celle de tous les gens concernés par ce discours : l'anthropologue, le citoyen, le militant, le moraliste, le politiste et le juge.

Contre-discours : calmer la colère — Si le discours peut *mettre en colère*, il peut aussi *calmer*. Le discours rhétorique est double, et non pas duplice : deux positions s'affrontent, incarnées dans deux personnes, tenant deux discours construisant deux émotions. Pour *calmer* **A**, on développera un discours *contre la colère* en développant

le tissu de topoi suivant ; au terme de l'opération, on aura montré que sa colère n'est pas *raisonnable* :

Le comportement de **B** n'est pas méprisant, moqueur, injurieux, outrageant ; ou alors, **B** plaisantait ; il a dû agir ainsi involontairement, ce n'était pas son intention ; d'ailleurs il se comporte comme ça aussi vis-à-vis de lui-même ; il se repent, il a des remords ; il a été puni ; c'était il y a longtemps, et la situation a bien changé.

■ Enthymème

Le mot grec correspondant au mot français *enthymème* (dérivé adjectif *enthymématique*) signifie (Baillly [1901], art. [*enthymema*]) :

1. pensée, réflexion
2. invention, particulièrement stratagème de guerre
3. raisonnement, conseil, avertissement [...]
4. raison, motif.

Le sens général de "pensée, réflexion" reste vivant dans toute la rhétorique ancienne : « Non que toute pensée ne puisse à bon droit recevoir le nom d'enthymème » (Cicéron, *Top.*, XIII, 55 ; p. 84) ; Quintilien signale l'acception « tout ce qui est conçu dans l'esprit », pour la mettre de côté (*I. O.*, V, 10, 1 ; p. 127).

La notion d'enthymème a été définie dans la tradition rhétorique argumentative selon quatre orientations principales :

- (i) comme une forme de syllogisme :
 - syllogisme fondé sur le vraisemblable ou sur un indice ;
 - syllogisme tronqué ;
- (ii) comme la contrepartie du syllogisme ;
- (iii) dans la relation rhétorique :
 - comme manifestation de la coopération avec l'auditoire ;
 - comme actualisation d'un topos ;
- (iv) comme une formule.

1. L'enthymème comme une forme de syllogisme

1.1 L'enthymème, un syllogisme fondé sur le vraisemblable ou sur le signe

Dans les *Premiers analytiques*, Aristote définit l'enthymème comme « un syllogisme qui part de prémisses vraisemblables ou de signes » (*P. A.*, II, 27, 10 ; p. 323). Les deux cas sont distincts.

— D'une part, l'enthymème est défini comme un syllogisme fondé sur des prémisses non pas certaines mais seulement probables ou vraisemblables : "*Les mères aiment ordinairement leurs enfants, Marie est la mère de Paule, donc Marie aime Paule*", autrement dit un syllogisme fondé sur un stéréotype, ou une simple orientation

linguistique : “une mère, ça aime son enfant”. La conclusion est vraisemblable, c’est-à-dire valide par défaut, jusqu’à plus ample information sur la personnalité de Marie. — D’autre part, l’enthymème est défini comme un syllogisme fondé sur le *signe*. Le mot *signe* a ici le sens de “indice” ; alors que le *signe* au sens linguistique est arbitraire par rapport au phénomène qu’il désigne, l’*indice* fait partie du phénomène. Un signe-indice est une proposition comme (a) “cette femme a du lait”, (b) “cette femme est pâle”, (c) “Pittacus est honnête”. Les trois enthymèmes suivants sont fondés sur ces indices :

- (a) Cette femme a enfanté, puisqu’elle a du lait ;
- (b) Cette femme a enfanté, puisqu’elle est pâle ;
- (c) Les sages sont honnêtes puisque Pittacus est honnête.

1.2 L’enthymème, un syllogisme tronqué

L’enthymème est également défini comme un syllogisme catégorique où est omise une prémisse :

*Les hommes sont faillibles, tu es faillible.
Tu es un homme, tu es faillible.*

ou la conclusion :

Les hommes sont faillibles, considère que tu es homme !

La *Logique* de Port-Royal définit ainsi l’enthymème : « un syllogisme parfait dans l’esprit, mais imparfait dans l’expression » (Arnauld et Nicole [1662], p. 226) : « Et quand on n’exprime ainsi que deux propositions, cette sorte de raisonnement s’appelle enthymème, qui est un véritable syllogisme dans l’esprit, parce qu’il supplée la proposition qui n’est pas exprimée ; mais qui est imparfait dans l’expression, et ne conclut qu’en vertu de cette proposition sous-entendue » (*ibid.*, p. 180).

Les exemples (a) et (b) du paragraphe précédent peuvent donc être appelés enthymèmes pour deux raisons d’une part, parce qu’ils sont fondés sur des indices, et d’autre part, parce qu’ils sont des syllogismes incomplets.

La définition de l’enthymème comme syllogisme tronqué n’est souvent pas considérée comme aristotélicienne : « Il n’est pas de l’essence de l’enthymème d’être incomplet » (Note de Tricot à Aristote, *P. A.*, II, 27, 10 ; p. 323). Cependant, à la suite de la définition précédente et en commentaire des exemples, les *Premiers analytiques* envisagent bien le cas du syllogisme tronqué : « On passe sous silence la dernière proposition [*Pittacus est sage*] parce qu’elle est connue » (*ibid.*, 15 ; p. 323). D’autre part, on lit dans la *Rhétorique* que « si l’une des propositions est connue, il n’est même pas besoin de la formuler : l’auditeur la supplée de lui-même. Ainsi, pour établir que Dorieus a reçu une couronne comme prix de sa victoire, il suffit de dire que “en effet il a remporté une victoire olympique”. Le fait que la victoire aux Jeux olympiques est récompensée d’une couronne n’a pas besoin d’être ajouté : tout le monde le sait » (*Rhét.*, I, 2, 1357a15-25 ; trad. Chiron, p. 132).

En outre, d'après Conley, cette conception de l'enthymème comme syllogisme tronqué est peu répandue dans la rhétorique ancienne ; il ne la retrouve que dans un passage de Quintilien (Conley 1984, p. 174).

1.3 Enthymème et preuve

(i) Considéré comme un syllogisme incomplet mais « parfait dans l'esprit », on ne voit pas ce qui empêche l'enthymème de faire preuve.
 (ii) De même, l'enthymème défini comme un syllogisme fondé sur un indice peut faire preuve, comme le montrent les exemples (a) et (b) rappelés ici :

(a) *Cette femme a enfanté, puisqu'elle a du lait.*

(b) *Cette femme a enfanté, puisqu'elle est pâle.*

— Si les observations de départ, telles qu'elles sont rapportées dans l'indice sont exactes, l'enthymème (a) livre une conclusion vraie, car il correspond à une forme valide de syllogisme, reposant sur une prémisse majeure vraie, omise dans l'enthymème : *"toute femme ayant du lait a enfanté ; cette femme a du lait ; donc elle a enfanté"*. Cet enthymème fait preuve.

— L'enthymème (b) ne fait pas preuve, car une conséquence nécessaire de l'accouchement, la pâleur, a été considérée comme suffisante. Sa transposition syllogistique est trompeuse par l'introduction de la prémisse fausse, omise dans l'enthymème, *"toute femme pâle a enfanté"* ; la pâleur peut avoir d'autres causes que l'enfantement.

— De même, la reconstruction syllogistique du troisième enthymème fait intervenir la prémisse *"Pittacus est sage"* pour tirer la loi générale *"les sages sont honnêtes"*. Cette inférence n'est pas valide, les prémisses n'autorisent à déduire que *"certains sages sont honnêtes"*. Cet enthymème est en fait un *exemple*, une généralisation à partir d'un seul cas, en d'autres termes une induction rhétorique.

D'une façon générale, l'adéquation de la transposition syllogistique de ces discours est discutable, v. DÉDUCTION : on ne raisonne pas forcément syllogistiquement à partir d'un indice, on peut aussi raisonner au cas par cas. On commet une fallacie de *négligence des circonstances pertinentes* en traitant des discours ordinaires liés au contexte comme des fragments de discours produits par un système logique, qui, eux, sont effectivement *libres* de tout contexte.

En outre, la lecture syllogistique ne rend pas compte de l'*orientation* vers la conclusion qui est donnée par le signe. La pâleur oriente vers l'accouchement, crée le soupçon, comme l'honnêteté de Pittacus pointe vers celle de tous les sages.

2. L'enthymème, contrepartie rhétorique du syllogisme

Dans la systématique aristotélicienne, la preuve est obtenue par *inférence*, qu'elle soit *scientifique (logique)*, *dialectique*, ou *rhétorique*. Aristote considère qu'il existe deux types d'inférences scientifiques, la *déduction syllogistique* et l'*induction*, et que, les exigences du discours rhétorique n'étant pas compatibles avec l'exercice de l'inférence

scientifique, celle-ci est remplacée par l'inférence rhétorique : « J'appelle *enthymème* le syllogisme rhétorique, et *exemple* l'induction rhétorique » (*Rhét.*, I, 2, 1356b5 ; trad. Chiron, p. 128). Le *syllogisme* (inférence scientifique) et l'*enthymème* (inférence rhétorique) sont définis de manière strictement parallèle : lorsque « de l'existence de certaines choses, il résulte – à cause d'elles – une chose différente et distincte d'elles, du seul fait que ces choses-là existent, soit de manière universelle, soit en règle générale, c'est ce qu'on appelle là [en logique] un syllogisme, et ici [en rhétorique] un enthymème. » (*Rhét.*, I, 2, 1356b15 ; trad. Chiron, p. 129). Mais, à la différence du syllogisme, tiré de propositions vraies, l'enthymème est tiré « des vraisemblances et des signes » (*Rhét.*, I, 2, 1357a30 ; trad. Chiron, p. 133) ; v. **TYPLOGIES (1)**.

L'enthymème est « le corps de la persuasion », « la démonstration rhétorique » (*Rhét.*, I, 1, 11354a15 ; trad. Chiron, p. 115 ; I, 1, 1355a5 ; p. 119). Il porte sur le *fond* du débat, « le fait » (*Rhét.*, I, 1, 1354a25 ; trad. Chiron, p. 116), sur la *cause* elle-même, en opposition aux moyens discursifs fondés sur les émotions ou la présence du locuteur dans son discours, v. **ÉMOTION** ; **PATHOS** ; **ÉTHOS**. On parle dans le même sens de *syllogisme oratoire*, de *syllogisme rhétorique* ou de *syllogisme imparfait* ; ces appellations réfèrent toutes le rhétorique au syllogistique.

Cependant, ce parallélisme science / dialectique / rhétorique, aussi séduisant soit-il, est problématique. Si l'on admet cette opposition, on entre dans un quadrillage notionnel très incommode et empiriquement inadéquat. D'une part, on doit prendre en charge la distinction entre les trois types de raisonnements et de syllogismes (scientifique, dialectique, rhétorique), et la coupure entre le *catégorique* scientifique, le *persuasif* rhétorique, et le *probable* dialectique, et faire comme si le discours concret ne connaissait ni le syllogisme catégorique, ni le probable, et n'atteignait jamais la certitude ; v. **LOGIQUE (1)** : **ART DE PENSER, BRANCHE DES MATHÉMATIQUES**. D'autre part, on doit corseter la rhétorique argumentative dans l'opposition entre preuves dites *techniques*, preuves rhétoriques proprement dites, et preuves *non techniques*, qui, de toute évidence, n'entrent pas dans le cadre notionnel précédent, v. **PREUVES DITES TECHNIQUES ET NON TECHNIQUES**. Le discours judiciaire courant combine les deux types de preuves, dans des formes de raisonnement parfaitement syllogistiques, v. **MODÈLE DE TOULMIN**.

Les raisons données pour lier l'enthymème au discours syllogistique sont quelque peu paradoxales. L'enthymème comme syllogisme tronqué est supposé convenir à la rhétorique car il serait moins pédant que le syllogisme complet. Son utilisation suppose que la prémisse manquante est *facile à récupérer*. Une autre raison est également avancée : on utiliserait l'enthymème parce que l'auditoire ordinaire est composé d'esprits faibles, incapables de suivre un enchaînement syllogistique dans toute sa rigueur. Cette seconde justification suppose que la prémisse manquante est *trop difficile à récupérer* : ces deux justifications sont peu compatibles.

3. L'enthymème dans la relation rhétorique

3.1 Enthymème et coopération avec l'auditoire

Du point de vue de la communication argumentative, la notion d'enthymème sert à articuler les pratiques de l'implicite à l'effet de persuasion : « et tous les orateurs mettent en œuvre les moyens de persuasion en produisant dans la démonstration soit des exemples soit des enthymèmes. Il n'y a rien d'autre en dehors de cela. » (*Rhét.*, I, 2, 1356b5 ; trad. Chiron, p. 128-129). Comme le note Bitzer, la forme enthymématique est une manière de lier orateur et auditoire dans un processus de co-construction du sens du discours (Bitzer 1959, p. 408) ; en « se [bornant] à se faire entendre » (Quintilien, *I. O.*, V, 14, 24 ; p. 208), l'enthymème introduit de l'intersubjectivité ; il pose l'auditoire comme de bons entendeurs, et crée ainsi un effet "bonne intelligence" et de complicité. La fusion communicationnelle contribue ainsi à la formation d'un éthos : *"je suis comme vous, nous sommes ensemble"*.

3.2 L'enthymème, actualisation d'un topos

La vision sans doute la plus fertile est celle qui fait de l'enthymème un discours qui applique une formule générale de forme inférentielle ou associative, c'est-à-dire un topos, à une situation argumentative concrète, v. **TOPOS**.

4. L'enthymème comme formule conclusive

Par définition, il existe autant de formes d'enchaînements enthymématiques que de topoi. La pratique rhétorique ancienne accordait une efficacité supérieure à l'enthymème fondé sur les *contraires*. En tant qu'élément le plus saillant, l'enthymème des contraires s'est ainsi approprié le nom de la classe dont il est le paragon : « Quoique toute pensée puisse être appelée enthymème, comme celle qui résulte de l'opposition des contraires semble la plus subtile, elle s'est appropriée seule le nom général », et donne pour exemple : « "Celle à qui tu ne reproches rien, tu la condamnes, celle dont tu dis qu'elle t'a fait du bien, tu lui fais du mal !" » (Cicéron, *Top.*, XIII, 55 ; p. 84). Ce jeu sur les contraires et les oppositions comme "équipement" – ornement et argument – du discours en formule conclusive est bien vivant :

● « La collaboration entre polices passe avant la justice, en ces temps de France bleu uniforme. »

Christine Cuegnet (e-mail), *Télérama*, n° 2748, 14-20 sept. 2002.

■ Épichérème

📌 Cicéron utilise le terme latin *ratiocinatio* pour désigner l'épichérème.

La notion d'épichérème a reçu au moins trois définitions distinctes.

1. Un raisonnement dialectique

La théorie aristotélicienne du raisonnement syllogistique distingue deux types de syllogismes, le *philosophème* et l'*épichérème* :

— Si les deux prémisses du syllogisme sont certaines et la règle de déduction valide, on a affaire à un syllogisme analytique ou scientifique, un « *philosophème* » (*Top.*, VIII, II, 15 ; p. 355).

— Par opposition au syllogisme scientifique, « l'épichérème [est] un raisonnement dialectique » (*ibid.*, p. 355). C'est un syllogisme fondé sur des prémisses relevant de l'opinion, donc seulement probables et n'aboutissant qu'à du vraisemblable.

Dans les définitions suivantes, l'épichérème correspond à une complexification de la cellule argumentative monologale < argument, conclusion >.

2. Une argumentation dont les prémisses sont étayées

L'épichérème est une argumentation dont les prémisses sont accompagnées de leurs preuves. Comme l'argumentation rhétorique (syllogisme rhétorique, enthymème) repose sur des prémisses seulement probables, il est normal de les appuyer de preuves. L'épichérème est un enthymème à cinq termes (Cicéron, *Inv.* I, 35, 61) :

[Prémisse 1 + Preuve de la prémisse 1]

[Prémisse 2 + Preuve de la prémisse 2]

→ Conclusion

Composantes de l'épichérème — La question du nombre de composantes de l'épichérème est discutée :

« La controverse entre les partisans de la forme *quinquepartite* de l'épichérème et ceux de la forme *tripartite* se réduit à une question simple : s'il est nécessaire d'argumenter pour soutenir les prémisses, faut-il considérer que ces argumentations sont indépendantes des prémisses et qu'elles forment des tous distincts de l'épichérème lui-même ? ou bien qu'il s'agit plutôt de composantes à part entière de l'épichérème ? » (Solmsen 1941, p. 170)

— Si l'on regroupe les prémisses et leurs preuves, on peut soutenir que l'épichérème reste un raisonnement à trois termes :

(Prémisse 1 et sa preuve) — (Prémisse 2 et sa preuve) — Conclusion

C'est la position de Quintilien : « Pour moi, néanmoins, il m'apparaît, ainsi qu'à la majorité des auteurs, qu'il n'y a pas plus de trois parties » (*I. O.*, V, 14, 6 ; p. 202). En somme, une prémisse probable accompagnée de sa preuve devient certaine.

— Si une prémisse est considérée comme certaine (non accompagnée de sa preuve), alors on a un épichérème à quatre termes, réductibles à trois par exemple :

Prémisse 1 — Prémisse 2 — Preuve de la prémisse 2 — Conclusion
 Prémisse 1 — (Prémisse 2 + Preuve) — Conclusion

Structure de l'épichérème — La problématique de l'épichérème correspond à celle des formes complexes d'argumentations, v. **LIAISON**; **SÉRIE**; **CONVERGENCE**.

Défini comme une argumentation dans laquelle chaque prémisse est la conclusion d'une argumentation, l'épichérème correspond à l'argumentation *en série* :

$\text{Arg}_1 \rightarrow [\text{Concl}_1 = \text{Arg}_2] \rightarrow \text{Concl}_2$

Si l'on distingue entre prémisse et argument (v. *supra*, Quintilien), l'épichérème correspondant à une argumentation *liée* se représente comme suit :

$\begin{array}{l} \text{Preuve}_1 \rightarrow \text{Prémisse}_1 \\ \text{Preuve}_2 \rightarrow \text{Prémisse}_2 \end{array} \boxed{} \text{Argument} \rightarrow \text{Conclusion}$

L'épichérème correspondant à une argumentation *convergente*, dont chacun des arguments est la conclusion d'une argumentation en série, se représente comme suit :

$\begin{array}{l} \text{Arg}_a \rightarrow \text{Concl}_1 = \text{Argument}_1 \\ \text{Arg}_b \rightarrow \text{Concl}_1 = \text{Argument}_2 \end{array} \rightarrow \text{Conclusion}$

3. Une argumentation communiquée

La *Rhétorique à Herennius* définit l'épichérème comme « l'argumentation la plus complète et la plus parfaite, [celle] qui comprend cinq parties : la proposition, la preuve, la confirmation de la preuve, la mise en valeur, le résumé » (À *Her.*, II, 28 ; p. 58). L'épichérème est ici une organisation textuelle argumentative comprenant cinq éléments :

- la *conclusion*, l'*argument*, les *sous-arguments* : ces trois éléments correspondent aux formes classiques d'épichérème ;
- la *reformulation (ornementale)* et le *résumé* : ces deux éléments nouveaux introduisent des éléments de mise en valeur textuelle et communicationnelle.

■ Épître

Litré définit l'épître comme une « figure de rhétorique, qui consiste à accorder quelque chose qu'on pourrait contester, afin de donner plus d'autorité à ce qu'on veut persuader » (Litré, art. *Épître*), v. **CONCESSION**.

Dans les conditions ordinaires, on réfute tout ce que l'on peut, et on concède le reste. Il s'ensuit que « *Pierre concède P* » sous-entend que Pierre n'est pas capable de réfuter P. Si le locuteur concède une proposition contestable, on conclut qu'il

argumente mal. S'il concède quelque chose qu'il pourrait de toute évidence rejeter, son discours prend une forme ironique :

[P est évidemment faux]

L : — P, d'accord, mais / pourtant Q

À propos d'un écrivain dont on vient de discuter des qualités de style de manière plutôt négative :

Je veux bien qu'il soit un bon styliste, mais il n'a aucun sens de l'intrigue.

Elle peut également résulter de l'amplification absurdifiance apportée à la position concédée :

J'ai certainement des visions, mais j'ai aussi des preuves.

V. CONCESSION ; IRONIE ; EXAGÉRATION ABSURDIFIANTE.

■ Étape et amorçage

La stratégie du développement par étapes est définie comme suit par Perelman et Olbrechts-Tyteca :

« On constate que, bien souvent, il y a intérêt à ne pas confronter l'interlocuteur avec tout l'intervalle qui sépare la situation actuelle de la fin ultime, mais à diviser cet intervalle en sections, en plaçant des jalons intermédiaires, en indiquant des fins partielles, dont la réalisation ne provoque pas une aussi forte opposition. » ([1958], p. 379), **V. PENTE GLISSANTE.**

L'argument de direction « consiste, essentiellement, dans la mise en garde du procédé par étape » (*ibid.*), **V. DIRECTION.**

La stratégie d'action par division a une version *ouverte* et une version *manipulatoire*. Dans sa version ouverte, le but global étant jugé impossible à atteindre directement, il est divisé en buts partiels, plus accessibles, qui pourront être atteints successivement. Je ne peux pas transporter cet objet de cent kilos, alors je le démonte et transporte successivement toutes ses parties ; je divise le grand sac en dix petits sacs, etc. Ces buts partiels peuvent être ordonnés, c'est le cas de tous les apprentissages : on apprend d'abord à conduire sur une route normale avant d'apprendre à conduire sur le verglas. Dans ces différents cas, l'acteur raisonne en ayant clairement présent à l'esprit son but global, par rapport auquel il détermine et organise ses buts partiels.

Dans la version manipulatoire de la division, l'action à entreprendre implique la collaboration d'une personne dont on sait qu'elle ne partage pas spontanément cet objectif, ou même qu'elle y est hostile parce que toute la démarche va contre ses intérêts. La stratégie par étape en ce second sens est couramment désignée, dans le domaine de la vente, comme une *stratégie d'amorçage* (Joule et Beauvois 1987),

V. MANIPULATION.

C'est une telle stratégie d'amorçage – quelque peu manipulatoire, mais l'inten-

tion est louable – qu’Abraham utilise dans son argumentation avec l’Éternel pour le convaincre de retenir sa colère vengeresse envers Sodome. La direction est inversée, elle va non pas de peu à beaucoup mais de quelques-uns à très peu :

2. [...] Abraham demeura encore devant son Seigneur. 23 Et s’approchant il lui dit : Perdrez-vous le juste avec l’impie ? 24 S’il y a cinquante justes dans cette ville, périront-ils avec tous les autres ? et ne pardonneriez-vous pas plutôt à la ville, à cause de cinquante justes, s’il s’y en trouve autant ? [...]
2. Le Seigneur lui répondit : Si je trouve dans tout Sodome cinquante justes, je pardonnerai, à cause d’eux, à toute la ville.
2. Abraham dit ensuite : Puisque j’ai commencé, je parlerai encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que poudre et que cendre. 28 S’il s’en fallait cinq qu’il n’y eût cinquante justes, perdriez-vous toute la ville, parce qu’il n’y en aurait que quarante-cinq ? Le Seigneur lui dit : Je ne perdrai point la ville si j’y trouve quarante-cinq justes.
2. Abraham lui dit encore : Mais s’il y a quarante justes, que ferez-vous ? Je ne détruirai point la ville si j’y trouve quarante justes.
3. [...] Si vous trouvez dans cette ville trente justes, que ferez-vous ? Je ne perdrai point la ville si j’y en trouve trente, dit le Seigneur, je ne la perdrai point.
3. [...] Et si vous en trouviez vingt ? Dieu lui dit : Je ne la perdrai pas non plus s’il y en a vingt.
3. [...] Et si vous trouviez dix justes dans cette ville ? Je ne la perdrai point, dit-il s’il y a dix justes.
3. Après que le Seigneur eut cessé de parler à Abraham, il se retira et Abraham retourna chez lui.

Malheureusement, le Seigneur ne trouvera pas dix justes dans Sodome.

■ Étayage

La notion d’*étayage*, développée en logique naturelle, est définie comme

« une fonction discursive consistant, pour un segment de discours donné (dont la dimension peut varier de l’énoncé simple à un groupe d’énoncés présentant une certaine homogénéité fonctionnelle), à accréditer, rendre plus vraisemblable, renforcer, etc. le contenu asserté dans un autre segment du même discours ».
(Apothéloz et Miéville 1989, p. 70)

Avec cette notion, la logique naturelle rejoint les problématiques de l’argumentation comme composition d’énoncés, énoncé-argument soutenant un énoncé-conclusion,

V. ARGUMENTATION (1).

Pour désigner le même phénomène, la logique naturelle emploie le terme d’*organisation raisonnée* :

« De nombreux énoncés ne servent en fait qu’à appuyer, à étayer l’information

donnée. Ceci relève de l'ordre général de l'argumentation et permet d'envisager des blocs plus ou moins étendus de séquences discursives comme des organisations raisonnées. » (Grize 1990, p. 120)

L'étude des organisations raisonnées est un instrument pour l'étude des *représentations*, définie comme « un réseau de contenus articulés entre eux » (Grize 1990, p. 119-120). Il faut souligner que, pour la logique naturelle, ce qui est *raisonné* ne se limite pas à la combinaison d'énoncés mais inclut tout le processus dynamique de structuration de l'énoncé, qu'il soit argument ou conclusion, v. SCHÉMATISATION.

■ Éthos (I) : le mot

1. Les mots grecs

Le mot *éthos* est un calque d'un mot grec ancien. La graphie française étymologique est *éthos*, au pluriel *èthè*. On peut transposer en français par *ethos* ou *éthos* au singulier. Pour le pluriel, on peut utiliser *èthè*, lorsqu'on veut insister sur le lien avec l'acception grecque, ou utiliser également *éthos* comme forme plurielle francisée.

Le grec connaissait deux substantifs *éthos* ; celui qui intéresse la rhétorique et la philosophie a deux significations :

I. *Au pl.* Séjour habituel, lieux familiers, demeure. en parlant d'animaux : écurie, étable, repaire, nid. [...]

II. Caractère habituel, d'où la coutume, l'usage ; la manière d'être ou habitude d'une personne, son caractère ; [...] *par extension*, mœurs.

(Bailly (1901), art. [*éthos*])

C'est ce terme qui est employé en rhétorique pour désigner « [l']impression morale (produite par un orateur) » (*ibid.*).

À côté de ce substantif *éthos*, existent en grec :

— *èthopoia*, substantif : « peinture de mœurs ou de caractère » ;

— *èthicos* :

a/ Comme adjectif, il se dit de ce « qui concerne les mœurs, moral, *par opposition* à ... intellectuel. Arist. *Nic*, I,13,20 », mais aussi de ce qui concerne les « mœurs oratoires » (*ibid.*, art. *èthicos*).

b/ Comme nom, il désigne la philosophie morale.

2. Traductions latines : *mores*, *sensus*

Mores — Quintilien considère que l'éthos est une catégorie de sentiment [*adfectus*], et traduit le mot par *mores* :

« Or les sentiments [*adfectus*] comme nous le savons selon l'antique tradition, se répartissent en deux classes : l'une est appelée par les grecs *pathos*, terme que nous traduisons exactement et correctement par *adfectus*, l'autre *ethos*, terme pour lequel, du moins à mon avis, le latin n'a pas d'équivalent : il est rendu par

mores, et, de là, vient que la section de la philosophie nommée [éthique] a été dite *moralis*. » (I. O., VI, 2, 8 ; p. 25)

Sensus — Cette difficulté se manifeste encore par le choix possible du terme *sensus* pour traduire *éthos* en latin :

« *Sensus* est un de ces termes vagues par lesquels les Latins essaient de rendre ce que la rhétorique grecque désigne par [*éthos*]. [...] Il se distingue de *dolor*, lequel répond à [*pathos*] (Cicéron, *De Or.* III, 25, 96). » (Courbaud, note à Cicéron, *De l'or.* II, XLIII, 184 ; note 2, p. 80)

Le substantif *sensus*, dans des acceptions dérivées de son sens de base (« 1. action sentir, de s'apercevoir »), signifie « 4. [au sens moral] sentiment », et « 5. [au sens intellectuel] manière de voir » (Gaffiot [1934], art. *Sensus*). Afficher un bon *éthos*, c'est donc afficher son bon sentiment moral et intellectuel, manifester du *sensus communis*, du sens commun, conforme aux façons de penser de la foule, de l'humanité (*ibid.*). Le bon orateur prend la figure globale de *l'homme de bon sens*.

3. Les mots français : traductions et emprunts

On trouve en français les mots *éthos*, *éthique*, *éthopée*, *éthologie*, empruntés et adaptés du grec :

— Le substantif *éthos*, utilisé en rhétorique, à l'époque actuelle. L'époque classique parle des *mœurs oratoires*. *Mœurs* traduit le latin *mores*, qui lui-même traduit le grec *éthos*. On dit également *caractère oratoire*.

— Le substantif *éthopée*, également utilisé en rhétorique, « portrait moral et psychologique »

— Le substantif *éthologie*, « science des comportements des espèces animales dans leur milieu naturel » (Rey [1992], art. *Éthologie*).

— Le substantif *éthique* (philosophie morale) provient du « calque latin féminin pluriel *ethica*, qui lui-même est emprunté au grec » (*id.*, art. *Éthique*).

4. De l'éthique à l'éthique ?

On pourrait utiliser le mot *éthique* comme dérivé adjectif de *éthos*. Mais *éthique* existe comme substantif et adjectif avec un sens qui le lie à la morale et aux valeurs ; on peut ainsi parler d'*éthique du discours* pour désigner une instance de contrôle moral de la parole. La notion rhétorique d'*éthos* renvoie non pas à une problématique morale mais au fait que la personne se projette dans son discours, et qu'elle peut exercer un certain contrôle sur cette projection. C'est une production de fait, exploitée comme une ressource.

La notion d'*éthique* du discours rejoint la problématique classique de l'orateur comme « homme de bien expert en discours » (*vir bonus dicendi peritus*). Le rapport entre le caractère *éthique*_1 (> *éthos*) et le caractère *éthique*_2 (> moral) serait le même qu'entre l'image du moi et l'image du surmoi.

La théorie rhétorique américaine utilise l'adjectif dérivé *ethotic*. En français, on pourrait utiliser *éthoïque*, ou, comme nous le ferons, *éthotique*.

v. ÉTHOS (II); ÉTHOS (III); ÉTHOS (IV).

■ Éthos (II)

Le mot *éthos* est calqué sur le mot correspondant du grec ancien, qui sert à désigner différentes formes d'habitude, v. ÉTHOS (I).

1. Éthos de l'orateur

Aristote traite de l'éthos dans deux passages de la *Rhétorique*. Il distingue d'une part l'*éthos propre*, l'auto-fiction que constitue la construction de la face que l'orateur entend présenter au public; et d'autre part l'*éthos de son public*, la synthèse d'informations qui lui permet de se faire une conception *a priori* de son auditoire, v. ÉTHOS (IV).

L'éthos propre est une stratégie de « présentation de soi » (Goffman [1956]). On pourrait distinguer deux étapes, la production et le produit; d'une part, la *présentation de soi*, comme production de soi, étape active, stratégiquement gérée, et de l'autre le produit, l'*image de soi*, telle qu'elle est supposée être reçue par la cible et reconstituée par l'analyste, aux risques et périls de l'interprétation.

1.1 Aristote : l'effet conjugué du discours et la réputation

Le terme *éthos* désigne un des trois types d'arguments, les deux autres étant le *logos* et le *pathos*, v. PREUVE. Le mot *argument* correspond à *pistis*, qui signifie « preuve, moyen de persuader, emprise ».

La *Rhétorique* introduit le concept d'éthos comme suit :

« Il y a persuasion par le caractère, quand le discours est ainsi fait qu'il rend celui qui parle digne de foi. Car nous faisons confiance plus volontiers et plus vite aux gens honnêtes sur tous les sujets plus bonnement, et même résolument sur les sujets qui n'autorisent pas un savoir exact et laissent quelque place au doute; il faut que cela aussi soit obtenu par l'entremise du discours et non en raison d'une opinion préconçue sur le caractère de celui qui parle. On ne saurait dire en effet, comme quelques techniciens qu'au regard de la technique l'honnêteté de celui qui parle ne concourt en rien au persuasif. Bien au contraire : le caractère constitue, pourrait-on presque dire, un moyen de persuasion tout à fait décisif. » (*Rhét.*, I, 2, 1356a1-15; trad. Chiron, p. 126)

L'éthos de l'orateur est le produit d'une stratégie discursive qui construit d'une autorité complexe reposant sur trois composantes :

« Les raisons pour lesquelles les orateurs sont en eux-mêmes crédibles sont au nombre de trois, car il y a trois motifs pour lesquels nous accordons notre confiance en dehors des démonstrations : ce sont : la prudence (*phronêsis*), la vertu (*aretê*) et la bienveillance (*eunoia*) » (*Rhét.*, II, 1, 1378a5; trad. Chiron, p. 261).

La traduction anglaise de Rhys Roberts propose « good sense, good moral character and good will » (Aristotle, *Rhet.*) Autrement dit, l'orateur détient une autorité persuasive parce qu'il est (ou paraît) *intelligent* (informé, avisé, il a un bon *logos*) ; parce qu'il est *honnête* ; parce qu'il nous veut du bien, il est bien disposé à notre égard, il est *avec nous*. Cette autorité combine expertise, moralité et douceur en un sentiment unique de *confiance* ; l'éthos a une structure pathémique, v. *PATHOS*.

Comme le dit Groucho Marx, « si tu parviens à avoir l'air sincère, c'est bon » [*Sincerity - If you can fake that, you've got it made*]. L'orateur n'échappe pas au « paradoxe du comédien » ; il peut toujours être suspecté de mensonge sur ses compétences, ses vertus, ses intentions. Pour créer la confiance, l'orateur doit se donner les moyens « paraître prudent et bon (*spoudaios*) » (*Rhét.*, II, 1, 1378a15 ; trad. Chiron, p. 262). Le mot, *paraître* et non pas *être*, paraîtra suspect : au-delà du reproche constant fait à la rhétorique de donner les moyens aux incompetents, menteurs et escrocs, de tromper leur public, il s'agit pour elle de faire en sorte que celui qui *est* compétent et honnête le *paraisse*. L'art du paraître n'est pas moins nécessaire aux honnêtes gens qu'aux crapules.

L'éthos aristotélicien est un éthos intra-communautaire recherchant la conviction en se coulant dans l'autorité du consensus majoritaire. Il existe d'autres postures éthotiques mises en œuvre par des rhétoriques de rupture établissant des autorités minoritaires : « *je suis différent de vous tous... j'apporte une nouvelle parole... oui c'est une folie* ».

L'éthos de l'orateur est un éthos professionnel. Toutes les professions ont leur éthos, par exemple le garçon du café d'autrefois affichait un ensemble de vertus propres : amabilité, sens du contact et de la réplique, efficacité, virtuosité dans la façon de remplir exactement le verre sans verser une goutte sur la table, etc.

1.2 Éthos technique et éthos non technique

La traduction de la *Rhétorique* par Pierre Chiron qui vient d'être citée accompagne la phrase « on ne saurait dire en effet, comme quelques techniciens qu'au regard de la technique l'honnêteté de celui qui parle ne concourt en rien au persuasif. Bien au contraire » de la note « texte peu satisfaisant ». La discussion porte sur la relation entre ce qui est « obtenu par l'entremise du discours » et ce qui est la conséquence d'une « opinion préconçue ». La traduction de Ruelle proposait de les *conjuguer* et non pas de les *opposer* : « Il faut d'ailleurs que ce résultat soit obtenu par la force du discours et non pas *seulement* par une prévention favorable à l'orateur » (Aristote, *Rhét.* Ruelle, nous soulignons). Il semble que le « bien au contraire » de la traduction de Chiron va dans le même sens.

Cette distinction renvoie à l'opposition technique / non technique, v. *PREUVES TECHNIQUES ET NON TECHNIQUES*. L'effet éthotique « obtenu par l'entremise du discours et non en raison d'une opinion préconçue sur le caractère de celui qui parle » correspond à une preuve (moyen de persuasion) *technique*. Dans le second cas, celui de

l'effet de persuasion obtenu en raison d'une « opinion préconçue », l'effet éthotique est produit de manière *non technique*.

2. Éthos et argument d'autorité

Personne rhétorique et personne argumentative ont des statuts opposés. L'autorité de l'éthos donne pour fondement au discours un "caractère fort", supposé le garantir ; ce poids de la personne crédible peut donner de la force aux arguments de tous ordres, mais ne constitue pas un argument à proprement parler, puisqu'il ne répond pas à la condition propositionnelle ; l'éthos est montré, il n'est pas thématiqué.

— **Éthos et argumentations exploitant la personne de l'opposant (attaque personnelle, *ad personam*)** constituent l'avert et le revers d'une même médaille discursive. L'argumentateur exploite, dans le premier cas, sa propre personne comme une ressource pour accréditer son point de vue, et, dans le second, il exploite la personne et la lettre du discours de son opposant comme une ressource pour réfuter ou discréditer le point de vue opposé. Le discours élude le fond de la question et s'oriente vers une mise en scène et une discussion des personnes, soit pour discréditer, soit pour accréditer la position soutenue. Du point de vue de la théorie de la politesse, il s'agit d'une augmentation de soi et d'une diminution de l'autre, v. *POLITESSE ARGUMENTATIVE*.

— **Pour les théories critiques de l'argumentation, l'éthos n'est qu'un nom de l'emprise personnelle. C'est un joug, qu'il faut secouer.** L'éthos se veut amical, mais il est pesant. Dans le face à face, l'emprise éthotique instaure une relation asymétrique qui cadre la relation d'interlocution sur une opposition position haute / position basse, et met l'interlocuteur en position basse. Ce positionnement d'arrière-plan rend ce mode d'autorité très difficile à mettre en cause. Son statut implicite fait qu'il n'est pas accessible à la réfutation *ad hominem*, et il invite à l'attaque sur la personne *ad personam*, à la mise en cause de la face, universellement proscrite ; on pourrait dire que l'affichage de l'éthos dans le discours pousse l'opposant à la faute.

Pour une théorie critique de l'argumentation qui postule que seules sont valides les arguments sur les choses mêmes (v. *FOND*), l'éthos n'est ni plus ni moins qu'une forme d'emprise émotionnelle, une tentative fallacieuse d'intimidation de l'opposant, cherchant à inhiber la libre critique. Le récepteur doit se libérer méthodiquement de cette emprise, s'il veut avoir quelques chances d'avancer sinon vers la vérité, du moins vers le point réellement en question.

En conséquence, on extrait de la forme synthétique de l'éthos une composante explicite, l'*argument d'autorité*, qui satisfait la condition de propositionnalité, et qui est, en conséquence, accessible à la réfutation. Cette autorité est positionnée comme une forme de preuve périphérique, traitée principalement dans le cadre d'une problématique de l'expertise ou de la compétence sur le point en question, v. *AUTORITÉ*.

Cette réduction de l'éthos à l'autorité experte implique le rejet de la facette *charismatique* de l'éthos, comme non pertinente et fallacieuse, tout comme sa facette *pouvoir* (administratif légal) : une affirmation n'est pas vraie, une mesure n'est pas

judicieuse simplement parce qu'elles sont portées par une personne prestigieuse ou une instance de pouvoir.

3. Éthos et étude du discours argumentatif

À l'époque contemporaine, la distinction entre divers modes de présence de la personne à son discours, fondée sur l'idée d'un sujet divisé par la langue, connaît une fortune considérable. C'est en particulier un point où, à travers la notion d'éthos, se noue le contact entre études du discours argumentatif et études littéraires en narratologie, qui opposent l'auteur et le narrateur, le lecteur réel et le lecteur implicite (Amossy 1999), ou en linguistique avec la problématique de la « subjectivité dans le langage » (Kerbrat-Orecchioni 1980). On peut distinguer trois facettes subjectives dans le discours.

3.1. Une facette construite « par l'entremise du discours »

Ducrot intègre la notion d'éthos à la théorie de la polyphonie énonciative et cite le terme à titre d'illustration. L'*éthos technique* est un attribut du « locuteur en tant que tel » (opposé au locuteur tel que le désigne le pronom *je*, et au sujet parlant) (Ducrot 1984, p. 200) :

« Dans ma terminologie, je dirai que l'éthos est attaché à L, le locuteur en tant que tel : c'est en tant que source de l'énonciation qu'il se voit affublé de certains caractères qui, par contrecoup, rendent cette énonciation acceptable ou rebutante. Ce que l'orateur pourrait dire de lui, en tant qu'objet de l'énonciation, concerne en revanche, [...] l'être du monde, et ce n'est pas celui-ci qui est en jeu dans la partie de la rhétorique dont je parle. » (*Ibid.*, p. 201)

3.2. Une facette correspondant à une « opinion préconçue sur le caractère de celui qui parle »

À côté de cet élément intra-discursif constitutif du « caractère moral » (éthos) de l'orateur, Aristote introduit un élément extra-discursif, antérieur au discours, de l'ordre de la réputation, du prestige, voire du charisme. Cet éthos "pré-jugé" est également appelé l'éthos « préalable » par Amossy :

« On appellera donc *ethos* ou image préalable, par opposition à l'éthos tout court (ou *ethos* oratoire, qui est pleinement discursif), l'image que l'auditoire peut se faire du locuteur avant sa prise de parole. [...] L'éthos préalable s'élabore sur la base du rôle que remplit l'orateur dans l'espace social (ses fonctions institutionnelles, son statut et son pouvoir) mais aussi sur la base de la représentation collective ou du stéréotype qui circule sur sa personne. [...] En effet, l'image que projette le locuteur de sa personne fait usage de données sociales et individuelles préalables, qui jouent nécessairement un rôle dans l'interaction et ne contribuent pas peu à la force de la parole. » (Amossy 1999, p. 70)

En ce sens, on peut parler d'un éthos "pré-discursif" (Maingueneau 1999), ou "préalable". Cet éthos ne peut être dit pré-discursif, qu'au sens de "préexistant à tel acte de parole particulier".

3.3. Une facette construite par « ce que l'orateur dit de lui-même »

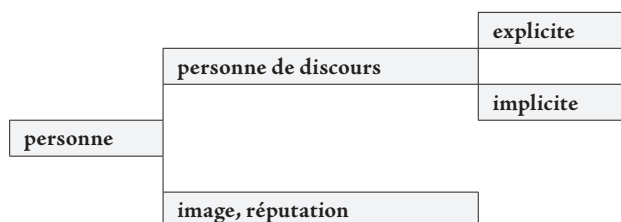
Ducrot introduit un troisième élément, intra-discursif : « Ce que l'orateur pourrait dire de lui-même en tant qu'objet de l'énonciation » (1984, p. 201). Le locuteur thématise sa personne : "*Moi aussi j'ai dû travailler pour gagner ma vie*", mais ces éléments explicites d'auto-portrait sont bien distincts de ce qu'il peut révéler indirectement sur lui-même. Ce n'est pas la même chose d'avoir un accent et de dire "*Oui, j'ai un accent et j'en suis fier*".

En situation argumentative, les participants valorisent systématiquement leurs personnes et leurs actes, afin de se légitimer. Les exigences de cette situation priment sur les principes de politesse linguistique, notamment sur le "principe de modestie",

V. POLITESSE ARGUMENTATIVE.

3.4. Une résultante de trois forces

L'impact éthotique du discours est la résultante de trois forces :



On pourrait partir d'autres oppositions, par exemple en opposant (a) la construction dite (personne de discours explicite), explicitement gérée par le locuteur, à (b) l'éthos structurel *implicite* et à (c) aux phénomènes de réputation, d'une tout autre nature. Les systèmes de contrôle et d'exploitation de ces différentes couches éthotiques sont très différents. On aboutit à une opposition forte entre deux modes de construction de l'éthos : un éthos explicité, déclaratif et un éthos implicite, inférable à partir d'indices discursifs. Les deux peuvent être contradictoires, comme ils peuvent l'être avec la force de la réputation / des préjugés constitués sur la personne. Globalement, la construction, la gestion et la réparation d'image relèvent de l'activité professionnelle des agences de communication, pour lesquelles, tout comme les produits, les humains ont des images.

3.5 Généralisation et naturalisation de l'éthos

La notion a été mise au point dans le champ de la rhétorique argumentative ; mais elle peut aussi être utilisée pour désigner, de façon générale, l'image qu'une per-

sonne donne d'elle-même à partir de son discours ordinaire (Kallmeyer 1996), son identité discursive. Ce processus de généralisation est typique de certaines théories modernes de l'argumentation, comme celle de l'argumentation dans la langue ou de la logique naturelle.

Cette généralisation de l'éthos s'accompagne de sa *naturalisation*, au risque d'oublier que, comme le pathos et le logos, l'éthos est une *ressource stratégique* à la disposition du sujet parlant ; on perd l'élément fonctionnel, spécifique de l'éthos rhétorique. Par les manœuvres éthotiques, l'orateur tente de se représenter discursivement de façon à orienter les inférences auxquelles se livrera forcément l'auditoire. Le concept cesse d'être une catégorie de l'action rhétorique pour devenir une catégorie descriptive, applicable à toute forme de discours.

Les indices discursifs susceptibles de fournir les bases d'inférences sur la personne du locuteur sont non seulement d'ordre linguistique, mais aussi bien de type encyclopédique. Les uns et les autres sont exploitables à l'infini, les seules restrictions sont celles des connaissances du récepteur-interprétant ; la personne du *locuteur* est dans l'œil et dans l'oreille du *récepteur*. L'auteur parle des régimes totalitaires : donc il se réclame d'Arendt (intertextualité) ; il parle des totalitarismes nazis et staliniens mais pas de totalitarismes nazis et communistes : donc il a des penchants communistes (suspicion d'une stratégie de la "part du feu"). Les connaissances sur les pratiques langagières peuvent fournir matière à déduction : il utilise le passé simple ; il vouvoie sa femme ; donc c'est quelqu'un de très vieille France. La rhétorique de l'éthos se propose d'exploiter ces inférences comme support du discours ; le problème est de borner ces déductions, et de définir la spécificité du programme de reconstruction de l'éthos de l'orateur par rapport aux programmes, par exemple, de stylistique, de psychanalyse ou de sémiotique du texte.

L'analyste de l'éthos doit décider quelles méthode il se donne pour cette reconstruction de la dimension stratégique de la présentation de soi dans des situations d'argumentation, reconstruction qui n'échappe pas aux risques de l'interprétation infinie. L'éthos n'est pas l'ego, et étudier le discours argumentatif ce n'est pas psychanalyser le locuteur.

■ Éthos (III) : une "catégorie stylistique"

L'éthos, c'est l'homme, – et l'homme, c'est le style ; v. ÉTHOS (II). Si l'on cherche une méthode systématique pour étudier l'éthos, on rencontre la tradition stylistique. Quintilien note ainsi l'efficacité d'un "effet de style" lié au choix du vocabulaire qui doit être considéré comme un effet éthotique : « Les mots archaïques n'ont pas seulement pour eux des garants importants ; ils apportent au style une certaine majesté qui n'est pas sans charme : ils ont en effet, l'autorité du temps [...] » (Quintilien, *I. O.*, I, 6, 39 ; p. 115). L'autorité du mot énoncé est constitutive de l'éthos de l'énonciateur. L'être de langage « effet du discours lui-même » est construit à partir de traits

de tous niveaux linguistiques : la voix, puissant vecteur d'attraction / répulsion, les usages lexicaux, la syntaxe, la manière de bafouiller, le type de plaisanterie, etc. Les pratiques argumentatives permettent les mêmes inférences sur le caractère :

- celui qui fait des concessions est un modéré / un faible ;
- celui qui n'en fait pas est droit / sectaire ;
- celui qui fait appel aux autorités est dogmatique ;
- celui qui utilise les arguments par les causes et les conséquences est un pragmatique réaliste ;
- celui qui réfère son discours à la nature des choses et à leur définition affiche un éthos de conviction, conservateur.

D'autres formes d'argumentation n'ont pas de caractères clairs correspondants, comme l'argumentation par l'absurde ou l'argumentation par analogie.

Le lien de l'éthos avec la stylistique est fait explicitement dans l'*Art rhétorique* d'Hermogène de Tarse. Hermogène fait de l'éthos une des sept *Catégories stylistiques du discours*, qui sont les qualités de « clarté, grandeur, beauté, vivacité, éthos, sincérité et habileté » (Hermogène, A. R., 217, 20 - 218, 05 ; p. 323 ; Patillon, 1988, p. 213). L'éthos est donc *une des catégories stylistiques du discours* ; il y a des discours *avec ou sans* éthos ; et il peut y avoir *un peu ou beaucoup* d'éthos dans un discours donné.

La catégorie de l'éthos est elle-même constituée de quatre composantes : la *naïveté* (saveur, piquant) ; la *modération* ; la *sincérité* ; la *sévérité*. On comparera avec les qualités de *sagesse, d'expertise* et de *bienveillance* dont se compose l'éthos aristotélicien. Chacune de ces composantes se caractérise par des pensées, des méthodes, des mots, des figures, des rythmes et des coupes de phrase : la sincérité est un *style*.

L'objectif le plus général poursuivi par cette méthode extrêmement sophistiquée est de produire un éthos *sincère*. Cet éthos sincère se construit par les moyens langagiers suivants :

- un sentiment, l'*indignation* ;
 - une méthode de gestion générale du discours, en particulier l'équilibre réalisé entre ce qui *thématisé* et ce qui *suggéré et implicite* ;
 - l'emploi de mots de la sincérité, « ceux de la *rudesse* et de la *véhémence* » ;
 - l'emploi de figures comme l'*apostrophe*, le *démonstratif péjoratif*, les *figures de l'embaras* (réticence, doute, hésitation, corrections, interrogations) ;
 - les *commentaires personnels* et la *suspension* du discours (Patillon 1988, p. 261 et suiv.)
- Toutes les catégories éthotiques contribuent à la production de l'éthos sincère :
- la *naïveté*, le naturel, la franchise des pensées simples ;
 - la *modération*, attribut du citoyen ordinaire, peu habitué aux manœuvres d'assemblées (Patillon 1988, p. 259) ;
 - la *sincérité proprement dite*, qui est en particulier attestée par l'émotion du locuteur ;
 - la *sévérité*, ou la dureté, dans l'accusation de l'autre ou de soi-même.

Cette sincérité n'est pas un supplément étranger au discours qui lui viendrait du dehors par une exhortation morale, c'est de la *sincérité discursive*, produit d'une stra-

tégie langagière, v. **STRATÉGIE** ; c'est une donnée qui a des incidences pour l'éthique du discours. Les figures servent la construction de l'éthos, donc l'argumentation en général. On mesure la distance avec les rhéoriques post-ramusiennes où l'invention est divorcée de l'élocution.

■ Éthos (IV) : “caractère” de l'auditoire

La notion d'éthos s'applique à l'orateur et à son auditoire, dans des perspectives bien différentes. Aristote traite de l'éthos en deux moments de la *Rhétorique*, dans un bref passage où il définit l'éthos de l'orateur, v. **ÉTHOS (II)**, et, après les chapitres consacrés aux émotions, il passe aux caractères des auditoires : « Étudions après cela les caractères (*èthè*), à savoir ce que sont les gens en fonction des passions (*pathè*), des dispositions (*hexeis*), des âges et des conditions de fortune. » (*Rhét.*, II, 12, 1388b31 ; p. 328-329). Cette section décrit un ensemble d'idéaux-types de caractères, qui classent et caractérisent les humains, selon la fortune (les nobles, les riches ; les puissants, et les chanceux) et selon les âges (la jeunesse, la maturité, la vieillesse). Ces considérations se terminent par une remarque pratique :

« Tels sont les traits des caractères des jeunes et des vieux. Par conséquent, puisque tous les hommes font bon accueil aux discours faits à leur propre caractère et aux discours semblables, il n'est pas difficile de voir par quel usage des discours on apparaîtra sous tel ou tel jour, soi-même et ses discours. » (*Rhét.*, II, 13, 1390a20-29 ; trad. Chiron, p. 336)

Un tel passage montre clairement que l'*adaptation-identification à l'auditoire* est mise à la base de la persuasion, v. **PERSUASION**. Cette prise en compte du caractère du public sera considéré comme fallacieux par les théories normatives de l'argumentation : on ne doit pas parler à *tel auditoire (ex datis)* on doit parler *en vérité*, v. **CROYANCES DE L'AUDITOIRE**.

Par rapport aux trois statuts distingués pour l'éthos du locuteur, éthos *montré*, éthos *thématisé*, et éthos de *réputation* (v. **ÉTHOS (II)**), on voit qu'ici il s'agit du dernier type de caractère, la réputation n'étant plus celle d'une personne mais d'un groupe : “les jeunes sont comme ça”. Toutefois, le public a lui-même un éthos *montré*, qu'il manifeste par ses réactions au discours qu'on lui propose : éthos de jeunes, de vieux, de professeurs, de gens de pouvoir, de riches...

■ Étymologie, arg. ► Sens vrai du mot, arg.

■ Évaluation et évaluateur

D'une façon générale, évaluer un discours argumentatif c'est porter sur ce discours un "jugement de valeur" positif ou négatif justifié, v. VALEUR. L'activité d'évaluation est une activité argumentative qui peut être elle-même aussi fallacieuse ou bien fondée que le jugement qu'elle approuve ou condamne.

1. Dimensions de l'évaluation

Échelles d'évaluation — L'évaluation peut se faire selon différentes dimensions, c'est-à-dire que l'argumentation évaluée est positionnée sur des échelles de natures différentes, par exemple l'échelle de l'*efficacité* : la meilleure argumentation est celle qui oriente le mieux sa cible vers la thèse qu'elle défend ou l'action qu'elle préconise ; ou l'échelle de la *validité* logico-scientifique : les bonnes argumentations sont des déductions *valides*, celles qui partent de prémisses vraies et qui transmettent cette vérité à leur conclusion ; les argumentations non valides sont *fallacieuses*.

Une argumentation *efficace* peut être fallacieuse ; en fait, les argumentations efficaces sont systématiquement soupçonnées d'être fallacieuses. Réciproquement, une argumentation *valide* peut être totalement inefficace : par exemple, $\langle P, \text{donc } P \rangle$ est une inférence déductive valide qui n'a aucun pouvoir de persuasion ; le plus souvent on a affaire à la forme $\langle P, \text{donc (paraphrase de } P) \rangle$, c'est-à-dire à une forme de lapalissade :

À cause de son retard, le train ne partira pas à l'heure,

les trains ne partant jamais en avance. Si elle veut échapper à l'arbitraire, l'évaluation doit préciser son échelle de référence, mettre en jeu des critères explicites adaptés, et accepter d'être elle-même critiquée.

Évaluation binaire et évaluation graduelle — L'évaluation peut être *binaire*, l'argumentation sera acceptée ou refusée, *bonne ou mauvaise* ; soit *graduelle*, elle sera alors située sur une échelle de qualité comme *plus ou moins* bonne ou mauvaise.

— L'évaluation *binaire* classe les argumentations en *valides* et *non valides*. Cette évaluation est appliquée selon les critères de la logique formelle. Elle nécessite la traduction de l'argumentation produite en langage ordinaire dans un langage logique. C'est cette traduction, exprimant l'essence, la caractérisation logique, de l'argumentation qui est évaluée, cette évaluation étant ensuite reportée sur le discours originel, v. LOGIQUE CLASSIQUE (IV).

— L'évaluation peut aussi se faire en terme de *degré de validité*. C'est l'approche qui est adoptée en particulier dans le cadre de la logique informelle. Quand elle

porte sur des argumentations types, l'évaluation permet de conclure que tel type est valide à telle et telle conditions. Un ensemble des *questions critiques* donnent la forme générale des conditions de validité d'un argument.

2. Le diagnostic de fallacie

L'imputation de fallacie condamne, rejette, disqualifie le discours auquel on l'applique. C'est une procédure accusatoire, et tout accusé a droit à sa défense, en vertu du principe "*no execution without representation*". Les discussions sur le caractère fallacieux ou non d'une argumentation sont, dans leur principe, ouvertes, et révisables. Ces discussions sont des argumentations comme les autres, possiblement elles-mêmes fallacieuses. Elles constituent des corpus proposables à l'analyse argumentative.

Qui évalue ? — Hamblin a apporté une réponse nette à cette question : le logicien n'est pas l'arbitre ; étant donné son importance, nous donnons d'abord ce passage en anglais.

« Consider, now, the position of the onlooker and, particularly, that of the logician, who is interested in analysing and, perhaps, passing judgement on what transpires. If he says "Smith's premisses are true" or "Jones argument is invalid", he is taking part in the dialogue exactly as if he were a participant in it; but, unless he is in fact engaged in a second-order dialogue with other onlookers, his formulation says no more than the formulation "I accept Smith's premisses" or "I disapprove of Jones's argument". Logicians are, of course, allowed to express their sentiments but there is something repugnant about the idea that Logic is a vehicle for the expression of the logician's own judgements of acceptance and rejection of statements and arguments. The logician does not stand above and outside practical argumentation or, necessarily, pass judgement on it. He is not a judge or a court of appeal, and there is no such judge or court : he is, at best, a trained advocate. It follows that it is not the logician's particular job to declare the truth of any statement or the validity of any argument. »

« While we are using legal metaphor it might be worth while drawing an analogy from legal precedent. If a complaint is made by a member of some civil association such as a club or a public company, that the officials or management have failed to observe some of the association's rules or some part of its constitution, the courts will, in general, refuse to handle it. In effect the plaintiff will be told : "Take your complaint back to the association itself. You have all the powers you need to call public meetings, move rescission motions, vote the managers out of office. We shall intervene on your behalf only if there is an offence such as a fraud." The logician's attitude to actual argument should be something like this. »

Charles Leonard Hamblin, *Fallacies*,
Londres, Methuen, 1970, p. 244-245.

Traduction :

« Voyons maintenant la position de l'observateur [*onlooker*], et plus précisément celle du logicien qui s'intéresse à l'analyse et, peut-être à l'évaluation de ce qui se passe. S'il dit "*les prémisses de Smith sont vraies*" ou "*l'argumentation de Jones est invalide*", il prend part au dialogue exactement comme s'il était un participant ; mais, à moins qu'il ne soit engagé dans un dialogue de second niveau avec d'autres observateurs, sa formulation ne dit rien d'autre que "*j'accepte les prémisses de Smith*" ou "*je ne suis pas d'accord avec l'argumentation de Jones*". Les logiciens ont bien entendu le droit de donner leur avis, mais il y a quelque chose de répugnant [*repugnant*] à l'idée que la logique est au service de l'expression des jugements d'acceptation ou de rejet des affirmations et des argumentations. Le logicien ne se situe ni en dehors ni au-dessus de l'argumentation pratique [*practical argumentation*] et il n'en est pas nécessairement l'évaluateur. Il n'est ni un juge ni une cour d'appel, et ce genre de juge ou de cours n'existent pas. Il est, au plus, un avocat bien entraîné. Il s'ensuit que ce n'est pas l'affaire du logicien de se prononcer ni sur la vérité d'une affirmation [*statement*], ni sur la validité d'une argumentation [*argument*]. »

« Puisque nous utilisons une métaphore juridique, il serait intéressant de faire une analogie avec ce qui se passe en droit. Si un membre d'une association privée, par exemple un club ou une société anonyme, se plaint que les responsables ou l'administration n'ont pas respecté telle règle ou telle disposition statutaire de l'association, le tribunal refusera en général de s'en saisir. En pratique, on dira au plaignant "*plaiguez-vous à votre organisation. Vous avez tous les pouvoirs nécessaires pour convoquer les assemblées, engager des procédures d'annulation, voter des motions de censure, et démettre vos dirigeants. Nous n'interviendrons à votre demande que s'il y a une infraction, par exemple une fraude*". C'est à cela que devrait ressembler l'attitude du logicien vis-à-vis des argumentations authentiques [*actual argument*]. »

Le diagnostic de discours fallacieux fonctionne à un niveau méta-argumentatif, comme toute réfutation, il porte sur une argumentation. Mais il ne nous fait pas passer pour autant à un niveau transcendant le dialogue, il fait partie intégrante du jeu argumentatif. Autrement dit, le jugement "*cette argumentation est fallacieuse*" fonctionne comme une réfutation ordinaire, qu'il soit porté par un participant (usage ordinaire du terme *fallacieux*) ou par un analyste, qui se comporte alors comme un participant ; en ce sens, on peut parler d'un véritable argument ou d'une réfutation *ad fallaciam*, par accusation de fallacie.

Dans une lettre à Schérer, l'économiste Léon Walras cite une controverse opposant Schérer lui-même à Guérault. Schérer réfute les thèses de Guérault :

« Je prends [...] votre étude du 30 décembre [= l'étude de Schérer] au point où [...] vous abordez nettement et sans détour les considérations plus générales qui ont trait à la divergence entre ses opinions [= les opinions de Guérout] et les vôtres.

“La perfectibilité, dites-vous est une idée moderne, l'une de celles qui marquent le mieux la distance entre le monde ancien et le monde nouveau. Elle porte en elle-même son évidence propre, si bien qu'elle n'a plus pour adversaire que quelques sophistes ou quelques misanthropes. Elle a passé dans le droit commun de l'intelligence. Il ne faudrait pourtant pas, comme M. Guérout semble le faire quelquefois, confondre la perfectibilité avec la possibilité de la perfection. Cette confusion n'est pas simplement affaire de mots ; pour qui sait comprendre la portée des questions, elle marque le point de séparation entre deux systèmes, le libéralisme et le socialisme. Le socialisme ramené à son principe n'est pas autre chose en effet que la croyance à la perfection possible de la société et l'effort pour réaliser cet état.”

On l'avouera : voilà qui est clair et précis. M. Guérout et vous, vous êtes d'accord jusqu'à un certain point : aux yeux de tous deux, l'humanité avance et ne recule pas, la loi du développement et d'organisation de la société est une loi de progrès et non de décadence. Au-delà de ces limites, vous vous séparez : vous pensez que la société n'est que perfectible, M. Guérout estime, de son côté, que la société, tôt ou tard, sera parfaite ; vous êtes libéral, M. Guérout est socialiste. Perfectibilité ou perfection, libéralisme ou socialisme, telle est l'alternative et la question qui s'agit.

Léon Walras, “Socialisme et libéralisme” [1863],
Études d'économie sociale – Théorie de la répartition de la richesse sociale, Lausanne, Rouge et Paris, Pichon, 1896., p. 4.

Schérer affirme que Guérout conclut de la possibilité du *perfectible* (donnée sur laquelle ils sont d'accord) à la possibilité du *parfait* (sur laquelle ils ne sont pas d'accord) ; il s'agit typiquement d'une fallacie de dérivation, v. *DÉRIVÉS*. On est dans le domaine du paralogisme, non pas du sophisme : Schérer ne soupçonne pas Guérout d'intention trompeuse, simplement d'être dans l'erreur. Cette critique n'est pas adressée d'un point de vue extérieur, que pour simplifier nous pourrions appeler celui du linguiste (qui veillerait à l'usage correct des dérivations lexicales) ou du logicien (qui astreindrait le langage à la bonne désignation du concept et à la transmission correcte de la vérité), mais de la part d'un adversaire politique. La dénonciation du paralogisme est ici prise dans le débat argumentatif lui-même, et ne dépend d'aucune objectivation linguistique ou conceptuelle. Elle a son sens comme moment du débat “*Libéralisme ou socialisme ?*”. Cette remarque ne signifie en aucun cas que la critique de Schérer n'est pas fondée : que Schérer prétende parler au nom du vrai n'implique pas qu'il dise le faux.

3. Pour un *laissez-faire* en argumentation

L'argumentation ordinaire est menée dans un domaine spécifique, entre personnes qui forment ce que Hamblin appelle « a civil association ». Dans ce domaine, le logicien, en tant que tel, n'a pas la compétence spéciale requise ; il peut fort bien l'avoir par ailleurs, par exemple à titre de citoyen conscient et responsable ; mais s'il l'exerce au nom de sa profession de logicien, il y a confusion – un problème de déontologie. Il faut donc se résoudre à une “descente critique” ; l'accusation de fallacie est analysable comme une stratégie de réfutation parmi d'autres. Cette remarque est au fondement du “libéralisme critique”, c'est-à-dire du *laissez-faire*, en argumentation.

Comment évaluer ? La perspective interactionnelle-dialogale tient compte de l'objection de Hamblin en confiant en effet l'évaluation des argumentations à la « civil association » des argumentateurs intéressés au dénouement de la question. Les données prennent pour objet les discours contradictoires développés autour d'une question ; ce corpus argumentatif englobe les interventions *pro* comme les interventions *contra*, un corpus constitué d'une seule intervention prise au hasard est incomplet. En conséquence, les modalités de l'évaluation peuvent être documentées empiriquement, à trois niveaux ; schématiquement :

— **Description des pratiques d'évaluation “en acte”** (non thématisées) : concessions, objections, réfutations et contre-discours.

— **Émergence d'un métalangage critique de l'argumentation.** À ce niveau, on analyse notamment comment sont portées les accusations de fallacie, ou d'amalgame, de procès d'intention, d'argumentation passionnelle, etc. (Doury 2000 ; Vié-Largier 2005).

— **Évaluations portées par les spécialistes des domaines.** Ce niveau (qui inclut celui de l'expertise scientifique) est le niveau ultime d'évaluation. Il revient aux savants d'évaluer les fallacies de leurs collègues, aux historiens d'évaluer les fallacies des historiens (Fisher 1970) et aux professeurs, mais aussi aux élèves, d'apprécier les arguments des élèves. C'est à ce niveau que l'évaluation est fructueuse. Bien entendu, cette activité est une activité langagière ; dans la mesure où l'évaluation doit être justifiée, elle est une argumentation comme les autres, dont la description peut constituer un objet d'étude légitime pour la théorie de l'argumentation.

— À tous les niveaux, le “logicien” peut, bien entendu, intervenir si sa présence est souhaitée. Sa fonction et sa posture déontologique est celle d'un “avocat bien entraîné”, comme le dit Hamblin. Il peut, à ce titre évaluer toutes les argumentations du monde, sa posture étant celle de l'évaluateur participant, soumis à une situation de double contrainte, dont l'ethnométhodologie s'attache à décrire la paradoxale.

Comme le souhaitait Guizot, *laissez faire, laissez aller*. Le discours argumentatif est par essence critique ; l'évaluation est un processus d'expansion et d'approfondissement argumentatif. Il n'y a pas de super-évaluateur capable d'arrêter le processus critique par une évaluation terminale qui ferait taire tout le monde. Ces positions

sont compatibles avec le programme que Marc Bloch propose aux historiens, *comprendre, non pas juger*.

■ Évidence

Une évidence est une forme de certitude immédiate se donnant pour un savoir acquis par une perception directe (Dumoncel 1990). Par extension, un énoncé évident est un énoncé qui se passe de justification, v. MÉPRIS.

Le terme d'*aperception* est utilisé pour désigner cette forme de connaissance produite par une perception consciente, accompagnée de réflexion. La connaissance par *aperception* s'oppose à la connaissance par *inférence*, donc à la connaissance acquise au moyen d'une argumentation, qui est un type d'inférence. On distingue trois formes d'aperception, c'est-à-dire trois *sources de l'évidence* :

- l'évidence de la *révélation* d'une autre réalité transcendante.
- l'évidence *perceptuelle*, sensible, de la réalité ;
- l'évidence de l'*intuition intellectuelle*.

On peut légitimer ou refuser de légitimer une affirmation en invoquant l'une de ces trois sources, v. ARGUMENT-CONCLUSION.

À la certitude liée à l'aperception correspond la certitude manifestée dans l'*affirmation* :

« L'affirmation pure et simple, dégagée de tout raisonnement et de toute preuve, est un des plus sûrs moyens de faire pénétrer une idée dans l'esprit des foules. Plus l'affirmation est concise, plus elle est dépourvue de toute apparence de preuves et de démonstration, plus elle a d'autorité. Les livres religieux et les codes de tous les âges ont toujours procédé par simple affirmation. Les hommes d'État appelés à défendre une cause politique quelconque, les industriels propageant leurs produits par l'annonce, savent la valeur de l'affirmation. » (Le Bon [1895], p. 70), v. RÉPÉTITION.

1. Le dogme : la révélation comme source de connaissance

La révélation recueillie dans les Livres sacrés est considérée par les croyants comme une source de certitude. Cette révélation qui a eu lieu au temps sacré des origines peut être renouvelée par une révélation particulière, comme celle que Blaise Pascal a recueillie dans ce que nous appelons maintenant le *Mémorial* ; elle produit une certitude absolue :



« L'an de grâce 1654.

Lundi 23 novembre, jour de saint Clément pape et martyr et autres au martyrologe,

Veille de saint Chrysogone martyr et autres.

Depuis environ 10 heures et demie du soir jusques environ minuit et demi.

Feu.

“Dieu d’Abraham, Dieu d’Isaac, Dieu de Jacob” non des philosophes et des savants.

Certitude, certitude, sentiment, joie, paix.

Dieu de Jésus-Christ,

“Ton Dieu sera mon Dieu”

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu. »

Blaise Pascal, *Mémorial*, dans *Œuvres complètes*,
Paris, Le Seuil, 1963, p. 618.

La croyance argumentative, inférentielle, sera toujours considérée comme inférieure à la croyance fondée sur l’évidence de la foi. Cette constatation est à l’origine des paradoxes de l’argumentation. **V. PARADOXES DE L’ARGUMENTATION.**

2. L’évidence sensible – Perception des états de choses

Le sentiment direct de la réalité fonde des affirmations sur l’évidence des sens. On n’a pas besoin d’argumentation pour voir que l’herbe est verte, ou que la neige est blanche. C’est ce que dit l’adage “*les faits sont les meilleurs arguments*”.

Du point de vue philosophique, Descartes a récusé la possibilité de fonder la connaissance sur les évidences sensibles par l’hypothèse du Malin Génie (Descartes [1641], Première Méditation).

3. L’intuition intellectuelle

L’intuition intellectuelle est reconnue par Descartes comme la seule source sur laquelle peut se construire la science :

« Règle 3 - Pour ce qui est des objets considérés, ce n’est pas ce que pense autrui ou ce que nous conjecturons nous-mêmes qu’il faut rechercher, mais ce que nous pouvons voir par intuition avec clarté et évidence, ou ce que nous pouvons déduire avec certitude : ce n’est pas autrement, en effet, que s’acquiert la science. »
(Descartes [1628], p. 11)

La “bonne intuition” est infaillible :

« Par intuition j’entends non la confiance flottante que donnent les sens, ou le jugement trompeur d’une imagination aux constructions mauvaises, mais le concept que l’intelligence pure et attentive forme avec tant de facilité et de distinction qu’il ne reste absolument aucun doute sur ce que nous comprenons. »
(*Ibid.* p. 14)

Cette intuition est celle qui nous fait admettre comme hors de doute que par un point pris hors d’une droite on peut mener une parallèle à cette droite, et une seule ; ou que le carré de tout nombre négatif est positif. Ces certitudes ont été remises en cause par la construction des nombres imaginaires et des géométries non euclidiennes.

4. Conséquences

Conflit des sources d'évidence — Il semble que les données les plus incontestables soient celles de l'évidence sensible. Mais le texte suivant montre que la certitude issue de l'évidence sensible peut être moindre que celle émanant de l'autorité du texte sacré. On remarquera que le commentaire de l'auteur, dans le second paragraphe, ratifie cette hiérarchie.

« Désaccord sur la mort du Prophète

Après le décès du Prophète, leur premier sujet de désaccord fut la réalité de la mort même du Prophète. Ainsi, le très estimé 'Omar inb al Khattâb persistait à dire que le Prophète n'était pas mort, et mettait en garde ceux qui affirmaient le contraire, parce qu'il considérait que c'étaient des ragots répandus par les hypocrites, jusqu'à ce qu'Aboû Bakr vint rappeler aux gens les versets suivants :

Mohammad n'est qu'un Messenger avant lequel les Messagers sont déjà passés. Est-ce que, s'il meurt ou s'il est tué, vous tomberez dans l'apostasie ? Celui qui tombe dans l'apostasie ne nuira en rien à Dieu et Dieu récompensera ceux qui rendent grâce (3 : 44)

Tu dois mourir un jour comme ils le doivent aussi (39 : 30)

L'épée tomba aussitôt de la main de 'Omar, qui se jeta à terre, convaincu que le Prophète avait cessé de vivre et que la révélation avait pris fin.

Désaccord au sujet de l'enterrement du Prophète [...]

Ce sont là deux questions importantes sur lesquelles la divergence d'opinion se dissipa rapidement en ayant simplement recours au Coran et à la *sounna*. »

Tâhâ Jâbir al-'Alwani, *Islam – Conflit d'opinions – Pour une éthique du désaccord* [1986], Paris, Al Qalam, 1995 pour la traduction française, p. 46-47.

Soustraire au doute — L'argument, base de la dérivation argumentative d'une conclusion, est présenté comme *soustrait au doute*, et pour cela il est commode de le présenter comme une donnée aperceptive, c'est-à-dire quelque chose dont la certitude est celle d'une révélation, d'une évidence sensible ou d'une intuition intellectuelle. Il s'ensuit que celui qui refuse de partager cette donnée sera considéré, respectivement, comme disgracié, infirme ou débile. Il n'est dès lors pas nécessaire de le réfuter, puisqu'il est ainsi disqualifié. v. DESTRUCTION DU DISCOURS.

Limites de l'argumentabilité généralisée — L'argumentabilité généralisée suppose que toute personne peut être sommée de rendre compte de ses croyances, et qu'elle doit alors les justifier argumentativement, donc qu'il est illégitime de poser une certitude *a priori*. Cette thèse est d'application concrète difficile si l'on songe à l'appliquer à des points de vue, qui sont considérés comme des certitudes, d'ordre religieux, comme "*il n'y a pas de Dieu sinon Dieu*"; mathématique, "*le carré d'un nombre positif est positif*"; ou simplement quotidienne, "*je crois que le sol ne s'effondrera*

pas sous mes pas”, v. DIALECTIQUE. L’évidence peut être vue comme posant une frontière à l’argumentabilité généralisée.

■ Évidentialité

Le substantif *évidentialité* est un calque de l’anglais *evidentiality*, formé à partir de *evidential* (= US : *evidentiary*), et de *evidence*, “preuve”. Pour désigner le même phénomène, on emploie également le mot français *médiativité*. Le terme *évidentialité* est un anglicisme ; la problématique de l’évidentialité comme marquage de la source du savoir n’a rien à voir avec la problématique de l’évidence comme croyance pouvant se passer de preuve, v. ÉVIDENCE.

L’évidentialité est un ensemble de procédés langagiers au moyen desquels le locuteur indique comment il a obtenu l’information véhiculée par son énoncé, quelles sont les sources de l’information qu’il transmet. Les systèmes évidentiels distinguent notamment les informations provenant de l’expérience sensorielle propre (auditive, visuelle), les informations obtenues par inférence, et par les dires de quelqu’un d’autre ; certains sont plus complexes.

Dans certaines langues, l’évidentialité est une catégorie grammaticale spécifique. De même qu’en français l’événement rapporté l’est nécessairement selon ses coordonnées temporelles-aspectuelles, dans ces langues, le locuteur doit obligatoirement indiquer si l’information qu’il rapporte a été obtenue par les sens, par ouï-dire ou par inférence. Les marques grammaticales de l’évidentialité forment un système propre, distinct du système des modaux ainsi que du système temporel-aspectuel.

Dans d’autres langues, les marqueurs d’évidentialité sont optionnels. En français, la catégorie d’évidentialité n’est pas grammaticalisée. Elle peut être portée par certains usages considérés comme marginaux du système des temps :

— *Pierre aurait été retardé* : le conditionnel permet de marquer une information comme fondée sur un ouï-dire.

— *Pierre aura été retardé* : le futur renvoyant à un événement passé signale que l’affirmation repose sur une inférence, c’est-à-dire qu’elle a le statut d’une conclusion. Les modaux introducteurs de complétives sont porteurs de nuances évidentielles (exemples adaptés de Ducrot, 1975) :

— *Je crois que, on dirait que Pierre a reçu ma lettre* : la conclusion repose sur une inférence fondée sur une donnée prise dans le contexte ; par exemple, le comportement constaté de Pierre s’explique bien à partir de certaines informations contenues dans la lettre.

— *Je pense qu’il a reçu ma lettre* : l’inférence repose simplement sur les délais normaux d’acheminement du courrier.

L’évidentialité est une façon de mettre l’argumentation “dans la langue”. Elle pousse à concevoir l’argumentation comme un continuum relevant parfois de la sémantique du discours et parfois la sémantique de la langue.

■ *Ex concessis*

- ✦ Lat. *concedere*, “céder, concéder, se ranger à l’avis de”.
- lat. arg. *ex concessis*; *concessus*, “concession, consentement”; ang. arg. *from the consensus of the nations*;
- lat. arg. *ex concessu gentium*, lat. *gens*, “race, peuple”; *idem*.

L’étiquette latine argument *ex concessis* désigne deux formes d’argumentation.

— **Argument du consensus** (argument *ex concessu gentium*), argument du consensus des nations, v. **CONSENSUS**; **AUTORITÉ**.

— **Argumentation sur les croyances de l’auditoire**. L’argument *ex concessis* (développe des conclusions à partir de croyances admises de l’auditoire. On ne peut cependant pas dire qu’il suppose un consensus, puisque rien ne dit que celui qui argumente ainsi partage ces croyances, v. **CROYANCES DE L’AUDITOIRE**; **EX DATIS**; **AD HOMINEM**. En ce sens, l’argument *ex concessis* est appelé également *ex datis* (Chenique 1975, p. 322), v. **EX DATIS**.

■ *Ex datis*

- ✦ — Lat. *ex datis*, du lat. *datum*, “don, présent”.
- Argument *ad auditorem*, du lat. *auditor*, “celui qui écoute”, étiquette est utilisée par Schopenhauer ([1864], p. 43).

L’argumentation *ex datis* prend pour données non pas des faits d’expérience, mais ce qui a été admis, “donné”, ou concédé par l’interlocuteur, l’auditoire ou l’adversaire; on raisonne « à partir de ce qui a été accordé » (Chenique 1975, p. 322); l’argumentation *ex datis* est parfois dite *ex concessis* (*ibid.*). Comme l’argumentation *ad hominem*, l’argumentation *ex datis* est fondée sur les croyances de l’auditoire, mais alors que *ad hominem* exploite ces croyances à des fins de réfutation, *ex datis* l’exploite à des fins de confirmation. Si la connaissance du caractère de l’auditoire est si importante pour la rhétorique argumentative, c’est en particulier parce qu’elle lui fournit un grand réservoir de prémisses *ex datis*, v. **ÉTHOS** (IV).

Si le cadre de l’échange n’admet pas la révision des croyances, ces données ne peuvent pas être remises en question, et les conclusions qu’elles permettent d’atteindre sont irréfutables par le partenaire, dans le cadre de cette discussion. Sur ces données, l’argument conclut positivement : “d’ailleurs, tu le dis toi-même!”. Soit la question : “faut-il intervenir militairement en Syldavie?” :

*Vous admettez que les troupes Syldaves sont mal formées et qu’elles risquent d’être dépassées par les événements (A), et que les troubles en Syldavie peuvent s’étendre à la région existe (B). Nous sommes d’accord que cette extension menacerait notre sécurité (C); et personne ne nie que nous devons intervenir si notre sécurité est menacée (D). Donc, vous êtes d’accord avec moi, venez nous rejoindre, rangez-vous donc dans le camp des gens qui sont en faveur de notre présence en Syldavie. v. **AD HOMINEM**.*

Cette stratégie d'argumentation a quelque chose à voir avec l'aveu ; c'est une maïeutique : elle fait accoucher une personne de la vérité de ses croyances, de la conclusion qu'elle n'ose pas, ou qu'il est incapable de formuler parce qu'elle ne maîtrise pas l'art de combiner les énoncés pour en tirer les inférences nécessaires.

L'argument *ex concessis* peut être délicat à manier, car, par ambiguïté ou confusion entretenue entre le locuteur et l'énonciateur, on peut attribuer au locuteur des croyances qu'il ne manie qu'*ex concessis*. Le risque est bien repéré dans le domaine de l'argumentation religieuse ; un auteur qui se présente comme orthodoxe ayant entrepris de réfuter les hérétiques peut dissimuler son accord avec les thèses qu'il combat en prétendant ne les manipuler qu'*ex concessis*.

En philosophie, Kant a proposé une distinction entre connaissance *ex datis* fondée sur l'expérience, et connaissance *ex principiis* déduite des premiers principes. L'histoire est le prototype de connaissance *ex datis*, la philosophie et les mathématiques les prototypes de connaissance *ex principiis* ; la connaissance *ex datis* ne serait qu'une compilation de données. Dans le prolongement de l'acception kantienne, on pourrait penser que l'argumentation *ex datis* repose sur des données d'expérience, "sur le fond, sur les choses elles-mêmes" ; cette interprétation ferait de *ex datis* une sorte d'équivalent de *ad rem*, mais tel n'est pas le cas. L'usage de l'expression *ex datis* en argumentation est distinct de son usage en philosophie.

Critique de l'argumentation *ex datis*

Cette forme d'argumentation appelle deux critiques de principe, une critique *fondationniste* d'une part, et une critique *déontologique*.

Selon les principes fondationnistes, pour être valide, une inférence doit être fondée sur des prémisses vraies, *sur des vérités* relevant d'un savoir absolu ; or les prémisses de l'argumentation *ex datis* reposent seulement *sur des croyances*. Pour cette raison elle est dite fallacieuse : il ne s'agit pas du fait que l'argument soit extérieurement formaté pour ce public, mais du fait, plus fondamental que l'argument ne vaut que pour ce public. Toute argumentation rhétorique est contestable du point de vue fondationniste.

Du point de vue *déontologique*, on remarque que, par opposition à un locuteur qui argumente sur le *vrai* ou sur ce qu'il croit tel, les affirmations correspondant aux *croyances de l'auditoire* ne sont pas nécessairement approuvées et prises en charge par le locuteur lui-même. Lorsque l'orateur est mieux informé que son auditoire, c'est-à-dire, s'il sait que **P** est vrai (ou faux), mais que ses auditeurs croient que **P** est faux (ou vrai) ; s'il dispose d'une information sûre que les auditeurs ignorent ; et s'il se limite à prendre en compte ce que croit l'auditoire, alors, dire qu'il argumente *ex datis*, *ex concessis*, *ad auditorem*... c'est tout simplement dire qu'il ment et manipule son auditoire. **V. CONDITIONS DE DISCUSSION ; MANIPULATION.**

■ Exagération

1. Exagération

Le coup de l'exagération est mentionné par Aristote. Il y a exagération (*deinôsei*) lorsque

« sans avoir montré que la personne a ou non commis l'acte, on amplifie (*auxèsèi*) cet acte. Cela donne l'impression soit que l'accusé n'a pas accompli l'acte quand c'est lui qui amplifie, soit qu'il a commis l'acte, quand c'est l'accusateur. » (*Rhét.*, II, 24, 1401b1-10 ; trad. Chiron, p. 407)

À cette stratégie d'exagération répondent les stratégies d'*euphémisation* ou de *minimisation*, v. STASE.

2. Exagération absurdifante

La manœuvre d'exagération absurdifante est une figure de réfutation connue en rhétorique sous le nom d'*adynaton* : « on utilise dans l'argumentation à la fois hyperbole et apodixoxe pour établir une position par l'exagération de l'absurde de la position contraire » (Molinié 1992, art. *Adynaton*). Elle correspond à une forme de réfutation par l'absurde, poussé jusqu'au ridicule, par exemple en transposant analogiquement les conclusions à d'autres situations :

Pour éviter la récidive, exécutons tous les suspects, pour ne pas avoir d'accidents, laissons les voitures au garage.

Elle peut utiliser des mécanismes de l'argumentation par la pente glissante :

Tu veux manger végétarien, pas de problème, mange de la salade, va brouter la pelouse.

Soit la question "faut-il juger les criminels psychopathes juridiquement irresponsables", autrement dit "les fous"?. Le rejet de la proposition "il faut juger les fous", a la même structure que la pente glissante, une invitation à "ne pas s'arrêter en si bon chemin" :

« Jugeons tous les actes criminels. Quel que soit le niveau de conscience de l'auteur. Et pourquoi pas un chien ? L'actualité fournit une tragique occasion de faire encore progresser la justice. [...] Et pourquoi le cyclone qui a récemment ravagé les Antilles, faisant plusieurs victimes et d'immenses dégâts matériels, échapperait-il aux foudres de la justice ? »

L. M. Horeau, « Flagrants délinquants »,
Le Canard Enchaîné, 29 août 2007, p. 1.

C'est une manœuvre de destruction du discours qui ridiculise la position adverse en généralisant son raisonnement à d'autres situations inappropriées.

V. PENTE GLISSANTE ; ABSURDE ; RIRE.

■ Exemple, arg.

Le mot *exemple* a deux sens :

1. **Manière d'être ou de faire digne d'être imitée.** Ce sens est celui de *donner, prendre en exemple, suivre l'exemple*.

2. **Un item quelconque** d'une série d'éléments équivalents, un cas parmi d'autres. Un exemple est un spécimen, un cas quelconque.

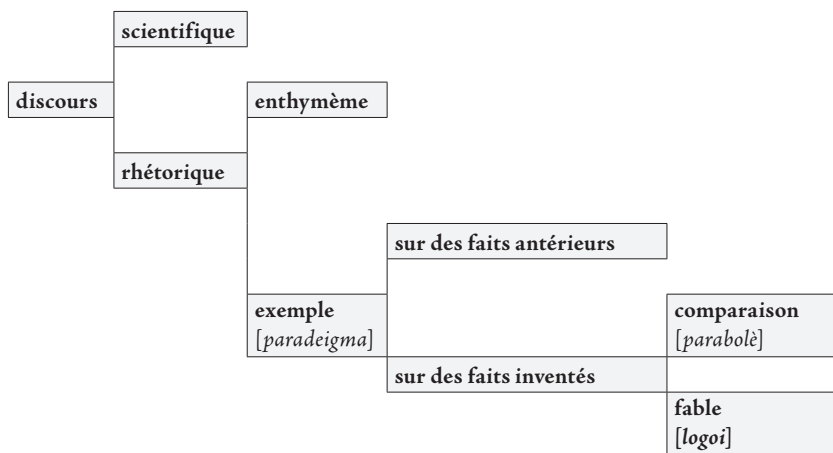
Le mot *exemplaire*, en tant qu'adjectif a le premier sens (*un comportement exemplaire*), et en tant que substantif, le second (*le second exemplaire a disparu*).

Outre les formes spécifiques d'argumentation décrites ci-dessous, plusieurs formes d'argumentation sont liées à l'exemple : V. *EXEMPLUM* ; *IMITATION*, *PARANGONS* ET *MODÈLES* ; AB *EXEMPLO*.

1. L'exemple dans le système rhétorique aristotélicien

Dans une version du système rhétorique aristotélicien, *induction* et *syllogisme* sont les instruments du discours scientifique, *exemple* et *enthymème* ceux du discours rhétorique (*Rhét.*, II, 20, 1393a22 ; trad. Chiron, p. 357). Les exemples [*paradeigma*] sont de plusieurs types :

« Une espèce d'exemple consiste à raconter des événements qui se sont produits dans le passé, l'autre à inventer soi-même. Dans cette dernière espèce, on distingue la comparaison [*parabolè*], et les fables [*logoï*]. » (*Rhét.*, II, 20, 1393a20-1393b1 ; trad. Chiron, p. 357-358)



L'argumentation par l'exemple fondé sur des faits réels passés est illustrée par une forme d'induction aboutissant à la conclusion « il faut se préparer à combattre

contre le Grand Roi et ne pas le laisser faire main basse sur l'Égypte », sur la base de deux expériences passées fâcheuses pour les Grecs :

« Dans le passé, Darius ne passa pas en Grèce avant de s'être emparé de l'Égypte. Quand il l'eut prise, il traversa ; Xerxès à son tour ne lança pas son offensive avant d'avoir pris l'Égypte. Quand il l'eut prise, il traversa. » (*Rhét.*, II, 20, 1393a30-b5 ; trad. Chiron, p. 357-358)

Il ne s'agit pas d'induction, dans le mesure où le but n'est pas d'établir une loi générale *“tous les conquérants qui s'emparent de l'Égypte passent ensuite en Europe”*. Le raisonnement est orienté vers une action particulière, *“attaquons préventivement le Grand Roi”*. On est peut-être proche du raisonnement à deux termes, v. RAISONNEMENT À DEUX TERMES.

Comparaison — Aristote donne comme exemple de « parabole » une analogie, tirée des discours de Socrate, contre le tirage au sort des magistrats, comme si on tirait au sort les athlètes ou, « parmi les matelots, celui qui doit tenir le gouvernail [...] et non le plus compétent » (*Rhét.*, II, 20, 1393b5-25 ; trad. Chiron, p. 359). v. ANALOGIE (IV).
Fable — Aristote donne comme exemple la fable du cheval qui voulait se venger du cerf, et, ce faisant, s'est rendu esclave de l'homme, avec une application aux anciens sauveurs de la patrie qui se transforment en tyrans (*Rhét.*, II, 20, 1393a30 ; trad. Chiron, p. 359-360 ; voir La Fontaine, « Le cheval s'étant voulu venger du cerf », *Fables*, Livre 4, 13). v. EXEMPLUM.

2. Argumentation sur l'exemple quelconque

L'argumentation par l'exemple quelconque correspond à une généralisation (induction) opérée à partir d'un seul cas particulier ; l'argumentation opère dans le sens “un (individu) → tous (les individus de la même classe, du même nom...)” :

ce cygne est noir → les cygnes sont noirs

alors qu'il est seulement possible de conclure :

ce cygne est noir → certains cygnes sont noirs

Cette forme d'induction correspond à la réciproque de l'instanciation d'une universelle, toujours valide :

les cygnes sont noirs → ce cygne est noir

C'est une forme de généralisation hâtive, effectuée sur la base d'un seul cas, ou d'un nombre de cas relativement petit. Il peut s'agir également d'un raisonnement à deux termes, v. INDUCTION ; RAISONNEMENT À DEUX TERMES.

Le récit *inductif* procède à partir d'une anecdote : “les possesseurs de téléphone portables sont insupportables. L'autre jour je faisais du camping...” — suit une anecdote soulignant le comportement détestable d'un utilisateur de téléphone portable et généralisant sur ce cas. En termes aristotéliens, on dira que le procédé tient de l'induction, de l'exemple fondé sur un fait passé réel ainsi que de la fable.

3. Argumentation sur l'exemple générique ou ecthèse

Un *exemplaire générique* est un être dans lequel se manifestent clairement toutes les propriétés du genre auquel il appartient ; il est un prototype du genre, il incarne le genre au plus près, v. CATÉGORIE ; ANALOGIE. L'argumentation sur l'*exemple générique* s'appuie sur un tel exemplaire pour en tirer des conclusions sur tous les individus appartenant à ce même genre, et sur le genre lui-même.

« L'exemple générique consiste en l'explication des raisons de la validité d'une assertion par la réalisation d'opérations ou de transformations sur un objet présent, non pour lui-même, mais en tant que représentant caractéristique d'une classe. » (Balacheff 1999, p. 207)

Le procédé est également connu sous le nom d'*ecthèse* :

« Technique de démonstration utilisée surtout en géométrie euclidienne : pour établir un théorème, vous raisonnez sur une *figure singulière*. Votre inférence est correcte si elle ne fait pas état des *caractères propres à la figure tracée* mais uniquement de *ceux qu'elle partage avec toutes les figures de son espèce*. » (Vax 1982, art. *Ecthèse*)

4. Exemple générique ou exemple quelconque ?

L'argumentation par l'exemple est une extrapolation légitime s'il s'agit d'un *exemple générique*. Dans les termes de la théorie des catégories, l'induction opérée à partir d'un seul trait est valide s'il s'agit d'un *trait générique*. Si on se pose la question du nombre des ailes des corbeaux, il suffit d'observer attentivement un individu corbeau, pris au hasard. En revanche, si on se pose la question du poids moyen d'un corbeau, la même procédure appliquée à partir d'un exemplaire quelconque est absurde : « *ce corbeau pris au hasard pèse 322 g. Donc le poids moyen d'un corbeau est de 322 g* ».

Comme dans bien des cas on ne sait pas si le trait est essentiel ou accidentel, cette distinction est exploitée comme une ressource argumentative. Le proposant considère que la généralisation est valide, car elle se fait sur un trait caractérisant l'être en question de façon univoque. L'opposant rétorque que sa généralisation n'est pas valide, car elle repose non pas sur un trait essentiel, mais sur un trait accidentel.

V. TAXINOMIE ET CATÉGORIE ; ACCIDENT.

Une argumentation développée à partir des données fournies par un seul squelette d'animal appartenant à une espèce disparue fournit une foule de connaissances certaines sur cette espèce.

1. *La question : L'homme de Néandertal est-il notre ancêtre ou une espèce différente de la nôtre ?*

« Les conceptions des savants concernant les Néandertaliens ont connu plusieurs avatars. »

Göran Burenhult, « Vers Homo Sapiens », *Les premiers hommes*, préface de Yves Coppens, Paris, Bordas, 1994, p. 67.

2. *Le Néandertalien est d'une espèce différente de la nôtre.*

« Il est évident depuis longtemps que l'apparence physique de l'homme de Néandertal – et surtout celui d'Europe – était très différente de la nôtre. » (*Ibid.*, p. 66)

« Malgré ces différences physiques, on a longtemps considéré les Néandertaliens comme des ancêtres directs de l'homme actuel. Ce n'est qu'à la suite des travaux du paléontologue français Marcellin Boule que l'on a jugé ces différences trop importantes pour qu'il en soit ainsi. » (*Ibid.*, p. 67)

3. *Le Néandertalien de Marcellin Boule :*

« À partir de 1911, le paléoanthropologue Marcellin Boule publie une étude détaillée du squelette. Il en a bâti une image qui a conditionné la perception populaire de l'homme de Néandertal pendant plus de trente ans. Ses interprétations sont fortement influencées par les idées de son époque concernant cet hominidé disparu. Il le décrit comme une sorte d'homme des cavernes sauvage et brutal, se déplaçant en traînant les pieds et n'arrivant pas à marcher redressé.

Marcellin Boule décrit un néandertalien doté d'un crâne aplati, la colonne vertébrale courbée (comme chez les gorilles), les membres inférieurs semi-fléchis et un gros orteil divergent. Cette description correspond bien avec les idées de l'époque sur l'évolution humaine. »

Wikipedia, art. Marcellin Boule : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Marcellin_Boule], consulté le 20 septembre 2013.

4. *Mais ce Néanderthalien était arthritique :*

« Marcellin Boule [avait], en 1913, exagéré ses différences avec nous, ne réalisant pas que le squelette qu'il étudiait – le “Vieil Homme” de la Chapelle aux Saints (Corrèze) – était déformé par l'arthrite, comme le démontrèrent W. Strauss et A. J. E. Cave en 1952. »

Göran Burenhult, *ibid.*, p. 67.

« Jean-Louis Heim décrit le sujet comme gravement handicapé, l'individu souffrait entre autres d'une déformation de la hanche gauche (épiphysiolysie ou plutôt traumatisme), d'un écrasement du doigt du pied, d'une arthrite sévère dans les vertèbres cervicales, d'une côte brisée, du rétrécissement des canaux de conjugaison par où passent les nerfs rachidiens. »

Wikipedia, art. Marcellin Boule, *ibid.*

5. Conclusion : Notre cousin de Néandertal

« Aujourd'hui on les considère plutôt comme des cousins que comme des ancêtres, bien qu'ils nous ressemblent beaucoup sous de nombreux aspects. »

Göran Burenhult, *ibid.*

S'il veut reconstruire le système d'une langue, le linguiste doit s'assurer que son informateur n'est pas bègue ou affecté d'un autre défaut de langage.

5. Exemplification, ou illustration

L'exemple générique fonctionne comme base de l'abduction qui aboutit à l'affirmation d'une règle ou d'une régularité. On est dans un processus de *généralisation*. Inversement, l'exemple illustratif fonctionne selon un processus de *spécification* d'un discours général, portant sur une classe de cas ou d'individus. L'argumentateur part d'un discours théorique, et montre sur un individu ou sur un cas concrets que ce discours peut lui être appliqué, qu'il est capable de *rendre compte* de ce cas.

Un oiseau migrateur est un oiseau qui... Ainsi, l'hirondelle...

L'illustration fonctionne comme un processus explicatif. La règle est posée, sa validité est hors de cause, l'exemple consiste en une « illustration » pédagogique :

« L'illustration a pour rôle de renforcer l'adhésion à une règle connue et admise, en fournissant des cas particuliers qui éclairent l'énoncé général, montrent l'intérêt de celui-ci par la variété des applications possibles, augmentent sa présence dans la conscience. » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 481)

Mais la technique de l'exemple illustratif n'est pas uniquement pédagogique : elle est le moyen par lequel une argumentation *a priori* rejoint le monde réel. L'exemple illustratif montre que la théorie n'est au moins, pas détruite par le premier exemple venu (voir *infra*, § 6). En outre, si l'exemple choisi est (présenté comme) générique du phénomène envisagé, elle permet de s'épargner le travail harassant et périlleux de vérification sur un grand nombre de cas.

6. Réfutation par le contre-exemple (arg. *in contrarium*)

Un exemple ne permet pas d'établir une loi générale, mais suffit pour réfuter une généralisation. L'argumentation par le contre-exemple constitue le procédé standard de réfutation des propositions générales "*tous les A sont B*" : on réfute cette affirmation en montrant un **A** qui n'est pas **B**. Cette stratégie est parfaitement opératoire en langue ordinaire, v. CONTRAIRES.

■ Exemplum

1. Le genre prédicatif

Les genres rhétoriques classiques, le *délibératif*, le *judiciaire*, l'*épidictique*, ont tous trait à la vie civile. La rhétorique religieuse chrétienne a développé à travers un genre nouveau, la *prédication*, où la persuasion est mise au service de la foi religieuse.

Prédication est le nom d'action associé au verbe *prêcher*, et au substantif *prêcheur* ; il n'a pas été atteint par les orientations péjoratives parfois associées à ces deux mots dans l'usage contemporain. Il est homonyme du mot *prédication* utilisé en grammaire et en logique pour désigner l'opération par laquelle on associe un *prédicat* (un groupe verbal) à un sujet.

La *prédication* est un genre argumentatif qui entre pleinement dans la définition que Perelman et Olbrechts-Tyteca donnent de l'argumentation ; elle vise à « provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on propose à leur assentiment » ([1958], p. 5), les thèses sont ici des croyances qui sont articles de foi du point de vue du prédicateur. Si l'auditoire est composé de fidèles, par la prédication leur pasteur assure leur formation permanente et *accroît* l'adhésion de leur âme à la croyance qu'on leur prêche. Si l'auditoire est composé d'incroyants, par la prédication le missionnaire *provoque* l'adhésion de leur âme à ces mêmes croyances. Si l'auditoire est composé d'hérétiques en position de force, la rhétorique doit faire place à la dialectique.

Les contenus de foi catholique sont donnés par les *Écritures saintes*, commentées par les Autorités que sont les Pères de l'église. Ces contenus sont articulés et appliqués dans les sermons au moyen de diverses techniques de la parole, qui se sont affirmées dans une tension parfois polémique entre appel dialectique à la raison et enthousiasme rhétorique de la foi, v. FOI.

2. L'exemplum

L'*exemplum* (plur. *exempla*) est un instrument de prédication qui s'est particulièrement développé par les ordres mendiants, dominicains et franciscains, à partir du début du XIII^e siècle. Structuellement, l'*exemplum* est une forme de récit, exploitant les ressources de la fable. Le genre est légitimé par l'exemple même du Christ qui a prêché par paraboles. Les *exempla* présentent des modèles et d'action, à suivre ou à éviter.

L'*exemplum* est « un récit bref donné comme véridique et destiné à être inséré dans un discours (en général un sermon) pour convaincre un auditoire par une leçon salutaire » (Brémond et al. 1982, p. 37-38). Brémond distingue deux formes d'*exempla* : — *exemplum* métaphorique : « le récit ne cite plus alors un échantillon de la règle, mais un fait qui lui ressemble » :

« Le hérissou, dit-on, quand il entre dans un jardin, se charge de pommes qu'il fixe sur ses piquants. Mais quand le jardinier arrive, et qu'il veut fuir, sa charge l'en empêche, et c'est ainsi qu'il se fait prendre avec ses pommes. [...] C'est ce qui arrive au malheureux pécheur qui se fait prendre à la mort avec la charge de ses péchés. »

Humbert de Romans, *Le don de crainte ou l'Abondance des exemples*, rédigé entre 1263 et 1277, trad. du latin par Christine Boyer, postface de Jacques Berlioz, Lyon, PUL, 2003, p. 116.

— *exemplum* métonymique, où le fait est donné comme vraisemblable. Il y a alors une certaine identité de statut entre les héros de l'anecdote et les destinataires de l'exhortation. On présente aux riches la parabole du mauvais riche, aux logiciens un de leurs collègues tourmenté en enfer pour ses péchés, c'est-à-dire ses sophismes.

L'exemplum suivant traite du destin des âmes après la mort, et particulièrement du purgatoire. La leçon qu'il contient est une « dénonciation chrétienne de la vaine érudition païenne » (Boureau, voir infra, p. 94), et un appel à la conversion des logiciens à une vie religieuse.

« Troisièmement, pour notre édification, il peut être utile de nous faire savoir qu'une lourde peine est infligée aux pécheurs, au terme de leur vie. C'est ce qui se produisit à Paris, selon le Chantre parisien, (= Pierre le Chantre). Maître Silo pria instamment un de ses collègues, fort malade, de venir lui rendre visite après sa mort et de lui faire part de son sort. L'homme lui apparut quelques jours après, avec un manteau de parchemin couvert d'inscriptions sophistiques et entièrement fourré de flammes. Le maître lui demanda qui il était; il répondit : « je suis bien celui qui t'a promis sa visite. » Interrogé sur le sort qu'il subissait, il dit « *Ce manteau me pèse et m'opprime plus qu'une tour; on me le fait porter pour la vaine gloire que j'ai retirée des sophismes; les flammes dont il est fourré représentent les fourrures délicieuses et variées que je portais, et cette flamme me torture et me brûle.* » Et comme le maître trouvait cette peine légère, le défunt lui dit de tendre la main pour éprouver la légèreté de la peine. Sur sa main tendue, l'homme fit tomber une goutte de sueur qui perça la main du maître aussi vite qu'une flèche. Le maître éprouva un tourment extraordinaire et l'homme lui dit : « il en va ainsi de tout mon être. » Effrayé de la dureté de ce châtiment, le maître décida de quitter le siècle et d'entrer en religion; et le matin, devant ses étudiants rassemblés, il composa ces vers :

*Aux grenouilles, j'abandonne le coassement
Aux corbeaux, le croassement
Aux vains la vanité; j'attache mon sort
A une logique qui ne craigne pas le "donc" conclusif de la mort.*

Et, quittant le siècle, il se réfugia dans la religion. »

Extrait de Jacques de Voragine, *La légende dorée* (rédigé vers 1260), texte présenté par Alain Boureau, *Prêcher d'exemples. Récits de prédicateurs au Moyen Âge*, J.-C. Schmitt éd., Paris, Stock, 1985, p. 7.

La pratique de l'*exemplum* dépasse le domaine strictement religieux : *La Dent d'or* de Fontenelle constitue un *exemplum* métonymique illustrant la démarche fallacieuse consistant à trouver la cause d'un fait qui n'existe pas, v. CAUSALITÉ (II).

■ Explication

En épistémologie, l'explication est définie par ses caractéristiques conceptuelles, dépendant des domaines scientifiques concernés.

Dans la langue courante, les mots "*expliquer*" et "*explication*" renvoient à des scénarios, à des types de discours et d'interactions extrêmement divers. Par l'analyse des *accounts* (justifications, explications), l'ethnométhodologie se propose de saisir l'intelligibilité des actions et des interactions ordinaires.

La *linguistique textuelle* fait de la séquence explicative un des types de séquences de base (Adam 1996, p. 33), généralement en opposition avec la narration, la description et l'argumentation. Les relations entre types sont complexes : l'argumentation justificative (vs délibérative) explique une décision en termes de bonnes raisons.

1. Structure conceptuelle du discours explicatif

Du point de vue conceptuel, le discours explicatif s'attache à caractériser la relation entre phénomène à expliquer (*explanandum*) et phénomène expliquant (*explanans*). L'explication est une abduction, v. ABDUCTION. On distingue :

— L'explication *causale*, qui permet la prédiction et l'action :

« Arc-en-ciel : Phénomène météorologique lumineux [...] qui est produit par la réfraction, la réflexion et la dispersion des radiations colorées composant la lumière blanche (du Soleil) par des gouttes d'eau. » (PR, art. Arc-en-ciel)

— L'explication *fonctionnelle* :

- Pourquoi le cœur bat-il? — Pour faire circuler le sang
- Pourquoi la religion? — Pour assurer la cohésion sociale
- Pourquoi les oranges ont-elles des tranches et le chocolat des carreaux?
- Pour être plus commodément divisées entre les enfants

— L'explication *intentionnelle* : "Il a tué pour voler". v. MOBILES ET MOTIFS.

La structure conceptuelle du discours explicatif en sciences dépend étroitement des définitions et des opérations réglant le domaine considéré : on explique *en histoire*, *en linguistique*, *en physique*, *en mathématiques*. Elle dépend en outre de la personne à qui l'on s'adresse : l'explication donnée à l'élève débutant n'est pas identique à celle que l'on donne au collègue.

2. Explications ordinaires

Expliquer : le mot et ses usages — Les actants du verbe *expliquer* sont des locuteurs

humains (**L1**, **L2**...), qui, par des discours renvoient au discours explicatif (*explanans*) (**S**) ou au phénomène à expliquer (*explanandum*) (**M**).

— L'explication est désignée comme une séquence interactionnelle tendant à la dispute dans "**L1** et **L2** s'expliquent (au sujet de **M**)" : "*Viens, on va s'expliquer tous les deux*" est une ouverture d'interaction animée, voire violente.

— C'est une séquence interactionnelle conceptuelle dans "**L1** explique **M** à **L2**".

— C'est une séquence monologique conceptuelle avec effacement des traces d'énonciation dans "**S** explique **M** (**S** s'explique par **M**)".

Le tout se combine : "**L1** affirme à **L2** que **S** explique **M**".

Dans l'usage ordinaire, le mot *explication* désigne des segments de discours ou des séquences interactives succédant à des questions de nature extrêmement diverses, produites par quelqu'un

— qui n'a pas *compris* quelque chose :

"explique-moi le sens de ce mot" : demande de définition, de paraphrase, de traduction ou d'interprétation ;

"explique-moi ce qui s'est passé" : demande de récit ;

"explique-moi pourquoi la lune change de forme apparente" : demande de théorie, de schémas et d'images.

— ou qui ne sait pas *comment faire* :

"Explique-moi comment ça marche" : demande de produire une notice explicative, un mode d'emploi, une démonstration pratique ; la structure de l'explication fournie sera aussi diverse que le type d'activité en cause.

La question de l'unicité du concept d'explication se pose donc, ainsi que celle des discours explicatifs et de l'activité interactionnelle appelée *explication*. Le besoin d'explication naît d'un blocage, dans le sentiment de surprise (nouveau, anomalie). Compte comme explication tout ce qui fait disparaître cette surprise.

En ethnométhodologie — L'ethnométhodologie (Garfinkel 1967) accorde une importance centrale à l'analyse des explications (*to account* : "s'expliquer, expliquer que, (se) justifier, donner des raisons") dans les interactions ordinaires, et cela à deux niveaux. D'une part, au niveau de l'explication *explicite* [*overt explanation*] « par laquelle les acteurs sociaux rendent compte de ce qu'ils sont en train de faire en termes de raisons, de motifs ou de causes » (Heritage 1987, p. 26). D'autre part à un second niveau, *implicite*, ce même genre d'*accounts*, d'explications, est « inscrit dans l'action et l'interaction sociale » (*ibid.*) où il assure en flux continu l'*intelligibilité mutuelle* des actions, sur fond d'un ensemble de scripts d'actions, d'attentes sociales ou de normes morales pratiques. Ces explications sont dites *situées* dans la mesure où elles font intervenir des considérations relevant de contextes particuliers.

Du point de vue de l'*analyse conversationnelle*, les explications ou justifications "ouvertes" interviennent en particulier comme *réparations*, lorsqu'un premier tour de parole est suivi d'une suite non préférée, par exemple lorsqu'une invitation est refusée,

le refus est accompagné d'une justification ("je ne pourrai pas venir, j'ai du travail"). Ce genre d'explication ou de bonne raison est exigé par une norme sociale, comme on peut le voir par le tour conflictuel pris par l'interaction lorsque l'explication n'est pas fournie (Pomerantz 1984).

Séquence explicative — On dit souvent que la séquence explicative est initiée par la question "*Pourquoi les choses sont-elles ainsi ?*", mais on peut remonter bien en amont, en s'intéressant à l'émergence de la demande d'explication. On définit alors l'explication de manière générale comme une activité cognitive, langagière, interactionnelle, déclenchée par le sentiment ou l'expression d'un doute, d'une ignorance, d'un trouble dans le cours normal de l'action, ou d'un simple malaise intellectuel, d'un « mental discomfort » (Wittgenstein 1974, p. 26). L'explication est ce discours ou cette interaction qui satisfait un besoin cognitif, apaise un doute et produisent un sentiment de *compréhension* et d'*intercompréhension*.

Le processus interactionnel d'explication à contenu cognitif peut être schématisé comme une succession de stades, où le succès de l'acte d'explication est conditionné par une demande et une ratification venues du profane.

- (i) L₁ a un doute, une inquiétude, un blocage... au sujet de M.
- (ii) L₁ demande une explication auprès de L₂.
- (iii) L₂ fournit l'explication.
- (iv) L₁ ratifie cette explication.

Selon ce schéma, l'explication est un acte de discours subordonné à un acte principal qui est la demande d'explication. Dans le cadre scolaire, il est possible que l'explication scolaire soit produite directement, sans être appuyée sur une demande d'explication.

4. Explication et argumentation

L'explication est du côté de l'argumentation justificative, v. DÉLIBÉRATION ET JUSTIFICATION. Explication et argumentation sont également déclenchées par le doute, et il s'agit dans les deux cas d'une relation entre deux discours. L'argumentation monologique relie un *argument* et une *conclusion*, l'explication un *explanans* et un *explanandum*.

Dans l'exposé argumentatif, l'argument est donné comme assuré, le doute porte sur le conséquent, la conclusion ; mais dans la recherche d'argument, c'est l'inverse, comme dans l'explication, où l'*explanandum* qui est avéré et l'*explanans* qui est à trouver. Les mêmes lois de passage peuvent assurer la connexion. Les liens causaux sont exploités dans l'explication comme dans l'argumentation (par exemple dans l'argumentation par les conséquences, "*vendons le haschisch en pharmacie, ça ruinera les trafiquants et les recettes de TVA renfloueront les caisses de l'État*"); les liens fonctionnels servent à justifier des actions ("*je vais inventer une nouvelle religion, ça créera du lien social*"); et les motifs sont autant de bonnes raisons ("*je vais l'assassiner pour prendre son argent*"). En outre, des séquences argumentatives peuvent survenir dans le processus explicatif, s'il se produit un conflit entre les explications proposées.

L'opposition argumentation / explication peut comporter un enjeu argumentatif. L'interaction explicative suppose une répartition inégalitaire des rôles *profane ignorant* en position basse / *expert*, en position haute. En situation d'argumentation, les rôles de *proposant* et d'*opposant* sont égalitaires ("expliquer à *qn*" vs "*argumenter avec ou contre qn*"). La question "*pourquoi?*" peut introduire une mise en cause d'une opinion, d'un comportement, et une demande d'explication au sens de justification. Elle compte donc parmi les actes de mise en question susceptibles d'ouvrir une *situation argumentative*, où les participants discutent d'égal à égal. Mais le destinataire de cette question peut reformater cette situation comme une *situation explicative* où les rapports de place sont asymétriques, ce qui lui permet de capter la position haute : "*attends, je vais t'expliquer!*". Le changement de cadrage lorsqu'on passe d'un destinataire profane à un destinataire expert s'accompagne d'un passage de l'explication à l'argumentation.

■ Expression

Le terme *expression* est utilisé dans la théorie aristotélicienne des fallacies dans quatre acceptions bien distinctes. Les deux premières viennent de la *Rhétorique*, les deux dernières des *Réfutations sophistiques*.

1. Pseudo-déduction

Un discours est dit *fallacieux par l'expression* lorsqu'il a une forme démonstrative sans avoir rien de démonstratif. Il peut prendre cette forme par exemple grâce à la présence d'un connecteur conclusif, "*A donc B*". S'il n'y a aucun lien entre les segments A et B reliés par ce connecteur, on a un enthymème apparent, fallacieux par la forme de l'expression. On énonce une conclusion « sans pour autant avoir opéré une véritable déduction » (*Rhét.*, II, 24, 1401a1; trad. Chiron, p. 404), sans qu'il y ait eu une réelle argumentation. On trouve d'abondants exemples de ce type dans *Candide* de Voltaire ainsi que dans les dissertations bardées de connecteurs, dont l'élève espère qu'ils vont bien finir par produire une argumentation.

[Après le tremblement de terre qui a ravagé Lisbonne]

« Quelques citoyens secourus par eux, leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait après un tel désastre : il est vrai que le repas était triste, les convives arrosaient leur pain de leurs larmes ; mais Pangloss les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement : "Car dit-il tout ceci est ce qu'il y a de mieux. Car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs. Car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont. Car tout est bien". »

Voltaire, *Candide, ou l'Optimisme*, Paris, La Sirène, 1759, p. 37.

L'étiquette de "déduction incomplète" parfois utilisée pour désigner cette fallacie ne doit pas être confondue avec l'énumération incomplète, qui rend invalide une argumentation au cas par cas. **V. CAS PAR CAS.**

2. Homonymie

On parle également de fallacie d'expression pour désigner le paralogisme par homonymie, **V. HOMONYMIE.**

3. Paralogismes liés au langage

Dans les *Réfutations sophistiques*, la catégorie des paralogismes dits « d'expression » est un terme couvrant, qui regroupe les six paralogismes « liés au langage » : 1. Homonymie, 2. Amphibolie, 3. Composition et 4. Division, 5. Accentuation, 6. Expression, **V. FALLACIEUX (III) : ARISTOTE.**

4. Expression fallacieuse [*Misleading expression*]

Dans les *Réfutations sophistiques*, la fallacie de "forme de l'expression" est aussi appelée fallacie de « forme du discours » (RS, note Tricot, p. 95) ; on trouve également l'étiquette de "figure du discours", étiquette qui risque d'introduire des confusions redoutables. La fallacie de *forme de l'expression* correspond exactement aux phénomènes que la philosophie analytique discute sous l'intitulé général de *misleading expressions*, "expressions fallacieuses". Par exemple, Ryle considère qu'un énoncé comme "Jones déteste l'idée d'aller à l'hôpital" « suggère qu'il y a un objet dans le monde qui est la référence de l'expression "l'idée d'aller à l'hôpital" » c'est-à-dire qu'il induit la croyance en l'existence « des "idées", "conceptions", "pensées" ou "jugements" » (Ryle [1932], p. 14). Or Ryle considère que ces entités sont des êtres factices, et l'énoncé doit être réécrit sous la forme qui correspond à sa réalité sémantique-ontologique, "Jones est bouleversé [*feels distressed*] quand il pense à ce qui va lui arriver s'il va à l'hôpital", qui ne contiendrait aucune référence à des entités fallacieuses comme "l'idée d'aller à l'hôpital" (*ibid.*).

Les expressions fallacieuses sont des mots ou des expressions qui engendrent des problèmes inexistants, ou des expressions superficiellement analogues, mais dont la structure sémantique est très différente, par exemple :

— Selon l'analyse d'Austin ([1962]), énoncés *descriptifs* et énoncés *performatifs* ont la même structure grammaticale de surface, alors que leurs formes de signification sont très différentes : les premiers renvoient à des états du monde, alors que les seconds produisent la réalité qu'ils désignent, **V. INTERPRÉTATION.**

— Les énoncés "le sentier est pierreux et pentu" et "le drapeau est rouge et noir" sont syntaxiquement analogues, mais on peut inférer du premier que "le sentier est pierreux" et que "le sentier est pentu", alors qu'on ne peut pas inférer du second que "le drapeau est rouge" et que "le drapeau est noir". Les fallacies de composition et division

peuvent être considérées comme un cas particulier d'expression fallacieuse par la forme de l'expression, v. COMPOSITION ET DIVISION.

— Par la similitude des formes linguistiques, on peut être entraîné à attribuer à un mot une catégorie qui n'est pas la sienne. Par exemple, *souffrir* et *courir* sont des verbes fondamentalement intransitifs ; on pourrait donc penser que *souffrir* exprime une action, comme *courir*. L'argumentation fondée sur les dérivés peut également être critiquée comme fallacie d'expression, v. DÉRIVÉS. Les fallacies substantielles sont de tels "faux concepts", v. FALLACIEUX (II).



■ Fallacies comme péchés de langue

À l'époque contemporaine, la théorie des fallacies se réclame d'une exigence de vérité et de rationalité et affiche une défiance de principe vis-à-vis de la parole, vectrice d'erreur et de tromperie, v. FALLACIES ; CRITIQUE ET RATIONALITÉS ; ÉVALUATION ; NORME. D'autres cultures donnaient d'autres fondements à la critique de la parole ; dans un ouvrage riche d'enseignements où elles font l'histoire des *Péchés de la langue* au Moyen Âge, Casagrande et Vecchio (1991) montrent le lien de la parole au *péché*. Il ne s'agit pas alors d'établir les normes d'un discours *rationnel*, mais d'un discours sans *péché*, *impeccable*, sinon "saint". La faute s'est déplacée : ce qui était déclaré *peccamineux* au nom de la religion est considéré comme *fallacieux*, *sophistique* ou *paralogique* au nom de la rationalité. Qu'il s'agisse de *péché* ou de *fallacie*, de faire son salut ou de se comporter rationnellement, il s'agit toujours de normer les comportements verbaux, d'inciter à la maîtrise de sa langue ou de sa plume. Rapprocher la théorie des fallacies de celle des péchés de la langue n'est pas commettre le *péché de derisio*, ni envers l'une ni envers l'autre. Ce rapprochement permet au contraire de montrer l'enracinement anthropologique de la *critique du discours*.

Casagrande et Vecchio synthétisent les données des différents traités médiévaux en une liste de quatorze péchés. Cette liste peut être largement interprétée en termes de comportements argumentatifs interactionnels fallacieux. Le nom latin des péchés figure entre parenthèses. Ces péchés-fallacies tendent à réguler l'interaction, dans un contexte religieux où la dissymétrie des places et la valorisation de l'autorité occupent une place centrale, v. POLITESSE ARGUMENTATIVE.

(1) **Mensonge** (*mendacium*) — Le mensonge, en tant que parole disant le faux à quelqu'un qui n'a pas les moyens d'accéder à la vérité correspond à une violation du

principe de coopération dans le système de Grice et à un péché dans le système de normes théologiques, v. PRINCIPE DE COOPÉRATION ; MANIPULATION.

(2) **Parjure et faux témoignage** — En rhétorique, le serment et le témoignage, instruments majeurs de manifestation de la vérité, sont considérés comme des preuves non techniques, v. PREUVES NON TECHNIQUES. Leur correspondent les péchés de parjure (*perjurium*), et de faux témoignage (*falsum testimonium*).

(3) Six péchés d'interaction

3.1 Contre les différends

La rivalité, le conflit (*contentio*), la supputation, la discussion (*disputatio*) sont les noms désignant l'activité même de "disputer", d'argumenter, qui est donc considérée comme pécheresse par son essence. C'est le péché des moines intellectuels, sans doute celui d'Abélard. Le passage du peccamineux au fallacieux est explicite dans la *Logique* de Port-Royal (v. FALLACIEUX (iv)) où est condamné l'amour excessif de la dispute, « l'esprit de contradiction », comme sophisme d'amour-propre (nos 6 et 7), trait fondamental du caractère des « contredisan[t]s » (Arnauld et Nicole [1662], p. 270 ; v. FALLACIEUX (iv)). L'exercice du débat est soumis à un impératif moral : la contradiction doit être authentique, et non pas « maligne et envieuse » (*ibid.*) — ou, pour passer à la pathologie judiciaire, querulente.

On discerne ensuite deux familles de péchés de positionnement interactionnel, d'une part, les péchés "envers l'autre", le partenaire avec qui on dispute (§ 3.2) ; et, d'autre part, les péchés commis "envers soi-même", en tant que locuteur (§ 3.3). Dans les deux cas, il s'agit de bannir des traitements illégitimes des partenaires de l'interaction, v. POLITESSE ARGUMENTATIVE.

3.2 Trois sortes de péchés envers le partenaire

Traitement négatif indu : propos blessants (*contumelia*) ou médisance (*detractio*). Ces deux péchés correspondent globalement à la fallacie *ad personam*. On pourrait encore rattacher à cette fallacie la *derisio*, en tant que moquerie méprisante, v. AD PERSONAM.

Traitement négatif sous couvert du positif : c'est le mécanisme de la réfutation par l'évidence à l'œuvre dans l'ironie (*ironia*). Cette intention de blesser l'autre n'est abordée que latéralement dans les théories contemporaines de l'ironie, v. IRONIE.

Traitement positif indu : courtoisie, flatterie (*adulatio*), et même simple éloge (*laudatio*). Ces deux péchés mettent en jeu des mécanismes interactionnels que l'on retrouve dans la fallacie d'autorité *ad verecundiam*, où le locuteur s'humilie indûment devant son partenaire ; par l'*adulatio* et la *laudatio* il l'élève et le pousse à l'orgueil. La logique, la religion, la politesse disent la même chose, v. AD VERECUNDIAM.

3.3 Deux sortes de péchés envers soi-même

Traitement positif indu, en d'autres termes, la vantardise (*iactantia*). Ce péché stigmatise un traitement survalorisé de l'image de soi projetée dans la discussion. Dans la théorie de la politesse, la *iactantia* pèche contre la modestie. Dans la théorie de l'argumentation, c'est une fallacie d'éthos surdimensionné, v. ÉTHOS.

Traitement négatif indu : le péché de celui qui se tait (*taciturnitas*) se rattache à la famille de fallacies de modestie (*verecundia*), dans laquelle le “respect humain” inhibe la parole vraie. v. **MODESTIE**.

(4) Un sophisme d'insoumission, le murmure

Celui qui se plaint, qui grommelle contre l'autorité commet le péché de *murmure* (*murmur*). Parallèlement, celui qui refuse de se plier à la force du meilleur argument alors qu'il n'a pas grand-chose à lui opposer sauf son intime conviction ou son intime sentiment de la justice se rend coupable de fallacie, v. **DISSENSUS** ; **RÈGLES**. L'insoumission est irrationnelle-illégale-peccamineuse.

(5) Le péché d'éloquence

L'éloquence, vue comme abondance de mots, amplification, redite, grossissement est la mère de toutes les fallacies, v. **VERBIAGE**. La même évaluation doit s'appliquer à la parole oiseuse (*vaniloquium*), comme au bavardage (*multiloquium*).

(6) Restent des péchés qu'il est difficile de relier à la problématique des fallacies, peut-être parce qu'ils engagent directement la relation au sacré : l'interdit sur les paroles obscènes (*turpiloquium*) ; la blasphémie (*blasphemia*) et la malédiction (*maledictum*). Tous ces péchés ont cependant une dimension *ad personam*.

La théorie des péchés de la langue est une théorie critique du discours qui prend en compte :

- les problèmes “non techniques” du mensonge ou de l'attestation de la vérité ;
- l'esprit de la discussion ;
- les positionnements interactionnels relatifs des participants.

(7) Les « règles du diable »

La liste des fallacies-péchés ne mentionne pas les violations de règles logiques, comme l'affirmation du conséquent (confusion des conditions nécessaires et suffisantes) ; on pourrait penser que c'est parce que le domaine logique, échappe par nature à la norme religieuse. On trouve cependant dans la tradition musulmane des réflexions du même ordre appliquée aux *paralogismes*, qu'Al-Ghazali considère comme des « règles du diable » (*Bal.* p. 171 ; *Dég.* ; pour autant qu'on puisse en juger à partir d'une traduction problématique). Un *exemplum* médiéval met aussi en enfer le logicien, assimilé au sophiste, v. **EXEMPLUM**.

■ Fallacieux (I) : les mots : *fallacieux, fallace* ; ang. “*fallacy*”

1. Le latin *fallacia*

Étymologiquement, le substantif *fallace* et l'adjectif *fallacieux* viennent du latin *fallacia*, qui désigne une “tromperie”, une “ruse”, pouvant aller jusqu’au “sortilège”. Cette tromperie peut être précisée comme une tromperie verbale dans l'adjectif *fallaciloquus* « qui trompe par des paroles, astucieux » (Gaffiot [1934], art. *Fallaciloquus*). Le verbe correspondant *fallo, fallere* signifie « tromper qn », et selon les contextes, « décevoir les attentes de qn, trahir la parole donnée à l'ennemi, manquer à ses promesses » (*ibid.*, art. *Fallo*). Ces acceptions montrent qu'étymologiquement les *fallacies* relèvent non pas du domaine logique, ou de l'erreur, mais de celui des interactions.

2. Le français *fallacieux, fallace*

En français, l'adjectif *fallacieux* s'applique aussi bien à des discours qu'à des actions non linguistiques : en psychologie on peut parler d'un patient présentant “une identification fallacieuse” pour signaler le caractère illusoire et pernicieux d'un trait de personnalité. Il est dérivé d'une base substantive *fallace*, qui était « encore en usage à l'époque classique » (Rey 1998, art. *Fallacieux*).

Ce substantif *fallace* traduisait normalement le latin *fallacia* pour renvoyer aux treize paralogismes des *Réfutations sophistiques* d'Aristote. Duplex l'utilise ainsi dans sa *Logique* ([1607]) :

« Après avoir traité des erreurs, surprises et fallaces qui proviennent simplement des mots : il reste à discourir de celles qui viennent des choses mesmes, lesquelles sont sept en nombre [suit l'énumération des paralogismes hors du langage]. » ([1607], p. 351)

Mais le mot *fallace* n'appartient pas à son usage courant ; il définit le paralogisme comme un « syllogisme trompeur et captieux » (*ibid.*, p. 337), et utilise généralement les mots « *surprise* » et « *erreur* » pour le désigner.

Le mot se trouve dans Littré, avec la définition « Action de tromper en quelque mauvaise intention » (Littré, art. *Fallace*) et des exemples de Régnier, Froissart et Marot. Il n'appartient plus au vocabulaire français contemporain. Toutefois, Lacan l'ayant utilisé (en jouant sur *fallace* / *phallace*), il semble être encore en usage dans le milieu de la psychanalyse.

3. L'anglais *fallacy*

L'anglais *fallacy* (pl. *fallacies*) est beaucoup plus usité que les mots français *sophisme* ou *paralogisme*. Il présente au moins deux significations :

— d'une part, le sens très général de “croyance erronée, idée fausse” [« a wrong belief: a false or mistaken idea » Webster, art. *Fallacy*];

— d'autre part, il désigne une argumentation ou un raisonnement "invalide", "dont la conclusion ne découle pas des prémisses", et qui peut donc être "trompeur" [« misleading or deceptive »], (*ibid.*).

Le concept de *fallacie* est théorisé dans le cadre de l'étude des conditions de validité des argumentations, v. FALLACIEUX (I). *Fallacy* étant un mot d'une langue ordinaire, rien ne garantit qu'il désigne un ou des domaines stables, fortement connectés, de la réalité, susceptibles de systématisation. Il n'est pas *a priori* évident que l'on puisse théoriser les fallacies plus que la tromperie, les bévues, l'insouciance ou l'erreur, pour n'envisager que les termes qui lui sont proches.

4. Traduire *fallacy* : "paralogisme", "fallace", "fallacie"

Selon les contextes, les termes de *paralogisme*, *sophisme*, *argument fallacieux*, voire *fallacie*, peuvent être utilisés pour traduire le mot anglais *fallacy*.

— *Paralogisme* a un usage technique précis et restreint, où il désigne un syllogisme formellement invalide. Le substantif *paralogisme* et surtout l'adjectif *paralogique* peuvent donc traduire l'anglais *fallacy*, *fallacious*, dans ces acceptions précises. Mais ces termes sont d'usage peu courant et peu intuitif hors de ce domaine spécialisé,

V. PARALOGISME.

— *Sophisme* renvoie à un discours trompeur à dessein, par paralogisme ou autre manœuvre. Cette imputation d'intention n'est pas forcément présente lorsqu'on parle de paralogisme ou de discours fallacieux, v. SOPHISME.

— *Fallacieux* traduit bien *fallacious*, et le syntagme "*N fallacieux*" peut donc traduire "*fallacy*". On pourrait ressusciter sa base nominale historique *fallace* (*fallace* → *fallacieux*, comme *délice* → *délicieux*), mais le terme semble suranné ; son correspondant existe dans d'autres grandes langues romanes (esp. *falacia*, it. *falacia*, port. *falácia* ; le mot n'existe pas en roumain). On peut également franciser le terme anglais *fallacy*, en d'autres termes utiliser *fallacie* comme un anglicisme, correspondant à la substantivation du syntagme "*un N fallacieux*". Le mot est utilisé en français dans les discussions orales sur la théorie des *fallacies*, les pluriels anglais et français se recouvrent orthographiquement. On obtient ainsi un couple viable, sémantiquement cohérent, *fallacie*, *fallacieux*. C'est l'usage qui a été adopté dans cet ouvrage.

■ Fallacieux (II) : définitions, théories et listes

1. Hamblin, *Fallacies*, 1970

Hamblin a refondé la théorie des fallacies dans un ouvrage de 1970, intitulé *Fallacies*. Comme Perelman a fait revivre l'ancienne rhétorique, ou rhétorique argumentative, à partir de la *Rhétorique*, Hamblin a réactivé l'autre source aristotélécienne de l'argumentation, comme théorie critique, à partir de l'ensemble *Topiques* – *Réfutations sophistiques*. L'ouvrage de Hamblin non traduit en français reste peu commenté dans

la littérature francophone. Les théories de l'*Argumentation dans la langue* ou de la *Logique naturelle* n'abordent pas la question critique ; la *Nouvelle Rhétorique* propose une instance critique idéale, l'auditoire universel, dans une perspective différente de celle mise en œuvre dans les théories des fallacies.

À la suite de Hamblin, l'étude de l'argumentation a été développée comme une critique du discours argumentatif, des argumentations fallacieuses, *fallacies* en anglais ; le terme figure dans les titres de très nombreux ouvrages de critique méthodologique. D'une façon générale, la théorie des fallacies est la théorie des mauvais raisonnements, des raisonnements captieux et fallacieux. Son grand intérêt est de fonder, par une critique des vices du discours et du raisonnement, une critique du discours argumentatif.

2. Le concept de fallacie

On trouve dans *Fallacies* les notes définitionnelles suivantes, à propos du mot anglais *fallacy* ; on remarquera que ces définitions conceptuelles correspondent à la définition lexicographique, v. FALLACIEUX (I).

Fallacy_1 — Nous notons ainsi le sens ordinaire de “croyance erronée”, qui est écarté par Hamblin : « une *fallacie* est une argumentation fallacieuse [...]. Dans une de ses acceptions courantes, le mot *fallacy* ne signifie rien d'autre que “croyance erronée” [*false belief*] » (1970, p. 224). En français, l'adjectif *fallacieux* peut avoir ce même sens :

... l'usage fallacieux qu'on fait de la notion d'identité.

Hamblin ajoute que certaines de ces fallacies « ont reçu des noms spécifiques, alors il ne s'agit absolument pas de fallacies au sens logique mais simplement de croyances erronées » (*ibid.*, p. 48) (voir *infra*). En ce dernier sens, le mot correspond à un “faux concept” ; il est lui-même trompeur, v. EXPRESSION.

Fallacy_2 — Dans ce second sens, le mot *fallacy* désigne une *contrefaçon argumentative*, pour reprendre un titre de Fearnside et Holther, *Fallacies : the counterfeit of argument* (1959, cité dans Hamblin 1970, p. 11) : « Selon pratiquement toutes les définitions depuis Aristote jusqu'à nos jours, une argumentation fallacieuse, est une argumentation qui semble valide mais qui ne l'est pas » (*ibid.*, p. 12). Cette définition reçue soulève plusieurs problèmes.

— Le premier problème est celui de ce que signifie *semble valide* : « À cause de son apparence psychologique, le mot *semble* a souvent été négligé par les logiciens, confortés dans leur croyance que l'étude des fallacies ne les concerne pas » (*ibid.*, p. 253). Depuis Frege les logiciens formalistes ont en effet “dépsychologisé” la logique, lorsqu'elle s'est axiomatisée et a cessé d'être une théorie de la pensée, v. LOGIQUE (I). De son point de vue, la vérité est une, et si l'erreur est multiple, c'est précisément parce qu'elle est liée à la psychologie ; il n'y a pas de théorie logique de l'erreur. En somme

un *fallacious argument* est un argument ou argumentation qui semblent valides à un lecteur négligent ou mal informé ; c'est le lecteur qui a un problème.

— En second lieu, dans la définition citée *supra*, par « *fallacious argument* », Hamblin désigne une *argumentation* fallacieuse, puisqu'il parle de validité. Mais en anglais le mot *argument* peut également désigner un *argument*. Une *fallacy*₁ est une "croyance erronée" qui peut évidemment servir de prémisse à une argumentation. Comme l'argumentation ordinaire demande la vérité des arguments, une argumentation fondée sur une prémisse fausse est légitimement dite fallacieuse ; c'est une authentique *fallacy*₂. Autrement dit, de cet *argument* fallacieux (*fallacious argument*₁, croyance erronée) dérive une *argumentation* fallacieuse [*fallacious argument*₂]. "Avoir l'air d'être vrai ou valide", "avoir l'air honnête solide, admissible, croyable" est une propriété partagée par les arguments et les argumentations. Il n'y a pas de différence telle entre les premiers et les secondes qu'on puisse rejeter les uns sans rejeter les autres. Comme l'argumentation, la fallacie est un phénomène unitaire, aussi substantiel que formel.

La distinction lexicale / conceptuelle entre fallacie de substance (*fallacies*₁) et de forme (*fallacies*₂) est reprise en théorie de l'argumentation, par exemple dans le texte suivant :

« On appelle parfois *fallacies* des postulats [*assumptions*], des principes, des façons de voir les choses. Des philosophes ont ainsi parlé de *fallacie naturaliste* [*naturalistic fallacy*], de *fallacie génétique* [*genetic fallacy*], de *fallacie anthropomorphique* [*pathetic fallacy*], de *fallacie de réification des notions* [*fallacy of misplaced concreteness*], de *fallacie de descriptivisme* [*descriptive fallacy*], de *fallacie d'intentionnalité* [*intentional fallacy*], de *fallacie d'émotions* [*affective fallacy*], et de bien d'autres. En dehors de la philosophie, on entend aussi des gens brillants [*sophisticated people*] qui utilisent le mot "fallacy" pour désigner des choses qui ne sont ni des arguments ni des substituts d'arguments. Par exemple, le sinologue Philip Kuhn parle d'une "hardware fallacy" : il s'agit selon lui de la croyance erronée, courante chez les intellectuels chinois, que la Chine pourrait importer la science et la technologie occidentales sans importer en même temps les valeurs occidentales (c'est-à-dire décadentes). »

Robert J. Fogelin et Timothy J. Duggan, « Fallacies », *Argumentation*, 1, 3, 1987, p. 255-256.

La distinction forme / substance n'est pas facile à maintenir : par exemple, la *fallacie génétique*, citée ici comme exemple de "façon de voir les choses", c'est-à-dire d'une définition substantielle des fallacies (*fallacies*₁) désigne bien une forme d'argumentation (*fallacy*₂) qui évalue les êtres et les choses en fonction de leur origine, et que d'ailleurs Hamblin admet dans sa liste des fallacies authentiques.

3. Listes de fallacies

Au chapitre intitulé « Le Traitement standard », Hamblin propose quatre listes :

- La liste d'Aristote dans les *Réfutations Sophistiques*, v. FALLACIEUX (III).
- Les *fallacies* ou *arguments ad* —, soit une liste de fallacies modernes, désignés par des étiquettes latines de cette forme, v. ARGUMENTS AD —.
- Les paralogismes syllogistiques, v. LOGIQUE CLASSIQUE (III) ; PARALOGISMES.
- Des fallacies de méthode scientifique [*Fallacies of scientific method*]. Sous cet intitulé Hamblin propose les six cas suivants (*ibid.*, p. 46) :
 1. **Pseudo-simplicité** [*Simplism or Pseudo-simplicity*] : “L’explication la plus simple est forcément la meilleure”.
 2. **Linéarité stricte** [*Exclusive linearity*]. Elle suppose qu’une série de facteurs s’ordonnent selon une progression strictement linéaire. La fallacie de linéarité néglige l’existence de seuils et de ruptures dans le développement des phénomènes. C’est une fallacie d’extrapolation : par exemple, la conductivité d’un métal ou d’une solution décroît régulièrement puis chute brutalement à l’approche du zéro absolu.
 3. **Fallacie génétique** [*Genetic fallacy*]. Une idée ou une pratique sont condamnées sur la base de leur origine ou de leur provenance : “Le groupe des Méchants dit la même chose que toi”.
 4. **Induction invalide** [*Invalid induction*], v. INDUCTION ; EXEMPLE.
 5. **Statistiques insuffisantes** [*Insufficient statistics*] : critique de l’usage laxiste des statistiques.
 6. **Généralisation hâtive** [*Hasty generalisation*], qui peut correspondre à la fallacie d’accident ou d’induction, v. ACCIDENT ; INDUCTION.

Fogelin (voir *supra*) ajoute :

- L’appel au naturel, ou **fallacie naturaliste** [*appeal to nature, naturalistic fallacy*]. Moore définit cette fallacie de valorisation du “naturel” de la façon suivante : « soutenir [*to argue*] que quelque chose est “bien” [*good*] parce que c’est naturel ou “mal” [*bad*] parce que ce n’est pas naturel est certainement fallacieux ; et pourtant, de tels arguments sont très fréquents » (Moore [1903], p. 45). Cette remarque revient à dire que le mot *naturel* a une orientation argumentative positive, pour bien des gens, mais pas pour le groupe auquel l’auteur s’identifie. La fallacie du naturel est accompagnée d’une gamme de fallacies réciproques, nommées selon tous les termes opposables à “naturel” selon les contextes : fallacies de valorisation de l’*artificiel*, du *culturel*, etc.,

v. ORIENTATION ; FORCE DES CHOSSES.

- La **fallacie descriptiviste** [*descriptive fallacy*] est une forme de fallacie d’expression, v. EXPRESSION.
- **Fallacie de réification des notions** : Whitehead a introduit cette expression [*fallacy of misplaced concreteness*] dans le domaine de la philosophie des sciences, pour désigner l’erreur consistant à oublier la distinction entre le *modèle* et la *réalité*, et, plus généralement, entre les mots et les choses.

— La **fallacie d'intentionnalité** [*intentional fallacy*], est surtout invoquée en analyse littéraire, pour condamner les interprétations d'une œuvre fondées sur des intentions attribuées à l'auteur. On note que, à l'inverse, dans le domaine du droit, l'argumentation fondée sur les intentions du législateur est reconnue comme valide, v. INTENTION DU LÉGISLATEUR.

— La **fallacie d'émotion** [*affective fallacy*], v. ÉMOTION ; PATHOS.

Cette vision du fallacieux fait du langage scientifique la norme du langage ordinaire, et représente l'argumentation ordinaire comme une dérivation et un affaiblissement de l'argumentation scientifique.

4. "Logique non formelle" et "Pragma-dialectique"

À la suite de Hamblin, à partir des années 1970, la littérature sur les fallacies a connu des développements considérables, avec les travaux en logique informelle et en pragma-dialectique. D'une façon générale, ces travaux ont bien mis en évidence la nécessité d'une prise en compte systématique des conditions pragmatiques dans lesquelles s'exerce le raisonnement langagier ordinaire.

Woods et Walton représentent une première génération post-Hamblin, qui s'est interrogée sur les conditions logiques et pragmatiques de validité d'argumentations à première vue fallacieuses (Woods et Walton 1989, 1992).

Les approches dialectiques développées à partir de Hamblin s'intéressent à la forme et à la structure des systèmes de règles pouvant servir de norme à l'argumentation (Eemeren et Grootendorst 1992). La théorie pragma-dialectique est un système de ce type. Elle peut être interprétée de la manière suivante : "Si vous voulez faire avancer votre discussion dans le sens de la résolution rationnelle de votre différend, vous avez plutôt intérêt à suivre cette procédure et à éviter tel et tel type de manœuvre, qui sont contre-productives – c'est-à-dire fallacieuses". À cette fin, elle propose un système de dix règles (v. RÈGLES) dont l'observation est une condition de réussite de l'échange argumentatif.

« Toute violation d'une ou plusieurs règles, commise par l'une ou l'autre partie, quel que soit le stade de la discussion, constitue une menace potentielle envers la résolution de la différence d'opinion, et doit en conséquence être considérée comme un mouvement [*a move*] incorrect dans la discussion. Dans l'approche pragma-dialectique, un tel mouvement incorrect dans la discussion constitue une fallacie. Une fallacie [*fallacy*] est ainsi définie comme un acte de langage qui porte préjudice ou qui décourage [*frustrate*] les efforts faits pour résoudre une différence d'opinion ; l'usage du terme fallacie [*fallacy*] est ainsi systématiquement lié aux règles pour la discussion critique. » (Eemeren et Grootendorst, 1995, s. p.)

Vouloir résoudre rationnellement un différend est la manifestation d'une volonté spécifique, légitime, qui n'est évidemment pas prérequis pour argumenter. On peut aussi argumenter non pas pour résoudre rationnellement le différend, mais pour le résoudre à son profit, à moindre mal, à tout prix, pour en finir avec cette histoire,

pour faire triompher la vérité, ses intérêts, ses émotions, pour renforcer son ego, pour passer le temps... On peut également ne pas être intéressé à le résoudre, mais plutôt à l'approfondir ; par exemple lorsque la question est émergente on peut trouver plus intéressant, voire plus rationnel, de bien poser le problème et d'approfondir le différend plutôt que de s'acharner à vouloir le faire disparaître.

5. Critique de l'approche courante des fallacies

L'argumentation langagière se déroule dans des contextes où la question de la vérité est suspendue et le restera probablement au terme du débat, v. ARGUMENTATION (v). Elle s'exerce également dans le domaine de la décision à prendre d'urgence, alors qu'on est loin de disposer de toutes les informations nécessaires, et que même si on les avait, la décision n'en découlerait pas mécaniquement. Les arguments touchent des domaines de savoir différents, ils sont fortement hétérogènes ; il y a des arguments *intéressants*, qui contiennent *une part de vérité*, vérité dont on sait qu'il est rare qu'elle soit entièrement dans le même camp. Il est donc impossible de faire intervenir "la vérité" comme un idéal régulateur unique dans toutes les situations argumentatives. D'autre part, un locuteur peut avancer un argument faible voire douteux, à titre exploratoire, tout en soulignant explicitement son caractère incertain : il n'y a là rien de fallacieux.

Atomisme discursif — La réduction de l'analyse de l'argumentation à la recherche des arguments et à leur validation / invalidation éventuelle suppose une première opération de découpage d'un bref passage discursif dans lequel l'analyste croit déceler tel argument ou tel paralogisme. Mais l'opération de base, la délimitation du fragment discursif dont on dira peut-être qu'il est fallacieux, doit elle-même être techniquement justifiée (v. BALISES ; MARQUEURS) ; l'argument reste situé dans un contexte plus vaste délimité par la portée de la question argumentative, incluant les répliques des adversaires, v. STASE ; QUESTION. L'environnement argumentatif de l'argument doit être traité avec l'argument lui-même.

Mise hors jeu de l'évaluateur — Qui porte le diagnostic de *fallacy* ? En principe le logicien, ou le quasi-logicien, supposé occuper la fonction "méta" d'évaluateur de manière neutre et objective, comme s'il n'avait pas d'intérêt pour la question substantielle déterminant les argumentations, mais seulement un intérêt pour la correction des discours, évaluée en fonction de règles *a priori* et externes au débat. Des programmes entiers d'enseignement sont construits sur ce présupposé. Or cette position est intenable dans le cas de l'argumentation portant sur des questions particulières concrètes [*actual, practical argument*], comme le souligne Hamblin (1970, p. 244), v. NORMES ; RÈGLES ; ÉVALUATION. Les évaluateurs ne sont pas "hors jeu", ils sont des participants comme les autres.

Élimination de la langue naturelle — Tous ces éléments – mise hors jeu de l'arbitre, atomisme, réductionnisme – se retrouvent dans le conseil pratique par lequel se termine l'article de l'*Encyclopedia of Philosophy* sur les *fallacies* :

« Un des instruments les plus efficaces contre les fallacies est la condensation par laquelle on extrait la substance de l'argumentation d'une masse de verbiage [*a mass of verbiage*]. Mais cette technique a aussi ses dangers : elle peut conduire à une simplification excessive, en d'autres termes au paralogisme *a dicto secundum quid*, qui omet certains traits pertinents de l'argumentation examinée. Quand nous suspectons une *fallacy*, nous devons d'abord dégager exactement l'argumentation ; et, en général, la meilleure façon de faire est d'en extraire d'abord les caractéristiques principales, puis de tenir compte de toutes les subtilités et de toutes les restrictions pertinentes. » (Mackie 1967, p. 179)

– ce sur quoi tout le monde est bien d'accord, restent seulement les détails de la mise en pratique.

Les argumentations communes sont menées en langue naturelle, accusée de travestir la logique, en lui ajoutant du *verbiage* insignifiant, v. VERBIAGE. Elle est le vecteur de l'erreur et du camouflage de la rhétorique des intérêts autres que celui pour la vérité. L'analyse des arguments et l'élimination des *fallacies* supposent son contournement. La fée argumentation doit se dépouiller les oripeaux langagiers de la sorcière rhétorique. À quoi on peut objecter que la langue naturelle est à l'argumentation naturelle ce que la résistance de l'air est au vol de la colombe légère :

« C'est ainsi que la colombe légère, pourrait croire lorsqu'elle fend d'un vol rapide et libre l'air dont elle sent la résistance, qu'elle volerait encore plus rapidement dans le vide. » (Kant [1781], p. 43)

La langue naturelle n'est pas un *obstacle* mais la *condition* de l'argumentation ordinaire.

Le diagnostic de fallacie doit être justifié — D'une façon générale, le concept de fallacie est un concept critique, qui doit lui-même être critiqué – ce qui ne signifie pas invalidé, v. RÈGLES ; NORMES ; ÉVALUATION. Dire qu'une argumentation est fallacieuse est une affirmation diagnostique qui doit s'appuyer sur de bonnes raisons, sous peine d'être elle-même considérée comme fallacieuse. La critique de l'argumentation n'échappe pas à l'argumentation.

■ Fallacieux (III) : Aristote

Les études d'argumentation se rattachent à deux sources aristotéliennes, d'une part, les théories rhétoriques et dialectiques, exposées dans la *Rhétorique* et les *Topiques*, et d'autre part l'analyse critique des enchaînements fallacieux (paralogismes, enthymèmes apparents) dans les *Premiers Analytiques*, la *Rhétorique* et essentiellement dans les *Réfutations sophistiques*. Cette dernière ligne est à la base du « traitement standard des *fallacies* » dont Hamblin a retracé l'histoire (*Fallacies*, 1970).

Les définitions des *Réfutations sophistiques* sont reprises par tous les ouvrages qui traitent des argumentations fallacieuses. L'intitulé de *Réfutations sophistiques* est ambigu : d'abord, selon la plaisanterie traditionnelle, il ne s'agit pas « d'une description adéquate du contenu de l'ouvrage », c'est-à-dire d'un ensemble de réfutations

(portant sur des thèses déterminées) qui seraient sophistiques, mais “des réfutations des sophistes, des réfutations des argumentations des sophistes”. L’objet de l’ouvrage est l’analyse des réfutations telles que les pratiquent les sophistes, c’est-à-dire “comment les sophistes réfutent”. Aristote y distingue deux classes de paralogismes, les paralogismes *liés au langage* et les paralogismes *hors du langage*. Par “langage”, il faut entendre langage utilisé dans le raisonnement, le discours contrôlé du raisonnement dialectique, v. DIALECTIQUE.

La *Rhétorique* énumère dix « lieux des enthymèmes apparents » (*Rhét.*, II, 24, 1400b35-01a5 ; trad. Chiron, p. 403-412), sans reprendre la distinction “lié ou non lié” au langage ; on peut cependant y voir des « paralogismes dus aux procédés de raisonnement », (*Rhét.* Dufour, II, 24, note 1 à 1401b1 ; trad. Dufour, p. 127).

1. Les paralogismes des *Réfutations sophistiques*

Six paralogismes liés au discours [*in dictione*] — « Les vices qui produisent la fausse apparence d’un argument en dépendance du discours sont au nombre de six : ce sont l’*homonymie*, l’*amphibolie*, la *composition*, la *division*, l’*accentuation* et la *forme de l’expression* » (Aristote, *R. S.* 165b, 20-30 ; p. 7).

Cette terminologie peut paraître obscure, mais le sens de l’entreprise est parfaitement clair. Il s’agit d’élaborer, par le biais d’une *critique du langage et du discours*, un programme de “grammaire pour l’argumentation”, dont la visée est de favoriser la production de textes poppériens, ouverts, compréhensibles et critiquables.

Sept paralogismes hors du discours [*extra dictionem*] — Les paralogismes dits, de manière purement négative “hors du langage”, correspondent en fait à des erreurs de méthode et de raisonnement :

« Pour les paralogismes indépendants du discours, il y en a sept espèces : premièrement, en raison de l’*accident* ; secondement, quand une *expression* est prise au sens absolu ou non absolu, mais sous un certain aspect, ou en considérant le lieu, ou le temps ou la relation ; troisièmement, en raison de l’*ignorance de la réfutation* ; quatrièmement, en raison de la *conséquence* ; cinquièmement, en raison de la *pétition de principe* ; sixièmement, c’est de poser comme *cause* ce qui n’est pas cause ; et septièmement, c’est de réunir *plusieurs questions* en une seule. » (*R. S.*, 166b, 20-30 ; p. 14)

Tableaux des paralogismes (ou enthymèmes) apparents — Ce tableau présente la liste des paralogismes des *Réfutations Sophistiques*. La première colonne les nomme d’après cet ouvrage, et renvoie à l’entrée qui traite du paralogisme considéré. Ces articles prennent en compte, le cas échéant, les réflexions sur les paralogismes contenues dans la *Rhétorique*.

Six paralogismes « tenant au discours » (R. S., 165b-167a; p. 7-14) (lat. <i>in dictione</i> ; ang. <i>dependant on language</i> ; verbal fallacies)	
1. Homonymie (p. 8)	lat. <i>æquivocatio</i> — ang. <i>ambiguity, equivocation, homonymy</i> V. HOMONYMIE
2. Amphibolie (p. 9)	lat. <i>amphibolia</i> — ang. <i>amphiboly</i> V. AMPHIBOLIE
3. Composition (p. 11)	lat. <i>fallacia compositionis</i> — ang. <i>composition of words</i> V. COMPOSITION
4. Division (p. 12)	lat. <i>fallacia divisionis</i> — ang. <i>division of words</i> V. DIVISION
5. Accentuation (p. 12)	lat. <i>fallacia accentis</i> ; <i>prosodia, sicut accentus</i> — ang. <i>wrong accent</i> V. PARONYMIE
6. Forme du discours (p. 13)	lat. <i>fallacia figuræ dictionis</i> — ang. <i>form of expression</i> ; <i>misleading expression</i> V. EXPRESSION
Sept paralogismes « indépendants du discours » (R. S., 166b-168b; p. 14-23) (lat. <i>extra dictionem</i> ; ang. <i>outside of language</i>)	
1. L'accident (p. 14)	lat. <i>fallacia accidentis</i> — ang. <i>accident</i> V. ACCIDENT; DÉFINITION; CATÉGORISATION
2. « Quand une expression employée particulièrement est prise comme employée absolument » et inversement (p. 15)	lat. <i>a dicto secundum quid ad dictum simpliciter</i> — ang. <i>the use of words absolutely or in a certain respect</i> V. CIRCONSTANCES; DISTINGUO
3. « On n'a pas défini ce qu'est la preuve ou la réfutation » (p. 17)	lat. <i>ignoratio elenchi</i> ; ang. <i>misconception of refutation</i> ; <i>evading the question</i> ; <i>red herring</i> V. IGNORANCE DE LA RÉFUTATION; ÉVITEMENT DE LA QUESTION
4. « Pétition de principe » (p. 19)	lat. <i>petitio principii</i> ; ang. <i>assumption of the original point</i> ; <i>begging the question</i> V. CERCLE VICIEUX
5. « En raison de la conséquence » (p. 14)	lat. <i>fallacia consequentis</i> — ang. <i>consequent</i> V. IMPLICATION, AFFIRMATION DU CONSÉQUENT, CAUSE
6. « On prend comme cause ce qui n'est pas cause » (p. 20)	lat. <i>non causa pro causa</i> — ang. <i>non cause as cause</i> V. CAUSE
7. « On réunit plusieurs questions en une seule » (p. 22)	lat. <i>fallacia quæstionis multiplicis</i> — ang. <i>many questions</i> ; <i>complex question</i> V. QUESTIONS CHARGÉES

Première colonne : Les paralogismes des *Réfutations Sophistiques* dans la traduction Tricot.

Seconde colonne : Terme latin encore usité — Terme anglais — Entrée correspondante.

2. Fallacies, jeu dialectique et inférences

Dans la terminologie contemporaine, on appelle *fallacy* une inférence invalide. Or, d'après Hintikka, la notion de fallacie, au sens aristotélicien, renvoie bien à quelque chose d'*invalide*, mais pas à une *inférence* invalide ; et par *inférence*, on peut entendre ici *argumentation* :

« Je propose d'appeler "fallacie des fallacies" [*fallacy of fallacies*] l'erreur selon laquelle une fallacie serait une inférence invalide [*mistaken inference*], et j'espère qu'une fois reconnue, elle mettra un point final à la littérature traditionnelle sur les prétendues fallacies. » (1987, p. 211)

Autrement dit, on ne peut pas définir une fallacie comme "une argumentation, fallacieuse".

Positivement, Hintikka considère qu'originellement, une fallacie est *un mouvement ne respectant pas une des règles du jeu dialectique* ; la notion constitue « une partie intégrante de la théorie et de la pratique des jeux interrogatifs [*interrogative games*]. Les fallacies aristotéliciennes sont essentiellement des erreurs dans les jeux interrogatifs [*questioning games*], et accessoirement, il peut s'agir d'erreur dans un raisonnement déductif, ou, plus généralement, logique » (*ibid.*). C'est dans cette acception que la théorie pragma-dialectique a repris le terme.

Les fallacies liées au discours examinent les conditions de bonne formation d'une proposition, qui lui permettront de figurer comme prémisse dans une inférence syllogistique correcte ; la fallacie d'*accident* est le produit d'une erreur dans la méthodologie de la définition ; l'*ignorance de la réfutation* traduit une mauvaise conception des enjeux de la discussion et du problème ; la fallacie de *plusieurs questions* est également un "coup interdit" dans le jeu dialectique, où l'on doit sérier les problèmes et éviter d'impliciter les accords. Ces différents cas manifestent clairement la nature non inférentielle des fallacies, et, pour les deux derniers, leurs liens à des contextes de discussion régis par des règles.

■ Fallacieux (IV) : Port-Royal, Bacon, Locke

1. Arnauld et Nicole, *La logique ou l'art de penser*, 1662

Les listes de fallacies abondent dans la littérature moderne et contemporaine. Les listes des « sophismes » et des « faux raisonnements » proposées par Arnauld et Nicole dans *La Logique ou l'art de penser* (1662) sont un exemple de réactualisation moderne de la liste aristotélicienne. Le Chapitre XIX de la *Logique* est consacré aux « diverses manières de mal raisonner qu'on appelle sophismes », et reprend les paralogismes aristotéliciens. Le Chapitre XX qui traite « Des mauvais raisonnements que l'on commet dans la vie civile, & dans les discours ordinaires » consacre à la fois l'éclatement de la notion et son ouverture anthropologique et morale (les citations respectent l'orthographe, l'accentuation et la ponctuation du texte de l'édition critique de référence, Clair et Girbal [1965]).

1. Les sophismes aristotéliens

La liste des « manières de mal raisonner qu'on appelle sophismes » fusionne les deux types de fallacies, dans et hors du discours.

- (1) « Prouver autre chose que ce qui est en question » (ignorance de la question)
- (2) « Supposer pour vrai ce qui est en question » (pétition de principe)
- (3) Sophismes de la fausse cause
- (4) « Dénombrement imparfait »
- (5) « Juger d'une chose par ce qui ne lui convient que par accident »
- (6) « Passer du sens divisé au sens composé, ou du sens composé au sens divisé »
- (7) « Passer de ce qui est vrai à quelque égard à ce qui est vrai simplement »
- (8) « Abuser de l'ambiguïté des mots, ce qui se peut faire en diverses manières »
- (9) « Tirer une conclusion générale d'une induction défectueuse »

Ces sophismes peuvent être mis en relation avec les types aristotéliens correspondants. Les fallacies liées au discours sont regroupées sous les rubriques (6), *Composition et division*, et (8) qui renvoie aux phénomènes d'homonymie, amphibolie, accentuation, forme du discours. Quant aux fallacies hors du discours, la liste ne mentionne pas la fallacie de plusieurs questions ; la fallacie « en raison de la conséquence » est sans doute fusionnée avec la cause. Elle ajoute deux nouveaux types, fallacie de *dénombrement imparfait*, et la fallacie d'*induction défectueuse*, v. FALLACIEUX (III).

2. Une approche anthropologique et morale des fallacies

La liste « des mauvais raisonnements que l'on commet dans la vie civile, & dans les discours ordinaires » ne correspond plus à un souci logique ou scientifique, et n'a aucun lien avec les exercices dialectiques. Elle marque une orientation spécifique, celle d'une morale, voire d'une ascèse du débat, et il n'est pas difficile d'en extraire des règles pour la discussion en vue de la vérité.

Dans ce qui suit, les neuf sophismes « d'intérêt, d'amour propre et de passion » sont désignés par une expression extraite de leur définition.

(1) « *Prendre notre intérêt pour motif de croire une chose* » — La première des causes qui déterminent la croyance est l'esprit d'appartenance à « une nation, une profession, un Institut ... un pays... un Ordre » (p. 261-262). Les croyances d'un individu sont déterminées non par le vrai en soi, mais par sa position sociale ; il les emprunte au groupe où il trouve « son intérêt » et qui fonde son identité.

(2) « *[Les] illusions du cœur* » — « De sorte qu'encore que [les hommes] ne fassent pas dans leur esprit ce raisonnement formel : Je l'aime, donc c'est le plus habile homme du monde : je le hai, donc c'est un homme de neant ; ils le font en quelque sorte dans leur cœur : Et c'est pourquoi on peut appeler ces sortes d'égarements, des sophismes & des illusions du cœur » (p. 263). Ce sophisme correspond aux fallacies d'amour et de haine (*ad amicitiam, ad amorem, ad odium*), c'est une forme d'argumentation pathétique, v. PATHÉTIQUE.

(3) « *[Les personnes] qui veulent tout emporter par autorité* » — Ces personnes sont

celles « qui décident tout par un principe fort general & fort commode, qui est qu'ils ont raison, qu'ils connaissent la vérité ; d'où il ne leur est pas difficile de conclure, que ceux qui ne sont pas de leurs sentimens se trompent : en effet, la conclusion est nécessaire » (p. 263). La prétention à la vérité de la personne autoritaire lui apporte une certitude immédiate (dans le domaine profane comme dans le domaine sacré), alors qu'il faudrait une argumentation, v. **AUTORITÉ**.

(4) « *L'habile homme* » — Selon le syllogisme de l'habile homme, « si cela étoit, je ne serois pas un habile homme, or je suis un habile homme, donc, cela n'est pas » (p. 264). Ce sophisme est une spécification du précédent : « Quoi ? si le sang, disoient-ils, avoit une revolution circulaire dans le corps [...] j'aurois ignoré des choses importantes dans l'Anatomie [...]. Il faut donc que cela ne soit pas » (p. 264). *L'orgueil* amène au rejet de la découverte, qui aurait dû rendre *humble* tous les orgueilleux qui ne l'ont pas faite, et qui auraient pu la faire. C'est, à la lettre, la fallacie d'orgueil, *ad superbiam*.

(5) « *Ceux qui ont raison, & ceux qui ont tort parlent presque le même langage* » — Tout est dans le *presque*. « Il n'y a presque point de plaideurs qui ne s'entr'accusent d'allonger les procès, & de couvrir la vérité par des adresses artificieuses (*) ; & ainsi ceux qui ont raison, & ceux qui ont tort parlent presque le même langage, & font les mêmes plaintes, & s'attribuent les uns aux autres les mêmes défauts » ((*) : des artifices ; p. 261-262). De ce constat dérive une recommandation, à l'adresse « des personnes sages et judicieuses », que l'on peut désigner comme une *Première Règle* : « [établir suffisamment] la vérité & la justice de la cause qu'ils soutiennent » (p. 265), avant de passer à la méta-discussion critique sur la façon de discuter de leurs opposants.

(6) « *La contradiction maligne et envieuse* » — « C'est un autre que moi qui l'a dit, cela est donc faux : ce n'est pas moi qui ai fait ce Livre, il est donc mauvais. C'est la source de l'esprit de contradiction si ordinaire parmi les hommes, & qui les portent, quand ils entendent ou lisent quelque chose d'autrui, à considérer peu les raisons qui les pourraient persuader, & à ne songer qu'à celles qu'ils croient pouvoir opposer » (p. 266). De ce constat dérive une nouvelle recommandation sur la façon de se comporter vis-à-vis de ses opposants, soit une *Deuxième Règle* : « n'irriter que le moins qu'on peut leur envie & leur jalousie en parlant de soi », et « se cacher dans la presse(*) », c'est-à-dire ne pas se singulariser ((*) : la foule ; p. 266).

(7) « *Les contredisans* » ; « *l'esprit de dispute* » — « Ainsi, à moins qu'on ne se soit accoutumé par un long exercice à se posséder parfaitement, il est difficile qu'on ne perde de vue la vérité dans les disputes, parce qu'il n'y a gueres d'activité qui excite plus les passions » (p. 270), et qui rend les disputes interminables (*ibid.*).

D'où la recommandation adressée aux disputeurs, *Troisième Règle* : « Ils n'accuseront jamais leurs adversaires d'opiniâtreté, de temerité, de manquer de sens commun, avant que de l'avoir bien prouvé. Ils ne diront point, s'ils ne l'ont fait voir auparavant, qu'ils tombent en des absurdités & des extravagances insupportables : car les autres en diront autant de leur côté » ; on prendra soin « de ne tomber pas soi-même le premier dans ces défauts » (p. 271). La pratique est dénoncée non pas

comme violation d'un principe logique mais par une petite comédie de mœurs où est mis en scène un dialogue de sourds (p. 270-271) ; c'est non pas à la logique, mais au théâtre, qui peut induire une prise de distance par rapport au vice dénoncé, qu'est confiée l'éducation au débat.

(8) « *Les complaisans* » — « Car comme les contredisans prennent pour vrai le contraire de ce qu'on leur dit, les complaisans semblent prendre pour vrai tout ce qu'on leur dit ; & cette accoutumance corrompt premièrement leurs discours, & ensuite leur esprit ». Ce sophisme d'acceptation sans examen, au moins de refus de prendre position, correspond exactement à la fallacie *ad verecundiam* de Locke ; il blâme ceux qui « au milieu de la contestation se mutinent à se taire, affectant un orgueilleux mépris ou une sottement modeste fuite de contention », c'est-à-dire de la dispute (p. 270-271 ; nous soulignons). v. **MODESTIE**.

(9) « *Défendre son sentiment et non pas la vérité* » — L'attachement à son sentiment fait que « l'on ne regarde plus dans les raisons dont on se sert si elles sont vraies ou fausses ; mais si elles peuvent servir à persuader ce que l'on soutient ; l'on emploie toute sorte d'arguments bons et mauvais, afin qu'il y en ait pour tout le monde » (p. 272). C'est en somme ce que disait déjà le sophisme (1), avec la précision que non seulement la justification du pré-jugé remplace l'argumentation du vrai, mais que ces causes jugées bonnes s'accommodent parfaitement d'être soutenues de mauvais arguments, ce dont le locuteur peut d'ailleurs être pleinement conscient.

Pour clore cette section, la *Logique* formule une nouvelle recommandation, qui correspond à une sorte de *Règle préliminaire* : « n'avoir pour fin que la vérité, & n'examiner avec tant de soin les raisonnemens, que l'engagement même ne puisse pas tromper » (p. 274) ; certes, mais c'est précisément ce que diront d'eux-mêmes chacun des disputeurs. À travers cette recommandation on peut lire l'échec pratique de l'entreprise de dénonciation des sophismes.

2. Bacon, *Novum Organum* [Nouvel organon], 1620

Hamblin considère que le *New Organon* de Francis Bacon marque un tournant psychologique dans la conception des fallacies (Hamblin 1970, p. 146 ; voir Walton, 1999). Bacon rompt le lien des fallacies à la logique et à la dialectique pour réorienter leur étude vers le champ des sciences empiriques et du développement du savoir. Le savoir étant construit par observation et induction, les fallacies sont des déformations de la perception, auxquelles il assigne quatre sources, ou "idoles" ; le terme grec d'où est tiré *idole* signifie « simulacre, fantôme » (Bailly [1901], art. [*eidolon*]) ; littéralement, une fallacie est un *simulacre*, un *fantôme d'argument*.

— **Les idoles de la tribu** [*idols of the tribe*], c'est-à-dire de l'humanité entière, correspondent aux déformations que l'esprit humain impose, de par sa structure, à la réalité. L'esprit n'est pas une table rase mais un miroir déformant ; ce sont des fallacies de subjectivité, v. **FOND**.

— **Les idoles de la caverne** [*idols of the den*] sont le produit de l'éducation et de l'histoire de chaque individu, c'est-à-dire des préjugés ou de fausses évidences, v. ÉVIDENCE.

— **Les idoles de la place publique** [*idols of the market-place*] sont les mots eux-mêmes, qui souffrent d'ambiguïté et imposent à la pensée de fausses apparences. Ils submergent l'entendement, engendrent des mondes imaginaires et poussent à de vaines controverses ; ils sont « une merveilleuse obstruction de l'esprit », v. FALLACIEUX (III).

— **Les idoles du théâtre** [*idols of the theater*] correspondent aux représentations erronées véhiculées par les systèmes philosophiques, qui sont la mise en scène de mondes imaginaires (Bacon [1620], § 39-44 ; p. 17-20).

Dans cette énumération, il s'agit à la fois d'inférences fallacieuses, et de fallacies substantielles.

3. Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, 1690

Locke redéfinit la notion de fallacie hors de toute problématique aristotélicienne, et reconnaît comme seuls valides les arguments sur le fond (*ad judicium*), c'est-à-dire les « preuves tirées de quelqu'une des sources de la connaissance ou de la probabilité » ([1690], p. 573-574) :

« Car I. [*ad verecundiam*] de ce que je ne veux pas contredire un homme par respect, ou par quelque autre considération que celle de la conviction, il ne s'ensuit point que son opinion soit raisonnable. II. [*ad ignorantiam*] Ce n'est pas à dire qu'un autre homme soit dans le bon chemin, ou que je doive entrer dans le même chemin que lui par la raison que ne j'en connais point de meilleur. III. [*ad hominem*] Dès-là qu'un homme m'a fait voir que j'ai tort, il ne s'ensuit pas qu'il ait raison lui-même. Je puis être modeste [*ad verecundiam*], et par cette raison ne point attaquer l'opinion d'un autre homme. Je puis être ignorant [*ad ignorantiam*], et n'être pas capable d'en produire une meilleure. Je puis être dans l'erreur [*ad hominem*], et un autre peut me faire voir que je me trompe. Tout cela peut me disposer peut-être à recevoir la vérité, mais il ne contribue en rien à m'en donner la connaissance : cela doit venir des preuves, des arguments, et d'une lumière qui naisse de la nature des choses mêmes, et non de ma timidité, de mon ignorance, ou de mes égarements. »

John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain* [1690], Paris, Vrin, Livre IV, Chapitre XVII, « De la raison ».

■ Fausse cause ► Causalité (II)

■ Fausse piste

La stratégie de la fausse piste est une stratégie de diversion, d'évitement de la question. Elle correspond à la *red herring fallacy* en anglais. Le *red herring* est le hareng fumé, qui devient plus ou moins rouge au cours du traitement; on dit qu'il était utilisé par les fugitifs pour lancer les chiens sur une fausse piste. L'expression, très usitée en anglais, est utilisée au sens figuré pour désigner quelque chose permettant de « distraire l'attention de la question fondamentale » (OED, art. *Red Herring*). Un *red herring* est un distracteur faisant dévier la discussion vers d'autres pistes, v. PERTINENCE.

■ Figure

Le terme figure est utilisé en rhétorique, en syllogistique et en théorie des fallacies.

1. Figures du syllogisme

Les figures du syllogisme correspondent aux différentes formes du syllogisme, en fonction de la position du moyen terme dans les prémisses, v. LOGIQUE CLASSIQUE (III).

2. Fallacie de “figure du discours”

La fallacie d'expression trompeuse [*misleading expression*] est parfois désignée comme fallacie de figure du discours, v. EXPRESSION.

3. Figures de rhétorique

Les figures de rhétorique sont des variations dans la manière de signifier « qui donnent au discours plus de grâce et de vivacité, d'éclat et d'énergie » (Littré, art. *Figure*).

Certaines figures de rhétorique correspondent à des types d'arguments bien identifiés : c'est le cas par exemple des figures dites d'*annomination* et d'*interprétation*, v. NOM PROPRE; INTERPRÉTATION.

La *métaphore* et la *métonymie* sont considérées comme les “figures reines” de la rhétorique : or la *métaphore* comme modèle tendant vers l'identification des domaines à une fonction argumentative claire, v. MÉTAPHORE; et il y a une correspondance entre les mécanismes de *métonymie* et ceux qui légitiment le passage d'un argument à une conclusion, v. MÉTONYMIE.

D'autres types de figures jouent un rôle dans la construction de formes argumentatives. Par exemple, une figure de disposition syntaxique, comme le *parallélisme*, peut jouer le rôle de marqueur d'analogie ou d'antithèse, v. ANALOGIE; ANTITHÈSE.

Les *figures d'opposition* sont toutes directement interprétables comme argumentatives, dans la mesure où elles correspondent à divers aspects caractérisant la confrontation Discours / Contre-discours, v. **OPPOSITION**.

Sans prétendre ramener toutes les figures à la situation argumentative, on peut observer que la définition classique-rationaliste de l'argumentation repose sur l'idée qu'argumenter c'est tenter de faire admettre un discours (la conclusion) sur la base de bonnes raisons (arguments). Or faire admettre, c'est d'abord faire *paraphraser* et faire *répéter*; et pour faire répéter il faut faciliter la mémorisation, et on peut employer pour cela des *figures de sons*.

Les dictionnaires de rhétorique incluent des entrées relevant du champ de l'argumentation, même s'ils s'intéressent surtout à la rhétorique littéraire. Dans *Gradus. Les procédés littéraires – Dictionnaire* de Dupriez (1984), on trouve par exemple, les entrées *argumentation*, *argument*, *déduction*, *enthymème*, *épichérème*, *exemple*, *induction*, *réfutation*, *paralogisme*, *prémisse*, *raisonnement*, *sophisme*... ainsi que divers types d'arguments. Ces concepts ne relèvent pas spécifiquement du domaine littéraire, mais constituent des concepts de base du champ de l'argumentation.

■ Foi, arg.

✚ L'argument de la foi ou appel à la foi est souvent désigné par son nom latin, argument *ad fidem*, du latin *fides*, "foi".

Certains théologiens opposent la foi à la raison et à l'argumentation. Selon saint Ambroise, cité par Thomas d'Aquin « qu'on rejette les arguments là où c'est la foi qu'on cherche » (Thomas d'Aquin, *Somme*, Part. 1, Quest. 1, Art. 8 *Cette doctrine argumente-t-elle?*). Les vérités révélées ont la préséance sur toutes les autres formes de vérité; essayer de démontrer une vérité révélée serait la dégrader. Par ailleurs, pour un croyant, les arguments fondés sur *la foi* ne doivent pas être confondus sur les arguments fondés sur *l'autorité*; la première est d'origine divine, la seconde humaine. Savoir si la tradition religieuse est d'origine humaine ou divine est une question qui divise les théologiens.

Mais la préséance de la foi n'invalide pas la nécessité de l'argumentation; Thomas d'Aquin distingue trois types de situations, selon qu'on s'adresse à des chrétiens, des hérétiques ou des incroyants.

— **Vis-à-vis d'un auditoire chrétien**, l'argumentation est utile dans deux cas, d'une part pour mettre en relation deux articles de foi, dont on montre que l'un est logiquement déductible de l'autre (si l'on croit à la *résurrection du Christ*, on doit croire à la *résurrection des morts*); et d'autre part, pour étendre le domaine de la foi à des vérités secondes, dérivées des vérités premières. L'argumentation permet la manifestation de ces vérités secondes.

— **Face aux hérétiques** qui sont d'accord sur un point du dogme, l'argumentation permet de montrer qu'ils doivent aussi accepter les autres. On retrouve le premier

des cas précédents. Dans ces deux cas, l'argumentation sur la foi est fondée sur des arguments postulés comme vrais parce que tirés du corpus des vérités révélées.

— **Face aux incroyants**, l'argumentation est essentiellement *ad hominem*, on montre par l'argumentation que leurs croyances sont contradictoires (Trottman 1999, p. 148-151).

On voit que le Docteur Angélique n'excluait pas du champ de l'argumentation les situations de désaccord profond, v. **DÉSACCORD**.

■ Fond, arg.

▮ Argument *ad rem*, lat. *res*, "réalité, chose; point de discussion, question".
Ang. *argument addressed to the thing; to the point; dealing with the matter at hand*.

Les arguments *sur le fond* sont les arguments relatifs aux faits *pertinents*, *centraux* pour la question traitée; ils s'opposent aux arguments *périphériques*. Dans une perspective normative, les arguments sur le fond sont seuls retenus pour la discussion, ce qui ne signifie pas qu'ils soient automatiquement validés; leur force et leur valeur font l'objet de discussion. Par exemple, une partie peut avancer un *précédent*, ce qui porte clairement sur le fond; mais ce précédent peut être critiqué et finalement rejeté: cet argument sur le fond est finalement déclaré non valide pour la discussion en cours.

Le critère de pertinence est lui-même un objet du débat. C'est une des fonctions du tiers de produire et d'affirmer des critères de pertinence éventuellement contre l'avis des parties, v. **PERTINENCE**.

Les arguments *périphériques* exploitent des indices accidentellement associés à l'action (v. **INDICE**; **CIRCONSTANCES**) ou opèrent un trope argumentatif, par exemple de la qualité de la personne à celle de l'action, v. **ÉTHOS**; **PERSONNE**. Les arguments *périphériques* ne sont pas des *preuves indirectes*; la preuve indirecte correspond à un raisonnement par l'absurde, v. **ABSURDE**.

1. Argument sur le fond, "seule forme valide de l'argumentation" ?

▮ Les arguments sur le fond sont parfois désignés par l'étiquette "argument *ad iudicium*", du latin *iudicium*, "faculté de juger, tribunal, sentence"; ang. 1. *argument appealing to the judgment*; 2. *to common sense*.

Dans les *Essais philosophiques sur l'entendement humain* (1690), Locke distingue quatre types d'arguments

« dont les hommes ont accoutumé de se servir en raisonnant avec les autres hommes, pour les entraîner dans leurs propres sentiments, ou du moins pour les tenir dans une espèce de respect qui les empêche de contredire ».

Les trois premiers, l'argument *ad ignorantiam*, l'argument *ad hominem* et l'argument *ad verecundiam*, sont déclarés fallacieux (Locke [1690], p. 573-574), v. **TYPLOGIES (II)**; **IGNORANCE**; **AD HOMINEM**; **MODESTIE**. Seul est considéré comme valide l'argument *ad iudicium*, ou argument sur le fond des choses. Cet argument

« consiste à employer des preuves tirées de quelqu'une des sources de la connaissance ou de la probabilité. C'est ce que j'appelle un argument *ad judicium*. Et c'est le seul de tous les quatre qui soit accompagné d'une véritable instruction, et qui nous avance dans le chemin de la connaissance » (*ibid.*, p. 573-574).

Ceci est la définition de référence pour l'argument *ad judicium*.

Ces quelques lignes que Locke consacre à la question de la validité des arguments font clairement apparaître la rupture entre, d'une part, la pensée rhétorique de l'argumentation, orientée vers la compréhension et la pratique des discours engageant la vie de la communauté, et, d'autre part, l'ambition moderne d'une argumentation calquant ses procédures et ses critères sur la méthode scientifique — ce qui revient à faire de la méthode argumentative le nom de la méthode scientifique appliquée aux questions sociales et aux projets humains. Dans ce nouveau cadre, l'autorité du discours, pour être légitime, doit lui venir uniquement de son contenu, de son rapport aux choses (*ad rem*). Les argumentations par l'ignorance, de modestie (*ad verecundiam*) ou *ad hominem* sont, pour Locke, des argumentations périphériques, liées aux circonstances du dire ; elles ont pour point commun de prendre en compte la situation de parole et les états de connaissance du locuteur dans l'argumentation, ce qu'il ignore, ce qu'il ose ou n'ose pas dire, ou la cohérence de ses croyances. L'argumentation ainsi conçue expulse le locuteur et son système de connaissance toujours relatif. Elle est aux antipodes de ce que Grize appelle une logique du sujet.

***Ad judicium*, une étiquette homonymique** — L'étiquette *ad judicium* illustre bien l'état de confusion qui règne dans le système de désignation des formes d'argument. (i) Faisant sans doute référence à Locke, Whately considère que l'étiquette *ad judicium* désigne « très probablement la même chose » que l'argument *ad rem* (Whately [1832], p. 170), soit l'argument sur le fond ; *ad judicium* et *ad rem* seraient donc des doublons terminologiques, ce qui est relativement bénin.

(ii) Mais il existe une autre définition toute différente de *ad judicium*. Un dictionnaire de théologie le définit en effet comme : « une argumentation faisant appel au sens commun [*common sense*] et à l'opinion générale [*judgment of people*] pour valider une position » (<http://carm.org/dictionary-argumentum-ad-judicium>, consulté le 20 septembre 2013).

(iii) Enfin, Bentham utilise cette étiquette *ad judicium* pour désigner des fallacies de confusion (Bentham [1824]), v. TYPOLOGIES (III).

2. L'argument "à propos" (*ad orationem*)

■ Lat. *oratio*, "propos, parole".

L'étiquette, peu fréquente, *ad orationem* s'utilise pour désigner un argument prenant en compte ce qui a été réellement dit, qui traite le problème selon les termes dans lesquels il a été posé :

Il répond *ad orationem*, et non pas *ad hominem*.

L'argument s'adresse "au discours, à l'argument, à la demande"; c'est un argument touchant réellement le *propos*, au sens de la *question*. Il correspond à une argumentation légitime (v. PERTINENCE), et il appartient à la famille des arguments sur le fond des choses. Prise elle-même à la lettre, l'étiquette pourrait correspondre à l'argument *ad litteram*, v. SENS STRICT.

3. Logos et arguments sur le fond

Une suite de dérivations et d'associations fallacieuses pourrait amener à penser que les arguments liés au *logos* sont des arguments "logiques", et par conséquent "objectifs", sur les "objets", et par conséquent sur le *fond des choses*, opposables aux arguments éthotiques et pathémiques, qui seraient liés à la *subjectivité*. Dans une question scientifique, le fond des choses porte en effet sur des objets, de toute nature, traités par le calcul à l'exclusion des considérations de personne.

Dans l'argumentation en langage ordinaire mettant en jeu les intérêts des personnes, d'une part, au même titre que ces arguments "logiques", les arguments éthotiques et pathémiques renvoient au *logos* entendu comme "discours". D'autre part, les arguments sur le fond ne sont pas uniquement ceux qui traitent des objets, mais ceux qui se rapportent la question posée, v. PERTINENCE; c'est cette question qui détermine ce qu'est "le fond" du débat. Les arguments sur le fond sont rattachables à toutes les dimensions du discours, aux objets comme aux personnes et à leurs émotions, dans la mesure où ils sont pertinents pour la question : le rappel des condamnations antérieures d'une personne n'est pas hors sujet dans tous les contextes; la description de l'état de choc émotionnel dans lequel a été trouvée la victime fait partie des données du procès. De même qu'un argument n'est pas forcément valide parce qu'il est sur le fond, une considération sur la personne peut être non seulement pertinente mais indispensable, v. POLITESSE. Le problème est d'établir une distinction entre ce qui, dans les personnes, relève d'un traitement *sur le fond*, et ce qui relève d'un traitement *périphérique*; c'est-à-dire quels sont les aspects de la personne qui sont pertinents pour le traitement du problème – la personne *en question* – et quels sont ceux pour lesquels les personnes n'ont pas à être mises en cause. Le problème est particulièrement compliqué lorsque les personnes en cause sont les acteurs de l'argumentation.

■ Force

Le terme *force* est utilisé en théorie de l'argumentation dans trois sens différents.

1. Argument par la force, v. MENACE

2. Force des choses, v. FORCE DES CHOSES

3. Force d'un argument

On parle d'argument plus ou moins fort, soit dans l'absolu, soit relativement à un autre argument. La notion graduelle de *force d'un argument* s'oppose à la notion binaire d'argumentation *valide ou non valide*. Cette force est évaluée en fonction de différents critères.

Force inhérente à certains types d'arguments — On peut considérer que les arguments d'un certain type sont par nature plus forts que d'autres. La force d'un argument est alors déterminée sur la base d'une ontologie : ainsi un réaliste moral estime qu'un argument fondé *sur la nature des choses* et leur définition est plus fort qu'un argument *pragmatique* ; un esprit pragmatique pensera l'inverse ; v. DÉFINITION ; PRAGMATIQUE.

Force et efficacité — Estimée par rapport à un but comme la persuasion, l'argument le plus fort sera celui qui fait le mieux et le plus rapidement atteindre ce but, qu'il s'agisse de vendre ou de voter. Le degré de force d'un argument lui est attribué après une étude d'impact sur le public concerné, v. PERSUASION.

Force d'un argument et acceptation par un type d'auditoire — La *Nouvelle rhétorique* définit la force de l'argument en fonction de l'ampleur et de la qualité des auditoires qui l'acceptent, v. ORATEUR ET AUDITOIRE.

Force et renforcement linguistique des arguments — Dans la théorie de l'argumentation dans la langue, la force d'un argument n'est déterminée ni par sa qualité intrinsèque, ni par son acceptation ou son acceptabilité extrinsèque par un auditoire ; elle est attribuée à l'argument par le locuteur.

Les arguments orientés vers une certaine conclusion appartiennent à la même classe argumentative ; ils possèdent tous, en ce sens, une certaine force pour cette conclusion. Au sein de la même classe argumentative, le locuteur peut hiérarchiser les arguments, accorder plus de force à tel argument par rapport à tel autre. Cette différence est marquée au moyen de morphèmes argumentatifs et de modalisateurs réalisants ou déréalisants. Les transformations des agencements des arguments selon leur force relative sur les échelles argumentatives sont régies par les lois de discours.

v. ÉCHELLE ARGUMENTATIVE ; LOIS DE DISCOURS ; MORPHÈMES ARGUMENTATIFS.

■ Force des choses, arg.

L'argumentation par *la force, le poids ou la nature des choses*, ou par les *contraintes extérieures*, applique au monde social et politique les mécanismes de l'argumentation par la cause telle qu'elle vaut pour le monde physique. Elle présente par exemple une décision comme déterminée causalement par le contexte : *"nous n'avons pas le choix"*, *"aucune autre politique n'est possible"* ; *"ce qui se passe dans le monde nous contraint à agir ainsi"* :

« Personne ne peut avoir de doute sur l'importance extrême que va revêtir la réponse du pays. Pour l'Algérie, le droit reconnu à ses populations de disposer de leur sort marquera le début d'une vie toute nouvelle. Certains peuvent regretter que des préventions, des routines, des craintes aient empêché naguère l'assimilation pure et simple des Musulmans, à supposer qu'elle fût possible. Mais le fait qu'ils forment les huit-neuvièmes de la population et que cette proportion ne cesse de croître en leur faveur, l'évolution déclenchée dans les gens et dans les choses par les événements, et notamment par l'insurrection, et enfin ce qui s'est passé et ce qui se passe dans l'univers, rendent chimériques ces considérations et superflus ces regrets. »

Charles de Gaulle, Allocution radiotélévisée
du 20 décembre 1960, [<http://fresques.ina.fr/de-gaulle/fiche-media/Gaulle00063/allocution-du-20-decembre-1960.html>],
consulté le 20 septembre 2013.

À cette argumentation, par le poids des choses, s'oppose l'argumentation *volontariste*, qui nie précisément ce déterminisme : *"là où il y a une volonté, il y a un chemin"* ; on lit dans l'Appel du 18 juin :

« Certes, nous avons été, nous sommes, submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi.
Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.
Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !
[...]
Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. »

Charles de Gaulle, Texte de l'appel du 18 juin 1940, [<http://www.charles-de-gaulle.org/pages/l-homme/dossiers-thematiques/1940-1944-la-seconde-guerre-mondiale/l-appel-du-18-juin/documents/l-appel-du-18-juin-1940.php>], consulté le 20 septembre 2013.

Les grandes décisions politiques combinent les deux formes d'argumentation.

Argument naturaliste — En droit, l'argument naturaliste renvoie à l'hypothèse d'un législateur impuissant parce qu'il est impossible de légiférer dans certains domaines, ou d'un juge qui renonce à faire appliquer la loi, dans certaines occasions, v. **TOPIQUE JURIDIQUE**.

L'argument naturaliste est également exploité dans le domaine de la loi religieuse, Luther l'utilise à propos de l'interdiction du mariage des prêtres dans l'église catholique romaine :

« Le pape n'a pas pouvoir pour prononcer pareille interdiction, pas plus qu'il n'a pouvoir pour interdire le boire, le manger et les issues naturelles, ou pour défendre de grossir. Aussi personne n'est-il tenu à observer ses prescriptions. »

Martin Luther, *À la noblesse chrétienne de la nation allemande, sur l'amendement de l'état de chrétien* [1520]. *Les grands écrits réformateurs*, trad. par M. Gravier, Paris, GF-Flammarion, p. 158.

A priori, l'argument naturaliste n'a pas grand-chose à voir avec la *fallacie naturaliste* qui valorise systématiquement le naturel, v. **FALLACIEUX (II)**. On pourrait cependant les rapprocher, dans la mesure où l'accusation de fallacie naturaliste pourrait servir à réfuter l'argument de la *force des choses*.



■ Gaspillage, arg.

L'argument du gaspillage est défini comme suit par Perelman et Olbrechts-Tyteca :

« L'argument du gaspillage consiste à dire que, puisque l'on a déjà commencé une œuvre, accepté des sacrifices qui seraient perdus en cas de renoncement à l'entreprise, il faut poursuivre dans la même direction. C'est la justification fournie par le banquier qui continue à prêter à son débiteur insolvable espérant, en fin de compte, le renflouer. C'est l'une des raisons qui, selon sainte Thérèse, incitent à faire oraison, même en période de "sécheresse". On abandonnerait tout, écrit-elle, si ce n'était "que l'on se souvient que cela donne agrément et plaisir au seigneur du jardin, que l'on prend garde à ne pas perdre tout le service accompli et aussi au bénéfice que l'on espère du grand effort de lancer souvent le seau dans le puits et de le retirer sans eau". » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 375).

La définition de ce que le *Traité* appelle ici un *moyen* est une « technique discursive » (*ibid.*, p. 5), ou un *topos*, c'est-à-dire une schématisation d'ordre linguistico-cognitif, v. *TOPOS INFÉRENTIEL*. Le *Traité* introduit le *topos* du gaspillage par une définition suivie de deux illustrations dans le passage : « puisque l'on a déjà commencé une œuvre, accepté des sacrifices qui seraient perdus en cas de renoncement à l'entreprise, il faut poursuivre dans la même direction » (*ibid.*) Les agents sont impersonnels (« on ») ; les situations très générales (« commencé, œuvre, entreprise, sacrifices, direction »). Ce *topos* met en relation :

— une situation initiale complexe, l'argument (a) : on a commencé une œuvre, en vue d'un bénéfice ; (b) cette œuvre est difficile ; (c) on n'a rien obtenu ; (d) il est possible et on est tenté d'arrêter ; (e) si on arrête on perd tout (avec une application du *topos* des contraires : cesser et tout perdre / continuer et tout gagner) ;

— dont on tire la conclusion (f) : il faut poursuivre dans la même direction. Toutes ces conditions sont cruciales, par exemple (e) ; s'il s'agissait d'une œuvre dont les résultats sont cumulatifs (du type exercices de musculation), alors on pourrait justifier l'arrêt en disant que *"c'est toujours ça de pris"*.

Le topos du gaspillage est lié à l'argument du petit doigt dans l'engrenage : *"On ne doit pas commencer, car, si on commence on ne pourra plus s'arrêter"*. Ce dernier topos justifie l'abstention, alors que l'argument du gaspillage est celui de la persévérance dans l'action, v. DIRECTION ; PENTE GLISSANTE. Le topos du gaspillage est parent du topos proverbial : *"On ne change pas de cheval au milieu du gué"*, à quoi on réplique *"Ou tu changes ou tu te noies"*. Il est vulnérable à un contre-discours du type : *"On a déjà suffisamment perdu de temps comme ça"*.

À propos de la guerre d'Irak (2003-2011), l'exemple suivant utilise une formule qui est fréquemment associée à ce topos lorsqu'il sert à justifier la poursuite d'une guerre *"alors ils seraient morts pour rien !"* :

« Battre en retraite équivaut à reconnaître que tous nos gars sont morts pour rien ! » tranche l'un [des fans de John McCain^(*)], le soldat Carl Broberg, rentré au pays. »

(*) candidat à l'investiture républicaine pour l'élection présidentielle américaine de 2008

Marianne, 1^{er}-10 mars 2008, p. 59.

Les éléments clés du topos sont dispersés de manière discontinue dans ce second exemple (passages soulignés par nous) :

« Il [le philosophe Alain] ne croit pas à la guerre du droit. Il est favorable dès la fin de 1914 à une paix de compromis, et il suit d'ailleurs de très près, à travers la *Tribune de Genève* que lui envoie le ménage Halévy, tout ce qui ressemble à une amorce de négociation, si fragile qu'en soit la trace. Mais il ne se fait guère d'illusions : *précisément parce qu'elle est si affreuse, si meurtrière, si aveugle, si entière, la guerre est très difficile à terminer*. Elle n'appartient pas, ou plus, à cette catégorie de conflits armés que des princes cyniques peuvent arrêter s'ils jugent que le coût en dépasse les gains possibles, et que le jeu n'en vaut plus la chandelle. Elle est dirigée par des patriotes, d'honnêtes gens élus par le peuple, *enfermés* chaque jour davantage dans les suites des décisions de juillet 1914. *Les souffrances ont été si dures, les morts si nombreuses que personne n'ose agir comme si elles n'avaient pas été nécessaires*. Et comment s'avancer, sans se désigner comme traître ? *Plus la guerre dure, plus elle va durer*. Elle tue la démocratie, dont elle reçoit pourtant ce qui perpétue son cours. »

François Furet, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au xx^e siècle*, Paris, Robert Laffont / Calmann-Lévy, 1995, p. 65.

■ Généralisation hâtive ► Induction, arg.

■ Génétique ► Intention du législateur, arg.; Fallacieux (II)

■ Généralité de la loi, arg.

📖 Lat. “*a generali sensu*”, lat. *generalis* “général”, *sensus* “pensée, idée”; argument de la généralité de la loi. Ang. *arg. from generality of rule of law*.

L’argument de la généralité de la loi pose que la loi n’admet pas de déviation : “nous ne devons pas faire de distinction là où la loi n’en fait pas” (selon l’adage latin : *ubi lex non distinguit, non nobis est distinguere*).

Si le règlement prévoit, en termes généraux que “*l’usage du téléphone portable est interdit pendant le cours*”, alors son application est générale. Les excuses qui tentent d’en restreindre la portée en disant que le règlement vaut surtout “*pour les plus petites classes*”, ou qu’il ne vaut pas lorsqu’il s’agit de “*gérer son compte en banque*”, ou “*pour ceux qui ont eu une bonne note*” ne sont pas recevables. Le règlement n’admet pas d’exceptions.

■ Genre, arg.

Genre peut être pris :

1. au sens de la théorie du *gender*;
2. au sens de la théorie des catégories.

1. Le genre comme *gender*

Genre est pris ici au sens qu’il a pour les *gender studies*, qui étudient « les relations et les corrélations entre le sexe physiologique et le genre sexuel » (Wikipedia, art. *Gender studies*, consulté le 20 septembre 2013).

On pourrait appeler *l’argument du genre* l’argumentation qui fonde une conclusion sur un argument spécifiant le genre de la personne considérée : “*Joue donc à la poupée, tu es une fille!*”. Cette argumentation est simplement une spécification au cas de la catégorie “*gender*” de l’argumentation par catégorisation, ou la définition, v. TAXINOMIE ET CATÉGORIES; CATÉGORISATION. N’importe quelle argumentation fondée sur la catégorie X peut ainsi s’appeler “argument de X”. On pourrait par exemple appeler “argument de l’épicier” l’argument qui consiste à dire “*c’est un épicier, il doit avoir des tendances un peu mesquines*”, en fonction du stéréotype « Vieilli. Personne à l’esprit étroit, vulgaire, sans goût artistique » (TLFi, art. *Épicier*).

2. Le genre comme catégorie

¶ L'argument du genre est parfois désigné par son nom latin : argument *ejusdem generis*, de *genus*, "genre" et *idem* "identique".

L'argument du genre correspond à une argumentation par la définition catégorielle. Il transfère sur un individu les propriétés et devoirs attachés à la catégorie à laquelle il appartient. v. TAXINOMIE ET CATÉGORIES; CATÉGORISATION; DÉFINITION; RÈGLE DE JUSTICE; A PARI.

Clause du genre — La clause généralisante "... et les choses du même genre" permet d'étendre à d'autres êtres la portée d'une disposition portant sur certains êtres explicitement énumérés. Le texte a la forme : "*cette disposition concerne les a, les b, les c, et tous les êtres du même genre*"; par exemple "... les voitures, les motos, et tous les moyens de transport".

Soit un être *x* ne figurant pas dans l'énumération; s'il est possible de considérer que *x* appartient à la catégorie définie par l'énumération, alors, la clause "*et tous les êtres du même genre*" permet d'étendre à *x* la disposition concernant les *a*, les *b* et les *c*. Elle montre que les êtres cités (les *a*, les *b* et les *c*) sont là non seulement pour eux-mêmes, mais aussi en tant que prototypes sur lesquels est construite la catégorie, v. ANALOGIE (III).

Cette *clause du genre* permet l'application de la règle de justice des argumentations *a pari* et *a contrario*. v. RÈGLE DE JUSTICE; A PARI; A CONTRARIO.

« Chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés proclamés dans la présente Déclaration, sans distinction aucune, notamment de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'opinion politique ou de toute autre opinion, d'origine nationale ou sociale, de fortune, de naissance ou de toute autre situation. »

Déclaration universelle des droits de l'homme, art. 2, § 1,
[<http://www.un.org/fr/documents/udhr/>],
consulté le 20 septembre 2013.

L'existence d'une provision générique exige l'extension au genre :

On doit payer l'impôt sur les poules, et les oies, et les autres animaux de basse-cour.
Conclusion : donc sur les canards et les lapins.

Les poules et les oies sont mentionnées seulement comme exemple prototypiques de la catégorie "animaux de basse-cour". On peut discuter si un paon est un animal de basse-cour. *A contrario*, l'absence de provision générique limite l'application de la mesure aux êtres explicitement cités :

On doit payer l'impôt sur les poules et les oies.
Conclusion : Donc même pas sur les canards.

à moins que l'on n'invoque l'intention du législateur. La particule *etc.* ouvre la liste sur de nouveaux individus, mais ne donne pas de catégorisation claire.

Cette clause extensive n'est pas limitée au domaine juridique :



Barbecue fixe en béton — Attention ! ne pas utiliser d'alcool, d'essence ou autre liquide analogue pour allumer ou réactiver le feu.

Étiquette collée sur un barbecue

V. TOPIQUE JURIDIQUE.



■ **Historique** ► **Intention du législateur, arg.**

■ **Homme de paille** ► **Représentation du discours**

■ **Homonymie (fal.)**

La fallacie d'homonymie est une fallacie d'ambiguïté, liée au discours, **v. FALLACIEUX** (III).

Deux signes sont homonymes lorsqu'ils ont le même signifiant et des signifiés totalement différents. En français le signifiant *bac* correspond à trois mots homonymes (1. Récipient ; 2. Bateau ; 3. Baccalauréat) et à divers acronymes (BAC, brigade anti-criminelle, etc). On distingue l'*homographie* (même graphie, prononciation différente : *couvent* ("maison d'une communauté religieuse" ; et *couvent*, 3^e personne du pluriel du verbe *couver*) et l'*homophonie* (même prononciation, graphie identique [*bac*] ou non [*fil*s et *fil*s]).

Paralogisme et sophismes d'homonymie — Dans la théorie du raisonnement syllogistique, un syllogisme fallacieux par homonymie n'est pas à trois mais à quatre termes, l'un des termes étant pris dans deux sens différents, **v. PARALOGISME SYLLOGISTIQUE**.

Le dialogue de Platon, l'*Euthydème*, fournit un exemple de la pratique sophistique utilisant l'homonymie. Euthydème le sophiste, personnage éponyme de ce dialogue, démontre successivement les propositions contradictoires : « ce sont les savants qui apprennent » / « ce sont les ignorants qui apprennent » (*Euth.*, V, 275c-276c ; p. 114).

Les auditeurs, et particulièrement le jeune Clinias, en restent tout abasourdis. Le sophisme n'est pas destiné à persuader du faux mais à déstabiliser les certitudes naïves : par ce choc salutaire, le public prend conscience de l'opacité et de la forme propre du langage, v. PERSUASION ; SOPHISME. Comme l'explique Socrate, « le même mot s'applique à des gens qui sont dans des conditions opposées, à celui qui sait comme à celui qui ne sait pas » (*ibid.*, p. III) : le maître apprend à l'élève alors que l'élève apprend du maître. *Louer* est lexicalement homonyme entre *louer*, *louange* et *louer*, *location*. Il l'est aussi syntaxiquement, comme *apprendre*, selon la distribution des actants locataire L et propriétaire P : L loue à P comme P loue à L. Être l'hôte de, *apprendre* fonctionnent de la même manière.

Glissements homonymiques — Le langage scientifique proscriit l'homonymie et demande que l'on n'utilise que des termes définis de manière univoque et stabilisés dans leur signification et leur syntaxe. Dans le raisonnement naturel, le sens des termes se construit et se recompose au fil du discours, v. OBJET DE DISCOURS ; DÉMONSTRATION ET ARGUMENTATION ; PARALOGISMES SYLLOGISTIQUES.

D'une façon générale, on a affaire à une question d'homonymie lorsqu'un terme a changé de sens d'une étape à l'autre du raisonnement, et, plus largement, de la discussion, quelle que soit la forme de ce changement de sens, par homonymie ou parce qu'il est pris dans son sens propre puis dans un sens figuré. C'est ainsi que la discussion sur le *crédit à accorder à une personne* peut hésiter entre la fixation du *montant d'un prêt* et la *confiance* en cette personne. En allemand, on dit parfois que la discussion économique de la *dette financière* reste liée à la discussion de la *faute morale*, le même signifiant, *Schuld*, ayant ces deux significations (<http://dictionnaire.reverso.net/allemand-francais/schuld>, consulté le 20 septembre 2013).

La stratégie de *distinguo* permet de réfuter un discours jouant sur l'homonymie, v. DISTINGUO.



■ Ignorance, arg.

📖 Lat. argument *ad ignorantiam* ; ang. *arg. from ignorance*.

1. Argumentation par ignorance et légitimité du doute

L'argumentation par l'ignorance est définie par Locke comme une des quatre formes fondamentales d'argumentation :

« Un second moyen dont les hommes se servent pour porter et forcer, pour ainsi dire, les autres à soumettre leur jugement aux décisions qu'ils ont prononcées eux-mêmes sur l'opinion dont on dispute, c'est d'exiger de leur adversaire qu'il admette la preuve qu'ils mettent en avant, ou qu'ils en assigne une meilleure. C'est ce que j'appelle un argument *ad ignorantiam*. » ([1690], p. 573), **v. TYPOLOGIES MODERNES.**

Cette stratégie est déclarée fallacieuse par Locke.

La situation où L1 s'appuie sur l'ignorance de L2 est schématisée par le dialogue suivant :

L1_1 : — C, *puisque A.*

L2_1 : — Je n'admets pas que A soit une preuve de C. C'est un mauvais argument.

L1_2 : — As-tu quelque raison qui te permette de conclure à quelque chose de différent de C ? Connais-tu un meilleur argument pour C ?

L2_2 : — Non

L1_3 : — Alors tu dois admettre ma propre preuve et ma conclusion.

- (i) Au premier tour, L1_1 présente une argumentation ;
- (ii) Au deuxième tour, L2_1 refuse de la ratifier ;
- (iii) Au troisième tour, L1_2 demande à L2 d'exposer les raisons de son doute. Il

est parfaitement dans son droit de le faire, en vertu du principe conversationnel qui demande qu'une suite non préférée soit accompagnée d'arguments. L₂ pourrait répondre :

- en présentant des objections ou en réfutant l'argumentation de L_{1_1};
- en construisant une contre-discours apportant une « meilleure preuve » ; le texte ne dit pas pour quelle conclusion, on peut donc supposer les deux cas suivants :
 - concluant à quelque chose de différent de C ;
 - apportant « une meilleure preuve » pour C.

(iv) Au quatrième tour, L_{2_2} s'avoue incapable de quoi que ce soit.

(v) Au cinquième tour, L₁ peut en conséquence :

— admettre le refus de ratifier, tout en maintenant son argumentation : “D'accord, ce n'est pas un très bon argument, mais il est tout de même intéressant, c'est même le seul que nous ayons” ;

— sommer L₂ d'accepter son argumentation : c'est ce qui constitue, d'après Locke, une fallacie d'argumentation par l'ignorance : “*puisque tu n'as rien à dire contre mon argumentation, tu dois admettre sa conclusion*”.

L₁ prétend imposer sa conclusion pour deux raisons, d'une part son propre argument et d'autre part l'incapacité de L₂ à défendre une autre conclusion. Si Locke considère que la prétention de L₁ à l'étape (v) est fallacieuse, c'est qu'il considère comme légitime pour L₂ de ne pas admettre une conclusion alors même qu'elle est argumentée et qu'il n'a au fond rien à lui opposer. Locke légitime ici le refus de se soumettre à l'argumentation, même bonne, alors que ce refus n'est fondé sur rien, sinon la seule intime conviction.

Sur cette analyse, Leibniz fait observer que « [l'argument *ad ignorantiam*] est bon dans les cas à présomption, où il est raisonnable de se tenir à une opinion jusqu'à ce que le contraire se prouve » ([1765], p. 437) ; *présomption* a ici le sens de “charge de la preuve”. La prétention de L₁ est peut-être excessive et fallacieuse, mais son argumentation crée néanmoins une préférence dans le champ concerné, et, en pratique, on peut s'y tenir jusqu'à ce qu'autre chose ait été prouvée.

L'argumentation par l'ignorance est un raisonnement “faute de mieux”, “en l'absence d'alternative”, qui prend une couleur différente lorsqu'il s'agit non plus de vérité et de savoir, mais de décision et d'action, possiblement urgente :

L_{1_1} : — *Moi, je propose*

- 1) *que nous prenions telle et telle disposition ;*
- 2) *que nous explorions telle et telle hypothèse ;*

maintenant, à vous la parole

L₂ : [silence]

L_{1_2} : — *Vous ne dites rien ? Qui ne dit mot consent :*

- 1) *En l'absence de contradiction, ma proposition est adoptée.*
- 2) *En l'absence d'autre hypothèse, mon hypothèse sera adoptée comme hypothèse de travail.*

Il est difficile de trouver quoi que ce soit à redire aux conclusions de **LI**. Il n'a pas dit que sa proposition était la seule valable, ni que son hypothèse devrait être tenue pour vraie.

2. Ignorance et tiers exclu

L'argument par l'ignorance est également défini, hors de toute considération sur la qualité de l'argument, comme une application illégitime du tiers exclu :

P est vraie puisque tu es incapable de prouver qu'elle est fausse.

Il n'est plus ici question d'argument. Si on considère que "on n'a pas prouvé que **non-P**", est équivalent à "**non-(non-P)**" on conclut que **P**, par application du principe du tiers exclu. Mais les deux *non* ne sont pas de même nature : "**non-P** n'est pas prouvée" ne veut pas dire "**non-P** est faux" ; il y a confusion entre ce qui est vrai (ordre de l'aléthique) et de ce qui est connaissable (ordre de l'épistémique), v. **ABSURDE**.

3. Ignorance, charge de la preuve, principe de précaution

*Je suis innocent puisque vous êtes incapables de prouver que je suis coupable.
Tu es coupable puisque tu es incapable de prouver ton innocence.*

Admettre **P** pour vrai en l'absence de preuve de **non-P** est une décision qui revient à l'institution habilitée à discuter et à décider dans le domaine concerné. Dans le domaine judiciaire, la *présomption d'innocence* fait porter la charge de la preuve sur l'accusation, et fait bénéficier l'accusé de l'ignorance. Dans le débat sur la toxicité de nouveaux produits, où il s'agit également de gérer des savoirs insuffisants, la *présomption d'innocuité* serait :

*Il est possible que le produit ait des effets toxiques, mais ce n'est pas prouvé.
Donc il n'a pas d'effets toxiques.*

Le principe de précaution, dans sa forme radicale inverse la charge de la preuve :

*Il n'est pas prouvé que le produit ait des effets toxiques mais cela reste possible.
Donc on prend des précautions.*

Pour réfuter le principe de précaution, on le maximalise : "*Tout produit est présumé toxique jusqu'à ce qu'on ait prouvé son innocuité*". Dans son énoncé officiel, il consiste en une demande de vigilance sur les preuves :

« Article 5. - Lorsque la réalisation d'un dommage, bien qu'incertaine en l'état des connaissances scientifiques, pourrait affecter de manière grave et irréversible l'environnement, les autorités publiques veillent, par application du principe de précaution et dans leurs domaines d'attributions, à la mise en œuvre de procédures d'évaluation des risques et à l'adoption de mesures provisoires et proportionnées afin de parer à la réalisation du dommage. »

Charte de l'environnement (2004), [<http://www.legifrance.gouv.fr/Droit-francais/Constitution/Charte-de-l-environnement-de-2004>], consulté le 20 septembre 2013.

4. Argument de silence, v. SILENCE

■ Ignorance de la réfutation, Ignoratio elenchi ► Pertinence

■ Imitation — Parangon — Modèle

Les parangons et “grands analogues” — Dans le raisonnement politique, certains événements jouent le rôle de *parangons* : Munich et la défaite diplomatique des démocraties face à la volonté expansionniste nazie, le déroulement de la Seconde Guerre mondiale, le génocide des juifs, des tziganes et des homosexuels sont autant de grands analogues qui servent d'*anti-modèles* pour penser tous les conflits actuels. Pour les Américains, le Vietnam est le grand analogue appelé à la rescousse lorsqu'il s'agit de s'opposer à de possibles interventions militaires à l'étranger. Les parangons servent de “modèles”, permettant de comprendre les événements nouveaux ; ils fonctionnent en cela sur le principe du *précédent*, v. PRÉCÉDENT ; EXEMPLE.

L'événement grand analogue met en scène des personnages source d'antonomase (figure par laquelle un membre de la catégorie est désigné par le nom du parangon de cette catégorie) : un *Daladier* ou un *Chamberlain* est une personne qui capitule devant un dictateur au lieu de le combattre, comme se sont conduits à Munich Edouard Daladier ou Neville Chamberlain vis-à-vis de Hitler.

Le *modèle*, personne ou événement, crée une catégorie par analogie, v. CATÉGORISATION ; ANALOGIE (III).

Donner l'exemple — Pour amener quelqu'un à faire quelque chose, on peut procéder argumentativement, c'est-à-dire lui exposer discursivement toutes les bonnes raisons de le faire. On peut en particulier argumenter par le modèle, en lui donnant en exemple des gens importants qui l'ont fait (variante de l'argumentation d'autorité), soit réels, soit imaginaires, v. EXEMPLUM. On opère ainsi un déplacement métonymique de l'action vers l'auteur de l'action.

On peut également *donner l'exemple*, et faire soi-même ce qu'on souhaite que l'autre fasse. Il ne s'agit plus de *dire*, mais de *montrer*, de s'instituer soi-même comme norme. On ne peut alors parler d'argumentation par l'exemple que de façon métaphorique, comme on parle d'argumentation par la force pour ouvrir avec un tournevis une boîte de conserve récalcitrante. L'argumentation par l'exemple donné joue sur les mécanismes non verbaux de l'imitation sociale, l'entraînement, l'identification, l'empathie. La séduction est également une force qui pousse une personne à s'aligner sur un modèle et à se distancier d'un contre-modèle. L'argumentation éthotique n'est

autre qu'une forme d'argumentation par l'exemple, poussant l'auditoire à l'identification à un modèle particulier, l'orateur lui-même, v. *ÉTOS*.

La stratégie de l'exemple pour "faire faire" peut être utilisée pour toutes les formes de comportements qu'on souhaite modifier, comment manger proprement, parler de façon correcte, mener une vie digne de récompense dans l'au-delà. Au cours de ce processus, il peut y avoir persuasion (transformation des systèmes de comportement), mais tout ce qui persuade n'est pas argumentatif pour autant, v. "*TOI AUSSI*".

Le modèle fonctionne en relation de diptyque *a contrario* avec un *contre-modèle* ou un *antimodèle* qui représente tout ce qu'il ne faut pas faire, une autorité négative, v. *AUTORITÉ*.

■ Indicateur ► Marqueur

■ Indice

📖 En rhétorique, le mot grec *semeion* est traduit par "indice", et par "signe".

Un *indice* est une donnée perceptuelle directe, matériellement liée, plus ou moins nécessairement à un état de chose non accessible perceptuellement : si je vois de la fumée (indice), je peux inférer qu'il y a du feu, en vertu du principe "*il n'y a pas de fumée sans feu*". L'indice est un fait certain, et « nous tenons pour certain d'abord ce que perçoivent les sens, par exemple, ce que nous voyons, ce que nous entendons, tels les indices [*signa*] » (Quintilien, V, 10, 12). En lui-même l'indice est irréfutable. On emploie parfois le mot *signe* au sens de *indice*.

1. Syllogismes sur des indices

L'argumentation fondée sur l'indice a la forme d'un syllogisme. La force probatoire d'un indice est variable, v. *ENTHYMÈME*.

— L'indice *concluant* (*tekmerion*) est nécessairement lié au phénomène, il a donc force de preuve. Il entre dans un syllogisme valide, dont la conclusion est certaine :

Loi (majeure)	Toute femme qui a du lait a enfanté (si L, alors E).
Signe (mineure)	Cette femme a du lait.
Conclusion	Cette femme a enfanté.

— L'indice est *probable*, ou *contingent* (*semeion*), s'il est lié à plusieurs états de choses ; le syllogisme associé n'est pas valide :

Loi (majeure)	Les femmes qui ont enfanté sont pâles (si E, alors P).
Signe (mineure)	Cette femme est pâle.
Conclusion	Cette femme a enfanté.

Une condition nécessaire est prise pour suffisante : on peut être pâle par complexion, ou parce qu'on est malade. L'indice apporte non pas une preuve mais seulement un élément de preuve (judiciaire).

2. Argumentation indiciare

Du point de vue de la réalité matérielle objective, l'indice fait partie du phénomène : l'état du ciel aujourd'hui laisse prévoir le temps qu'il fera demain. La théorie des indices est liée à l'observation médicale : un *symptôme* est un indice, la rougeur est indice (signe, symptôme) de fièvre ; la souplesse de la peau est indice (signe) de l'âge. L'existence d'indices convergents justifie une accusation ou un diagnostic, v. *CIRCONSTANCES*. Les indices peuvent se constituer en faisceau constituant une argumentation liée, qui elle est concluante. Une zone du corps peut être *rouge*, parce qu'elle a été frottée ; *chaude*, suite à un début de coup de soleil ; *douloureuse* ou *enflée* parce qu'elle a subi un choc. Mais si elle est *à la fois* rouge, douloureuse, chaude et enflée (*rubor, dolor, calor, tumor*), c'est qu'il y a une inflammation.

Le raisonnement indiciaire est également celui du militaire qui observe les actes et les mouvements de l'ennemi pour deviner ses intentions.

Roland Dorgelès a eu « [le] singulier privilège de baptiser une guerre » : c'est lui qui le premier a appelé « drôle de guerre » la situation sur le front entre le 3 septembre 1939, date de la déclaration de guerre, et le 10 mai 1940, date de l'invasion de la Belgique, des Pays-Bas, du Luxembourg et de la France par l'Allemagne nazie. Son ouvrage, « *La drôle de guerre* », est constitué d'une série de reportages effectués sur le front pendant cette période. En avril 1940, il est en Alsace, sur un poste d'observation.

« De là-haut, on domine les lignes ennemies comme d'un balcon. [...] Le sergent qui ne les quitte pas des yeux, connaît maintenant leurs habitudes, sait d'où ils viennent et où ils vont.

— Là, montre-t-il du doigt, ils creusent une sape. Regardez la terre remuée... Cette maison grise, ils l'ont certainement bétonnée. Vous remarquez l'embrasure ? Et ces tuiles déplacées ? Leurs travailleurs en ce moment s'occupent surtout par là. Ce matin, j'en ai compté soixante qui revenaient du chantier. Avec des lampes : donc ils piochent dessous. De l'aube à la nuit, nos guetteurs restent penchés sur la lunette. »

Roland Dorgelès, *La drôle de guerre 1939-1940*, Paris, Albin Michel, 1957, p. 9 ; p. 194.

Tout l'art de Sherlock Holmes réside dans l'observation, l'interprétation et la combinaison des indices. L'indice est une trace de l'action qui laisse inférer le *modus operandi*. Si les éclats de verre provenant de la fenêtre sont sur les tiroirs arrachés aux armoires et jetés dans la chambre, c'est qu'on a *d'abord* saccagé la chambre et qu'on a *ensuite* fracturé les vitres de l'extérieur, pour faire croire qu'on était entré par la fenêtre – alors qu'on est entré par la porte. Le coupable avait donc la clé. Quelles sont les personnes qui ont cette clé ?

L'exploitation des indices pour la reconstruction du scénario d'un crime, du déroulement d'une bataille, la reconstruction d'un squelette ou du tracé d'une ville est le fond des professions de détective, d'historien, de paléontologue et d'archéologue (Ginzburg 1999). Les conditions qui permettent d'inférer de l'existence d'un indice à celle d'un état de chose ou d'un être inaccessibles définissent les techniques argumentatives spécialisées de ces différentes professions.

■ Induction

L'induction est un des trois modes d'inférence classiques, v. **INDUCTION**; **DÉDUCTION**; **ANALOGIE**. L'induction va du particulier au général; elle généralise à tous les cas des constatations faites sur un nombre restreint de cas; si ce cas est unique, on a affaire à un exemple, v. **EXEMPLE**.

Je plonge la main dans le sac et j'en retire un grain d'avoine.
 Je plonge une 2^e fois la main dans le sac, et j'en retire un 2^e grain d'avoine.
 ... Je plonge une 294^e fois la main dans le sac, et j'en retire un 294^e grain d'avoine.
Pour conclure avec certitude, il faudrait examiner grain à grain tout le volume restant; mais cela prendrait beaucoup de temps. Je procède à un arbitrage entre le degré de certitude atteint et la durée de la tâche, en utilisant l'induction, je décide de gagner du temps et je conclus :
 J'ai affaire à un sac d'avoine.

L'induction repose sur l'analogie catégorielle : « c'est par la production de cas individuels présentant une similitude que nous nous sentons autorisés à induire l'universel » (Aristote, *Top.* Brunschwig, I, 18, 10 ; p. 32). Les grains tirés sont "analogues" au sens où, même s'ils sont plus ou moins beaux, ils appartiennent tous à la même catégorie "être un grain d'avoine", v. **ANALOGIE (III)**.

1. Induction complète et incomplète

Induction complète — L'induction est dite *complète* si on procède par inspection de chaque cas, v. **CAS PAR CAS**; elle permet d'attribuer au groupe une propriété constatée empiriquement sur chacune de ses membres. Soit un hameau **H** composé des trois familles, **X**, **Y**, **Z** :

La famille **X** a une salle de bain.
 La famille **Y** a une salle de bain.
 La famille **Z** a une salle de bain.
Conclusion : Les **H**-iens ont tous une salle de bain.

Les installations examinées sont analogues en ce qu'elles correspondent toutes aux critères définissant la salle de bain : une pièce isolée, avec un lavabo et une douche. L'induction complète procède en *extension*, par examen exhaustif de chaque cas et totalise de façon certaine; elle n'est pas toujours possible, non seulement pour des raisons matérielles (temps), mais parce qu'on n'a pas accès à tous les membres de la catégorie.

Induction de la partie représentative au tout — L'induction permet d'inférer, en *intension*, une proposition portant sur le tout à partir du fait qu'on a constaté qu'elle était vraie sur une partie, qui peut être *quelconque* ou *représentative*. Si la partie examinée est *quelconque* et petite, les risques d'erreur sont grands. Ils se réduisent si la partie est représentative. Soit **E** un échantillon représentatif de la population **P** :

x % de **E** a voté pour le parti **A**
 y % de **E** a voté pour le parti **B**
 ...(*idem* pour chaque parti)...

conclusion :

x % de **P** a voté pour le parti **A**
 y % de **P** a voté pour le parti **B**
 ...(*idem* pour chaque parti)

Selon que l'échantillon est ou non réellement représentatif, que les gens ont ou non donné des réponses fantaisistes, la conclusion varie du quasi certain au vaguement probable, **v. TOUT ET PARTIE**.

Induction sur un trait essentiel — La généralisation sur une propriété accidentelle d'un être est hasardeuse, mais sur une propriété essentielle, elle est sûre :

Ceci est un passeport syldave normal.

Ce passeport mentionne l'appartenance religieuse.

Donc les passeports syldaves mentionnent l'appartenance religieuse.

v. EXEMPLE ; ECTHÈSE.

Réfutation d'un induction — On réfute une conclusion obtenue par induction en montrant qu'elle procède d'une *généralisation hâtive*, reposant sur l'examen d'un nombre de cas insuffisants ; pour cela, on exhibe des exemplaires de la collection qui ne possèdent pas la propriété.

2. Raisonnement par récurrence

En mathématique, le raisonnement par récurrence constitue une forme d'induction qui permet de conclure de façon certaine (Vax 1982, art. *Induction mathématique* ou *raisonnement par récurrence*). Il se pratique sur des domaines tels que l'arithmétique, où peut être définie une relation de succession. On montre que la propriété vaut pour 1 ; puis que si elle vaut pour un individu quelconque $< i >$, elle vaut pour son successeur $< i + 1 >$. On en conclut qu'elle vaut pour tous les individus du domaine.

3. Induction comme méthode positive de l'histoire littéraire

L'argumentation par induction consiste à établir une loi ou une tendance générale sur un grand nombre d'exemples. Ce procédé est typique de la science positiviste de la littérature et des idées.

« § 2 Diffusion de l'irréligion dans la noblesse et le clergé »

Cette diffusion est considérable dans la haute noblesse. Les témoignages généraux abondent : « L'athéisme, dit Lamothe-Langon, était universellement répandu dans ce que l'on appelait la haute société ; croire en Dieu devenait un ridicule dont on avait soin de se garder ». Les mémoires de Ségur, ceux de Vaublanc, ceux de la marquise de la Tour du Pin confirment Lamothe-Langon. Chez Mme d'Hénin, la princesse de Poix, la duchesse de Biron, la princesse de Bouillon, dans les milieux d'officiers, on est, sinon athée, du moins déiste. La plupart des salons sont « philosophes » et des philosophes en sont le plus bel ornement. Non seulement chez ceux ou celles qui font profession de philosophie, chez d'Holbach, Mme Helvétius, Mme Necker, Fanny de Beauharnais (où l'on voit Mably, Mercier, Cloots, Boissy d'Anglas) mais chez les grands seigneurs. Chez la duchesse d'Enville, on rencontre Turgot, Adam Smith, Arthur Young, Diderot, Condorcet ; chez le comte de Castellane, d'Alembert, Condorcet, Raynal. Dans les salons de la duchesse de Choiseul, de la maréchale de Luxembourg, de la duchesse de Grammont, de Mme de Montesson, de la comtesse de Tessé, de la comtesse de Ségur (sa mère), Ségur rencontre ou entend discuter Rousseau, Helvétius, Duclos, Voltaire, Diderot, Marmontel, Raynal, Mably. L'hôtel de la Rochefoucauld est le rendez-vous des grands seigneurs plus ou moins sceptiques et libéraux, Choiseul, Rohan, Maurepas, Beauvau, Castries, Chauvelin, Chabot qui s'y mêlent aux Turgot, d'Alembert, Barthélémy, Condorcet, Caraccioli, Guibert. Il faudrait en énumérer bien d'autres : salons de la duchesse d'Aiguillon « très entichée de la philosophie moderne, c'est-à-dire de matérialisme et d'athéisme », de Mme de Beauvau, du duc de Lévis, de Mme de Vernage, du comte de Choiseul-Gouffier, du vicomte de Noailles, du duc de Nivernais, du prince de Conti, etc... »

Daniel Mornet, *Les origines intellectuelles de la révolution française. 1715-1787*, Paris, Armand Colin, 1933, p. 270-271.

L'affirmation à justifier est : « la diffusion de l'irréligion est considérable dans la haute noblesse » ; elle est soutenue d'un témoignage explicite, accompagné de trois autres simplement évoqués. Suit une affirmation du même ordre, « la plupart des salons sont philosophes, et des philosophes en sont le plus bel ornement », soutenue par vingt-huit noms de philosophes.

La solidité du principe affirmé dépend du nombre de cas cités ; leur petit nombre autorise le scepticisme :

« On n'a peut-être pas assez remarqué combien est toujours dérisoirement petit le nombre de ces exemples tirés de l'histoire sur lesquels on assied une "loi" qui prétend valoir pour toute l'évolution, passée et future, de l'humanité. Celui-ci (Vico) proclame que l'histoire est une suite d'alternances entre une période de progrès et une période de régression ; il en donne deux exemples ; celui-ci (Saint-Simon) qu'elle est une succession d'oscillations entre une époque organique et une époque critique ; il en

donne *deux* exemples ; un troisième (Marx) qu'elle est une suite de régimes économiques dont chacun élimine son prédécesseur par la violence ; il en donne *un* exemple ! »

Julien Benda, *La trahison des clercs* [1927], Paris, Grasset, 1975, p. 224-225 (italiques dans le texte).

On remarquera que le principe général affirmé par Benda « le nombre de ces exemples tirés de l'histoire sur lesquels on assied une "loi" qui prétend valoir pour toute l'évolution, passée et future, de l'humanité est toujours dérisoirement petit » est lui-même appuyé sur *trois* exemples.

■ Inférence

La notion d'inférence est une notion primitive, définie comme « la dérivation d'une proposition (la conclusion) à partir d'un ensemble d'autres propositions (les prémisses) » (Brody 1967, p. 66-67). Elle permet d'établir une vérité nouvelle sur la base de vérités déjà connues ou admises. On distingue deux formes d'inférence, l'inférence immédiate et l'inférence proprement dite.

— *L'inférence proprement dite* part de plusieurs propositions. La logique traditionnelle distingue l'inférence déductive ou *déduction* et l'inférence inductive, ou *induction* ; elle traite à la marge la question de *l'analogie*, à laquelle elle reconnaît simplement une valeur heuristique. v. DÉDUCTION ; INDUCTION ; ANALOGIE.

— Dans le cas de *l'inférence immédiate*, la conclusion est dérivée à partir d'une seule proposition, v. LOGIQUE (II).

1. Inférence déductive et inférence inductive

On oppose traditionnellement la déduction à l'induction sur deux critères.

L'orientation particulier / général — La déduction et l'induction sont considérées comme deux processus complémentaires. L'induction va du moins général au plus général :

Ce Sylldave est roux, donc les Sylldaves sont roux.

alors que, la déduction irait du plus général au moins général :

Les hommes sont mortels, donc Socrate est mortel.

Mais la déduction syllogistique peut être généralisante :

*Tous les chevaux sont des mammifères,
tous les mammifères sont des vertébrés,
donc tous les chevaux sont des vertébrés.*

Le degré de certitude — On considère parfois que la déduction conclut de façon certaine et l'induction seulement de façon probable, et qu'en conséquence, la

déduction seule peut apporter un savoir scientifique substantiel (science étant pris au sens aristotélicien du terme).

2. Inférence pragmatique

La notion d'inférence pragmatique est utilisée pour rendre compte de l'interprétation des énoncés dans le discours. Dans le dialogue :

L1 : — *Qui avez-vous rencontré à ce dîner ?*

L2 : — *Paul, Pierre et Ginette*

De la réponse de L2, L1 infère que L2 n'a rencontré aucune autre connaissance commune. Cette inférence se fait sur la base d'une loi de passage, qui correspond à la maxime de quantité (loi d'exhaustivité). Si cette loi n'a pas été respectée, si Bruno, personne bien connue de L1, a rencontré L2 à la soirée, alors L2 a menti par omission,

V. PRINCIPE DE COOPÉRATION.

3. Inférence immédiate, v. LOGIQUE (II)

4. Inférence analytique

Un énoncé analytique est un énoncé vrai "par définition", c'est-à-dire en fonction de son sens : "*un célibataire est une personne adulte non mariée*". Alors que l'inférence immédiate logique procède à partir des quantificateurs ou "*mots vides*", l'inférence immédiate analytique opère à partir du sens même des "*mots pleins*" de l'énoncé de base :

Il est célibataire, donc il n'est pas marié.

Dans des argumentations comme "*c'est notre devoir, nous devons donc le faire*", la proposition introduite par *donc*, "*nous devons le faire*" est tirée analytiquement de l'argument "*c'est notre devoir*". Si l'on peut parler ici de conclusion, c'est de conclusion "immédiate" qu'il s'agit. Plus largement, l'inférence analytique est une inférence où la conclusion est inscrite dans l'argument, l'argumentation développe les contenus sémantiques de l'argument, ainsi, à partir de "*Pierre a cessé de fumer*", je peux déduire que, dans le passé "*Pierre fumait*" : "*si tu dis que Pierre a cessé de fumer, tu affirmes que Pierre fumait autrefois*".

Tu parles de la naissance des dieux, donc tu affirmes qu'à une certaine époque, les dieux n'existaient pas.

La *naissance* est définie comme le « point de départ de l'existence » (TLFi, art. *Naissance*). La conclusion ne reproduit pas directement la définition du mot, elle est obtenue au terme d'une étape supplémentaire, développant le sens de "point de départ" ; pour cette raison, la conclusion peut rester inaperçue ; on n'est plus dans le domaine de l'inférence immédiate, mais dans celui de la *conséquence logique*, exploitant en plusieurs étapes les seules ressources du langage.

La transition de l'argument à la conclusion peut reposer sur une loi physique ou sociale ou sur le couplage sémantique de leurs prédicats. Dans le discours, ces deux types s'enchaînent sans problème :

Tu parles de la naissance des dieux. Tu affirmes donc qu'à une certaine époque, les dieux n'existaient pas ; tu nies l'existence des dieux, ce qui est puni par la loi. Donc tu dois subir le châtement prévu par la loi, tout comme le subissent, d'ailleurs, a pari, ceux qui parlent de la mort des dieux.

C'est l'intervention d'une loi sociale, externe au discours et à la langue, qui permet d'effectuer le passage de "nier l'existence des dieux" à "subir un châtement". Parfois, les deux types de loi se mélangent :

Tu es un impie, l'impiété est punie de mort, tu dois mourir.

Il est difficile de dire dans quelle mesure le sens même du mot *impie* a intégré sa loi de passage "l'impiété est punie de mort" ; il y a en tout cas un fort lien à la réalité sociale : si je souhaite réformer la législation, ma révolte n'est pas une révolte sémantique.

V. CAUSALITÉ (1) ; DÉFINITION ; MODÈLE DE TOULMIN ; TOPOS.

5. Inférence et argumentation

Dans la *Rhétorique* d'Aristote, l'*enthymème* correspond au mode d'inférence déductive et l'*exemple* à l'inférence inductive, V. ENTHYMÈME ; EXEMPLE ; TYPOLOGIES (1). En argumentation, on considère que l'inférence de la donnée à la conclusion repose sur une loi de passage, ou topos, V. MODÈLE DE TOULMIN ; TOPOS.

La théorie de l'argumentation dans la langue établit une opposition fondamentale entre l'acte d'argumenter et l'acte d'inférer. Par l'acte d'*argumenter* le locuteur préforme les suites qu'il va donner à son propre discours, il prétend "enrégimenter" la parole de son interlocuteur, en la limitant à ces suites ; il trace une *suite idéale* à son propre discours. L'acte d'*inférer* prend appui sur un énoncé pour en calculer des conséquences indifférentes à la suite idéale (Ducrot 1980, p. 7-10).

— Suite idéale :

Cette fois, Pierre était presque à l'heure : suite idéale "excusez-le!"

— Suite inférée :

S'il était presque à l'heure cette fois, c'est qu'il était encore une fois en retard : punition renforcée!

Sur l'énoncé *Pierre n'a pas lu tous les romans de Balzac*, la suite idéale est :

(a) il ne pourra pas te donner les informations que tu cherches,

alors que sur "Il a lu quelques romans de Balzac", la suite idéale est :

(b) il pourra peut-être te donner l'information que tu cherches.

Mais les locuteurs à qui l'on demande à qui ils s'adresseraient pour avoir l'information cherchée, à *celui qui n'a pas lu tous les romans* ou à *celui qui en a lu quelques-uns*, choisissent *celui qui ne les a pas lus tous* (Ducrot 1980, p. 7-11).

Il y a plusieurs calculs inférentiels possibles : si on dit qu'il ne les a pas lus *tous*, c'est qu'il en a lu au moins *beaucoup* ; ou que la négation montre qu'on pourrait penser qu'il les a lus *tous*.

■ Intention du législateur, arg.

1. Intention du législateur

En droit, l'argumentation de *l'intention du législateur*, (ou *argument téléologique*), prend pour argument non pas la *lettre* de la loi mais *l'intention* du législateur : dans quel type de situation se trouvait-il, quel type de problème envisageait-il et quelle solution entendait-il y apporter. Cette forme d'argumentation est reconnue comme valide,

V. TOPIQUE JURIDIQUE.

2. Argument historique ; argument génétique ; argument psychologique

Ces buts peuvent être établis en exploitant les matériaux fournis par l'histoire de la loi en question : on parle alors d'*argument historique* ou d'*argument génétique*. Cette histoire est connue par les travaux préparatoires, les exposés des motifs de la loi, les débats auxquels son adoption a donné lieu, etc. Lorsqu'il s'appuie sur l'état antérieur de la législation, l'argument historique suppose que législateur est conservateur et que les textes nouveaux s'inscrivent dans la tradition juridique (présomption de continuité du droit).

L'intention du législateur peut également être dégagée en référence à l'esprit de la loi : on parlera d'*argument psychologique* (Tarello, cité in Perelman 1979, p. 58).

3. Des principes généraux d'interprétation

Ces différents types d'argumentation fonctionnent pour toutes les normes ; on reconnaît la validité d'une argumentation appuyée non pas sur la lettre du règlement mais sur l'intention de la personne ayant produit le règlement. Ils ont des correspondants hors du domaine juridique. Par exemple, dans le domaine philosophique ou littéraire, il est possible de légitimer une interprétation d'un texte en s'appuyant sur l'intention de l'auteur, elle-même fondée sur les *travaux préparatoires* et des données *historiques* (notes, manuscrits ; déclarations de l'auteur accompagnant son œuvre), ou sur des données *psychologiques* (l'esprit de l'œuvre ou de l'auteur tels que les comprend l'interprète).

4. Fallacie d'intentionnalité

L'argument de l'intention peut être considéré comme fallacieux, particulièrement en analyse littéraire, v. FALLACIEUX (II).

■ Interaction, Dialogue

Les approches traditionnelles de l'argumentation sont de type *énonciatif*. Les approches *interactionnelles* de l'argumentation, liées au développement des études d'interactions verbales (en français Kerbrat-Orecchioni 1990-1992-1994 ; Vion 1992 ; Traverso 2000), sont apparues à partir des années 1980 aux États-Unis (Cox et Willard 1982 ; Jacobs et Jackson 1982 ; Eemeren *et al.* 1987). Il y a de l'énonciatif et de l'interactionnel dans l'argumentation, et il est assez vain d'opposer ces deux aspects ; l'activité argumentative est irréductiblement biface, v. ARGUMENTATION (I).

1. Interaction, dialogue, dialogue argumentatif

La conversation, le dialogue et l'interaction supposent prototypiquement le face à face, le langage oral, la présence physique des interlocuteurs, et l'enchaînement continu de tours relativement brefs à propos d'un thème quelconque.

Le *dialogue* est orienté vers un thème précis et suppose souvent un différend. Il est pratiqué d'abord entre humains, et, par extension, entre humains et animaux supérieurs, entre humains et machines. Ce n'est pas forcément le cas pour l'*interaction* : les particules interagissent, elles ne dialoguent pas. On parle d'interactions *verbales* ou *non verbales*, mais difficilement d'un *dialogue non verbal*, seulement des *aspects non verbaux d'un dialogue*. On peut ne pas dialoguer, mais on ne peut pas ne pas interagir.

La notion de dialogue laisse supposer la prééminence du langagier dans une situation supposée égalitaire. La notion d'interaction prend en compte les inégalités de statut des participants. Elle met l'accent sur la coordination entre langage et autres formes d'action (collaboratives ou compétitives) menées par les participants, dans un environnement matériel complexe, incluant des manipulations d'objets. On parle d'*interactions* de travail, et non pas de *dialogues* de travail, le dialogue au travail évoque plutôt des discussions sociales. Les *conversations* au travail excluent le travail. Les notions de dialogue argumentatif et d'interaction argumentative ne se recouvrent donc pas ; le dialogue est un cas particulier d'interaction.

La perspective interactionnelle a ouvert le champ de l'argumentation vers les situations de travail et d'acquisition de connaissances scientifiques, et l'a ainsi amené à se poser le problème de l'exercice de l'argumentation au cours d'activités pratiques matérielles, imposant la manipulation d'objets et de savoirs.

Dans l'usage ordinaire, le mot *dialogue* a une orientation positive quasi prescriptive : le dialogue est *bon*, *il faut dialoguer* ; les philosophies du dialogue ont une couleur humaniste marquée ; les personnalités ouvertes au dialogue s'opposent aux *fondamentalistes*, *fermés* au dialogue. Entre deux parties, *dialoguer* signifie se concerter, et pratiquement "négocier" ; *rompre le dialogue* ouvre un espace à la violence. En ce sens, comme en témoigne le titre de l'ouvrage de Tannen, *The argument culture : Moving from debate to dialogue* (1998), il est possible d'opposer le *débat* un peu vif — *argument* en anglais — au *dialogue*, et voir un progrès dans la transition de l'un à l'autre.

Les approches formelles de l'argumentation en relation avec le dialogue sont apparues avec les logiques dialogiques de la seconde moitié du xx^e siècle. Elles correspondent aux logiques dialectiques de type aristotélicien, v. DIALECTIQUE ; LOGIQUES DU DIALOGUE.

2. Dialogal et dialogique

Sur le mot *dialogue* sont formés les deux adjectifs, *dialogal* et *dialogique* :

- l'adjectif *dialogal* renvoie au *dialogue* authentique, quotidien, ou naturel, entre deux ou plusieurs participants, dans une situation de face à face ;
- l'adjectif *dialogique* s'utilise pour désigner un ensemble de phénomènes correspondant à la mise en scène énonciative, dans la parole d'un locuteur unique, d'une situation de dialogue. Le locuteur lie des contenus sémantiques à des sources constituant une gamme de voix auxquelles le locuteur peut s'identifier ou non.

Le dialogisme n'est pas réservé au discours monogéré. Dans une conversation, il est courant qu'un tour de parole, forcément dialogal, soit également dialogique. Dans un dialogue entre **Lo** et **Li** il se peut que l'interlocuteur réel **Li** (plan dialogal) ne cadre pas avec l'interlocuteur **L'I** construit dans les divers tours de **Lo**. Ce hiatus se manifeste alors par divers ajustements et négociations entre les partenaires (Kerbrat-Orecchioni, 2000b).

On peut utiliser le mot *dialogal* pour couvrir à la fois le dialogal proprement dit, et le dialogique (polyphonique et intertextuel), afin de mettre l'accent sur un aspect fondamental de l'argumentation, celui d'articuler deux discours contradictoires.

Polyphonie et intertextualité — Les concepts de polyphonie et d'intertextualité permettent d'étendre la conception dialoguée de l'argumentation au discours monolocuteur. Dans la théorie de la *polyphonie*, le "for intérieur" est vu comme un espace dialogique, où une proposition est attribuée à une "voix", par rapport à laquelle le locuteur se situe. Ce dialogue intérieur est libéré des contraintes du face à face, mais il reste un discours biface, articulant argumentations et contre-argumentations. Selon la version de Ducrot (v. RÔLES), le "locuteur polyphonique" se voit reconnaître une certaine activité, celle d'un "metteur en scène" ayant le choix de ses identifications. Par rapport à cette conception, la notion d'*intertextualité* abaisse le rôle du locuteur, qui n'est qu'une instance de reformulation de discours déjà tenus ailleurs,

et qui le disent autant qu'il ne les dit. Dans le cas de l'argumentation, ces rapports d'intertextualité sont spécifiquement pris en compte à travers la notion de *script* argumentatif, v. *SCRIPT*.

Pour les théories qui mettent au premier plan les rapports discours / contre-discours les notions de polyphonie et d'intertextualité sont appliquées à l'étude du *corpus* constitué pour l'étude d'une question argumentative particulière.

Dialogue, débat, conseil — Le *conseil* (une forme de *consultation*) se noue autour d'une question traitée entre un ou plusieurs *conseillers* et un *conseillé*. Dans le conseil, le concept de tiers passe au premier plan, v. *RÔLES*. La situation est marquée par le *doute partagé* et la *confiance*, par opposition à la *certitude* et l'*antagonisme* qui caractérisent l'interaction polémique. Contrairement au débat, il n'y a pas égalité de principe des partenaires vis-à-vis de la question : les deux partenaires n'ont pas le même pouvoir de décision sur la question débattue, leurs investissements dans cette question ne sont pas de même nature. Le caractère *privé* du conseil l'éloigne également du débat et le rapproche du dialogue.

3. Formats de la parole argumentative

La parole argumentative se manifeste, à l'oral et à l'écrit, sous des formats très divers. Le lexique propose une première approche de ces formats, en nommant :

— des formes collaboratives d'interactions fortement argumentatives, comme *délibérer, échanger, s'interroger, consulter, discuter, se concerter...*

— des actes de parole violents à l'origine d'interactions fortement argumentatives violentes, comme *s'insurger contre, protester, contester, s'indigner...*

— ainsi que des interactions violentes à potentiel argumentatif très variable, parmi lesquelles l'interaction polémique, violente et fortement argumentative : *polémiquer, controvertir, (se) disputer, se quereller, avoir une prise de bec, une scène de ménage, une altercation, un différend, se chamailler, s'engueuler, s'enguirlander, s'empoigner, s'accrocher avec, s'expliquer, se brouiller (?), avoir des démêlés, être en litige avec...* Ces termes tendent à se spécialiser selon les domaines (*avoir des démêlés avec la justice, être en litige avec son voisin...*), la nature des partenaires : les enfants *se chamaillent, se disputent* (*disputer* n'est pas de leur âge) *s'expliquent*, mais n'ont pas **d'altercations*, réservées aux adultes (de préférence inconnus les uns des autres ?) ; les conjoints se font des *scènes de ménage*, les membres d'une même famille se *chamaillent* (le "ménage" qui se fait des scènes est réduit aux conjoints) ; la *prise de bec* convient bien aux relations entre voisin(e)s (portée devant le tribunal, elle deviendra *litige*) ; l'*engueulade*, aux relations de travail hiérarchisées, alors qu'on *s'enguirlande* et qu'on *s'accroche* dans des cadres plus démocratiques. En ce qui touche l'agressivité langagière, les locuteurs peuvent donc opérer des distinctions très fines selon les qualités des partenaires, leur nombre, la nature du site, et le degré d'institutionnalisation du différend, v. *DISSENSUS*.

■ Interprétation, arg.

La notion d'interprétation renvoie :

- Au processus général de compréhension, v. INTERPRÉTATION, EXÉGÈSE, HERMÉNEUTIQUE.
- En rhétorique argumentative on parle d'interprétation pour désigner :
 1. une forme de question argumentative
 2. une figure de répétition
 3. un topos de la famille du topos des mobiles et motifs, v. MOBILES ET MOTIFS.

1. Question d'interprétation

Dans la théorie des stases, l'interprétation correspond à un type de "question", *l'état de cause légal*. Dans le cadre judiciaire, ou, plus largement, toutes les fois que le débat s'appuie sur une règle normative, il se pose une "question d'interprétation" lorsque les deux parties fondent leurs conclusions sur des lectures de la loi différentes, une des parties s'appuyant par exemple sur la *lettre* du règlement, et l'autre sur son *esprit*,

v. STASE ; QUESTION ; CATÉGORISATION ; DÉFINITION.

2. Figure de répétition

Comme figure de répétition, l'interprétation consiste à reprendre, dans le même énoncé, un premier terme par un second terme, quasi-synonyme (À *Her.*, IV, 38 ; p. 177). On a donc affaire à une suite < Terme_1, Terme_2 >, où le Terme_2 "interprète" le Terme_1, c'est-à-dire l'explique, le clarifie par une reformulation. Le Terme_2 est par exemple une traduction du premier dans un langage plus courant :

Nous avons trouvé des marasmius oreades, des mousserons.

L'interprétation peut porter sur toute une expression, qu'elle précise et dont elle maintient l'orientation argumentative :

Le Président a annoncé une politique de contrôle des dépenses, une politique de l'état sobre.

Dans la bouche d'un opposant, l'interprétation peut modifier l'orientation argumentative du Terme_1 :

Le Président a annoncé une politique de contrôle des dépenses, c'est-à-dire une politique d'austérité.

Ce changement est marqué par l'introduction d'un connecteur de reformulation (on pourrait dire d'interprétation) : *en d'autres termes, c'est-à-dire, autrement dit, ce qui veut dire que, ...*

3. La réfutation par interprétation

Le *Traité de l'Argumentation* classe l'*interpretatio* parmi les figures du choix et donne

un exemple emprunté à Sénèque dit l'Ancien (ou le Rhéteur). Sénèque l'Ancien est l'auteur d'un recueil de *Controverses*, recueil de cas judiciaires plus ou moins imaginaires, traités par différents rhéteurs de son époque (I^{er} siècle), dans le cadre d'une sorte de concours d'éloquence judiciaire.

Perelman et Olbrechts-Tyteca prennent pour exemple le premier cas de ce recueil ([1958] p. 233). Le sujet proposé à une bonne vingtaine d'experts orateurs est une histoire ingénieuse de fils qui a *nourri son oncle malgré l'interdiction de son père* ; puis, la roue de la fortune ayant tourné, c'est le père qui se trouve dans la difficulté, et le fils, cette fois, *nourrit son père malgré l'interdiction de son oncle*. Le malheureux fils se trouve ainsi chassé successivement par le père et par l'oncle. Dans le passage suivant, il se justifie devant son père d'avoir nourri son oncle ; ses avocats parlent en son nom.

« FUSCUS ARELLIUS Père [...] Je pensais que nonobstant ta défense, tu voulais que ton frere fût nourri. Tu ne le défendais que par la monstre de ton visage, ou je le croyais ainsi. CESTIUS parlait plus hardiment. Il ne se contenta pas de dire, j'ai pensé que tu le voulais & tu le veux encore aujourd'hui. Il dit avec une belle façon, toutes les raisons pour lesquelles il le devait vouloir. Pourquoi donc m'abdiques-tu ? [i. e. *me chasses-tu ?*] Je pense que tu t'es offensé de ce que je t'ai devancé en ce bon office que tu lui voulais faire. »

Les controverses et suasoires de M. Annaeus Seneca, Rhéteur,
de la traduction de M. Mathieu de Chalvet [...].
Rouen, Robert Valentin, 1618, p. 16.

Les interventions des deux avocats sont co-orientées ; le premier, Fuscus Arellius, plaide sur un ordre donné à contrecœur ou sur une mauvaise interprétation de l'ordre ; le second, Cestius, va plus loin, il attribue au père une intention contraire à ses paroles. En théorie des stases, cette situation a trait à la *qualification* de l'acte "et même plus, au fond, vous souhaitiez que je vous désobéisse. Vous devriez plutôt me féliciter", v. STASE.

Perelman et Olbrechts-Tyteca voient dans ces interventions une « figure argumentative » ([1958], p. 233). Il s'agit de la mise en œuvre d'un topos de la famille des mobiles privés et publics. Le jeu ici porte sur la substitution du vouloir privé (réel), au vouloir publiquement affirmé, conforme aux valeurs sociales, v. MOBILES ET MOTIFS.

La discussion de cet exemple met en jeu l'analyse du serment comme acte performatif. L'interprétation est un instrument de réfutation et de défense qui, de façon intéressante, s'oppose à une accusation reposant sur une analyse performative de l'acte de serment.

Austin et l'honneur d'Hippolyte — Austin illustre sa découverte de la performativité d'un exemple emprunté à l'*Hippolyte* d'Euripide. Le serment est valide dès que la langue a dit, quoi que l'esprit, un simple acteur de second plan, ait pu penser :

« Mais il nous arrive souvent d'avoir l'impression que le sérieux des mots leur vient de ce qu'ils ont été prononcés seulement comme le signe extérieur et visible d'un acte intérieur et spirituel – signe commode dont le rôle serait de conserver les traces de l'acte ou d'en informer les autres. Dès lors, le pas est vite franchi qui mène à croire ou à supposer, sans s'en rendre compte, que dans bien des cas l'énonciation extérieure est la description, vraie ou fausse, d'un événement intérieur. On trouvera l'expression classique de cette idée dans *Hippolyte* (v. 612) où Hippolyte dit [...], c'est-à-dire "ma langue prêta serment, mais non pas mon cœur" (ou mon esprit ou quelque autre artiste dans les coulisses [*backstage artist*]). C'est ainsi que "je promets de..." m'oblige : enregistre mon acceptation spirituelle de chaînes non moins spirituelles. Il est réconfortant de remarquer, dans ce dernier exemple, comment l'excès de profondeur – ou plutôt de solennité – fraye tout de suite la voie à l'immoralité. »

John L. Austin, *How to do things with words* [1962],
Quand dire c'est faire, Paris, Le Seuil, 1970, p. 44.

La réplique citée est tirée de l'*Hippolyte* d'Euripide (I, 612). Nous sommes dans un contexte argumentatif, comme c'est souvent le cas dans le drame classique. Phèdre aime le chaste Hippolyte, qui ne se rend compte de rien. Afin de tenter « [d']arranger » les affaires de sa maîtresse, la Nourrice lui fait part de l'amour de Phèdre. En réponse, Hippolyte l'accable d'injures, hurle, on l'entend à travers la porte (v. 575), mais indistinctement (v. 585) ; puis il « sort du palais » et prend à témoin les dieux élémentaires « Ô Terre-Mère, et toi, rayonnement du soleil ! quels infâmes discours ont frappé mon oreille ! ». La nourrice lui demande de se « taire » ; c'est alors qu'elle lui rappelle son serment :

- N — Ces propos mon enfant n'étaient pas faits pour tous.
- H — Ce qui est bien, il vaut mieux le dire en public.
- N — Mon enfant, ne va pas mépriser ton serment.
- H — Ma langue l'a juré, mais non pas ma conscience.

Hippolyte sauvera son honneur en n'agissant pas dans le sens de son argument ; il tiendra son serment en ne disant rien à Thésée : « C'est ma piété qui te sauve, femme. Si je n'avais été surpris sans défense par des serments sacrés, jamais je ne me serais tenu de tout conter à mon père » (v. 656). La toute-puissance de la formule est donc bien respectée, mais pour des raisons religieuses, et non pas austiniennes ; ce sont les lois des dieux, et non pas celles du langage qu'entend respecter Hippolyte.

Le serment d'Hippolyte, du moins dans cette traduction française, parle non pas d'événement intérieur mais de « conscience », qui n'est pas forcément un *backstage artist* quelconque pour Hippolyte. Quoi qu'il en soit, l'essentiel est ailleurs : le serment Hippolyte n'a rien d'ordinaire, c'est un serment très spécial, cataphorique, celui de ne rien révéler de ce qui allait lui être dit. Le serment préliminaire, à contenu vide, a la forme des serments conditionnels explicites ou sous-entendu : "je te le promets sauf

si ça va contre mon honneur, ma morale, mes intérêts, ou quelque chose de ce genre". Or la Nourrice a proposé à Hippolyte des « horreurs » (v. 604), qui l'ont souillé (v. 653). Que faire ? On voit s'ébaucher une stase : se taire et laisser le vice impuni, ou parler et trahir son serment imprudent ?

Hippolyte et la nourrice, le fils et le père du drame de Sénèque sont engagés dans des interactions argumentatives. Dans la situation de stase où ils se trouvent, la sémantique, la pragmatique, la moralité se discutent et s'argumentent ; il est en fait extraordinaire de voir Austin taxer le chaste Hippolyte d'immoralité parce qu'il viole son serment, alors qu'Hippolyte viole son serment parce qu'il veut sauver sa moralité.

La réfutation par interprétation — Dans Sénèque, le fils reconnaît les faits et plaide non coupable de désobéissance, en soutenant que l'ordre exprimé ne reflétait pas la volonté réelle du père. On est exactement dans le cas de l'opposition chère à Austin entre ce que dit la langue et ce qui se passe dans l'esprit. La question est celle de la validité de l'interdiction formulée par le père.

— Pour l'avocat du fils comme pour le fils, une condition de bonne formation de l'acte d'interdiction est d'avoir l'intention d'interdire. Ils considèrent que, pour être valide, l'énoncé "*je t'interdis de P*" doit dénoter un contenu qui est "*la volonté de non-P*". En l'absence de ce contenu, l'interdiction est mal formée.

— Pour le père et pour Austin, l'interdiction est valide car il a *prononcé la formule*, c'est le *dire* seul qui *fait*, qui rend l'acte valide. Le fils est coupable du double péché austinien, fallacie analytique et péché moral.

Mais l'analyse du père austinien est contestable. Il faut prendre en compte les conditions pragmatiques de l'énonciation, et notamment la notion de polyphonie. La situation est analogue à celle de l'ironie. Le *locuteur ironique* dit le manifestement faux et fait porter ce dire par une voix qui n'est pas la sienne. Le *récepteur ironique* entend quelque chose de faux, d'incroyable, de stupide, dit par quelqu'un dont il prend généralement la parole au sérieux, ce qui le contraint à une interprétation de ce dire étrange, v. IRONIE. De même dans le cas présent, on doit se situer du côté de la *réception* : le fils entend son père proférer un interdit dans une voix dans laquelle il ne reconnaît pas celle de son père. Il doit résoudre ce *paradoxe*, donc interpréter : cet ordre va évidemment contre la nature (selon le topos de l'amour paternel) ; or il a capté les indices lui permettant d'inférer que cet ordre n'était pas donné dans la voix du père, mais dans la voix sociale ; et qu'en conséquent, lui, le fils, s'est abstenu. Chacune de ces voix correspond à un type de loi, loi morale et loi sociale du langage, et il n'y a pas de raison de penser que la loi sociale du langage soit supérieure à la loi morale.

Décider que cette interprétation est "*la bonne*" c'est prendre parti pour le fils contre le père ; décider que l'interprétation d'Austin est la bonne, c'est prendre parti du père contre le fils. Dans les deux cas, prendre position pour l'une ou pour l'autre analyse, c'est prendre position pour l'une ou l'autre des parties.

■ Interprétation, exégèse, herméneutique

1. Des arts de comprendre

Herméneutique, exégèse et interprétation sont des *arts de comprendre* des données textuelles complexes comme – par ordre alphabétique – la Bible, le Code pénal, le Coran, l’*Illiade*, le *Manifeste du parti communiste*, le Talmud, les Upanishads... (Boeckh [1886], p. 133 ; Gadamer [1967], p. 277 ; p. 280). Ces textes requérant une exégèse sont historiquement lointains, hermétiques, obscurs, profonds ou mystérieux ; leur sens n’est pas immédiatement accessible au lecteur contemporain. Il s’agit de l’établir le mieux possible afin de le préserver et de le transmettre correctement ; pour le croyant, une interprétation correcte est d’une importance vitale.

L’*herméneutique* est une approche philosophique de l’interprétation définie comme le partage d’une forme de vie, une recherche d’empathie avec le texte rapporté à la langue et à la culture où il a été produit. L’explication *herméneutique* s’oppose ainsi à l’explication *physique*, recherchée dans les sciences de la nature, où “expliquer” a le sens de “subsumer sous une loi physique”.

La psychanalyse et la linguistique ont montré que des actes et des paroles ordinaires demandent également être soumis à interprétation.

Mots et concepts — Le langage théorique est compliqué par la morphologie du lexique, comme toujours lorsqu’il n’a pas rompu avec la langue ordinaire. Quelle différence faut-il faire entre *herméneutique*, *exégèse* et *interprétation* ? Leurs trois séries lexicales ont un terme désignant l’agent (*exégète*, *herméneute*, *interprète*). Deux ont un processif-résultatif (*interprétation*, *exégèse*), qui sert aussi, avec *herméneutique*, pour désigner le champ d’investigation. Une seule comporte un verbe, *interpréter* ; c’est donc ce verbe qui, servant pour les trois séries, leur impose son sens.

Substantif		Adjectif	Substantif agent	Verbe
domaine	processif-résultatif			
<i>exégèse</i>	<i>exégèse</i>	<i>exégétique</i>	<i>exégète</i>	*
<i>interprétation</i>	<i>interprétation</i>	<i>interprétatif</i>	<i>interprète</i>	<i>interpréter</i>
<i>herméneutique</i>		<i>herméneutique</i>	<i>herméneute</i>	*

Au sens philologique et historique, l’exégèse est une activité critique ayant pour objet un texte de la tradition pris dans ses conditions matérielles de production : conditions linguistiques (grammaire, lexique), conditions rhétoriques (genre), contexte historique et institutionnel, genèse de l’œuvre dans ses liens avec la vie et le milieu de l’auteur. Idéalement, l’exégèse établit un état du texte, en dégage le ou les sens, contribuant ainsi à trancher entre des interprétations en conflit ou

permettant d'articuler en niveaux des interprétations possibles. Faire l'exégèse, c'est, par l'activité critique, établir quelque chose comme "le sens littéral", ou le noyau de signification de textes appartenant à la tradition et fixer ainsi les *conditions* de toute interprétation. Au sens large, l'exégèse recouvre l'interprétation, il s'agit dans l'un et l'autre cas, de surmonter la distance creusée, principalement par l'histoire, entre le texte et ses lecteurs.

L'exégèse *philologique* vise à dire le sens du texte ; l'exégèse *interprétative* (l'interprétation, l'herméneutique) cherche en outre à reformuler ce sens pour le rendre accessible à un lecteur actuel. Le mouvement de l'exégèse philologique vise à permettre une certaine projection du lecteur dans le passé ; celui de l'exégèse interprétative vise à l'établissement (ou à la production) d'un sens actuel ; c'est là que se situe le lien entre herméneutique et rhétorique de la prédication religieuse.

L'exégèse vise la compréhension du sens dans le texte, le sens du texte ; l'interprétation et le commentaire poussent hors du texte le sens du texte. Contrairement à l'exégèse, l'interprétation peut être allégorique. L'interprétation philologique est exotérique, l'herméneutique peut être ésotérique.

2. Rhétorique et herméneutique

La tâche herméneutique est de rendre intelligible à une personne la pensée d'une autre via son expression discursive. En ce sens, la rhétorique, "art de persuader", est la contrepartie de l'herméneutique, "art de comprendre" : l'une s'exerce du locuteur/écrivain à l'auditeur/lecteur qu'il s'efforce de *persuader*, l'autre s'exerce du lecteur/auditeur vers le locuteur/écrivain, qu'il s'efforce de *comprendre*. La rhétorique est liée à la parole immédiate, elle tient compte des croyances du lecteur auxquelles il s'agit d'adapter une parole projetée ; tout obéit au "principe du moindre effort pour l'auditeur". L'herméneutique est liée à la parole distante, à la lecture : c'est le lecteur qui s'adapte au sens de la parole, qui remonte vers le texte. Ensemble, elles fondent une compétence communicative, il s'agit de comprendre et de se faire comprendre. Le refus de la rhétorique au nom de l'exigence intellectuelle pure a pour conséquence le transfert sur le lecteur du fardeau de la compréhension, ce qui rend nécessaire une forme d'herméneutique.

3. Interprétation et argumentation

Le processus interprétatif part d'un énoncé ou d'une famille d'énoncés, pour en dériver le "sens", qui ne peut s'exprimer que sous la forme d'un second énoncé. La relation d'interprétation lie donc deux *discours*, et le lien entre énoncé *interprété* et énoncé *interprétant* se fait selon des règles qui ne sont pas différentes des règles topiques, v. *TOPIQUE*. Dans le cas de l'argumentation générale, l'énoncé argument est recherché dans la réalité disponible et produit au terme du processus d'invention ; dans le cas de l'interprétation, la donnée, l'énoncé argument, est l'énoncé à

interpréter, sous la forme précise qu'il a dans le texte. Une fois posé cet énoncé, la mécanique langagière est la même. Si l'on considère, dans sa plus grande généralité, la relation "argument — conclusion", on dira que la conclusion c'est ce qu'a en vue le locuteur lorsqu'il énonce l'argument, et que le *sens* de l'argument, c'est la *conclusion*. Sous cette formulation, la relation argumentative n'est pas différente de la relation interprétative : la conclusion c'est ce qui donne sens à l'énoncé ; seule la saisie de la conclusion caractérise une authentique compréhension de l'énoncé. Ce qui revient à considérer que le sens fait toujours défaut à l'énoncé, qui ne trouvera son sens qu'un énoncé plus loin, v. **ORIENTATION**.

L'interprétation est légitime dans la mesure où elle s'appuie sur des principes qui correspondent à des lois de passage admises dans la communauté interprétative concernée, communauté des juristes ou des théologiens par exemple :

« Le rabbin considérait le Pentateuque comme un texte unifié, d'origine divine, dont toutes les parties sont consistantes. En conséquence, il était possible de découvrir un sens plus profond et de permettre une application plus complète de la loi en adoptant certains principes d'application (middot, "mesures", "norme"). »

L. J., Article "Hermeneutics", *Encyclopedia Judaica*, vol. 8., 3^e édition, 1974, col. 368-372.

Les mêmes principes valent pour l'interprétation juridico-religieuse musulmane (Khallâf [1942]), ou pour l'interprétation juridique. Les formes argumentatives utilisées en droit (v. **TOPIQUE JURIDIQUE**) régissent l'interprétation de tous les textes auxquels on prête un caractère systématique au sens défini supra, pour quelque raison que ce soit, parce qu'ils sont l'expression de l'esprit légal-rationnel, de la pensée divine ou du génie d'une personne.

Ce postulat de la cohérence forte, voire parfaite, fonde les interprétations structuralistes des textes littéraires, comme elle fonde l'interprétation des textes juridiques. Ainsi, l'argument *génétique* construit le sens d'un texte par des dérivations justifiées par les "travaux préparatoires" que sont les manuscrits, ou les "intentions" de l'écrivain, telles qu'on peut les saisir à travers sa correspondance par exemple,

v. INTENTION DU LÉGISLATEUR.

Dans le cas des textes sacrés, le recours à des argumentations faisant appel à des données génétiques est un des aspects du travail philologique sur le texte. Il peut ne pas être vu favorablement par les vrais croyants, car le recours à cet argument suppose qu'on attribue au texte une origine non pas divine mais au moins en partie humaine.

■ Intitulé, arg.

▮ Arg. *a rubrica*; le mot latin *rubrica* est de la famille de *rubor* « rougeur, couleur rouge ». *Rubrica* signifie “terre rouge, rubrique”; dans les recueils de lois « les titres de chapitres étaient écrits en couleur rouge. » (Gaffiot [1934], art. *Rubrica*).

L’argument de l’intitulé (*a rubrica*) relève de la logique juridique, v. LOGIQUE JURIDIQUE. Les codes et règlements sont divisés en parties et sous-parties pourvues d’intitulés, titres et sous-titres. Ces intitulés n’ont pas en eux-mêmes de valeur normative, mais ils peuvent intervenir dans l’interprétation d’une loi. L’intitulé circonscrit le domaine d’application des articles qu’il gouverne. L’argumentation fondée sur l’intitulé légitime ou suspend l’application d’un article selon qu’il relève ou non de ce domaine.

Si le règlement de l’école comporte une rubrique “*Règles de comportement pendant les cours*” dont l’article premier précise que “*Il est interdit d’utiliser son téléphone portable*”, on ne peut pas se fonder sur cet article pour interdire le téléphone portable dans la cour de récréation.

Si l’interdiction ne figure pas à la rubrique “*Cours*”, mais à la rubrique “*Dispositions générales*”, en revanche, elle s’applique au comportement en cours. C’est la disposition la plus haute dans la hiérarchie qui l’emporte.

■ Inutilité, arg.

▮ Arg. *ab inutilitate (legis)*; lat. *utilitas* “utilité, intérêt”, *lex* “loi”; argument de l’inutilité (de la loi). Angl. *arg. from superfluity*.

L’argument de l’inutilité relève de la logique juridique, v. LOGIQUE JURIDIQUE. Cet argument invalide les argumentations qui amèneraient à considérer que deux lois sont redondantes, donc que l’une d’entre elles est inutile. C’est un principe d’économie.

Cet argument présuppose que le code est bien fait, et qu’aucun de ses éléments n’en paraphrase un autre. Autrement dit, une interprétation d’une loi qui aboutit à rendre superflue une autre loi doit être rejetée : “l’interprétation I du passage A fait du passage B une reformulation du passage A, qui devient dès lors inutile. Il faut donc préférer une autre interprétation du passage A”. C’est une forme d’argumentation par l’absurde (conséquences indésirables).

L’argument par l’inutilité de la loi s’applique aux cas où l’application d’une loi entraîne mécaniquement ou présuppose un état de fait; toute nouvelle loi sur cet état de fait est donc inutile : si *l’établissement est interdit aux mineurs*, il n’est pas besoin de préciser qu’il est interdit aux mineurs de consommer de l’alcool dans cet établissement; il est inutile de légiférer sur ce point. Mais *s’il est interdit aux mineurs de consommer de l’alcool dans l’établissement*, c’est qu’il leur est permis de fréquenter l’établissement; sinon la loi leur interdisant la consommation d’alcool serait inutile.

Supposons que le règlement interdise aux candidats de voter sur les questions qui les concernent. Peuvent-ils participer aux séances de discussion sur ces questions ? Faut-il préciser dans un article du règlement que leur présence dans l'assemblée est autorisée ?

— Argumentation par l'inutilité du règlement : Oui, ils peuvent participer. Non, on n'a pas besoin d'établir une nouvelle règle précisant qu'ils peuvent participer. En effet, pour voter il faut faire partie de l'assemblée ; si on vous interdit de voter, c'est bien parce que vous faites partie de l'assemblée ; si vous ne faisiez pas partie de l'assemblée, alors il ne servirait à rien de vous interdire de voter. La précision est donc inutile.

— Argument *“ce qui va sans dire va encore mieux en l'explicitant”* : “les personnes concernées ne prennent pas part au vote, mais participent à la séance de discussion sur les questions les concernant” ; le nouveau règlement est plus clair, au prix d'une légère redondance.

Principe d'économie et textes sacrés — Ce principe d'économie vaut pour les textes sacrés. Considérons le problème de l'application du topos des contraires à une prescription de la forme : *“Ne faites pas cela dans telles et telles conditions”*. Dans les cas ordinaires, on conclut que : *“Hors de ces conditions, vous pouvez le faire”*. La discussion a été menée dans le cas du Coran. Dans certains passages, on constate que parfois le texte mentionne explicitement le cas contraire (Coran, 4-23), selon le schéma :

Ne faites pas cela dans telles et telles conditions. Hors de ces conditions, faites-le.

Alors que dans d'autres cas, le cas contraire n'est pas explicité :

Ne faites pas cela dans telles et telles conditions !

Dans ce second cas, peut-on “compléter” par le topos des contraires ? Si on se donne la latitude d'ajouter au texte *“Hors de ces conditions, faites-le !”*, comme on le fait dans les cas courants, on rend inutile la précision littérale apportée dans le premier cas. Si l'on postule que le texte sacré est parfait, où rien n'est inutile ou superflu, alors on n'a pas de droit de conclure quoi que ce soit sur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire lorsque les conditions telles et telles ne sont pas remplies.

■ Ironie

L'ironie est une stratégie de destruction du discours, qui ridiculise un discours prétendant tenir la position haute, en s'appuyant sur une évidence contextuellement irréfutable.

Au point de départ de l'ironie, il y a un discours **Do** hégémonique. Un discours hégémonique est un discours considéré comme vrai dans un groupe, ayant le pouvoir d'orienter ou de légitimer les actions du groupe et dans un rapport conflictuel avec un discours minoritaire. Dans une situation **So**, le participant **L1**, le futur ironisé, cible de l'ironiste **L2**, a tenu un certain discours **Do** avec lequel le futur ironiste

n'était pas d'accord. Ce discours s'est constitué en discours micro-hégémonique. Le futur ironiste s'est soumis, sans être convaincu.

- L₁_1 (futur ironisé) : — *Et si on faisait une grande balade jusqu'au sommet?*
 L₂_1 (futur ironiste) : — *Hmm... Paraît qu'il y a des passages scabreux*
 L₁_2 : — *Pas de problème, je connais la balade, c'est facile*
 L₂_2 : — *Ah bon alors...*

Dans une situation ultérieure S₁, l'ironiste reprend des éléments de ce discours premier alors que les circonstances rendent ce discours intenable. Plus tard, alors qu'ils sont perdus sur un à pic, l'ironiste dit :

L₂_x : — *Pas de problème, je connais la balade, ça passe facile!*

Ce dernier énoncé est étrange :

- à l'évidence, les circonstances rendent l'énoncé absurde ;
- si la discussion originelle a été oubliée, il est interprété comme une antiphrase ;
- si elle est encore présente dans la mémoire des participants, alors il y a ironie : L₂_x refait entendre l'affirmation L₁_2, alors que les circonstances la rendent manifestement fausse. Le mécanisme est du type *ad hominem*, où l'on oppose ce que l'adversaire dit à ce que tout le monde peut constater, v. *AD HOMINEM*. Dans la mesure où les faits sont évidents, L₁ se retrouve accusé non seulement de dire le faux, mais de dire des absurdités. L'ironie est méchante.

Destruction ironique et réfutation poppérienne — On peut opposer comme suit la réfutation ironique et la réfutation à la Popper :

Réfutation poppérienne	Destruction ironique
L ₁ dit Do	L ₁ dit Do en S ₀ .
Le réfuteur L ₂ cite Do, en l'attribuant à L ₁	L'ironiste L ₂ dit D en S ₁ : — D reprend Do — L'attribution de Do à L ₁ n'est pas explicite : soit elle est présente dans la mémoire discursive ; soit elle est signifiée indirectement dans D
Le réfuteur falsifie Do par des arguments explicites et concluants	L'évidence contextuelle détruit D = Do. Cette évidence est telle que (L ₂ estime que) elle n'a pas à être explicitée.

L'ironie argumentative est défaisable — Ducrot utilise l'exemple suivant, constitué d'un énoncé et d'une description de la situation d'énonciation ; par commodité les différents stades ont été numérotés :

« (1) Je vous ai annoncé hier que Pierre viendrait me voir aujourd'hui (2) et vous avez refusé de me croire. Je peux, aujourd'hui, (3) en vous montrant Pierre effectivement présent, vous dire sur le mode ironique. (4) « *Vous voyez, Pierre n'est pas venu me voir.* » (Ducrot 1984, p. 211)

Vous a produit une suite non préférée, il y a donc eu débat entre les protagonistes en **So**. Le (futur) ironiste a perdu ce débat. L'évidence de la présence de Pierre est donnée par *Je* mieux que comme un argument concluant, comme une "vraie preuve", supposée "clouer le bec" et donner une bonne leçon à *Vous*.

Mais le fait ne fait pas preuve. Il n'y a pas de raison d'arrêter l'analyse en ce point. L'ironie est surtout étudiée en prenant pour objet l'énonciation ironique, alors que c'est un phénomène séquentiel, connaissant deux issues, l'une où l'ironie est heureuse, l'autre où elle est malheureuse. *Je* constate bien que Pierre est effectivement présent, mais cela ne prouve pas qu'il soit *venu le voir* ; *vous* peut répliquer :

— *Non, Pierre n'est pas venu te voir. Il est venu voir ta sœur.*

Ce renversement est obtenu par application du topos de substitution des intentions, **V. MOBILES ET MOTIFS**. Au terme de la séquence, l'ironie a été réfutée.

L'ironie peut se passer de toute marque — Dans les années 1979-1980, la ville de Zürich a connu un mouvement de protestation des jeunes, qui a marqué les esprits. Müller est le nom des deux délégués du mouvement, Hans et Anna Müller.

« Deux émissions TV ont provoqué un choc extrême dans le public Suisse [sic] alémanique. La première fut une programmation genre grand débat qui vu le chahut occasionné par des membres du mouvement, fut interrompue. La seconde, surnommée par la suite "Show des Muller" montra deux militants de la *Bewegung* (mouvement) habillés en bourgeois zurichois et tenant le discours de leurs adversaires (accroître la répression, fermer le centre autonome, etc.). La presse à sensation et certains individus orchestrèrent une véritable campagne de diffamation après le choc de la seconde émission. Signalons au passage que le terme "*müllern*" est entré dans le vocabulaire du mouvement avec un sens proche de "épater le bourgeois". La mise en évidence de situations paradoxales fut une des spécialités des mouvements restant à la fois insaisissables et sachant pertinemment qu'il fallait "chauffer les médias" selon l'expression de McLuhan. »

Gérald Bérout, « Valeur travail et mouvement de jeunes », *Revue Internationale d'Action Communautaire* 8/48, 1982, note 62, p. 28.

L'émission de télévision (en suisse allemand) est disponible à l'adresse : [<http://www.srf.ch/player/video?id=05f18417-ec5b-4b94-a4bf-293312e56afe>], consulté le 20 septembre 2013.

Le discours ironique **D** consiste dans la simple reprise « d'un air sérieux » du discours ironisé **Do** par ses opposants ; **D** et **Do** se recouvrent parfaitement. Le discours ironisé **Do** est le discours bourgeois, non seulement dans ses contenus, ses modes d'énonciation et ses codes vestimentaires, mais aussi dans sa pratique de l'argumentation soumise aux normes bourgeoises de calme et de courtoisie, flanquée de son contre-discours rituel. C'est toute la pratique de la discussion argumentative contradictoire, quasi poppérienne, qui est rejetée par les pratiques de rupture des Müller.

Avec son appel à l'évidence, l'ironie se situe à l'extrême bord de l'argumentation. Elle continue à fonctionner dans des situations dramatiques où l'argumentation est vaine ou impossible. Les remarques suivantes ont été écrites sous le régime dictatorial, de la Tchécoslovaquie d'avant 1989 :

« Dans les milieux intellectuels, l'attitude à l'égard de la propagande officielle se traduit souvent par le même mépris condescendant que celui que l'on a pour le radotage d'un ivrogne ou les élucubrations d'un graphomane déséquilibré. Comme nos intellectuels apprécient particulièrement les subtilités d'un certain humour absurde, il peut leur arriver de lire pour le plaisir l'éditorial de *Rude Pravo* (*) ou les discours politiques qu'on y imprime. Mais il est très rare de rencontrer quelqu'un qui prend cela au sérieux. [...] »

Petr Fidelius, « Prendre le mensonge au sérieux »,
Esprit, 91-92, 1984, p. 16.

(*) Le *Rude Pravo* était le journal du
Parti communiste de Tchécoslovaquie,
à l'époque du pouvoir communiste.



■ Juste milieu, arg.

L'argument du juste milieu justifie une mesure en montrant qu'elle ne donne satisfaction à aucune des parties en compétition. Il permet à son utilisateur de se situer dans la position du tiers responsable, v. RÔLES.

Les organisations patronales m'attaquent, les syndicats ouvriers aussi, donc ma politique est juste.

Tenez-vous éloigné des extrêmes.



« Le christianisme a rétabli dans l'architecture, comme dans les autres arts, les véritables proportions. Nos temples, moins petits que ceux d'Athènes, et moins gigantesques que ceux de Memphis, se tiennent dans ce sage milieu où règnent le beau et le goût par excellence. »

Châteaubriand, *Le Génie du christianisme* [1802],
3^e partie, livre I, chap. 6., Tours, Mame, 1877, p. 194-195.

La position intermédiaire est valorisée : “la vertu est dans l’entre-deux” (lat. *in medio jacet virtus*) :

Ni téméraire, ni lâche, simplement courageux.

L'argument du *juste milieu* est combattu par l'argument de la *situation exceptionnelle* qui demande des mesures radicales.

■ Justice, règle de —

Perelman et Olbrechts-Tyteca introduisent la *règle de justice* comme un principe argumentatif fondamental : « tous les êtres d'une même catégorie doivent être traités de la même façon » et citent quelques-unes des catégories qui, historiquement ont réglé la répartition des biens, c'est-à-dire la façon de partager le gâteau : « à chacun selon son mérite ; à chacun selon sa naissance ; à chacun selon ses besoins » (Perelman [1963], p. 26). La règle fonde les revendications :

à travail égal, salaire égal
à rendement égal, salaire égal

Les domaines d'application sont nombreux :

à chacun selon son ordre d'arrivée (répartition des prix)
à chacun selon le tirage au sort (service militaire ; loterie)
à chacun selon sa taille (uniformes)
à chacun selon ses revenus (impôt)

D'autres catégories sont envisageables, qui montrent bien que la règle de justice peut très bien servir l'injustice :

à chacun selon son sexe
à chacun selon la couleur de sa peau

« Le général Baclay, c'était aussi un drôle de numéro matricule. Mais une drôle de femme, très juste à sa façon. Elle fusillait de la même manière femme et homme, tous les voleurs, que ça ait volé une aiguille ou un bœuf. Un voleur c'est un voleur et ça les fusillait tous. C'était équitable. »

Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*,
 Paris, Le Seuil, 2000, p. III.

Les règles citées par Perelman ont deux caractéristiques :

— Elles reposent sur des catégories universelles “être né”, “avoir des besoins”, “avoir du mérite” ; on admettra qu'on peut mériter un châtiment et que démériter c'est avoir un mérite négatif. “À chacun selon sa production scientifique” n'est pas une règle de justice universelle, car elle ne vaut que pour un sous-groupe des humains, c'est une règle locale, comme “à chacun selon le volume de caoutchouc qu'il a récolté”.

— Sur ces catégories, on définit une métrique permettant de hiérarchiser les individus sur lesquels elles portent. Cette relation d'ordre permet d'argumenter (de définir) des jugements comme “X a autant, plus de mérite que Y”. Ces catégories ordonnées correspondent à des échelles, v. ÉCHELLES ARGUMENTATIVES. La métrique est facile à définir dans des cas comme l'âge ou le volume de caoutchouc rapporté ; avec le sexe et production scientifique c'est déjà plus compliqué, et encore plus lorsqu'il s'agit de besoin, de mérite, de naissance. C'est l'existence de cet ordre qui fait que la règle de justice est plus complexe que *a pari*, v. A *PARI*.

— En outre, la règle de justice est supposée s'appliquer de façon linéaire, à tous les membres du groupe, mais les règles concrètes incluent des bornes, des seuils et des principes de lissage. Pour l'impôt, la règle "*à chacun selon son revenu*" s'applique à partir d'un certain revenu ; elle est non linéaire, elle admet des seuils.

La règle de justice est définie par, et engendre, deux types de problèmes :

— conflits d'appartenance : définition d'une catégorie (*qui est mathématicien ?*), et conflit de catégorisation : l'individu X fait-il bien partie de la tribu (*est-il un vrai mathématicien ?*) ?

— conflits de hiérarchisation : définition d'une métrique (*les critères d'excellence en mathématique*) et conflit de hiérarchisation de l'individu dans la catégorie (*comment évaluer le travail de notre collègue X ?*).

En vertu du principe "qui favorise défavorise", la règle de justice, crée obligatoirement d'innombrables sentiments d'injustice. Si les biens sont répartis selon les mérites, ils ne le sont pas selon la *naissance* ni selon les *besoins*. Elle ne peut être dite "de justice" qu'en tant qu'elle s'oppose à l'arbitraire du principe "*à chacun selon mon bon plaisir*". C'est une règle d'exclusion de l'arbitraire, non pas de l'injustice.

La règle de justice n'est dite "juste" que parce que la catégorie et la relation d'ordre ont été définies en faisant abstraction des cas à juger : "*C'est juste parce que la règle existait avant votre cas*". Cette "justice" est formellement juste parce qu'elle permet l'application du "syllogisme juridique".

■ Justification et délibération

On *délibère* sur une question argumentative dont on ne connaît pas la réponse et on *justifie* une réponse déjà donnée à une question argumentative. La délibération se fait dans le doute, la justification sur une base de décision déjà prise. La différence justification/délibération est établie sur la mode de construction de la conclusion :

— de l'argument à la conclusion, les arguments déterminent la conclusion ; la décision est à prendre, et je délibère pour la construire :

Question : *Dois-je démissionner ?*

[Délibération : je pèse le pour et le contre]

La réponse énonce la conclusion : *Je démissionne*

— de la conclusion à l'argument, la conclusion détermine les arguments ; j'ai démissionné :

Question : *Pourquoi as-tu démissionné ? Justifie ta décision !*

La réponse énonce la justification c'est-à-dire l'argument : "*J'ai consenti trop de sacrifices*". La délibération est en *donc*, la justification en *puisque*.

	délibérative
argumentation	
	justificative

Dans le cas de la *délibération*, il y a une vraie incertitude sur la conclusion, qui est construite au cours d'un processus argumentatif cognitif et interactionnel ; dans le cas de la *justification*, la conclusion est déjà là. Le doute et le contre-discours sont fonctionnels dans la délibération, alors que la justification les efface. Les mécanismes de l'argumentation valent pour la justification et pour la délibération. Je délibère, je parviens à une conclusion. Puis on me demande de la justifier... et les mêmes arguments, qui étaient *délibératifs*, deviennent *justificatifs* : on *explique* la décision prise, v. **EXPLICATION**. Il se peut que les arguments qui ont pesé lors de la délibération n'aient rien à voir avec les arguments avancés lors de la justification, v. **MOBILES ET MOTIFS**.

La *disposition* textuelle (monologale) *justificative* expose en premier la conclusion, puis les arguments la justifiant, et réfute les arguments qui s'y opposent. La disposition textuelle (monologale) *délibérative* part des données, des arguments, et construit la conclusion. Le jury délibère, le jugement justifie la décision ; la délibération est de l'ordre du processus de *découverte*, la justification de l'*exposé des résultats*. Les deux démarches sont argumentatives.

Les situations de délibération et de justification pures représentent des cas limites : je ne sais *vraiment pas* ce que je vais conclure et faire ; je *suis sûr* d'avoir bien fait. Un même argumentateur peut osciller d'une posture (footing) délibérative à une posture justificative, par exemple si, au cours de sa justification il remet en question la décision qu'il a prise. Si l'on postule que toute argumentation qui se présente comme délibérative est en fait orientée par une décision inconsciemment prise, tout est justification. Mais l'organisation institutionnelle des débats réintroduit de la délibération. Le débat peut parfaitement être délibératif alors que chacune des parties vient avec des positions et des conclusions fermement établies et dûment justifiées. Le choc des justifications produit de la délibération.

À la demande de délibération ("*on doit peser le pour et le contre*") correspond la demande de justification ("*on doit justifier si on demande*"). Ces demandes ouvrent des processus potentiellement infinis.



■ Liées (prémisses)

L'argumentation dite *liée* est définie comme une argumentation où la conclusion repose sur plusieurs propositions dont la combinaison produit un argument, soutenant une conclusion. On dit également que la conclusion est soutenue par un ensemble de prémisses *interdépendantes* ; ou que ces propositions ne sont *suffisantes* pour la conclusion que si elles sont *prises conjointement* .

Cette terminologie risque de mélanger deux questions bien distinctes, d'une part, celle du mode de liaison de propositions dont l'ensemble constitue un seul argument, la notion de liaison étant alors constitutive de celle d'*argument* ; d'autre part, celle du mode de combinaison d'arguments de façon à produire une conclusion concluante. La notion de liaison est alors constitutive de celle d'*argument concluant*.

1. Propositions liées de façon à produire un argument

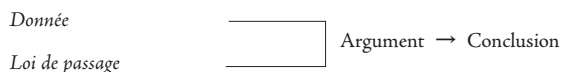
L'expression *argumentation liée* s'entend ici comme *argumentation reposant sur des prémisses liées*. Comme on ne parle de prémisses (majeure, mineure, v. LOGIQUE CLASSIQUE (III)) que dans la perspective d'une conclusion, l'expression *prémisses liées* est un pléonasme, mais il est difficile de s'en passer. En fait, ce sont des *propositions* qui sont liées, de façon à les constituer en *prémisses*, cette combinaison constituant un *argument* soutenant une conclusion.

Le syllogisme classique a une structure liée : “tous les membres de cette Société ont plus de 30 ans”, n'est un argument pour “Pierre a plus de 30 ans” que si on la combine avec la proposition “Pierre est membre de cette Société”. De façon parallèle, selon le schéma de Toulmin, toute donnée [*data*] ne prend valeur d'argument que dans la

mesure où elle s'appuie sur une loi de passage [*warrant*]; ce schéma présente donc une structure liée, v. MODÈLE DE TOULMIN. Schématisation de l'argumentation liée :



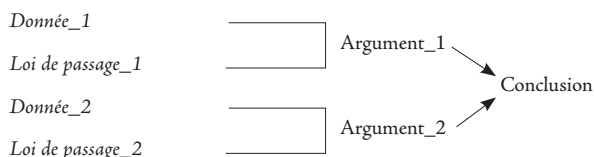
Dans les termes du schéma de Toulmin :



2. Convergence et liaison

Argumentation à prémisses liées et argumentation convergente, v. CONVERGENCE — Les notions de *liaison* et de *convergence* ne décrivent pas des phénomènes de même niveau; plusieurs *arguments* convergent sur une même *conclusion*, et plusieurs *énoncés* sont liés de façon à constituer un *argument* (pour une certaine conclusion).

Comme toutes les argumentations convergentes sont constituées de plusieurs arguments, il s'ensuit que toutes les argumentations convergentes sont aussi, à un autre niveau, à prémisses liées, comme le montre le schéma complet de l'argumentation convergente :



Arguments liés de façon à produire une conclusion concluante — *L'effet de liaison* joue également sur les arguments entrant dans une argumentation convergente, dont la force n'est pas la simple résultante du cumul des forces individuelles des arguments. Les argumentations *indicielles*, lorsqu'elles combinent des indices *nécessaires* en un faisceau *nécessaire et suffisant*, ainsi que les argumentations *au cas par cas* lorsqu'elles sont *exhaustives* bénéficient d'un effet de liaison, faisant que le tout a une force supérieure à celle de l'addition de chacune des parties. v. INDICE; CAS PAR CAS.

Arguments convergents ou argumentation liée? — Pour répondre à cette question, on considère une conclusion soutenue par un ensemble de prémisses, on prend une prémisses particulière, on regarde ce qui se passe si elle est fausse ou si on la supprime (Bassham 2003) :

— Si ce qui reste fournit une argumentation, on a affaire à une argumentation convergente :

- (1) *Pierre est intelligent, il présente bien, il fera un excellent négociateur.*
- (2) *Pierre est intelligent, il fera un excellent négociateur.*
- (3) *Pierre présente bien, il fera un excellent négociateur.*

Toutes ces argumentations sont recevables ; “*Pierre est intelligent*” et “*Pierre présente bien*” sont co-orientés vers la même conclusion.

— Si ce qui reste ne constitue plus une argumentation, on a affaire à une *argumentation liée* :

- (1) *Il a plu et il a gelé, il doit y avoir du verglas.*
- (2) *Il a plu, il doit y avoir du verglas ?!*
- (3) *Il a gelé, il doit y avoir du verglas ?!*

La première argumentation est recevable telle quelle, les autres non, sauf considération du contexte, c’est-à-dire ajout de prémisses manquantes.

L’utilité et la praticabilité de la distinction convergent/lié a été mise en cause (Goddu 2007). Walton considère que l’intérêt de faire cette distinction est de l’ordre de la *réfutation* : dans le cas de l’argumentation liée, il suffit de montrer que l’une des prémisses est fausse ou inadmissible ; dans le cas d’argumentations convergentes, pour réfuter la conclusion, on doit réfuter chaque argument (Walton 1996, p. 175). Il est possible de *concéder* un argument dans le cas de l’argumentation convergente, on ne peut pas renoncer à une prémisses dans le cas de l’argumentation liée.

Fondamentalement, il s’agit de déterminer si on a affaire à *une* ou *plusieurs* bonnes raisons, de structurer le flux verbal en déterminant quels sont les blocs de cohérence discursive qui viennent étayer une conclusion.

■ Lieu commun

Dans le vocabulaire général, l’expression *lieu commun* est synonyme de *cliché*, ils ont la même orientation dépréciative. Elle est également utilisée comme équivalent de *topos* :

1. En théorie de l’argumentation, l’expression *lieu commun* correspond au latin *locus communis*, qui traduit le grec *topos*. Souvent réduite à *lieu* (*locus*, pl. *loci*) elle est utilisée, particulièrement dans les textes anciens ou modernes, au sens de “topos inférentiel”.
2. En analyse littéraire, un *lieu commun* est un “topos substantiel”, au sens de Curtius [1948].

v. **TOPOS.**

■ Ligne argumentative ► Script argumentatif

■ Logique (I) : Art de penser, branche des mathématiques

1. Définitions

Le cadre aristotélicien — Aristote n'utilise pas le terme *logique* dans ses écrits logiques rassemblés dans *Les Premiers* et les *Seconds analytiques* : « le comportement analytique démonstratif (raisonnement, discours) correspondrait à l'acception actuelle du terme *logique* » (Kotarbinski [1964], p. 5). Les *Seconds analytiques* définissent ce qu'est le *savoir scientifique* : « ce que nous appelons ici savoir, c'est connaître par le moyen de la démonstration. Par démonstration j'entends le syllogisme scientifique » ; il s'ensuit qu'« il est nécessaire que la science démonstrative parte de prémisses qui soient vraies, premières, immédiates, plus connues que la conclusion, antérieures à elle, et dont elles sont les causes » (Aristote, *S. A.*, I, 2, 15-25 ; p. 8).

Dans une note à ce passage, Tricot précise que « *syllogisme* est le genre, *scientifique* (producteur de science) la différence spécifique qui sépare la démonstration des syllogismes *dialectiques* et *rhétoriques* » (*ibid.*, note 3). Le syllogisme scientifique produit du *catégorique*, le syllogisme dialectique du *probable*, et le syllogisme rhétorique du *persuasif*. C'est dans ce cadre que se comprend la position de la persuasion dans la rhétorique d'Aristote, v. **PERSUASION**.

La théorie logique d'Aristote est fondée sur une théorie du sens et de la vérité, une théorie des relations entre les quatre formes d'une proposition générale, et d'une théorie du syllogisme, v. **LOGIQUE CLASSIQUE (II)** ; **LOGIQUE CLASSIQUE (III)**.

Logique néo-thomiste — Thomas d'Aquin reprend la définition aristotélicienne et définit la logique comme « l'art qui nous fait procéder avec ordre, facilement et sans erreur dans l'acte même de la raison » (cité et traduit par Tricot [1928], p. 16). Cette définition est fondamentale pour la tradition néo-thomiste, notamment pour Maritain qui condense en définissant la logique comme : « l'art QUI DIRIGE L'ACTE MÊME DE LA RAISON » (Maritain [1923], p. 1 ; majuscules dans le texte), définition reprise par Chenique, dans les *Éléments de logique classique* (1975).

Logique et raisonnement — Dans une perspective proche, l'objet de la logique peut être déplacé de la raison au **raisonnement** : la « logique formelle » est alors définie comme « une science qui détermine quelles sont les *formes correctes* (ou valides) de *raisonnement* » (Dopp 1967, p. 11 ; italiques dans le texte).

Logique et inférence — Les logiciens mathématiciens définissent la logique comme « la discipline qui traite de l'inférence correcte » (Vax 1982, art. *Logique*) : « la logique a pour objet les principes de l'inférence valide » (Kneale et Kneale [1962], p. 1) ; ou, d'une façon très générale, des formes valides de la déduction : « la logique a la fonction importante de dire qu'est-ce qui s'ensuit de quoi » (Kleene [1967], p. 11).

La logique est une science — « Comme toute science, la logique a pour tâche la poursuite de la vérité » (Quine [1973], p. 11). Les stoïciens ont les premiers défini la logique non pas, à la manière d'Aristote comme un *organon*, un *instrument* (au service des sciences) mais une science.

L'époque contemporaine a vu la multiplication des formalismes logiques dits "non classiques". Ces formalismes logiques sont parfois inspirés par certains phénomènes du langage ordinaire non pris en compte par la logique classique, comme le temps, la modalité, qu'elles se proposent de formaliser.

2. Logique classique

La logique dite *classique* (ou *logique traditionnelle*, selon Prior 1967) est par nature une *logique formelle* : c'est un des mérites révolutionnaires d'Aristote d'avoir introduit l'usage systématique des variables. Elle est constituée d'un ensemble de thèses qui synthétisent des propositions d'origine aristotélicienne, stoïcienne, ou médiévale. La logique classique comprend deux parties :

— La logique des *propositions analysées* ou calcul des prédicats, qui correspond à la théorie du syllogisme.

— La logique des *propositions inanalysées* ou *calcul des propositions*, qui s'intéresse à la construction, à l'aide de connecteurs logiques, de *propositions complexes* à partir de propositions elles-mêmes simples ou complexes, ainsi qu'à la détermination des *formules valides* (ou tautologies).

La logique classique est fondée sur un certain nombre de principes, qu'elle considère comme des "lois de la pensée" et du discours rationnel :

— Le *principe de non-contradiction* < **non (P et non-P)** > et sa conséquence, le principe du *tiers exclu*. Une théorie *consistante* est une théorie qui ne renferme pas de contradiction, v. **NON-CONTRADICTION**.

— Le *principe d'identité* < **a = a** >, et sa conséquence pratique, l'indiscernabilité et l'intersubstituabilité des identiques.

Les logiques contemporaines ne considèrent plus ces principes comme des lois de la pensée, mais comme des axiomes, parmi d'autres.

3. Logique : art de penser, branche des mathématiques

3.1 La théorie des trois opérations de l'esprit

D'Aristote jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la logique classique est considérée comme *l'art de penser correctement*, c'est-à-dire de combiner les propositions de façon à transmettre à la conclusion la vérité des prémisses dans un univers de sens partagé. Déterminant les schémas de raisonnement valides, elle fournit la théorie du discours rationnel ; c'est une théorie de l'argumentation scientifique, la science considérée étant la science aristotélicienne.

— Comme *processus mental*, l'argumentation est définie dans le cadre d'une théorie des trois "opérations de l'esprit", l'appréhension, le jugement et le raisonnement :

– par l'*appréhension*, l'esprit saisit un concept, puis le délimite ("*homme*", "*certaines hommes*", ...);

– par le *jugement*, il affirme ou il nie quelque chose de ce concept, pour aboutir à une *proposition* ("*l'homme est mortel*") ; ce jugement est *vrai* ou *faux*.

– par le *raisonnement*, il enchaîne ces propositions, de façon à enchaîner les vérités et de progresser du connu à l'inconnu.

— Sur le *plan discursif*, ces opérations cognitives correspondent respectivement :

– à l'ancrage langagier du concept, au moyen d'un terme, et à la question de la *référence*;

– à la construction de l'énoncé, par une *prédication* faite sur ce concept ;

– à l'enchaînement des propositions ou *argumentation*, par lesquelles sont produites des propositions nouvelles (les conclusions) à partir de propositions déjà connues (les prémisses).

L'*argumentation* sur le plan discursif correspond ainsi au *raisonnement* sur le plan cognitif. Les règles de l'argumentation *correcte* sont données par la théorie du syllogisme. La théorie des discours *fallacieux* (raisonnements vicieux, *fallacies*, paralogismes, sophismes) en forme la contrepartie.

Cette vision de la logique comme théorie du raisonnement discursif a été déstabilisée, à l'époque moderne, par l'émergence du *raisonnement expérimental*, fondé sur l'observation, la mesure, la prédiction et l'expérimentation réglée par le calcul mathématique ; et, à l'époque contemporaine, par l'intégration de la logique aux *mathématiques*.

3.2 Art de raisonner et méthode scientifique

Le développement des sciences naturelles et de la méthode expérimentale ont fait que la logique seule ne peut plus se donner pour "la méthode" scientifique. Cette évolution a commencé à la renaissance, et on peut la repérer chez Ramus (Ong 1958), pour qui jugement, logique et méthode doivent être pensés hors de la rhétorique, sur un plan que nous appellerions épistémique ou cognitif. La mutation apparaît avec évidence si l'on compare *La Logique ou l'art de penser contenant outre les règles communes, plusieurs observations nouvelles propres à former le jugement* d'Arnauld et Nicole (1662) au *Traité de l'art de raisonner* (1796) de Condillac. Dans ce dernier ouvrage « l'art du raisonnement », entièrement géométrisé, est situé hors de toute logique langagière – ainsi de l'analogie, n'est retenue que la proportion ([1796], p. 130), c'est-à-dire ce qui en est mathématisable. Les règles de la méthode ne sont plus celles du syllogisme, mais celle de la science ayant recours à l'observation, au calcul et à l'expérience.

3.3 Mathématisation de la logique

La logique est par nature *formelle* : elle s'intéresse non pas au contenu (à la substance, à l'objet particulier...) des raisonnements ou des inférences, mais à leur *forme*. Elle a été *formalisée*, au sens d'axiomatisée et mathématisée, à l'époque contemporaine. La publication de la *Begriffsschrift* ("Écriture du concept") par Frege, en 1879, marque le point à partir duquel la logique ne peut plus être vue comme un "art de penser", mais comme un "art de calculer", une branche des mathématiques.

Au début du ^{xx} siècle, la logique classique est gagnée par le « crépuscule des évidences » :

« On passe de la logique *aux* logiques qu'on construira à volonté. Et à son tour, cette pluralité de logiques retire son privilège à la logique classique, qui n'est plus qu'un système parmi d'autres, comme eux simple architecture formelle dont la validité ne dépend que de sa cohérence interne. » (Blanché 1970, p. 70 ; p. 71-72)

En s'axiomatisant, la logique renonce à sa fonction rectrice de la pensée comme à sa fonction critique. Elle ne fournit plus le modèle du discours rationnellement argumenté ou de l'échange dialectique. C'est à cette époque que la logique est devenue cette discipline formalisée contre laquelle devaient s'opposer, dans les années 1950 et 1970, les logiques dites *naturelle*, *non-formelle*, *substantielle*... De fait, la logique classique est une logique *naturelle*, logique du langage et de l'esprit, s'exerçant dans une perspective de description et d'articulation des êtres essentiels composant le monde, dont l'individu peut prendre une connaissance potentiellement totale et an-historique.

3.4 Le néo-thomisme

La problématique de l'argumentation logique comme méthode de pensée s'est maintenue en théologie, comme partie importante du cursus philosophique néo-thomiste. En 1879 (date également de la publication de la *Begriffsschrift* de Frege), le pape Léon XIII publie l'encyclique *Aeterni Patris*, qui établit Thomas d'Aquin et son interprétation de l'aristotélisme comme une sorte de philosophie officielle de l'église catholique, promouvant ainsi une vision de la logique comme fondement de la pensée au moment précis où cette orientation était scientifiquement dépassée.

Il existe certainement un lien entre cette décision et le fait qu'on peut trouver des développements substantiels relatifs à la logique traditionnelle, comme d'intéressantes considérations sur les types d'arguments et sur les sophismes dans des manuels de philosophie d'inspiration néo-thomiste pour l'éducation religieuse à un niveau supérieur. D'importants traités, comme la *Petite logique* de Maritain ([1923]), témoignent de cet intérêt pour la logique comme philosophie de la cognition naturelle dans le cadre général du néo-thomisme, ainsi que du refus des conceptions formalistes de la logique.

4. Logiques pragmatiques et calculs argumentatifs

Les logiques classiques ont un lien essentiel avec certaines formes du discours en langue naturelle ; elles sont, à leur manière, des théories de l'argumentation. Les logiques pragmatiques – non formelle, substantielle, ou naturelle – relèvent d'un mouvement de critique des formalismes axiomatisés et de prise en compte des conditions "écologiques" de l'argumentation : on argumente en langue naturelle, dans un contexte.

En opposition à la logique formelle (logique traitée comme une branche des mathématiques) et sans prendre en compte la tradition de la rhétorique argumentative, Toulmin situe sa recherche sur l'argumentation sous l'angle de la pratique logique (« logical practice », [1958], p. 6), mobilisant des argumentations substantielles (« substantial argument », *ibid.*, p. 125), dépendant du domaine considéré (« field-dependant », *ibid.*, p. 15), dont le modèle est la pratique juridique (« logic is generalized jurisprudence » *ibid.*, p. 7) et dont le but premier est justificatif (« justificatory », *ibid.*, p. 6). C'est dans cette perspective applicative que doit être situé le célèbre schéma de l'argumentation comme constellation d'énoncés systématiquement liés, dont le discours tire sa cohérence rationnelle, v. MODÈLE DE TOULMIN.

À la différence d'autres théories de l'argumentation, peut-être en opposition au rejet de la logique par la *nouvelle rhétorique*, la *logique non formelle* (*informal logic*) et la *logique naturelle* ont conservé le mot *logique* dans leurs intitulés, v. ARGUMENTATION (VI).

Ces logiques pragmatiques doivent travailler avec le langage ordinaire et la subjectivité. La science demande un langage *univoque*, *explicite* et *non redondant*, permettant le calcul et adéquat à l'expression des connaissances. Le langage naturel travaille avec le *flou* (notamment dans la définition), la *dépendance contextuelle*, l'*implicite*, l'*ambigu* et le *polysémique*, le *redondant* et l'*ellipse*. Ces caractéristiques font le dynamisme et l'adaptabilité du langage naturel aux circonstances de la vie ordinaire et les possibilités de son usage stratégique. Néanmoins, ce constat n'implique aucun rejet de la logique : la pratique du discours ordinaire suppose une *compétence inférentielle logique* et *syllogistique*, comme il suppose une *compétence de calcul arithmétique* ("Il faut deux heures pour arriver au refuge, la nuit tombe dans une heure, nous arriverons au refuge dans le noir") ou une *compétence géométrique*. Jusqu'à un certain point, il est possible de produire de bonnes *démonstrations* dans les discours mélangés des activités ordinaires.

■ Logique classique (II) : Terme – Proposition – Carré logique

1. Terme

Termes — La logique distingue les termes *catégorématiques* et *syncatégorématiques*. Cette distinction est parfois reprise en grammaire pour opposer les mots dits *pleins* (verbes, substantifs, adjectifs, adverbes) et les mots dits *vides* (mots de liaison, particules discursives).

Les termes *syncatégorématiques* sont dits n'avoir pas de signification propre ; les connecteurs logiques $< \& >$ (*et*), $< \vee >$ (*ou*), $< \rightarrow >$ (*si... alors...*) sont des termes syncatégorématiques. Ils n'ont pas de valeur de vérité, et leur sens se limite à leur fonction, qui est de construire des propositions complexes en combinant des propositions elles-mêmes simples ou complexes.

Les termes *catégorématiques* fonctionnent comme *noms d'individu* ou de *concept* (prédicat). Employé sans autre précision, le mot *terme* renvoie à un terme catégorématique.

Individus et syntagmes référentiels — Du point de vue langagier, les individus (êtres, objets, événements...) sont désignés par des *termes* ou des *syntagmes nominaux référentiels*, qui sont :

- les *noms propres* ("Pierre"), attachés de façon stable à des individus ;
- les *pronoms* ("ceci"). L'ancrage référentiel de pronoms comme "l'autre", "le premier", "le suivant" repose à la fois sur des manœuvres de monstration et sur des éléments de description définie récupérables dans le contexte ;
- les *expressions définies* ("l'homme au chapeau vert"). Le substantif commun, tête de la description définie, peut compter, parmi ses déterminants, des adjectifs, des compléments prépositionnels et des relatives : *l'homme assis*, *l'homme à la barbe blanche*, *l'homme qui fait semblant de regarder ailleurs*.

Les individus sont notés 'a', 'b'... Un individu quelconque est noté 'x' 'y', ou simplement par une place vide, " — ".

Prédicats — La théorie actancielle fait du *verbe* le pivot de la phrase, auquel se rattachent ses *actants*, ou compléments essentiels, sujet, complément direct, compléments indirects. Cette vision de la phrase peut s'exprimer également dans une schématisation inspirée de la théorie des fonctions : la *fonction* correspond au verbe ; elle peut avoir plusieurs *arguments* (au sens de "places", v. ARGUMENT), correspondant aux *actants* de la théorie grammaticale.

Les énoncés peuvent ainsi être schématisés simplement selon la valence (le nombre de compléments) de leur pivot, le verbe :

dormir est un prédicat à une place (unaire) : *Paul dort*

dormir est noté “— *dort*” ou “*x dort*”

manger est un prédicat à deux places (binaire) : *Paul mange la pomme*

manger est noté “— *mange* —” ; “*x mange y*”

donner est un prédicat à trois places (trinaire) : *Paul a donné la pomme à la dame*

en noir

donner est noté “— *donne* — à —” ou “*x donne y à z*”.

Dans un prédicat à plusieurs places, une ou plusieurs places vides peuvent être occupées par un syntagme référentiel. Le schéma actantiel est alors dit *partiellement saturé*, ce qui produit un nouveau prédicat, par exemple ou “*Paul donne —*”, “— *donne — à Jean*”, “*Pierre donne — à Jean*”.

Un même objet peut être rattaché à une infinité de prédicats. Le même objet peut satisfaire le prédicat “— *est une voiture*” ; “— *est un moyen de transport*” ; “— *est un objet qu'on peut acheter*” ; “— *est un facteur de pollution*”... Le discours peut en créer sans cesse de nouveaux, en fonction des intérêts des locuteurs, comme “— *s'est promené le 10 juin 1999*” ; “— *est une voiture disponible pour samedi prochain*”.

2. Proposition, proposition analysée

En logique, une proposition est un jugement, susceptible de prendre pour valeur de vérité le *vrai* (noté **V**) ou le *faux* (noté **F**), abstraction faite de son sens et de ses conditions d'emploi. Une proposition, en logique classique, n'est qu'une façon de dire le vrai ou le faux.

Une proposition est dite *inanalysée* si on ne dispose d'aucune information sur sa structure interne. Une proposition inanalysée est notée **A**, **B**, **C**...

Une proposition est dite *analysée* si on a des informations sur sa structure interne. Sa structure de base est formée d'un prédicat **P**, dit d'un sujet **S**, “**S est P**”.

— le sujet réfère aux éléments d'un l'univers de référence ;

— le prédicat dit quelque chose de ces êtres.

— la proposition affirme ou nie que le prédicat convienne au sujet. Elle est dite *catégorique* (sans condition ni alternative).

Qualité et quantité d'une proposition — On parle de la *qualité* d'une proposition pour renvoyer à ses deux dimensions, *affirmative* ou *négative*.

La *quantité* de la proposition varie selon que le sujet réfère à un être, à certains êtres ou à tous les êtres. La quantité est exprimée par les quantificateurs. Les mots déterminants comme *tous* (*tous les P*, *tout P*, *les P*) ou *certain* (*certain P*, *quelques P*...) portent des indications de quantité. On distingue ainsi les propositions :

universelles : *tous les poètes*

particulières : *certain poètes*

Particulier ne signifie pas “individuel”. Sous sa forme traditionnelle, la logique ne traite pas de propositions prédisquant quelque chose d’un individu particulier, comme “Pierre” ou “ce poète”.

En combinant *quantité* et *qualité*, on distingue quatre formes de propositions ; traditionnellement les *affirmatives* sont désignées par les lettres **A** et **I** (deux premières voyelles du verbe latin *AffIrmo* “j’affirme”) et les *négatives* par les lettres **E** et **O** (*nEgO*, “je nie”) :

A	universelle affirmative	Tous les S sont P.
E	universelle négative	Aucun S n’est P.
I	particulière affirmative	Certains S sont P.
O	particulière négative	Certains S ne sont pas P.

Proposition converse — La proposition *converse* d’une proposition donnée est obtenue par permutation du sujet et du prédicat : la converse a pour sujet le prédicat de la proposition originelle et pour prédicat le sujet de la proposition originelle. La qualité (affirmative ou négative) de la proposition est maintenue. L’*universelle négative* **E** et sa converse sont équivalentes (elles ont les mêmes conditions de vérité) :

Aucun **P** n’est **Q** \leftrightarrow aucun **Q** n’est **P**.

De même la *particulière affirmative* et sa converse :

Certains **P** sont **Q** \leftrightarrow certains **Q** sont **P**.

V. CONVERSE.

Distribution d’un terme — Un terme est dit *distribué* s’il dit quelque chose de tous les individus de l’ensemble de référence. Sinon, il n’est pas distribué.

Les termes précédés du quantificateur *tous* sont distribués ; les termes quantifiés par *certains*, *quelques*, *beaucoup*, *presque tous* ... ne sont pas distribués. Par exemple, dans une proposition affirmative universelle **A**, “Tous les Athéniens sont des poètes” :

— le terme sujet *Athénien* est distribué ;

— le terme *poète* est *non distribué* : la proposition **A** dit seulement que “certains poètes sont Athéniens”.

La notion de distribution est exploitée pour l’établissement des règles d’évaluation du syllogisme, v. **PARALOGISMES**.

Le présupposé d’existence — Certaines expressions ont la forme d’un terme mais ne réfèrent à rien, comme “la licorne” ou “l’actuel roi de France”. Or, **P** étant un prédicat quelconque, on ne souhaite pas dire d’êtres qui n’existent pas que < tous sont **P** >, < aucun n’est **P** >, ni que < certains sont **P** > ou < ne sont pas des **P** >. On présuppose donc que l’univers de référence du terme sujet n’est pas vide. v. **PRÉSUPPOSITION**.

3. Carré logique et inférence immédiate

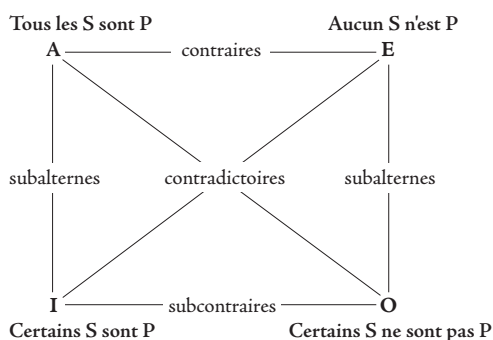
Une *inférence immédiate* est une inférence qui porte sur le contenu quantifié d'une seule proposition ; les deux termes de cette prémisse unique se retrouvent dans la conclusion, seule change la quantité de la proposition. On peut discuter du fait qu'il s'agit ou non d'un raisonnement. L'inférence immédiate est une *inférence*, ce n'est pas une *reformulation*, qui suppose l'identité de sens des deux énoncés :

Certains a sont b, donc certains b sont a (conversion, voir *infra*).

Tous les a sont b, donc certains b sont a (subalternation, voir *infra*).

Dans le premier cas, l'inférence immédiate correspond à une équivalence, mais pas dans le second.

Le carré logique exprime un ensemble d'*inférences immédiates* entre les propositions analysées de la forme sujet – prédicat en fonction de leur *qualité*, affirmative ou négative, et de la *quantité* de leur sujet (**A**, **E**, **I**, **O**, voir *supra*).



Ces quatre propositions sont liées par les relations suivantes.

— **Relation de contrariété**, entre l'universelle affirmative **A** et l'universelle négative **E**. **A** et **E** ne sont pas simultanément vraies, mais peuvent être simultanément fausses. En termes d'inférence immédiate, de la vérité de l'une on peut inférer immédiatement la fausseté de l'autre.

— **Relation de subcontrariété**, entre la particulière affirmative **I** et la particulière négative **O**. Au moins l'une des deux propositions **I** et **O** est vraie ; elles peuvent être simultanément vraies et ne peuvent pas être simultanément fausses. En termes d'inférence immédiate, de la fausseté de l'une on peut inférer immédiatement la vérité de l'autre.

— **Relation de contradiction**, entre :

L'universelle négative **E** et la particulière affirmative **I** ;

L'universelle affirmative **A** et la particulière négative **O**.

E et I ne peuvent pas être simultanément vraies ni simultanément fausses (l'une seulement d'entre elles est vraie). De même pour A et O. En termes d'inférence immédiate, de la vérité de l'une on peut inférer immédiatement la fausseté de l'autre, et inversement.

— **Relation de subalternation** entre :

A et I, l'universelle affirmative et la particulière affirmative ;

E et O, l'universelle négative et la particulière négative.

Une proposition est la *subalterne* d'une autre, qui est sa *superalterne*, si et seulement si :

— si la superalterne est vraie, la subalterne est vraie ; inférence immédiate :

Tout S est P, donc certains S sont P.

— et si la subalterne est fausse, sa superalterne est fausse ; inférence immédiate :

Il est faux que certains S sont P, donc il est faux que tout S est P.

La subalterne peut être vraie et la superalterne fausse.

En outre, les propositions E et I sont *convertibles* : la proposition de départ a les mêmes conditions de vérité que la proposition obtenue en permutant sujet et prédicat :

E : aucun S n'est P

si et seulement si

aucun P n'est S

I : certains S sont P

si et seulement si

certaines P sont S

4. Inférence immédiate, quantificateurs et termes

L'inférence immédiate est une inférence effectuée à partir d'une seule prémisse ; les deux termes de la prémisse unique se retrouvent dans la conclusion (exemples *supra*). Dans le cas du syllogisme, l'inférence se fait à partir de deux prémisses et de trois termes ; le moyen terme fonctionnant comme un "médiateur", un intermédiaire, entre le grand terme et le petit terme. Dans le cas de l'inférence immédiate, il n'y a pas "médiation" par un moyen terme, elle s'opère "im-médiatement".

L'argumentation par la définition attribue à un individu désigné par un terme les propriétés qui forment la définition de ce terme ; il s'agit en quelque sorte d'une inférence sémantique immédiate, sur le sens des mots pleins, v. DÉFINITION ; INFÉRENCE. Les inférences immédiates, en logique des propositions, s'effectuent non pas à partir des mots pleins, mais à partir des quantificateurs. Elles fonctionnent comme des réflexes sémantiques dans le discours ordinaire, lient des énoncés naturels, de façon parfaitement conforme à l'intuition sémantique ordinaire. Leur maniement, qui passe souvent inaperçu à cause de son évidence, fait partie de la compétence argumentative élémentaire.

■ Logique classique (III) : Syllogisme

La théorie du syllogisme est à la base de la métaphysique et de la théorie aristotélicienne de la science, qui repose sur la théorie des trois opérations de l'esprit : production du concept (théorie du *terme*), du jugement (théorie de la *proposition*) et de l'inférence (théorie du *syllogisme*), v. LOGIQUE (I).

« Le syllogisme est un discours dans lequel, certaines choses étant posées, une autre chose différente d'elles en résulte nécessairement par les choses même qui sont posées. » (Aristote, *Top.*, I, 1, 25 ; p. 2)

Le syllogisme classique est un discours composé de trois propositions, les « choses posées » sont les *prémisses* du syllogisme, « la chose différente qui en résulte nécessairement », la *conclusion*. On parle de *syllogisme* lorsque le discours fait intervenir deux prémisses, et d'*inférence immédiate* si la prémisse est unique, v. LOGIQUE CLASSIQUE (II).

La *logique des propositions analysées* a pour objet l'étude des conditions de validité du syllogisme. Un syllogisme *valide* est un syllogisme tel que, si ses prémisses sont vraies, sa conclusion est nécessairement vraie ; il est impossible que ses prémisses soient vraies et sa conclusion fausse.

1. Termes du syllogisme

Le syllogisme articule trois termes, dits *grand terme* **T**, *petit terme* **t** et *moyen terme* **M** :
— Le **grand terme** < **T** > est le terme *prédicat de la conclusion*. La prémisse où figure le grand terme **T** est dite prémisse **majeure**.

— Le **petit terme** < **t** > est le terme *sujet de la conclusion*. La prémisse où figure le petit terme **t** est dite prémisse **mineure**.

— Le **moyen terme** < **M** > est sujet dans la prémisse majeure et prédicat dans la mineure. Ayant pour fonction de permettre la connexion du grand terme et du petit terme, il disparaît dans la conclusion, qui est de la forme < **t est T** >.

2. Figures du syllogisme

La forme du syllogisme dépend de la position sujet ou prédicat du moyen terme dans la majeure et la mineure. Il y a quatre possibilités, qui constituent les quatre « figures » du syllogisme. Par exemple un syllogisme où le moyen terme est sujet dans la majeure et prédicat dans la mineure est un syllogisme de la première figure :

Majeure	M — T	<i>homme — raisonnable</i>
Mineure	t — M	<i>cheval — homme</i>
Conclusion	t — T	<i>cheval — raisonnable</i>

3. Modes du syllogisme

Le mode du syllogisme dépend de la quantité des trois propositions qui constituent le syllogisme. Chaque proposition peut être universelle ou particulière, affirmative ou négative, soit quatre possibilités. On a donc 4 possibilités pour la majeure ; chacune de ces 4 possibilités se combine avec une mineure qui admet également 4 possibilités, *idem* pour la conclusion, soit en tout $4 \times 4 \times 4 = 64$ formes. En outre, chacune de ces formes admet les 4 figures, soit en tout 256 modes.

Par exemple, la première figure du syllogisme correspond au cas où, à partir de deux prémisses universelles, on obtient une conclusion universelle. Cette déduction correspond au mode valide :

Majeure	M — T	Tous les M sont T	<i>Tous les hommes sont raisonnables</i>
Mineure	t — M	Tous les t sont M	<i>Tous les Grecs sont hommes</i>
Conclusion	t — T	Tous les t sont T	<i>Tous les Grecs sont raisonnables</i>

Ce mode est connu sous le nom de *Barbara*, où la voyelle **A** marque qu'il s'agit d'une universelle dans la majeure, la mineure et la conclusion.

4. Exemple : les modes concluants de la première figure

Les déductions syllogistiques s'exposent clairement dans le langage de la théorie des ensembles. Deux ensembles (non vides) peuvent être disjoints (intersection vide, pas d'éléments en commun) ; ils peuvent avoir certains éléments en commun (une intersection) ; tous les éléments de l'un peuvent également appartenir à un autre (l'un est inclus dans l'autre). On lira **M** comme "ensemble M", et de même pour **P** et **S**. La première figure admet quatre modes concluants.

(1) syllogisme de forme **A — A — A** :

A tout M est P,
A or tout S est M,
A donc tout S est P

"M est inclus dans l'ensemble P et S est inclus dans l'ensemble M donc l'ensemble S est inclus dans l'ensemble P."

(2) syllogisme de forme **A — I — I** :

A tout M est P,
I or quelque S est M,
I donc quelque S est P

"M est inclus dans P ; or certains S sont inclus dans M ; donc certains S sont inclus dans P."

(3) syllogisme de forme **E — A — E**

E aucun M n'est P,

A or tout S est M,
E donc aucun S n'est P

"M et P n'ont aucun élément commun; or S est inclus dans M; donc S et P n'ont aucun élément commun."

(4) syllogisme de forme E – I – O

E aucun M n'est P,
I or quelque S est M,
O donc quelque S n'est pas P

"Aucun M n'est dans P; or certains S sont dans M; donc certains M ne sont pas dans P."

5. Évaluation des syllogismes : v. PARALOGISMES

6. Syllogismes avec prémisses(s) à sujet concret

Les définitions précédentes correspondent au syllogisme *catégorique* traditionnel (aristotélicien). On parle également de syllogisme lorsque les prémisses sont à *sujet concret*.

Deux prémisses à sujet concret — Un sujet concret est un sujet désignant un individu unique, au moyen de diverses expressions comme *"ceci"*, *"cet être"*, *"Pierre"*, *"le N qui"*. Exemple de syllogisme à sujet concret :

Cet objet est P;
ce même objet est **non-Q**;
donc certains P sont **non-Q** (= tous les P ne sont pas Q; = "tous les P sont Q" est faux).

Ce type de syllogisme sert à réfuter les propositions universelles, du type *"les cygnes sont blancs"* : *"Ceci est un cygne; ceci est noir; or, appliqués à un même sujet, "être noir" et "être blanc" sont des prédicats contraires; donc il est faux que tous les cygnes soient blancs"*, v. CONTRAIRES.

Une prémisses est à sujet concret, une à sujet général — Les syllogismes opérant l'instanciation d'une universelle sont des exemples de tels syllogismes. Ils permettent d'attribuer à un individu les propriétés de la classe à laquelle il appartient : *"les x sont B; ceci est un x; ceci est B"*, v. MODÈLE DE TOULMIN.

7. Formes syllogistiques à plus de deux prémisses

Par extension, on parle parfois de syllogisme pour désigner des argumentations reposant sur plusieurs arguments soit liés, soit convergents, soit encore ayant la forme d'un épichérème, v. CONVERGENCE; LIAISON; ÉPICHÉRÈME.

On parle également de syllogisme au sens large, pour désigner un enchaînement de propositions, dont la forme syntaxique et le mode d'enchaînement miment plus

ou moins celles d'un syllogisme, et qui convergent vers une conclusion affirmée catégoriquement. Le sens n'a alors plus rien à voir avec la syllogistique, v. **EXPRESSION**.

Le fameux syllogisme "*Tout ce qui est rare est cher, un cheval bon marché est une chose rare, donc un cheval bon marché est cher*" est construit sur deux prémisses contradictoires, il est donc normal que la conclusion soit absurde.

■ Logique classique (IV) : Connecteurs et calcul des propositions

La validité de certains raisonnements peut être étudiée sans que l'on ait à prendre en compte la structure interne des propositions qui les composent. La logique des propositions inanalysées utilise des propositions notées **P**, **Q**... qu'elle combine au moyen de *connecteurs*. Elle définit une syntaxe logique, c'est-à-dire les règles de construction, à l'aide de connecteurs logiques, de *propositions complexes* bien formées, à partir de propositions simples ou de propositions complexes elles-mêmes bien formées. Elle détermine, parmi ces formules, lesquelles sont des *formules valides* (lois logiques ; tautologies).

1. Connecteur logique et tables de vérité

On dit également "foncteur" ou "opérateur" logique :

- les connecteurs *unaires* portent sur une proposition ;
- les connecteurs *binaires* joignent deux propositions.

Un connecteur logique est défini par la table de vérité qui lui est associée.

La table de vérité d'un connecteur binaire $\langle P \text{ connec } Q \rangle$ est un tableau à trois colonnes et à cinq lignes. Les lettres **P**, **Q**... sont utilisées pour noter les propositions ; les lettres **V** et **F** pour noter les valeurs de vérité, vrai (**V**) ou faux (**F**).

— **Colonnes :**

- La première colonne correspond aux valeurs de vérité de la proposition **P**,
- la seconde à celles de la proposition **Q**,
- la troisième à celle de la proposition complexe formée par le connecteur, soit $\langle P \text{ connec } Q \rangle$.

— **Lignes :** Lorsque **P** est **V**, **Q** peut être **V** ou **F** ; de même lorsque **P** est **F**. Les quatre lignes correspondent donc à ces quatre possibilités.

- La première ligne mentionne toutes les propositions à prendre en compte, **P**, **Q** et $\langle P \text{ connec } Q \rangle$.
- La seconde ligne correspond au cas où **P** est vraie et **Q** vraie, etc.

La table de vérité d'un connecteur unaire $\langle \text{conne}P \rangle$ est un tableau à deux lignes et deux colonnes. Il existe 4 possibilités de connecteurs unaires. Le connecteur \neg , lu "non" est le seul couramment utilisé. Sa table de vérité est la suivante :

P	$\neg P$
\mathcal{V}	\mathcal{F}
\mathcal{F}	\mathcal{V}

La première ligne dit que si P est vrai, $\neg P$ est fausse ; la seconde dit que si P est fausse, $\neg P$ est vraie. Cette table exprime le principe du tiers exclu.

Les **connecteurs binaires** portent sur deux propositions. Il existe théoriquement 16 connecteurs binaires. On utilise les connecteurs binaires suivants :

- \sim connecteur d'équivalence des propositions
- \rightarrow connecteur implicatif, implication, lu "*si — alors —*"
- $\&$ connecteur conjonctif, conjonction lu "*et*"
- \vee connecteur disjonctif, disjonction, lu "*ou*",
- \vee connecteur disjonctif exclusif, disjonction exclusive, lu "*ou exclusif*"

Les connecteurs logiques empruntent leurs signifiants oraux aux conjonctions de coordination et de subordination.

2. Équivalence < \sim >

L'équivalence < $P \sim Q$ >, lue "**P** est équivalent à **Q**" est vraie si et seulement si les propositions ont les mêmes valeurs de vérité. C'est ce qu'exprime la table de vérité suivante :

P	Q	$P \sim Q$
\mathcal{V}	\mathcal{V}	\mathcal{V}
\mathcal{V}	\mathcal{F}	\mathcal{F}
\mathcal{F}	\mathcal{V}	\mathcal{F}
\mathcal{F}	\mathcal{F}	\mathcal{V}

En logique, toutes les propositions vraies sont équivalentes entre elles, toutes les propositions fausses sont équivalentes entre elles, quelle que soit leur signification. On est très loin de l'équivalence linguistique, de la paraphrase et de la reformulation, qui demandent la préservation du sens.

3. Conjonction < $\&$ >

La conjonction < $P \& Q$ >, lue "**P** et **Q**" est vraie si et seulement si P et vraie et Q est vraie. C'est ce qu'exprime la table de vérité suivante :

P	Q	$P \& Q$
\mathcal{V}	\mathcal{V}	\mathcal{V}
\mathcal{V}	\mathcal{F}	\mathcal{F}
\mathcal{F}	\mathcal{V}	\mathcal{F}
\mathcal{F}	\mathcal{F}	\mathcal{F}

Le connecteur logique < $\&$ > impose seulement que les propositions qu'il conjoint soient vraies. Or cette propriété est commune à de très nombreux termes, à *et* comme à *mais*, *or*, *pourtant*... et à tous les concessifs :

« Les circonstances qui rendent vrais les énoncés sont toujours les mêmes, savoir la vérité simultanée des deux composants, et cela que l'on utilise *et*, *mais* ou *bien que*. L'utilisation de l'un de ces mots plutôt que d'un autre peut modifier le caractère naturel de l'expression et ainsi fournir incidemment un indice sur ce qui se passe dans l'esprit du locuteur, elle demeure néanmoins incapable de faire la différence entre la vérité et la fausseté du composé. La différence de signification entre *et*, *mais* et *bien que* est rhétorique et non logique. La notation logique, étrangère aux distinctions rhétoriques, exprime la conjonction de manière uniforme. » (Quine [1950], p. 55-56)

En d'autres termes, la théorie logique ne dispose pas des concepts adéquats pour traiter des phénomènes d'orientation argumentative ; elle n'a d'ailleurs aucune obligation de ce côté. Quant à la stratégie argumentative de Quine, elle consiste à se débarrasser du problème en le minorant et en le déléguant à la rhétorique, vue comme une vaste poubelle à problèmes non résolus.

La conjonction *et* elle-même, loin d'être un mot "vide", sensible aux seules conditions de vérité, impose à son contexte des conditions sémantiques subtiles par exemple, la sensibilité à la successivité temporelle. Si $\langle P \ \& \ Q \rangle$ est vraie, alors $\langle Q \ \& \ P \rangle$ l'est aussi ; mais les énoncés suivants ne contiennent pas les mêmes *informations* ; il ne s'agit plus de rhétorique, quel que soit le sens que l'on donne à ce mot :

Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Ils eurent beaucoup d'enfants et se marièrent.

On pourrait considérer que, dans certaines conditions où *et* porte sur des événements, son analyse logique introduit une troisième proposition "*et les événements se sont succédé dans cet ordre*". En outre, l'usage de la conjonction *et* obéit à des contraintes sur les termes coordonnés, v. COMPOSITION ET DIVISION.

4. Disjonction inclusive $\langle V \vee Q \rangle$ et exclusive $\langle W \rangle$

La disjonction inclusive $\langle P \vee Q \rangle$ est fausse si et seulement si *P* et *Q* sont simultanément fausses ; dans tous les autres cas, elle est vraie. C'est ce qu'exprime la table de vérité suivante :

P	Q	$P \vee Q$
v	v	v
v	f	v
f	v	v
f	f	f

La disjonction exclusive $\langle P \vee\vee Q \rangle$ est vraie si et seulement si l'une *seulement* des deux propositions qu'elle conjoint est vraie ; dans tous les autres cas, elle est fausse. C'est ce qu'exprime la table de vérité suivante :

P	Q	P \vee Q
\mathcal{V}	\mathcal{V}	\mathcal{V}
\mathcal{V}	\mathcal{F}	\mathcal{V}
\mathcal{F}	\mathcal{V}	\mathcal{V}
\mathcal{F}	\mathcal{F}	\mathcal{F}

5. Implication logique \rightarrow

Le connecteur implicatif \rightarrow permet de former, à partir de deux expressions bien formées, P et Q , une nouvelle expression bien formée, $P \rightarrow Q$. P est l'*antécédent* de l'implication et Q le *conséquent*. La table de vérité de l'implication logique est la suivante :

P	Q	$P \rightarrow Q$	
\mathcal{V}	\mathcal{V}	\mathcal{V}	(1) Le vrai implique le vrai
\mathcal{V}	\mathcal{F}	\mathcal{F}	(2) Le vrai n'implique pas le faux
\mathcal{F}	\mathcal{V}	\mathcal{V}	(3) Le faux implique le vrai
\mathcal{F}	\mathcal{F}	\mathcal{V}	(4) Le faux implique le faux

Le faux implique
n'importe quoi

L'implication $P \rightarrow Q$ est fausse si et seulement si P est vraie et Q fausse (ligne 2). En d'autres termes : $P \rightarrow Q$ est vraie si et seulement si $\text{non}(P \ \& \ \text{non-}Q)$ est vraie, c'est-à-dire "*il n'est pas vrai que l'antécédent P soit vrai et le conséquent Q faux*".

La ligne (3) affirme la vérité de l'implication "*Si la lune est un fromage mou (proposition fausse), alors Napoléon est mort à Sainte-Hélène (proposition vraie)*". Ce paradoxe apparent et dû au fait que, comme les autres connecteurs logiques, le connecteur \rightarrow est indifférent au *sens* des propositions qu'il connecte ; il ne prend en considération que leurs *valeurs de vérité*. L'*implication stricte* de Lewis essaie de gommer ce paradoxe, en exigeant que pour que $P \rightarrow Q$ soit vraie, il faut que Q soit déductible de P . L'implication stricte introduit donc des conditions sémantiques, outre les valeurs de vérité. Ce qui explique que le mot de "implication" soit parfois pris au sens de "inférence déductive".

Les systèmes de « déduction naturelle » sont définis en logique (Vax 1982, art. *Déduction*). Ils n'ont rien à voir avec la « logique naturelle » de Grize.

L'implication ainsi définie est appelée implication *matérielle* ; elle n'a rien à voir avec la « logique substantielle » [*substantial*] de Toulmin.

Du point de vue épistémique, c'est-à-dire si l'on considère des implications entre propositions sémantiquement liées, particulièrement du point de vue causal (donc temporel), ou par simple successivité temporelle, toujours susceptible d'être interprétée causalement, les lois de l'implication expriment les notions de conditions nécessaire et de condition suffisante :

$$A \rightarrow B$$

A est une condition suffisante pour B,

B est une condition nécessaire A.

Dire que s'il pleut, la route est mouillée, c'est dire qu'il *suffit* qu'il pleuve pour que la route soit mouillée, et que, *nécessairement*, la route est mouillée quand il pleut.

6. Lois logiques

À l'aide des connecteurs, et des propositions simples ou complexes, on peut construire des expressions propositionnelles complexes, par exemple $\langle (P \& Q) \rightarrow R \rangle$. La vérité de l'expression complexe est uniquement fonction de la vérité de ses composantes. La méthode des tableaux de vérité peut être utilisée pour évaluer ces expressions. Certaines d'entre elles sont toujours vraies ; elles correspondent à des *lois logiques*. Certaines lois logiques ont reçu des appellations particulières ; par exemple les suivantes.

Lois de De Morgan

Les connecteurs binaires entrent dans des équivalences appelées loi de De Morgan, considérées comme des lois de la pensée. Par exemple les connecteurs $\langle \& \rangle$ et $\langle V \rangle$ entrent dans les équivalences :

Non- $(P V Q)$ (négation d'une disjonction inclusive) = $(\text{non-}P) \& (\text{non-}Q)$
(conjonction des négations de ses composantes)

Non- $(P \& Q)$ (négation d'une conjonction) = $(\text{non-}P) V (\text{non-}Q)$ (disjonction des négations de ses composantes)

L'argumentation au cas par cas utilise la disjonction inclusive, **V. CAS PAR CAS.**

Syllogisme hypothétique (ou syllogisme conditionnel) — C'est une loi logique que "si l'implication est vraie et l'antécédent vrai, alors le conséquent est vrai" ; cette loi est notée :

$$[(P \rightarrow Q) \& P] \rightarrow Q$$

On peut également l'écrire sous forme d'une déduction en trois étapes ; on parle alors de syllogisme hypothétique :

$P \rightarrow Q$ S'il pleut, le sol est mouillé.
p Il pleut.
donc Q Le sol est mouillé.

En revanche, l'expression suivante n'est pas une loi logique ; elle correspond à la fallacie d'affirmation du conséquent :

$$[(P \rightarrow Q) \& Q] \rightarrow P$$

Comme dans le cas des syllogismes invalides, parler ici de “paralogisme” est sans intérêt, il s’agit simplement d’une erreur de calcul, v. **PARALOGISME**.

Le syllogisme conjonctif est un syllogisme dont la majeure nie une conjonction ; elle a la forme $\neg (P \& Q)$. La mineure affirme l’une des deux propositions. La conclusion exclut l’autre (figure dite *ponendo – tollens*).

Dans l’écriture de l’implication :

$$[\neg (P \& Q) \& P] \rightarrow \neg Q$$

sous forme de déduction :

$\neg (P \& Q)$	Pierre n’était pas à Londres et à Bordeaux hier à 18 h 30.
P	Pierre était à Bordeaux hier à 18 h 30
donc $\neg Q$	donc il n’était pas à Londres hier à 18 h 30.

Si le suspect affirme qu’il était à Londres et qu’on l’a vu à Bordeaux, alors il ment.

Le syllogisme disjonctif est un syllogisme dont la majeure est la négation d’une disjonction (W, *ou* exclusif) :

$$[(P \vee Q) \& P] \rightarrow \neg Q$$

Sous forme de déduction :

P \vee Q	un candidat doit être reçu ou collé
non-P	ce candidat n’est pas reçu
donc Q	donc il est collé

Si je ne trouve pas mon nom sur la liste des reçus, c’est que je suis collé.

Toutes ces déductions sont courantes dans la parole ordinaire, où leur évidence fait qu’elles passent inaperçues. L’erreur serait de ne pas les prendre en compte sous prétexte que, puisque ces argumentations sont valides, elles ne sont pas des argumentations. v. **PROBABLE, VRAISEMBLABLE, VRAI**.

7. Traduire pour évaluer

Le langage de la logique est un langage mathématique autonome. Il peut être construit à partir des suggestions du langage ordinaire, qu’il dépasse et oublie. Il reste qu’on peut chercher à établir la ou les expressions logiques correspondant à tel segment de discours naturel, ou, d’une façon générale, s’attacher à comparer sur tel ou tel point les langages logiques au langage naturel afin de faire ressortir les coïncidences et les propriétés originales des systèmes en confrontation, en quelque sorte d’éclairer les uns par les autres (Quine [1962]). En français, ce mouvement a été inauguré par Ducrot (1966). La tradition d’étude “connecteurs logiques et connecteurs linguistiques” s’intéresse aux différences de comportement entre connecteurs logiques et connecteurs langagiers. Il a été explicité pour la première fois, sur le cas

de *et*, non pas comme un problème grammatical, mais comme un problème logique, dans le cadre de la théorie des fallacies, v. COMPOSITION ET DIVISION.

Cette méthode s'accompagne d'exercices qui peuvent être purement formels, mais aussi recevoir des « applications au langage usuel » pour « l'analyse d'arguments », y compris « d'arguments incomplets » (Kleene [1967], p. 67-80). Ces exercices portent sur l'évaluation de raisonnements comme le suivant :

« Je vous paierai pour votre installation de TV (**P**) seulement si elle marche (**M**). Or votre installation ne marche pas (**non M**) . Donc je ne vous paierai pas (**non P**). » (*Ibid.* p., 67)

Si l'on définit la compétence logique comme une capacité à s'abstraire du donné langagier brut pour dégager des formes générales et examiner leurs propriétés, il est clair que l'exercice d'argumentation et l'exercice de logique sont une seule et même chose : cette compétence logique fait partie de la compétence argumentative, comme les compétences en arithmétique, en géométrie, en physique, etc.

■ Logiques du dialogue

Dans la seconde moitié du xx^e siècle, ont été construits différents systèmes visant à donner une représentation formelle du dialogue argumentatif :

- Lorenzen et « l'école d'Erlangen » ont proposé une *logique dialogique* (*dialogische Logik, dialog logic*) ;
- Barth et Martens ont développé une *dialectique formelle* (*formal dialectic*) ;
- Hintikka s'est intéressé à la construction d'un type de dialogue spécifique, le dialogue de recherche de l'information (*information-seeking dialogs*) ;
- Walton parle d'une façon générale de *jeux dialogiques* (*dialog games*) ;
- à côté d'un exposé et d'une critique de ce qu'il a appelé le « traitement standard des fallacies », Hamblin (1970) a proposé une *dialectique formelle* (*formal dialectics*).

La logique dialogique de Lorenzen et de l'école d'Erlangen est une référence fondamentale pour le courant pragma-dialectique. Deux aspects de ces travaux peuvent être distingués, d'une part une contribution à la logique formelle, d'autre part l'extension de ce modèle à la définition du dialogue rationnel.

La contribution logique consiste en une méthode de définition des connecteurs logiques non plus par la méthode traditionnelle des tables de vérité mais au moyen de mouvements permis ou défendus dans un « jeu dialogique ». Considérons par exemple le connecteur $< \& >$, « et » ; il peut être défini par la méthode des tables de vérité, v. LOGIQUE CLASSIQUE (IV). La méthode des jeux dialogiques le définit par la partie suivante :

Proposant :	P & Q
Opposant :	Attaque P
Proposant :	Défend P

Si le proposant défend **P** avec succès, il gagne (cette manche). Sinon, le jeu est fini, il a perdu la partie (si **P** est fausse, alors la conjonction $\langle \mathbf{P} \ \& \ \mathbf{Q} \rangle$ est fausse).

Si le proposant a gagné sur **P**, le jeu peut continuer : l'opposant peut attaquer **Q**.

Proposant : **P** & **Q**

Opposant : Attaque **Q**

Proposant : Défend **Q**

Si le proposant défend **Q** avec succès, il gagne cette seconde manche et la partie ; autrement dit, $\langle \mathbf{P} \ \& \ \mathbf{Q} \rangle$ est vraie. Sinon, le jeu est fini, il a perdu la partie ; $\langle \mathbf{P} \ \& \ \mathbf{Q} \rangle$ est fausse.

De la logique dialogique à la pragma-dialectique — La logique dialogique utilise trois formes de règles (Eemeren *et al.* 1996, p. 258) :

— Règles d'ouverture (*Starting rule*) : le proposant commence par affirmer une thèse.

— Règles générales sur les coups permis et défendus dans le dialogue (voir *supra*).

— Règles de clôture, déterminant qui a gagné (*Winning rule*).

La pragmadialectique présente des analogies avec ce système :

— Règles d'ouverture (*Starting rule*) : « Règle 1. Liberté — Les parties ne doivent pas faire obstacle à la libre expression des points de vue ou à leur mise en doute » (Eemeren, Grootendorst et Snoeck Henkemans 2002, p. 182-183).

— Règles de clôture, déterminant qui a gagné (*Winning rule*) : « Règle 9. Clôture – Si un point de vue n'a pas été défendu de façon concluante, celui qui l'a avancé doit le retirer. Si un point de vue a été défendu de façon concluante, l'autre partie doit retirer les doutes qu'il avait émis vis-à-vis de ce point de vue » (*ibid.*).

— Toutes les autres règles visent à assurer le bon déroulement d'un dialogue argumentatif en langue ordinaire visant à éliminer les différences d'opinion.

Une contribution à la théorie de la rationalité — Dans leur ouvrage intitulé *Logische Propädeutik; Vorschule des vernünftigen Redens* (*Propédeutique logique : Préliminaire au discours rationnel*, 1967), Kamlah et Lorenzen se fixent pour but de fournir « les éléments et les règles de tout discours rationnel » (*[the building blocks and rules for all rational discourse]*, cité dans Eemeren *et al.* 1996, p. 248). Dans la même perspective, « si l'on veut éviter que les participants à une discussion ou à une conversation ne se lancent dans d'interminables dialogues de sourds [*speaking at cross purposes in interminable monologues*], leurs pratiques langagières doivent observer certaines normes et règles ». L'objectif de l'entreprise est donc la construction d'un « ortholangage » (*ibid.*, p. 253), définissant le comportement dialogal rationnel capable de résoudre les différends interindividuels. On mesure la distance avec les approches interactionnelles qui commencent à se développer à la même époque.

■ Loïs de discours

Ducrot a proposé quatre lois régissant le fonctionnement de la négation et la relation de l'argument à la conclusion, dans le discours ordinaire, v. **ÉCHELLE ARGUMENTATIVE**.

1. Loi d'abaissement

« Dans de nombreux cas, la négation (descriptive) est équivalente à “moins que” » (Ducrot 1973, p. 31) : “il ne fait pas froid” signifie “il fait frais, il fait bon” et non pas “il fait glacial”.

L'énoncé “il ne fait pas froid, il fait glacial” fait intervenir une forme de négation spéciale, réfutant un énoncé antérieur, v. **NÉGATION**.

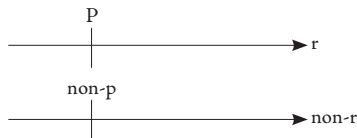
2. Loi de faiblesse

« Une loi de discours que nous appelons *Loi de faiblesse* veut que si une phrase **p** est fondamentalement un argument pour **r**, et si par ailleurs, lorsque certaines conditions (en particulier contextuelles) sont rassemblées, elle apparaît comme un argument faible (pour **r**), elle devient alors un argument pour **non-r**. » (Anscombe et Ducrot 1983, p. 66)

C'est un grand chasseur : il a même tué un pigeon l'an dernier.

Il faut en particulier que l'argument faible soit présenté isolément, et non pas en conjonction avec des arguments concluants. Le fait d'avancer un argument faible pour une conclusion et de s'en contenter est interprété par la loi d'exhaustivité de Grice comme étant non seulement faible, mais le meilleur possible, ce qui entraîne son rejet. Il ne s'agit donc pas d'une transformation immédiate, au sens logique, v. **LOGIQUE (II)**.

3. Loi de négation



Dans la théorie de l'argumentation dans la langue, la loi de négation pose comme une régularité que « si **p** est un argument pour **r**, **non-p** est un argument pour **non-r** » (Ducrot 1973, p. 238 ; 1980, p. 27). Si “il fait beau” est un argument pour “allons nous promener”, alors “il ne fait pas beau” est un argument pour “restons à la maison (n’allons pas nous promener)”

Cette loi de négation correspond au topos des contraires. Dans un système logique où rien n'est ambigu ni sous-entendu, la loi de négation correspond à un paralogisme de l'implication, le paralogisme de négation de l'antécédent, v. CONTRAIRES.

L'exemple suivant combine loi de faiblesse et loi de négation ; un argument faible pour une conclusion s'inverse en argument fort pour la conclusion opposée.

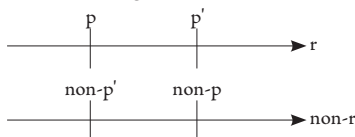
● Après la seconde guerre d'Irak, commencée en 2003, Saddam Hussein, ancien Président de la République d'Irak, a été jugé et exécuté en 2006. Certains commentateurs ont estimé que le procès n'avait pas été mené régulièrement, et ont parlé d'un procès :

« tellement truqué que même Human Rights Watch, la plus grande unité de l'industrie américaine des droits de l'homme, a dû le condamner comme une mascarade totale. »

Tariq Ali, « Un lynchage bien orchestré »,
Afrique Asie, février 2007.

On peut comprendre que, d'après l'auteur, l'association *Human Rights Watch* approuve généralement les décisions allant dans le sens des intérêts des États-Unis. En temps normal, le fait qu'ils approuvent une décision est un argument *faible* pour la conclusion "*la sentence est juste*". Dans le cas présent, le fait que *même* l'association ait condamné la décision (comme d'autres personnes ou associations, elles plus enclines à critiquer les États-Unis) est un argument *fort* pour la conclusion "*la sentence est injuste*".

Symétriquement une réfutation faible de **r** renforce **r**. Cette stratégie entre dans le cadre général des paradoxes de l'argumentation, v. PARADOXES.



4. Loi d'inversion

« Si **p'** est plus fort que **p** par rapport à **r**, alors **non-p** est plus fort que **non-p'** par rapport à **non-r** (Ducrot 1973, p. 239 ; 1980, p. 27)

— "*Pierre a le baccalauréat*" et "*Pierre a un mastère*" sont deux arguments pour "*Pierre est une personne qualifiée*".

— "*Pierre a un mastère*" est un argument plus fort que "*Pierre a le baccalauréat*" pour cette conclusion : dans les circonstances normales, on peut dire (v. MORPHÈME

ARGUMENTATIF) :

Pierre a le baccalauréat et même un mastère.

Alors que *“Pierre a un mastère et même le baccalauréat”* est incompréhensible. On peut dire *“il a une thèse, et même le certificat d’études”*, mais avec une feinte ironique sur la valeur des diplômes (v. *A FORTIORI*). Si l’on veut argumenter contre Pierre, pour montrer qu’il est insuffisamment qualifié, on dira :

Pierre n’a pas de mastère et même pas de baccalauréat.

L’argument le plus faible pour la qualification est *“il a le baccalauréat”* ; sa négation *“il n’a pas le baccalauréat”* est l’argument le plus fort pour son manque de qualification.

Les échelles argumentatives lues à rebours correspondent à l’argument *a fortiori* : *“Il n’est pas bachelier, a fortiori il n’est pas licencié”*.

■ Lois de passage ► Modèle de Toulmin ; Topos



■ Manipulation

1. Le mot et les domaines

Dans la forme “N° manipule N_i”, *manipuler* a deux significations :

1. *manipuler*_1 : N_i désigne un animé non-humain (“*manipuler des sacs de ciment*”); une partie du corps (“masser” : “*manipuler les vertèbres*”), ou le corps physique lui-même (“*je vais me faire manipuler de 10 h à 11 h*”).
2. *manipuler*_2 : N_i désigne une personne en tant que synthèse de représentations et capable d’auto-détermination. Dans ce second sens, qui est récent (Rey [1992], art. *Manipuler*), *manipuler*, c’est instrumentaliser : “considérer une personne comme un objet, un instrument”.

Les deux sens sont liés, leurs familles dérivationnelles sont identiques (*manipulateur, manipulation, manipulatoire*).

On parle de manipulation au second sens dans les domaines suivants.

- En psychologie, dans la vie quotidienne : “*une personnalité manipulatrice*”.
- Dans le domaine militaire : la propagande *blanche* est destinée à l’opinion publique du propre pays ; elle peut être mensongère. La propagande *noire* dissimule son origine et son intention réelle, elle se présente comme émanant d’une source amie, alors qu’elle provient de l’ennemi ; elle est du domaine de la désinformation et de “l’intox”.
- Dans le champ de l’action commerciale et des techniques de marketing, pour pousser les gens à acheter quelque chose plutôt que rien, ou ceci plutôt que cela, en faisant appel à différentes techniques pour *amorcer* et *ferrer* le client, v. ÉTAPES.
- Dans les domaines politique, idéologique, et religieux.

Dans ces différents domaines, la question de la manipulation croise celle de l'argumentation.

2. "Faire faire" : de la collaboration à la manipulation

La manipulation est une ressource qui peut être actionnée dans des situations où une personne **M** poursuit un but Φ ; pour atteindre ce but, il a besoin qu'une autre personne, **N**, pense ou agisse de telle et telle manière.

1. Tractation à but ouvert

(i) **M estime que Φ est dans l'intérêt de N ; N est d'accord.**

N a une représentation positive de Φ ; il estime que Φ est important, agréable, dans son intérêt ; il poursuit Φ spontanément, pour des raisons indépendantes. Il s'ensuit que **M** a besoin de **N** et **N** a besoin de **M** : **M** et **N** coopèrent sur Φ .

Éventuellement, si l'engagement de **N** est moins évident, dans une démarche ouverte, **M** persuade, par des arguments, **N** de s'associer à lui pour réaliser Φ : **N** sait que **M** a l'intention de l'amener à faire Φ , et ils se parlent.

(ii) **Faire Φ n'est pas vraiment dans l'intérêt de N.** Faire Φ est égal ou légèrement ennuyeux pour **N**. Spontanément, il n'interviendrait pas, ne collaborerait pas avec **M** sur Φ . **M** peut alors agir sur la volonté de **N** ou sur ses représentations.

(a) *Action sur la volonté de faire*

Dans cette situation, **M** peut entreprendre de persuader **N** de faire Φ . Il menace **N** (*ad baculum*), le soudoie (*ad crumenam*), l'apitoie (*ad misericordiam*), lui fait du charme, le séduit (*ad amicitiam*), v. **MENACE** ; **ÉMOTION**.

N a toujours une représentation plutôt négative de Φ . Mais ces arguments, s'il s'agit d'arguments, ont transformé la volonté d'agir de **N**, et finalement **N** veut bien faire Φ même si Φ ne lui plaît pas. Il fait Φ "*quand même, même si, à contre-cœur*" ; "*c'est bien parce que ça te fait plaisir*". On peut discuter pour savoir s'il y a eu manipulation de la volonté de **N**.

(b) *Action sur les représentations de l'action à faire*

M reformate Φ de façon à ce que Φ apparaisse agréable à **N**, dans son intérêt ; on retrouve la première possibilité : **N** veut bien faire Φ parce que, maintenant, ça lui paraît bien.

Dans le cas (a), **N** fera un travail qu'il sait dangereux, bien qu'il soit dangereux, parce qu'il est bien payé. Dans le cas (b), **N** fera un travail dangereux ou non dont il pense qu'il n'est pas dangereux. **M** peut combiner les deux stratégies : "*tu peux bien faire ça pour moi, c'est pas si dangereux*". Dans ces deux cas, il n'y a pas forcément manipulation. **M** a présenté ouvertement à **N** son but, lui faire faire Φ . **N** s'est laissé convaincre, peut-être par de bons arguments. Il se peut que le travail ne soit pas si dangereux, et fort bien payé.

Il n'y a clairement manipulation que si **M** sait que le travail est dangereux, et

qu'il a sciemment mal représenté ou dissimulé le danger à N. Le mensonge est à la base de la manipulation.

(iii) **Faire Φ est contre les intérêts et les valeurs de N.**

Φ est franchement contraire aux intérêts de N ; dans les circonstances normales, N s'opposerait spontanément à M sur Φ . Il reste néanmoins possible pour M :

- de persuader N de *vouloir faire* quelque chose de contraire à ses intérêts ou à ses valeurs, par exemple de se suicider, de se sacrifier, même s'il n'a pas envie de mourir, au nom d'un intérêt ou d'une valeur supérieurs : *"Dieu, le Parti, la Nation, te le demandent"* ; *"tu dois sacrifier des enfants pour faire triompher notre cause"* ;
- de persuader N que l'action à laquelle on le pousse est bonne, et qu'il la fait dans son intérêt. M inspire à N le désir du sacrifice, même si N n'a pas spécialement envie de mourir, fût-ce dans son propre intérêt : *"d'ailleurs, tu iras au Paradis"*.

Les argumentations par lesquelles M a persuadé N de consentir à Φ sont dites manipulatoires parce qu'elles ne respectent pas une hiérarchie des valeurs que l'on considère comme naturelle. Il y a manipulation, parce que, par des discours condamnables, on a persuadé N de faire quelque chose auquel aucune personne de sang froid, dans son bon sens, dans les conditions normales ne souscrirait ; la problématique de la manipulation rejoint celle du lavage de cerveau.

2. *Tractation à but masqué*

Dans les cas précédemment évoqués, N est plus ou moins conscient de ce qu'il est réellement en train de faire. Le mensonge sur les intentions réelles de M, le masquage du but réel Φ auquel est substitué un but secondaire auquel on fait adhérer N, sont les éléments essentiels de la manipulation "profonde".

Les propres intérêts de N, ou la conception qu'il a de ses intérêts, le poussent à poursuivre des buts diamétralement opposés à Φ ; M et N poursuivent des buts antagonistes. M doit donc dissimuler à N son objectif Φ . Dans ce cas, M trouve un but leurre (Φ _leurre) tel que :

- (1) Φ _leurre est positif pour N : N pense que son intérêt est de faire Φ .
- (2) Φ _leurre conduit fatalement à Φ _caché.
- (3) N ignore (2).

N réalise le but-leurre, M empêche la mise,

N subit un dommage.

N comprend ou ne comprend pas qu'il a été manipulé.

Il n'y a pas forcément communication verbale entre M et N au cours de ce processus.

Cette forme de manipulation est celle du *pieux mensonge* qui poussait à mettre des édulcorants dans l'huile de foie de morue qu'on administrait aux enfants, ou celle que Calvin attribue aux moines qui veulent amener le peuple à son salut par tous les moyens, car *la fin justifie les moyens*. Il s'agit de multiplication des reliques de la vraie croix :

« Que saurait-on dire autre chose, sinon que tout cela a été controuvé pour abuser le simple peuple ? Et de fait, les cafards, tant prêtres que moines, confessent bien qu'ainsi est, en les appelant *pias fraudes*, c'est-à-dire des tromperies honnêtes pour émouvoir le peuple à dévotion. »

Jean Calvin, *Traité des reliques* [1543]. In *Œuvres choisies*.
Édition présentée, établie et choisie par O. Millet, Paris, Gallimard
(Folio), 1995, p. 199.

Un cas limite est celui où le manipulateur dissimule simplement son but interactionnel. On vend une grosse encyclopédie à des gens ravis par cet achat ; mais ils savent à peine lire, ils n'ont aucun usage de ce type d'ouvrage, et, de toute façon, ils n'ont pas les moyens de payer les traites (Lorenzo-Basson 2004). Il y a manipulation parce que le vendeur réussit le tour de force de maintenir dans l'arrière conscience des acheteurs la nature réelle de la rencontre, une interaction de vente (Φ) avec ses aspects financiers, et de la faire paraître comme une conversation ordinaire (Φ_{leurre}).

3. Manipulation et pratique du pouvoir

Le statut accordé à la manipulation est lié à une vision du pouvoir et de l'action : le pouvoir s'exerce-t-il par la force et par le mensonge, ou par la raison et l'argumentation ? Sur la nécessité du mensonge d'État, Lénine rejoint Churchill et rencontre Rumsfeld :

« Je dois avouer que ce qu'on appelle les milieux cultivés de l'Europe occidentale et d'Amérique sont incapables de comprendre ni la situation actuelle des forces, ni le rapport réel des forces. Ces milieux doivent être considérés comme sourds-muets. »

« Dire la vérité est un préjugé bourgeois mesquin tandis que le mensonge est souvent justifié par les objectifs. »

Cité dans V. Volkoff, *La désinformation, arme de guerre*,
Lausanne, L'Âge d'Homme, 2004, p. 35.

C'est Churchill qui a introduit ce thème :

« En temps de guerre, la vérité est si précieuse qu'il faut toujours l'entourer d'une garde du corps de mensonges. [*In wartime, truth is so precious that she should always be attended by a bodyguard of lies.*] »

« La vérité est irréfutable [*incontrovertible*], l'ignorance peut s'en moquer, la panique peut la détester, la méchanceté peut la détruire, mais elle est là. »

Source : http://quotations.about.com/cs/winstonchurchill/a/bls_churchill.htm (consulté le 20 septembre 2013)

Le courant néo-conservateur américain a réactivé cette notion de “noble mensonge”, de la nécessité d’un corps de “bodyguards of lies” (Donald Rumsfeld, US Department of Defense Briefing, 25 sept. 2001), construisant une vérité qui n’est ni adéquation au réel ni le meilleur accord humainement réalisable, mais une “vérité stratégique [*strategic truth*]”, imposée si nécessaire par une “fraude pieuse [*pious fraud*]” auprès des citoyens. En Argentine de l’entre-deux-guerres, certains avaient développé la notion de “fraude patriotique” [*fraude patriótico*] aux élections, adaptant aux temps modernes les pratiques que Calvin attribue aux moines médiévaux.

4. Argumentation et manipulation

Signifier n’est pas manipuler — Dans le cadre de la logique naturelle, l’étude des schématisations est l’étude du processus discursif de construction du sens, par laquelle le locuteur construit, « aménage » (Grize 1990, p. 35) une signification synthétique, cohérente, stable. Dans tous les cas, cette signification n’est pas la réalité, mais un éclairage de la réalité, v. SCHÉMATISATION. En ce sens, toutes les perspectives constructivistes de la réalité dans le discours peuvent être dites “manipulatoires”, au sens 1, sur le matériau discursif, d’où manipulatoires_2 sur les interlocuteurs. Cette vision manipulatrice_2 résulte d’une dramatisation du processus de signification, qui ne correspond pas au sens ordinaire du terme de manipulation, qui suppose le mensonge délibéré.

Argumentation et propagande — Un fil très ténu sépare l’étude de l’argumentation telle que la définit le *Traité de l’argumentation* de celle de la propagande politique, telle que la définit Domenach : dans le premier cas, il s’agit de « provoquer ou d’accroître l’adhésion des esprits aux thèses qu’on propose à leur assentiment » au moyen de procédés discursifs (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 5), dans le second de « créer, transformer ou confirmer des opinions », au moyen de procédés pluri-sémiotiques (image, musique, participation à des mouvements de foule, Domenach 1950, p. 8). Cette différence est peut-être celle de la *ratio-propagande* à la *senso-propagande* de Tchakhotine (1939, p. 152) ; la première agit « par persuasion, par raisonnement » et la seconde « par suggestion » (*ibid.*).

Manipulation et mensonge — Le mensonge et le masquage des intentions font, dans tous les cas, basculer de l’argumentation à la manipulation. Le discours manipulatoire est fondamentalement tromperie et mensonge : mensonge *référentiel*, parce qu’on présente comme vraies des informations qui ne le sont pas, un but affirmé qui n’est pas le vrai but ; mensonge des *constructions discursives* qui présentent comme inéluctables des enchaînements qui ne le sont pas ; mensonge sur l’*identité du locuteur*, qui n’est pas ce qu’elle prétend être ; mensonge *émotionnel* emporté par de fausses représentations. *Mensonge* s’entend toujours par action (dire le faux) et par omission (omettre de dire le vrai).

La dénonciation du discours manipulatoire est une dénonciation du mensonge, or le mensonge ne se lit pas dans le discours, il n’y a pas de marque du discours mensonger. C’est pour cela que, comme le dit Hamblin « le logicien n’est le juge ni la cour d’appel ;

et un tel juge ou une telle cour d'appel n'existent pas » ([*The logician is not a judge or a court of appeal, and there is no such judge or court*]) (1970, p. 244). La dénonciation ne peut se faire qu'au nom d'une vision de la réalité, en d'autres termes, elle est l'affaire des participants informés eux-mêmes, v. ÉVALUATIONS ET ÉVALUATEURS.

■ Marqueur d'argument, marqueur de conclusion

1. Cadre terminologique

La terminologie autour des connecteurs et des marqueurs de structuration discursive ou argumentative est foisonnante. Schématiquement, le cadre de la discussion est le suivant.

Balisage de l'argumentation — On distingue *trois niveaux de balisage* pertinents pour l'analyse argumentative : 1/ délimitation de la *séquence* argumentative ; 2/ à l'intérieur de la séquence, repérage des *arguments*, de la *conclusion* et des *principes généraux* qui les relient (lois de passage) ; 3/ puis détermination du *type d'argument* dont relève cette argumentation particulière. v. BALISAGE DE L'ARGUMENTATION. Tous les phénomènes langagiers exploitables pour l'une quelconque de ces opérations méritent le nom de *marqueur de structuration argumentative* ; l'expression renvoie le plus souvent au niveau intermédiaire, celui de la structure argument-conclusion, où opèrent notamment les *connecteurs*.

Particules discursives et connecteurs — Les connecteurs sont rattachés à la catégorie des *particules discursives*. En grammaire de la phrase et du discours, on parle de particule discursive pour renvoyer à un ensemble de termes composé essentiellement de conjonctions, prépositions, certains adverbess, interjections..., soit sous forme de mots, soit sous forme de locutions. Certaines particules discursives sont particulièrement attachées à l'oral : *eh bien, ben, bof, m'enfin...*

Les *connecteurs logiques* sont strictement définis par leurs tables de vérité, v. LOGIQUE CLASSIQUE (iv). Les *connecteurs discursifs* sont des mots de liaison, qui lient deux termes ou deux propositions simples ou complexes pour former un nouveau terme ou une nouvelle proposition ; *et, mais, d'ailleurs, pourtant...* sont des connecteurs discursifs qui ont les mêmes conditions de vérité que le < & > logique, v. LOGIQUE CLASSIQUE (iv).

Les connecteurs assument diverses fonctionnalités, seuls certains connecteurs ont une valeur argumentative. D'autres ont des fonctions connectrices essentiellement non argumentatives, même s'ils peuvent figurer dans des contextes argumentatifs. Par exemple, les connecteurs *énumératifs*, ou connecteurs *de liste*, "*premièrement, deuxièmement, ensuite, quatrièmement, et finalement*" peuvent servir à énumérer aussi bien les points de l'ordre du jour qu'une succession d'arguments. L'effet de liste peut être lui-même argumentatif.

Les *connecteurs à fonction argumentative*, par abréviation *connecteurs argumentatifs*, contribuent au marquage, au repérage et à la délimitation du segment de discours *argument* et du segment de discours *conclusion*, à l'intérieur de la *séquence argumen-*

tative. Les connecteurs (fonctionnellement) argumentatifs sont plurifonctionnels ; ils ne sont des *marqueurs d'argument* ou de *conclusion* que dans certains de leurs emplois. **Marqueurs d'argument ou de conclusion** — D'autres mots que les particules et d'autres constructions que les constructions à particule peuvent jouer le rôle de marqueurs de structuration argumentative : "A ; *ce qui me permet de conclure que B*" ; "*de ceci, on peut conclure cela*" ont la même structure argumentative que "A *donc B*" (voir *infra*).

En résumé, les connecteurs sont des particules de liaison plurifonctionnelles ; ils peuvent marquer la structuration argument-conclusion ; cette structuration peut être également marquée par des verbes connecteurs, et d'autres types de construction.

2. Connecteurs fonctionnellement argumentatifs

Alors que l'observation diagnostique des pratiques langagières est, en principe, tout pour les théories rhétoriques anciennes de l'argumentation, ces théories ne s'occupent pas spécialement des mots de liaison structurant les passages argumentatifs. Les modernes pas davantage : Perelman et Olbrechts-Tyteca ([1958]) n'en parlent pas, non plus que Lausberg (1960) dans sa monumentale recreation du système classique. En revanche, ces mots sont bien présents dans le modèle de Toulmin (1958). Le *warrant* (loi de passage) est introduit par *since*, "puisque" ; le *backing* (support) par *on account of*, "étant donné que" ; le *claim* (conclusion) par *so*, "donc" ; le *rebuttal* (contre-discours) par *unless*, "à moins que". Mais Toulmin n'approfondit pas autrement la question ; c'est la théorie de l'argumentation dans la langue d'Anscombe et Ducrot (1983), qui a introduit la thématique des "*mots du discours*", dont font partie les connecteurs, comme une composante centrale de la théorie de l'argumentation (Ducrot *et al.* 1980).

Parler de marque n'implique pas forcément qu'on adopte un point de vue positiviste selon lequel une marque serait forcément un lexème unifonctionnel. Dans l'usage, les particules sont polyfonctionnelles. Elles ne sont pas argumentatives à tous les coups ; on ne peut pas déduire du fait qu'on rencontre un *parce que* ou un *donc* qu'on se situe dans une structure argumentative, et ce n'est pas parce qu'on introduit un *donc* qu'on produit une argumentation, v. **EXPRESSION**. La discussion de la valeur argumentative d'une particule doit être rapportée à la *séquence argumentative*, elle-même, indépendamment définie, c'est-à-dire en tant qu'elle est organisée par une question argumentative articulant discours et contre-discours, ce qui n'interdit pas la pratique de l'*ars subtilior* de la reconstruction des argumentations profondes.

Il s'ensuit que le caractère argumentatif des particules est second, dérivé du contexte, et non pas primitif. Le fait d'apparaître dans des contextes argumentatifs active leur fonction argumentative. Les particules ayant des emplois argumentatifs sont à considérer :

- avec leurs caractéristiques syntaxiques propres ;
- dans leur polyfonctionnalité idiosyncrasique, telle qu'elle est décrite par le lexique et par la grammaire ;

— dans leur polyfonctionnalité en tant que particules argumentatives : une particule comme *mais* peut marquer un argument, une conclusion, une contradiction ou une dissociation argumentative.

Donc, mais sont des cas centraux de particules à fonction argumentative.

1. Le connecteur donc

Donc serait donneur d'ordre interprétatif si l'on pouvait tenir des principes comme "s'il y a un *donc*, la proposition qui suit est nécessairement une conclusion ; s'il y a un *parce que* la proposition qui suit est forcément un argument pour une conclusion". Or ces particules sont polyfonctionnelles ; il y a des *donc* et des *parce que* non argumentatifs, et il y a des argumentations sans *donc* ni *parce que*.

Ces particules restreignent les possibilités d'interprétation en évoquant une possible structure argumentative ; ils ne sont pas des sommations adressées à un destinataire somnolent pour le réveiller de sa torpeur interprétative. Autrement dit, si l'interprétant attend d'être alerté par un *donc* ou un *parce que* pour se rendre compte qu'il est dans une situation argumentative, il a un problème sérieux de compétence argumentative ; et si le locuteur pense qu'argumenter c'est mettre un peu partout des *donc* et des *parce que* qui "donneront à l'interlocuteur l'ordre d'interpréter comme une argumentation" le tas de mots qu'on lui propose, il y a de fortes chances pour que cet interlocuteur se rebelle rapidement. Aristote avait déjà repéré cette stratégie et la considérait avec raison comme fallacieuse, v. EXPRESSION.

Le poids de ces indicateurs dans le travail de production et d'interprétation argumentative est potentiel et second. *Donc* peut être marqueur de conclusion, et bien d'autres choses ; il peut par exemple marquer la reprise d'un thème déjà introduit et formant le thème ratifié du texte ou de l'interaction, mais momentanément abandonné dans l'exposé ou la conversation. Ce *donc* de reprise, non argumentatif, peut se trouver un peu partout, et notamment dans des contextes argumentatifs, ce qui corse le problème. L'exemple suivant est extrait d'un débat animé sur l'attribution de la nationalité française aux émigrés vivant en France :

« je pense que:: toutes ces personnes- et puis aux personnes aussi qui sont venues donc pendant les trente glorieuses on leur doit quand même une certaine forme de respect. »

Corpus « Débat sur l'immigration – TP d'étudiants », Base Clapi.
[http://clapi.univ-lyon2.fr/V3_Feuilleter.php?num_corpus=35],
consulté le 30 septembre 2013.

Personne n'a jamais douté que « ces personnes » soient « venues pendant les trente glorieuses » ; le raisonnement est ici que *puisque* elles sont venues pendant les trente glorieuses elles ont *donc* droit au respect en tant que travailleurs. En fait, *donc* rappelle un énoncé qui est, fonctionnellement, non pas une conclusion mais une composante d'un discours-argument.

L'intervention suivante est faite par un régisseur d'immeuble au cours d'une conciliation avec sa locataire (anonymisée ici en LOC). Le régisseur récapitule sa position : il demande 80 F (12 €) d'augmentation. Le *donc* qu'on y relève est particulièrement intéressant car il accompagne ce qui est une conclusion ("*pour telle et telle raisons, je demande donc 80 F d'augmentation*"), mais cette conclusion est rappelée, elle n'est pas tirée de ce qui précède. C'est un *donc* non argumentatif, un *donc* de rappel et de développement, marquant non pas le fait qu'on tire actuellement une conclusion, mais que ce qui va être dit – et qui se trouve être une conclusion – a déjà été dit, est connu et admis des interactants :

« Moi j'avais d=mandé madame LOC doit s'en rappeler' j'avais d=mandé si v=voulez' ◇ euh: donc euh: quatre vingt francs si v=voulez' pour arriver à mille trente, par mois, c=qui m=paraissait très raisonnable, FORT très raisonnable' ◇ vu l'appartement' et vu son emplacement' ◇ vous savez qu'un F3 disons tout d=même au deuxième étage' ◇ relativement confortable' je parle pas des façades qui vont être à faire ça c=t aut- chose' on va les faire c=tte année, p=tet=pas c=tte année' mais l'année prochaine, VITE bon, ◇ et bien j=demandais mille trente francs, comme dernier' pour éviter' le lapsus' qui avait été commis' par ma s=crétaire »

Corpus « Négociation sur les loyers - commission de conciliation »,
Base Clapi, [http://clapi.univ-lyon2.fr/V3_Feuilleter.php?num_corpus=13], consulté le 29 septembre 2013.

2. Le connecteur mais

La théorie de l'argumentation dans la langue a proposé une approche argumentative des connecteurs linguistiques qui fait date. Le cas de *mais*, particulièrement stimulant, a joué le rôle de prototype, et son analyse est toujours en chantier (Carel 2011). Le contexte choisi pour analyser cette conjonction est schématisé par "**E1** *mais* **E2**", "*le restaurant est bon, mais cher*". Les observations de base sont les suivantes : **E1** et **E2** sont vrais (le restaurant est bon, et il est cher); *mais* renvoie à une opposition; cette opposition n'est pas entre les prédicats "*être bon*" et "*être cher*" : on sait que "*tout ce qui est bon est cher*", et on a tendance à penser que tous les restaurants *chers* sont forcément *bons*. L'opposition est entre des *conclusions* tirées de ces propositions, considérées comme des *arguments* : si le restaurant est bon, on y va; s'il est cher, on n'y va pas, et la décision finale est la dernière annoncée, c'est-à-dire **E2**, dans le cas présent, "*on n'y va pas*". *Mais* articule ici deux arguments orientés vers des conclusions contradictoires, pour ne retenir que la conclusion dérivée du second argument.

Le sens de *mais* est "instructionnel"; les connecteurs sont des "donneurs d'ordre" pour l'interprétation des discours dans lesquels ils figurent. Ils donnent au récepteur la consigne d'inférer, de reconstruire à partir du contexte gauche **E1** une proposition **C** opposée à quelque chose qui apparaît dans le contexte droit **E2**. C'est au récepteur de se débrouiller pour reconstruire une opposition argumentative dans

le contexte pertinent, texte ou échange conversationnel. Un énoncé comme “*et c’est ainsi que le commissaire Valentin coffra toute la bande*” peut clore un roman ; la portée à gauche de cet “*et c’est ainsi que —*” correspond sinon à tout le roman, du moins au roman depuis le début de l’enquête du commissaire Valentin. Il en va de même pour le connecteur *mais*, qui articule non pas des propositions mais des contenus sémantico-pragmatiques, entités déterminables en contexte seulement. En d’autres termes, cette conception instructionnelle produit non pas du sens componentiellement dérivé mais des *interprétations*. Cette description repose sur la notion d’*orientation*, qui est un acquis incontournable pour toute théorie de l’argumentation. **V. ORIENTATION.**

Dans le cadre de l’argumentation dialogale, la formation des conclusions dérivées de **E1** et de **E2** est déterminée par la question. Un *mais* argumentatif est produit dans un contexte spécial, sous une question, comme “*Pourquoi ne pas essayer ce restaurant ?*”. Si la question était “*Quel restaurant représente pour nous le meilleur investissement ?*” l’interprétation serait totalement différente : “*Ce restaurant est d’un excellent rendement financier mais il est cher à l’achat*” donc ne l’achetons pas. C’est la question argumentative qui structure le contexte et crée le champ de pertinence et donne les ordres d’interprétation. La question argumentative n’est implicite qu’en raison du mode de construction des données, qui appuie généralement l’analyse de *mais* sur une paire d’énoncés, et considère que la prise en compte d’un contexte plus large ne doit intervenir, à titre d’illustration, que lors de l’analyse de cas. C’est une décision portant sur l’équilibre hypothèses internes / hypothèses externes de la théorie.

Mais n’est pas systématiquement argumentatif. D’une façon générale, dans une famille d’emplois, *mais* fonctionne comme inverseur d’orientation, que cette orientation soit narrative, argumentative, ou descriptive.

***Mais* inverseur d’orientation narrative et descriptive** — *Mais* peut introduire un nouveau monde narratif :

« 27 août : ce vendredi, je me suis rappelée que la taxe annuelle sur ma voiture allait arriver à échéance. Comme je ne suis pas de celles qui attendent la dernière minute pour la faire renouveler, je me suis décidée, je suis entrée dans le bureau. Un employé était là, qui m’attendait, ou presque. En quelques minutes, via Internet, tout a été fait. Me voilà tranquille jusqu’à l’année prochaine. *Mais pendant ce temps-là...*
Lui il marchait, et tandis qu’il marchait, inlassablement, la tête haute, bercé par son rythme régulier, il rêvait à l’année prochaine, à ces nouvelles classes, à sa passion pour l’enseignement et la philosophie, à l’espoir que représentent les jeunes de son pays. »

Source : [<http://impassesud.joueb.com/news/mali-pendant-ce-temps-la-lui-il-marchait>], consulté le 28 juillet 2010
(souligné par nous).

Le *mais* peut-être le plus célèbre de la littérature française, celui de *Madame Bovary*, marque une rupture d'isotopie narrative-descriptive — Emma se vit dans un tableau — et le basculement du monde du rêve dans le monde de la réalité prosaïque (le *mais* est souligné par nous) :

« Au galop de quatre chevaux, elle était emportée depuis huit jours vers un pays nouveau, d'où ils ne reviendraient plus. Ils allaient, ils allaient, les bras enlacés, sans parler. Souvent, du haut d'une montagne, ils apercevaient tout à coup quelque cité splendide avec des dômes, des ponts, des navires, des forêts de citronniers et des cathédrales de marbre blanc, dont les clochers aigus portaient des nids de cigognes. On marchait au pas à cause des grandes dalles, et il y avait par terre des bouquets de fleurs que vous offraient des femmes habillées en corset rouge. On entendait sonner des cloches, hennir des mulets, avec les murmures des guitares et le bruit des fontaines, dont la vapeur s'envolant rafraîchissait des tas de fruits, disposés en pyramides au pied des statues pâles, qui souriaient sous les jets d'eau. Et puis ils arrivaient, un soir, dans un village de pêcheurs, où des filets bruns séchaient au vent, le long de la falaise et des cabanes. C'est là qu'ils s'arrêtaient pour vivre : ils habiteraient une maison basse à toit plat, ombragée d'un palmier, au fond d'un golfe, au bord de la mer. Ils se promèneraient en gondole, ils se balanceraient en hamac ; et leur existence serait facile et large comme leurs vêtements de soie, toute chaude et étoilée comme les nuits douces qu'ils contemplerait. Cependant, sur l'immensité de cet avenir qu'elle se faisait apparaître, rien de particulier ne surgissait : les jours, tous magnifiques, se ressemblaient comme des flots ; et cela se balançait à l'horizon infini, harmonieux, bleuâtre et couvert de soleil. *Mais* l'enfant se mettait à tousser dans son berceau, ou bien Bovary ronflait plus fort, et Emma ne s'endormait que le matin, quand l'aube blanchissait les carreaux et que déjà, le petit Justin sur la place ouvrait la pharmacie. »

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1856, 2^e partie, chap. 12. Cité d'après le Livre de poche, 1961, p. 236-237.

Ces deux *mais* n'ont rien d'argumentatif, ils marquent la frontière textuelle où se produit un basculement des isotopies.

***Mais* inverseur d'orientation argumentative** — Lorsque le contexte est clairement argumentatif, *mais* devient inverseur d'orientation argumentative, avec des sous-fonctions différenciées. Les suites non préférées demandent des justifications :

L1 : — *Encore un peu de bortsch ?*

L2_1 : — *C'est très appétissant, mais je n'en reprendrai pas.*

L2_2 : — *C'est très appétissant, mais je me suis déjà servi deux fois.*

“C'est très appétissant” est orienté vers une réponse-conclusion positive “J'en reprends ; *mais* introduit, en L2_1 la réponse-conclusion opposée, et, en L2_2, un argument

pour la réponse-conclusion opposée. Le fait de donner un argument et non pas la conclusion pourrait être interprété comme une stratégie d'adoucissement polie.

Mais indicateur de contradiction non résolue — *Mais* peut articuler deux arguments d'orientations opposées la contradiction étant résolue dans le sens du second argument : “Ce restaurant est bon, mais cher. Donc nous n'irons pas”. Il peut également articuler des arguments anti-orientés sans que l'énoncé global résolve la contradiction :

L1 : — On en est où du projet de promenade?

L2 : — Les uns veulent aller dans les bois, mais les autres à la plage.

L'enchaînement par *donc* n'est pas possible : “Les uns veulent aller dans les bois, mais les autres à la plage. Donc nous irons à la plage”. On peut seulement enchaîner par quelque chose comme “on ne sait pas que faire”; “faudra en parler à la réunion de ce soir”.

Mais indicateur de dissociation argumentative, v. DISSOCIATION

L1 : — Je croyais que vous vouliez une réforme?

L2 : — Nous voulons une réforme, mais une vraie réforme.

La notion de dissociation argumentative a été introduite par Perelman et Olbrechts-Tyteca, qui la définissent comme la scission d'une notion élémentaire, opérée par l'argumentateur pour échapper à une contradiction ([1958], p. 550-609).

Mais a encore d'autres emplois

— *Mais* intensif : “Il est bête, mais bête !”

— *Mais* de rectification : “À Vienne, le Danube n'est pas (est non pas) bleu mais gris sale.”

— *Mais* de prise de parole

L1 : — Pierre a encore raté son certificat d'études.

L2 : — Mais c'est exactement comme moi!

— *Mais* hapax dans la locution figée “n'en pouvoir mais”.

3. Prédicats connecteurs et autres constructions marquant l'argument ou la conclusion

Donc argumentatif est paraphrasable par un ensemble de constructions qui assurent la connexion de l'argument à la conclusion :

{Contexte Gauche}

donc, d'où, ça fait que, tout ça prouve bien que, on peut (donc) en conclure que...

Conclusion

La conclusion peut apparaître comme coordonnée à l'argument, mais aussi comme la complétive d'un prédicat connecteur. On limiterait donc indûment le marquage de structuration argumentative aux “petits mots”; de nombreuses constructions peuvent jouer ce rôle, où interviennent de façon complexe termes anaphoriques, verbes, substantifs.

Prédicats connecteurs — Certains verbes prédisent une conclusion d'un argument ou un argument d'une conclusion. Seuls ces prédicats connecteurs sont d'indiscutables "connecteurs argumentatifs" et d'indiscutables marqueurs de fonction argumentative. On trouve les deux cas de figure (NB : le mot *argument* est pris dans le sens qu'il a en théorie de l'argumentation, et non pas dans le sens homonyme qu'il a en théorie de la prédication, "argument d'un prédicat", v. ARGUMENT) :

(i) **la conclusion est prédiquée de l'argument** (prédicat de conclusion) :

Sujet (Argument) — Préd (Conclusion)

— "de Arg je V (que) Concl" : V = conclure, tirer, déduire... :

— "Arg permet de V que Concl" : V = induire, déduire, démontrer... :

— "Arg V Concl" : V = prouver, démontrer, avoir pour effet, plaider pour, soutenir, appuyer, étayer, corroborer, suggérer, aller dans le sens de, motiver, légitimer, justifier, impliquer, suggérer, défendre, fonder, permettre de croire (dire, penser...),

(ii) **l'argument est prédiqué d'une conclusion** (prédicat d'argument) :

Sujet (Conclusion) — Préd (Argument)

"Concl V de Arg" :

V = s'ensuivre, découler, résulter... ;

Le verbe *argumenter* n'est pas un prédicat connecteur, mais un simple verbe d'activité de parole. **D** étant un discours descriptif d'un état de chose, on ne dit pas "*D argumente pour telle conclusion*" au sens de "*D plaide pour telle conclusion*".

Constructions cadratives marquant une argumentation — Tous les termes pleins servant à parler des argumentations peuvent servir d'indicateurs de structuration et de fonction argumentative. Cette classe d'indicateurs nominaux correspond à l'ensemble du lexique ordinaire de l'argumentation : (contre-)argument, (contre-)conclusion (point de vue...), prémisses, objection, réfutation, ...

— c'est / voici ma conclusion, une conséquence, une objection sérieuse, un argument à prendre en considération...

— le discours **D1** (Argument) est donné comme une bonne raison d'admettre, de faire... est énoncé, dit pour, en vue de, dans l'intention de faire accepter, faire, dire, ressentir... **D2** (Conclusion)

— la conclusion, la prémisses, l'objection selon laquelle... ; à l'encontre de ce point de vue...

La théorie de l'argumentation dans la langue a particulièrement étudié les constructions :

si on dit **E1**, c'est dans la perspective de **E2**

la raison pour laquelle on énonce **E1**, c'est **E2**

le sens de **E1** c'est **E2**

E1, c'est-à-dire **E2**

La négligence de cet ensemble de constructions est particulièrement dommageable dans l'enseignement de l'argumentation.

En résumé, si on peut dire à coup sûr que “construisons l'école ici, les terrains sont moins chers” est une argumentation complète, c'est fondamentalement parce qu'on peut la paraphraser de façon satisfaisante par :

*Une bonne raison pour construire ici, c'est que les terrains y sont moins chers.
Le fait que les terrains sont moins chers ici légitime la décision d'y construire l'école.*

■ Menace, arg.

📌 On trouve parfois “argument *ad metum*”, du lat. *metus* “crainte, peur” ; ang. *argument from fear, appeal to fear ; scare tactics*.

La perspective d'un danger plus ou moins imminent constitue une menace. La menace peut être liée au monde matériel (*l'orage menace*), ou mettre en jeu des humains (*Pierre menace Paul*). Dans les deux cas, la personne menacée ressent une émotion plus ou moins forte, de l'ordre de la peur, et cherche à échapper ou à contrôler la menace. Les discours de la menace sont de deux types, selon que le locuteur se présente comme rapportant des menaces extérieures ou comme lui-même menaçant. L'énoncé “*X menace Y*” admet deux lectures selon l'agentivité de *X* :

— *X* est non-humain, l'interprétation est causale “*l'orage menace les récoltes*” ; “*tu es sous la menace d'un cancer*” ;

— *X* et *Y* sont humains, l'interprétation est agentive, “*la bourse ou la vie*” :

X annonce à *Y* un dommage *Do* possible pour *Y*.

La réalisation de ce dommage dépend de *X* (agent du dommage).

Ce dommage peut être suspendu si *Y* réalise telle chose *Di*, demandée par *X*, et que *X* ne ferait pas spontanément, de bon gré.

Di est moins grave que *Do* : il est raisonnable de donner sa bourse pour sauver sa vie.

Ces deux lectures jouent dans l'opposition *terrifier / terroriser* : *terrifier* est non agentif (*un visage terrifiant*, non intentionnel) ; *terroriser* est agentif (*faire régner la terreur intentionnellement*). Dans tous les cas, *Y* (Humain) a peur.

La menace est un des deux instruments de gestion des sociétés telles qu'elles sont : “*que les bons se réjouissent et que les méchants tremblent*”. Elle est à la base des politiques militaires de dissuasion, v. CHÂTIMENTS ET RÉCOMPENSES.

1. Le locuteur est source de la menace

La menace vise à construire de la peur (*a contrario* : “*vos menaces ne me font pas peur*”). La forme précise de cette émotion dépend de son mode de construction, selon qu'elle a ou non un objet précis (“*on sent qu'il va nous arriver quelque chose*”), qu'elle entre ou non dans une causalité inéluctable (“*nous allons vers un conflit des civilisations*”), et que le menacé est ou non privé de toute possibilité de contrôle sur la menace. Si

la menace est causale, sans objet et sans contrôle ("*tout fout le camp*") le discours de la menace devient le discours de l'inquiétude diffuse, de la peur, de l'angoisse, voire de l'effolement.

Lorsque la source de la menace est un humain, l'appel à la peur a été abondamment désignée métonymiquement par l'instrument de la menace, source de la peur :

fr. arg. <i>par la menace</i>	lat. arg. <i>ad metum</i> , "peur"	angl. arg. <i>from threat</i>
— du bâton	— <i>ad baculum</i> ; <i>baculum</i> , "bâton"	— <i>from the stick</i>
— de la prison	— <i>ad carcerem</i> ; <i>carcer</i> , "prison"	— <i>from prison</i>
— de la foudre (métaph.)	— <i>ad fulmen</i> ; lat. <i>fulmen</i> , "foudre ; (métaph.) violence"	<i>thunderbolt argument</i>
— du portefeuille	<i>ad crumenam</i> ; lat. <i>crumena</i> , "bourse"	<i>arg. to the purse</i>

— menace du *bâton* donc métonymiquement appel à la force, à la contrainte physique, Il peut s'agir de bâton au sens propre de châtiment physique, ou au sens symbolique de blâme.

— menace de la *prison*, sous-espèce de la précédente ;

— menace (plus ou moins) métaphorique de *foudroyer* (l'opposant) ; le mot latin *fulmen*, "foudre, d'où, violence", a donné le fr. *fulminer* (*des menaces*) ; *fulminer* se disait du pape : "*fulminer des bulles, des interdits, des excommunications*".

— menace de frapper au *portefeuille*. L'argument du portefeuille (différent de l'argument de la richesse, v. *RICHESSSE ET PAUVRETÉ*) recouvre toutes les formes de menace et de récompense liées aux intérêts financiers.

2. Menace et argumentation par les conséquences

Le locuteur peut voiler sa menace sous la forme d'une argumentation par les conséquences ; autrement dit, l'agentivité est dissimulée sous la causalité. Dans le cas de la menace *ouverte*, le locuteur prend en charge son rôle de *méchant* en se présentant comme l'agent de l'événement négatif pour l'interlocuteur menacé. Si l'événement négatif est présenté comme causé par le comportement de l'interlocuteur lui-même, on a affaire à une argumentation par les conséquences négatives. L'interlocuteur est alors construit comme *l'agent de son propre malheur*. Dans cette configuration, le locuteur dégage sa responsabilité, il se met dans le rôle du *conseiller*.

Le changement de stratégie est identique à celui que l'on observe dans le cas du passage d'une politique résultant d'un choix volontaire à une politique orientée par l'ordre des choses, v. *FORCE DES CHOSES*.

X : — *Dois-je vraiment faire mes devoirs ?*

Y : — *Si tu ne fais pas tes devoirs*

— *pas de cinéma ce week-end*

— *tu échoueras à ton examen, plus tard tu ne trouveras pas de travail, et tu iras en enfer.*

Question : *L'entreprise doit-elle accorder une augmentation de salaire à ses employés ?*

Négociateur du syndicat : — *S'il n'y a pas d'augmentation, les ouvriers vont tout casser !*

Négociateur du patronat : — *Si vous persistez dans vos revendications, vous nous contraindrez à la fermeture de l'usine.*

■ Mépris, arg.

■ On trouve parfois l'étiquette latine métaphorique "argument *ad lapidem*", du lat. *lapis*, "pierre"; ang. *argument by dismissal*.

Les formes standard de réfutation reposent sur l'examen de la teneur du discours rejeté, ou sur des considérations liées à la personne qui le tient. Même dans ce dernier cas, la réfutation est argumentée. On peut également faire à l'adversaire *le coup du mépris*, que la rhétorique ancienne désigne sous le nom d'*apodioxis*, en refusant même d'argumenter contre lui, la mauvaise qualité de son argumentation étant déclarée évidente :

*Tes arguments sont minables, insuffisants, misérables.
Je ne ferai pas à votre exposé l'honneur d'une réfutation.
Ce que vous dites n'est même pas faux.*

L'argument est déclaré « enfantin » (Dupriez 1984, art. *Apodioxis*) « évidemment absurde ou quasiment nul » (Molinié 1992, art. *Apodioxis*). C'est ce que dit l'expression "*sans commentaire*" : cela se passe de commentaire, donc on peut, en particulier, se dispenser de toute réfutation argumentée, v. PATHÉTIQUE.

L'opposant qui utilise cette stratégie rhétorique radicale peut être de parfaite bonne foi, ce qui peut le conduire à des attitudes paradoxales, il suffirait d'entendre ce que dit tel parti extrémiste pour en être scandalisé :

On devrait donner la parole plus souvent à Untel, plus il parlera, moins il aura de voix.

mais cette stratégie a ses dangers. À la limite, il suffirait d'assurer la diffusion de la parole de l'autre parti pour la discréditer. Le mécanisme touche à celui de l'ironie : c'est le cas extraordinaire que rapporte Wayne Booth, à propos de manifestations ayant eu lieu dans son université, où s'affrontaient deux groupes d'étudiants :

« À un moment, les choses ont si mal tourné que chacune des deux parties s'est retrouvée en train de dupliquer les attaques de l'autre et de les diffuser par milliers de copies, sans commentaires. Chacun estimait que la rhétorique de l'autre était devenue si absurde qu'elle se dénonçait elle-même [*as if the other side's rhetoric was self-damning, so absurd had it become*] »

W. C. Booth, *Modern Dogma and the rhetoric of assent*, Chicago, The University of Chicago Press, 1974, p. 9.

L'opposant ne peut pas entendre une telle forme de disqualification, qui est destinée aux tiers. L'émotion affichée est le mépris, pouvant aller jusqu'à l'indignation. Du point de vue de l'éthos, l'auteur de ce coup prête le flanc à l'accusation d'arrogance. Utilisé dans les formes particulièrement polémiques de l'argumentation, il nie l'existence de tout accord entre les discutants, **v. CONDITIONS DE DISCUSSION.**

■ Mesure proportionnée, arg.

- ▮ Cet argument est également désigné par deux étiquettes latines :
- argument *ad modum*, lat. *modus* "mesure" ;
 - argument *ad temperentiam*, lat. *temperentia*, "juste mesure, juste proportion".
- Ang. *arg. of gradualism*

L'argument de la mesure proportionnée justifie une disposition en affirmant qu'elle est *proportionnée, graduelle, bien dosée*. Elle est invoquée *a contrario* dans le communiqué récurrent :

(L'association, le syndicat, le gouvernement...) X condamne l'usage disproportionné de la force.

Soit une situation de troubles, décrite d'un côté comme l'œuvre de quelques factieux hors-la-loi, et de l'autre comme un soulèvement populaire. Les premiers décident d'organiser un grand défilé militaire pour impressionner l'adversaire. L'argument de la mesure proportionnée permet des calculs qui mettent en échec cette stratégie psychologique :



« La force étalée, loin de minimiser l'ennemi, le grandissait. »

Pierre Miquel, *La guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 1993, p. 190.

La conclusion est fondée sur le topos : "*on ne tire pas au canon contre des mouches*". On retrouve ce paradoxe dans le cas d'une réfutation forte d'une position déclarée faible, **v. PARADOXES DE L'ARGUMENTATION.**

La mesure *proportionnée* est une forme d'argument sur la mesure *juste*, qui peut également être définie comme la mesure *intermédiaire* (**v. JUSTE MILIEU**).

■ Métaphore, analogie, modèle

Du point de vue d'une théorie anti-rhétorique de l'argumentation, la métaphore est surabondamment fallacieuse. Du point de vue rhétorique, elle a été valorisée comme une comparaison condensée, dont l'élucidation est confiée à l'auditoire. Comme l'analogie, la métaphore argumentative transfère le langage du domaine Ressource (métaphorique) vers le domaine Problème (métaphorisé), mais, alors que l'analogie maintient séparés les deux domaines, cette métaphore pousse à les identifier.

1. Métaphore fallacieuse

Si l'on définit la métaphore comme une figure, et les figures comme des ornements, alors la métaphore est fallacieuse sous toutes ses dimensions. L'énoncé métaphorique est faux : « *L'électeur est un veau* » (Charles de Gaulle) : mais l'électeur n'est pas un veau (sens métaphorique), c'est un être humain (erreur de catégorisation, *category mistake*). C'est une fallacie d'ambiguïté, car elle introduit plusieurs niveaux de sens ; un distracteur, v. FAUSSE PISTE ; PERTINENCE. La métaphore surgit, elle crée une surprise, elle introduit donc de l'émotion (*ad passiones*) ; elle amuse le peuple (*ad populum*), elle fait de son auteur un histrion (*ad ludicrum*), v. FALLACIEUX ; FIGURE ; RHÉTORIQUE FALLACIEUSE ?

La métaphore est bannie du langage de l'exposé des résultats scientifiques, sinon de la genèse de ces résultats. Elle ne peut être discutée que si elle est mise sous la forme d'une comparaison (Ortony 1979, p. 191).

2. Métaphore et coopération interprétative

Par la métaphore, le locuteur sollicite ouvertement la coopération interprétative du destinataire ; il lui laisse quelque chose à faire. Créant de la coopération, la métaphore force les accords préalables. Cette explication fonctionnelle de la métaphore est identique à celle qu'on donne de l'enthymème comme syllogisme abrégé, reconstruit au terme d'un processus de co-construction liant l'orateur et l'auditoire. Dans les deux cas, la fonction argumentative de cette condensation est l'activation du partenaire,

v. ENTHYMÈME.

Cette analyse suppose que le langage argumentatif non-métaphorique est moins complexe que le langage métaphorique, voire transparent, et que son interprétation ne nécessite pas de coopération ou une coopération moindre.

3. Comme l'analogie, la métaphore opère un transfert de langage

La métaphore trouve sans peine une solution à l'énigme de la métaphore :

« La métaphore est le travail du rêve du langage, et comme tout travail du rêve, son interprétation en dit autant sur l'interprète que sur son auteur. L'interprétation des rêves demande une coopération entre le rêveur et le réveillé [*waker*], même s'il s'agit de la même personne ; et l'acte d'interprétation est lui-même un produit de l'imagination. De même, la compréhension d'une métaphore est une tâche aussi créative que sa compréhension, et tout aussi peu guidée par des règles. »

Donald Davidson, « What metaphors mean », *On metaphor*, S. Sacks (éd.), Chicago, The University of Chicago Press, p. 136.

Le travail du rêve est le processus par lequel le contenu latent d'un rêve est recouvert par son contenu manifeste, par déplacement, distorsion, condensation et symbo-

lisme. Il est difficile de résister à la métaphore “métaphore / travail du rêve” même si elle commet la fallacie *ad obscurum per obscurius*, c’est-à-dire qu’elle prétend éclairer l’obscur (la métaphore) par le plus obscur (le travail du rêve).

La métaphore est un modèle (Black 1962), et un modèle impérialiste, qui pousse vers l’identité totale :

*On devrait appliquer à l’économie casino les règles qu’on applique aux joueurs dans les casino : on leur interdit l’accès aux salles de jeu.
Puisque l’économie est un casino, il faut...*

Dire que “l’électeur est un veau”, c’est dire que “l’électeur est indécis, faible et manipulable comme un veau” ; le veau étant ici le parangon cumulant ces défauts. La métaphore est ouverte : si l’électeur est catégorisé comme un veau, on peut lui faire adopter des comportements directement contraires à ses intérêts, par exemple le conduire à un abattoir plus ou moins métaphorique. La force argumentative de la métaphore tient non seulement à ce que, comme l’analogie structurelle, elle introduit un modèle de la situation ciblée, mais en ce qu’elle pousse l’analogie jusqu’à l’identification. C’est en cela qu’elle produit un effet de *restructuration du réel* ; les êtres mutent de catégories, et en recatégorisant radicalement les objets, la métaphore permet de leur appliquer tous les traits de la nouvelle catégorie.

Un langage est attaché au domaine *Ressource*, v. ANALOGIE (iv). Par exemple, au domaine du corps est attaché un langage sinon complet et cohérent, du moins usité et compris, celui des flux de matières organiques, de la physiologie, de la bonne santé et de la maladie, de la vie et de la mort. À travers ce langage, l’intuition du corps est bien partagée. Soit un autre domaine, comme la société, domaine mal connu, mal pensé, non doté d’un langage cohérent, fonctionnel efficace. L’analogie-métaphore projette le langage du domaine *Ressource* (le corps humain) sur le domaine *Problématique* (la société). Par ce transfert, la cible peut alors être parlée et pensée, dans un langage dans lequel on a confiance. D’un seul coup, par la métaphore, la société est rendue connue et parlable. L’analogie est une invitation à observer le Problème à travers la lunette de la Ressource ; la métaphorisation permet d’oublier la lunette.

« Le peuple s’était séparé des sénateurs, pour s’affranchir des impôts et du service militaire, et l’on tentait, pour le rappeler, d’inutiles efforts. “Un jour, dit Agrippa (*) député vers lui, les membres du corps humain, voyant que l’estomac restait oisif, séparèrent leur cause de la sienne, et lui refusèrent leur office. Mais cette conspiration les fit bientôt tomber eux-mêmes en langueur ; ils comprirent alors que l’estomac distribuait à chacun d’eux la nourriture qu’il avait reçue, et rentrèrent en grâce avec lui. Ainsi le sénat et le peuple, qui sont comme un seul corps, périssent par la désunion, et vivent pleins de force par la concorde.” Cet apologue ramena le peuple, qui cependant créa des tribuns de son ordre pour défendre sa liberté contre l’orgueil des nobles. »

(*) Menenius Agrippa Lanatus était consul en 503 av. J.-C.

Sextus Aurelius Victor, *Origine du peuple Romain...*

Trad. nouvelle par M. N. A. Dubois, Paris, Panckouke, 1816, p. 80.

L'analogie-comparaison confronte deux domaines bien distincts de réalité, elle les associe, elle ne les confond pas. La métaphore affirme l'identité du domaine investigué et du domaine Ressource. Elle fusionne les domaines. C'est pourquoi la reconstruction de l'analogie sous-jacente à la métaphore trahit la métaphore, en redivisant les domaines que la métaphore assimile.

L'argumentation par la métaphore sert à fusionner des êtres ou des situations sous une même identité, elle produit littéralement un monde nouveau de correspondances. *Pierre est un lion* : on n'est jamais très loin du monde unitaire hyper-cohérent où tout est dans tout, auquel aspirait la Renaissance, v. ANALOGIE : LA PENSÉE ANALOGIQUE.

4. Le saut de l'analogie à l'identité ?

On définit parfois l'analogie comme une identité partielle, v. ANALOGIE CATÉGORIELLE. La question de l'identité profonde, sous-jacente à des différences immédiatement discernables joue un rôle essentiel dans l'analogie.

Les congères, c'est comme des dunes.

Les congères, c'est comme de la tôle ondulée.

Les structures syntaxiques de ces deux énoncés sont identiques. Le second permet à l'interlocuteur de visualiser l'aspect des congères perpendiculaires à la route, et de s'approcher du sens du mot *congère* ; elle lui donne le trait /ondulation/. La première est plus profonde, elle ouvre la voie à une théorie. Elle introduit une analogie de proportion :

neige : congère :: sable : dune

Elle suggère que l'analogie peut être expliquée par l'action du vent sur, respectivement, les particules de neige et les grains de sable. On est ainsi sur la voie de la construction d'un modèle physico-mathématique couvrant les deux phénomènes. À partir de deux phénomènes bien distincts au départ (on peut savoir ce qu'est une dune sans savoir ce qu'est une congère), on finit par une identification : leur être réel, physico-mathématique, est le même.

L'établissement d'une analogie peut ainsi être considéré comme la première étape vers l'affirmation d'une identité en profondeur. Cette dynamique, ou ces glissements, de l'*analogie explicative* vers l'*identité* est au centre d'une classe de disputes autour de l'analogie, qui s'inscrivent parfaitement dans le cadre d'une vision de la métaphore non seulement comme modèle mais comme essence authentique du phénomène métaphorisé-analogisé.

5. Un exemple : "Société" des rats-taupes, société des humains : métaphore ou identité ?

(Les textes et informations qui suivent sont tirés de S. Braude et E. Lacey, « Une monarchie révolutionnaire : la société des rats-taupes », dans *La Recherche* de juillet-août 1989. Réaction de Gilles Le Pape, dans *La Recherche* d'octobre 1992 ;

suivie, dans ce même numéro, d'une réponse des auteurs.) Les rats-taupes sont des rats, donc des mammifères, glabres, qui vivent en "groupes" ou en "communautés" (la différence est pertinente) où ils manifestent des comportements qui peuvent rappeler ceux que l'on observe chez les insectes sociaux, comme les fourmis ou les abeilles. Or ce type de comportement n'avait jamais été observé chez les mammifères ; les rats-taupes seraient ainsi les premiers mammifères chez qui l'on puisse observer ce type de "comportement social".

Mais, en parlant de "comportement social" ou de "communauté", utilise-t-on un simple lexique analogique-métaphorique, une métaphore pédagogique, explicative, ou bien est-on engagé dans une problématique de l'identification de ces structures de comportement animal à des structures existant dans des sociétés humaines ? Suggère-t-on, comme dans le cas des dunes et des congères, que les deux phénomènes ont les mêmes fondements, biologiques en l'occurrence ? Sommes-nous des rats-taupes un peu perfectionnés ? En d'autres termes, est-on sur la voie d'une explication génétique, sociobiologique, des sociétés humaines ? Sommes-nous passés subrepticement de l'analogie à l'identification ?

Par une stratégie de "métaphore glissante" on aboutit ainsi, à renverser les rapports Cible / Ressource, et c'est maintenant l'ancienne Cible (les rats-taupes) qui va modéliser la Ressource (la société humaine).

Pour dénoncer cette assimilation, le contradicteur effectue un relevé scrupuleux des termes relevant du domaine ressource, le lexique social humain :

« Pourtant, l'expression "division du travail" est utilisée quatre fois ; le mot "tâche" apparaît quatre fois également ; l'expression "chargés de" se rencontre quatre fois aussi, et "ils s'occupent de" une fois ; les termes de "coopération" et de "subalterne" sont utilisés une fois. Il est question trois fois de "statut sexuel" pour désigner l'état reproductif ou non des animaux. »

G. Le Pape, *La Recherche*, oct. 1992.

Dans leur réponse à cette critique, les auteurs de l'article posent des limites à l'identification des deux domaines :

« G. Le Pape soutient également que notre langage introduit des comparaisons abusives entre les caractères comportementaux communs aux rats-taupes et aux insectes sociaux. Cette assertion nous surprend, notamment lorsqu'il écrit "[...] les ressemblances [entre rats-taupes glabres et insectes sociaux] sont traitées comme des homologues vraies." Notre article est clair sur ce point : nous croyons que les comportements des rats-taupes glabres et des insectes eusociaux ont des points communs frappants. Toutefois, nous ne voyons pas en quoi le langage utilisé pour décrire ces ressemblances suggère qu'une origine commune de ces différents animaux en constituerait la base évolutive. »

S. Braude et E. Lacey, *La Recherche*, oct. 1992.

Le risque couru dans cette affaire est l'oubli de l'analogie ; or « l'analogie n'est jamais plus contraignante que lorsqu'elle s'abolit et a cessé d'être perçue comme analogie. Devenue invisible, elle se confond avec l'ordre des choses » (Gadoffre 1980, p. 6).

■ Métonymie et synecdoque

Traditionnellement, on distingue une rhétorique des tropes, qui serait une rhétorique à la fois sémantique et ornementale, et une rhétorique des topoi qui serait une rhétorique argumentative. Les mécanismes linguistiques en jeu dans les deux cas sont cependant les mêmes. Un trope est défini comme « [une figure par laquelle] on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot » (Dumarsais [1730], p. 69). Parallèlement, la définition de l'argumentation pourrait être reformulée comme une "figure" par laquelle on fait *prendre à un énoncé (la conclusion) la valeur de croyance accordée à un autre (l'argument)*.

Les figures de synecdoque et de métonymie se prêtent au même rapprochement. Dans le cas de la métonymie, il existe un signe S/C_1 (de signifiant S et de contenu C_1). Ce signifiant S peut servir à désigner un contenu C_0 , en relation "de contiguïté" avec C_1 , et cela qu'il existe ou non un signifiant S_1 désignant ordinairement C_0 (autrement dit qu'il s'agisse de figure ou de catachrèse). En fonction de la nature de la relation existant entre les contenus C_0 et C_1 , on distingue traditionnellement différents types de métonymies : métonymie de la cause, de l'effet, du contenant, du nom de lieu où est fabriqué l'objet... Les mécanismes permettant d'enchaîner argumentativement des énoncés ne sont pas différents des mécanismes permettant de désigner métonymiquement. La loi de passage argumentative correspond à l'implicite de la désignation, c'est elle qui sert à désigner la figure. On peut le constater sur les exemples suivants.

— *La métonymie de l'effet* est fondée sur une relation causale (C_0 cause de C_1), le signifiant S désignant l'effet C_1 est mis pour la cause C_0 . Dans *l'argumentation par les conséquences*, on transfère à la cause le jugement de valeur porté sur les conséquences,

V. CAUSE ; PRAGMATIQUE.

— *À la métonymie qui désigne l'œuvre par le nom de l'auteur* correspond l'argumentation qui attribue à l'œuvre le jugement déjà porté sur son auteur ("*L'auteur de ce livre a soutenu l'ancien dictateur*"). Les mécanismes de ce transfert ont été étudiés du point de vue argumentatif dans Perelman (1952), **V. PERSONNE.**

— *Aux synecdoques partie - tout et tout - partie* correspondent les argumentations de la partie vers le tout et du tout vers la partie. Dans "*trouver un toit*", *toit* renvoie à "habitation" ; de même, l'argumentation "*le toit est en mauvais état, la maison ne doit pas être bien entretenue*" transfère au tout le prédicat attaché à la partie, **V. TOUT ET**

PARTIE ; COMPOSITION ET DIVISION.

— *L'antonomase* se rattache à l'analogie, **V. ANALOGIE.**

— *La synecdoque du genre* permet de désigner par le nom du genre une des espèces

qui lui sont subordonnées (“l’animal” pour “le lion”). De même, l’argumentation par le genre attribue à l’espèce les prédicats du genre : “*cet être est un animal, donc il est mortel*”. On retrouve sous cette argumentation elliptique toute la problématique du syllogisme articulée à celle d’une catégorisation d’êtres naturels sous la forme d’une arborescence, v. TAXINOMIE ET CATÉGORIE; CATÉGORISATION.

L’argumentation suivante a été avancée en défense de Paul Touvier, chef de la Milice à Lyon pendant l’Occupation et condamné à la Libération. Il s’agit d’un extrait d’une lettre adressée par le R. P. Blaise Arminjon, S. J., au président de la République, Georges Pompidou, en date du 5 décembre 1970, afin d’appuyer le recours en grâce de Paul Touvier.

« Comment comprendre qu’il puisse être un “criminel”, être un “mauvais Français”, celui dont la conduite depuis vingt-cinq ans, et l’éducation qu’il a donnée à ses enfants sont à ce point admirables ? On reconnaît un arbre à ses fruits. »

R. Rémond et al., *Paul Touvier et l’église*, Paris, Fayard, 1992, p. 164.

(Le texte intégral de la lettre est donné en annexe dans le même ouvrage, p. 372.)

Une analyse à la Toulmin lui est applicable, la loi de passage étant fournie par le topos biblique « *on reconnaît un arbre à ses fruits* ». Mais faut-il parler de loi de passage ? On pourrait aussi bien décrire le transfert des valeurs par un mécanisme de métonymie. Parler de « *la conduite de Touvier depuis vingt-cinq ans* » c’est désigner métonymiquement Touvier ; dire que cette conduite est « *admirable* », c’est dire métonymiquement que Touvier est *admirable*. De même, une évaluation positive portée sur l’acte, « *l’éducation que Touvier a donnée à ses enfants* » est « *admirable* », se transfère métonymiquement sur l’auteur de l’acte, le père, forcément tout aussi admirable. On exprime le même phénomène en parlant de *loi de passage exploitant la causalité* ou de *métonymie de la cause*.

■ Mobiles et motifs

La volonté, les désirs, les motifs et mobiles, les raisons d’agir... de la personne sont interprétés comme des *causes*, dont les actions sont des *effets* ou des *conséquences*. Réciproquement, les actions sont évaluées et interprétées en fonction de leurs mobiles et motifs, v. CAUSALITÉ, I.

1. Les notions

Motif — Un motif est une “(bonne) raison invoquée” : demander *pour quel motif* c’est demander “pour quelle raison”. *Motiver une décision* c’est la *justifier* ; c’est-à-dire l’accompagner des motifs - bonnes raisons qui ont poussé à la prendre. La *motivation*,

comme procès, est l'acte par lequel sont prises ces décisions, et, comme produit, l'ensemble des motifs invoqués. La famille lexicale :

motif (N) ; (*il motive* (V) ; *motivé* (PP/Adj) ; *motivation* (N déverbal)

est sémantiquement homogène autour de cette signification, qui se rattache à l'idée d'argumentation comme *justification*, v. DÉLIBÉRATION ET JUSTIFICATION.

La famille lexicale :

(*il motive* (V) ; *motivé* (PP/Adj) ; *motivant* (PPrst/Adj) ; *motivation* (N déverbal)

est formée sur un sens différent de *motiver*, "susciter chez quelqu'un un très grand désir de faire quelque chose".

Mobile — Le substantif *mobile* a le sens *passif* de "qu'on peut déplacer, qui se déplace" et, dans le domaine psychique, le sens *actif* de "qui peut mettre en mouvement" : un mobile est un déterminant de l'action.

On attribue au mobile un rôle causal dans le domaine psychique. Dans la psychologie classique, les mobiles essentiels sont de l'ordre de la satisfaction des désirs élémentaires. Par opposition au motif, le mobile est plutôt inavouable ou inconscient ; les *mobiles* ne peuvent pas servir à *motiver* une décision. Un motif caché est proche du mobile. La paire *mobile* / *motif* constitue ainsi une paire topique : on accuse par les mobiles, on réfute en substituant des motifs aux mobiles.

2. Argumentation sur le mobile réel et le motif public

Ces argumentations procèdent par substitution d'un mobile à un motif :

— en accusation ou réfutation, substitution d'un mobile *caché*, intéressé, à un motif *public*, noble ;

— en défense, substitution d'un motif *louable* à un mobile *coupable*, v. INTERPRÉTATION.

Mobile publiquement affiché et mobile privé réel — L'argumentation mettant en avant l'existence d'un mobile caché permet de réfuter le motif public, officiel, honorable, noble... qui a été avancé pour justifier une action, en lui substituant un mobile réel, privé, intéressé, inavouable, potentiellement coupable. C'est une stratégie de dévoilement des *vraies intentions* :

L1 : — *Nous faisons la guerre pour établir la démocratie.*

L2 : — *Vous faites la guerre pour vous emparer du pétrole.*

L1 justifie la guerre, L2 ne va pas forcément contre la guerre, il peut simplement introduire un argument de *realpolitik*, qu'il pourrait mettre en avant sur une autre scène.

L1 : — *En militant pour les Restos du cœur, je lutte pour une noble cause.*

L2 : — *Tu luttas surtout pour ta propre publicité.*

Le fonctionnement de ce topos repose sur une hiérarchisation des motivations de l'action humaine : le mobile noble est préféré socialement, mais on croit davantage au motif intéressé.

Le topos n° 19 de la *Rhétorique* d'Aristote, sur les motifs possibles et les motifs réels (*Rhét.*, II, 23, 1399b15-35 ; p. 394) est illustré par l'exemple *"les dieux lui ont donné la prospérité non pas par bonté à son égard mais pour rendre sa chute plus spectaculaire"*. La situation est schématisable comme une réinterprétation négative d'un acte autrefois positivement évalué : *"elle l'a séduit non par amour, mais par haine, / cupidité / pour mieux le faire souffrir en l'abandonnant"*. C'est le principe du *Dîner de cons* : *"ils l'invitent non pas par amitié mais pour se moquer de lui"*. Ce topos est particulièrement efficace pour détruire le sentiment de gratitude, v. ÉMOTION.

Mobile louable et mobile coupable — À la différence du cas précédent, il est possible de se disculper d'une accusation en substituant un motif *honorable* au mobile *coupable* incriminé :

Je l'ai assommé pour le sauver de la noyade, non pas pour lui faire du mal.

Cette argumentation correspond au topos n° 23 de la *rhétorique* d'Aristote, « donner la raison de la fausse opinion » : « Je l'étreins parce que c'est mon fils, et non pas parce que c'est mon amant » (*Rhét.*, II, 23, 1400a20-30 ; trad. Chiron, p. 398). L'action est réinterprétée, selon une stratégie de repositionnement stasique : *"vous devez me féliciter et non pas me blâmer"*.

V. ORIENTATION.

3. Argumentation sur l'existence de mobiles

L'argumentation sur l'existence de mobiles constate l'existence de mobiles poussant à une action et en déduit que le passage à l'acte a réellement eu lieu. Ce type d'argument sur les motivations de l'action humaine correspond au topos n° 20 de la *Rhétorique* d'Aristote « ce qui persuade et ce qui dissuade d'agir » (*Rhét.*, II, 23, 1399b15-25 ; trad. Chiron, p. 395-396). Il sert à l'accusation :

ça lui était profitable, il désirait le faire, l'occasion s'est présentée, donc il l'a fait.

comme à la défense :

L1 : — *Tu as fait cela !*

L2 : — *Je n'avais aucune raison de le faire, j'avais même des raisons de ne pas le faire.*

■ Modèle de Toulmin

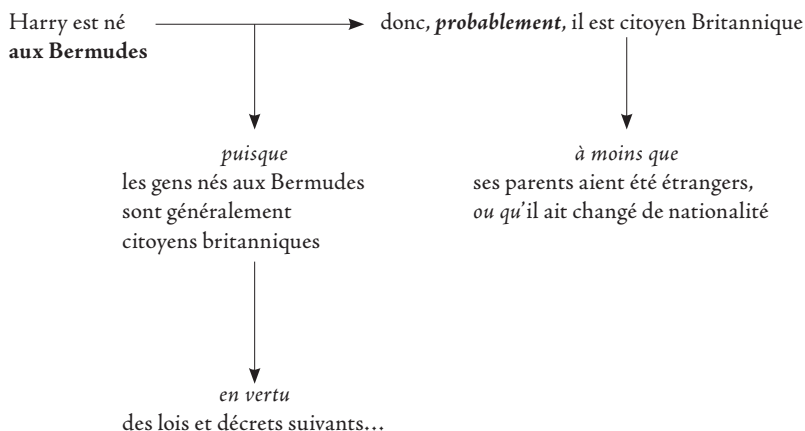
1. Le modèle

Exemple de cellule argumentative — Pour Toulmin, le passage suivant est un discours argumentatif élémentaire complet ([1958], p. 99) :

« Harry est né aux Bermudes ; or les gens qui sont nés aux Bermudes sont en général citoyens britanniques, en vertu des lois et décrets sur la nationalité britannique ; donc Harry est probablement citoyen britannique ; à moins que ses parents n'aient été étrangers, ou qu'il n'ait changé de nationalité. »

La représentation conceptuelle de ce passage est donnée sous forme d'un schéma, articulant six composantes fonctionnelles.

Structure du passage



Ce schéma se trouve dans le chapitre intitulé « The lay out of arguments » ; le terme *lay out* signifie « plan, structure ». On parle ainsi du modèle ou du schéma de Toulmin : les deux usages semblent acceptables.

Interprétation dialogale — Ce modèle s'applique au discours continu, au monologue. Deux éléments permettent de le considérer comme la transposition monologuée d'un dialogue.

D'une part, le mécanisme de la justification est déclenché par l'intervention d'un « challenger » (opposant) : « Lorsque nous faisons une assertion [*assertion*], nous nous engageons de ce fait même [*thereby*] à la position [*claim*] qu'elle exprime. Si cette position est mise en cause [*if this claim is challenged*], nous devons être en mesure de la fonder [*establish*], c'est-à-dire de montrer qu'elle est justifiable [*justifiable*]. Comment faire pour cela ? » ([1958], p. 97 ; nous soulignons).

D'autre part, le modalisateur, pointant vers de possibles objections, représente la trace d'un contre-discours. Il introduit dans le modèle un second élément dialogique. La représentation sous forme de structure dialoguée permet de bien séparer les deux niveaux du dialogue et du monologue.

Question : — *Quelle est la nationalité de Harry ?*

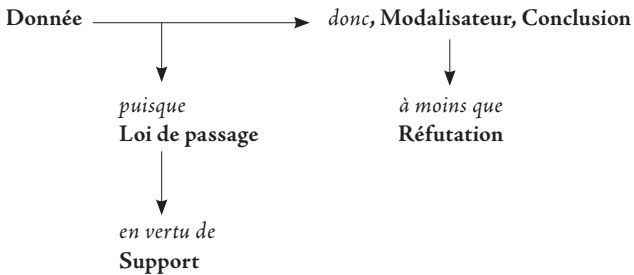
Le proposant argumente : — *Harry est né aux Bermudes ; or les gens qui sont nés aux Bermudes sont en général citoyens britanniques, en vertu des lois et décrets sur la nationalité britannique ; donc Harry est probablement citoyen britannique ;*

L'opposant objecte : — *Mais ses parents étaient peut-être des étrangers de passage aux Bermudes. Il a également pu changer de nationalité.*

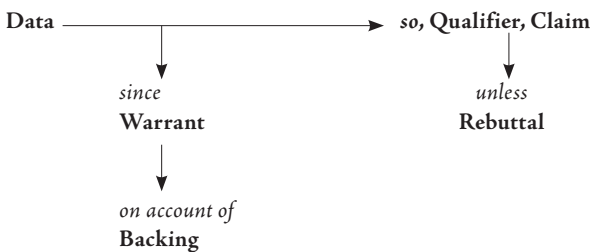
Le proposant maintient sa conclusion — *En effet. Mais aucun élément en notre possession ne nous permet de penser que ses parents étaient des étrangers, ou qu'il a pu changer de nationalité. Jusqu'à plus ample informé, nous devons considérer que Harry est bien citoyen britannique.*

Les six concepts de base — Le schéma ou modèle de Toulmin ([1958], chap. 3) articule la *cellule argumentative* monologique autour de six éléments :

- une *conclusion* est affirmée sur la base d'une *donnée* ;
- ce "pas" ou "saut" argumentatif est autorisé par une *loi de passage*, qui elle-même est appuyée sur un *support* ;
- l'introduction d'un *Modalisateur* qui renvoie aux discours de *réfutation* possibles.



En version originale :



Les concepts clés *Data*, *Claim*, *Warrant*, *Backing*, *Qualifier* et *Rebuttal*, peuvent être traduits de façons très diverses. Leur sens en anglais est le suivant :

Donnée : "*Harry est né aux Bermudes*". Le terme anglais est *data*, qui signifie : « quelque chose que l'on sait ou que l'on suppose être vrai ; faits ou chiffres dont on peut tirer une conclusion ; information » (Webster, art. *Data*).

Conclusion : "*Harry est citoyen britannique*". Le terme anglais *claim* est « une revendication [*demand*] de quelque chose que l'on considère, à tort ou à raison, comme

son dû » (Webster, art. *Claim*), on le traduit par “conclusion”. Il signifie également “affirmation, demande, revendication” de quelque chose dans un contexte de contestation « *to lay claim to sth*: [+ position, throne] prétendre à qch [+ land, right, title] revendiquer qch » (Collins, art. *Claim*).

Loi de passage : “*puisque les gens nés aux Bermudes sont généralement citoyens britanniques*”. Le terme anglais est *warrant*, qui signifie notamment : « 1. Autorisation ou approbation [*sanction*] donnée par un supérieur ou une loi ; 2. Justification ou bonne raison [*reasonable ground*] pour une action, un comportement, une affirmation ou une croyance » (Webster, art. *Warrant*). Traduction : “mandat, garantie, justification”.

Support : “*Étant donné les statuts et décrets suivants...*”. Le terme anglais est *backing*, “renforcement, support, appui, aval” : « 1. quelque chose placé à l’arrière pour soutenir ou renforcer ; 2. soutien ou aide apportée à une personne ou à une cause ; soutien [*endorsement*] » (Webster, art. *Backing*).

Modalisateur : qui correspond à un adverbe et renvoie à la *Restriction*. Le terme anglais est *qualifier*. *To qualify* signifie notamment « 4. Modifier ; restreindre ; limiter, rendre moins catégorique [*positive*] (une affirmation) ; 5. Atténuer, adoucir (un châtement) » (Webster, art. *Qualify*). “Modalisateur, modal, restriction” sont les traductions traditionnelles. “Adoucisseur” ou “mitigateur” n’expriment pas le lien précis aux contre-discours.

Réfutation : “*à moins que ses deux parents n’aient été étrangers ou qu’il n’ait été naturalisé américain*”. Le terme anglais est *rebuttal* ; *to rebut* signifie : « contredire, réfuter, s’opposer, particulièrement d’une façon formelle, par un argument ou une preuve » (Webster, art. *Rebut*). Sa traduction stricte est “réfutation” (Collins, art. *Rebuttal*) ; il s’agit d’une *réfutation potentielle*. Le modèle de Toulmin est poppérien en ce qu’il prévoit de possibles réfutations. En facilitant ainsi le travail de l’opposant, il réintroduit de la coopération dans une situation de dissensus, v. COOPÉRATION ; RÈGLES.

2. Corollaires

Une régression à l’infini ? — Supposons qu’il s’agisse non pas des Bermudes mais des îles Falkland (nom anglais) / îles Malvinas (nom argentin). On doit alors rajouter sous le *backing* « *en vertu des lois et décrets sur la nationalité britannique* » un fondement sur la force, « *en vertu du résultat des combats de 1823* », puisque les Malouines ont été conquises sur l’Argentine en 1823, et que l’Argentine ne reconnaît pas cet état de fait. En fondant la loi de passage sur une garantie, on entame une régression potentielle à l’infini (la garantie doit elle aussi être garantie). La même régression pourrait s’observer sur l’argument, qui peut demander lui-même à être étayé. Cette problématique rejoint celle du sorite et de l’épichérème, v. SORITE, ÉPICHÉRÈME.

Un modèle nomologique — Mettre ainsi un syllogisme au fondement de l’activité argumentative explique peut-être la faveur dont jouit le modèle de Toulmin auprès des scientifiques intéressés par l’argumentation. L’exemple suivant tiré des *Usages de l’argumentation*, moins souvent cité que le précédent, correspond à l’expression

d'une prédiction scientifique fondée sur un calcul faisant intervenir des lois issues de l'expérience et de l'observation ([1958], p. 184) :

Donnée : *La position observée du soleil, de la lune et de la terre jusqu'au 6 sept. 1956.*

Loi : *Les lois sur la dynamique des planètes.*

Support de la loi : *L'ensemble de l'expérience [totality of experience] sur lequel sont fondées ces lois, jusqu'au 6 sept. 1956.*

Conclusion : *Le moment précis où surviendra la prochaine éclipse de lune après le 6 sept. 1956.*

La prémisse à sujet général est remplacée par une gamme de lois physiques. L'absence de contre-discours (*Modal + Rebuttal*) dans cet exemple est caractéristique du passage au domaine scientifique.

Un syllogisme juridique catégorisant — L'exemple choisi par Toulmin pour illustrer son schéma correspond au syllogisme juridique :

Loi de passage : *Les gens nés aux Bermudes sont sujets britanniques.*

Argument : *Harry est né aux Bermudes.*

Conclusion : *Donc Harry est sujet britannique.*

Ce syllogisme articule une prémisse à sujet général (la loi de passage), à une prémisse à sujet concret (ou proposition singulière, l'argument) pour en déduire une proposition à sujet concret (la conclusion). Il correspond à une démarche de catégorisation, faisant entrer un individu dans une classe, dont il devra assumer les droits, devoirs et stéréotypes, c'est-à-dire tous les prédicats définitoires. Cet exemple attire justement l'attention sur l'importance de la catégorisation et de la déduction intra-catégorielle dans l'activité argumentative ordinaire, v. CATÉGORISATION. Le passage suivant a la même structure :

Tout automobiliste franchissant la ligne jaune se met en contravention, X a franchi la ligne jaune, donc X est en contravention – à moins qu'il ne s'agisse d'une voiture des pompiers en mission, d'un cortège officiel..., ou encore que des travaux ou un danger pressant..., ne vous aient obligé à franchir la ligne jaune.

La restriction mentionne un ensemble de critères légaux susceptibles d'entrer en concurrence avec le principe le plus général ; il introduit un élément de défaisabilité de l'argumentation, v. ARGUMENTATION (v).

C'est pourquoi Toulmin parle de son approche de l'argumentation comme d'une « jurisprudence généralisée » ([1958], p. 7). Le processus juridique n'est toutefois pas vu comme une confrontation contradictoire réglée de différents points de vue, mais, prioritairement, comme la justification d'un énoncé.

La « redécouverte des topoi » — La loi de passage correspond à la notion argumentative traditionnelle de *topos* (Bird 1961). Un *topos* est un énoncé général susceptible d'engendrer, par actualisation et amplification, une infinité d'argumentations concrètes particulières ou enthymèmes, en "assurant" (*Warrant*) l'acceptabilité du lien argument-conclusion.

Ehninger et Brockriede ([1960]) ont souligné que la notion de loi de passage pouvait couvrir des relations autres que de catégorisation, par exemple la *généralisation* :

« Dans les trois régions où elles ont été testées, la création de zones franches n'a pas eu d'influences sur le développement économique; donc la création d'une zone franche dans une quatrième région n'aura probablement pas d'influence sur son développement économique. »

La loi de passage est celle d'une *induction* :

« Si le phénomène n'a pas été observé dans les cas 1, 2, 3, ... alors il ne le sera pas dans le cas 4. »

Le schéma de Toulmin est parfaitement compatible avec une approche par types d'arguments, v. **TYPLOGIES (III)**. Chacun de ces types sera par ailleurs la cible d'objections et de contre-discours (Qualifier / Rebuttal) spécifiques.

Un modèle de la cellule argumentative — Ce modèle est à mettre en parallèle avec d'autres visions de la cellule argumentative, v. **ÉPICHÉRÈME**.

■ Modestie, arg.

📌 On utilise l'étiquette latine "argument *ad verecundiam*, lat. *verecundia* "modestie".

L'argument de la modestie est invoqué par celui qui s'incline devant l'autorité et le prestige de quelqu'un qu'il estime lui être supérieur ; c'est typiquement une démarche de soumission à l'éthos. Il est donc le symétrique de l'argument d'autorité, raison pour laquelle on traduit parfois argument *ad verecundiam* par argument d'autorité (ang. *appeal to, argument from authority*). L'éthos fonctionnalise la personne et ses émotions. Pour le locuteur argumentant, il ne s'agit pas de partager avec les autres une forme de jouissance de soi, comme peut-être en littérature, mais de tenir les autres sous son emprise afin de les orienter vers une décision.

Locke a proposé une critique radicale de cet usage de l'éthos sous le nom d'argument *ad verecundiam* ; cet argument consiste à

« citer les opinions des personnes qui par leur esprit, par leur savoir, par l'éminence de leur rang, par leur puissance, ou par quelque autre raison, se sont fait un nom et ont établi leur réputation sur l'estime commune avec une espèce d'autorité. Lorsque les hommes sont élevés à quelque dignité, on croit qu'il ne sied pas bien à d'autres de les contredire en quoi que ce soit, et que c'est blesser la modestie de mettre en question l'autorité de ceux qui en sont déjà en possession. Lorsqu'un homme ne se rend pas promptement à des décisions d'auteurs approuvés que les autres embrassent avec soumission et avec respect, on est porté à le censurer comme un homme trop plein de vanité ; et l'on regarde comme l'effet d'une grande insolence qu'un homme ose établir un sentiment particulier et le soutenir contre le torrent de l'antiquité, ou le mettre en opposition avec celui

de quelque savant docteur, ou de quelque fameux écrivain. C'est pourquoi celui qui peut appuyer ses opinions sur une telle autorité, croit dès-là être en droit de prétendre la victoire, et il est tout prêt à taxer d'impudence quiconque osera les attaquer. C'est ce qu'on peut appeler, à mon avis, un argument *ad verecundiam* » (Locke [1690], p. 573).

Autorité ou pusillanimité ? *Ad verecundiam*, ou la modestie mal placée — La situation mise en scène est celle d'une interaction, où l'un des partenaires « cite » une opinion qui fait autorité. Il ressort des éléments de portrait contenus dans cette définition que l'autorité à laquelle il s'agit de s'opposer est celle de l'*éthos de réputation*, que confère l'estime commune : les caractéristiques conférant de l'autorité à une opinion sont de type social (« rang, puissance, dignité »), ou intellectuel (« savoir, auteur approuvé, savant docteur, fameux écrivain »), v. ΕΤΗΘΟΣ (II) ; l'autorité religieuse n'est pas mentionnée. Il est remarquable que Locke ne censure pas l'expression des opinions autorisées dans un premier tour de parole, mais vise seulement l'absence de second tour critique, contredisant le précédent, ou faisant état d'un sentiment particulier différent.

La fallacie *ad verecundiam* est une protestation contre la censure de ce deuxième tour par une instance interne, la *modestie*, le sentiment de sa propre insuffisance. Cette censure est une réaction préventive à une menace, qui pourrait venir d'un troisième tour prétendant imposer silence à l'objection faite à l'autorité. Ce troisième tour lui-même ne traite pas du fond de l'objection faite au deuxième (par un argument que Locke appelle *ad iudicium*) ; à la discussion de l'opinion critique est substituée une évaluation négative de la personne qui la soutient (argument *ad personam*) : « blesser la modestie, vanité, insolence, impudence », qui constitue une manœuvre d'intimidation. Le problème n'est donc pas localisé au premier tour mais au troisième, qui rend impossible la discussion de l'autorité. Comme le signifie l'étiquette argument de la *modestie*, la fallacie est commise soit par celui qui se livre à la manœuvre d'intimidation et repousse l'objection faite au second tour en faisant usage d'un argument sur la personne, soit par celui qui a intériorisé un sentiment de son insuffisance et qui ne formule pas l'objection par crainte de l'insulte qu'il va s'attirer : dans ce cas, c'est une fallacie non pas d'autorité mais de *pusillanimité* ; la *verecundia* c'est la vergogne ou la fausse honte qui empêche de dire haut et fort ce que l'on pense.

Le problème de l'autorité est ainsi recadré comme celui de l'*interaction autoritaire*, c'est-à-dire du dialogue où est fait usage d'une autorité, au premier tour de parole par citation, au troisième en imposant silence au nom de l'autorité, en considérant donc que l'autorité citée donne au citeur le pouvoir de clore la discussion ; cet usage de l'autorité est directement contraire à celui qui en est fait dans un jeu dialectique. Le problème réside moins dans la citation de l'autorité que dans la possibilité de contredire l'autorité. La modestie, le respect des faces, des règles de politesse, la préférence pour l'accord sont autant d'inhibiteurs intellectuels. Tout cela définit en quelque sorte une situation « anti-dialectique », v. DIALECTIQUE.

L'autorité est acceptée comme un fait, le problème est la possibilité qui est ou non donnée de la mettre en cause ; elle n'est fallacieuse que si elle prétend se soustraire au dialogue, faire taire et non pas répondre à son contre-discours. On en conclut que ce qui est fallacieux ou non, c'est le dialogue. Il est impossible de dire si un énoncé comme "*Le Maître l'a dit !*" est ou non fallacieux, tout dépend de sa position dans le dialogue. S'il s'agit d'un énoncé d'ouverture, il ne l'est pas. S'il s'agit d'un énoncé de fermeture d'interaction – *magister locutus est*, Le Maître a parlé, sous entendu : il faut se taire –, il l'est.

■ Morphème argumentatif

La notion de morphème argumentatif a été développée par Anscombe et Ducrot dans la théorie de l'argumentation dans la langue. Un morphème (une expression) est dit argumentatif si son introduction dans un énoncé ne modifie en rien la valeur référentielle, factuelle, de cet énoncé mais modifie sa valeur argumentative, c'est-à-dire *les conclusions* qu'il est possible d'atteindre à partir de cet énoncé (ses suites discursives possibles, les énoncés par lesquels on peut enchaîner sur cet énoncé),

V. ORIENTATION.

La notion a été appliquée à la description linguistique de mots "vides" ou "opérateurs argumentatifs" comme *peu* / *un peu*, ainsi qu'à de mots "pleins" comme le couple "*serviable* / *servile*".

1. Opposition d'adjectifs anti-orientés

Selon la thèse ducrotienne, il est impossible d'opposer des adjectifs comme *serviable* et *servile* sur la base des contenus sémantiques référentiels de ces mots ; la différence entre un acte serviable et un acte servile est indiscernable, que ce soit dans la réalité des comportements des personnes ou dans leurs intentions. Cette différence se trouve dans les conclusions vers lesquelles ils orientent : dire "*Pierre est serviable*", c'est le recommander ; dire "*Pierre est servile*", c'est le disqualifier ; les deux adjectifs sont dits *anti-orientés*. Si la fonction pour laquelle Pierre est pressenti doit s'exercer auprès d'une personne particulièrement soucieuse qu'on lui marque de la déférence, alors "*Pierre est servile*" sert de recommandation ironique, englobant une réprobation des deux personnes : "*ça fera une belle paire*".

Ces oppositions d'orientation jouent dans les stratégies de paradiastole : "*le monde va à l'envers : l'avare est économe, l'inconscient courageux*", V. ORIENTATION (II). Elles sont interprétées comme l'expression de biais langagier par les théories normatives d'inspiration logique, V. BIAIS LANGAGIER.

2. Opérateurs argumentatifs adverbiaux

Même — Le morphème *même* a différents types d'emplois. Par exemple dans l'énoncé "*j'habite à Paris même (et non pas en banlieue)*", *même* n'est pas argumentatif, il sert à préciser une référence. Dans "*Léo a même un mastère*", *même* est un morphème argumentatif.

Soit un énoncé de la forme $\langle p, \text{et même } p' \rangle$, alors : « il existe un certain r déterminant une échelle argumentative où p' est supérieur à p » (Ducrot 1973, p. 229) Cette conclusion r est reconstituible à partir du contexte.

L'énoncé "*il a le bac et une licence*" coordonne deux arguments "*avoir le bac*" et "*avoir une licence*" également orientés vers une certaine conclusion, par exemple "*il est capable d'assister un candidat au baccalauréat*". L'énoncé "*il a le bac et même une licence*" également, mais ce dernier énoncé assigne en outre à l'argument "*avoir une licence*" une force supérieure à celle de l'argument "*avoir le bac*" pour cette même conclusion. La notion d'échelle argumentative permet de représenter cette hiérarchie en situant p' au-dessus (ici, à droite) de p , v. ÉCHELLE ARGUMENTATIVE :



La position relative de p et celle de p' sur l'échelle dépendent du locuteur de $\langle p, \text{et même } p' \rangle$:

Nous avons fait un excellent repas, il y avait même des pâtes au fromage.

Pour bien des gastronomes, les pâtes au fromage ne constituent pas l'ingrédient essentiel d'un bon repas, mais pour bien des enfants, c'est le cas.

Trop — La théorie des échelles est régie par un principe $\langle \text{plus (argument), plus (conclusion)} \rangle$: plus on est haut sur l'échelle, plus on est proche de la conclusion. Mais ce principe conduit à un paradoxe :

Quand l'eau est à vingt-deux degrés, tu te baignes ; quand elle est à vingt-cinq c'est mieux, et à trente encore mieux, plus l'eau est chaude, mieux c'est : donc tu devrais essayer dans la bouilloire.

Trop inverse parfois l'orientation argumentative

L1 : — *C'est bon marché, achète-le.*

L2 : — *(Justement) c'est trop bon marché.*

Et parfois la renforce :

L1 : — *C'est cher, trop cher, je ne l'achète pas.*

Ces phénomènes ont reçu un traitement dans la théorie des blocs sémantiques (Carel 1995).

Presque / à peine — Le morphème *presque* est paradoxal : “*presque P*” présuppose < non-*P* > et argumente comme < *P* >. Si Léo est presque à l’heure, il n’est pas à l’heure. Mais on peut dire :

Excusez-le, il était presque à l’heure, il ne doit pas être puni.

Autrement dit, “*presque à l’heure*” argumente comme “*à l’heure*”. L’orientation argumentative d’un énoncé en *presque* peut être refusée par un supérieur inflexible, qui rejette le cadrage positif qu’on prétend lui imposer ; il applique le topos de la lettre de la loi, v. SENS STRICT ; INFÉRENCE :

Vous reconnaissez donc qu’il n’était pas à l’heure. Puniton maintenue.

Cette co-orientation de < *P* > et < *presque P* > ne vaut pas toujours pour certains prédicats qui marquent le franchissement d’un seuil. Si le scénario est celui du transport d’un grand malade, l’infirmier peut dire à l’ambulancier : “*dépêche-toi, il est presque mort*”, mais pas, avec la même intention de soins : “*dépêche-toi, il est mort*”. Si le scénario est celui d’un assassinat un peu laborieux, l’assassin à l’œuvre peut dire à son complice, “*dépêche-toi, il est presque mort, et tu n’as toujours rien trouvé pour le découper correctement*”.

La permutation *presque / à peine* inverse l’orientation argumentative des énoncés dans lesquels ils entrent :

Tu es presque guéri, tu peux bien venir à notre soirée!

Je suis à peine guéri, je ne peux pas aller à votre soirée.

L’argument du sens strict s’oppose à l’effacement des seuils produits par *presque* et *à peine*, v. SENS STRICT.

Peu / un peu — Ces deux adverbes donnent aux prédicats qu’ils modalisent des orientations argumentatives opposées :

Pierre a un peu mangé, son état s’améliore.

Pierre a peu mangé, son état ne s’améliore pas.

“*Pierre a un peu mangé*” est orienté comme “*il a mangé*”, alors que “*Pierre a peu mangé*” est orienté comme “*il n’a pas mangé*”. La substitution d’un morphème à un autre ne porte pas sur la quantité de nourriture (*un peu* serait plus que *peu*), mais purement sur l’orientation donnée à une quantité qui est fondamentalement la même.

3. Modalisateurs réalisants et déréalisants

Les modalisateurs *réalisants* et *déréalisants* sont définis comme suit :

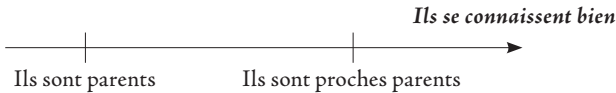
« Un mot lexical *Y* est dit *déréalisant* (MD) par rapport à un prédicat *X* si et seulement si le syntagme *XY* d’une part n’est pas senti comme contradictoire et d’autre part a une orientation argumentative inverse ou une force argumentative inférieure à celle de *X*. » (Ducrot 1995, p.147)

Considérons les énoncés (*ibid.*, p. 148-150) :

C'est un parent, et même un proche parent.

C'est un parent, mais éloigné.

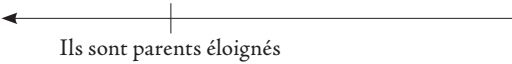
Proche est un modalisateur réalisant : “*c'est un proche parent*” est orienté comme “*c'est un parent*”, pour des conclusions comme “*ils se connaissent bien*”. Sur l'échelle argumentative déterminée par ces deux énoncés, le premier a une force supérieure au second, ce qui est marqué par l'emploi possible de *même* :



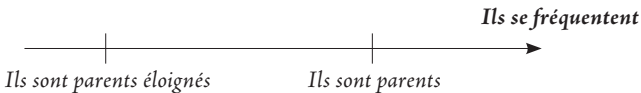
Éloigné est un modalisateur déréalisant : “*c'est un parent éloigné*” est :

— soit orienté vers “*ils ne se fréquentent pas*”, c'est-à-dire selon une orientation opposée à celle de “*c'est un parent*” :

Ils ne se fréquentent pas



— soit orienté vers “*ils se fréquentent*”, comme “*c'est un parent, mais éloigné*”, mais avec une force moindre :





■ **Naturaliste, arg. ► Force des choses, arg.**

■ **Négation**

On distingue la négation de phrase et la négation de mot.

1. **Négation de mot**

La négation de mot forme un mot dérivé par adjonction au mot de base d'un préfixe négatif. Mot de base et mot dérivé sont en opposition (antonymes morphologiques), mais la nature précise de cette opposition est idiosyncrasique. Il n'est pas possible d'attacher au préfixe une règle permettant de déduire le sens du mot dérivé de celui du mot de base :

a- : moral *vs* amoral

dé- : faire *vs* défaire ; hériter / déshériter ;

in- : possible *vs* impossible ; mais : (une personne) impossible *vs* *possible

non- : conventionnel *vs* non-conventionnel

Lorsque le sens du dérivé s'autonomise, on a affaire à une négation descriptive (voir *infra*).

L'argumentation par les mots dérivés exploite les variations de sens intervenant entre le mot de base et son dérivé, donc en particulier les dérivés par préfixation négative, v. **DÉRIVÉS**.

2. Négation de phrase

Dans le cadre de la théorie de l'argumentation dans la langue, Ducrot distingue trois types de fonctionnement de la négation de phrase "*ne pas*" (Ducrot 1972, p. 38 ; Ducrot, s.d.). On part du principe que l'énoncé négatif $E_1 < \textit{ne pas } E^\circ >$ doit se comprendre comme un rejet de E° .

(i) E° est un énoncé attesté, produit antérieurement par un autre participant à la même action linguistique. La négation le rejette radicalement (négation totale) ; Ducrot parle de « négation conflictuelle métalinguistique ». La négation *rejette* (négation totale), *corrige* (négation partielle), *réfute*, *rectifie*, *répare*, *rétorque* à, *rédargue* (en français du xvr^e siècle)... l'énoncé E° . Exemples (d'après Ducrot, s. d.) :

— Rejet d'un énoncé :

Lo : — *La prochaine élection présidentielle aura lieu dans deux ans.*

Li : — *Non, elle aura lieu l'année prochaine.*

— Invalidation d'un présupposé :

Lo : — *Pierre a cessé de fumer.*

Li : — *Pierre n'a jamais fumé.*

— Rectification d'un degré :

Lo : — *Les enfants de Pierre sont grands.*

Li : — *Ils ne sont pas grands, ils sont tout petits / immenses.*

— Correction d'un défaut de structure linguistique quelconque :

Lo : — *Regarde les chevaux.*

Li : — *C'est pas les chevaux, c'est les chevaux.*

— Correction d'une inadéquation contextuelle, ici institutionnelle :

L'élève au professeur : — *Hiiiiin, il est 16 heures* (fin du cours, sur un ton geignard et revendicatif).

Le professeur à l'élève : — *Non, il n'est pas 16 heures* (dit sur le même ton), *il est 16 heures* (dit sur un ton factuel et positif).

Dans le cas de corpus de textes ou d'interactions argumentatives, la règle pratique pour l'analyse d'un énoncé négatif $E_1 < \textit{ne pas } E^\circ >$ est de rechercher s'il y a, dans le contexte antérieur, un énoncé adressé E° tel que E_1 rectifie, réfute, etc. E° , et de définir, pour chaque cas, en quoi consiste la rectification, au vu de la question argumentative qui structure l'échange. E° peut se trouver dans la "mémoire courte" ou "longue" de l'interaction. S'il s'agit d'une formation argumentative complexe, c'est-à-dire d'une question débattue sur plusieurs sites et dans plusieurs genres, il se peut qu'il faille parcourir une distance discursive relativement grande pour récupérer E° .

(ii) Il se peut que E° ne soit pas récupérable dans le contexte. Le locuteur de E_1 peut par exemple devancer une objection qu'on ne lui a jamais faite mais qu'on peut lui faire,

v. PROLEPSE. Dans ce cas, en suivant la version originale et robuste de la polyphonie ducrotienne, on dira que l'énoncé négatif fait entendre deux voix, celle du rectificateur et celle du rectifié, le locuteur prenant, comme précédemment, la position du rectificateur. Ducrot parle dans ce cas de « négation conflictuelle polémique » (*ibid.*).

Les deux usages de la négation, selon que **Eo** est ou n'est pas récupérable en contexte, sont en parfaite continuité : si on ne récupère pas l'énoncé **Eo** dans le contexte immédiat, on est tenté par l'analyse polyphonique, en termes de voix. Il reste alors un doute sur la portée précise de la rectification. On pourrait parler de négation *dialogale* vs *dialogique*.

(iii) **Négation descriptive.** Ducrot envisage également le cas d'une « négation descriptive » qui échapperait à l'analyse polyphonique : « certains emplois d'une phrase syntaxiquement négative n'ont aucun caractère conflictuel ou oppositif. On utilise la négation sans faire attention à son caractère négatif, sans donc y introduire aucune fonction de contestation ou de mise en doute. Ainsi, pour vous signaler qu'il fait aujourd'hui un temps parfaitement beau, je peux aussi bien recourir à une phrase négative ("il n'y a aucun nuage au ciel") qu'à une phrase positive ("le ciel est totalement pur") » (*ibid.*). Cette analyse pourrait correspondre aux énoncés à polarité négative, à partir desquels il est impossible de récupérer un énoncé positif sous-jacent :

Tu ne bougerais pas le petit doigt pour m'aider.

Elle est également vérifiée pour les mots à préfixe négatif sans terme positif en contrepartie (voir *supra*).

3. Dénégation

Le caractère dialogique de la négation est systématiquement exploité en psychanalyse, où l'énoncé négatif est considéré comme un énoncé négocié entre conscient et inconscient :

« La façon dont nos patients présentent les idées qui leur viennent à l'esprit pendant le travail analytique nous donne l'occasion de faire quelques observations intéressantes. "Vous allez penser maintenant que je veux dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai vraiment pas cette intention." Nous comprenons que c'est là le refus, par projection, d'une idée qui vient de surgir. Ou bien : "Vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ce n'est certes pas ma mère." Nous rectifions : c'est donc bien sa mère. Nous prenons la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation et d'extraire le pur contenu de l'idée. C'est comme si le patient avait dit : "C'est certes ma mère qui m'est venue à l'esprit à propos de cette personne, mais je n'ai pas envie d'admettre cette idée." »

« Un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut donc se frayer un passage à la conscience, à condition qu'il puisse être dénié. La dénégation est une façon de prendre connaissance du refoulé, c'est en fait

déjà une levée du refoulement, mais bien sûr, ce n'est pas l'acceptation du refoulé. On voit comment la fonction intellectuelle se sépare ici du processus affectif. »

Freud, « La Dénégation », *Die Verneinung*, 1925.

En ligne : [<http://www.khristophoros.net/verneinung.html>],
consulté le 20 septembre 2013.

La dénégarion est un acte de parole par lequel on « [nie] formellement, [refuse] d'admettre comme vrai (un fait, une déclaration, des propos, etc.). *Dénier un crime. Dénier une dette* » (TLFi, art. *Dénier*). Celui qui dénie un *crime* ne nie pas *qu'il y ait eu crime*, il nie *en être l'auteur*, il dénie l'accusation. Celui qui dénie *une dette* nie qu'il y ait une dette, ou que ce soit lui qui ait contracté cette dette. Une dénégarion est le rejet d'une accusation. Dans le cas évoqué par Freud, il s'agit bien d'une dénégarion, dans la mesure où la vérité refoulée, *c'était ma mère*, a quelque chose d'inavouable, au moins du point de vue de Freud.

4. Stratégies argumentatives utilisant diverses formes de négation

Dans la mesure où l'on fait de la relation "discours *vs* contre-discours" la structure de base de l'argumentation, la négation entre en jeu dans la définition même du champ de l'argumentation.

V. CONTRAIRE ET CONTRADICTOIRE ; CONTRAIRE ; CONSTAT DU CONTRAIRE ; DESTRUCTION ; OBJECTION ; RÉFUTATION ; CONTRE-ARGUMENTATION.

■ Négation de l'antécédent ► Dédution

■ Nom propre, arg.

Le topos du nom propre correspond au topos n° 28 de la *Rhétorique* d'Aristote : « un autre [lieu] se tire du nom ; par exemple, comme le fait Sophocle, *Ayant la dureté du fer, tu portes bien ton nom* » (*Rhét.*, II, 23, 1400b18 ; trad. Dufour, p. 126). La note précise qu'il s'agit d'un jeu entre un nom propre grec *Sidero* et le substantif signifiant "fer, instrument de fer" : "*C'est quelqu'un d'inflexible, il s'appelle Dacier*".

En rhétorique, le topos du nom propre correspond à la figure d'*annomination*. À la différence du sobriquet ou du surnom, qui matérialisent un trait de la personne, le nom propre n'est pas motivé, il ne signifie pas son porteur. Lorsque le nom propre d'une personne est homonyme d'un nom de chose, l'argument du nom propre attribue à la personne les caractéristiques de la chose homonyme. Il fonctionne comme un *indice* dont il est possible de déduire des vérités probables sur la personne :

Ce n'est pas pour rien qu'il s'appelle M. Noir.

Du fait que l'opposant s'appelle *Noir*, on déduit qu'il a l'âme noire, et on le soupçonne de *noirs desseins* ; s'il est pris dans une mauvaise affaire, c'est sur lui que pèsera la charge de la preuve.

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église.
Dr Lenfant, pédiatre.

Le fait de s'appeler *Pierre*, donc d'être comme la pierre, est une raison pour construire quelque chose dont Pierre est le fondement. Du fait que quelqu'un s'appelle *Lenfant*, on déduit qu'il a un rapport essentiel aux enfants, et qu'il est donc normal qu'il devienne pédiatre, instituteur... ou encore qu'il ait un caractère *enfantin* : le nom propre est ici un *aptonyme*, qui renforce l'adéquation de la personne à sa tâche ou confirme l'attribution d'un trait de caractère.

Searle, SARL (Derrida)

Le fait d'avoir un nom prononçable comme le sigle SARL est un indice du caractère commercial des entreprises de la personne.

La remotivation du nom propre, dont le porteur est considéré comme la chose signifiée par le nom commun homonyme ramène la personne au statut de chose, ce qui peut être plus ou moins flatteur. Aggravé par les ressources infinies de la paronymie, tous les noms propres donnent lieu à ce type d'exploitation, particulièrement dans les cours de récréation "*Morand, fainéant*".

V. ÉTYMOLOGIE, HOMONYMIE, PARONYMIE.

■ Nombre ► Consensus, arg.

■ Non-contradiction

Le *principe de non-contradiction* (on dit parfois, avec le même sens, *principe de contradiction*) interdit d'affirmer des choses contradictoires, une chose et son contraire. En d'autres termes :

- la conjonction < **P et non-P** > exprime une contradiction, et, en tant que telle, est nécessairement fausse ;
- la disjonction < **P ou non-P** > est nécessairement vraie.

L'une des deux propositions < **P** > et < **non-P** > est obligatoirement vraie, les deux ne peuvent pas être vraies simultanément. La même chose ne peut pas être et ne pas être. Ce principe est considéré par la logique classique comme une *loi de la pensée* et comme un *axiome* par certaines logiques contemporaines. Un système logique respectant le principe de non-contradiction ne contient pas d'antinomies, il est dit *consistant*.

La mise en œuvre du principe de non-contradiction suppose que les affirmations dont on juge qu'elles sont contradictoires soient susceptibles d'être vraies ou fausses, et non pas "plus ou moins vraies, (donc) plus ou moins fausses".

L'affirmation du paradoxe, par exemple sous la forme d'un *oxymore*, permet de résister à la mise en contradiction : *“Ô blessure sans cicatrice !”*

De nombreuses formes argumentatives font appel à ce principe : un discours argumentatif correct doit être non-contradictoire, un discours qui admet la contradiction est hors rationalité, *V. AD HOMINEM, DIALECTIQUE, CONTRADICTION, COHÉRENCE*.

« Le *Discours sur le plan quinquennal* de Staline présente une ardente apologie du contradictoire en tant que “valeur vitale” et “instrument de combat”. Une des grandes forces de Lénine [...] était son aptitude à ne jamais se sentir prisonnier de ce qu'il avait prêché la veille comme vérité. [...] Le fameux mot de Mussolini “Méfions-nous du piège mortel de la cohérence” pourrait être signé de tous ceux qui entendent poursuivre un œuvre au sein de courants qu'ils ne peuvent prévoir. »

Julien Benda, *La trahison des clercs* [1927], extrait de la Préface à l'édition de 1946, Paris, Grasset, 1975, p. 78-79.

■ Normes

Le mot *norme* a deux acceptions principales.

(i) La norme des statisticiens, la moyenne :

« En France, l'âge moyen du premier rapport sexuel est 16,8 ans. 27 % des jeunes ont une activité sexuelle avant 16 ans. Dans une vie, les Français(es) ont, en moyenne, 16,7 partenaires. Seuls 10 % se contenteront du même toute la vie. En moyenne, nos contemporains effectuent 121 galipettes par an. »

Source : [http://www.uniondesfamilles.org/sexualite_en_chiffres.htm], consulté le 20 septembre 2013.

(ii) La norme comme impératif

Sa description comporte l'injonction d'une obligation, qui s'exprime par une règle dont le contenu relève de l'institution ou domaine particulier concernés :

- du domaine moral et légal : *Tu ne tueras pas* ;
- du domaine de la civilité ordinaire : *Tu répondras quand on t'adressera la parole* ;
- du bon usage langagier : *Tu ne diras pas “vous disez”, tu diras “vous dites”* ;
- du comportement rationnel : *Tu n'utiliseras pas d'énoncés ambigus ; ta langue ne sera pas fourchue* ;
- de la conduite routière : *Tu resteras maître de ton véhicule* ; etc.

Les différentes théories de l'argumentation ont des rapports très différents avec les normes ; seules certaines les expriment sous forme de règles.

— Les théories généralisées de l'argumentation, comme la théorie de l'*argumentation dans la langue* ou la *logique naturelle* n'ont pas de rapport avec des normes de

morale, de vérité ou de rationalité. Lorsque la théorie de l'argumentation dans la langue parle de norme, c'est de *norme linguistique* qu'il s'agit, qui s'exprime en terme d'acceptabilité ou de non-acceptabilité des énoncés et des enchaînements d'énoncé. Les règles sont les formes structurelles du langage.

— La *rhétorique argumentative* définie en latin comme *ars bene dicendi*, correspond à la fois à une rhétorique *art du bien dire* et *art de dire le bien*. Le discours n'a pas de norme autonome, sa norme est externalisée sous la forme d'une *morale du discours*. C'est une norme diffuse, adaptable aux goûts de l'époque, qu'il serait difficile de transposer sous forme d'un ensemble de règles.

— La *nouvelle rhétorique* prend pour norme la qualité de l'auditoire, en particulier l'auditoire universel, v. ORATEUR ET AUDITOIRE. La norme n'est pas fournie par un système de règles mais par une instance idéale, l'auditoire universel.

— Comme forme d'argumentation naturelle, la *logique classique* utilise comme norme les règles du syllogisme, v. PARALOGISMES SYLLOGISTIQUE.

— La *pragma-dialectique* propose un système de règles normatives, v. RÈGLES ; ÉVALUATIONS ET ÉVALUATEURS.

■ Nouveauté ► Progrès, arg.

■ Objection

Du point de vue des *contenus*, l'objection peut être définie comme l'expression d'une opposition argumentative du type de la réfutation, mais plus locale, moins radicale, par le biais d'un contre-argument faible : réfuter, c'est *abattre*, objecter c'est seulement *faire obstacle*. Mais l'objection et la réfutation ont essentiellement des statuts *interactionnels* différents.

— D'une part, objecter c'est présenter un argument n'allant pas dans le sens de la conclusion de l'interlocuteur, par exemple en soulignant une conséquence négative de la proposition de l'interlocuteur : "*mais si on construit la nouvelle école ici, les élèves auront des déplacements trop longs*". Celui qui objecte se situe dans la problématique de l'autre discours, qu'il admet comme hypothèse de travail.

— D'autre part, alors que celui qui réfute prétend *clorre le débat*, celui qui objecte *maintient le dialogue ouvert* ; ce dernier présente son argument comme en quête de réponse, et se présente lui-même comme accessible à un éventuel rejet de sa propre argumentation.

L'éthos et les états émotionnels affichés lors de ces deux opérations ne sont pas les mêmes : à la réfutation sont associées agressivité et fermeture ; à l'objection, esprit de mesure, dialogue et ouverture.

Lorsqu'un locuteur propose un discours et fait allusion à un possible contre-discours, il désigne ce contre-discours non pas comme une réfutation mais comme

une objection : “On pourrait objecter que, bien que, ...” (reprise du contre-discours).

V. RÉFUTATION ; CONCESSION ; PROLEPSE.

■ Objet de discours

La notion d'*objet de discours* est dérivée de celles de *schématisation* et de *faisceau d'objet*, utilisées en logique naturelle, v. SCHÉMATISATION.

Le *faisceau* d'un objet est défini comme ce qui a « affaire avec » l'objet considéré (Grize 1990, p. 78), un

« ensemble d'aspects normalement attaché à l'objet. Ses éléments sont de trois espèces : des propriétés, des relations et des schèmes d'action. Ainsi dans le faisceau de “la rose” on a des propriétés comme ‘être rouge’ [...], des relations comme [...] “être plus belle que”, des schèmes d'action comme “se faner” [...] » (*ibid.*, p. 78-79).

Le faisceau d'objet est défini au niveau notionnel et ne cherche à coïncider ni avec des catégories linguistiques telles que celles de l'analyse en traits *sémantiques* (*ibid.*, p. 79) ni avec des éléments *lexicographiques* utilisés dans les dictionnaires, ni avec des traits *ontologiques* prétendant saisir l'être de l'objet (différenciant les caractéristiques essentielles des accidentelles, v. CATÉGORIE ET CATÉGORISATION), ni avec des éléments associés à l'objet par des principes dont la base serait, en fin de compte, *psychologique*.

La notion de faisceau n'est pas construite par les méthodes relevant de l'un ou l'autre de ces domaines et méthodes. Les éléments qui entrent dans le faisceau d'un objet ne sont pas connus *a priori* ; ils sont établis à partir de l'examen de « de textes effectivement produits » (*ibid.*, p. 80). Ainsi, à partir d'un texte de La Mettrie, on dégage comme appartenant au même faisceau que l'objet “corps” « {corps, mouvement du sang, les fibres du cerveau, les muscles } » (*ibid.*, p. 78).

Cette notion est centrale pour la discussion du statut discursif des objets. Un *objet de discours* (autogéré ou interactif) est un être, une propriété, un fait, un événement... saisi à travers la façon dont le discours le produit et le transforme. L'étude des objets de discours met au premier plan la déformabilité des notions : mode d'introduction, évolution propre, évolution de leurs domaines. Elle recoupe l'étude des paradigmes désignationnels (Mortureux 1993) des paradigmes et des chaînes co-référentielles ou anaphoriques ; des mécanismes d'isotopie, de cohésion et de cohérence thématique. Elle retrouve des observations essentielles de la rhétorique sur les déplacements de signification. L'importance de la notion d'objet de discours tient à la rupture qu'elle inaugure avec la tradition logique qui repose sur la stabilité des objets, et considère comme fallacieuse toutes les variations introduites au fil du discours, v. FALLACIEUX ; AMBIGUÏTÉ.

Le discours peut mobiliser un grand nombre d'objets, et se pose alors la question des limites de son étude. L'argumentation, en tant qu'elle porte sur des discours en confrontation, introduit un critère de pertinence argumentative, permettant de limiter les *objets de discours* à prendre en compte : les objets argumentatifs sont ceux

sur lesquels il y a opposition. De même que les affirmations non contredites valent les affirmations vraies, les objets de discours non divisés ou “pacifiques” valent les objets réels ; l’étude de l’argumentation est contrastive ; elle porte d’abord sur les objets construits par les discours en opposition sur une question donnée.

■ Ontologique, arg ► *A priori, A posteriori, arg.*

■ Opposant ► Rôles de l’argumentation

■ Opposition (figures)

La rhétorique des figures propose un ensemble très riche de notions et d’observations sur le thème de l’opposition discours / contre-discours, fondamental dans la situation argumentative ; les figures suivantes renvoient, à divers titres, à la confrontation dialogale comme à sa représentation dans le discours monologué :

adynaton, antanaclose, antéoccupation, antimétabole, antiparastase, antithèse, apodioxis, astéisme, cohabitation, commutation, contraires, discordance, dilemme, distinguo (distinction), dubitation, énantiose, épitrope, euphémisme, interrogation, inversion, ironie, inversion, opposition, oxymore, métathèse, paradiastole, paradoxe, prolepse, réversion, subjection...

Cette liste, certainement redondante et non exhaustive, est proposée dans l’ordre alphabétique. Chacun de ces termes n’apparaît pas forcément dans toutes les typologies des figures, et si un terme apparaît dans une typologie, il peut être situé en des positions très différentes, en fonction des principes de classement adoptés. En outre, dans chaque typologie « chaque catégorie de figure est définie par son marquage dominant, tout en présentant des traits secondaires non négligeables » (Bonhomme 1998, p. 14), qui seront peut-être mis en avant dans une autre typologie.

Chacun de ces classements a sa logique, et chacune de ces logiques a ses limites. La même observation s’applique au regroupement suivant, qui se propose d’ordonner les figures de la contradiction dialogique, en les rapportant aux moments clés du développement de la situation argumentative. Ce procédé permet également d’évoquer, par attraction, d’autres figures possibles, principalement celles qui ont trait au traitement monologique de la question, et quelques figures qui apparaissent au terme du développement du processus argumentatif.

Ouvrir une situation argumentative — V. ÉMERGENCE DE L’OPPOSITION.

S’approprier la question, pour la traiter monologiquement par des figures dites de communication, interrogation (*interrogatio*) subjection (*subjectio*), dubitation (*dubitatio*), v. QUESTION.

Invalider le discours opposé — Dans les figures d'*invalidation du discours*, l'argument présenté ou la position construite par l'interlocuteur ne sont pas entendus dans leur orientation originelle, ni, *a fortiori*, repris dans le discours du locuteur. Le discours contraire ou contrariant est rejeté en bloc, par des évaluations visant à :

- le détruire, sur la base d'un défaut langagier, v. **DESTRUCTION** ;
- le ridiculiser :
 - par le coup du mépris (*apodioxis*), v. **MÉPRIS** ;
 - par exagération absurdisante (*adynaton*), v. **EXAGÉRATION** ;
 - par l'ironie. v. **IRONIE**

Désorienter le discours opposé — Une série de figures de déstabilisation visent moins à réorienter, qu'à *désorienter* le discours contraire. On utilise les mots de l'opposant pour leur faire dire le contraire de ce qu'ils disent : "*ton discours, tes mots te réfutent*" : *antanaclase, antimétabole* ; v. **ORIENTATION ARGUMENTATIVE**.

Concéder, réfuter — Il est extrêmement difficile pour un argument de pénétrer le discours de l'autre. Il ne suffit pas qu'un argument soit dit, qu'un point de vue soit exprimé, il faut encore qu'il soit entendu et repris, même pour être réfuté ou déformé ; ces actes, pour négatifs qu'ils semblent être, marquent en fait l'émergence de la *collaboration* argumentative. Les formes suivantes intègrent des éléments du discours de l'autre :

- intégration partielle, v. **DISTINGUO** ; **DISSOCIATION** ;
- intégration à des fins de réfutation, après reprise et reformatage : *antéoccupation* (*prolepse, hypobole*) *métathèse*, v. **Réfutation, Épitrope** ;
- réfutation faible correspondant en pratique à une confirmation : v. **RÉFUTATION, PARADOXE, PROLEPSE**.

Le discours de l'opposant, *informe* alors effectivement le discours du locuteur. Cette pénétration est maîtrisée par des mécanismes d'assimilation, qui peuvent aller de la citation directe à l'évocation polyphonique. Au minimum, il y a découpage et montage du discours cité. Dans tous les cas, le locuteur ôte les mots de la bouche de l'opposant, phagocyte son discours. C'est une façon de vider la parole de l'autre de la force éthotique qu'elle tient de son énonciateur. Cette configuration correspond au traitement anticipé du contre-discours : "*Je sais ce que tu vas me dire, tout ça a déjà été dit, tes arguments sont connus*". Cette manœuvre a pour premier effet de redéfinir ce qui, en dialogue, se présente comme une possible *réfutation*, à une simple *objection*, v. **OBJECTION**.

Cet ensemble de figures peut être mis en relation systématique avec diverses facettes du développement des situations argumentatives. Elles correspondent à des moments stratégiques de l'argumentation dialoguée. Elles sont de claires manifestations d'une argumentation qui opère par confrontation directe des points de vue en compétition, avant même l'apparition des arguments.

Du point de vue des théories critiques, promouvant l'enrégimentement des argumentations attestées sous des critères éthiques ou rationnels, on considèrera

probablement que toutes ces manœuvres sont fallacieuses, ce qui ne fait que renforcer la nécessité première de les situer et de les décrire : avant de juger, il faut comprendre.

■ Orateur — Auditoire

1. Les partenaires de l'adresse rhétorique

Orateur et *auditoire* sont les termes consacrés pour désigner le producteur et le récepteur du discours rhétorique. La notion d'auditoire est corrélative de celle d'orateur. Elle correspond au *format de réception* du discours rhétorique argumentatif classique.

V. RHÉTORIQUE ARGUMENTATIVE.

L'adresse rhétorique se situe dans un **espace public institutionnel** (assemblée délibérative, tribunal), parfois *rituel* (épidictique).

L'**orateur** parle sur un sujet relevant des *attributions* de cette institution, et dans le rôle qu'elle lui donne.

L'**auditoire** correspond à l'ensemble des participants ratifiés adressés. Dans les domaines politique et judiciaire, il est défini comme l'ensemble des personnes ayant un pouvoir de décision sur le problème abordé par l'orateur, **V. RÔLES**. L'auditoire et le *public* éventuel sont des participants officiels, l'auditoire seul est adressé ; le public peut avoir des opinions, mais il ne prend pas de décision. L'auditoire est *composite*, chacun des discours qui lui sont adressés a ses partisans.

Le **discours** vient à un moment précis d'un scénario discursif ; il correspond à un *tour de parole* dans une interaction *institutionnalisée* où la structure de l'échange peut être codifiée dans le plus grand détail. L'alternance des tours de parole est réglée (**V. RÈGLES**) et la structure de l'échange est localement asymétrique ; le volume de parole accordé à l'orateur est prédominant, mais il peut être rééquilibré globalement par d'autres locuteurs, défendant des points de vue antagonistes.

L'**orateur** et l'**auditoire** sont fonctionnellement définis par leurs *caractères*,

V. ÉTHOS, PATHOS.

L'adresse rhétorique argumentative relève ainsi de ce que Goffman, dans son analyse des situations de parole, appelle le « monologue d'estrade », et qui constitue une sorte d'hyper-genre, réunissant « discours politiques, sketches comiques, conférences, récitations, lectures poétiques... le lavoir n'est plus le seul lieu où l'on parle » (1987, p. 147).

2. Persuader l'auditoire

La rhétorique argumentative ne parle pas d'interlocuteur mais d'auditoire : l'auditoire entend, on suppose qu'il écoute, mais il ne parle ni ne rétorque. Dans la théorie rhétorique, ce mutisme est constitutif de la notion de public décisionnel. Au moins en situation de face à face, le public réel dispose de quelques moyens de rétroaction lui permettant d'influencer l'orateur, de l'encourager ou de le déstabiliser, comme

l'a montré Goffman (1987, p. 133-186), au point que les politiques jugent plus prudent de déterminer eux-mêmes la composition de leurs plateaux de télévision.

L'orateur constitue fondamentalement son auditoire par la demande qu'il lui prête : "*ôte-moi d'un doute*". Il s'estime capable de combler ce doute par l'apport de la vérité, de la représentation, de la thèse qui sont les siennes. Il se produit comme homme de bien (*vir bonus*) qui connaît le vrai, sincère, et apte à conduire les âmes, v. *ÉTHOS*. L'auditoire rhétorique est, en conséquence, à la fois humilié et magnifié. Il est humilié, car il est défini par son ignorance et ses insuffisances ; sa représentation des choses et son opinion sont considérées soit comme erronées, soit comme inexistantes, soit encore comme faiblement ancrées et instables. Typiquement, l'orateur s'adresse aux indécis, et laisse de côté les opposants déterminés, ceux qui ne doutent pas, et sont déjà ralliés à une thèse qui n'est pas la sienne. Mais, dans le cadre de la nouvelle rhétorique au moins, l'auditoire est également magnifié en instance critique, sur le long chemin qui mène à l'universel. Il est donc mis en position haute ou basse, mais jamais en position égalitaire de partenaire ; pour cela, il faut considérer non plus un, mais deux, discours, c'est-à-dire deux positions en confrontation. Ce n'est pas la voie de l'orateur, qui veut moins *partager* que *faire partager* son opinion.

3. Auditoire particulier et universel

Perelman et Olbrechts-Tyteca élargissent la notion d'auditoire pour lui faire englober la communication écrite : « Tout discours s'adresse à un auditoire et on oublie trop souvent qu'il en est de même pour l'écrit » ([1958], p. 8). C'est cet auditoire élargi qui intéresse principalement la nouvelle rhétorique, ce qui explique en particulier qu'elle ne s'arrête pas réellement à l'échange oral en face à face, un des objets essentiels de la rhétorique classique, v. *RHÉTORIQUE ARGUMENTATIVE*. Sur cette base, sont définis deux types d'auditoires, l'*auditoire universel* « constitué par l'humanité tout entière, ou du moins par tous les hommes adultes et normaux » (*ibid.*, p. 39) et les auditoires particuliers. Cette opposition correspond à la distinction effectuée entre *persuader* et *convaincre*, et elle a valeur normative. Pour la nouvelle rhétorique, la norme de l'argumentation est constituée par la hiérarchie des auditoires qui l'acceptent. Cette position distingue fortement la nouvelle rhétorique des théories standard des fallacies, pour lesquelles la norme est donnée par les lois logiques, ou par un système de règles définissant la rationalité. v. *PERSUADER ET CONVAINCRE* ; *NORMES* ; *RÈGLES* ; *ÉVALUATIONS ET ÉVALUATEURS* ; *TOPOS*.

■ Organisation raisonnée ► Argument - Conclusion

■ Orientation (I) : Une théorie du sens argumentatif

1. Une théorie du sens

La théorie des orientations argumentatives a été développée à partir de l'idée d'« échelle argumentative » (Ducrot 1972) jusqu'à la théorie dite de « l'argumentation dans la langue » (Anscombe et Ducrot 1983 ; Ducrot 1988 ; Anscombe 1995a, 1995b).

L'*orientation argumentative* (ou la *valeur argumentative*) d'un énoncé **E1** peut être définie comme la sélection opérée par cet énoncé sur les énoncés **E2** susceptibles de lui succéder dans un discours grammaticalement bien formé, soit « l'ensemble des possibilités ou des impossibilités de continuation discursive déterminées par son emploi » (Ducrot 1988, p. 51). La théorie de l'argumentation dans la langue est construite sur cette observation linguistique fondamentale : indépendamment de son contenu informationnel, un énoncé n'admet pas que n'importe quel énoncé lui succède. Cette idée peut s'exprimer dans le langage purement syntaxique des restrictions de sélections, dont la théorie est faite au niveau de la phrase. Dans son emploi non métaphorique, l'énoncé "*Titsu aboie*" suppose que Titsu est un chien ; *aboyer* est porteur d'une restriction de sélection déterminant la classe des êtres qu'il admet pour sujet. De même, mais au niveau du discours, **E1** est porteur d'une restriction de sélection sur la classe des énoncés **E2** qui peuvent lui succéder.

La théorie de l'argumentation dans la langue est une théorie sémantique. Elle rejette les conceptions de la signification comme adéquation au réel, qu'elles soient d'inspiration logique (théories des conditions de vérité) ou analogique (théories des prototypes), au profit d'une conception quasi spatiale du sens comme *direction* : ce que l'énoncé **E1** (ainsi que le locuteur en tant que tel) *veut dire*, c'est la conclusion **E2** vers laquelle cet énoncé est orienté.

La notion d'orientation argumentative permet de définir la notion d'*alliance argumentative* en dialogue : dans le cadre d'une même question, deux acteurs sont alliés si leurs interventions sont coorientées.

De la même façon, « la valeur argumentative d'un mot est par définition l'orientation que ce mot donne au discours » (*ibid.*). L'orientation argumentative d'un terme donne le sens de ce terme. Ainsi, la signification linguistique du mot *intelligent* ne doit pas être recherchée dans sa valeur descriptive d'une capacité que mesurerait le quotient intellectuel de la personne concernée, mais dans l'*orientation* que son usage dans un énoncé impose au discours subséquent, par exemple "*Pierre est intelligent, il pourra résoudre ce problème*" qui s'oppose à l'enchaînement senti comme incohérent "**Pierre est intelligent, il ne pourra pas résoudre ce problème*".

La relation argument **E1** - conclusion **E2** est réinterprétée dans une perspective énonciative où c'est la conclusion qui donne le sens de l'argument (dans un discours

idéal monologique). Comprendre ce que signifie l'énoncé "*il fait beau*", ce n'est pas le référer à un état du monde, mais aux intentions affichées par le locuteur, c'est-à-dire "*allons à la plage*". Le sens de **E1**, c'est **E2**. Le sens est ici défini comme la *cause finale* de l'énoncé; l'AdL réactualise ainsi une terminologie ancienne, où l'on désignait la conclusion d'un syllogisme comme son *intention*. Cela rend compte du fait qu'un connecteur de reformulation comme *c'est-à-dire* puisse introduire une conclusion :

L1 : — Ce restaurant est cher.

L2 : — C'est-à-dire que tu ne veux pas qu'on y aille?

Il s'ensuit que, si le même segment **S** est suivi dans une première occurrence du segment **Sa** et dans une seconde occurrence du segment **Sb**, contradictoire, incompatible avec **Sa**, alors **S** n'a pas la même signification dans ces deux occurrences. Puisqu'on peut dire "*il fait chaud (S), restons à la maison (Sa)*" aussi bien que "*il fait chaud (S), allons nous promener (Sb)*", c'est qu'« *il ne s'agit pas de la même chaleur dans les deux cas* » (Ducrot 1988, p. 55). C'est une nouvelle définition de l'homonymie. Par des considérations analogues, Anscombe conclut qu'il y a deux verbes *acheter*, correspondant aux sens de "*plus c'est cher, plus j'achète*" et "*moins c'est cher, plus j'achète*" (Anscombe 1995, p. 45).

Inversement, on peut penser que doit s'établir une forme d'équivalence entre énoncés orientés vers la même conclusion : si le même segment **S** est précédé, dans une première occurrence du segment **Sa**, et dans une seconde occurrence du segment **Sb**, différent de **Sa**, alors **Sa** et **Sb** ont la même signification : "*il fait chaud (Sa), restons à la maison (S)*" vs "*j'ai du travail (Sb), restons à la maison (S)*". C'est une nouvelle définition de la synonymie, relativement à une même conclusion.

Enfin, « si le segment **S1** n'a de sens qu'à partir du segment **S2**, alors la séquence **S1** + **S2** constitue un seul énoncé » (Ducrot 1988, p. 51). On pourrait sans doute dire *un seul signe*, **S1** devenant une sorte de signifiant de **S2**. Cette conclusion ramène l'ordre propre du discours à celui de l'énoncé, voire du signe.

Cette théorie a développé ses analyses dans trois directions principales : les *expressions argumentatives*; les *connecteurs argumentatifs*; les *topoi*. **V. MORPHEME ARGUMENTATIF; BALISE ARGUMENTATIVE; MARQUEUR DE FONCTION ARGUMENTATIVE.**

2. Orientation et loi de passage : argumentation à la Ducrot et à la Toulmin

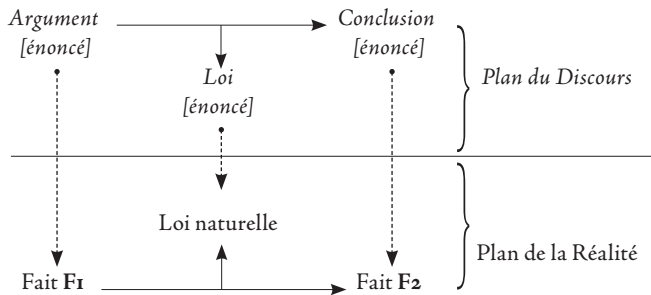
La théorie de l'argumentation dans la langue fonde l'argumentation sur les capacités des énoncés arguments à sélectionner, sur des bases strictement linguistiques, leurs suites, qui sont les conclusions qu'ils déterminent. En cela, elle s'oppose aux théories et aux pratiques anciennes ou néoclassiques de l'argumentation, comme une théorie *sémantique* de la langue s'oppose à des théories et des techniques de la *planification discursive*, opérant en fonction de données référentielles et de principes non exclusivement langagiers. Pour les théories classiques, le discours argumentatif

est susceptible d'être évalué et d'être déclaré valide ou fallacieux. Pour la théorie sémantique, l'idée d'une évaluation critique des argumentations n'a de sens que sur le plan grammatical, où l'on se borne à constater que telle suite est ou n'est pas grammaticalement admissible. Dans cette théorie, la force de la contrainte argumentative est entièrement une question de langage. Elle n'est pas différente de celle de la cohérence du discours. Rejeter un argument, c'est briser le fil du discours idéal. Cette position redéfinit la notion d'argumentation ; Anscombe parle ainsi d'argumentation « en notre sens » (1995b, p. 16).

Le point essentiel sur lequel s'opposent le point de vue « sémantique », qui est celui de Ducrot, et ce qu'il appelle la vision « traditionnelle ou naïve » de l'argumentation (Ducrot 1988, p. 72-76) est celui des *orientations argumentatives*. Cette vision dite traditionnelle correspond bien à celle que représente le modèle de Toulmin :

- elle distingue deux énoncés, deux segments linguistiques, l'argument et la conclusion ;
- chacun de ces énoncés, pourvu d'une signification autonome, désigne des faits distincts, ils sont donc évaluables indépendamment, l'énoncé argument renvoie à un fait **F1** et l'énoncé conclusion renvoie à un fait différent, **F2**. Le point essentiel est que **F1** et **F2** sont des faits bien définis, constatables indépendamment l'un de l'autre.
- il existe une relation d'implication, une loi physique, extra-linguistique, unissant ces deux faits (Ducrot 1988, p. 75).

Cette conception peut se schématiser comme suit. Les flèches en pointillé allant du plan du discours au plan de la réalité matérialisent le processus de signification.



Cette conception est dite « naïve » dans la mesure où elle postule que le langage est un médium transparent et inerte, pur reflet de la réalité, ce qui n'est pas le cas du langage naturel (Récanati 1979) ; ces conditions ne sont réalisées que pour des langages contrôlés comme les langages des sciences, en relation avec une réalité qu'ils construisent autant qu'ils la désignent.

À l'opposé de cette vision, la théorie de l'argumentation dans la langue met l'accent sur les contraintes inter-énoncés d'origine proprement langagière. Ces contraintes sont particulièrement visibles sur des enchaînements immédiatement

analytiques, comme “*cette proposition est absurde, donc il faut la rejeter*”. De par le sens même des mots, dire qu’une proposition est *absurde*, c’est dire “*il faut la rejeter*” ; cette conclusion apparente est une pseudo-conclusion, car elle ne fait qu’exprimer le *definiens* du mot *absurde*, « qui ne devrait pas exister », comme en témoigne le dictionnaire :

A.– [En parlant d’une manifestation de l’activité humaine : parole, jugement, croyance, comportement, action] Qui est manifestement et immédiatement senti comme contraire à la raison au sens commun ; parfois quasi-synonyme de *impossible* au sens de « qui ne peut ou ne devrait pas exister ». (TLFi, art. *Absurde*)

Le langage n’est pas inerte. L’invocation d’un réel absurde pour soutenir la conclusion “*il faut la rejeter*” est, en effet, une naïveté, qui ignore l’existence de la dynamique propre au langage. Pour la théorie de l’argumentation dans la langue, le langage commet systématiquement la fallacie de pétition de principe.

■ Orientation (II) : inversion d’orientation argumentative

1. Inversion d’orientation

L’orientation argumentative d’un énoncé (v. ORIENTATION (I)) peut être inversée par la substitution d’un morphème à un autre, par exemple, en substituant *peu* à *un peu*, v. MORPHÈME ARGUMENTATIF. L’adverbe *justement*, dans un de ses emplois, peut également opérer une inversion d’orientation argumentative :

- L1 : — *Pierre ne veut pas sortir, il est déprimé.*
L2 : — *Eh bien justement, ça lui changera les idées.*

“*Il est déprimé*” justifie la décision de ne pas sortir ; *justement* admet la vérité de cet argument, mais l’oriente vers la conclusion opposée : Pierre devrait plutôt sortir (Ducrot 1982).

Le discours de l’inversion s’appuie sur la lettre de ce que dit l’adversaire et lui rétorque : “*Ton discours ne dit pas ce que tu veux lui faire dire ; il dit même le contraire ; tu es ton propre réfuteur*”. L’inversion s’approprie le dire de l’interlocuteur et le réoriente vers une conclusion opposée à la conclusion primitive. Elle oppose à l’interlocuteur son propre dire, et porte ainsi atteinte à sa face conversationnelle. Ce procédé est plus proche des stratégies de *destruction* du discours que des stratégies de *réfutation* orientées vers le contenu, v. DESTRUCTION, OBJECTION, RÉFUTATION. La rhétorique classique a repéré de nombreux phénomènes de retournement du même ordre, comme l’ironie :

Tout est possible avec la SNCF, ça c’est le meilleur slogan que vous ayez trouvé — Dit par une voyageuse à un contrôleur alors que le train est arrêté en pleine campagne depuis deux heures.

Le slogan est orienté vers “*la SNCF est capable du l’incroyablement positif*” ; les circonstances montrent que “*la SNCF est capable du l’incroyablement négatif*”, v. IRONIE.

Certaines de ces stratégies sont désignées par des termes maintenant peu parlants :

- Retournement opéré sur un terme : *antanaclase*.
- Retournement opéré sur une expression : *antimétabole*.
- Retournement de la qualification d'un acte : *antiparastase*.
- Retournement par substitution d'un terme ou d'une description d'une réalité : *paradiastole*.

2. Techniques d'inversion

Antanaclase — L'antanaclase est un phénomène de répétition d'un terme (ou d'une expression) polysémique ou homonymique. Dans sa seconde occurrence, le terme a un sens et une orientation différents de celui qu'il avait dans la première. En d'autres termes, le signifiant **So** peut avoir les significations **Sa** et **Sb** ; So a le sens **Sa** avec l'orientation **Oa** dans sa première occurrence et le sens **Sb** avec l'orientation **Ob** dans la seconde.

La reprise du signifiant **So** doit avoir lieu dans une même unité discursive, énoncé, passage ou échange. Elle peut être effectuée soit par un même locuteur dans un même discours, soit par un second locuteur dans une intervention réactive.

— Dans une même intervention, l'antanaclase introduit de la confusion, puisqu'on emploie le même mot pour désigner des choses différentes. Dans un syllogisme, l'antanaclase introduit en fait deux termes sous le couvert d'un même signifiant **So**, et produit ainsi un syllogisme non pas à trois mais à quatre termes, c'est-à-dire un paralogisme. **v. PARALOGISME.**

— Dans l'interaction, les deux sens du terme sont actualisés dans deux tours de parole consécutifs, le second invalidant le premier. L'antanaclase est une forme de rétorsion ironique échoïque et agressive :

- L1 : — *Monsieur, un peu de tolérance!* (tolérance vertu)
- L2 : — *La tolérance, il y a des maisons pour ça!* (tolérance vice)
- L1 : — *Nous n'avons pas pu vous réserver un hôtel, en ce moment c'est la foire à Lyon.*
- L2 : — *J'ai l'impression que c'est souvent la foire à Lyon.*

Dans le second exemple, le second terme de l'antanaclase réoriente ce qui était dit comme une excuse vers le reproche : "*vous êtes incapables de vous organiser*". La reprise mot pour mot ridiculise le discours de **L1**. Le recours aux dérivés autorise des manœuvres de ce type, **v. DÉRIVÉS**. Celui qui trouve son travail *aliénant* est un *aliéné*, ou, dans la version de Thierry Maulnier :

« Le policier idéologique du collectivisme peut dire à peu près de même à l'opposant : "Pour qui vient protester contre l'aliénation, dans notre société, nous avons des asiles d'aliénés." »

Thierry Maulnier, *Le Sens des mots*,
Paris, Flammarion, 1976, p. 9-10.

La réorientation opérée par antanaclase diffère de celle qu'opère *justement*. Cet adverbe prend un énoncé orienté vers une conclusion donnée, concède l'énoncé (accepte l'information), et lui fait servir la conclusion opposée; dans le cas précédent : *"Justement, si c'est la foire, c'était annoncé depuis longtemps et vous auriez dû prendre vos précautions"*. L'antanaclase ne prend pas au sérieux l'information, elle désoriente le discours, v. ORIENTATION.

Antimétabole — Comme l'antanaclase, l'antimétabole est une technique de désorientation du discours de l'adversaire. Ce discours est repris et restructuré syntaxiquement de façon à lui faire perdre son orientation ou à lui donner une orientation opposée à son orientation primitive. Par ce coup le locuteur prend appui sur un syntagme prélevé dans le discours de son opposant, le restructure syntaxiquement pour lui donner une orientation différente ou opposée. Dupriez cite les mécanismes de permutation déterminant/déterminé, un discours sur « *la vie des mots* » pourra être détruit, ironiquement, par l'affirmation d'une préférence pour « *les mots de la vie* » (Dupriez 1984, p. 53-54).

*Nous ne vivons pas une époque de changement, nous vivons un changement d'époque.
Ces effets d'annonce se réduiront vite à des annonces sans effet.*

v. RÉFUTATION; PROLEPSE; DESTRUCTION.

Antiparastase — Le mot renvoie à la théorie des stases. Un locuteur porte une accusation; l'accusé reconnaît le fait qui lui est reproché, mais n'accepte pas l'évaluation que l'accusateur porte sur son acte :

L : — *Vous l'avez tué!*
L : — *C'était pour abréger ses souffrances.*

Le premier énoncé est accusatoire "*vous méritez une lourde condamnation!*"; le second introduit un argument qui inverse cette orientation "*ce que j'ai fait est un acte de courage*", v. STASE; MOBILES ET MOTIFS.

Cette forme de contre-argumentation donne d'un même fait deux orientations opposées. Dans l'antanaclase, il y a une feinte d'acceptation et un retournement implicite. Dans l'antiparastase, le renversement d'orientation est explicite.

Paradiastole — Le terme *paradiastole* est un calque d'un mot grec composé sur une base exprimant les idées d'expansion et de distinction. Dans le monologue, la paradiastole « [établit] un système de nuancements ou de distinctions précisantes, en général développées sur des parallélismes de phrase » (Molinié 1992, art. *Paradiastole*). On retrouve la même idée dans le terme latin *distinguo*, qui désigne une figure du même type. Les exemples de paradiastole sont donnés sous la forme d'énoncés, opérant des raffinements de définition d'un même concept ou de distinction de concepts proches entre deux mots souvent rapprochés et qui, du point de vue du locuteur, doivent être distingués : "*la tristesse ce n'est pas la dépression*".

En dialogue, la paradiastole est une figure de contradiction, portant sur le langage utilisé par le locuteur. La distinction est opérée entre deux mots considérés comme des synonymes. *Chagrin* et *tristesse* sont des synonymes très proches (DES, art. *Chagrin*, art. *Tristesse*), mais on peut néanmoins les opposer sur des bases plus ou moins fondées :

La tristesse, ce n'est pas le chagrin ; un esprit chagrin, ce n'est pas un esprit triste, et on a du chagrin pour une cause précise, alors qu'on peut être triste sans savoir pourquoi.

Elle peut servir une stratégie de changement d'orientation argumentative :

L1 : — *Je suis déprimé, je dois voir un psy.*

L2 : — *Non, tu n'es pas déprimé, tu es triste, et la tristesse ça ne relève pas de la médecine.*

La langue a lexicalisé sous forme de deux termes, *serviable* et *servile*, les désignations antiorientées appliquées à une même forme de comportement, v. MORPHÈME ARGUMENTATIF ; le discours produit sans cesse des paires antiorientées qui ont exactement le même fonctionnement argumentatif :

Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix ; [...]

La trop grande parleuse est d'agréable humeur,

La muette garde une honnête pudeur.

Molière, *Le Misanthrope*, II, 4 ; cité dans Douay 1993, p. 233.

L'opposition est entre l'être de la personne (une trop grande parleuse, une bavarde), et ce qu'en dit son amant ("elle est d'agréable humeur"). On voit sur cet exemple que cette situation se généralise au discours, où la paradiastole n'opère plus strictement entre deux termes, mais entre deux discours ; il y a traduction d'un point de vue dans un autre.

L1 : — *Il est courageux.*

L2 : — *Je ne dirais pas cela. Il sait affronter le danger, d'accord, mais il me semble que pour être vraiment courageux il faut aussi avoir un système de valeurs...*

L'adéquation d'un terme à son objet est contestée dans un discours plus ou moins ample. Sous sa forme la plus radicale, on a une opposition terme à terme :

L1 : — *Il est courageux.*

L2 : — *Je n'appelle pas ça du courage mais de l'inconscience.*



■ Paradiastole ► Orientation (II) : Inversion d'orientation argumentative

■ Paradoxes de l'argumentation et de la réfutation

1. Argumenter pour P affaiblit P

Argumenter pour P affaiblit P, en vertu d'abord des attendus du *discours contre l'argumentation*, qui recoupe le discours contre le débat, v. DÉBAT : "Les gens n'acceptent pas de rester dans le doute, de ne pas s'engager, de ne pas savoir, de ne pas avoir d'opinion ; on argumente pour ou contre tout et n'importe quoi. Le goût d'argumenter est légitimement tenu en suspicion : les théologiens médiévaux faisaient de la dispute un péché (*contumelia*, v. FALLACIES, PÉCHÉS DE LANGUE) ; la querulence est une maladie, la manie d'avoir toujours raison est le masque transparent de la volonté de puissance ; attachons-nous plutôt à décrire et à raconter proprement."

Ensuite, parce que la connaissance *indirecte*, par inférence, caractéristique de l'argumentation, est souvent considérée comme inférieure à la connaissance *directe*, exprimée dans une affirmation simple, particulièrement à la connaissance par révélation, V. ÉVIDENCE. Newman a formulé cette idée de façon particulièrement énergique, d'abord en épigraphe de sa *Grammaire de l'assentiment* [1870], par la bouche de saint Ambroise : « ce n'est pas dans la dialectique qu'il a plu au Seigneur de sauver son peuple », et plus loin :

« Beaucoup sont capables de vivre et de mourir pour un dogme ; personne ne voudra être martyr pour une conclusion [...] Pour la plupart des gens, l'argumentation rend le point en question encore plus douteux et considérablement moins impressionnant. » (p. 153, 154)

C'est pourquoi Thomas d'Aquin discutant la question « Faut-il disputer de la foi avec les infidèles ? » relève l'objection « On mène une dispute par des arguments. Mais un argument c'est "une raison qui fait croire des choses douteuses". Comme les vérités de foi sont très certaines, elles n'ont pas à être mises en doute. Il n'y a donc pas à en disputer publiquement. » (*Somme*, Part. 2, Quest. 10, Art. 7, *Faut-il disputer de la foi avec les infidèles ?*)

S'il y a argumentation, c'est qu'il y a *question, débat*, donc *contre-discours* attesté ou envisageable, *doute* jeté sur l'une et l'autre des positions en présence : le fait qu'on argumente dans une telle situation explique l'existence d'un paradoxe de l'argumentation : contester une position, c'est à la fois accepter que la sienne soit mise en doute et légitimer un peu la position que l'on attaque. Cela explique que le premier moment dans le processus de légitimation d'une position nouvelle soit de *produire un débat* à son sujet, et, pour cela, de *trouver des contradicteurs*.

2. Mettre en débat une question légitime les réponses qu'on lui apporte

Faut-il organiser un débat scientifique et public sur la question des chambres à gaz ? C'est ce que souhaite le révisionniste Roger Garaudy : l'organisation d'un débat légitimerait les diverses positions prises dans ce débat.

« Roger Garaudy "doute" toujours de l'existence des chambres à gaz. Plus loin dans le livre, Roger Garaudy évoque Shoah, le film de Claude Lanzmann, qu'il traite de "navet". "Vous parlez de 'Shoah business', vous dites que ce film n'apporte que des témoignages sans démonstration. C'est une façon de dire que les chambres à gaz n'existent pas", suggère le président. "Certainement pas, proteste Roger Garaudy. Tant qu'un débat scientifique et public n'aura pas été organisé sur la question, le doute sera permis". »

Le Monde, 11-12 janvier 1998, p. 7.

Ici, Garaudy revendique la position de tiers. Il peut même dire que le président commet un sophisme d'argumentation sur l'ignorance (dire qu'on n'a pas prouvé **P**, n'est pas dire que **non-P**). La réfutation ne saurait s'en tenir au discursif local, mais doit prendre en compte les savoirs contextuels : ici l'affirmation est fausse, parce que le travail historique et scientifique est fait, on est exactement dans la situation de l'in-disputabilité aristotélicienne.

3. Réfuter P renforce P ; mais ne pas le faire, encore plus

Il vaut mieux être critiqué qu'ignoré ; être à la source d'une polémique est souvent considéré comme une position idéale. Si chercher des contradicteurs est une stratégie argumentative donnant un début de légitimité à un point de vue, réciproquement, on valide un discours en lui apportant la contradiction : l'acte de s'opposer en dressant un *discours contre* engendre une question là où il n'y en avait pas, et cette question, par rétroaction, légitime les discours qui y répondent. Le proposant est faible en ce qu'il supporte la charge de la preuve, mais il est fort car il crée une question. P. Vidal-Naquet a décrit ce piège argumentatif dans le cas du discours négationniste :

« J'ai longtemps hésité avant [...] d'écrire ces pages sur le prétendu révisionnisme, à propos d'un ouvrage dont les éditeurs nous disent sans rire : "les arguments de Faurisson sont sérieux. Il faut y répondre". Les raisons de ne pas parler étaient multiples, mais de valeur inégale. [...] Enfin, répondre, n'était-ce pas accréditer l'idée qu'il y avait effectivement débat, et donner de la publicité à un homme qui en est passionnément avide ? [...] C'est la dernière objection qui est en réalité la plus grave. [...] Il est vrai aussi que tenter de débattre serait admettre l'inadmissible argument des deux « écoles historiques », la « révisionniste » et « l'exterminationniste. » Il y aurait, comme ose l'écrire un tract d'octobre 1980 [...] les « partisans de l'existence des "chambres à gaz" homicides » et les autres, comme il y a des partisans de la chronologie haute ou de la chronologie basse pour les tyrans de Corinthe. [...]

Du jour où R. Faurisson, universitaire dûment habilité, enseignant dans une grande université, a pu s'exprimer dans *Le Monde*, quitte à s'y voir immédiatement réfuté, la question cessait d'être marginale pour devenir centrale, et ceux qui n'avaient pas une connaissance directe des événements en question, les jeunes notamment, étaient en droit de demander si on voulait leur cacher quelque chose. D'où la décision prise par *Les Temps modernes* et par *Esprit* de répondre.

Répondre comment, puisque la discussion est impossible ? En procédant comme on fait avec un sophiste, c'est-à-dire avec un homme qui ressemble à celui qui dit le vrai, et dont il faut démonter pièce à pièce les arguments pour démasquer le faux-semblant. »

Pierre Vidal-Naquet, « Un Eichmann de papier »,
Les assassins de la mémoire, Paris, La Découverte, 1987, p. 11-13.

4. Réfuter faiblement une position renforce cette position

La loi de faiblesse dit qu'un argument faible pour une conclusion est un argument pour la conclusion opposée, v. **LOIS DE DISCOURS**. Symétriquement, une réfutation faible d'une thèse renforce cette même thèse.

« Gérard Chauvy comparait pour diffamation à l'égard de Raymond et Lucie Aubrac.

Il avait cité un mémoire de Klaus Barbie les décrivant comme des résistants "retournés".

Gérard Chauvy, qui dit avoir eu connaissance du mémoire de Klaus Barbie en 1991, a été le premier à assurer à ces soixante pages qui circulaient sous le manteau, une diffusion publique, en les reproduisant in extenso dans les annexes de son ouvrage. En partage-t-il pour autant les thèses, comme le soutient la partie civile ? *Les réserves que ce mémoire paraît lui inspirer ne sont-elles qu'une manœuvre de plus pour l'accréditer ?* En tout cas ce document est au centre du débat. »

Le Monde, 7 février 1998, p. 10 (souligné par nous).

5. Réfuter fortement une position renforce cette position

En 2001, Elisabeth Tessier, femme très sympathique et astrologue de renom, a défendu en "Sorbonne" une thèse de doctorat en sociologie intitulée *Situation épistémologique de l'astrologie à travers l'ambivalence fascination-rejet dans les sociétés postmodernes*. Cette thèse a été reçue avec beaucoup d'indignation par un vaste public d'universitaires ; quatre prix Nobel, des professeurs au Collège de France sont intervenus pour lui refuser toute validité scientifique, et l'accuser de prendre le parti de l'irrationnel et des pseudo-sciences. D'un côté, le camp des *autorités*, des *grands professeurs*, de l'autre *une faible femme* : un rapide argument périphérique conduit à conclure que cette thèse "les dérange", et le piège de la réfutation *trop forte* se referme : le prestige même des réfuteurs a renforcé la thèse réfutée, du moins aux yeux de ceux qui argumentent par les indices externes, mais ils sont nombreux.

Cette argumentation périphérique mobilise le topos des mesures proportionnées, en l'occurrence des "contre-mesures" proportionnées. Si quelqu'un se défend très vivement d'avoir mis les doigts dans le pot de confiture, la vivacité même de sa défense devient un motif supplémentaire de suspicion, v. MESURE PROPORTIONNÉE.

■ Paralogismes syllogistiques

La notion de *paralogisme* (l'adj. *paralogique* existe, mais est peu usité) est définie dans le cadre de la logique classique. Les *paralogismes syllogistiques* ou paralogismes proprement dits sont des syllogismes *non valides*, non concluants. Ces paralogismes de déduction sont des « argumentations ayant la forme d'un syllogisme traditionnel et qui violent l'une ou l'autre des règles bien connues du syllogisme » (Hamblin 1970, p. 44). v. LOGIQUE CLASSIQUE (II) ET (III) ; FALLACIEUX.

1. Règles du syllogisme valide

La logique traditionnelle a établi les règles suivantes, qui permettent d'éliminer les modes non concluants (invalides) du syllogisme.

(i) "Un syllogisme comprend trois termes".

(ii) "À partir de deux prémisses négatives, on ne peut rien conclure" :

Aucun M n'est P
or Aucun S n'est M
Pas de conclusion

(iii) "Si une prémisses est négative, la conclusion doit être négative" :

Aucun M n'est P *La prémisses mineure est négative.*
or Certains S sont M,
donc Certains S ne sont pas P *La conclusion est négative.*

Ce syllogisme respecte la règle (iii) et les autres règles du syllogisme (cf (v)), sa conclusion est valide.

(iv) "Dans un syllogisme valide, le moyen terme doit être distribué au moins une fois" :

Aucun M n'est P *M est distribué (universel).*
or Tout S est M,
donc Aucun S n'est P *La conclusion est valide.*

Ce syllogisme respecte la règle (iv) et les autres règles du syllogisme, sa conclusion est valide.

(v) "Si une prémisses est particulière, la conclusion est particulière" :

Aucun M n'est P
or Certains S sont M *La prémisses mineure est particulière.*
donc Certains S ne sont pas P *La conclusion est particulière.*

Ce syllogisme respecte la règle (v) et les autres règles du syllogisme (voir iii), sa conclusion est valide.

2. Paralogismes

Un paralogisme est un syllogisme qui ne respecte pas *une ou plusieurs* des règles précédentes. Sur les 256 modes du syllogisme, 19 modes sont valides ; il y a donc 237 manières d'être fallacieux pour un syllogisme. La question de savoir s'il "a l'air" concluant ou non est sans pertinence ; en fait, pour avoir l'air concluant, il lui suffit d'avoir l'air d'un syllogisme. Le terme de paralogisme ne désigne rien d'autre qu'une erreur de calcul syllogistique.

Les formes de paralogismes syllogistiques sont les suivantes. La première forme correspond au paralogisme d'homonymie, les autres correspondent à des répartitions inadéquates des qualités et des quantités.

- (1) Paralogisme des quatre termes.
- (2) Paralogisme de conclusion à partir de deux prémisses négatives.
- (3) Paralogisme de conclusion positive à partir d'une prémisses négative.
- (4) Paralogisme du moyen terme non distribué.
- (5) Paralogisme de conclusion universelle à partir d'une majeure particulière.
- (6) Paralogisme de conclusion universelle à partir d'une mineure particulière.

Exemples :

- Le paralogisme suivant comprend *quatre termes* :

Les métaux sont des corps simples.
Le bronze est un métal.

* donc *Le bronze est un corps simple.*

Le bronze n'est pas un corps simple mais un alliage. Dans la prémisses mineure le mot *métal* est dit du bronze parce qu'il a un "air de famille" avec les métaux proprement dits, comme le fer, on peut le fondre et le mouler. Dans la prémisses majeure, *métal* est employé avec son sens propre. On a donc affaire à deux homonymes ; le syllogisme est à quatre termes ; v. HOMONYMIE.

- Le paralogisme suivant conclut à partir de deux prémisses négatives :

Certains B ne sont pas C	Certains riches ne sont pas arrogants.
Aucun A n'est B	Aucun poète n'est riche.

* donc <i>Aucun A n'est C</i>	* <i>Aucun poète n'est arrogant.</i>
-------------------------------	--------------------------------------

- Le paralogisme suivant conclut universellement à partir d'une majeure particulière.

Tous les A sont B	Tous les hommes sont mortels.
Aucun C n'est A	Aucun chien n'est homme.

* donc <i>Aucun C n'est B</i>	* <i>Aucun chien n'est mortel.</i>
-------------------------------	------------------------------------

Dans la prémisses majeure, "*tous les hommes sont mortels*", le grand terme, *mortel*, n'est pas distribué ; cette prémisses ne dit rien de tous les mortels, mais seulement de certains mortels qu'"*ils sont hommes*". Mais la conclusion "*aucun chien n'est mortel*" affirme quelque chose de tous les mortels : "*aucun n'est chien*". Le grand terme est distribué dans la conclusion et pas dans la majeure. La conclusion affirme donc plus que la prémisses, ce qui est impossible.

3. Évaluation à l'aide des règles du syllogisme

La méthode traditionnelle d'évaluation des syllogismes utilise un système de règles de type précédent. Le repérage se fait autour des éléments suivants.

- vérifier le nombre de termes, de propositions ;
- repérer le moyen terme, le petit terme, le grand terme ;
- déterminer la quantité et de la qualité des prémisses et de la conclusion ;
- repérer les distributions des termes ;
- vérifier l'organisation de la distribution des termes : vérifier que le moyen terme distribué au moins une fois ; si le grand terme ou le petit terme est distribué dans la conclusion, vérifier qu'il l'est aussi dans les prémisses ; etc.

Cette méthode, laborieuse, repose sur la notion pour le moins peu intuitive de quantité des prédicats. Elle déplace l'attention de l'analyste de la compréhension de la structure et de l'articulation du syllogisme, de ce qu'affirme le syllogisme, vers l'application fragmentée d'un système de règles. On développe peut-être ainsi les capacités à appliquer un algorithme, mais on est tout de même loin d'un apprentissage de la pensée appliquée aux affaires de la vie ordinaire.

4. Évaluation à l'aide des diagrammes de Venn

Les évaluations se font de manière plus parlante à l'aide de la technique des diagrammes de Venn. Trois cercles sécants représentent les trois ensembles correspondant aux trois termes.

L'affirmation de chaque prémisses est reportée sur les cercles correspondants. Si une prémisses affirme qu'un ensemble (concrétisé par un cercle ou une portion de cercle) ne contient *aucun* élément, ce cercle ou cette portion de cercle est noircie (rayée). Si une prémisses affirme qu'un ensemble (*id.*) contient *un ou des éléments*, on met une croix dans le cercle ou la portion de cercle concernée. Une portion de cercle est donc soit noire, soit pourvue d'une croix, soit blanche. Si elle est blanche, c'est qu'on ne peut rien en dire.

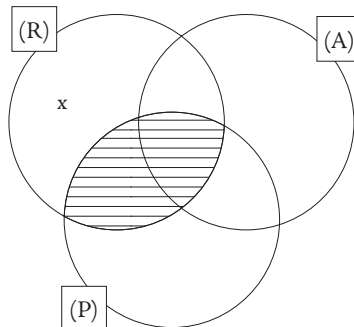
Les données des prémisses ayant été ainsi reportées sur le diagramme, on peut confronter le résultat à ce qu'affirme la conclusion. On "voit" sur le diagramme si le syllogisme est valide ou non.

Considérons le syllogisme :

*Certains riches ne sont pas arrogants.
Aucun poète n'est riche.*

* *Aucun poète n'est arrogant.*

Il s'évalue comme suit. Soit les trois cercles sécants, représentant respectivement l'ensemble des riches (R), l'ensemble des poètes (P) et l'ensemble des arrogants (A).



— “*Certains riches ne sont pas arrogants*” : on considère le cercle des riches et celui des arrogants, et on met une croix hors de leur intersection : il y a quelqu’un dans cette zone.

— “*Aucun poète n’est riche*” : on considère le cercle des poètes et celui des riches, et on noircit leur intersection : il n’y a personne dans cette zone.

— On regarde enfin le cercle des poètes et celui des arrogants ; la conclusion affirme que l’intersection du cercle des poètes avec celui des arrogants est noire ; or on voit que ce n’est pas le cas ; elle est en partie blanche. Ce syllogisme est un paralogisme.

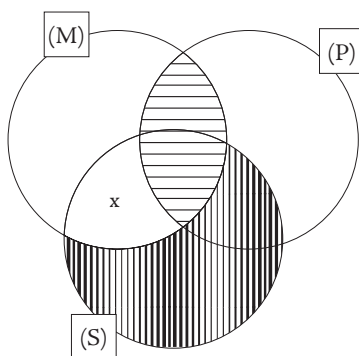
Considérons le syllogisme :

Aucun M n’est P
or Tout S est M

donc Aucun S n’est P

Les trois cercles sécants, représentent respectivement l’ensemble des M, l’ensemble S et l’ensemble P.

— “*Aucun M n’est P*” : l’intersection des cercles M et P est noire (vide).



— “*Tout S est M*” : la partie hors intersection des cercles S et P est noire (vide).

— On regarde le cercle des S et celui des P : on voit que l’intersection est noire (vide) ; c’est ce que dit la conclusion “Aucun S n’est P”. Ce syllogisme est valide.

5. Paralogisme de permutation de quantificateur

Par généralisation, on appelle paralogisme toutes les erreurs naissant d’une mauvaise application des règles de la logique formelle. Par exemple, les erreurs de permutation des quantificateurs donnent naissance à des paralogismes de quantification, comme le paralogisme sophistique “*Tous les êtres humains ont une mère ; donc ils ont la même mère*” :

Pour tout être humain *H*, il existe un être humain *M*, tel que *M* est la mère de *H*
 * donc : Il existe un être humain *M* tel que pour tout être humain *H*, *M* est la mère de *H*.

Il se peut que le passage suivant contienne un tel parallogisme, compliqué d'une fallacie de verbiage, v. **VERBIAGE** :

« Et tous les génies de la science, Copernic, Képler, Galilée, Descartes, Leibnitz, Buler, Clarke, Cauchy, parlent comme [Newton]. Ils ont tous vécu dans une véritable adoration de l'harmonie des mondes et de la main toute puissante qui les a jetés dans l'espace et qui les y soutient. Et cette conviction, ce n'est pas par des élans, comme les poètes, c'est par des chiffres, des théorèmes de géométrie qu'ils lui donnent sa base nécessaire. Et leur raisonnement est si simple que des enfants le suivraient. Voyez en effet : ils établissent d'abord que la matière est essentiellement inerte ; que, par conséquent, si un élément matériel est en mouvement, c'est qu'un autre l'y a contraint ; car tout mouvement de la matière est nécessairement un mouvement communiqué. Donc, disent-ils, puisqu'il y a dans le ciel un mouvement immense, qui emporte dans les déserts infinis des milliards de soleils d'un poids qui écrase l'imagination, c'est qu'il y a un moteur tout puissant. Ils établissent en second lieu que ce mouvement des cieux suppose résolution des problèmes de calcul qui ont demandé trente années d'études. »

Abbé Ém. Bougaud, *Le Christianisme et le temps présent*, t. I,
La religion et l'irréligion, Paris, Poussielgue Frères, 5^e édition, 1883.

■ Paronymie

Deux mots sont *paronymes* si la différence de leurs signifiants (phonétique ou graphique) est minimale alors que leurs signifiés diffèrent totalement : *prise* / *crise*. La paronymie est une forme élargie d'homonymie, v. **HOMONYMIE**.

Fallacie d'accent — La théorie aristotélicienne distingue, parmi les fallacies d'ambiguïté, une fallacie d'accent. Dans une langue où l'accent de mot est linguistiquement pertinent (accentuation à l'oral, accent graphique à l'écrit), la différence d'accent provoque un changement de la signification du mot ; les deux termes sont, de ce fait paronymes. Comme la fallacie d'*homonymie* qui passe d'un sens à un autre le signifiant restant le même, la fallacie d'*accent* passe d'un sens à un autre avec un changement de signification *minimal mais crucial* d'ordre "supra-linguistique". Tout se passe comme si cette différence entre les signifiants était trop ténue pour discriminer les variations de signification.

Paronymie et désorientation du discours — En dialogue, la reprise d'un terme utilisé dans le discours de l'adversaire en lui opposant un terme paronymique brise

l'orientation de ce discours : “*ce n'est pas une prise de conscience, c'est une crise de conscience*”, v. **ORIENTATION** (II). Dans un discours monolocuteur, la *paronymie* est un phénomène de co-occurrence, dans un même acte de langage ou une même séquence discursive, de deux termes paronymiques afin d'en rapprocher la signification. La rhétorique utilise les étiquettes de *paronomase*, *adnominatio*, *astéisme* pour désigner des phénomènes du même type.

D'une façon générale, on a affaire à une *question de paronymie* lorsque le discours glisse plus ou moins subtilement du thème de la *crise* de conscience à celui de la *prise* de conscience.

Cet exemple illustre bien l'importance des considérations grammaticales et philologiques présentes dans toute discussion des fallacies liées au discours. L'entreprise critique vise à stabiliser les significations des termes du discours, de considérer “ce qui a été réellement dit”, pour travailler avec un texte exact.

Paronymie et interprétation : ne pas varier d'un iota — Comme dans le cas de l'ambiguïté syntaxique, la question de la paronymie peut sembler relever de la bévue ou du jeu de mots. Lorsqu'il s'agit de texte religieux, la différence peut engager la séparation d'une orthodoxie d'une hétérodoxie. Lors du Concile de Nicée (325), ce qui deviendra l'orthodoxie catholique soutenait qu'il y a *identité* de substance entre le Père et le Fils (*homoousios*). Les Ariens soutenaient qu'il y a *similitude* de substance entre le Père et le Fils (*homoiousios*) ; c'est le iota marquant la différence qui fit des seconds des hérétiques.

■ Pathétique, arg.

On parle d'argument *pathétique* dans différents sens, liés à divers titres au pathos et aux émotions.

Appel aux émotions — On parle parfois d'arguments *pathétiques* pour désigner l'ensemble des arguments, ou de moyens de pression discursive, liés au *pathos*, qui s'opposent aux arguments “logiques” (liés au *logos*), et aux arguments éthotiques (liés à l'*éthos*). Mais il est difficile de parler de discours pathétique pour un discours construisant de la colère, v. **ÉMOTIONS ; PATHOS**.

Argument évidemment nul — Un participant à une dispute peut parler d'un *argument pathétique* pour désigner un argument quelconque qu'il estime désespérément nul : “Je trouve cet argument pathétique”, v. **MÉPRIS**.

Argument pathétique — L'argumentation pathétique a la forme d'une argumentation par les conséquences positives ou négatives ; la conclusion est dite absurde et rejetée simplement parce qu'elle chagrinerait l'argumentateur ou adoptée parce qu'elle lui fait plaisir :

Je désire P, donc P.

Je crains P, donc non-P.

Ça n'est pas possible, ça aurait des conséquences trop graves : "La Syldavie ne peut pas suspendre ses paiements. C'est impossible. Parce que personne ne sait ce qui pourrait se passer. Et parce que nous ne saurions probablement pas comment gérer une telle situation."

C'est pas possible qu'il pleuve dimanche, notre pique-nique serait à l'eau!

Une telle pollution est inenvisageable, il y aurait des milliers de victimes.

Si cette critique était valable, que deviendraient les études d'argumentation?

Un état de chose est déclaré certain (resp. impossible) parce que l'idée qu'il soit possible (resp. certain) est inenvisageable.

L'argumentation pathétique applique au domaine de la connaissance une forme d'argumentation parfaitement valide dans le domaine de l'action pratique :

Je désire P, donc je fais P, j'agis de façon à ce que P soit le cas.

Je crains P, donc j'évite P, j'agis de façon à ce que P ne se produise pas.

Fallacie pathétique — La *pathetic fallacy*, *fallacie anthropomorphique* ou de *personnification*, attribuée aux non-humains ou aux non-vivants des sentiments humains, ou d'êtres vivants. L'expression a été forgée par Ruskin.

« Ainsi, par exemple, dans Alton Locke :

[They rowed her in across the rolling foam / The cruel, crawling foam]

Ils la ramenèrent à la rame à travers l'écume tourbillonnante.

L'écume cruelle et grouillante.

L'écume n'est pas *cruelle*, et elle ne *grouille* pas. On lui attribue ces traits caractéristiques d'un être vivant lorsqu'on est dans un état d'esprit où la raison est dérangée [*unhinged*] par le chagrin. Tous les sentiments violents ont le même effet. Ils produisent en nous une distorsion [*a falseness*] des impressions que nous recevons des choses extérieures que j'appellerai, de façon générale, "fallacie pathétique" [*pathetic fallacy*]. »

John Ruskin, « Of the pathetic fallacy » [1856], *Modern Painters*, vol. III, part IV, Londres, Smith Elder, p. 160.

■ Pathos, de preuve à fallacie

📖 Le mot *pathos* est un calque d'un mot grec signifiant « ce qu'on éprouve, par opposition à ce que l'on fait » (Bailly [1901], art. *Pathos*). En latin, *pathos* est parfois traduit par *dolor*. Ce terme a pour sens premier "douleur", mais Cicéron l'utilise pour désigner la classe des émotions qui constitue le *pathos* et l'éloquence pathémique (Gaffiot [1934], art. *Dolor*).

Dans la configuration rhétorique classique, le pathos est un *type de preuve* rhétorique, complémentaire des preuves tirées du logos et de l'éthos ; *preuve* signifie ici "moyen de persuasion", voire de pression et d'emprise sur l'auditoire, v. PREUVES. Le mot *pathos* est un terme couvrant un ensemble d'émotions socio-langagières que l'orateur exploite pour orienter son auditoire vers les conclusions et l'action qu'il préconise.

1. Éthos et pathos, deux formes d'affects ?

La présentation trinitaire "éthos, logos, pathos" sépare chacune de ces composantes, en particulier éthos et pathos. Or Quintilien comprend pathos et éthos comme deux types de sentiments :

« Le [pathos] et [l'éthos] participent parfois de la même nature, sauf qu'il y a entre eux une différence de degré, le premier en plus, le second en moins ; l'amour par exemple est un *pathos*, l'affection un *ethos* » (I. O., VI, 2, 12 ; p. 26).

« 8. Or les sentiments, comme nous le savons selon l'antique tradition, se répartissent en deux classes : l'une est appelée par les Grecs *pathos*, terme que nous traduisons exactement et correctement par *adfectus*, l'autre, *ethos*, terme pour lequel, du moins à mon avis, le latin n'a pas d'équivalent : il est rendu par *mores* et, de là vient que la section de la philosophie nommée [éthique] a été dite *moralis*. 9. [...] des écrivains plus prudents ont préféré exprimer l'idée plutôt que de traduire le mot en latin. Par conséquent, ils ont rendu ceux-ci par "émotions vives" et ceux-là par "émotions calmes et mesurées" : dans une catégorie, il s'agit d'un mouvement violent, dans l'autre doux ; enfin, les premières commandent, les dernières persuadent ; les unes prévalent pour provoquer un trouble, les autres pour incliner à la bienveillance. 10. Certains ajoutent que [l'éthos] est un état continu, le [pathos] un état momentané. » (Quintilien, I. O., VI, 2, 8-10 ; p. 25)

Le tableau suivant récapitule les principales dimensions selon lesquelles la rhétorique oppose éthos et pathos.

éthos	pathos
manifesté dans l'orateur	manifesté dans l'auditoire
source dans le caractère	source dans l'occasion
rend l'orateur sympathique,	provoque un trouble,
incline son auditoire à la bienveillance	entraîne, arrache la décision
l'éloquence du conciliare est affable, plaisante	l'éloquence du movere est violente
plaît	émeut
affect doux calme et mesuré	affects véhéments
affection, sympathie	amour ; colère, haine, crainte, envie, pitié
thymique - état continu	phasique - état momentané
persuade	commande
moment du discours : exorde	moment du discours : conclusion
type de discours : comédie	type de discours : tragédie
type de causes : éthiques (morales)	type de causes : pathétiques
satisfaction morale	satisfaction esthétique

2. Pathos : un faisceau d'émotions

Aristote distingue dans la *Rhétorique* une douzaine d'émotions de base qui vont par paires (*Rhét.*, II, 1-11) :

colère / calme
 amitié / inimitié, haine
 crainte / peur, confiance, assurance
 honte / impudence
 obligeance (/ moyens de détruire l'image de la personne obligeante)
 pitié / indignation
 envie / émulation

On a observé que cette énumération ne couvre pas l'ensemble des émotions politiques et judiciaires :

« Aristote néglige comme non pertinent pour son propos un certain nombre d'émotions qu'un traitement plus général et autonome des émotions considérerait certainement comme très importants. Ainsi le *chagrin*, la *fiereté* (de son nom, de ses possessions, de ses réalisations) l'*amour* (érotique), la *joie*, le *vif désir* de revoir un être aimé ou absent ([*yearning*], grec *pothos*)... Il en va de même pour le *regret*, dont on pourrait penser qu'il est particulièrement important pour un ancien orateur, surtout dans le contexte judiciaire. » (Cooper 1996, p. 251)

On trouve la *joie*, le *regret de ce qui a plu*, et l'*appétit* dans l'*Éthique à Nicomaque* qui propose une liste du même genre :

« J'entends par états affectifs, l'appétit, la colère, la crainte, l'audace, l'envie, la joie, l'amitié, la haine, le regret de ce qui a plu, la jalousie, la pitié, bref toutes les inclinations accompagnées de plaisir et de peine. » (*Éth. Nic.* II, 4 ; trad. Tricot, p. 101)

Les théoriciens latins proposent des listes ouvertes de même inspiration :

« Les sentiments qu'il nous importe le plus de faire naître dans l'âme des juges, ou de nos auditeurs quels qu'ils soient, sont l'*affection*, la *haine*, la *colère*, l'*envie*, la *pitié*, l'*espérance*, la *joie*, la *crainte*, le *mécontentement* » (Cicéron, *De l'or.*, II, LI, 206 ; p. 91) ;

Quintilien abrège un peu la liste : « le pathos tourne presque tout entier autour de la *colère*, la *haine*, la *crainte*, l'*envie*, la *pitié* » (*I. O.*, VI, 2, 20-21 ; p. 28-29). La liste de Cicéron comprend cinq émotions négatives (*haine*, *colère*, *envie*, *crainte*, *mécontentement*) et trois émotions positives (*affection*, *espérance*, *joie*). On peut admettre que les émotions négatives représentent le couple émotion positive / négative ; il reste la *honte* et l'*obligeance* aristotéliennes qui n'ont pas de correspondant direct chez Cicéron ; réciproquement, l'émotion positive *joie* de Cicéron n'a pas de correspondant évident dans la liste de la *Rhétorique*. Mais c'est bien le même domaine qui est visé. Ces listes d'émotions composant le pathos donnent une impression de familiarité qui paraîtra suspecte au philologue. La honte, la colère grecques et latines sont-elles

encore les nôtres ? Quoi qu'il en soit, il reste que le pathos est bien un ensemble d'*émotions*, v. *ÉMOTIONS*.

3. L'émotion, de preuve à fallacie

Du point de vue de la théorie standard des fallacies, les affects sont considérés comme les polluants majeurs du comportement discursif rationnel ; le discours argumentatif pour être valide devrait être an-émotionnel. Le pathos, composante essentielle de l'argumentation rhétorique est en conséquence la cible typique de cette critique ; les "passions" composent une famille de *fallacies*, les sophismes *ad passiones* (ang. *affective fallacy*) qu'il faut identifier pour les éliminer. C'est un point d'articulation et d'opposition essentiel de l'argumentation *rhétorique* à l'argumentation *logico-épistémique*. On a donc deux attitudes prescriptives vis-à-vis des émotions ; la rhétorique les instrumentalise, la théorie des *fallacies* les rejette. La théorie des *fallacies* est la réponse du berger logique à la bergère rhétorique, qui affirmait la priorité des émotions dans les discours socio-politique et judiciaire.

Arguments *ad passiones* — Il y a *argumentum ad passiones*, appel aux émotions, aussi bien à des émotions négatives (la peur, la haine) qu'à des émotions positives comme l'enthousiasme, toutes les fois que l'analyste considère que "l'émotion se substitue au raisonnement". La classe des sophismes *ad passiones* est une création moderne. La *Logick* de Watts (1725) la mentionne :

« Pour conclure, j'ajoute que lorsqu'un argument est tiré d'un thème [*Topic*] susceptible de rallier à l'orateur les inclinations et les passions des auditeurs plutôt que de convaincre leur jugement, c'est un *argumentum ad passiones*, un appel aux passions [*an adress to the passions*] ; et, si cela se passe en public, c'est un appel au peuple [*an appeal to the people*] » (I. Watts, *Logick*, 1725 ; cité in Hamblin 1970, p. 164).

Il s'ensuit que, dans une situation argumentative, l'émotion, qui est une fallacie, sera toujours l'émotion de l'autre : "Moi, je raisonne ; vous, vous vous énervez". C'est une stratégie extrêmement fréquente, particulièrement dans la polémique sur des thèmes scientifiques et politiques (Doury 2000) ; l'accusation d'émotion sert à un participant à réfuter son adversaire. C'est un cas exemplaire d'argument *ad fallaciam*,

v. FALLACIE ; ÉVALUATION ET ÉVALUATEURS.

Ces sophismes passionnels ne figurent pas dans la liste aristotélicienne, v. FALLACIEUX : III. ARISTOTE. La forme d'étiquette "argument *ad* + Nom latin" est largement utilisée à l'époque moderne pour désigner des "fallacies d'émotion", et on retrouve encore des traces de cet usage. On le constate sur la liste d'arguments fallacieux en *ad* proposée par Hamblin : les termes de cette liste qui font clairement et directement référence aux affects ont été soulignés. Nous avons laissé le terme anglais traduisant le latin :

«l'argumentum *ad hominem*, l'arg. *ad verecundiam*, l'arg. *ad misericordiam*, et les argumenta *ad ignorantiam*, *populum*, *baculum*, *passiones*, *superstitionem*, *imaginationem*, *invidiam* (envie [envy]), *crumenam* (porte-monnaie [purse]), *quietem* (tranquillité, conservatisme [repose, conservatism]), *metum* (peur [fear]), *fidem* (foi [faith]), *socordiam* (stupidité [weak-mindedness]), *superbiam* (fierté [pride]), *odium* (haine [hatred]), *amicitiam* (amitié [friendship]), *ludicrum* (théâtralisme [dramatics]), *captandum vulgus* (jouer pour la galerie [playing to the gallery]), *fulmen* (tonnerre [thunderbolt]), *vertiginem* (vertige [dizziness]) and a *carcere* (prison [from prison]). On a envie d'ajouter *ad nauseam* — mais cela aussi a déjà été dit » (Hamblin, 1970, p. 41).

Cette liste ne contient pas uniquement des arguments émotionnels : par exemple, l'appel à l'ignorance (*ad ignorantiam*) est un argument de nature épistémique, non pas émotionnel ; d'autres désignent des formes diverses d'appel à la subjectivité. Mais la plupart des formes mentionnées qui font intervenir des intérêts ou mettent en jeu la personne ont un contenu émotionnel évident, même si les types de manœuvres argumentatives désignées par ces différentes étiquettes sont parfois peu claires et les définitions proposées rares et elliptiques ; en outre, le sens de l'expression en contexte semble parfois très éloigné du sens de l'expression latine.

On parle de "*argument ad + (nom d'émotion)*", mais pour inspirer la confiance ou émouvoir, la meilleure stratégie n'est pas forcément de se borner à dire qu'on est une personne de confiance ou qu'on est ému, il est préférable de structurer émotionnellement son dire et d'agir également dans d'autres registres sémiotiques non verbaux. La notion d'*argument* évoque sinon une forme propositionnelle, du moins un segment de discours bien délimité ; étant donné que l'émotion a tendance à diffuser sur tout le discours, il sera souvent plus clair de parler d'*appel* à telle ou telle émotion, plutôt que "*d'argument + (nom d'émotion)*", par exemple d'*appel* à la pitié plutôt que d'*argument* de la pitié.

Globalement, on trouve dans la littérature une douzaine de fallacies faisant appel aux émotions, principalement des fallacies en *ad* :

la peur, désignée soit directement (*ad metum*), soit métonymiquement par l'instrument de la menace (*ad baculum*, a *carcere*, *ad fulmen*, *ad crumenam*)
la crainte, la crainte respectueuse (*ad reverentiam*)
l'affection, l'amour, l'amitié (*ad amicitiam*)
la joie, la gaieté, le rire (*ad captandum vulgus*, *ad ludicrum*, *ad ridiculum*)
la fierté, la vanité, l'orgueil (*ad superbiam*).
le calme, la paresse, la tranquillité (*ad quietem*)
l'envie (*ad invidiam*)
le "sentiment populaire" (*ad populum*)
l'indignation, la colère, la haine (*ad odium* ; *ad personam*)
la modestie (*ad verecundiam*)
la pitié (*ad misericordiam*)

Comme l'autorise l'étiquette générique *ad passiones*, cette liste de fallacies d'émotion pourrait être élargie à toutes les émotions ; on trouve d'ailleurs la *confiance* (/la *crainte*), le *mépris*, la *honte*, le *chagrin*, l'*enthousiasme*... On remarquera qu'elle mêle aux

émotions de base des *vices* (*orgueil, envie, haine, paresse*) et des *vertus* (*pitié, modestie, amitié*), c'est-à-dire des états émotionnels évalués.

En conclusion, si l'on rapproche la liste d'émotions énumérées comme composantes du pathos au paragraphe précédent et la liste d'émotions stigmatisées comme fallacies, on constate qu'elles se recoupent largement : les *preuves passionnelles* de la rhétorique sont devenues sophismes *ad passionem* de la théorie critique moderne de l'argumentation.

Quatre fallacies d'émotion : *ad hominem*, *ad baculum*, *ad populum*, *ad ignoratiam* — Toutes les émotions peuvent intervenir dans la parole argumentative ordinaire, mais toutes n'ont pas reçu la même attention. Les réflexions principales tournent autour des quatre fallacies en *ad*, le rôle de l'affect n'étant pas le même dans ces différentes formes (voir ces entrées), le cas le plus clairement émotionnel étant celui de la pitié.

Les arguments sur la personne, *ad hominem* et *ad personam* — La fallacie *ad personam* est évoquée en relation avec les émotions de *mépris* de l'autre, de *colère* à son encontre, ou même de *haine*, v. *AD HOMINEM*; ATTAQUE PERSONNELLE.

L'argumentation dite par la force (*ad baculum*) — Les diverses formes de menace renvoient à la *peur*, la *crainte*, éventuellement *respectueuse*. La menace s'oppose à l'émotion positive qu'est l'*espoir* produit par la promesse de récompense. v. *MENACE*; CHÂTIMENTS ET RÉCOMPENSES.

L'appel aux sentiments populaires dans l'*argumentation populiste* — À ce discours correspond une gamme complexe de mouvements émotionnels positifs ou négatifs : on *amuse* le public, on l'*enthousiasme*, lui *fait plaisir*, *honte*, on fait appel à sa *fierté*, à sa *vanité*, on l'incite à la *haine*, etc., v. *POPULISTE (ARG.)*; RIRE, IRONIE.

Le discours d'appel à la pitié (*ad misericordiam*) — Il peut servir d'exemple fondamental de construction argumentative de l'émotion. Ce discours donne en effet à sa cible des bonnes raisons qui doivent précisément produire en lui un *mouvement de pitié*, un authentique épisode émotionnel.

4. L'émotion, supplément permettant de passer de l'argumentation à l'action ?

Le domaine de l'argumentation se construit sur le rejet des preuves que la rhétorique considère comme les plus fortes, les preuves éthotiques et pathémiques. Cette vision an-émotionnelle de l'argumentation correspond à une théorie classique et populaire du fonctionnement de l'esprit humain, qui oppose la *raison* à l'*émotion*, l'*entendement* à la *volonté*, la *contemplation* et l'*action* (et, en conséquence, *convaincre* à *persuader*, *langage expurgé* et *langage ordinaire*), dont le passage suivant est une synthèse :

« Jusqu'ici nous avons traité des preuves de la vérité, qui contraignent l'entendement qui les connaît ; et pour cela, elles sont efficaces pour persuader les hommes habitués à suivre la raison ; mais elles sont incapables d'obliger la volonté à les suivre,

puisque, comme Médée, selon Ovide, “je voyais et j’approuvais le meilleur, mais je faisais le pire”. Cela provient du mauvais usage des passions de l’âme, et c’est pour cela que nous devons en traiter, en tant qu’elles produisent la persuasion, et cela à la manière populaire [*popularmente*], et non pas avec toute cette subtilité possible si on en traitait philosophiquement. » (Mayans y Siscar 1786, p. 144)

La question de l’action est un souci pour les théories de l’argumentation. Elle trouve une solution simple en répercutant la dissociation “raison / passion” sur la paire “conviction / action”. Deux fonctions sont attribuées aux « passions » : elles *font obstacle* à la connaissance (évidente, formelle), la voilent, et, ce faisant, permettent le *passage aux actes*. Le caractère énigmatique de cette fonction d’exécution attribuée à l’émotion mérite d’être souligné, car on lui attribue par ailleurs des actions de *mauvaise qualité*, et on pourrait aussi bien dire qu’elle *inhibe* l’action (voir citation *infra*) ; si on rapproche des deux lignes de pensée, elles conduisent à un paradoxe : *l’émotion permet le passage à l’action, que, par ailleurs, elle détériore*. La seule raison claire pour y voir un stimulant de l’action semble être un argument étymologique : *émouvoir*, c’est *ex-movere*, mettre “en mouvement”, “hors de soi”. L’émotion fournirait le délié.

La *Nouvelle rhétorique* met hors champ les émotions en leur substituant les valeurs :

« Notons que les passions, en tant qu’obstacles, ne doivent pas être confondues avec les passions qui servent d’appui à une argumentation positive, et qui seront d’habitude qualifiées à l’aide d’un terme *moins péjoratif*, tel que valeur par exemple. » (Perelman [1958], Olbrechts-Tyteca, p. 630 ; nous soulignons)

Par cette habile dissociation, on se débarrasse des émotions en tant que telles, qui restent péjorativement marquées comme des *obstacles* à la lumière de la raison ou de la foi, tout en conservant leur potentiel dynamique, transféré aux valeurs. Dès lors, par définition, *on argumente sans s’émouvoir*.

5. Rationalité alexithymique ?

On peut opposer rhétorique et argumentation, sur la base de leur relation aux affects. S’il y a une argumentation *dans* la rhétorique (*inventio*), il y a bien une argumentation qui se construit *contre* la rhétorique, contre une parole sur le monde irréductiblement liée aux individus, à l’action sur le monde et avec autrui, orientée par les désirs et les intérêts des participants. Par rapport aux préceptes rhétoriques toujours *offensifs*, les règles critiques argumentatives sont *défensives*. La rhétorique est plutôt orientée vers la *production*, l’argumentation dialoguée vers la *réception critique* du discours.

La “théorie standard” des fallacies considère que les émotions disloquent le discours et font obstacle à l’acquisition de la vérité et à l’action rationnelle qui en découle. Cette conception du discours argumentatif fait écho à une théorie psychologique des émotions comme trouble, dysfonctionnement, que l’on rencontre dans Perelman (voir *supra*). À la question : « L’émotion est-elle un désordre de la conduite ou au contraire une réaction organisée ? », Fraisse et Piaget répondent que l’émotion

correspond à une « baisse du niveau d'adaptation », à une « diminution du niveau de la performance » (Fraisie, Piaget 1968, p. 98) :

« On se met en colère quand on substitue paroles et gestes violents aux efforts pour trouver une solution aux difficultés qui se présentent (résoudre un conflit, tourner un obstacle). Mais une réaction émotive comme la colère a une organisation et des traits communs que l'on retrouve de colère en colère. Elle est aussi une réponse adaptée à la situation (frapper sur un objet ou une personne qui vous résiste), mais le niveau de cette réponse est inférieur à ce qu'il devrait être, compte tenu des normes d'une culture donnée. » (*Ibid.*)

L'émotion déclenche des comportements de mauvaise qualité, donc des raisonnements de mauvaise qualité ; dans l'interaction il serait forcément manipulateur : le candidat (ou plutôt la candidate) pleure pour faire oublier ses lacunes, en reformatant magiquement la situation d'examen en une situation plus humaine.

Mais la psychologie contemporaine des émotions voit les choses de façon plus complexe. Les psychologues ont défini l'*alexithymie* ou *anémotivité* (Cosnier 1994, p. 139) comme un trouble du discours. Le mot est composé de *a-lexis-thymos*, "manque de mots pour l'émotion", et s'applique à un langage d'où est bannie toute expression des sentiments et des émotions (Cosnier 1994, p. 160) :

« *Alexithymie* : terme proposé par Sifneos pour désigner des patients prédisposés à des atteintes psychosomatiques et caractérisés par : 1) l'incapacité à exprimer verbalement ses affects ; 2) la pauvreté de la vie imaginaire ; 3) la tendance à recourir à l'action ; 4) la tendance à s'attacher à l'aspect matériel et objectif des événements, des situations et des relations. »

Le discours sans émotion est réduit à l'expression de la pensée opératoire qui est un

« mode de fonctionnement mental organisé sur les aspects purement factuels de la vie quotidienne. Les discours qui permettent de la repérer sont empreints d'objectivité et ignorent toute fantaisie, expression émotionnelle ou évaluation subjective » (*ibid.*, p. 141).

Par d'autres voies, le refoulement du névrosé peut conduire au même résultat.

Dans une perspective neuro-biologique, Damasio s'oppose à ceux qui pensent qu'il est possible de représenter le traitement « [des problèmes auxquels] chacun de nous est confronté presque tous les jours » (Damasio 1994/2001, p. 236), par une théorie du « raisonnement pur », en laissant de côté les émotions : « [cette] théorie du pur calcul rationnel ressemble plus à la façon dont les personnes atteintes de lésions préfrontales procèdent pour prendre une décision qu'à celle des individus normaux » (*ibid.*, p. 238). L'argumentation prétend avoir quelque chose à dire sur le traitement langagier des problèmes quotidiens ; il serait dommage qu'elle prenne pour discours idéal un discours en tout point semblable à celui du névrosé, de l'alexithymique ou du grand accidenté du cerveau.

L'exclusion de l'éthos et du pathos risque précisément de transformer l'argumentation en discipline opératoire, alexithymique. Le traitement de la question du destin

des émotions à travers leur contrôle individuel, interactionnel, social, institutionnel nécessite la mise en place de problématiques autrement complexes que celle d'une simple censure *a priori*, v. ÉMOTION.

■ Pente glissante, arg.

L'argument de la pente glissante (ang. *slippery slope argument*), ou argument du *petit doigt dans l'engrenage* sert à la réfutation. Il consiste à dire que telle action, même si elle peut sembler anodine et raisonnable, ne doit pas être entreprise, parce que si elle l'est, alors, en vertu des mêmes principes, telle autre, plus grave deviendra nécessaire, puis telle autre, encore plus grave et ainsi de suite ; et qu'il n'y aura plus de limite : *"si vous commencez, vous n'aurez plus de raisons de vous arrêter"* ; v. DIRECTION.

« Nouvel Observateur : — Anne Coppel, dans le livre que vous publiez avec Christian Bachmann, *"Le Dragon domestique"*, vous prenez parti pour la légalisation de la drogue. Vous ne craignez pas de passer pour des suppôts de Satan ?

Anne Coppel : — Plutôt que de légalisation, nous préférons parler de domestication, car cela suppose une stratégie progressive ; ce n'est pas une politique que l'on peut mettre en œuvre du jour au lendemain. [...]

Francis Curtet : — [...] Troisièmement, si on légalise la drogue, cela veut dire qu'il faut tout légaliser, sans exclusive. Il y a dans la démarche du toxicomane quelque chose qui l'incite à prendre un produit justement parce qu'il est interdit. Vous légalisez le cannabis, bien. Puis la cocaïne, puis l'opium, puis l'héroïne... Et pour le crack, qu'allez-vous faire ? Il vous faudra bien le légaliser aussi. Et ensuite l'ice, et puis de nouveaux produits, toutes les saloperies que l'homme est capable de créer. Il faudra les légaliser au fur et à mesure, sinon les marchés parallèles s'organiseront sur les produits qui resteront interdits. »

Le Nouvel Observateur, 12-18 octobre 1989

(v. PRAGMATIQUE)

Cette argumentation repose sur les opérations suivantes. La question est :

Question : — *Faut-il faire A ?*

LI propose : — *Nous devons faire A, pour telles et telles raisons.*

Son opposant L₂ est réticent à accepter A ; pourtant il pourrait peut-être le faire ; les raisons présentées par LI ne sont peut-être pas nulles. Mais il refuse d'accepter de rentrer dans le jeu de LI, car il fait l'analyse suivante de la situation dans laquelle se pose la question.

(i) Une prise en considération du contexte où intervient la proposition. A porte sur un certain domaine D qui regroupe A₁, A₂, ... (v. TAXINOMIE ET CATÉGORIE ; CATÉGORISATION) :

Le haschich est une drogue, comme l'héroïne, le crack, etc.

(ii) **Une opération de gradation** de cette catégorie. A, A_1, A_2, \dots forment une série ordonnée croissante dans la catégorie D :

Le crack est plus dur que l'héroïne, qui est elle-même plus dure que le haschich ;

A est le point "bas", le point faible par lequel on entre dans la catégorie graduée.

(iii) **Une évaluation** : la décision à prendre sur A est incertaine, mais la même décision prise pour A_1 serait clairement inacceptable ; l'étendre à A_2 est inenvisageable et scandaleux. On a donc l'échelle : discutable / inenvisageable / scandaleux.

(iv) **Un mécanisme d'entraînement** : les décisions au sujet de A sont liées à celles qu'il faut prendre au sujet de A_1, A_2, \dots ; le même problème ne manquera pas de se poser à leur sujet :

Faut-il légaliser l'héroïne ? Faut-il légaliser le crack ?

Or accepter A fournirait un précédent ; les mêmes arguments qui justifient la décision sur A pourraient servir pour A_1 , puis pour A_2, \dots ; et la défense sur la série A_1, A_2, \dots deviendrait impossible. Bref, en acceptant A , on s'engagerait dans un processus infernal qui s'auto-alimente : *on mettrait le petit doigt dans l'engrenage.*

(v) **Conclusion** : je rejette A .

Je refuse de légaliser le haschich.

L'argument de la pente glissante a une version positive qui pousse à continuer dans la même voie, v. GASPILLAGE :

Nous ne pouvons plus reculer, on ne change pas de cheval au milieu du gué, nous avons consacré trop d'argent et de sacrifices à cette entreprise : il faut continuer.

Les mécanismes d'entraînement, souvent laissés implicites, peuvent être très différents :

— Organique, causal : la métaphore du petit doigt qui entraîne le bras qui entraîne tout le corps met l'accent sur la solidarité physique qui unit les différentes décisions à prendre. En ce sens l'effet *petit doigt dans l'engrenage* est un effet domino qui s'emballe : non seulement la chute du premier domino entraîne mécaniquement celle du second, mais les dominos sont de plus en plus gros.

— Psychologique : *"qui vole un œuf vole un bœuf"*.

— Stratégique : l'argument du *petit doigt dans l'engrenage* est fondé sur le principe de précaution, visant à prévenir un risque d'extension de la décision adoptée. L'opposant peut attribuer au proposant une forme de naïveté ou d'idéalisme qui l'empêche de voir ces risques, et tenter de lui faire partager son analyse de la situation par un discours qui a l'allure d'une explication. Il peut également lui imputer un certain machiavélisme, le soupçonner d'agir avec des intentions expansionnistes cachées, c'est-à-dire d'être engagé dans une démarche manipulatrice du type *amorçage* ou *pied dans la porte*, de suivre la stratégie *"toujours commencer par le plus facile, il n'y a que le*

premier pas qui compte” ; de vouloir “attaquer sur le point faible ; grignoter les positions de l’autre” (v. ÉTAPE ET AMORÇAGE) – accusation dont on peut se défendre en invoquant la sixième règle de Hedge : « On ne doit pas imputer à une personne les conséquences de sa thèse, à moins qu’elle ne les revendique expressément » (1838, p. 159-162). On retrouve la différence entre l’imbécillité paralogique “il n’est même pas conscient des conséquences de ses actes” et la crapulerie sophistique “il nous cache ses intentions réelles”.

V. MANIPULATION ; ÉTAPE ET AMORÇAGE ; DIRECTION ; SOPHISME.

Réplique à l’argument de la pente glissante — Pour se défendre, le proposant peut montrer que la catégorisation de A avec A₁, A₂, ... est inacceptable. Pour cela, il recatégorise le haschich comme une drogue douce, avec le bon vin et le bon tabac, “qui n’ont rien à voir avec l’héroïne et encore moins avec le crack”, v. A PARI.

■ La Personne en argumentation

La problématique de la personne est centrale en rhétorique, où elle renvoie notamment à la problématique de l’*éthos* et du *pathos* – l’argumentateur doit produire l’image d’une personne compétente, droite, solidaire et justement émue – comme en théorie de l’argumentation critique, où elle met en jeu la problématique de l’*autorité*.

Elle est fondamentale pour la *logique naturelle*, dans son objectif de construire une logique des sujets ; pour les *logiques par défaut*, qui renoncent au postulat d’un argumentateur abstrait disposant d’une information sûre et complète, pour lui substituer celui d’un locuteur *situé*, susceptible de réviser et d’améliorer les connaissances à partir desquelles il argumente pendant qu’il argumente.

Sur la question du traitement de la personne, on peut opposer une rhétorique *offensive* à une argumentation *défensive*. En abordant la question de la personne sous l’angle de sa capacité d’influence, la rhétorique se situe dans une perspective *offensive* ; la production d’*éthos* est une manœuvre stratégique par laquelle l’orateur jette sa personne dans la bataille. À l’opposé, les théories critiques de l’argumentation adoptent une position *défensive*. Si on postule que seuls sont valides les arguments sur les choses elles-mêmes, l’influence éthotique n’est rien d’autre qu’une tentative d’intimidation de l’opposant, et d’inhibition de la critique. Le récepteur doit donc se libérer méthodiquement de cette emprise, s’il veut avoir quelques chances de penser et parler de façon juste. Les théories critiques de l’argumentation focalisent la discussion sur l’objet du débat, protègent les personnes et s’en protègent, en les tenant à l’écart de la cause, lorsqu’elles n’ont rien à y faire. Ensuite, elles traitent séparément les facettes *charisme* et *compétence* de la personne du locuteur.

1. Formes spécifiées des argumentations impliquant les personnes

L’*identité de la personne rhétorique* est construite selon les coordonnées fournies par le lieu de la personne, v. PERSONNE TOPIQUE.

Argumentation éthotique — La rhétorique propose une approche globale, multi-dimensionnelle, de la personne, à laquelle correspondent deux constructions différentes opérées par l'orateur : son caractère propre, dit traditionnellement *éthos*, et le caractère de l'auditoire. La construction de l'éthos propre consiste en un effort de mise en conformité avec les vertus inscrites dans le système de valeurs de son auditoire, qui peuvent culminer aussi bien dans les sept dons de l'esprit catholique que dans les trois vertus démocratiques aristotéliennes. v. ÉTHOS.

Arguments pathémiques — La personne est porteuse d'affects corrélés à ses points de vue. Elle les fait circuler et les exploite dans toute situation de parole ordinaire, et tout spécialement dans les situations argumentatives, v. PATHOS ; ÉMOTION.

Fallacie de modestie — D'un point de vue normatif, la soumission à l'éthos *charismatique* est analysée comme fallacie de modestie *ad verecundiam*. v. MODESTIE.

Argument d'autorité — L'éthos d'expertise est explicité discursivement comme argument d'autorité. En tant qu'il satisfait la condition de propositionnalité, l'argument d'autorité est accessible à la réfutation. L'autorité d'expertise est citée, assignable, bien différente de l'autorité *montrée*, implicite, difficile à contester de l'éthos charismatique. Elle est légitimée comme preuve périphérique, par défaut, et les compétences qu'elle met en jeu peuvent être évaluées sur la base de critères précis. Les sources de l'autorité sont nombreuses et diverses, en premier lieu l'autorité des normes légales et réglementaires, appuyées sur le monopole de la violence légale. Certaines argumentations valident une conclusion en l'attribuant à un groupe numériquement important : argument du grand nombre, *ad numerum* ; à une personne ou à un groupe prestigieux par sa richesse, sa pauvreté, sa position historique, etc. v. AUTORITÉ ; CONSENSUS.

Argumentations orientées vers la réfutation de la personne : *ad hominem*, *ad personam* — Un ensemble d'argumentations sur la personne est orienté vers la réfutation. Pour réfuter la vérité d'une assertion portée par une personne on montre qu'elle entraîne des contradictions (*ad hominem*) du point de vue de cette personne elle-même. On fait appel à des caractéristiques négatives des personnes qui la soutiennent, soit dans la rencontre particulière, soit en général (*ad personam*), que ces caractéristiques aient ou non un lien avec la question débattue, v. PERSONNE TOPIQUE ; AD HOMINEM ; ATTAQUE PERSONNELLE.

Argumentations limitées aux croyances de la cible — Elles concluent à partir de propositions admises par l'interlocuteur, parfois à titre de concession ; elles se limitent à un travail de réorganisation et d'expansion des croyances auxquelles adhère la cible et aux informations qu'elle possède (*ex concessis*, *ex datis*), v. CARACTÈRE DE L'AUDITOIRE ; CROYANCES DE L'AUDITOIRE ; EX DATIS.

Argumentations par les conséquences inadmissibles — Elles font intervenir une *évaluation des conséquences* en fonction des intérêts des personnes, v. ABSURDE; CONSÉQUENCE; PRAGMATIQUE; PATHÉTIQUE.

Argumentations reposant sur un corps spécifique, homogène et stable de représentations comme l'appel à la foi (*ad fidem*). Parfois ces représentations sont invalidées en bloc par l'analyste : appel à la superstition (*ad superstitionem*), à l'imagination (*ad imaginationem*), à la bêtise ou à la paresse intellectuelle (*ad socordiam*). Ces quatre dernières formes sont parfois associées aux fallacies d'émotion (*ad passiones*), ce qui est étrange, à moins de qualifier d'émotionnelles toutes les sottises et les croyances que l'on n'admet pas, v. CONSENSUS; FOI. Certaines de ces formes sont désignées par des étiquettes orientées, v. TYPES D'ARGUMENTS.

Argumentations fondées sur le défaut de savoir d'une personne particulière (*ad ignorantiam*); ou de l'humanité (*ad vertiginem*), v. IGNORANCE; VERTIGE.

2. Prémisses universelles ou locales

Pour les théories critiques, la prise en compte de la personne dans l'argumentation est à la source de formes radicalement fallacieuses (fallacies d'émotion, fallacie de charisme, fallacie *ad personam*); n'a droit de cité, sous conditions d'examen, que l'argumentation fondée sur l'autorité de l'expert. Ces fallacies sont abondamment désignées par des étiquettes de la forme "fallacie ou argument *ad* —", toutes modernes; il n'y a pas de fallacies de la personne dans les typologies anciennes, v. FALLACIEUX; TYPOLOGIES (1).

Un sous-groupe bien spécifique de ces fallacies porte sur les savoirs et les systèmes de représentations propres aux personnes à convaincre ou à réfuter. Du point de vue épistémique, la personne est définie comme un foyer de croyances fondées sur un stock de connaissances forcément limité. Cette limitation est considérée comme fallacieuse en tant qu'elle s'oppose à « la preuve [*evidence*] objective traditionnellement invoquée en argumentation »; commentant Whately sur les fallacies *ad hominem*, *ad verecundiam*, *ad populum*, et *ad ignorantiam*, Walton note que Whately réunit ces quatre fallacies en *ad* et les oppose à l'*argumentum ad rem* (argument visant la chose elle-même, v. FOND). Cette opposition repose sur le fait que ces arguments

« contiennent un élément "personnel", c'est-à-dire qu'ils sont d'une certaine façon dépendants de leur source [*source-based*], ils visent une source ou une personne (un participant à l'argumentation) plutôt que la chose elle-même. Ils ont un caractère subjectif, qui s'oppose à la preuve [*evidence*] objective traditionnellement invoquée en argumentation » (Walton 1992, p. 6).

Ces formes d'argumentation prennent pour prémisses les représentations spécifiques d'une personne ou d'un groupe. Du point de vue d'une philosophie qui n'admet de prémisses que vraies (si l'on met à part le cas du raisonnement par l'absurde), ces argumentations sont donc fallacieuses de par leur "localisme", parce qu'elles

contiennent des traces de la présence du locuteur ou des interlocuteurs dans l'argumentation.

À l'opposé, ce localisme des prémisses argumentatives est définitoire de l'argumentation comme *logique de sujets*. Il n'est alors plus vu comme une limitation potentiellement manipulatoire, mais comme la marque du fait que l'argumentation, lorsqu'elle traite de connaissance, a affaire irréductiblement non pas à la vérité absolue, mais à un processus révisable de construction des savoirs ou des décisions humaines, par hypothèses et discussion critique dans une communauté structurée, **V. SCHÉMATISATION ; ARGUMENTATION (V)**.

■ Personne topique : les lieux communs de la personne

La topique substantielle de la personne est constituée de l'ensemble des paramètres (*topoi* [sg. *topos*], ou *lieux*) qui permettent d'attribuer une identité socio-rhétorique à un individu particulier. C'est une sous-topique de la topique substantielle universelle qui permet de parler de tout événement : "*qui a fait quoi, quand, où, comment pourquoi...*", **V. TOPIQUE SUBSTANTIELLE**. Il ne s'agit pas d'une théorie scientifique (psychologique, philosophique...) de la personne, mais d'un inventaire permettant de rassembler, à propos d'un individu, les idées admises, plausibles ou probables (*endoxa*, **V. DIALECTIQUE**) attachées à ses caractères les plus généraux. La personne ayant été ainsi décrite, on pourra lui appliquer les *topoi* inférentiels liés à chacun des traits qui la caractérisent et qui fourniront les prémisses d'une argumentation par la définition, **V. DÉFINITION**.

Quintilien énumère comme suit les facettes qui permettent de construire discursivement la personne publique.

— « La famille, car on croit généralement que les fils ressemblent à leurs père et mère et à leurs ancêtres, et cette ressemblance est parfois la cause de leur comportement, honnête ou honteux » (*I. O.*, V, 10, 24 ; p. 133). L'enquête sur la famille permettra par exemple de recueillir des informations "*son père est de bonne famille*", ou "*son père a été condamné*". Les informations recueillies sous ce *topos* fournissent les arguments permettant par exemple l'application de la règle "*tel père, tel fils*", qui fonde des inférences comme :

Le père a été condamné, donc le fils a une "lourde hérédité".

Il a commis une erreur, mais son père est de bonne famille, bon sang il ne saurait mentir, il mérite donc une seconde chance.

Le *topos* "*À père avare, fils prodigue*" s'oppose au précédent : si le père a un vice, le stéréotype socio-linguistique n'attribue pas au fils la vertu correspondante, mais soit le même vice, soit le vice opposé.

— « La nation », « la patrie » (*ibid.*, 24 ; 25 ; p. 133). Ce genre de trait permettra d'appliquer à la personne les stéréotypes nationaux : "*s'il est Espagnol, il est fier, s'il est Britannique, il est flegmatique*". Ces conclusions "*il est fier, il est flegmatique*" serviront ensuite comme prémisses pour d'autres conclusions désirées.

— « Le sexe, étant donné qu'on croit plus aisément à un vol de la part d'un homme, à un empoisonnement de la part d'une femme » (*ibid.*, 25 ; p. 133-4). Ce topos oriente l'action de l'enquêteur : en cas d'empoisonnement, il cherchera plutôt la femme.

— « L'âge », qui peut être une circonstance atténuante ; « l'état physique car l'on invoque souvent comme argument pour la débauche la beauté, pour l'agressivité la force » (*ibid.*, 25 ; p. 134). Autrement dit, « *il est beau, c'est un débauché* » est plus vraisemblable que « *il est beau, donc il mène une vie de saint* ». Si A est plus fort que B, alors « *A est plus agressif que B* » est vraisemblable, et en conséquence, si A et B se sont battus, « *c'est A qui a attaqué B* », en d'autres termes, A supporte la charge de la preuve. Ces inférences se retournent par appel au paradoxe du vraisemblable : « *c'est B qui a attaqué A, parce qu'il savait que les vraisemblances (les apparences) étaient contre A* ».

— « La fortune », « la différence de condition (entre un homme célèbre ou un homme obscur, un magistrat ou un simple particulier, un père ou un fils, un citoyen ou un étranger, un homme libre ou un esclave, un homme marié ou un célibataire, un père de famille ou un homme sans enfants) » (*ibid.*, 26 ; p. 134). Sous cette rubrique viennent l'ensemble des rôles sociaux et les lieux communs qui leur sont associés. S'il est possible de dire de lui que c'est un *paysan du Danube*, on pourra lui appliquer le topos de la personne qui dit forcément la vérité, v. RICHESSE ET PAUVRETÉ.

— « Les dispositions caractérielles : car l'avarice, l'irascibilité, la pitié, la cruauté, la sévérité, et autres traits semblables, portent souvent à croire ou à ne pas croire à un acte donné » (*ibid.*, 27, p. 134). C'est un cas d'instanciation d'une disposition caractérielle : « *l'assassinat a été commis de manière particulièrement cruelle, Pierre est cruel, donc l'assassin, c'est lui* », v. CIRCONSTANCES.

— « Le genre de vie », « fastueux ou frugal ou sordide ; les occupations aussi (car l'activité diffère s'il s'agit d'un paysan, d'un homme de loi, d'un homme d'affaire, d'un soldat, d'un marin, d'un médecin » (*ibid.*). Se situent sous cette rubrique toutes les caractéristiques rapportables à l'éthos professionnel.

Les cinq lieux communs suivants se rattachent essentiellement aux topoi des mobiles et motifs, v. MOBILES ET MOTIFS :

— « les prétentions des individus à paraître riches ou éloquents, justes ou influents » ;

— « les activités et les paroles antérieures », qui servent à déterminer les mobiles et les précédents (*ibid.*, 28, p. 134), v. PRÉCÉDENT ;

— « les troubles de l'âme, [...] la colère, l'épouvante » (*ibid.*, 28, p. 134-135), v. ÉMOTIONS ;

— « les desseins » (*ibid.*, 29, p. 135) ;

— « le nom », v. NOM (*ibid.*, 30, p. 135).

En résumé, la topique substantielle permet de dresser des portraits comme le suivant :

Un homme de trente ans, français, breton, allure sportive, de bonne famille, n'ayant jamais terminé ses études, très aimable avec ses voisins, menant une vie rangée, employé dans une pharmacie, sans grande ambition...

Ce portrait est un stock de prémisses. Le raisonnement topique part de d'information comme "*Pierre est un X*", prend pour principe de caractérisation le stéréotype "*les X sont comme ça*", et conclut que "*Pierre est comme ça*".

La topique substantielle rassemble ainsi une quinzaine de têtes de chapitre définissant ce qu'est une personne, et qui est telle personne. Elle permet de balayer les "prédicables" les plus généraux portant un individu et de construire son identité rhétorique-sociale. C'est un aide-mémoire qui permet de collecter et d'organiser les informations sur un individu quelconque pris dans une affaire (suspect, témoin, postulant), comme sur un public, ou enfin sur soi-même.

La littérature de "caractères". Cette topique a un fonctionnement argumentatif et un fonctionnement esthétique-cognitif. Elle est liée à la question de l'identité socio-langagière de la personne, et confrontée à une problématique de l'identité comme être même, noyau psychologique de la personne. Elle fournit une technique de construction du *portrait*. Elle établit ainsi un lien entre argumentation et littérature, littérature des "Caractères", en premier lieu ceux de Théophraste, mais d'une façon générale littérature des *portraits* et des *mœurs*. On passe de l'éthos à l'*éthopée*. On n'est plus dans le domaine de l'auto-fiction mais dans celui de la fiction tout court. Cet éthos fictionnel articule l'éthos en action et en paroles : on décrit les actions de l'Avare et on reproduit ses discours. Le portrait décontextualisé est un prolégomène à l'exercice de l'argumentation en situation. On passe ainsi des catégories argumentatives aux genres littéraires : « L'éthos s'assimile plutôt à la comédie et le pathos à la tragédie. » (Quintilien, *I. O.*, VI, 2, 20 ; p. 28).

■ Persuader, convaincre

L'opposition de *persuader* à *convaincre* est une thématique majeure du *Traité de l'argumentation* (1958).

1. Les mots

En grec, le mot utilisé pour désigner la preuve rhétorique est *pistis*. À la différence du mot français *preuve*, *pistis* appartient à une famille de termes exprimant les idées de « confiance en autrui, ce qui fait foi, preuve » (Bailly [1901], art. [*Pistis*]). La famille lexicale de termes grecs que l'on traduit par *persuader*, *persuasion* associe les sens de « persuader, séduire, tromper qn », ainsi que « obéir à qn » (*ibid.*, art. [*Peitho*]). À cette famille appartient également le nom propre *Peithô*, nom de la compagne d'Aphrodite, parfois Aphrodite elle-même, déesse de la beauté, de la séduction et de la persuasion.

Vu au travers des dictionnaires, le terme *pistis* est syncrétique, il couvre pour nous le champ de la preuve, de la séduction, de la soumission et de la persuasion. Il en résulte en somme que dire "la preuve rhétorique persuade" est un pléonasme.

En latin, le verbe *suadere* signifie « conseiller » ; l'adjectif correspondant, *suadus*,

signifie « invitant, insinuant, persuasif » (Gaffiot [1934], art. *Suadeo*). *Persuadere* est formé de *suadere* et du préfixe aspectuel *per-* indiquant l'aboutissement du procès. Il a le sens de « I. Décider à faire quelque chose [...] II. Persuader, convaincre » (*ibid.*, art. *Persuadeo*).

Convincere est composé de *con* (*cum-*) + *vincere*, vaincre, “vaincre parfaitement” (*ibid.*, art. *Convinco*); le préfixe *cum-* a, dans ce mot, le sens d'un accompli, comme le *per-* de *persuadere*. Il a pour premier sens « confondre un adversaire » (*ibid.*). Le même sens se retrouve dans l'expression française “convaincre X de mensonge”, où *convaincre* est suivi d'un objet direct désignant un être humain X et d'un groupe nominal “de + Substantif” désignant quelque chose de condamnable, que X se défend d'avoir commis.

Persuadere et *convincere* marquent tous deux des accomplissements mais de types différents : pour *persuadere* jusqu'à l'action ; pour *convincere* jusqu'à l'irréfutabilité. En anglais, la tradition voudrait que, conformément à leur étymologie, *to convince* soit réservé pour des situations dans lesquelles les croyances sont changées sans qu'il y ait passage à l'action, et que *to persuade* le soit pour des situations où une action est entreprise. Mais en pratique, les deux termes sont utilisés comme synonymes.

2. L'opposition conceptuelle “persuader” vs “convaincre”

Alors que les traducteurs des grands textes de la rhétorique classique emploient indifféremment *persuader* et *convaincre*, la théorie néo-classique de l'argumentation de Perelman et Olbrechts-Tyteca, oppose ces deux verbes sur la base de la qualité des auditoires :

« Nous proposons d'appeler persuasive une argumentation qui ne prétend valoir que pour un auditoire particulier et d'appeler convaincante celle qui est censée obtenir l'adhésion de tout être de raison. » ([1958], p. 36)

C'est une définition stipulative, dont la visée est normative :

« C'est donc la nature de l'auditoire auquel des arguments peuvent être soumis avec succès qui détermine dans une large mesure et l'aspect que prendront les argumentations et le caractère, la portée qu'on leur attribuera. Comment se représentera-t-on les auditoires auxquels est dévolu le rôle normatif permettant de décider du caractère convaincant d'une argumentation ? Nous trouvons trois espèces d'auditoires, considérés comme privilégiés à cet égard, tant dans la pratique courante que dans la pensée philosophique. Le premier, constitué par l'humanité tout entière, ou du moins par tous les hommes adultes et normaux et que nous appellerons l'auditoire universel ; le second formé, dans le dialogue par le seul interlocuteur auquel on s'adresse ; le troisième, enfin, constitué par le sujet lui-même, quand il délibère ou se représente les raisons de ses actes » (*ibid.*, p. 39-40), v. **PERSUASION**.

3. L'opposition lexicale *persuasion* vs *conviction*

Les verbes *persuader* et *convaincre* appartiennent à un champ synonymique incluant *catéchiser*, *conseiller*, *convertir*, (*exercer une*) *emprise*, *exciter*, *exhorter*, *inculquer influencer*, *insinuer*, *inspirer*, *inviter*, *prêcher suggérer*, ... (DES, art. *Persuader*; *Convaincre*). Cette base lexicale est une riche source d'orientations et d'oppositions sémantiques dont l'exploitation pourrait contribuer à la réflexion sur la diversité des effets attendus du discours.

En français contemporain, les familles dérivationnelles de *persuader* et *convaincre* sont homologues :

V	PPrst/Adj (actif)	PP/Adj (passif)	Subst -ion
<i>persuader</i>	<i>persuasif</i>	<i>persuadé</i>	<i>persuasion</i>
<i>convaincre</i>	<i>convaincant</i>	<i>convaincu</i>	<i>conviction</i>

Mais il existe une opposition aspectuelle *persuasion* / *conviction* : "la conviction est le résultat du processus de persuasion" ; cette opposition se manifeste dans les paires suivantes :

la persuasion	la conviction
le procès de persuasion	*le procès de conviction
l'auto-persuasion	*l'auto-conviction
*c'est ma persuasion	c'est ma conviction
*une, la, les persuasion(s) de Pierre	une, la, les conviction(s) de Pierre

Le script de l'acte de *persuasion*, produisant de nouvelles *convictions* est le suivant :

1. Un orateur développe devant un auditoire un discours (se voulant) *persuasif*, soutenant la position **P**, dans le cadre d'une question **Q**.
si l'orateur réussit dans son entreprise,
2. **A** est *convaincu* ou *persuadé* de **P**
A a de nouvelles *convictions* (**persuasions*).

Le *Traité* discute l'opposition conceptuelle sur les verbes *persuader* vs *convaincre* et non pas, comme on le fait généralement, sur les substantifs *persuasion* et *conviction*. C'est parce que ces substantifs ne s'opposent pas comme croyance / savoir, mais sur une base aspectuelle d'un autre type. Il y a des contraintes strictement lexicales sur la construction du langage conceptuel.

■ Persuasion

1. La persuasion considérée comme l'essence de la rhétorique

Depuis Isocrate et Aristote la parole rhétorique argumentative est couramment définie par sa fonction, *persuader* : « Posons que la rhétorique est la capacité (*duna-*

mis) de discerner (*theôrein*) dans chaque cas ce qui est potentiellement persuasif. » (*Rhét.*, I, 2, 1355b26 ; trad. Chiron, p. 124). Cette définition est reprise par Cicéron : « Crassus : Ainsi j'ai appris que le premier devoir de l'orateur est de s'appliquer à persuader » (*De l'or.* I, XXXI, 138 ; p. 51), jusqu'à Perelman et Olbrechts-Tyteca, qui mettent au centre de leur définition « l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment », avant d'élaborer la notion d'adhésion au moyen de l'opposition établie entre *persuader* et *convaincre*, v. ARGUMENTATION (1) ; ASSENTIMENT ; PERSUADER ET CONVAINCRE.

Selon ces définitions standard, la rhétorique s'intéresse fondamentalement au discours structuré par l'*intention* (illocutoire) de *persuader*, c'est-à-dire de communiquer, expliquer, légitimer et faire partager le point de vue qui s'y exprime et les mots qui le disent. La *persuasion* (perlocutoire) résulte de tout ou partie de la réalisation de ces intentions.

La tradition rhétorique lie le discours de persuasion au vraisemblable et l'oppose parfois au discours de vérité, v. VÉRITÉ ET VRAISEMBLABLE.

2. Une rhétorique sans persuasion : *l'ars bene dicendi*

Le chapitre 15 du livre II de l'*Institution Oratoire* de Quintilien est consacré à la mise en question de la définition de la rhétorique en relation avec la persuasion : « la définition la plus commune de la rhétorique c'est qu'elle est "le pouvoir de persuader" » (*I. O.*, II, 15, 3 ; p. 76), dont la paternité est attribuée à Isocrate. Toutes les définitions qui lient la rhétorique à la persuasion sont rejetées :

— soit comme pouvoir de persuader :

« Mais, au vrai, la persuasion n'est-elle pas apportée aussi par l'argent, le crédit, l'autorité et le rang du sujet parlant, ou même, enfin, sans l'aide de la voix, par le seul aspect, lorsque par exemple, le rappel des mérites de quelqu'un, ou un visage qui inspire la pitié, ou la beauté physique, dicte le verdict ? » (*ibid.*, 6 ; p. 76-77) ;

— soit comme ouvrière de persuasion, y compris avec la restriction « pouvoir de persuader par la parole » : « car d'autres que les orateurs persuadent par leur parole et conduisent où ils veulent, les filles galantes, les adulateurs, les corrupteurs » (*ibid.*).

Finalement, Quintilien reprend à son compte la définition de la rhétorique attribuée aux stoïciens et à Chrysippe : « la définition qui conviendra parfaitement à la substance de la rhétorique, c'est "la science de bien dire" [*rhetoricon esse bene dicendi scientiam*] » (*ibid.* ; p. 84) ; sa finalité est de « penser et de parler comme il se doit » (*ibid.*).

Cette opposition entre rhétorique *communicative* de la *persuasion* et rhétorique *introvertie* du *bien dire* a été diversement nommée : primaire / secondaire (« primary / secondary rhetoric », Kennedy 1999) ; extrinsèque / intrinsèque (« extrinsischen / intrinsischen rhetoric », Kienpointner 2003). On peut également parler de *rhétorique de l'énonciation*, *introvertie*, centrée sur le locuteur et son for intérieur, orientée vers

la justesse de la pensée et la précision du discours. La *rhétorique de l'interaction, extrovertie*, est focalisée sur l'interlocuteur, elle est communicationnelle et parfois éloquente. Cette distinction ne correspond pas à celle qu'on pratiquait, dans les années 1960, entre une *rhétorique restreinte* opposée à une *rhétorique générale*, et elle n'a rien à voir avec celle qui opposerait une rhétorique des arguments et une rhétorique des figures, v. **FIGURE ; ARGUMENTATION (VI)**.

La rhétorique énonciative est une rhétorique dont les dimensions communicationnelle et interactionnelle, donc persuasives, sont affaiblies, mais qui n'en reste pas moins une rhétorique argumentative. La Bruyère a exprimé le sentiment profond de cette rhétorique qui a renoncé à l'éloquence et à la persuasion :

« Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments ; c'est une trop grande entreprise. »

Jean de La Bruyère, « Des ouvrages de l'esprit », *Les Caractères ou les mœurs de ce siècle* [1688]. In *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par J. Benda, Paris, Gallimard, 1951.

3. De la persuasion à l'action

Dans un complément indispensable à la définition de base de l'argumentation, mais souvent négligé, car il n'est sans doute pas facilement articulable à la notion d'auditoire universel, le *Traité de l'argumentation* prolonge la réflexion sur la persuasion jusqu'à l'action ; c'est l'argumentation qui produirait la « disposition à l'action » :

« Le but de toute argumentation, avons-nous dit, est de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment : une argumentation efficace est celle qui réussit à accroître cette intensité d'adhésion de façon à déclencher chez les auditeurs l'action envisagée (action positive ou abstention), ou du moins à créer, chez eux, une disposition à l'action, qui se manifeste au moment opportun » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 59),

position réaffirmée un peu plus loin : « seule l'argumentation, [...] permet de comprendre nos décisions. [...] elle se propose de provoquer une action » (*ibid.*, p. 62).

Le point final du processus argumentatif n'est donc pas la persuasion vue comme un simple état mental, une « adhésion de l'esprit ». L'ultime critère de la persuasion complète est l'*action* accomplie dans le sens suggéré par le discours, et l'émotion joue un rôle essentiel dans ce passage à l'acte. L'adhésion au-delà d'un certain degré déclencherait l'action. On se trouve à un nœud où l'on cherche à combiner argumentation, persuasion traditionnelle, émotions, et valeur pour construire réponse au problème philosophique de l'action, v. **ÉMOTION ; PATHOS**.

4. Persuasion, identification, auto-persuasion ?

La notion d'identification est fondamentale dans la théorie de l'argumentation dans la langue. Dans un premier temps, le locuteur met en scène une gamme d'énonciateurs, sources des points de vue évoqués dans l'énoncé. Dans un second temps, il s'identifie à tel énonciateur et non pas à tel autre, cette identification étant marquée dans la structure grammaticale. Mais ce concept d'identification est totalement étranger au concept psychologique d'identification qui est discuté en liaison avec la question de la persuasion.

Burke a souligné que la persuasion suppose une identification :

« Quand vous êtes avec les Athéniens, il est facile de louer les Athéniens, mais pas quand vous êtes avec les Lacédémoniens : tel est peut-être le cas de persuasion le plus simple. Vous persuadez quelqu'un seulement dans la mesure où vous parlez son langage, par la parole, le geste, la tonalité, la disposition, l'image, l'attitude, l'idée, en identifiant vos façons de faire avec les siennes [*identifying your ways with his*] » (1950, p. 55).

Selon la doxa rhétorique, l'orateur qui veut persuader un auditoire doit passer des accords préalables avec lui, v. **CONDITIONS DE DISCUSSION**. Cette négociation des accords ne peut se faire que par un dialogue argumentatif, préalable au dialogue argumentatif primitivement envisagé, ce qui engage dans un paradoxe : pour parvenir à un accord, il faut déjà être d'accord. Sous peine de régression à l'infini, l'orateur doit se résoudre non pas à *se mettre d'accord avec* mais à *s'accorder à* son auditoire. Pour cela il s'informe sur cet auditoire dont il se fait une image ; c'est bien ce que prévoit la théorie des *éthè* des auditoires, v. **ÉTHOS (IV)**. Le discours de l'orateur réfracte ce travail sur l'auditoire par trois moyens, chacun d'eux étant calculé en fonction de l'auditoire et correspondant à une forme d'accord implicite ou explicite, passé avec lui. D'une part, par des preuves *éthotiques*, il se présente / se construit discursivement en fonction de son auditoire ; ensuite, par des preuves *logiques*, il choisit et schématise ses objets et ses jugements en fonction de, ou parmi ceux que l'auditoire peut admettre (il argumente *ex concessis*) ; enfin, par des preuves *pathémiques*, il se met en empathie avec son auditoire.

En conséquence, pour obtenir l'identification de son auditoire à sa propre personne, l'orateur doit d'abord *s'identifier* à cet auditoire. Au terme de ce processus d'adaptation, on peut se demander, en fin de compte, qui a absorbé qui, qui a persuadé qui ? La rhétorique *extrovertie*, rhétorique de la persuasion, est menacée par le solipsisme de l'identification ; elle n'exprime qu'une introversion de groupe. L'étrange terme de « communion » proposé par le *Traité* caractérise bien l'aboutissement de ce processus.

5. Qui étudie la persuasion ?

L'argumentation rhétorique ne peut pas être définie par son objectif, qui serait le processus de persuasion, pour la simple raison que la persuasion est un objet revendiqué par bien d'autres disciplines : elle est l'objet des sciences et de la philosophie de la cognition ; de la neuropsychologie comme de la "programmation neuro-linguistique". L'ouvrage, célèbre et évité, de Vance Packard, *La persuasion cachée* [*Hidden persuaders*], est paru en 1957, un an avant le *Traité de l'argumentation*. Dans la foulée de cet ouvrage, mais avec des méthodes et des savoirs autrement sophistiqués, le neuromarketing s'intéresse de près à la question de la persuasion. Pour prendre une discipline moins sulfureuse, l'analyse de la persuasion est un des objets de la psychologie sociale. Cette discipline compte parmi ses objets fondamentaux l'étude théorique et expérimentale des influences sociales : la persuasion, les convictions, la suggestion, l'emprise, l'incitation..., la formation et les manifestations des attitudes, des représentations, et les transformations des manières d'agir des individus ou des groupes. Le monde entier, les événements matériels, parmi lesquels les découvertes scientifiques, les innovations techniques et les flux langagiers qui les accompagnent ou les constituent, produisent et rectifient les représentations, les pensées, les paroles et les actions des individus et des groupes.

Les grandes études classiques de psychologie sociale publiées au siècle dernier sur la persuasion ne mentionnent guère la rhétorique, ni d'ailleurs l'argumentation ; par exemple, on ne trouve ni le mot *rhétorique* ni le mot *argumentation* dans un recueil de textes sur la psychologie de la persuasion, intitulé *La persuasion* (Yzerbit et Corneille 1994). La problématique de la persuasion peut être légitimement invoquée à propos du discours, mais l'étude du processus de persuasion, y compris sous ses facettes langagières, ne peut en aucun cas être menée dans le seul cadre des études rhétoriques (Chabrol et Radu 2008).

6. Persuasion généralisée

De même que la rhétorique ne peut pas se définir par la persuasion, elle ne peut pas se définir comme l'étude des genres langagiers persuasifs, dans la mesure où la fonction persuasive n'est pas liée à un genre mais est coextensive à l'exercice du langage.

La fonction persuasive est un aspect de ce que les différents modèles des fonctions du langage classent comme fonction d'action sur le destinataire (fonction *d'appel*, Bühler [1933], ou fonction *conative*, Jakobson [1963]). D'une façon plus spécifique, Benveniste oppose l'histoire (le récit) au discours, et fait de *l'intention d'influencer* une caractéristique de tout discours :

« Nous avons, par contraste situé d'avance le plan du discours. Il faut entendre discours dans sa plus large extension : toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière. C'est d'abord la diversité des discours oraux de toute nature et de tout niveau

... mais c'est aussi la masse des écrits qui reproduisent les discours oraux ou qui en empruntent le tour et les fins (Benveniste [1959], p. 242 ; nous soulignons).

Nietzsche, dans ses leçons sur la rhétorique, généralise la force rhétorique pour en faire « l'essence du langage » :

« La force [*Kraft*] qu'Aristote appelle rhétorique, qui est la force de démêler et de faire valoir, pour chaque chose, ce qui est efficace et fait de l'impression, cette force est en même temps l'essence du langage : celui-ci se rapporte aussi peu que la rhétorique au vrai, à l'essence des choses ; il ne veut pas instruire [*belehren*], mais transmettre à autrui [*auf Andere übertragen*] une émotion et une appréhension subjective. » ([1971], p. III)

Ces tendances à la généralisation de la rhétorique à tout discours sont d'ailleurs compatibles avec toutes les définitions classiques de la rhétorique comme technique capable de développer des capacités naturelles des individus.

7. Persuasion et « colonisation des esprits »

Toute la réflexion sur la persuasion rhétorique est guidée par le présupposé que l'œuvre de persuasion est intrinsèquement bonne, même si les hommes et les femmes ont une tendance fâcheuse à faire un mauvais usage des meilleures choses. L'œuvre de persuasion est implicitement valorisée. Le persuadeur est mis dans la position haute, "homme de bien", visant l'universel, aristocrate de la parole, alors que l'auditoire est dans la position basse, sans substance, de ceux qui ne savent pas, incapables de raisonner (voir la définition dite "rhétorique" de l'enthymème) ni de décider par eux-mêmes, qu'il faut guider, qui se laissent tromper, manipuler, **v. ORATEUR ET AUDITOIRE.**

Sur le plan politique et religieux, la persuasion est le nom décent de la *propagande* ; propagandistes et convertisseurs se veulent également "hommes de bien" désireux de persuader. À l'époque même du *Traité*, Domenach attribuait à la propagande la fonction de « créer, transformer ou confirmer des opinions » ([1950], p. 8), comme la *Nouvelle rhétorique*, et comptait parmi ses instruments non seulement l'écrit et la parole, mais aussi l'image et tous les types de manifestations spectaculaires exigeant de la cible une action collective rituelle.

Persuader, c'est *convertir* ou « coloniser les esprits », selon l'expression de M. Mead (Dascal 2009), pour les sauver de quelque mal et les orienter vers quelque bien, dont ils ne sont ni persuadés ni convaincus. Pas plus que de juges et de tribunaux, les dictatures et les intégrismes n'ont jamais manqué de *persuadeurs*. **v. DISSENSUS.**

8. Argumenter dans une structure d'échange

La théorie de la persuasion rhétorique est discutée dans le cadre d'une interaction *sans* structure d'échange, ce qui explique le rôle essentiellement passif attribué à l'auditoire. **L'argumentation dialectique : réduire la diversité des positions** — La pragmatodialectique part non pas d'une opinion à transmettre, mais d'une différence d'opinion,

qui accorde à chaque opinion une égale dignité de principe, le but final étant de réduire cette différence. Elle « prend pour objet la résolution des divergences d'opinions par le moyen du discours argumentatif » (Eemeren et Grootendorst 1992, p. 18). Elle ouvre au maximum, dans sa règle n° 1 l'espace du débat et de la controverse : « *Liberté* — Les parties ne doivent pas faire obstacle à la libre expression des points de vue ou à leur mise en doute » (Eemeren, Grootendorst, Snoeck Henkemans 2002, p. 182-183), et se propose de le clore dans le consensus rationnel, par élimination du doute ou du point de vue mis en doute. Cette résolution se fait par élimination du faux : « *Clôture* — Si un point de vue n'a pas été défendu de façon concluante, celui qui l'a avancé doit le retirer. Si un point de vue a été défendu de façon concluante, l'autre partie doit retirer les doutes qu'il avait émis vis-à-vis de ce point de vue » (*ibid.*). On aboutit ainsi à un consensus soit sur l'opinion du proposant, soit sur le fait que cette opinion ne peut pas être maintenue.

Les théories argumentatives de l'interaction s'orientent vers une direction différente, celle de la co-construction des conclusions ; la thèse que l'on propose à l'assentiment de l'auditoire peut sortir profondément transformée de la rencontre. Le consensus peut être obtenu par fusion des points de vue primitifs ou par co-construction d'une opinion tierce. En somme, les interactants se comportent comme des dialecticiens évolutionnistes hégéliens procédant par synthèse des positions en présence, et non pas comme des dialecticiens aristotéliens, qui avancent par élimination du faux, v. ORATEUR — AUDITOIRE ; DIALECTIQUE.

Dans cette perspective, se dégage une définition strictement langagière de la persuasion : persuader, c'est *cadrer*, c'est-à-dire tenter d'inscrire la réaction langagière de l'interlocuteur dans la « suite idéale », tracée par l'intervention du locuteur. Cette suite idéale a pour caractéristique majeure de respecter les présupposés, et sans doute bon nombre de sous-entendus et d'apporter des propos nouveaux sur le thème donné. Il s'ensuit qu'être persuadé, c'est *ratifier* le discours auquel on est exposé, *respecter le cadrage* imposé et produire des interventions argumentativement *coorientées* à celles de l'heureux persuadeur. On externalise ainsi la notion de persuasion, en d'autres termes, on en fait l'économie.

■ Pertinence

■ *Lat. ignoratio elenchi.* Le mot grec *élenkhos* signifie : « 1. Argument pour réfuter [...] 2. preuve en général » (Bailly [1901], art. [*élenkhos*]). Le substantif latin *elenchus* est utilisé pour rendre les diverses significations grecques. Dans la littérature anglo-saxonne, *elenchus* est parfois compris comme signifiant « débat », par une nouvelle extension d'un sens emprunté au grec. Le titre latin de l'ouvrage d'Aristote *Des réfutations sophistiques* est *De Sophisticis elenchi* (Hamblin 1970, p. 305).

1. Une fallacie de méthode

La fallacie dite “d’ignorance de la réfutation” (*ignoratio elenchi*) est une fallacie indépendante du discours, v. FALLACIEUX (III). C’est une fallacie méthodologique, qui se produit « parce qu’on n’a pas défini ce qu’est la preuve ou la réfutation et parce qu’on a laissé échapper quelque chose dans leur définition. » (Aristote, *R. S.*, 167a20 ; p. 17). Elle a été définie d’abord dans le cadre du jeu dialectique, où un participant, le proposant (dit aussi le répondant), affirme une proposition et son partenaire, l’opposant (le questionneur), doit l’amener à se contredire, donc à réfuter la thèse qu’il avait acceptée en début de partie, v. DIALECTIQUE. Le jeu est donc défini sur des propositions contradictoires, l’une seulement des deux propositions est vraie. L’opposant doit se conformer aux règles de la méthode afin de réfuter réellement (et non pas en apparence) l’affirmation primitive, v. DIALECTIQUE.

Dans le cas général d’une question argumentative, l’argumentation doit respecter deux principes de pertinence : d’une part, l’argument doit être pertinent pour la conclusion ; et d’autre part, la conclusion doit être pertinente en tant que réponse à la question, v. QUESTION.

2. Pertinence interne

Dans le cadre d’une partie de dialectique, le proposant affirme **P**. Au terme de l’échange, l’opposant a construit une chaîne de propositions, au terme de laquelle il parvient à la proposition **non-P**. Apparemment, il a donc réfuté son adversaire et gagné la partie.

Mais le proposant affirme que la démonstration de **non-P** n’est pas valide car les arguments avancés ne soutiennent pas cette conclusion ; l’opposant n’est pas parvenu à démontrer **non-P**. Autrement dit, la conclusion est pertinente pour le débat, mais les arguments ne sont pas pertinents pour la conclusion.

Dans le cas général, le défaut de pertinence de l’argument pour la conclusion renvoie à tout le programme de critique du discours fallacieux.

3. Pertinence externe

Toujours dans un échange dialectique, le proposant ayant affirmé **P**, l’opposant construit une chaîne de propositions au terme de laquelle il parvient à la proposition **Q**, dont il affirme qu’elle est la proposition contradictoire de **P**, autrement dit que $\langle Q = \text{non-P} \rangle$. Le proposant reconnaît ou non la validité de l’argumentation déroulée par l’opposant, mais il affirme que la proposition **Q** n’est pas la contradictoire de **P**, et, qu’en conséquence, il n’a pas été réfuté. Les arguments sont peut-être pertinents pour la conclusion, mais la conclusion ne la réfute pas la thèse en question.

L’intervention sans pertinence externe est dite à côté de la question, elle est hors sujet, et peut être soupçonnée de vouloir mettre l’adversaire sur une fausse

piste, v. FAUSSE PISTE. L'accusation de paralogisme se renforce alors d'un soupçon de sophisme.

Les critiques sur la pertinence interne et sur la pertinence externe sont cumulables ; elles invalident un discours en disant qu'il enchaîne mal les propositions, ou que ses conclusions n'ont rien à voir avec le problème, ou les deux.

4. La question n'est pas pertinente pour le "vrai débat"

Le cadre dialectique est binaire, ce que l'autre a vraiment dit est exprimé dans une proposition simple et explicite, ainsi que ce qui compte pour sa réfutation, l'affirmation de la thèse contradictoire. Comme la question est "**P ou non-P**", dire que la conclusion de l'opposant ne réfute pas la proposition avancée, c'est dire également qu'elle n'est pas pertinente pour le débat.

Dans une discussion ordinaire, la situation peut être tout aussi claire. Un étudiant conteste (veut "réfuter") la note qui lui a été attribuée : *"si vous maintenez votre note, j'échoue à l'examen ; pouvez-vous m'ajouter trois points ?"*. L'argumentation par les conséquences est on ne peut plus valide. Mais les conséquences de la mauvaise note sont non pertinentes pour la détermination de la note ; la conclusion de l'élève est à côté de la question officielle *"quelle note le devoir mérite-t-il en lui-même ?"*, du moins selon le régime scientifique classique. La question de l'élève n'est pas celle du professeur, mais le professeur est maître de la question.

Les choses peuvent être plus compliquées. Lorsque le proposant réfute la réfutation qui lui est opposée en disant *"ce avec quoi tu es en désaccord n'a rien à voir avec ce que je dis"*, ce qu'il a réellement dit peut être difficile à cerner, et peut en permanence être reformulé et réinterprété. v. REPRÉSENTATIONS DU DISCOURS. D'autre part, même lorsque la proposition et la réfutation proposées sont fixées (actées par écrit par exemple), le lien entre les deux n'a pas forcément la clarté de la contradiction binaire. Par exemple, réfute-t-on quelqu'un qui argumente pour une interdiction des spéculations sur les matières premières, en affirmant qu'il est indispensable pour les entreprises d'acheter à l'avance les matières premières dont elles ont besoin pour se couvrir contre la fluctuation des cours ?

Enfin, dans le cadre d'une argumentation ordinaire, le sujet lui-même peut être controversable : aucun des participants n'est le maître naturel de la question, et il est tentant pour le proposant comme pour l'opposant de se l'approprier et d'invalider la réponse de l'adversaire comme non pertinente :

L1 : — Ce n'est pas la question !

L2 : — C'est ma réponse aux problèmes qui se posent réellement. Vous posez mal la question.

À la réfutation par (accusation de) défaut de pertinence de la conclusion pour le débat en cours on peut donc répondre par la contre-réfutation de fallacie de question mal posée, ou mal orientée, non pertinente pour le "vrai débat". Dans tous les débats

socio-politiques sérieux, la question peut être un enjeu négociable. Le tiers participant, par exemple le juge, a pour fonction d'assumer et de stabiliser la question, il est seul habilité à trancher sur ce qui est pertinent ou non par rapport à la question disputée. D'une façon générale, le tiers participant a pour fonction d'assumer et de stabiliser quelque peu la question.

■ Pétition de principe, *Petitio principii* ► Cercle vicieux

■ Polémicité ► Débat; Présupposition; Rôles

■ Politesse argumentative

La *politesse linguistique* a une fonction de régulation de la relation interpersonnelle :

« Relèvent de la politesse, tous les aspects du discours 1- qui sont régis par des règles, 2- qui interviennent au niveau de la relation interpersonnelle, 3- et qui ont pour fonction de préserver le caractère harmonieux de cette relation (au pire : neutralisation des conflits potentiels; au mieux faire en sorte que chacun des participants soit envers l'autre le mieux disposé possible). » (Kerbrat-Orecchioni 1992, p. 159 ; p. 163 ; souligné dans le texte)

Dans le cas général, la conversation est régie par un principe de préférence pour l'accord, v. *ACCORD*. La théorie interactionniste de la politesse (Brown et Levinson 1978 ; Kerbrat-Orecchioni, *ibid.*) définit l'individu par ses *faces* et ses *territoires*. L'intervention polie respecte des *règles de politesse positive* et des *règles de politesse négative*, vis-à-vis de soi comme vis-à-vis de l'autre. Ce système est transformé en situation argumentative : la préférence est transformée en une « préférence pour le désaccord » (Bilmes 1991), les différences sont maximisées, ce qui a des conséquences sur toutes les composantes du système de la politesse linguistique.

(i) **Principes de politesse orientés vers l'allocutaire** — La *politesse négative* enjoint d'éviter les actes menaçants et les principes de *politesse positive* recommandent que soient produits des actes positifs envers les territoires ou la face de l'Allocutaire (Kerbrat-Orecchioni 1992, p. 184). Dans une situation argumentative on peut observer une inversion de ces principes. Les règles de la politesse positive ne sont pas appliquées, celles de la politesse négative sont inversées, et pour des raisons qui tiennent à la nature même de cette situation.

Par exemple, la règle « évitez d'empiéter sur les réserves [de l'interlocuteur] » (*ibid.*, p. 184) correspond au principe de non agression, "ne violez pas le territoire de l'autre". Dans une situation argumentative, le territoire étant disputé, il y a forcément une forme d'agression et de conflit territorial, avec empiètements et contre-empiètements. Une règle de politesse recommande de « [s'abstenir] de faire [à l'interlocuteur] des remarques

désobligeantes, des critiques trop acerbes, des réfutations trop radicales, des reproches trop violents » (*ibid.*), alors qu'en situation d'argumentation, la réfutation radicale est recherchée plutôt qu'évitée et la mise en cause négative de l'adversaire est une stratégie standard. S'il y a éloge de l'adversaire, c'est pour le retourner contre la position qu'il défend dans l'interaction en cours, v. CONTRE-ARGUMENTATION.

L'interdiction des attaques personnelles relève des règles de politesse visant à protéger l'interlocuteur, pour les aspects de sa personne qui ne sont pas un enjeu du débat, v. ATTAQUE PERSONNELLE.

(ii) **Principes de politesse orientés vers le locuteur** — Comme la précédente, cette rubrique réunit deux familles de principes, les uns négatifs et les autres positifs.

— **Des principes de défense du territoire du locuteur :**

« Sauvegardez dans la mesure du possible votre territoire (résistez aux incursions par trop envahissantes, ... ne vous laissez pas traîner dans la boue, ne tolérez pas que votre image soit injustement dégradée, répondez aux critiques aux attaques et aux insultes »,

ainsi que des mesures de protection de ses propres faces : « sauf circonstance exceptionnelle, le plaidoyer pro domo est pros crit dans notre société, qui juge sévèrement les manifestations trop insolentes de l'auto-satisfaction » (*ibid.*, p. 182-183).

En situation argumentative, les principes jouant en faveur du locuteur sont vigoureusement appliqués en ce qui concerne leur versant négatif (protection). L'argumentateur n'hésite pas à faire l'éloge de sa personne (face positive) aussi bien que de son territoire, ici son point de vue. Cette valorisation apparaît parfaitement naturelle quand elle s'applique aux objets "en question", qui constituent des enjeux de l'interaction, aussi bien la personne que ses biens. On aboutit à la conclusion que la situation d'argumentation lève les règles de la politesse pour les objets et les personnes en conflit. On peut même y voir une caractéristique fondamentale de cette situation.

— **Des principes de modération dans la valorisation de soi :** « si vous avez à faire votre propre éloge, qu'au moins ce soit sur le mode atténué de la litote » (*ibid.*, p. 184) ; et vous pouvez même léser légèrement votre propre territoire et pratiquer une légère auto-critique (*ibid.*, p. 154). Ce principe demande qu'on accepte de transiger, de faire des concessions, toutes choses que l'argumentateur peut choisir de faire ou ne pas faire sans qu'on puisse parler de politesse ou d'impolitesse.

On peut faire l'hypothèse que dans une situation argumentative les protagonistes utilisent une sorte "d'anti-système de la politesse", miroir du système de la politesse. Parler de "système de l'impolitesse", supposerait que toutes ces interventions soient senties comme impolies, ce qui n'est pas le cas, nonobstant le fait que, dans de telles situations, peuvent s'engager des polémiques sur "le ton".

La redéfinition du système de la politesse vaut strictement pour les aspects de la personne, de ses faces et ses territoires, qui sont engagés dans le conflit argumentatif. Hors de ces domaines, les règles reprennent leur droit. Il est donc possible qu'un

argumentateur grandisse sa face et ses territoires, abaisse ceux de son adversaire, dans une telle interaction où il se comportera, *par ailleurs*, de façon polie ou impolie. La grande question de la pertinence d'une intervention dans une interaction argumentative recoupe exactement celle de la circonscription du domaine où s'appliqueront ou non les règles de la politesse générale.

■ Polysyllogisme ► Sorite

■ Pragmatique, arg.

L'argument pragmatique correspond au topos n° 13 de la *Rhétorique* d'Aristote : « puisque, la plupart du temps, il se trouve que de la même chose s'ensuivent un bien ou un mal, on se servira du conséquent pour persuader ou dissuader, accuser ou défendre, louer ou blâmer » (*Rhét.*, II, 23, 1399a10 ; trad. Chiron, p. 390-391). Autrement dit, comme on peut toujours attribuer à une mesure, politique ou autre, des effets positifs et des effets négatifs, qu'elle soit en discussion ou déjà en application, on peut toujours la recommander en soulignant ses effets positifs ou la critiquer en montrant ses effets négatifs.

L'argument pragmatique présuppose une série d'opérations argumentatives :

(i) *une argumentation par la cause* : à partir d'un comportement ou d'une mesure donnée, en s'appuyant sur une loi (prétendue) causale, on prédit qu'elle aura mécaniquement un certain effet ;

(ii) *un jugement de valeur*, positif ou négatif, porté sur cet effet ;

(iii) enfin, en prenant pour argument cette conséquence, *une remontée vers la cause*, pour la recommander si le jugement de valeur porté sur elle est positif, pour la rejeter si ce jugement est négatif.

Cette dernière opération caractérisant ce type d'arguments, l'argumentation pragmatique est parfois dite *argumentation par les conséquences*, mais elle est très différente de l'argumentation diagnostique, qui reconstruit une cause à partir d'une conséquence. Ici c'est non pas la cause mais *l'évaluation de la cause* qui est reconstruite à partir de *l'évaluation de la conséquence*. v. CONSÉQUENCES.

Dans le domaine scientifique, l'argumentation par la cause part d'un fait attesté, "*vous fumez*", s'appuie sur une loi statistique-causale "*fumer accroît les risques de cancer*", pour en déduire la conséquence "*vous accroissez vos risques de cancer*"; comme personne n'aime avoir le cancer, le jugement négatif rétroagit sur la cause "*j'arrête de fumer*". Dans le domaine socio-politique, la déduction causale nécessaire au stade (i) de l'argumentation pragmatique, se réduit à une suite d'éléments corrélés de façon vaguement plausible, c'est-à-dire à un *roman causal*, et le plus couramment à une simple affirmation "*ceci aura pour conséquence cela*", v. MÉTONYMIE.

Réfutation de l'argument pragmatique — L'argument pragmatique se réfute par l'argument sur les effets pervers :

« Nouvel Observateur — Anne Coppel, dans le livre que vous publiez avec Christian Bachmann, *“Le Dragon domestique”*, vous prenez parti pour la légalisation de la drogue. Vous ne craignez pas de passer pour des suppôts de Satan ?

Anne Coppel (A. C.) — Plutôt que de légalisation, nous préférons parler de domestication, car cela suppose une stratégie progressive [...]. Elle ne supprimera pas le problème de la drogue. Mais c'est une solution plus rationnelle, qui éliminera les mafias, réduira la délinquance, réduira aussi tous les fantasmes qui alimentent la drogue elle-même et font partie de son marketing.

Jean-Paul Jean (J.-P. J.) — Je crois que la légalisation produirait un effet d'appel dont on ne peut absolument pas maîtriser les conséquences. Plus un produit est présent sur le marché, plus il y a de consommateurs potentiels qui y ont accès. On aboutirait donc à ce que beaucoup plus de gens se droguent. »

Le Nouvel Observateur, 12-18 octobre 1989.

V. PENTE GLISSANTE.

A. C. argumente par les *effets positifs* qu'aura, selon elle, la légalisation de la drogue. J.-P. J. réfute par les *effets pervers*. Ces effets sont dits *pervers* parce que la personne qui propose la mesure ne les recherche pas, ne les souhaite pas, et son adversaire lui en fait crédit. Dans le passage ci-dessus, J.-P. J. n'accuse pas A. C. de proposer cette mesure *pour que* « beaucoup plus de gens se droguent ». Parfois on se trouve à la marge :

L1 : — Cette politique rendra les laboratoires ingérables et conduira à leur explosion !

L2 : — C'est précisément le but recherché.

Ce cas relève de la règle n° 6 de Hedge : « on ne doit pas imputer à une personne les conséquences de sa thèse » — cas J.-P. J. —, « à moins qu'elle ne les revendique expressément » — cas du locuteur L2. Dire à quelqu'un que sa politique qu'il propose mènera le pays à la ruine et au chaos est une argumentation par les conséquences. Dire qu'il propose cette politique *pour mener* le pays à la ruine et au chaos, c'est l'accuser de complot, v. NORME ; RÈGLE ; ÉVALUATION. L'accusation de poursuivre un agenda caché renvoie également au topos du dévoilement des vraies intentions, v. MOBILES ET MOTIFS.

■ Précédent, arg.

L'argument du précédent correspond au topos n° 11 d'Aristote. La conclusion repose sur « un jugement (*ek kriseôs*) prononcé sur la même question, une question semblable ou une question contraire » (*Rhét.*, II, 23, 1398b15-25 ; trad. Chiron, p. 388). Par « jugement », il faut entendre non seulement le jugement d'un tribunal, mais

toute forme d'évaluation ou de décision prise dans le passé. Et si la cause n'a pas été tranchée au tribunal, elle peut l'avoir été par des autorités comme celles de la *fable*, de la *parabole* ou de l'*exemple*, v. *AB EXEMPLO*; *EXEMPLE*. Les proverbes, les vers célèbres sont des autorités en ce sens (Lausberg [1960], § 426).

Les jugements sont rendus dans le contexte des jugements passés, concernant des cas "de même type". L'importance accordée au précédent est une exigence de cohérence entre les décisions prises, un cas particulier d'application du principe de non-contradiction; on se garde ainsi contre toute accusation *ad hominem* adressée à l'institution, v. *AD HOMINEM*.

L'application du principe du précédent se fait selon les étapes suivantes :

- (i) un problème : on est en présence d'un cas P_1 à propos duquel une décision doit être prise;
- (ii) une recherche de problèmes et de cas semblables;
- (iii) une opération de *catégorisation* : ce cas est analogue à un cas antérieur P_0 ; il entre dans la même catégorie que P_0 , v. *ANALOGIE (III)*; *CATÉGORISATION*;
- (iv) la décision, le jugement, l'évaluation... E a été portée sur le cas P_0 ;
- (v) par application de la règle de justice, on doit porter un jugement analogue sur le cas P_1 . Par "analogue", on entend le même jugement, un jugement proportionnel; ou, plus simplement, un jugement cohérent avec E, v. *RÈGLE DE JUSTICE*.

Le recours au précédent peut être bloqué au second stade, où on peut arguer de différences essentielles entre le cas P_1 et le cas précédent P_0 .

L'appel au précédent est un économiseur d'énergie : le problème du jugement à porter est résolu automatiquement dès qu'est établie l'analogie du fait problématique à un fait déjà jugé. C'est, du même coup, un principe conservateur.

■ Présupposition

Un énoncé à présupposé est un énoncé élémentaire qui contient plusieurs jugements, ayant des statuts sémantiques et discursifs différents. La notion de présupposition peut être abordée comme un problème logique ou un problème langagier.

1. Un problème logique

Le problème de la présupposition a été d'abord traité en logique. La logique des propositions analysées postule que des propositions comme "*tous les A sont B*" sont susceptibles de prendre deux valeurs de vérité, le vrai et le faux. Le problème survient lorsqu'il n'existe pas de A ni de B; la proposition "*tous les A sont B*" est-elle alors vraie ou fausse? Du point de vue de la technique logique il suffit d'ajouter les prémisses "*il existe des A*", "*il existe des B*".

Soit l'énoncé "*le roi de France est chauve*" énoncé en 2012; il n'est pas possible de lui attribuer une valeur de vérité, puisqu'il n'y a pas de roi de France (Russell 1905).

Un tel énoncé d'apparence mono-propositionnel se traduira en langage logique par une conjonction de propositions, c'est-à-dire de trois jugements, ayant chacun sa valeur de vérité :

"Il y a un roi de France" et/∧ "Il n'y en a qu'un" et/∧ "il est chauve".

Si l'énoncé est affirmé en 2012, la première proposition de la conjonction est fausse, donc la conjonction de propositions logiques représentant l'énoncé *"le roi de France est chauve"* est simplement fausse. On a reproché à cette analyse de ne pas rendre compte du sentiment linguistique du locuteur ordinaire. Mais cette objection n'est pas pertinente du point de vue de la logique, pour laquelle le problème technique est réglé.

2. Un problème langagier

La présupposition est définie comme un élément du contenu sémantique de l'énoncé qui résiste à la négation et à l'interrogation. L'énoncé *"Pierre a cessé de fumer"* *présuppose* que *"auparavant Pierre fumait"*, et pose que *"maintenant, Pierre ne fume plus"*. La proposition négative *"Pierre n'a pas cessé de fumer"* et la proposition interrogative *"Pierre a-t-il cessé de fumer?"* partagent ce présupposé *"auparavant Pierre fumait"*. La négation porte sur le posé (*"Pierre fume maintenant"*), ainsi que l'interrogation (*"Pierre fume-t-il maintenant?"*)

Dans la théorie de l'argumentation dans la langue, Ducrot redéfinit la notion de présupposition comme un acte illocutoire transformant les possibilités de parole de l'interlocuteur. Cette définition touche au mécanisme des accords dans le dialogue. Le phénomène de la préférence pour l'accord a été clairement identifié par Ducrot dans le cadre du dialogue tel que l'approche la pragmatique énonciative. Dans l'analyse qui a bouleversé notre vision de la notion de présupposition, Ducrot commente l'effet « polémique » que produit le refus pour l'interlocuteur de respecter les présupposés introduits par le locuteur (Ducrot 1972, p. 69-101), soit, d'une façon générale, le refus d'inscrire sa parole dans la perspective ouverte par le locuteur lors du tour précédent. Cette idée qu'un énoncé détermine (est orienté vers) une "suite idéale" est à la base de ce qui deviendra la théorie de l'argumentation dans la langue.

Ducrot ne postule pas un principe d'accord irénique qui déterminerait les relations d'interlocution (ce qui n'est pas non plus le cas de la théorie des interactions) ; il souligne que l'accord est imposé : ce n'est pas *nous sommes d'accord, c'est merveilleux!* mais bien *vous êtes d'accord avec moi, n'est-ce pas?* La description de l'acte de présupposer est entièrement faite dans le registre du coup de force légal : en introduisant un présupposé dans son énoncé, le locuteur accomplit

« un acte à valeur juridique, et donc illocutoire [...] [qui] transforme du même coup les possibilités de parole de l'interlocuteur. [...] ce qui est modifié chez l'auditeur, c'est son droit de parler » (*ibid.*, p. 91).

Le présupposé prétend imposer « un cadre idéologique » (*ibid.*, p. 97) au dialogue ultérieur, c'est-à-dire canaliser, contraindre la parole de l'autre. La nature violente de cette imposition est proportionnelle à celle qu'il est nécessaire de mettre en œuvre pour la repousser ; la remise en cause des présupposés est

« toujours vécue comme agressive, et contribu[e] largement à personnaliser le débat, à le transformer en querelle. [...] Attaquer les présupposés de l'adversaire, c'est [...] attaquer l'adversaire lui-même » (*ibid.*, p. 92).

Le rejet du présupposé est agressif, et cette polémique est inscrite dans ce fait de langue. C'est un cas particulier du refus de l'interlocuteur d'inscrire sa parole dans le cadre du formatage opéré par le locuteur, c'est-à-dire de résistance à la persuasion.

V. QUESTION CHARGÉE ; CONDITIONS DE DISCUSSION ; PERSUASION.

■ Preuve et arts de la preuve

1. La preuve

Prouver est issu du latin *probare*, “faire l'essai, éprouver, vérifier”. Cette valeur étymologique se retrouve dans les dérivés *éprouver*, *épreuve*, *probant*, *probatoire*, *probation*, qui tous, tout comme *preuve*, évoquent la sanction de l'expérience concrète. Comme l'argumentation, la démonstration et la preuve ne s'analysent pas de la même façon selon les domaines.

Les preuves se différencient selon qu'il s'agit des domaines où une confrontation avec le réel est possible et selon le type de langage utilisé (langage mathématique ou langage ordinaire). L'établissement de grandes classes de preuves est une des tâches des épistémologues.

On parle de *démonstration* et de *preuve* en mathématiques et en sciences. On parle également de preuves (spéculatives) en théologie (preuve dite ontologique de l'existence de Dieu par les degrés de perfection des êtres), ou en philosophie (preuve de l'existence du monde extérieur).

En science, les modèles théoriques prédictifs peuvent recevoir une validation empirique ; lorsque les situations qu'ils prévoient sont attestées dans la réalité, on dit qu'ils ont reçu une *confirmation* ou une *preuve expérimentale*, qui fait le lien avec l'explication.

En droit, comme dans la vie courante, on *apporte la preuve* d'un fait ou de la légitimité d'une action.

2. Hétérogénéité du discours de la preuve

Dans tous les domaines, le discours de la preuve est fonctionnellement hétérogène. La preuve accomplit une série de fonctions :

— fonction *aléthique* : elle établit la vérité d'un fait ou d'une relation incertaines ou contestés ;

- fonction *explicative* : elle rend compte d'un fait certain, en l'intégrant dans un discours cohérent (histoire ou démonstration) ; d'un ensemble de faits certains (histoire-récit) ;
- fonction *épistémique* : elle fonde une croyance justifiée, permettant ainsi d'accroître et de stabiliser les connaissances ;
- fonction *esthétique* : elle est relativement évidente, et si possible élégante ;
- fonction *rhétorique* : elle convainc ;
- fonction *psychologique* : elle élimine le doute et inspire confiance ;
- fonction *dialectique* : elle élimine la contestation et clôt le débat ; la preuve obtenue par démonstration n'est pas remise en cause facilement ;
- fonction *sociale* : elle doit *rasséréner la communauté* concernée, dans le domaine judiciaire particulièrement ; a contrario, la preuve exclut : les fous, les passionnés, les faibles d'esprit rejettent la preuve qu'on leur apporte ;
- fonction *professionnelle* : elle fonde un *consensus légitime* dans la communauté compétente, qui définit la problématique, stabilise la forme de la preuve et l'accomplit en la ratifiant.

La preuve ne peut en rien être caractérisée comme un bloc d'évidence que l'on pourrait opposer à l'argument.

3. La preuve entre fait et discours

La preuve se construit dans un langage, naturel ou formel, et est apportée dans un discours. Selon la conception formelle, la *preuve formelle* apportée par la démonstration hypothético-déductive est la preuve par excellence. Son correspondant en langage ordinaire serait l'argumentation par la définition essentialiste utilisée en philosophie et en théologie. Dans les autres domaines d'activités, le discours probatoire nécessite un "supplément de réalité", et on s'oriente vers la *preuve comme fait*. La preuve y est construite par une série de manipulations et d'investigations dont la désignation renvoie à des réalités concrètes : on réunit "*des éléments de preuve*", "*des moyens de preuve*" ; on "*fait la preuve*" comme on "*fait ses preuves*", on "*apporte des preuves*". C'est dans ce rapport au réel que la preuve se différencie de la démonstration.

Le passage de la preuve comme *démonstration* à la preuve comme *fait* suppose un double effacement du discours, d'abord celui de l'énoncé rapportant le fait et ensuite celui du lien entre le probant et le prouvé. La preuve-fait nie le discours qui la soutient. Elle suppose l'évidence non discursive des réalités matérielles (données à voir et à toucher) et des réalités intellectuelles, claires, distinctes et nécessaires. La preuve que je n'ai pas assassiné Pierre est qu'il est là bien vivant devant vous ; ou, comme le dit Grize « le fait est le meilleur des arguments » (1990, p. 44). Mais le fait est apporté dans un discours ; et la cruelle expérience de Semmelweis nous a définitivement appris que l'existence de faits constatés et corrélés ne crée pas leur acceptation (Plantin 1995, chap. 7).

Les approches de l'argumentation comme *technique discursive*, *orientation du discours*, *schématisation* ou *schéma discursif*, *dialogue*, ou *interaction* ancrent l'étude de l'argumentation dans celle des pratiques langagières ordinaires, éventuellement encadrées par des systèmes de normes, dont la fonction est de faire progresser les pratiques. L'argumentation est ainsi nettement distinguée des recherches en épistémologie ou en méthodologie scientifique, et ne se confond pas avec les théories ou la philosophie de la preuve, de la démonstration, de l'explication ou de la justification en logique, en mathématiques ou en sciences. **v. DÉMONSTRATION ET ARGUMENTATION.**

Le loup et l'agneau — La fable de La Fontaine *Le loup et l'agneau* (Fables, I, X) illustre à la fois le fonctionnement ordinaire du discours de la preuve, et en quoi la preuve n'est pas le déterminant des actions :

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Situation :

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.

Un violent reproche :

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.

Le délit est présumé (*tu troubles mon breuvage*). La demande d'explication sur les mobiles (*[qu'est-ce] qui te rend si hardi*) semble laisser à l'agneau une possibilité de justification, mais elle est immédiatement suivie de la condamnation (*tu seras châtié de ta témérité*). Cette prise de parole est mystérieuse : pourquoi le loup parle-t-il ? Il pourrait simplement mettre à profit la nourriture qu'il quêtait et qu'il rencontre enfin ; il pourrait manger l'agneau comme l'agneau boit l'eau. L'agneau répond par un constat d'évidence, **v. ÉVIDENCE** :

— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.

La conclusion est rigoureuse, puisque les lois physiques sont telles que le ruisseau ne remonte jamais à sa source. Mais "concluant" ne signifie ni "impossible à contredire" :

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

Cette deuxième, puis une troisième attaque sont également repoussées de façon concluante :

— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — [...]

mais la dernière est irréfutable, et ne laisse plus la parole à la défense :

[...] — C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »

Et l'on conclut que les bonnes raisons ne déterminent pas le cours de l'histoire :

Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

4. Arts de la preuve

Argumenter, prouver, démontrer : un champ lexico-sémantique — Le langage ordinaire propose les termes suivants pour désigner la famille de notions et d'activités inférentielles qui constituent ce qu'on peut appeler *les arts de la preuve* :

Substantif	Verbe	Adj -able	N Déverbal	N d'agent	Adjectif
	démontrer	(in) démontrable	démonstration	≠ démonstrateur	démonstratif
argument	argumenter	* argumentable	argumentation	argumentateur	argumentatif
preuve	prouver	(im)prouvable	probation	≠ prouveur	probatoire
la/une raison	raisonner	raisonnable	raisonnement	≠ raisonneur	

Les termes composant le micro-champ des arts de la preuve s'articulent selon de multiples dimensions.

— Seul *argumenter* a produit un nom d'agent, *argumentateur*. On parle de *démonstrateur* seulement pour les appareils ménagers ; *prouveur* a été remplacé par *avocat*. *Argumenter* marque un engagement subjectif dans le mécanisme de construction de la preuve.

— *Prouver* n'admet les dérivés *probatoire* et *probation* que dans le domaine du droit ; le processus et le résultat de l'action "**probatoire*" en science ne peut donc être dési-

gnée que comme une *démonstration*, ce qui contribue à brouiller la distinction théorique qu'on peut tenter d'établir entre les concepts de *preuve* et de *démonstration*.

— *Démontrer* et *prouver* admettent des complétives en *que* et posent que leur objet est vrai : “Pierre a prouvé, démontré que Paul était le vrai coupable”. *Argumenter* ne pose pas la vérité de son complément, ni l'aboutissement du procès :

Pierre [*argumente ??] soutient que Paul est le vrai coupable.

Pierre argumente dans le sens d'une reprise des relations diplomatiques.

Il semble que la relation de *argument* à *preuve* est une distinction aspectuelle, celle d'inaccompli à accompli : *argumenter* n'est pas plus une forme faible de *prouver* que *chercher* n'est une forme affaiblie de *trouver*. La preuve est le “terminator” de l'argument.

— *Preuve*, *argument* et *démonstration* peuvent cependant fonctionner en co-orientation, comme des quasi-synonymes, dans bien des contextes : l'avocat se livre à une belle *démonstration* dans laquelle il apporte des *preuves* décisives et des *arguments* convaincants. Cet usage met en continuité argument et preuve, la preuve étant le terme auquel aboutit l'argument : elle constitue « a knock-down argument » (Hamblin 1970, p. 249). La preuve est l'intention, la visée ou le sens de l'argument.

— Des marqueurs de position. Ces termes, qu'on pourrait considérer comme des quasi-synonymes, peuvent, dans le débat, apparaître clairement comme des marqueurs de positions argumentatives. Dans le domaine judiciaire, le juge entend *les dires* et *les arguments* des parties ; chacune de ces parties apporte (ce qu'elle considère comme) des *preuves* et rejette celles qu'apporte son adversaire comme des *arguties*. On n'a plus affaire à des synonymes, mais à des antonymes anti-orientés. La différence entre la *preuve*, l'*argument*, et l'*argutie* devient une simple question de point de vue ; la valeur probante se confond avec l'appréciation positive que j'accorde à mon argumentation et que je refuse à celle de mon adversaire. D'une façon générale, une objection polie est forcément présentée comme un simple *argument* ; *argument* est alors un “adoucisseur lexical” de *preuve*, son usage manifeste une distance, un moindre engagement du locuteur dans son discours.

La distinction *démonstration* / *preuve* / *argument* paraît avant tout sensible à la présence ou à l'absence de contre-discours. C'est ce qui explique le fait que l'on retrouve l'usage du terme *argument* aux deux extrémités de l'activité scientifique, lors de l'apprentissage, et dans les controverses les plus pointues sur les questions ouvertes, où les discours les plus armés théoriquement ou techniquement reprennent le statut d'argument, du simple fait qu'il y a désaccord.

5. Unité des arts de la preuve

Les arts de la preuve – argumentation, démonstration et preuve – y compris en sciences, partagent les caractères suivants.

— **Une interrogation.** On part d'un problème, d'une possibilité, d'une incertitude, d'un doute jeté sur une proposition.

— **Une intention.** Il s'agit de discours intentionnels : personne n'enchaîne les propositions sans visée, qu'elle soit démonstrative ou argumentative.

— **Un langage et un discours.** Qu'il s'agisse de prouver, d'argumenter, de démontrer, de justifier, d'expliquer, toutes ces activités supposent un support sémiotique, un langage et une combinaison linéaire d'énoncés. Il en va probablement de même pour le raisonnement, bien que le terme mette l'accent sur les aspects cognitifs du processus.

— **Une inférence.** La notion d'inférence est une notion primitive, définie par le moyen de termes qui en sont synonymes (dérivation d'une proposition à partir d'une autre). On saisit ce qu'elle est par opposition : la démarche inférentielle s'oppose à la démarche intuitive pour laquelle une proposition est affirmée "immédiatement" sur la base de sa perception directe ; dans le cas de l'inférence, le vrai est affirmé *indirectement*, via des données ou des prémisses, exprimées par des énoncés et appuyées sur des principes dont la nature dépend du domaine concerné. v. INFÉRENCE ;

CONNAISSANCE IMMÉDIATE.

— **Des institutions et des communautés de pratiquants,** l'ensemble des locuteurs dans un cas, des groupes restreints d'experts dans l'autre.

— Argumentation et démonstration en sciences se font **en référence à quelque chose, c'est-à-dire sous la contrainte d'un monde extérieur.** On peut certes toujours dire n'importe quoi mais parfois la réalité dit non. La réalité contribue à la détermination de la validité. La démarche de modélisation, la pratique de la preuve et de l'argumentation supposent l'expérience, la référence aux êtres et aux événements.

6. Antagonisme ou continuités argumentation - démonstration ?

Les approches néo-rhétoriques opposent l'argumentation à la démonstration, cette dernière étant, prise dans une discipline particulière, la logique formelle, considérée comme un produit fini. On distinguera la démonstration comme *produit*, c'est-à-dire la démonstration monologique, impeccablement exposée dans les manuels, et la démonstration comme *processus*, telle qu'elle est construite empiriquement, dans des situations qui peuvent faire place au dialogue. Si on compare la démonstration et à la preuve comme produits finis, monologués, à l'argumentation, on constate qu'elles s'opposent par la qualité des prémisses, le mode de contextualisation et de référence aux objets, le mode d'inférence, l'usage du calcul et le rapport à l'observation et à l'expérience. Elles se différencient également par la nature de leur support sémiotique, langage naturel ou langage formel (appuyé sur le langage naturel) ; le discours scientifique se différencie encore du discours naturel par l'absence des modalités énonciatives et interlocutives, l'évitement de la synonymie, l'élimination de l'homonymie et de la polysémie, du flou, et de tout glissement de signification figurative. En conséquence, on constate une véritable rupture entre démonstration et argumentation (Duval 1992-1993, 1995).

L'accent mis sur le rôle de l'incertitude et de la révisabilité dans la construction de la démonstration correspond à une « politique » analogue à celle proposée par Quine pour construire sa logique formelle : « cette politique est inspirée par le désir de travailler directement avec le langage usuel jusqu'au moment où il y a un gain décisif à l'abandonner » (1972, p. 20-21). *Mutatis mutandis*, on dira que l'apprentissage élémentaire de la démonstration est ancré dans les processus argumentatifs, et qu'il s'en sépare lorsqu'il trouve un gain décisif à le faire. On rapprochera donc l'argumentation, processus fondamentalement dialogal, et la démonstration, monologique dans son produit et dialogale dans ses modes de construction.

On peut parler d'une *construction argumentative de la démonstration*, par une série de ruptures se situant à des niveaux différents. Termes, objets, règles et modalités d'expérience sont de mieux en mieux définis ; les éléments redondants, les perceptions non pertinentes sont expulsés du contexte ; le discours devient de plus en plus impersonnel, c'est-à-dire que les voix se fusionnent ou sont éliminées ; le langage naturel est transformé et remplacé, partiellement ou totalement, par une langue formelle et calculatoire ; la communauté d'interlocuteurs qualifiés intervient de façon de plus en plus organisée... etc. Au terme de ces métamorphoses, l'argumentatif est devenue démonstratif ; il a permis de construire des savoirs (Nonnon 1996 ; Baker 1996 ; De Vries, Lund, Baker 2002 ; Buty et Plantin 2009).

Par exemple, l'argumentation, qui part de la langue naturelle, a systématiquement affaire à l'ambiguïté ; en jouant sur l'étymologie, on pourrait dire que l'ambiguïté définit la situation argumentative, le verbe latin *ambigere* signifiant « discuter, être en controverse, en procès ». Mais cela ne signifie pas que le langage argumentatif soit, par essence, condamné à l'ambiguïté. La désambiguïsation fait partie du programme critique de l'argumentation, qui la traite soit par le moyen d'une critique méta-argumentative (théorie des fallacies), soit, si l'on préfère une définition immanente de la critique, par un travail de distinction (*distinguo*) opéré par les participants eux-mêmes. Alors que l'univocité est posée en préalable du travail scientifique, elle apparaît comme construite au terme du travail argumentatif. **V. AMBIGUÏTÉ ; HOMONYMIE.**

Les contextes d'apprentissage illustrent parfaitement cette situation. Les humanités restent largement prisonnières d'une conception de l'argumentation fondée sur des discours logocentrés, dans lesquels tout et le contraire de tout peut se dire. Sur cette conception, s'est construit un antagonisme confortable avec « la démonstration logique », épouvantail commode, mais insuffisant. Le repositionnement de l'argumentation comme activité complexe, combinatoire de preuves hétérogènes, située dans un environnement matériel éventuellement sophistiqué, permet de prendre quelques distances avec cette vision « logo-centrique » traditionnelle. Les discussions de deux garagistes en désaccord sur les moyens de réparer un moteur défaillant, ou de deux élèves en désaccord sur la forme des rayons qui sortent de la lentille sont aussi prototypiques de ce qu'est une situation argumentative qu'un débat où le langage n'est perpétuellement rapporté qu'à lui-même.

■ Preuves “techniques” et “non techniques”

1. Les preuves apportées par le discours et les autres

La rhétorique argumentative distingue entre preuves *techniques*, c'est-à-dire relevant de la *technique rhétorique*, pour lesquelles le discours joue un rôle essentiel, et les preuves *non-techniques*, ne relevant pas de la rhétorique.

« Parmi les moyens de persuasion, les uns sont non techniques, les autres techniques. J'appelle non technique tout ce qui n'est pas fourni par nous, mais existait préalablement, comme les témoins, les dépositions obtenues sous la torture, les engagements écrits, etc. ; est technique tout ce qu'il est possible d'élaborer par la méthode et par nous-mêmes. Aussi, parmi ces moyens, les uns sont à utiliser, les autres à découvrir. » (Aristote, *Rhét.*, I, 2, 1355b35 ; trad. Chiron, p. 125)

On trouve également la terminologie “preuves avec ou « sans art »”, preuves *artificielles* et *non artificielles*, terminologie qui calque le latin *genus artificiale* et *genus inartificiale* (Lausberg [1960], § 351-426), *art* étant l'équivalent de *technique*.

Dans le cadre fondateur du système aristotélicien des preuves rhétoriques, la distinction entre arguments techniques et non techniques est établie relativement à la situation judiciaire. Il s'agit de distinguer entre, d'une part, ce qui est constitutif des faits soumis au tribunal, le “donné”, indépendant du discours (le *non-technique*), et d'autre part ce qui est “produit” discursivement et qui relève de la parole et de la compétence professionnelle du rhéteur (le *technique*).

Cette distinction technique / non-technique est faite sur les moyens de persuasion liés au *logos*, mais elle peut être étendue aux moyens de persuasion par l'*éthos* et le *pathos*. L'*éthos technique* est produit par le discours, il correspond à l'*image de soi* construite dans le discours (Amossy 1999), et l'*éthos non technique* correspond à la *réputation*. Le *pathos technique* correspond à la communication *émotive*, et le *pathos non technique* à la communication *émotionnelle*, v. ÉMOTION.

En pratique, l'opposition entre preuves *non techniques* et *techniques* recouvre celle qui existe entre, d'une part, les *preuves*, au sens contemporain ordinaire du terme (preuves *non techniques*), et d'autre part, différents *moyens de pression* inhérents à l'exercice de la parole en face à face (preuves *techniques*).

Ces questions peuvent paraître très lointaines, mais à tort. L'enjeu est majeur, puisqu'il s'agit de définir l'objet de l'étude du discours argumentatif : doit-elle prendre pour objet le discours seul, et l'on ne s'intéressera alors qu'aux manifestations de phénomènes de langue, ou bien le discours en contexte, dans le monde, petit ou grand, de l'action à laquelle il participe ?

2. Hétérogénéité des preuves argumentatives

L'opposition entre ces deux types de preuves est difficilement utilisable pour les raisons suivantes :

- Un moyen d'argumentation aussi important que l'appel à l'autorité a été considéré tantôt comme technique, tantôt comme non technique, v. **AUTORITÉ**.
- Elle repose sur une terminologie peu parlante et maintenant contre-intuitive, incompatible avec l'usage contemporain du terme *technique*.
- Elle néglige le fait que tous ces éléments dits “non techniques”, aussi probants puissent-ils paraître, demandent un traitement discursif « pour les soutenir ou les réfuter » (Quintilien *I. O.*, V, 2, 2 ; p. 104). Les données matérielles reçoivent du discours leur orientation argumentative, et les témoignages sont retravaillés dans le sens des parties en présence.
- Les études de cas concrets exigent que l'on prenne en compte les deux types de preuves.
- Elle rend *a priori* impossible le travail sur l'argumentation en sciences, produisant ainsi une coupure arbitraire entre deux types de rationalités.

Pour ces raisons, et afin de souligner ces difficultés, les termes *technique* et *non-technique*, utilisés dans le sens qu'ils ont dans la théorie rhétorique traditionnelle, ont été systématiquement mis entre guillemets.

■ Preuves “non techniques”

Les preuves “non techniques” s'opposent aux preuves “techniques”, v. **PREUVES “TECHNIQUES” ET “NON TECHNIQUES”**; **PREUVES “TECHNIQUES”**. Les preuves “techniques” sont les éléments matériels, factuels, portés à la connaissance du tribunal. Elles « décident du fait même soumis à la justice » (Quintilien, *I. O.*, V, II, 44 ; p. 176), ils définissent la structure de la cause soumise au tribunal. Elles peuvent faire l'objet d'un traitement rhétorique secondaire, mais leur constitution échappe au travail du rhéteur ; l'existence ou non d'un contrat est un fait. C'est en cela qu'elles sont *non disputées*.

Aristote considère que relèvent du non-technique « par exemple les témoignages, les aveux sous la torture, les écrits et autres du même genre » (*Rhét.*, I, 2, 1355b35 ; trad. Chiron, p. 125). La liste des preuves non techniques varie quelque peu. Quintilien considère comme non techniques « les précédents judiciaires, les rumeurs, les tortures, les pièces, le serment, les témoins » (*I. O.*, V, p. 103), ajoutant donc les précédents, les rumeurs et les serments à la liste d'Aristote. La question du rattachement de l'autorité aux preuves non techniques est également discutée. Cette liste comprend les éléments suivants :

Pièces, écrits — Les éléments matériels (arme du crime, tunique de la victime), ainsi que les documents écrits (contrats) ; tous les éléments matériels liés à un procès ne font pas preuve au même sens.

Précédent — Comme élément de technique juridique, donnée de la tradition judiciaire, v. **PRÉCÉDENT**.

Rumeurs — L’opinion publique est une forme d’autorité, peut-être liée à la possibilité de recours au peuple *ad populum*, v. **AUTORITÉ**; *AD POPULUM*.

Témoign — Non seulement les témoins des faits, mais aussi les autorités comme les auteurs anciens, les oracles, les proverbes, les dits des contemporains prestigieux, v. **AUTORITÉ**; **TÉMOIGNAGE**.

Serment — La validité du témoignage du citoyen est garantie par le serment, et celui de l’esclave par la torture.

Tortures — La prise en compte des “comptes rendus” de déclaration obtenues sous la torture est choquante, et nous rappelle que les démocraties et républiques anciennes s’accommodaient de l’esclavage et de la torture. La *Rhétorique à Herennius* montre ainsi froidement comment il faut traiter les discours valorisant et détruisant ces données devant le tribunal :

« En faveur des interrogatoires sous la torture, nous montrerons que c’est pour découvrir la vérité que nos ancêtres ont voulu employer question et supplices et forcer par une vive souffrance les hommes à dire tout ce qu’ils savent. [...] Contre les tortures nous parlerons ainsi : nous commencerons par dire que nos ancêtres ont voulu que ces interrogatoires interviennent dans des cas précis quand on pouvait s’assurer de la véracité des aveux ou réfuter les mensonges échappés sous la torture, par exemple pour savoir où a été placé tel objet ou pour résoudre tout problème analogue dont la solution peut être constatée de visu ou par une preuve du même ordre. Nous ajouterons qu’il ne faut pas s’en rapporter à la douleur parce qu’un individu y résiste mieux qu’un autre, que tel autre a plus d’imagination, qu’enfin l’on peut souvent savoir ou deviner ce que le juge veut entendre et que l’on comprend qu’en le disant on mettra un terme à ses souffrances. » (*À Her.*, II, 10; p. 40-41)

On pourrait allonger la liste des preuves dites non techniques. Par exemple, le *miracle* constitue une forme de persuasion non technique, à une autre époque, dans une autre culture. Au premier Moyen Âge, l’*ordalie*, ou jugement de Dieu, était de même supposée faire éclater la vérité de manière non technique : si l’accusé traversait le brasier et en sortait vivant, il était innocenté ; s’il mourait, c’est qu’il était coupable et qu’il l’avait donc bien mérité.

À l’époque contemporaine, il faut joindre à la liste les preuves apportées par la police scientifique, par exemple les tests ADN.

Prééminence des preuves non techniques — Dans les cas courants, les faits, les documents, les témoins, soit les preuves matérielles, permettent de trancher le différend : « quand une des parties disposait de preuves non techniques l’affaire était claire pour les juges, et on n’avait besoin que de peu de paroles » (Vidal 2000, p. 56). La preuve factuelle est de toute évidence essentielle dans le domaine judiciaire, le langage jouant bien entendu un rôle important dans la présentation des faits. Mais lorsque dans un procès on ne dispose d’aucun élément de preuve factuelle ; on doit alors avoir recours, faute de mieux, aux preuves relevant de la “technique” rhétorique.

La preuve dite *non technique* est donc primordiale dans le domaine judiciaire. La preuve dite *technique* ne vient au premier plan que dans des cas tout à fait spéciaux où tout document légal, tout indice matériel, tout témoignage ferait défaut : c'est cette situation exceptionnelle qui est mise en scène dans l'anecdote cocasse où s'opposent Tisias et Corax. Corax accepte d'enseigner ses techniques rhétoriques à Tisias, et d'être payé en fonction des résultats obtenus par son élève. Si Tisias gagne son premier procès, alors il paie son maître ; s'il le perd, il ne le paie pas. Après avoir terminé ses études, Tisias intente un procès à son maître, où il soutient ne rien lui devoir. En effet, ce premier procès, soit l'élève Tisias le gagne, soit il le perd. Première hypothèse, il le gagne ; de par le verdict des juges, il ne doit rien à son maître. Seconde hypothèse, il le perd ; de par la convention privée passée avec son maître, il ne lui doit rien. Dans les deux cas, Tisias ne doit rien à Corax. Que répond Corax ? Il construit son contre-discours en reprenant mot pour mot le schéma de l'argumentation de Tisias, mais en le renversant. Première hypothèse donc, Tisias gagne le procès ; de par la convention privée, Tisias doit payer. Seconde hypothèse, Tisias perd le procès ; de par la loi, Tisias doit payer pour l'enseignement reçu. Dans les deux cas, Tisias doit payer. On dit que les juges chassèrent les plaideurs à coups de bâton, et on les comprend.

La preuve purement rhétorique, opérant dans un langage coupé du monde, est une preuve par défaut. Ce cas très spécial ne doit pas être considéré comme prototypique de l'usage argumentatif du langage. Il illustre bien un mode de fonctionnement de l'argumentation, mais, dans le cas général, elle opère avec des éléments de réalité et des codes qui contraignent l'usage effréné du langage.

■ Preuves “techniques” : éthos – logos – pathos

Les théories *logico-normatives* de l'argumentation focalisent sur les objets du débat : définitions et catégorisations ; environnements des faits ; indices ; réseaux causaux et analogiques.

La construction et la gestion stratégique des personnes et de leurs émotions est essentielle dans l'orientation globale du discours rhétorique vers la persuasion et l'action. Dans sa forme la plus accomplie, la rhétorique se donne comme une technique du discours visant à déclencher une action : faire penser, faire dire, faire éprouver et, finalement, faire faire. C'est l'action accomplie qui fournit l'ultime critère de la persuasion réussie, qu'on réduirait indûment à un simple état mental, à une “adhésion de l'esprit”, v. *PERSUASION*. On ne peut pas dire que le juge rhétorique a été persuadé s'il ne se prononce pas en faveur de la partie qui l'a convaincu. On dit qu'un parlementaire de la Troisième République répondit à quelqu'un qui avait entrepris de le convaincre : “vous pouvez tout à fait changer mon opinion, mais vous ne changerez pas mon vote” : cette boutade manifeste bien la différence entre les déterminants de la représentation et ceux de l'acte.

Pour atteindre ces buts – non seulement faire croire, mais aussi orienter la volonté et déterminer l'action – la technique rhétorique exploite trois types de moyens ou d'instruments, qu'on appelle parfois “preuves” (*pistis*). Sont définies comme *techniques* les preuves ou moyens de persuasion rhétoriques (*logos*, *éthos*, *pathos*); sont *non techniques* les preuves externes au discours. Les exemples étayant cette distinction sont étroitement liés au domaine judiciaire. **V. PREUVES “TECHNIQUES” ET “NON TECHNIQUES”; PREUVES “TECHNIQUES”.**

Aristote distingue trois types de preuves discursives « techniques » (inhérentes au discours) : les unes résident dans le caractère (*éthos*) de l'orateur ; les autres dans la disposition de l'auditoire (*pathos*), d'autres enfin dans le discours lui-même, lorsqu'il est démonstratif, ou qu'il paraît l'être (*logos*) (*Rhét.*, I, 2, 1356a1).

Les preuves logiques sont de type discursif, les preuves éthotiques et pathémiques sont de type discursif et para-discursif. Dans cette série, le mot *preuve* (argument, *pistis*) doit s'interpréter comme “instrument d'influence”, de persuasion, d'action sur l'auditoire. La mise en série de preuves éthotiques (v. *ÉTHOS*), pathémiques et logiques revient à définir la preuve rhétorique comme tout stimulus, verbal ou non verbal, capable d'induire une croyance, **V. PERSUASION.**

Cicéron assigne trois buts à l'orateur : prouver, plaire, émouvoir (*probare, conciliare, movere*) (*De l'or.*, II, XXVII, 115 et note ; p. 53). *Prouver* relève du *logos* ; *conciliare*, traduit par “plaire”, de l'*éthos*, et *émouvoir*, du *pathos*.

Le catéchisme rhétorique nous apprend ainsi que la persuasion complète est obtenue par la conjonction de trois “opérations discursives” : le discours doit d'abord enseigner par le *logos*, c'est-à-dire *informer* (raconter, narrer) et *argumenter* ; cet enseignement emprunte la voie intellectuelle vers la persuasion, celle de la preuve et de la déduction. Mais information et argumentation sont, d'une part, menacées par *l'ennui* et *l'incompréhension*, il faut donc, donner aux auditeurs des indices périphériques de vérité : ce sera la fonction de l'*éthos* (“*tu ne comprends rien, mais tu peux me faire confiance...*”). D'autre part, elles ne suffisent pas à déclencher le “passage à l'acte”, d'où le recours au *pathos*. Il ne suffit pas de voir le bien, il faut encore le vouloir ; les stimuli émotionnels quasi physiques, qui constituent le *pathos* sont les déterminants de la volonté, **V. ÉMOTION ; PATHOS ; PERSUASION.**

Par opposition aux preuves *objectives* du *logos*, on parle parfois de preuves *subjectives* pour désigner les moyens de pression et d'orientation éthotiques et pathémiques ; seules les preuves logiques méritent ce nom de preuve, car, d'une part, elles seules répondent à la condition de propositionalité (elles s'expriment dans une proposition examinable indépendamment de la conclusion qu'elle soutient) et d'autre part, elles traitent centralement des objets. *Éthos* et *pathos* sont des approches périphériques de la question.

1. Primat de l'éthos

Les textes classiques insistent sur la supériorité des preuves subjectives sur les preuves objectives. Aristote affirme le primat du caractère (*éthos*) : « le caractère constitue, pourrait-on presque dire, un moyen de persuasion tout à fait décisif » (*Rhét.*, I, 2, 1356a10 ; p. 126), et met en garde contre le recours, trop efficace, au pathos : « Il ne faut pas dévoyer le juré en l'amenant à éprouver de la colère, de l'envie ou de la pitié. Cela revient à tordre la règle dont on va se servir » (*Rhét.*, I, 1, 1354a20 ; trad. Chiron, p. 116).

Le juge est « la règle ». Le rejet du pathos est fondé non pas sur des considérations morales, mais sur un impératif cognitif ; fausser la règle, c'est faire du tort non seulement aux autres, mais d'abord à soi-même ; l'erreur précède la tromperie, v. *ÉTHOS*.

2. Primat du pathos

Alors qu'Aristote affirme le primat de l'éthos, Cicéron et Quintilien rapprochent éthos et pathos, pour affirmer la suprématie pratique du pathos. Une affirmation éclatante de cette supériorité se trouve chez Cicéron, dans la bouche de l'orateur Antoine :

« J'étais pressé d'en venir à un objet plus essentiel : Rien n'est en effet plus important pour l'orateur, Catulus, que de gagner la faveur de celui qui écoute, surtout d'exciter en lui de telles émotions qu'au lieu de suivre le jugement et la raison, il cède à l'entraînement de la passion et au trouble de son âme. Les hommes dans leurs décisions, obéissent à la haine ou à l'amour, au désir ou à la colère, à l'espérance ou à la crainte, à l'erreur, bref, à l'ébranlement de leurs nerfs, bien plus souvent qu'à la vérité, à la jurisprudence, aux règles du droit, aux formes établies, au texte des lois. » (*De l'or.*, II, XLII, 178 ; p. 77-78)

De même, Quintilien :

« Et, de fait, les arguments naissent, la plupart du temps, de la cause et la meilleure cause en fournit toujours un plus grand nombre, de sorte que si l'on gagne grâce à eux, on doit savoir que l'avocat a seulement fait ce qu'il devait. Mais faire violence à l'esprit des juges et le détourner précisément de la contemplation de la vérité, tel est le propre rôle de l'orateur. Cela le client ne l'enseigne pas, cela n'est pas contenu dans les dossiers du procès. [...] le juge pris par le sentiment cesse totalement de chercher la vérité. » (*I. O.*, VI, 2, 4-5 ; p. 23-24)

La question de l'impact de l'émotion sur le jugement n'est autre que celle des relations entre preuves logiques et moyens de pression éthotiques et pathémiques. Alors que les arguments logiques agissent sur la *représentation*, le pathos emporte la *volonté* (à la limite contre les représentations), c'est ce qui en fait quelque chose de sacré, un peu surhumain, un peu démoniaque. Cette architecture des "preuves" et de leur action est totalement dépendante d'une théorie classique du fonctionnement de l'esprit humain, qui oppose la raison à l'émotion, la vérité et la représentation à l'action et la volonté.

3. Magie du verbe

On se scandalisera légitimement du caractère cynique, immoral et manipulateur ainsi ouvertement reconnu à l'entreprise de persuasion. On peut lire aussi ces proclamations comme des slogans publicitaires destinés à magnifier les pouvoirs du rhéteur, et éventuellement à faire monter les tarifs auprès des élèves. D'autre part, comme le fait remarquer Romilly à propos de Gorgias, on transfère volontiers à la parole rhétorique pathémique les vertus prêtées à la parole magique : « Qu'est-ce à dire, sinon que, par des moyens qui semblent irrationnels, les mots lient l'auditeur et l'affectent malgré lui ? » (Romilly 1988, p. 102), ou, comme le dit Socrate, l'art des faiseurs de discours « fait partie de l'art des enchantements » (Platon, *Euth.*, XVII, 289c-290c ; p. 130). La parole non seulement permet le mensonge et la tromperie, mais serait capable d'altérer la perception même des choses. Et il convient sans doute de garder le sens de l'humour :

« Plutarque cite le mot d'un adversaire de Périclès à qui l'on demandait qui, de lui ou de Périclès, était le plus fort à la lutte ; sa réponse fut : *“Quand je l'ai terrassé à la lutte, il soutient qu'il n'est pas tombé, et il l'emporte en persuadant tous les assistants”* (Périclès, 8). » (Romilly 1988, p. 119)

On notera que Périclès vaincu adresse son discours persuasif *au public*, et non pas à son vainqueur, qui le maintient solidement au sol. La situation argumentative est bien tripolaire.

■ Principe de coopération

Selon H. P. Grice, l'intelligibilité de la conversation est régie par

« un principe général que les participants sont supposés (*ceteris paribus*) respecter, qui s'énonce comme suit : *“faites que votre contribution à la conversation soit telle qu'elle est attendue, au stade où elle est produite et en fonction du but commun ou de l'orientation de l'échange auquel vous participez”* » (1975, p. 45).

Ce principe, appelé « Principe de coopération », se spécifie sous quatre formes, « Quantité, Qualité, Relation et Manière » (*ibid.*). Le principe de coopération porte sur la gestion de l'action conversationnelle elle-même, sur les façons de “faire de la conversation ensemble”.

On peut rapprocher ces quatre impératifs de ceux qu'avance l'argumentation normative, v. RÈGLES.

— Le principe de **quantité** demande que soit fournie exactement la quantité d'information nécessaire, ni plus ni moins.

— Le principe de **qualité** demande que l'information soit vraie, ce qu'on peut rapprocher de l'exigence d'*accuracy* mentionnée dans la règle pragma-dialectique n° 8. L'empire de la vérité est encore affirmé dans les règles de Hedge « pour une controverse honorable ».

— Le principe de **relation**, “*be relevant*”, porte sur la pertinence de l’intervention. Il est lié au mode de relation de l’intervention au thème du dialogue ; Grice reconnaît la difficulté que l’on éprouve à identifier ce qui est pertinent dans un échange. La règle pragma-dialectique n° 4 porte sur cette même exigence, v. **PERTINENCE**.

— Le principe de **manière** correspond à l’impératif “*be perspicuous*”, “soyez clairs”. Sous cette entrée on retrouve le refus de l’obscurité d’expression ; de l’ambiguïté (la première des fallacies aristotéliennes) ; de l’« *unnecessary prolixity* », correspondant à la fallacie de verbiage qui condamne l’amplification rhétorique, v. **VERBIAGE**.

Grice affirme que ses principes expriment le caractère *rationnel* des principes qui régissent la conversation : « une de mes positions explicites est de considérer la parole [*talk*] comme un cas particulier, un genre de comportement intentionnel [*purposive*], authentiquement [*indeed*] rationnel » (1975, p. 47), aussi bien que leur caractère *raisonnable* : il s’agit non seulement de « quelque chose à quoi nous nous conformons EN FAIT, mais aussi de quelque chose qu’il est RAISONNABLE [*reasonable*] de faire, et que nous ne devons pas abandonner » (*ibid.* ; majuscules dans le texte).

En situation argumentative, la notion de coopération est une question stratégique redéfinie par les participants, qui ne sont pas forcément disposés à coopérer à leur propre réfutation, v. **MODÈLE DE TOULMIN**. Les règles spécifiques, qu’elles se réclament de la discussion honorable ou rationnelle, sont une imposition de coopération sur les participants, v. **RÈGLES**.

Les énoncés violant des principes de Grice ne sont pas éliminés comme des “fallacies”, mais compris comme des actes de langage indirects. En d’autres termes, il ne s’agit pas de conclure à une accusation massive de “fallacie !” dès qu’on croit pouvoir pointer quelque chose de non conforme à des règles conversationnelles quelles qu’elles soient, mais bien de se demander ce que *veut dire* et faire celui qui semble ne pas respecter les règles, et *pour quelles bonnes raisons* il ne le fait pas. L’analyse des fallacies retrouve cette orientation interprétative toutes les fois qu’elle adjoint à sa logique une pragmatique qui prend en compte les conditions contextuelles de l’échange analysé.

Dans certains contextes stratégiques, qui ne sont pas ceux envisagés par Grice, les locuteurs sont plus ou moins déliés de leurs obligations de coopération, v. **POLITESSE**. Il n’y a rien de scandaleux ou de fallacieux à cela, dans la mesure où les partenaires sont conscients d’être dans un tel contexte intentionnellement opaque.

■ Probable, vraisemblable, vrai

1. Le prédicat “— est vrai” et la vérité

Le prédicat “être vrai” peut se dire d’une représentation juste de la réalité ; la vérité est « l’adéquation entre la chose et l’intelligence » (Thomas d’Aquin, *Somme*, Part. I, Quest. 16, Art. 1 — *La vérité est-elle dans la chose, ou seulement dans l’intelligence?*). Il

peut se dire d'un énoncé ou de la proposition logique bien formée qui le sous-tend, selon la célèbre définition de Tarski « "la neige est blanche" est vrai si et seulement si la neige est blanche » (Tarski [1935]), qui prend pour exemple un énoncé qu'Aristote présente comme indiscutable (non problématisable; *Top.*, 105a; trad. Tricot, p. 28;

V. CONDITIONS DE DISCUSSION.

Si l'on admet qu'en langage ordinaire *vrai* et *faux* se disent d'un énoncé décrivant un événement, cet énoncé renvoie à l'événement à travers une description qui constitue la signification de l'énoncé; cette signification est un construit linguistique. Le langage ordinaire n'est pas transparent; l'énoncé vrai est tributaire du système linguistique qui le constitue et des contraintes du discours dans lequel il entre.

Dans le champ de l'argumentation, le vrai est une propriété que l'argumentateur s'efforce d'attacher à ses arguments en les présentant comme réalisant le consensus, ou comme portés par l'évidence sensible ou intellectuelle. La vérité n'est une condition ni nécessaire ni suffisante du consensus. Elle n'entraîne pas le consensus; et le consensus peut se réaliser sur une erreur. **V. ARGUMENTS ET CONCLUSION.**

L'argumentation est parfois dépréciée pour sa prétendue faiblesse à dire et à transmettre le vrai. Il faut distinguer *argumentations de savoir* et *argumentations d'action*. Dans les premières, la question est celle de la transmission du vrai à la conclusion. Dans les secondes, il s'agit de dériver une proposition d'action à partir du vrai, du possible et d'un ensemble de valeurs et de préférences.

Du point de vue de l'argumentation dialoguée, le vrai est une propriété attribuée à un énoncé qui a survécu à l'examen critique, mené, dans des circonstances adéquates, par les groupes intéressés et compétents. Cet examen a lieu dans un contexte social donné, sur la base de données dont la qualité et l'exhaustivité doivent être évaluées. Il a pour caractéristique d'être construit et révisable si l'on obtient d'autres informations, **V. ARGUMENTATION (V).**

2. La dramatisation platonicienne : la persuasion du plausible contre l'affirmation du vrai

La question du probable et du vraisemblable apparaît dans la rhétorique argumentative, sous ses deux conceptions, soit comme *illusion de vérité*, soit comme *approximation de la vérité*.

Dans le *Phèdre* de Platon, Socrate propose une définition de la rhétorique comme "art de conduire les âmes" :

« Socrate : — Eh bien, somme toute, l'art de la rhétorique n'est-il pas "l'art d'avoir de l'influence sur les âmes" par le moyen de discours prononcés non seulement dans les tribunaux et dans toutes les autres assemblées publiques, mais aussi dans les réunions privées ? » (Platon, *Phèdre*, 261a; trad. Brisson p. 143-144)

Cette *psychagogie*, sans doute dépouillée de sa fonction religieuse d'évocation des âmes des morts mais non de ses connotations magiques, marque d'emblée la fonction

d'emprise attribuée à, ou que prétend exercer la persuasion rhétorique. C'est ce même besoin d'âme, de l'âme des autres, qui motive le prosélytisme religieux.

Mais *comment*, et surtout *où*, on va conduire les âmes ? Socrate dramatise le problème de la vérité en radicalisant l'opposition du vraisemblable-persuasif au vrai :

« [Socrate :] en effet, dans les tribunaux, personne n'a là dessus [= sur la vérité sur la justice et la bonté des choses ou même des hommes] le moindre souci de vérité ; on se soucie plutôt de ce qui est susceptible de convaincre, c'est-à-dire du vraisemblable, à quoi doit s'attacher quiconque veut parler suivant les règles de l'art » (*Phèdre*, 272d-e ; trad. Brisson, p. 173) ;

et la bonne manière de conduire les âmes est renvoyée à un temps futur où enfin on connaîtra l'être de toutes choses et la vérité :

« Tant qu'on ne connaîtra pas la vérité sur chacune des questions dont on parle et sur lesquelles on écrit ; tant qu'on ne sera pas capable de définir toute chose en elle-même ; tant que, après avoir défini cette chose, on ne saura pas, à l'inverse, la diviser selon ses espèces jusqu'à ce qu'on atteigne l'indivisible ; tant que, après avoir selon la même méthode analysé la nature de l'âme et découvert l'espèce de discours qui correspond à chaque nature, on ne disposera et on n'organisera pas son discours en conséquence – en offrant à une âme complexe des discours complexes et qui correspondent exactement à ce qu'elle demande, et des discours simples à une âme simple –, on restera incapable de manier le genre oratoire avec autant d'art que sa nature le permet, voilà ce que nous a révélé toute la discussion précédente. »

Platon, *Phèdre*, 277b., trad. Brisson, Paris, Garnier-Flammarion, p. 184.

Le vraisemblable est "semblable au vrai". Mais pour dire que **P** est vraisemblable, c'est-à-dire semblable à l'événement ou à l'affirmation **E**, il faut connaître **E**. La position de Socrate est forte en ce qu'elle s'appuie sur l'impossibilité de dire de façon sensée

A ressemble à B,
Pierre ressemble à Paul,
mon récit ressemble à ce qui s'est vraiment passé

si l'on ne connaît pas **B**, ne sait pas qui est Paul, ou ce qui s'est vraiment passé. Lorsqu'on a trouvé la vérité on pourra parler en vérité et vivre dans la vérité ; la rhétorique adaptée à cette situation ne sera plus une rhétorique de la persuasion mais une pédagogie de la vérité. D'après Perelman, « quand Platon rêve, dans le *Phèdre*, d'une rhétorique qui, elle, serait digne du philosophe, ce qu'il préconise, c'est une technique qui pourrait convaincre les dieux eux-mêmes (Platon, *Phèdre*, 273c) » (Perelman, Olbrechts-Tyteca [1958], p. 9). Dans le passage cité, il ne s'agit pas vraiment de convaincre les dieux, mais plutôt de détourner l'homme sensé des autres hommes :

« Ce n'est pas pour parler et pour entretenir des rapports avec les hommes que l'homme sensé se donnera toute cette peine, mais pour être capable de dire ce qui plaît aux dieux et d'avoir, en toute chose, une conduite qui les agrée, autant que faire se peut. » (*Phèdre*, 273e ; trad. Brisson, p. 175)

Socrate a ainsi imposé le *pathos de la vérité inaccessible*, avec pour corollaire que le discours rhétorique se construit toujours sur du *vraisemblable*, c'est-à-dire comme du simili-vrai, *contre la vérité*. Au fond, on attribue à la rhétorique argumentative la fonction de persuasion un peu comme un stigmate marquant son incapacité congénitale à atteindre et même à approcher la Vérité, l'Être et les Dieux. Le vraisemblable n'a pas de rapport avec le vrai. *Vivre dans la persuasion* c'est vivre dans la croyance et l'opinion, vivre *dans la caverne* et non pas *dans la vérité*. Cette vision apparemment indéracinable de l'argumentation rhétorique, c'est-à-dire langagière, est ancrée dans la critique antidémocratique et antisociale que Socrate adresse aux discours institutionnels politiques et judiciaires, où sont traités les problèmes de la Cité.

3. La dédramatisation aristotélicienne : le vraisemblable orienté vers le vrai

La recherche socratique de la vérité se déploie dans cette atmosphère de radicalité tragique. Aristote a radicalement dédramatisé l'ensemble de la problématique en soutenant qu'il y a non pas *opposition* mais *continuité* entre opinion et vérité, et cela au moins pour quatre raisons. D'une part, un premier faisceau de trois raisons :

« car l'examen du vrai et du semblable au vrai relève de la même capacité, et, en même temps, les hommes sont par nature, suffisamment doués pour le vrai, et ils arrivent la plupart du temps à la vérité ; en conséquence, celui qui a déjà l'aptitude à viser la vérité possède aussi l'aptitude à viser les opinions communes (*endoxa*) » (Aristote, *Rhét.*, trad. Chiron, p. 119) ;

en quatrième lieu, la rhétorique falsificatrice ne fonctionne pas : « le vrai et le juste ont naturellement plus de force que leurs contraires » (*ibid.*, p. 120) ; et, en supplément, il est possible d'établir un contrôle éthique sur la parole : « on ne doit pas persuader de ce qui est mal » (*ibid.*, p. 121).

Le vraisemblable est donc défini non pas comme du faux portant le masque du vrai, mais comme une orientation positive vers la vérité, un premier pas vers la vérité, s'exprimant sous la forme d'un *endoxon*, qui doit être mis à l'épreuve de la critique, c'est-à-dire travaillé argumentativement dans des discours antiorientés. Il s'ensuit que la persuasion est tout simplement un état de l'individu dans sa démarche vers la vérité, un premier pas vers une vérité construite, graduelle et améliorabile.

4. L'argumentation a-t-elle seulement affaire au vraisemblable ?

Pour Aristote, les moyens de preuve rhétoriques, l'enthymème et l'exemple, s'opposent aux moyens de preuve scientifiques, le syllogisme et l'induction ; la dialectique

traite des prémisses probables ou admises au moyen de règles de même nature, les topoi, v. DIALECTIQUE; TYPOLOGIES; LOGIQUE; PERSONNE. Les trois régimes discursifs (scientifique, dialectique, rhétorique) s'opposent par la qualité de leurs prémisses et de leurs règles d'inférence, v. PREUVE ET ARTS DE LA PREUVE.

Un discours, qu'il soit scientifique, dialectique ou rhétorique, peut être constitué d'une argumentation isolée, rien ne s'y oppose, ou, généralement d'une concaténation d'argumentations. C'est le cas de l'adresse rhétorique, de l'interaction dialectique, comme des différentes activités discursives prises pour objet dans le *Traité* : « journaux ... discours [de politiciens] ... plaidoiries [des avocats] ... attendus [des juges] ... traités [des philosophes] » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 13). Par ailleurs, selon Perelman et Olbrechts-Tyteca, « le domaine de l'argumentation est celui du vraisemblable, du plausible du probable, dans la mesure où ce dernier échappe aux certitudes du calcul » (*ibid.*, p. 1). L'argumentation étant ainsi définie, il s'ensuit que, soit on considère que les différents genres de discours mentionnés ne contiennent aucun élément syllogistique ou scientifique-démonstratif, soit on se limite à la prise en compte de ce qui, dans ces discours, relève du vraisemblable. La première position est difficile à tenir, même dans les journaux deux et deux font parfois quatre ; la seconde correspond bien à l'usage des exemples dans le *Traité*. Mais si l'on souhaite analyser les argumentations dans leur intégralité linguistique et leur cohérence, on doit affronter le mélange des genres, du rhétorique et du logico-scientifique.

■ Progrès, arg.

Par définition, "*le progrès avance*" : l'argument du progrès valorise l'ultérieur comme étant le meilleur ; si F_2 vient après F_1 , alors F_2 est préférable à F_1 , v. SYZYGIE.

L'argument du progrès réfute les appels aux anciens et toutes les formes d'autorités qu'ils appuient. C'est un puissant instrument de critique des pratiques anciennes : elles sont dépassées du simple fait qu'elles viennent avant. Les pratiques contemporaines qui les revendiquent et les continuent sont dites *rétrogrades*. Pour condamner une telle pratique, par exemple la corrida, dans un premier temps, on la catégorise avec d'autres pratiques (*brûler les chats, organiser des combats de coqs, clouer les chouettes sur les portes des granges, prendre des rats pour cible au jeu de fléchette*). Dans un second temps, on ordonne temporellement ces catégories, on constate que les plus anciennes sont sorties des usages et on en conclut que *la marche de l'histoire* condamne également les corridas :

« On ne brûle plus les chats sur les parvis des cathédrales, les combats d'animaux ont été interdits en 1833, on ne cloue plus les chouettes et les rats ne sont plus crucifiés comme cibles au jeu de fléchettes. Quoi qu'en disent les milieux taurins, la corrida avec mise à mort est condamnée.

Le Monde, 21-22 sept. 1986

L'argument du progrès structure l'éternelle querelle des anciens et des modernes. Sous sa forme radicale, cet argument affirme la supériorité absolue des modernes sur les anciens, dans le domaine des arts et des institutions comme dans celui des sciences. À la limite, cette supériorité serait celle de l'individu moderne sur ses ancêtres. Sous une forme relative, l'argument du progrès est compatible avec la supériorité individuelle des anciens : "*nous sommes des nains sur les épaules des géants*" — donc nous sommes non pas plus grand, mais plus haut, nous voyons plus loin que les géants eux-mêmes ; ce que l'on réfute en contre-argumentant que les poux sur la tête des géants ne voient pas plus loin que les géants.

L'argument du progrès s'oppose à celui de la *décadence*, qui attribue aux anciens toutes les vertus.

Argument de la nouveauté

▮ L'étiquette *ad novitatem* est parfois utilisée pour désigner l'argument de la nouveauté au premier sens (voir infra). Le mot latin *novitas* signifie "nouveauté ; condition d'un homme qui, le premier de sa famille, arrive aux honneurs", au statut de sénateur (Gaffiot [1934], art. *Novitas*) ; il s'oppose à *nobilitas*. Son orientation argumentative peut être positive (la *novitas* est opposée à la *nobilitas* décadente), ou négative : l'*homo novus*, issu de nulle part, est tenu en suspicion.

Orientation contemporaine — Dans son interprétation contemporaine, l'argument de la nouveauté est lié à l'argument du progrès. C'est l'argument qui considère que "ce qui vient de sortir" est "super" et que ce qui "déjà vu" est dépassé. Il valorise l'innovation par rapport au conservatisme, et le neuf (le sang neuf) par rapport à l'usé. Il sous-tend l'appel :

Soyez le premier à l'adopter.

Le manuel qui vient de paraître est forcément supérieur à ses prédécesseurs, et l'homme nouveau est déjà un sauveur.

Orientation traditionnelle — En valorisant le plus récent, ce qui est sans précédent, l'argument du progrès inverse la vision traditionnelle de l'appréciation supérieure accordée à l'ancien. En effet, traditionnellement, et surtout dans le domaine religieux, dire d'une idée ou une doctrine que c'était une nouveauté, c'était la condamner comme hérétique : « la nouveauté apparaissant alors comme un signe de l'erreur et la *novitas* étant, autant que la *pertinacia*, l'indice de l'hérésie » (Le Brun 2011, § 1) ; la *pertinacia* est l'entêtement dans l'erreur. Le jugement "*c'est une nouveauté*" a donc une inversion de son orientation argumentative.

■ Prolepse

Lorsqu'il intervient dans l'espace argumentatif ouvert par une question, le locuteur peut choisir de mettre ses arguments et ses conclusions en relation avec un contre-discours qu'il prévoit et qu'il rejette. Le locuteur anticipe sur la parole d'un opposant qu'il met en scène polyphoniquement, ou évoque des objections qui lui ont été adressées par un opposant réel, en une autre occasion. Ce contre-discours n'est pas cité, mais reconstruit par l'argumentateur. Dans les deux cas, il enlève les mots de la bouche de l'opposant, en utilisant une stratégie de parade par phagocytage des objections ou de la réfutation que l'on sent poindre : *"je sais (mieux que vous) ce que vous allez me dire"*. La prolepse reformule le contre-discours, avec un degré indéterminé de distorsion, selon qu'il est cité à la lettre ou vaguement évoqué, esquissant un simulacre d'objection, qui peut être cadré comme un épouvantail qui s'auto-réfute,

V. REPRÉSENTATION DU CONTRE-DISOURS DANS LE DISCOURS.

Le degré de rejet du contre-discours est lui-même variable : il peut être radicalement rejeté comme absurde (*"s'agit-il de ruiner tous les petits épargnants ? Non, bien au contraire, et pour bien des raisons..."*), ou maintenu dans toute sa force, jusqu'à plus ample information. En ce sens, la composante Modalisateur-Réfutation du modèle de Toulmin est réinterprétable comme un cas particulier de prolepse, v. MODÈLE DE TOULMIN.

Les énoncés circonstanciels concessifs-réfutatifs, les énoncés coordonnés par *mais* sont de ce type, mais la structure proleptique couvre des schémas discursifs plus amples, dont la configuration correspond à la mise en scène de deux discours anti-orientés, avec identification du locuteur à l'un des énonciateurs ; elle représente le développement maximal de l'argumentation monologique, v. DESTRUCTION ; CONCESSION ; RÉFUTATION.

La rhétorique utilise plusieurs termes pour décrire cette situation. L'*antéoccupation* désigne une structure réfutative, composée d'une *prolepse*, qui évoque la position d'un opposant réel ou fictif, suivie d'une *hypobole*, qui réfute cette position (Molinié 1992, art. *Antéoccupation*), ou qui exprime la position effectivement soutenue par le locuteur. Lausberg ([1963], § 855) mentionne avec le même sens, les termes de *préoccupation*, où *pré-* est un préfixe ayant le sens de *anté-*, "par avance" ; de *procatalepsis* ; et de *métathèse*, comme configuration discursive par laquelle le locuteur « rappelle aux auditeurs des faits passés, leur présente les faits à venir, prévoit les objections » (Larousse du XX^e siècle, cité in Dupriez 1984, p. 290 ; le terme de *métathèse* désigne également le déplacement d'une lettre ou d'un son à l'intérieur d'un mot). v. CONCESSION.

■ Proportion

📖 En grec le mot *analogia* signifie “proportionnalité”, comme le latin *proportio*.

La notion de *proportion* est définie comme une analogie portant non pas entre des individus mais sur des relations entre deux rapports (ou davantage).

Un *rapport* est une relation entre deux termes a/b , c/d , e/f , $3/5$, $2/3$, $3/4$... L'analogie de proportion met donc en jeu au moins quatre termes. Elle est notée :

$$\begin{aligned} a/b &\sim c/d/ \\ 2/3 &= 14/21 \end{aligned}$$

En mathématiques, l'analogie correspond aux notions de proportion et de similitude. Les relations en jeu ne sont pas “analogues”, mais d'égalité stricte.

En arithmétique, la *proportion* correspond à l'équation du premier degré à une inconnue, c'est-à-dire à la “règle de trois” :

$$a/b = c/x \text{ d'où } ax = bc, ax - bc = 0; \text{ et } x = bc / a$$

En géométrie, on parle de *similitude*. Deux figures semblables sont de même forme et de dimensions différentes. Deux triangles semblables ont leurs angles égaux et leurs côtés proportionnels.

D'une façon générale, l'analogie de *proportion* affirme que deux couples d'êtres sont liés par le même genre de relation :

écaille : poisson \sim plume : oiseau
gant : main \sim chaussure : pied
chef : groupe \sim pilote : navire

L'argumentation exploite l'analogie de proportion, par des mécanismes de parallélismes :

(Puisque) à tout pilote il faut un navire, à tout groupe il faut un chef!

L'analogie de proportion est éventuellement ouverte à l'auto-réfutation ironique :

Une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicyclette (attribué au MLF, repris par Pierre Desproges, etc.).

V. ANALOGIE.

■ Proposant ► Rôles de l'argumentation

■ Proposition

1. Au sens grammatical, la proposition correspond à un segment de discours organisé autour d'un verbe conjugué à un mode fini ayant un sujet propre.
2. En logique, une proposition est un jugement dont on peut dire qu'il est vrai ou faux, v. LOGIQUE CLASSIQUE (II).
3. En théorie de l'argumentation, la proposition est spécifiquement l'acte caractéristique du rôle de proposant. Les deux sens précédents sont également usités, v. ARGUMENT – CONCLUSION; RÔLES ARGUMENTATIFS.

■ Pseudo-simplicité ► Fallacieux (II) : définitions, théories et listes

■ Psychologique ► Intention du législateur, arg.



■ “Quasi-logique”, arg.

La notion d’argument quasi-logique est introduite par Perelman et Olbrechts-Tyteca, où elle correspond à la première des trois catégories de « schèmes de liaison » ([1958], p. 257), v. DISSOCIATION. On comprend les arguments quasi-logiques :

« en les rapprochant de la pensée formelle, de nature logique ou mathématique. Mais un argument quasi-logique diffère d’une déduction formelle par le fait qu’il présuppose toujours une adhésion à des thèses de nature non formelle, qui seules permettent l’application de l’argument ». (Perelman 1977, p. 65)

Six formes sont plus précisément analysées, trois formes relevant de la logique et trois des mathématiques :

« Nous analyserons, parmi les arguments quasi-logiques, en premier lieu ceux qui font appel à des structures logiques – contradiction, identité totale ou partielle, transitivité ; en second lieu ceux qui font appel à des relations mathématiques – rapport de la partie au tout, du plus petit au plus grand, rapport de fréquence. Bien d’autres relations pourraient évidemment être examinées » (1976, p. 261).

En particulier, Perelman et Olbrechts-Tyteca considèrent que les définitions « quand elles ne font pas partie d’un système formel, et qu’elles prétendent néanmoins identifier le *definiens* avec le *definiendum*, seront considérées par nous comme de l’argumentation quasi-logique » ([1958], p. 283), dont elles constituent « le type même » ([1958], p. 288).

L’étiquette *quasi-logique* est symptomatique de l’attitude des auteurs du *Traité* vis-à-vis de “la logique” que d’une part ils rejettent, mais par rapport à laquelle ils définissent l’argumentation en général et ce type d’argument en particulier. On

remarque que cette catégorie inclut toutes les stratégies argumentatives mettant en jeu des phénomènes langagiers comme la négation, les échelles, les stéréotypes définitionnels : c'est le système de la langue qui est considéré comme une quasi-logique.

V. DÉFINITION; CATÉGORISATION; JUSTICE; RÉCIPROCITÉ; RELATIONS; COMPOSITION ET DIVISION; PROPORTION.

Arguments quasi-logiques et arguments fallacieux — Les arguments relevant de cette catégorie sont définis par une caractéristique commune :

« [les arguments quasi-logiques] prétendent à une certaine force de conviction, dans la mesure où ils se présentent comme comparables à des raisonnements formels, logiques ou mathématiques. Pourtant, celui qui les soumet à l'analyse perçoit aussitôt les différences entre ces argumentations et les démonstrations formelles, car seul un effort de réduction ou de précision, de nature non-formelle, permet de donner à ces arguments une apparence démonstrative ; c'est la raison pour laquelle nous les qualifions de quasi-logiques. » ([1958], p. 259).

Selon la définition traditionnelle, une fallacie est une argumentation qui ressemble à une argumentation valide mais qui ne l'est pas ; on remarque la similarité avec l'expression du *Traité* : les arguments quasi-logiques « se présentent comme comparables » aux raisonnements formels, mais ne le sont pas ; **V. FALLACIES; LOGIQUE; TYPOLOGIES (III).**

■ Question

La théorie de l'argumentation utilise la notion de question dans quatre acceptions.

1. Une **question biaisée ou chargée** est une question avec présupposition, correspondant à la fallacie de plusieurs questions, **V. QUESTION CHARGÉE.**
2. Une **question topique** est un élément d'une topique substantielle, **V. TOPIQUE SUBSTANTIELLE.**
3. La **question argumentative** matérialise la confrontation discursive autour de laquelle se configure une situation argumentative, **V. QUESTION ARGUMENTATIVE.**
4. Une **question rhétorique**, au sens traditionnel du terme, correspondant à une des stratégies de monologisation de la Question argumentative, **V. QUESTION ARGUMENTATIVE.**

■ Question argumentative

La notion de "question argumentative" a son origine dans la notion de stase, développée pour l'interaction judiciaire, théorisée par l'argumentation rhétorique. **V. STASE.**

D'une façon générale, une question argumentative est produite au point où les discours (écrits ou oraux) se développant sur un même thème, *divergent* du point de vue même des locuteurs, qui sortent du procès collaboratif de co-construction

du discours et de la réalité. Cette divergence produit une *question*, un problème, un point controversé. Cette *mise en question* ou *problématisation* d'un thème discursif est une condition nécessaire au développement d'une argumentation. L'existence d'une *question* est à l'origine de paradoxes de l'argumentation, v. PARADOXES.

1. Proposer, s'opposer, douter : la question

L'exemple suivant, construit autour de la question récurrente "*Faut-il légaliser la drogue?*" permet de montrer schématiquement comment se distribuent les rôles argumentatifs en fonction de la question, sur les trois actes argumentatifs fondamentaux, proposer, s'opposer et douter, v. RÔLES.

Proposer — Dans la France de 2012, "*le commerce, la possession et la consommation de la drogue sont interdits*"; cet énoncé correspond en principe à "l'opinion dominante", la "*doxa*", en tout cas à l'état de la législation. Il existe un autre discours orienté vers une proposition opposée à cette prohibition, dont une formulation très générale est :

P : — *Légalisons la consommation de certains de ces produits, par exemple le haschich!*

Le locuteur P est dans le rôle argumentatif de *proposant*. Les locuteurs alignés sur cette proposition sont ses *alliés* dans ce rôle.

S'opposer — D'autres locuteurs s'opposent à la proposition :

O : — *C'est absurde!*

Le locuteur O est dans le rôle argumentatif d'*opposant*. Les locuteurs disposés à tenir ce type de discours de rejet vis-à-vis de la proposition sont ses *alliés* dans ce rôle.

Douter et s'interroger : la question argumentative — Certains locuteurs ne s'alignent pas sur l'un ou l'autre de ces discours; ils se trouvent dans la position de *tiers*, transformant ainsi la confrontation en *question* :

T : — *On ne sait plus qu'en penser. Faut-il maintenir l'interdit sur tous ces produits?*

Une *question* est ainsi engendrée par la contradiction discours / contre-discours, d'où le schéma :

Proposition vs Opposition → Question argumentative (QA)

2. La conclusion comme réponse à la question argumentative

Des apports de bonnes raisons — Le proposant doit assumer la charge de la preuve, et pour cela donner des arguments en faveur de la nouveauté qu'il soutient :

Question argumentative : — *Faut-il légaliser l'usage du haschich?*

Argument du proposant : — *Le haschich n'est pas plus dangereux que l'alcool*

ou les anxiolytiques ; or l'alcool ne fait l'objet d'aucune interdiction générale, et les anxiolytiques font l'objet de prescription médicale.

Conclusion : — *Oui ! Légalisons le haschich !*

La syntagmatique du discours argumentatif est donc la suivante :

$$\text{Question argumentative} \rightarrow \underbrace{\text{Argument}} \rightarrow [\text{Conclusion} = \text{Réponse à la Question}]$$

Quant à l'opposant, il doit montrer que le discours du proposant est intenable. D'une part, il réfute les arguments du proposant (il détruit son discours), d'autre part il contre-argumente en faveur d'une autre position qui peut correspondre à l'opinion reçue :

Question argumentative : — *Faut-il légaliser le haschich ?*

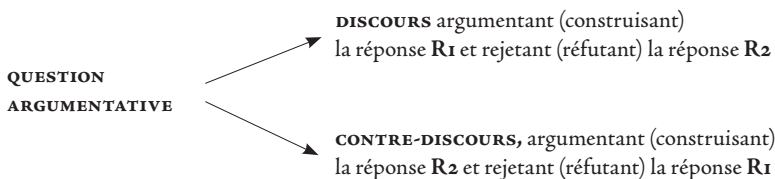
Réfutation de l'opposant : — *Non ! L'alcool fait partie de notre culture, pas le haschich. Et si vous commencez par légaliser le haschich, vous devrez bientôt tout légaliser ! (v. PENTE GLISSANTE)*

Conclusion : — *Rejetons la proposition de légalisation !*

De cette manière, la doxa qui "va sans dire" est amenée à se justifier. Le discours de l'opposant se schématise selon les mêmes principes que celui du proposant, mais alors que le proposant présente une argumentation délibérative, projective, celle de l'opposant, en faveur du maintien de l'existant, est justificative, v. JUSTIFICATION ET DÉLIBÉRATION.

3. La situation argumentative

Dans une situation argumentative stabilisée, proposant et opposant sont également amenés à apporter des arguments positifs et à réfuter. Cette situation peut ainsi se schématiser :



L'argumentation est vue comme un mode de construction des réponses à une question recevant des réponses incompatibles et se trouvant ainsi à la source d'un conflit discursif.

Tous les actes sémiotiques produits dans cette situation sont orientés vers cette Réponse-conclusion : c'est un fait de cohérence argumentative.

La question argumentative est par nature ouverte, c'est-à-dire qu'une certaine validité est reconnue aux interventions *pro* et *contra* qu'elle coiffe. Il s'ensuit que, s'il est parfois possible de la clore, une réponse s'imposant à l'autre, d'autres fois un certain doute restant attaché à la réponse retenue, elle pourra être rouverte ; autrement dit, la réponse n'est pas détachable de la question et du contre-discours qui l'ont produite. Imposer au jeu argumentatif de se solder par un perdant et un gagnant, délégitimer la survivance du doute à l'échange, c'est rendre l'argumentation non révisable, v. RÈGLES ; ARGUMENTATION (v).

Une double contrainte — L'argumentation se construit sous une double contrainte, elle est orientée par une question et elle est soumise à la pression d'un contre-discours. Des phénomènes macrodiscursifs caractérisent cette situation :

- Bipolarisation des discours : attraction des locuteurs tiers intéressés, qui s'identifient aux argumentateurs en vedette, normalisent leur langage et l'alignent sur l'un ou l'autre des discours en présence ; symétriquement, exclusion des tenants du discours opposé (*nous* vs *eux*).
- Phénomènes de figement : sémantisation argumentative des discours confrontés, production d'antinomies, tendance à la stéréotypisation, congélation des arguments en argumentaires prêts à énoncer, v. SCRIPT.
- Apparition de mécanismes de résistance à la réfutation : présentation des argumentations sous forme d'énoncés auto-argumentés, mimant l'analyticité, v. ARGUMENTATION (iv).

Question et pertinence — La question fonctionne comme principe de pertinence pour les contributions argumentatives : pertinence des arguments pour la conclusion, pertinence de la conclusion comme réponse à la question. Elle peut être elle-même enjeu du débat, v. PERTINENCE ; RÉFUTATION.

Charge de la preuve — Cette représentation établit une symétrie entre discours et contre-discours. Elle peut être rompue si, sur un site donné, la charge de la preuve pèse sur le discours de proposition ou sur le discours d'opposition. v. CHARGE DE LA PREUVE.

Changer d'avis — Au terme de l'échange, on voit se profiler un quatrième type d'acte, peut-être le plus complexe : changer d'opinion, se rétracter.

4. Le jeu question / réponse dans les textes monolocuteurs

Cette définition de l'argumentation, qui ancre l'énonciation argumentative dans le dialogue entre points de vue incompatibles sur un même objet, est opératoire dans les textes monologiques comme dans les textes interactionnels. Dans les textes argumentatifs *monolocuteurs monologiques*, la parole de l'opposant est effacée ; il faut alors constituer, autour de la question argumentative, des corpus qui rassembleront

les diverses interventions qui lui apportent des réponses. Dans les textes *monolocuteurs dialogiques*, la parole de l'autre est reconstruite dans le discours propre. Le locuteur peut prendre en charge, sous diverses modalités polyphoniques, l'ensemble des données discursives situationnelles, y compris la question.

En prenant seul en charge le jeu question-réponse, l'énonciateur transforme le dialogue en monologue. Ce phagocytage de la parole des autres, opposants ou tiers, lui permet de s'avancer sous divers caractères discursifs (v. *ÉTHOS*) en redistribuant à sa guise les rôles argumentatifs de proposant, d'opposant, et de tiers. Les interlocuteurs qui préfèrent l'accord (acceptent de s'inscrire dans la suite idéale proposée) sont contraints d'assumer soit le discours de la question, soit celui de la réponse, soit les deux. Le produit de cette stratégie est analysé comme figure de phrase par la rhétorique, qui y voit une tactique de camouflage de l'assertion sous un voile interrogatif; elle peut revêtir trois formes, l'*interrogation* [*interrogatio*]; la *subjection* [*subjectio*, lat. *subjectio*, « action de mettre sous, devant » (Gaffiot [1934], art. *Subjectio*), ici : soumettre à l'auditoire] (Lausberg [1960], § 766-779); la *dubitation* [lat. *dubitatio*, "doute"]. Ces trois formes correspondent à trois "éthos" différents : la figure de celui qui sait, le maître ou le despote (*interrogatio*); celle de l'enquêteur qui cherche et trouve (*subjectio*); celle du douteur, qui erre et s'interroge (*dubitatio*). Cette opération détermine par contrecoup, les figures assignées aux interlocuteurs, tiers ou opposants : le sujet dominé, l'élève, le partenaire.

Question tranchée par l'évidence — C'est le cas de l'interrogation dite rhétorique (*interrogatio*). Le locuteur prend possession de la question et la "désambiguïse", au sens argumentatif du terme, en lui imposant une réponse unique. Il prend la position de celui qui sait et enferme la réponse dans sa question. L'interlocuteur est placé dans la position du tiers, en fonction de l'évidence de la réponse. L'opposant est placé dans la position basse de l'élève ou du sujet et mis au défi, par une forme de raisonnement par l'ignorance. Le but de la stratégie d'*interrogatio* est de signifier qu'"il n'y a pas de problème".

Question tranchée de façon justifiée (*subjectio*) — La question est présentée comme nécessitant une clarification plutôt qu'une argumentation, comme explicative plutôt qu'argumentative, v. *EXPLICATION*. Les autres réponses et le contre-discours éventuels sont maîtrisés ou passés sous silence. Le locuteur prend la place de l'enquêteur qui pose la bonne question et la résout objectivement. L'interlocuteur est mis en position d'assumer la question directrice et les réponses avancées selon une logique de co-construction pédagogique.

Question ouverte (*dubitatio*) — Le locuteur se donne maintenant la place du tiers, de l'ignorant qui doute. Par une forme d'inversion des rôles, l'interlocuteur est placé dans la position haute de l'auxiliaire ou du conseiller (Lausberg [1960], § 766 sv).

Dans tous ces cas, il ne s'agit pas de faire entendre la parole de l'interlocuteur pour la détruire (v. *DESTRUCTION*), mais de la prévenir pour la canaliser ou pour se l'approprier, via un repositionnement de la question.

■ Question chargée

✎ Lat. *fallacia questionis multiplicis* ; ang. *loaded questions, many questions*.

Le problème des questions chargées (on dit aussi *questions fourrées* ou *questions multiples*) est examiné par Aristote dans le cadre de l'échange dialectique, où elles sont considérées comme une manœuvre discursive fallacieuse, v. FALLACIEUX (III). Une question est dite chargée si, en la posant « on réunit plusieurs questions en une seule » (Aristote, *R. S.*, 167b35 ; p. 22). Les questions chargées sont des questions contenant des présuppositions qu'elles imposent à leur interlocuteur, v. PRÉSUPPOSITION :

L1 : — *Vous devriez vous interroger sur les raisons de l'échec de votre politique.*

L2 : — *Mais ma politique n'a pas échoué !*

L2 rejette le présupposé de L1 "*votre politique a échoué*", v. PRÉSUPPOSITION.

Dans une perspective perelmanienne, la question des présupposés devrait être réglée dans le cadre des accords préalables, v. CONDITIONS DE DISCUSSION.

L'imposition d'un jugement présupposé est contraire au principe logique qui veut qu'un énoncé exprime un seul jugement, et, par conséquent, à la règle du jeu dialectique qui veut que chaque proposition fasse l'objet d'une acceptation ou d'un refus explicite. L1 ne pourrait donc poser à L2 la question < *Pourquoi P ?* > que si L1 et L2 sont d'accord sur l'existence de P. Le rejet des questions chargées correspond à une volonté de réformer le langage ordinaire pour en extraire un langage adéquat à l'argumentation dialectique ; en particulier, cette langue bien faite (ortholangue) refuse d'admettre des énoncés ayant plusieurs niveaux de signification.

Le problème est que, dans la langue ordinaire, tous les énoncés sont plus ou moins chargés, et qu'il est toujours possible d'extraire des présupposés et, d'une façon générale, des sous-entendus pour les imputer à l'interlocuteur. Soit une discussion entre un particulier mécontent et son banquier habituel qui lui a proposé un crédit à un taux peu avantageux.

L1_1 : — *Je suis allé à la banque dans la rue en face de chez moi, et ils m'ont immédiatement proposé un prêt à un taux inférieur à celui que vous-même m'aviez proposé.*

L2 : — *C'est parce qu'ils voulaient vous avoir comme client.*

L1_2 : — *Parce que vous, vous ne voulez pas me conserver comme client ?*

L1_2 impute à L2, ou reconstruit à partir de son intervention, un sous-entendu que L2 refuse certainement ; mais elle lui montre néanmoins que sa justification est contestable.



■ Raisonnements à deux termes

1. Transduction

La notion de raisonnement transductif a été élaborée par Piaget ([1924], p. 185) dans la perspective d'une analyse du développement de l'intelligence chez l'enfant. Le raisonnement transductif est caractérisé comme un mode de pensée prélogique et intuitif du jeune enfant.

C'est un raisonnement qui passe directement d'un individu ou d'un fait particulier à un individu ou un autre fait particulier, sans l'intermédiaire d'une loi générale. D'après Grize, « le jeune enfant qui dit *“Ce n'est pas l'après-midi parce qu'il n'y a pas eu de sieste”* s'appuie sur son expérience quotidienne qui fait de la sieste un ingrédient de l'après-midi » procède par transduction (1996, p. 107). Il n'y aurait aucune loi générale sous jacente de la forme *“qui dit après-midi dit sieste”*, *“nous sommes dans l'après-midi seulement s'il y a eu sieste”*. On peut comprendre que ce raisonnement transductif est le produit d'une association par conditionnement *“sieste = après-midi”*, qui donne, par application du topos des contraires : *“pas sieste = pas après-midi”*. Tout se passe comme si *“faire la sieste”* était un trait essentiel définitoire de *“être l'après-midi”*.

Grize fait observer que probablement les adultes utilisent aussi ce type de raisonnement : « lorsque nous disons que nous nous sommes arrêtés au feu parce qu'il était au rouge, [...] notre pensée ne passe pas par l'intermédiaire d'une loi générale du genre : *“tout feu de la circulation de couleur rouge implique arrêt”* » (ibid.). Dans ce dernier cas en effet l'énoncé a la forme d'un « bloc sémantique » (Carel 2011) : *“Réponse parce que Stimulus”*. Mais l'adulte n'applique pas la négation comme l'enfant : *“ce n'est pas un feu rouge puisque je ne me suis pas arrêté”*. On raconte cependant qu'un

automobiliste profondément imprégné du respect du Code de la route refusait de croire qu'il avait été heurté de plein fouet par un autre véhicule *parce que la rue où il circulait était en sens interdit*.

2. Raisonnement à deux termes

Dans un cadre très différent, Gardet et Anawati parlent d'un « raisonnement à deux termes » caractéristique « [d']un rythme de pensée proprement sémitique que le génie de l'arabe a su utiliser avec un rare bonheur » (Gardet et Anawati [1967], p. 89), et qui semble être de même nature que le raisonnement transductif.

« La logique “dialectique”, connotée au génie arabe, s'organise selon des modes de raisonnement à deux termes qui procèdent du singulier au singulier, par affirmation ou négation, sans moyen terme universel. Faut-il dire, comme on l'a fait parfois, que ce dernier, non explicitement saisi, n'en est pas moins explicite dans l'esprit qui raisonne ? Nous ne le croyons pas. Sans doute, on peut “traduire” en syllogisme à trois termes un raisonnement à deux termes [...]. Mais dans le mécanisme logique de la pensée, c'est bien de la mise en regard, par opposition, similitude ou inclusion, des deux termes du raisonnement qui donne à la “preuve” valeur de conviction. Le moyen terme universel n'est point présent dans l'esprit, même sous mode implicite. Il ne s'agit pas d'établir une preuve discursive, mais de promouvoir une évidence de certitude. » (Bouamrane et Gardet 1984, p. 75)

Dans cette tradition, le théologien logicien al-Sumnânî a distingué cinq procédés rationnels, cinq types d'arguments, relevant du raisonnement à deux termes : il s'agit en ces cinq procédés, « de constatations, puis d'un mouvement de l'esprit qui opère soit par élimination, soit par analogie du semblable au contraire ou du semblable au semblable. Il s'agit toujours de passer du fait “présent”, du “témoin” (*shâhid*), à l'absent, (*gha'ib*). Aucune recherche abstractive d'un principe universel » (Gardet et Anawati [1948], p. 365-367).

■ Rationalité — Rationalisation ► Critique — Rationalités — Rationalisation

■ Réciprocité, arg.

La relation de réciprocité est définie sur un ensemble d'actes liant deux personnes, pour lesquels si **A** fait telle chose à **B**, alors **B** fait la même chose à **A**. C'est le principe du “retour d'ascenseur”.

En mathématiques, la relation de *réciprocité* correspond à la relation de *symétrie* : une relation est symétrique dans le domaine où elle est définie, si, pour toutes les paires d'éléments $\langle a, b \rangle$, on a à la fois $\langle aRb \rangle$ et $\langle bRa \rangle$. La relation “être l'ami de” est symétrique, v. **RELATION** :

Pierre est l'ami de Paul = Paul est l'ami de Pierre = Pierre et Paul sont amis.

Les individus Pierre et Paul sont égaux pour cette relation. Le principe de réciprocité agit comme une contrainte :

Si tu m'invites à dîner, je dois t'inviter à dîner.

Réciprocité comme loi du talion : œil pour œil, dent pour dent : “si ton amoureux déçu t’a défigurée au vitriol, le tribunal t’accorde le droit de le traiter de même”. La loi du talion est une règle de “justice” selon laquelle si A a causé un dommage à B, il est légitime pour B de causer le même dommage à A. La dissuasion nucléaire, qui repose sur la certitude de destruction réciproque, réactualise le principe du talion. Cette forme correspond à un cas particulier de l’argument “*Toi aussi!*”, v. *TOI AUSSI!*

La réciprocité comme principe de morale naturelle s’énonce par les topoi :

*Faites aux autres ce que vous voudriez qu’ils vous fassent,
ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu’ils vous fassent.*

qui se manifestent dans des argumentations :

Je suis poli avec vous, alors soyez poli avec moi.

Le locuteur se définit lui-même et définit son partenaire comme des membres d’une même catégorie, qui doivent être traités de la même manière, v. **RÈGLE DE JUSTICE**.

La réciprocité comme principe juridique permet aux états d’affirmer leur égalité dans leurs relations, et éventuellement de justifier une mesure de rétorsion “si le pays A exige un visa des ressortissants du pays B, il est juste que le pays B exige également un visa des ressortissants du pays A”.

■ Réfutation

L’objectif de la réfutation, sous sa forme radicale, est la destruction du discours attaqué; tous les éléments caractérisant le discours en situation peuvent être utilisés ou manipulés afin de le présenter comme intenable, v. **DESTRUCTION**.

La réfutation s’exerce dans le cadre général du rejet motivé d’un discours, v. **CRITIQUE**; c’est un acte réactif, allant de la réfutation argumentée jusqu’à la simple dénégation d’une affirmation ou d’une imputation.

Du point de vue de l’usage, *réfuter* tend à désigner toutes les formes de rejet explicites d’une position, à l’exception des propositions d’action : on *réfute* des thèses, des opinions prétendant à la vérité, mais on *repousse* plus qu’on ne *réfute*(?) un projet; les accusations peuvent être *réfutées* ou *repoussées*.

Du point de vue scientifique, une proposition est réfutée s’il est prouvé qu’elle est fausse (le calcul dont elle dérive contient une erreur, elle affirme quelque chose qui est contradictoire avec les faits observés...). Du point de vue du dialogue ordinaire,

une proposition est réfutée si, après avoir été discutée, elle est abandonnée par l'adversaire, explicitement ou implicitement ; il n'en est plus question dans l'interaction.

La réfutation ne peut être traitée qu'en dialogue. Le discours monogéré ne connaît que la concession : il n'y a pas de subordonnées réfutatives, et les subordonnées *concessives* ramènent la réfutation à l'objection.

1. Réfutation non propositionnelle

Déclarer le discours infra-argumentatif — Le discours de l'adversaire est déclaré indigne d'une réfutation, v. MÉPRIS.

S'en prendre à l'adversaire — La disqualification peut porter sur l'adversaire lui-même (mise en contradiction des dires, ou des actes et des dires de l'adversaire), ou même par une attaque personnelle, sans rapport avec le thème de la discussion, v. PERSONNE ; AD HOMINEM ; ATTAQUE PERSONNELLE.

Réfutation d'un discours aménagé — La réfutation suppose sinon une reprise mot pour mot du discours à réfuter, du moins une connexion avec ce discours au moyen de sa mise en scène dans le discours réfuteur. Dans les genres argumentatifs socialement ou scientifiquement codifiés, la réfutation porte en principe sur un segment essentiel extrait du discours où s'exprime une position isolable. Dans les dialogues ordinaires, l'opposant peut procéder à divers aménagements diaphoniques du discours auquel il s'oppose, afin de faciliter sa réfutation, par réduction ou exagération absurdisante, aménagement intensif, qui rend le discours facile à réfuter :

L1 : — *Ce jardin est mal entretenu !*

L2 : — *Écoute, ce n'est quand même pas la jungle !*

v. REPRÉSENTATION DU DISCOURS.

Changement d'orientation argumentative — L'enchaînement rejetant les présupposés désoriente le discours et son locuteur, v. ORIENTATION ; PRÉSUPPOSITION.

2. Réfutation propositionnelle

Le modèle argumentatif propositionnel distingue différentes composantes qui chacune peuvent être la cible de l'acte de réfutation (v. ARGUMENTATION (III)).

Rejet de l'argument — L'argument donné en faveur d'une conclusion peut être rejeté selon deux modalités.

— L'argument est déclaré *faux* :

L1 : — *Pierre arrivera sûrement mardi, il veut être là pour l'anniversaire de Paul.*

L2 : — *L'anniversaire de Paul est lundi.*

— L'argument peut être admis comme tel, reconnu pertinent pour la conclusion mais trop *faible*, de mauvaise qualité :

L1 : — *Le Président a parlé, la bourse va remonter.*

L2 : — *Que voilà une excellente raison !*

— L'argument peut être rejeté car *sans pertinence* pour la conclusion, v. **PERTINENCE** :

L1 : — *Il est très intelligent, il a lu tout Proust en trois jours.*

L2 : — *L'intelligence n'a rien à voir avec la vitesse de lecture.*

Le rejet de l'argument peut entraîner l'ouverture d'une nouvelle question argumentative (sous-débat), portant cette fois sur l'ancien argument. En théorie, il se peut que celui qui rejette l'argument maintienne la conclusion, on se trouve alors dans le cas remarquable de celui qui refuse le *mauvais* argument pour une conclusion qu'il estime *bonne*. Dans la plupart des cas, la destruction de l'argument entraîne celle de la conclusion.

Rejet de la loi de passage — La loi de passage invoquée, implicitement ou non, est déclarée fausse :

L1 : — *Pedro est natif des îles Malvinas, donc il est Argentin.*

L2 : — *Les îles Malouines sont territoire britannique.*

L'adverbe "*justement (pas)*" substitue un topos à un autre (Ducrot et al. 1982), v. **ORIENTATION** :

L1 : — *Ce soir, on mange des nouilles !*

L2 : — *Encore ! c'est antidiététique, on en a déjà mangé à midi.*

L1 : — *Justement, il faut les finir. On ne doit pas gaspiller la nourriture.*

Rejet de la conclusion — La conclusion peut être rejetée alors même qu'une certaine validité est reconnue à l'argument ; c'est le régime de la concession :

L1 : — *Il faut légaliser la consommation du haschich, les taxes permettront de combler le déficit de la sécurité sociale.*

L2 : — *Ça augmentera sûrement les rentrées fiscales, mais ça augmentera encore plus le nombre de drogués et la course aux drogues dures. Il faut maintenir l'interdit.*

La contre-argumentation établit une contre-conclusion en laissant intacte l'argumentation à laquelle elle s'oppose, v. **CONTRE-ARGUMENTATION**.

3. Réfutation faible protégeant l'affirmation

Par généralisation de la loi de faiblesse, une réfutation faible vaut confirmation de la position attaquée, v. **LOI DE DISCOURS**. Les situations où s'applique ce principe entrent dans divers schémas interprétatifs qui demandent la prise en compte de l'intégralité du corpus produit par la question argumentative.

(i) **La réfutation faible vient sur un exposé mal construit** de la position attaquée. On en conclut généralement que la réfutation ne vaut pas grand-chose, pour ne rien dire du réfuteur, et que le problème reste intact.

(ii) **La réfutation faible vient sur un exposé remarquable** de la position attaquée. On en conclut que la position attaquée sort renforcée de cette tentative de réfutation. Le calcul interprétatif porte sur le fait que le réfuteur est compétent et ses compétences reconnues.

— *La réfutation faible est standard.* Le savoir latéral sur le réfuteur renforce encore la position critiquée. On calcule en effet que “*puisque même lui ne trouve pas autre chose à dire, c’est certainement l’autre position la bonne*”. Comme on suppose que la réfutation donnée est la meilleure possible (selon les maximes de Grice), et comme elle est faible voire ridicule, on conclut qu’il se pourrait bien que la position attaquée soit juste, même si cette dérivation est *ad ignorantiam*, v. CONTRE-ARGUMENTATION; IGNORANCE.

— *La réfutation faible est bizarre.* Elle contient des erreurs manifestes qui alertent le lecteur vigilant; il y a un contraste entre la finesse dans l’exposition de la position attaquée et le caractère sommaire de la réfutation qu’on lui oppose; la réfutation n’est pas dans le style argumentatif habituel de l’auteur. Par exemple, un fin théologien expose sur le mode dialectique et dans le détail une position condamnée par les autorités officielles de sa religion, et la réfute seulement par des arguments tirés de diverses autorités (dont le lecteur sait peut-être qu’il les considère par ailleurs comme douteuses). Que peut-on penser, sinon que cette bizarrerie est stratégique? Le discours a été réfuté en surface pour être mieux affirmé, la négation servant alors à couvrir l’auteur. Ce cas d’indirection a été théorisé par Strauss (1953) : si, dans des circonstances historiques, sociales, religieuses... particulières, un interdit frappe un discours, il reste néanmoins possible de donner voix à ce discours à condition de le faire sous couvert de sa réfutation, la négation servant alors à protéger le locuteur vis-à-vis des autorités dites tyranniques.

Cette stratégie de *confirmation*, on pourrait même dire d’*argumentation par la réfutation faible*, est une position dangereuse, sauf si le régime considéré comme *tyrannique* n’est autre que la *démocratie* elle-même. Les autorités ne sont pas forcément imbéciles, et elles peuvent percer les intentions du faux réfuteur, dont la réfutation et les *négations* seront interprétées comme des *dénégations*, d’une croyance dont on dira qu’elle est effectivement la sienne : “*d’où te viennent cette expertise sur les positions hétérodoxes et cette imbécillité sur l’orthodoxie?*”. Cette stratégie (au sens exact du terme *stratégie* qui repose sur l’opacité des intentions) présuppose une double adresse argumentative, les intentions réelles apparaissent seulement au *lecteur attentif*, alors qu’elles restent dissimulées au *lecteur pressé*, qui apprécie la réfutation faible, parce qu’il la comprend et qu’il peut la répéter. v. STRATÉGIE

4. Réfutation et contre-discours

D’une façon générale, à chaque type d’argument correspond un *discours contre* : “contre un témoignage”; “contre une argumentation fondée sur une autorité”; “contre une définition”; “contre une induction”; “contre une affirmation de causalité”, etc. Le schéma du *discours contre* peut être exploité sous sa forme d’une réfutation, d’une

objection ou d'une concession. Il fournit l'ossature d'une position critique face au type d'arguments correspondant.

Ces *discours contre* peuvent également viser le type argumentatif lui-même : on mobilise alors un discours général "contre l'autorité", "contre l'analogie", etc., qui rejette *a priori* toutes les formes d'autorité, d'analogie, etc.

La notion de réfutation est définie au niveau très général des schémas courants de l'argumentation. La notion de *contre-discours* spécifie la réfutation en fonction de la structure propre de chacun des arguments ; elle flanque le "type" d'un "contre-type", qui fait partie intégrante de la forme d'argument considérée, et doit, à ce titre, figurer dans sa définition. Exemples : v. ANALOGIE, TÉMOIGNAGE ; AUTORITÉ ; INDUCTION ; CAUSALITÉ, I. ETC.

■ Règles

Trois concepts de règle interviennent dans le cadre de l'argumentation.

— **Règles exprimant des régularités observationnelles** : « Dans une conversation, en général [*as a rule*], les seconds tours non préférés sont marqués par [tels et tels traits] » (SIL, art. *Dispreferred second part*).

— **Règles comme expression de normes** (au sens impératif).

— **Règles comme des façons de bien faire** : comment s'y prendre pour faire bien quelque chose, depuis la recette de la crème anglaise, jusqu'aux scripts de lancement d'une fusée : comment s'y prendre pour convaincre une personne d'acheter quelque chose, pour résoudre rapidement un différend, pour résoudre rationnellement un différend.

Les argumentations, en dialogue ou en monologue, peuvent s'évaluer sur la base de systèmes de règles très différents.

1. Règles générales de l'interaction

Règles de l'interaction — L'interaction argumentative en langue naturelle obéit aux divers systèmes de règles qui ont été proposés pour l'interaction en général, par exemple à la règle de justification des suites non préférées.

Principe de coopération — Le principe de coopération exprime non seulement ce que les participants font effectivement (régularité *observationnelle*), mais ce qu'il est raisonnable qu'ils fassent (régularité *rationnelle*), v. PRINCIPES DE COOPÉRATION.

Principes de politesse — Les principes de politesse linguistique régulent la relation en fonction des concepts de face et de territoire. Dans la conversation ordinaire, ces règles jouent *contre* le développement des argumentations dans les échanges conversationnels : dans ce type d'interaction face à face, le souci de préserver la relation fait que la contradiction peut avoir du mal à se déployer, v. POLITESSE ARGUMENTATIVE.

Péchés de langue — On peut trouver, dans la Bible et des traditions qui s'en

réclament, un ensemble de commandements ayant trait au contrôle du discours. La violation d'une quelconque de ces règles est caractérisée comme un *péché de la langue*, dont l'histoire a été faite par Casagrande et Vecchio (1991), v. FALLACIES COMME PÉCHÉS DE LA LANGUE.

2. Règles portant plus spécifiquement sur la parole argumentative

Règles et règlements attachés au site argumentatif — Chaque site argumentatif produit son règlement auquel doivent se soumettre les intervenants dans ce lieu, v. SITE ARGUMENTATIF. Le règlement est élaboré selon une procédure *sui generis*, et appliqué par les autorités compétentes sur le lieu lui-même.

D'une façon générale, pour les *lieux de parole*, les règles déterminent les thèmes qui seront traités, les personnes qualifiées pour intervenir et les procédures qui conduisent à une décision légitime, *du point de vue de ce lieu*. Elles règlent les droits à la parole, à la quantité de parole, ainsi que la succession des tours de parole ; elles peuvent par exemple interdire et réprimer les chevauchements et les interruptions. Les règles du lieu contribuent à définir la rationalité du lieu comme rationalité *locale*.

« **Règles d'une controverse honorable** » — Levi Hedge, dans ses *Elements of Logick, or a Summary of the General Principles and Different modes of Reasoning* propose un ensemble de sept « Rules for honorable controversy » (1838, p.159-162). Ces règles sont les suivantes.

« Règle 1. Les termes dans lesquels est formulée la question à débattre, le point précis en question, doivent être définis de façon suffisamment claire pour qu'il n'y ait aucune incompréhension à leur égard.

Règle 2. Les parties en présence doivent considérer qu'elles sont sur un pied d'égalité en ce qui concerne le thème débattu. Chacune doit considérer que l'autre possède autant de talent, de connaissance, et est animé du même désir de la vérité qu'elle-même ; et qu'il est donc possible qu'il ait tort et que son adversaire ait raison.

Règle 3. Tout usage d'expressions dénuées de sens ou de pertinence par rapport au thème du débat doit être strictement évitée.

Règle 4. On ne doit se permettre aucune considération touchant à la personne de l'adversaire.

Règle 5. Personne n'a le droit d'accuser son adversaire d'avoir des mobiles cachés [*indirect motives*].

Règle 6. On ne doit pas imputer à une personne les conséquences de sa thèse, à moins qu'elle ne les revendique expressément [*The consequences of any doctrine are not to be charged on him who maintains it, unless he expressly avows them*].

Règle 7. Comme la vérité, et non pas la victoire est le but proclamé de toute controverse, toutes les preuves produites par l'une ou l'autre partie doit être examinée avec objectivité et sincérité [*fairness and candor*]. Toute tentative pour piéger [*ensnare*] un adversaire par des artifices sophistiques [*by the arts of sophistry*], ou d'affaiblir la force de

son raisonnement par l'humour, la chicane ou en le tournant en ridicule [by wit, caviling, or ridicule] est une violation des règles de la controverse honorable.»

Levi Hedge, « Rules for honorable controversy », *Elements of Logick, or a Summary of the General Principles and Different modes of Reasoning*, 1838, p. 159-162.

Ces règles sont, pour certaines, familières. La règle 5 correspond à l'accusation de mobile caché : «vous vous ralliez à cette proposition non pas parce que vous l'approuvez mais pour plaire à la directrice», v. **MOBILE RÉEL ET MOTIF PUBLIC**. La règle 6 est originale, et renvoie au problème de l'agenda caché, voire du complot, v. **ARGUMENT PRAGMATIQUE**.

Ce système introduit du socialement convenable ([*honorable*]) dans une situation où les participants risquent de ne pas appliquer spontanément les règles ordinaires de coopération et de politesse. On retrouve ainsi la problématique rhétorique du *prépon* et de l'*aptum* (Lausberg [1960], § 1055-1062), v. **COOPÉRATION**. À la source de l'imposition de coopération on trouve ici du contrôle social ; dans le système suivant, les règles opèrent au nom du rationnel communicationnel, à la suite de Grice (§ 3). Le système des péchés de la langue (§ 4) se réclame ni du socialement décent, ni du rationnel, mais du religieux, v. **FALLACIES COMME PÉCHÉS DE LANGUE**.

3. Règles pragma-dialectiques et fallacies

Ces règles sont orientées vers la résolution des différences d'opinion. Une fallacie est définie comme une violation d'une des règles de la rationalité critique.

● Règle 1. *Liberté* — Les parties ne doivent pas faire obstacle à la libre expression des points de vue ou à leur mise en doute.

Règle 2. *Charge de la preuve* — Celui qui avance un point de vue est obligé de le défendre si l'autre partie le lui demande.

Règle 3. *Point de vue* — Lorsqu'on attaque un point de vue, cette attaque doit porter sur le point de vue tel qu'il a été authentiquement proposé par l'autre partie.

Règle 4. *Pertinence* — On ne peut défendre un point de vue qu'en avançant une argumentation relative à ce point de vue.

Règle 5. *Prémisses implicites* — On ne doit pas nier une prémisse qu'on a laissée implicite ou présenter faussement comme une prémisse quelque chose qui a été laissé implicite par l'autre partie.

Règle 6. *Point de départ* — On ne doit pas présenter faussement une prémisse comme un point de départ accepté, ni nier une prémisse représentant un point de départ accepté.

Règle 7. *Schéma d'argument* [argument scheme] — On ne doit pas considérer qu'un point de vue a été défendu de façon concluante si la défense n'a pas été effectuée au moyen d'un schéma d'argument approprié [an appropriate argumentation scheme] et correctement appliqué.

Règle 8. *Validité* — On ne doit utiliser dans son argumentation des arguments qui sont logiquement valides ou qu'on peut rendre valide en explicitant une ou plusieurs prémisses implicites.

Règle 9. *Clôture* — Si un point de vue n'a pas été défendu de façon concluante, celui qui l'a avancé doit le retirer. Si un point de vue a été défendu de façon concluante, l'autre partie doit retirer les doutes qu'il avait émis vis-à-vis de ce point de vue.

Règle 10. *Usage* — On ne doit pas faire usage de formulations insuffisamment claires ou confusément ambiguës [*insufficiently clear or confusingly ambiguous*], et on doit interpréter les formulations de l'autre partie de façon aussi prudente et exacte [*carefully and accurately*] que possible. »

F. H. Eemeren, R. Grootendorst et A. F. Snoeck Henkemans,
Argumentation : Analysis, evaluation, presentation, Mahwah, NJ,
 Lawrence Erlbaum, 2002, p. 182-183.

“On” traduit l’expression “*a party*” toutes les fois qu’elle s’applique à l’une et l’autre des parties en présence.

Cette version de base du système de règles pragma-dialectiques est inspirée des propositions de l'école d'Erlangen pour la définition d'un “ortholanguage” rationnel, v. LOGIQUES POUR LE DIALOGUE. Dans un esprit gricéen, elles introduisent ou imposent de la coopération là où elle ne serait pas spontanément pratiquée par les participants, v. COOPÉRATION. Le jeu repose sur la notion de *standpoint*, point de vue. Il correspond à un traitement dialectique de la différence de point de vue, avec un proposant affirmant le point de vue et répondant aux attaques d'un opposant qui le met en doute. La règle 9 rappelle le but du jeu : régler la différence d'opinion soit en éliminant l'opinion insoutenable, soit en éliminant le doute sur l'opinion bien justifiée.

Ce système de règle rend compte des jugements de validité des locuteurs (Eemeren, Garssen, Meuffels 2009). Il est également possible de dégager les règles implicites auxquels les locuteurs se réfèrent pour leurs évaluations à partir de l'observation de leurs pratiques (Doury 2003, 2006).

4. Sur la question des règles

v. FALLACIES COMME PÉCHÉS DE LANGUE; ARGUMENTATION (II); ARGUMENTATION (V); TRANQUILLITÉ; PARADOXES DE L'ARGUMENTATION; DIALECTIQUE; CHARGE DE LA PREUVE; ÉVIDENCE; REPRÉSENTATIONS DU CONTRE-DISOURS DANS LE DISCOURS; IGNORANCE DE LA QUESTION; RÔLES DE L'INTERACTION ARGUMENTATIVE.

■ Relations, arg.

Une relation est un prédicat **R** à deux places associant deux objets, **a** et **b**, et notée < **aRb** >, v. LOGIQUE (II). Trois propriétés générales servent à caractériser les relations, la symétrie, la transitivité, la réflexivité.

- Symétrie, ou Réciprocité : La relation qui lie **a** à **b** lie-t-elle **b** à **a** ?
- Réflexivité : La relation lie-t-elle **a** à lui-même ?
- Transitivité : Si la relation lie **a** à **b** et **b** à **c** lie-t-elle **a** à **c** ?

Les inférences fondées sur ces propriétés font partie des évidences inaperçues exploitées par l'argumentation quotidienne. Elles sont parfois dites "quasi-logiques", v. QUASI-LOGIQUE.

1. Symétrie, ou Réciprocité

Une relation est symétrique si elle lie à la fois **a** à **b** et **b** à **a** ; autrement dit, on a à la fois $\langle \mathbf{aRb} \rangle$ et $\langle \mathbf{bRa} \rangle$.

Si **a** aime **b**, **b** n'aime pas nécessairement **a**. La relation *aimer* n'est pas symétrique. *Rencontrer* est une relation symétrique ; l'argumentation suivante n'est ni plus ni moins logique que n'importe quelle autre ; elle ne peut être rejetée qu'en accusant Pierre de mensonge :

*Si Pierre a (avoué avoir) rencontré Paul au bar, Paul a forcément rencontré Pierre.
Paul a tort de continuer à nier l'évidence.*

L'exigence de symétrie est une autre forme de la règle de justice. v. RÈGLE DE JUSTICE ; RÉCIPROCITÉ.

2. Réflexivité

Une relation est réflexive si elle lie **a** à lui-même ; autrement dit si $\langle \mathbf{aRa} \rangle$.

Être contemporain est une relation réflexive : **a** est strictement contemporain de lui-même. La relation causale n'est pas réflexive pour le commun des mortels : seul Dieu est *causa sui*, sa propre cause – bien qu'il soit possible d'être fils de ses œuvres.

La relation de réflexivité peut être exploitée *ad hominem*. Le principe "*charité bien ordonnée commence par soi-même*" force la réflexivité de la relation *faire la charité à* ; de même on peut utiliser *l'amour des autres* pour inciter à *l'amour de soi* :

Toi qui aimes la terre entière, tu ferais bien de t'aimer toi-même !

et on peut contester la compétence d'un conseiller en l'incitant à faire un usage réflexif de ses conseils. L'argumentation *ad hominem* exploite ainsi une forme de réflexivité :

Tu me donnes des conseils, et toi tu agis n'importe comment, commence par te conseiller toi-même !

3. Transitivité

Une relation est transitive si, lorsqu'elle lie **a** à **b** et **b** à **c**, elle lie aussi **a** à **c** ; autrement dit, si $\langle \mathbf{aRb} \rangle$ et $\langle \mathbf{bRc} \rangle$ implique que $\langle \mathbf{aRc} \rangle$.

Si **a** aime **b**, et si **b** aime **c**, alors **a** n'aime pas forcément **c**, la relation *aimer* n'est pas transitive. La relation *être le père de* n'est pas transitive, mais *être un ancêtre de*

est transitive dans une même lignée : si **a** est un ancêtre de **b** et si **b** est un ancêtre de **c**, alors **a** est un ancêtre de **c**.

Les inférences fondées sur la transitivité d'un prédicat font partie des automatismes argumentatifs exploités par l'argumentation quotidienne ; elles sont mobilisables toutes les fois qu'on positionne au moins trois objets sur une échelle graduée :

Si **a** est plus grand, plus vieux, plus riche... que **b**
 et **b** plus grand, plus vieux, plus riche... que **c**,
 alors **a** est plus grand, plus vieux, plus riche... que **c**.

■ Répétition

✎ La preuve par la répétition est parfois métonymiquement désignée par effet, désigné sous son nom latin, arg. *ad nauseam*, du lat *nausea* "nausée, dégoût". Ang. *proof by assertion*.

1. La répétition peut porter sur n'importe quel **segment signifiant**, du mot jusqu'au discours coupé-collé. En particulier, elle peut reprendre une argumentation complète : les *argumentaires* proposent des schémas discursifs qui doivent être répétés au travers de tous les degrés de reformulation, v. **SCRIPT ARGUMENTATIF**.

2. La **répétition à intention argumentative** porte sur une seule affirmation, présentée comme exprimant une évidence immédiate nécessairement vraie. Les arguments ne sont pas sous-entendus, mais soigneusement évités, et c'est ce qui fait la force spécifique de la répétition, v. **ÉVIDENCE**. On ne peut parler d'argument par la répétition que si l'on définit l'argumentation par la persuasion.

Du point de vue de l'évaluation des arguments, cette forme de répétition est considérée comme une fallacie, et même comme la fallacie par excellence, puisqu'elle impose l'acceptation d'un énoncé non seulement *sans* justification, mais *contre* toute justification, v. **AFFIRMATION**.

La force de la répétition pour faire admettre une affirmation a été soulignée par le sociologue Gustave Le Bon :

« L'affirmation n'a d'influence réelle qu'à la condition d'être constamment répétée, et, le plus possible, dans les mêmes termes. C'est Napoléon, je crois, qui a dit qu'il n'y avait qu'une seule figure sérieuse de rhétorique, la répétition. La chose affirmée arrive, par la répétition, à s'établir dans les esprits au point qu'ils finissent par l'accepter comme une vérité démontrée. [...] de là la force étonnante de l'annonce. Quand nous avons lu cent fois que le meilleur chocolat est le chocolat X, nous nous imaginons l'avoir entendu dire de bien des côtés, et nous finissons par en avoir la certitude. »

Gustave Le Bon, *La psychologie des foules* [1895],
 Paris, PUF, 1988, p. 70.

Cette dernière remarque montre que la répétition produit une illusion de légitimation par l'autorité du grand nombre, v. **CONSENSUS**.

■ Représentation du discours

Le discours argumentatif construisant ou justifiant une position rencontre des discours qui le réfutent, qui contre-argumentent en justifiant ou construisant une autre position. Chacun de ces discours fonctionne comme contre-discours de l'autre. Ils peuvent faire référence l'un à l'autre, selon une gamme de possibilités.

(i) La citation **explicite référencée** fixe la cible de la réfutation en précisant ce qui a été dit, quand et par qui cela a été dit. Cette forme de citation est caractéristique du régime poppérien de la réfutation, adressée à la lettre à ce qui a été dit. Le texte cité peut l'être à toutes les fins que le citeur juge utiles, qui ne se bornent certainement pas à la citation d'autorité. Néanmoins, le cité peut refuser de se reconnaître dans la citation ; il peut objecter en contre-accusant son contradicteur de fallacie d'omission d'éléments pertinents (v. **CIRCONSTANCES**) ayant trait par exemple au découpage de la citation, ou à la place de la citation dans son système.

Dans ce premier cas il existe un texte source. Dans les suivants, l'existence d'un tel texte est problématique.

(ii) La citation **indirecte** de la position citée est présentée par le citeur comme une reformulation paraphrasant le dire originel ou le reformulant pour le clarifier. Le cité peut rétorquer que la reformulation est tendancieuse ou caricaturale, c'est-à-dire qu'elle contient une réinterprétation de sa position lui faisant dire ce qu'il n'a jamais dit. v. **ORIENTATION**.

(iii) L'**allusion** au discours contraire a la forme d'une trace qui permet de repérer le discours contraire, sans que l'on puisse désigner précisément l'auteur visé. Son caractère vague la garantit contre la réfutation.

(iv) La citation **par anticipation** correspond au mécanisme de la prolepse, v. **PROLEPSE**.

Le décalage entre ce qu'a dit le citeur et ce que lui fait dire la citation est à la base de la fallacie dite de l'homme de paille ou de l'épouvantail.

Épouvantail et homme de paille

La réfutation poppérienne doit porter sur "ce que l'autre a vraiment dit". Cette exigence a un sens clair dans le cas des affirmations cadrées de type scientifique, écrites et référencées. Même dans ce cas, ce que l'autre a vraiment dit doit être *contextualisé*, sous peine de fallacie d'omission de circonstances pertinentes ; en outre, il n'est pas évident de déterminer dans quelle mesure quelqu'un a dit ce qu'il est possible d'*inférer* de la lettre de ce qu'il a dit.

Autrement dit, dans la plupart des cas, ce que l'autre a vraiment dit est non pas un préalable mais un enjeu de l'argumentation. La "*strawman fallacy*" est une accusation de représentation défectueuse du discours contraire. L'expression est une métaphore sur le substantif *strawman*, qui désigne :

1. Un homme de paille, une personne servant de couverture pour une opération douteuse.

2. Un argument faible ou un pseudo-argument qu'on met en avant parce qu'il est facile à réfuter [*A weak or sham argument set up to be easily refuted*] (Webster, art. *Strawman*).
3. Un épouvantail.

Au sens 1, la stratégie de *l'homme de paille* correspond à une position masquant la position réelle du locuteur ; cette position est avancée pour lancer le public et les opposants sur une fausse piste, v. FAUSSE PISTE ; PERTINENCE.

Au sens 2, la stratégie du *pseudo-argument* peut correspondre à une "proposition dont l'auteur", dont l'auteur sait qu'elle sera réfutée mais dont il estime qu'elle permettra de lancer la discussion et de clarifier les positions. Dans le cas de *l'épître*, on a affaire à une "*strawman concession*", à une pseudo-concession, v. ÉPÎTROPE. Il peut aussi s'agir d'une stratégie dialogique de *prolepse*, l'argument aisément réfutable mis en avant étant attribué à la position adverse. On aboutit au sens 3.

Au sens 3, la stratégie de *l'épouvantail* correspond à une reformulation non seulement tendancieuse mais déformée, caricaturale, voire auto-réfutatrice, évidemment intenable, du discours de l'autre.

■ Respect, arg.

✠ Argument *ad reverentiam*, lat. *reverentia* "crainte respectueuse" ; ang. *argument from respect*.

Le respect est un sentiment projeté par l'autorité, quelle qu'elle soit ; si la personne P est revêtue ou investie d'une autorité A, alors P a, dans ce rôle, *droit au respect* et le devoir de *faire respecter l'autorité A*. Dans la correspondance que le citoyen ordinaire entretient avec une forme majeure d'autorité, celle de l'état, il doit l'assurer de ses *sentiments respectueusement dévoués*. L'autorité est exercée sur des personnes qui doivent s'y soumettre ; on doit *s'incliner*, voire se *courber* devant l'autorité, c'est-à-dire faire ce qu'elle exige sans murmurer. L'autorité demande des sujets *respectueux*, voire *humiles*. v. AUTORITÉ ; MODESTIE ; FALLACIES COMME PÉCHÉS DE LANGUE. *L'argument du respect* est invoqué par une personne ou une institution qui s'estime porteuse d'un ordre et d'une autorité et qui estime qu'on ne respecte pas ses prérogatives.

Le problème surgit lorsque cette prétention à l'autorité n'est pas reconnue comme légitime par tout le monde. C'est le cas, dans notre société, des autorités religieuses. Par une montée en abstraction, le *droit au respect* est revendiqué pour toutes les croyances en général, et pour la sienne en particulier. L'irrespect correspond à une *provocation*, une *profanation*, un *scandale*, qui *blesse gravement* le croyant, le *touchent au cœur* ; une *insulte*, un *affront* dont il est fondé à demander justice devant les autorités civiles.

Une œuvre photographique de l'artiste américain Andres Serrano intitulée *Immersion Piss Christ*, mettant en scène un crucifix trempé dans l'urine de l'artiste, a été vandalisée dimanche 17 avril 2011 dans les locaux de la collection d'art contemporain

Yvon Lambert à Avignon. Suite à cette action, l'archevêque d'Avignon a publié un communiqué protestant contre l'exposition de cette œuvre. L'argument du respect est invoqué dans le passage suivant :

« Les autorités locales n'ont-elles pas entre autre pour mission d'assurer le respect de la foi des croyants de toute religion ? Or une telle œuvre reste une profanation qui, à la veille du vendredi saint où nous ferons mémoire du Christ qui a donné sa vie pour nous en mourant sur la Croix, nous touche au plus profond de notre cœur. »

Il est amplifié dans l'ensemble de la protestation, qu'il structure (souligné par nous) :

« — *L'odieuse profanation* d'un Christ en croix (titre)
 — L'art peut-il être d'un tel mauvais goût sans autre raison que de servir d'*insulte*. [...] — Devant le côté *odieux* de ce cliché qui *bafoue* l'image du Christ sur la croix, cœur de notre foi chrétienne, je me dois de réagir. Toute *atteinte* à notre foi *nous blesse*, tout croyant *est atteint* au plus profond de sa foi.
 — Devant la gravité d'un tel *affront* [...] — Pour moi, évêque, comme pour tout chrétien et tout croyant, il s'agit là d'une *provocation*, d'une *profanation* qui *nous atteint au cœur même de notre foi* ! [...] — La collection Lambert n'a-t-elle pas perçu qu'elle exposait une photographie qui *blessait* gravement tous ceux pour qui la Croix du Christ est le cœur de leur foi ? Ou bien a-t-elle voulu *provoquer* les croyants en bafouant ce qui pour eux est au cœur de leur vie [...] — une *profanation grave*, un *scandale* touchant la foi de ces croyants.
 — [des] photos qui *portent gravement atteinte* à la foi des chrétiens.
 — des comportements qui *nous blessent* au cœur de notre foi [...]

« L'odieuse profanation d'un Christ en croix », *Infocatho*, 14-17 avril 2011, [http://infocatho.cef.fr/fichiers_html/archives/deuxmil11sem/semaine15/210nx151europeb.html], consulté le 20 septembre 2013.

■ Rétorsion

Perelman définit la rétorsion comme un cas d'incompatibilité résultant du fait que

« l'affirmation d'une règle est incompatible avec les conditions ou les conséquences de son assertion ou de son application : on peut qualifier ces arguments d'autophagie. La rétorsion est l'argument qui attaque la règle en mettant l'autophagie en évidence. [...] l'action implique ce que les paroles nient » (Perelman 1977, p. 83-84).

La rétorsion est un procédé de réfutation montrant qu'une affirmation contient, à l'insu de celui qui l'avance, un paradoxe qui la rend invalide. Le paradoxe peut être affirmé comme tel, c'est le cas du Crétois Épiménide affirmant que « *tous les Crétois*

sont menteurs”. La rétorsion ne s’applique que si l’affirmation a été donnée comme vraie, et non pas comme paradoxale :

L1 : — Toutes les affirmations peuvent être mises en doute.

L2 : — Je mets en doute cette affirmation.

Un énoncé peut ainsi s’auto-réfuter, comme il peut, par ailleurs, s’auto-certifier. v. ARGUMENTATION (IV) ; CONVERSE.

■ Rhétorique argumentative

La rhétorique argumentative part d’une compétence naturelle, la compétence de parole générale, et la travaille en l’orientant vers les pratiques langagières institutionnelles. Elle combine des capacités énonciatives et interactionnelles.

1. Le discours, ou adresse, rhétorique

Le discours, ou adresse, rhétorique (angl. *public address*) correspond au discours dans son acception traditionnelle, c’est-à-dire « ce qui, dit en public, traite d’un sujet avec une certaine méthode, et une certaine longueur » (Litré, art. *Discours*). Cette notion de discours comme “*public address*”, discours rhétorique, n’a rien à voir avec le *discours* tel qu’il est défini par Foucauld (1969, 1971) ; ce sens du terme *discours* ne figure pas parmi les six acceptions retenues par Maingueneau dans le cadre de *l’analyse du discours* (1976, p. 11-12).

Une *adresse rhétorique* est un discours ayant les caractéristiques principales suivantes, v. ORATEUR - AUDITOIRE.

- C’est un discours *oral*, qui traite d’une *question sociale*, concrète, d’intérêt général ;
- il est prononcé par un *orateur*, dans une situation d’*urgence* décisionnelle, ou supposée telle ;
- il est adressé à un *auditoire* dubitatif, ayant un pouvoir de *décision* sur la question traitée ;
- c’est un discours *monocuteur*, relativement long, *planifié*, composé d’un ensemble d’actes de discours construisant une *représentation* en vue d’une action ;
- il *prétend s’imposer* dans un contexte de *compétition discursive* entre différents discours d’opposants, porteurs de propositions incompatibles. L’adresse rhétorique est prononcée dans un espace de discours contradictoires, où toutes les interventions sont reçues et interprétées en fonction les unes des autres ; même si l’orateur cherche à effacer toute trace des contre-discours qui l’entourent, son discours est néanmoins structuré “en creux” par ses contre-discours.

La *rhétorique argumentative* a décrit, codifié et stimulé ce genre de pratiques communicationnelles d’avant la radio et la télévision. Ses conditions d’exercice ont été transformées par le monde de la communication électronique ; son objet théorique,

la circulation de la parole dans un groupe décisionnel où circulent des discours contradictoires, reste bien défini. v. ARGUMENTATION (III); PERSUASION.

2. Le « catéchisme »

La rhétorique argumentative a constitué, sous diverses formes, la colonne vertébrale de l'enseignement dans le monde occidental au moins jusqu'à l'époque moderne. Au Moyen Âge, l'argumentation rhétorique est un des trois arts de la parole constituant le *trivium* (grammaire, logique, rhétorique), propédeutique au *quadrivium* (géométrie, arithmétique, astronomie, musique).

La rhétorique a construit d'elle-même une représentation normalisant aussi bien le *procès* de production du discours que son *produit*, le discours prononcé :

- cinq moments de la production du discours, *invention, disposition, élocution, mémoire, prononciation* ;
- trois types de discours, *délibératif, épideictique, judiciaire* ;
- trois actants : l'interaction rhétorique est fonctionnellement tripolaire, elle rassemble « l'orateur qui veut persuader, l'interlocuteur qu'il doit persuader, et son contradicteur qu'il doit réfuter » (Fumaroli 1980, p. III) ;
- trois types de preuves correspondant à trois types d'action coorientées sur le public : l'orateur cherche à *plaire* par l'image de soi projetée dans son discours, ou *éthos* ; à *informer, enseigner*, par la logique de son récit et de son argumentation, ou *logos* ; à *émouvoir*, par son *pathos* ;
- traditionnellement, les actes visant à produire ces effets sont concentrés dans les moments stratégiques du discours. L'*introduction* est le moment *éthotique*, l'orateur se rend agréable au public ; la *narration* et l'*argumentation* sont les lieux du *logos*, il informe et argumente ; la *conclusion* ferme le discours sur une envolée *pathémique*, par laquelle il espère arracher la décision.

Cicéron a disposé les concepts de la rhétorique ancienne sous la forme question-réponse dans les *Divisions de l'art oratoire*, « toute semblable à un catéchisme », comme le note Bornecque (Introduction à Cicéron, *Div.*, p. VII). La rhétorique a peut-être souffert de sa mise en système, prétendument pédagogique, sous forme de listes rigides énumérant des distinctions supposées claires et distinctes : la rhétorique de la présentation de la rhétorique est singulièrement figée.

3. Ordonnancement procédural

Le *procès* de construction du discours rhétorique argumentatif comporte traditionnellement cinq étapes. On indique aussi la série des mots latins pour éviter les confusions possibles avec les mots français dont ils sont de faux amis.

Invention, *inventio* — « L'invention [*inuentio*] consiste à trouver les arguments vrais ou vraisemblables propres à rendre la cause convaincante » (*À Her.*, I, 3 ; p. 3). L'*inventio* est l'étape cognitive de recherche méthodique d'arguments, guidée par la technique des questions topiques.

Le mot latin *inventio* ne signifie pas “inventer” au sens moderne de “créer” quelque chose qui n’existait pas auparavant. Le sens est celui de « trouver, découvrir » (Gaffiot [1934], art. *Inventio*). Le sens ancien subsiste dans l’expression juridique qui désigne comme “l’inventeur d’un trésor” celui qui l’a découvert.

La recherche psycho-linguistique sur la production du discours écrit et oral a pris le relais de la réflexion sur les techniques de l’*inventio*.

L’argumentation religieuse a introduit un changement fondamental dans la technique de production des arguments en les tirant non plus d’une ontologie naturelle mais du texte sacré fondationnel et, à un degré moindre, des textes de la tradition. Le prédicateur médiéval utilisait des encyclopédies. C’est une méthode de travail peut-être plus moderne, en tout cas complémentaire de celle qui consiste à rechercher des arguments dans le fonds commun de l’esprit humain.

V. PERSONNE; TOPOS; TOPIQUE; TYPOLOGIES; SCRIPT.

Disposition, *dispositio* — « La disposition [*dispositio*] ordonne et répartit les arguments » (À Her., *ibid.*). Cet ordre de succession des arguments est un moment de la planification de l’argumentation.

Ces deux premières étapes, *inventio* et *dispositio*, sont d’ordre linguistico-cognitif.

Expression, *elocutio* — « Le style [*elocutio*] adapte, à ce que l’invention fournit, des mots et des phrases appropriées » (À Her., *ibid.*). Le terme “style” utilisé dans la traduction risque d’évoquer un arrangement superficiel de l’expression. L’*elocutio* est plus que cela, elle correspond à la “mise en langue” des arguments, à leur sémantisation, correspondant à la totalité de l’expression linguistique.

Le mot latin *elocutio* et le mot français contemporain *élocution* sont des faux amis. L’*élocution* correspond à une certaine qualité de la voix, qui relève donc de l’action oratoire (*pronuntiatio*).

L’*elocutio* est caractérisée par quatre qualités, la correction grammaticale (*latinitas*), la clarté du message (pour l’interlocuteur (*perspicuitas*)), l’adaptation du message aux circonstances sociales de l’énonciation (*aptum*), et enfin sa richesse figurale et stylistique (*ornatus*).

Mémorisation, *memoria* — Le discours doit être mémorisé puisqu’il est supposé être délivré oralement, sans le support d’un document papier ou d’un prompteur. Comme l’invention, la mémoire met en jeu des facteurs cognitifs. L’enjeu civilisationnel de ce travail de mémorisation, qui pourrait paraître anecdotique, a été révélé par Yates ([1966]).

Action oratoire, *pronuntiatio* — « L’action oratoire [*pronuntiatio*] consiste à discipliner et à rendre agréables la voix, les jeux de physionomie et les gestes » (À Her., *ibid.*).

Le mot latin *pronuntiatio* renvoie non seulement à ce processus physique de production et de modulation de la parole, mais exprime en outre l’idée d’affirmer le

discours (Gaffiot [1934], art. *Pronuntiativus*) ; c'est une « déclaration, annonce, proposition ». C'est en ce sens que le juge ne "dit" pas la sentence, il la *prononce*.

La tradition rhétorique voit la *pronuntiatio* comme le moment de la performance, de la délivrance, de la spectacularisation du discours. La technique rhétorique est ici celle du corps, du geste, de la voix. Les contraintes de l'action rhétorique pèsent également sur le rhéteur, sur l'acteur ou le prédicateur, même si le statut social des différents exercices et des orateurs est très différent (Dupont 2000).

En résumé, chercher des arguments, les mettre en ordre, les exprimer par écrit : les prescriptions rhétoriques forment un système pédagogique facile à saisir sinon à mettre en pratique, que l'on invoque toujours pour la dissertation de bureau sans document.

4. Ordonnancement structural

Au terme de ce procès, on obtient le *produit fini*, c'est-à-dire le discours en situation tel qu'il a été énoncé. Il s'articule en parties, traditionnellement nommées :

exorde
 narration
 argumentation (confirmation suivie d'une réfutation)
 conclusion

L'argumentation est la partie centrale. Elle repose sur l'exposé des points litigieux et des positions soutenues ; elle comprend une partie positive, la *confirmation* de la position défendue et une partie négative, la *réfutation* de la position de l'adversaire. Contrairement à une vision scolaire, il n'y a pas d'opposition entre l'argumentation et la narration, pas plus qu'il n'y a entre argumentation et description, qui correspondent toujours à une orientation argumentative particulière, déterminée par le point de vue, des intérêts et des valeurs défendues dans le discours.

5. Extensions et restrictions de la rhétorique

La rhétorique argumentative ancienne a été redéfinie sur diverses dimensions.

— **Restriction à sa dimension expressive.** La rhétorique argumentative peut être orientée vers la communication persuasive ou vers la justesse de l'expression, v. *PERSUASION*.

— **Généralisation à sa dimension persuasive.** Nietzsche assimile la fonction rhétorique à la fonction persuasive du langage, v. *PERSUASION*.

— **Restriction à sa dimension langagière aux dépens de sa dimension cognitive.** L'apparente logique des cinq composantes de la production rhétorique a été profondément mise en cause à la Renaissance, notamment par Ramus (Ong 1958). Tout ce qui relève de l'exercice de la pensée (invention, disposition, mémoire) a été séparé de ce qui relève du langage (élocution et énonciation). Orpheline de l'*inventio*, la rhétorique recentrée sur la modulation du discours redéfinit son objet discursif en

se détournant des discours sociaux pour aller vers les belles-lettres, et se passionne pour une pensée exclusive des figures. L'argumentation, renvoyée à la pensée, n'est plus considérée comme le moment fondamental du processus discursif; elle est rejetée hors rhétorique et hors langage.

Le problème est alors celui d'un langage sans pensée et d'une pensée sans langage. C'est ce type de rhétorique orpheline qui sera l'objet des violentes attaques de Locke, v. RHÉTORIQUE FALLACIEUSE. C'est également elle, dont Fontanier ([1827], [1831]) serait, au XIX^e siècle, la figure emblématique, que Genette qualifie de « restreinte » (1970), en opposition à l'ancienne rhétorique dite « générale ». Douay a montré que la situation était plus complexe, et que la position de Fontanier n'était pas forcément représentative ni du développement théorique ni des pratiques scolaires rhétoriques au XIX^e siècle (Douay 1992, 1999).

La question d'une renaissance de la rhétorique, sous l'une ou l'autre de ses formes, est un *topos* des études de rhétorique – *topos* étant pris au sens de Curtius, v. *TOPOS*.

— **Généralisation de la dimension langagière.** La rhétorique *restreinte* au langage est elle-même *généralisée* : cette expression paradoxale correspond à l'approche du Groupe μ , qui reprend la question des figures (de *l'elocutio*) dans le cadre d'une méthodologie linguistique inscrivant la rhétorique dans la langue, sous ses deux axes, syntagmatique et paradigmatique, sous la forme d'une *Rhétorique générale* (1970). Cette rhétorique exploite une vision structuraliste de la langue, qui ne touche pas aux questions d'argumentation, de parole, d'interaction ou de communication, ni d'ailleurs à l'esthétique des figures.

La *Rhétorique générale* était pratiquement la seule prise en compte dans la littérature francophone en rhétorique des années 1970, où le *Traité de l'Argumentation* n'occupait qu'une position marginale; Wenzel a consacré un paragraphe vengeur à la vision « alarmante » que, selon lui, elle donne de la rhétorique (1987, p. 103; voir Klinkenberg (1990, 2001).

— **Extension à la parole ordinaire.** La *rhétorique de la parole* étend l'approche rhétorique à toutes les formes de parole, dans la mesure où elles impliquent un mode de gestion des faces des interactants (éthos); un traitement des données orienté vers une fin pratique (logos); un traitement corrélatif des affects (pathos) (Kallmeyer 1996). La trilogie rhétorique peut ainsi être considérée comme l'ancêtre des différentes théories sur les *fonctions du langage* (Bühler 1933; Jakobson 1963).

Dans des cadres théoriques totalement distincts, cette extension conserve une caractéristique fondamentale de la parole rhétorique, celle d'être marquée par l'*urgence* d'une action pour laquelle il faut passer par le langage. Dans le cadre des études rhétoriques développées aux États-Unis au sein des *Speech Departments*, cette vision élargie de l'urgence rhétorique correspond à la définition de Bitzer :

« On peut définir les situations rhétoriques comme des complexes de personnes, d'événements, d'objets et de relations présentant une urgence [*exigence*] actuelle

ou potentielle, qui peut être partiellement ou entièrement éliminée par une intervention discursive permettant d'orienter la décision ou l'action humaine dans le sens d'une modification souhaitée de cet impératif [*exigence*].» (Bitzer [1968], p. 252)

— **Extension aux différents domaines sémiotiques.** Toute mise en œuvre stratégique d'un système sémiotique peut être légitimement considérée comme une pratique rhétorique : rhétorique de la peinture, de la musique, de l'architecture, etc ; rhétorique étendue du verbal au co-verbal mimo-posturo-gestuel, etc.

La rhétorique introvertie, les rhétoriques étendues à la langue ou à la parole ordinaires, dans leur version nietzschéenne ou dans leur version interactionniste, remettent en cause le rapport de la rhétorique à l'*éloquence*, et suggèrent la possibilité d'une « rhétorique sans éloquence », selon l'expression de Lévinas ([1981]).

■ Rhétorique fallacieuse ?

L'opposition entre une rhétorique des figures et une rhétorique des arguments est une survivance et une exacerbation de la distinction entre les deux moments fondamentaux de la rhétorique ancienne, l'invention, la mise au point des arguments et leur expression. La rupture entre *inventio* et *elocutio* est généralement attribuée à Ramus. Seules l'*elocutio* et l'*actio* relèveraient du langage rhétorique ; l'*inventio*, la *dispositio* et la *memoria* devraient être réaffectées, en toute indépendance, à la pensée, nous dirions à la cognition. Cette opposition devenue populaire entre, d'un côté, un discours orné, figuré, ou *rhétorique* et, d'un autre côté, un discours *argumentatif* qui serait idéalement sans sujet ni figure, a été fortement réaffirmée par Locke, dans la perspective moderne d'un discours visant à la « préservation et au développement de la vérité et du savoir » (voir infra). L'antagonisme a été poussé jusqu'au rejet mutuel du discours de *plaisir* et du discours de *raison*, du discours *agent* de jouissance et du discours *patient*, soumis à la raison. v. FIGURE.

1. La rhétorique massivement fallacieuse

L'entreprise de la rhétorique, comme art de construire du *vraisemblable* persuasif a fait l'objet d'un rejet radical, au nom de la *vérité*, par Socrate, principalement dans le *Gorgias* et le *Phèdre* de Platon, v. ARGUMENTATION (1) ; PERSUASION ; VÉRITÉ ET VRAISEMBLANCE. Ce vraisemblable opposé à la vérité est le produit de l'*ornement*, et si l'on veut prendre le mal à la racine, c'est à l'*ornement*, et donc aux *figures*, qu'il faut s'en prendre.

La rhétorique stigmatisée violemment par les théoriciens modernes de l'argumentation, Locke en premier lieu, est reconstruite comme un discours orné, un discours de passion, un peu pervers, un peu magique. Les figures et les tropes sont définies dans le cadre de l'*ornatus*, puis, par synecdoque, l'*elocutio* est assimilée à l'*ornatus*, et

finalement la rhétorique elle-même à l'*elocutio*. C'est cette vision ornementale d'une rhétorique du *fard* qu'on a opposée au discours *sain et naturel* de l'argumentation. Le texte suivant de Locke est une référence du discours "contre le langage orné".

« Comme ce qu'on appelle esprit et imagination est mieux reçu dans le monde que la connaissance réelle et la vérité toute sèche, on aura de la peine à regarder les termes figurés et les allusions comme une imperfection et un véritable abus du langage. J'avoue que dans des discours où nous cherchons plutôt à plaire et à divertir qu'à instruire et à perfectionner le jugement, on ne peut guère faire passer pour une faute ces sortes d'ornements qu'on emprunte des figures. Mais si nous voulons représenter les choses comme elles sont, il faut reconnaître qu'excepté l'ordre et la netteté, tout l'art de la rhétorique, toutes ces applications artificielles et figurées qu'on fait des mots, suivant les règles que l'éloquence a inventées, ne servent à autre chose qu'à insinuer de fausses idées dans l'esprit, qu'à émouvoir les passions et à séduire par là le jugement ; de sorte que ce sont en effet de parfaites supercheries. Et par conséquent, l'art oratoire a beau faire recevoir ou même admirer tous ces différents traits, il est hors de doute qu'il faut les éviter absolument dans tous les discours qui sont destinés à l'instruction, et l'on ne peut les regarder que comme de grands défauts dans le langage ou la personne qui s'en sert, partout où la vérité est intéressée. Il serait inutile de dire ici quels sont ces tours d'éloquence, et de combien d'espèces différentes il y en a ; les livres de rhétorique dont le monde est abondamment pourvu, en informeront ceux qui l'ignorent. Une seule chose que je ne puis m'empêcher de remarquer, c'est combien les hommes prennent peu d'intérêt à la conservation et à l'avancement de la vérité, puisque c'est à ces arts fallacieux qu'on donne le premier rang et les récompenses. Il est, dis-je, bien visible que les hommes aiment beaucoup à tromper et à être trompés, puisque la rhétorique, ce puissant instrument d'erreur et de fourberie, a ses professeurs gagés, qu'elle est enseignée publiquement, et qu'elle a toujours été en grande réputation dans le monde. Cela est si vrai, que je ne doute pas que ce que je viens de dire contre cet art, ne soit regardé comme l'effet d'une extrême audace, pour ne pas dire d'une brutalité sans exemple. Car l'éloquence, semblable au beau sexe, a des charmes trop puissants pour qu'on puisse être admis à parler contre elle ; et c'est en vain qu'on découvrirait les défauts de certains arts décevants par lesquels les hommes prennent plaisir à être trompés. »

John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*
[1690]. Paris : Vrin, p. 413.

De Man a montré que l'enjeu est ici le statut de la langue naturelle en science et en philosophie : « il semble parfois que Locke aurait souhaité par-dessus tout pouvoir se passer [*forget about*] complètement du langage, aussi difficile que cela puisse paraître dans un essai consacré à l'entendement » (1972, p. 12). Mais cette remarque n'invalide pas directement la thèse de Locke, car il est possible de considérer que cette thèse porte sur le langage ordinaire et sur sa capacité à porter les nouvelles formes

mathématiques de la connaissance scientifique. De fait, depuis l'époque moderne, le langage naturel n'est pas, ou n'est plus, le langage dans lequel « on préserve et développe la vérité et le savoir », la science se développant dans les langages du calcul. Néanmoins, de Man souligne à juste titre le caractère contradictoire d'une entreprise qui se proposerait d'analyser le raisonnement en langue naturelle en condamnant le langage naturel.

2. Contre le discours orné

On peut schématiser comme suit le discours *contre les figures*, qui les assimile à des ornements pour conclure à leur caractère fallacieux.

Fallacie de pertinence — Dans le cadre du déroulement du discours argumentatif, toute décoration est un divertissement, c'est-à-dire un *distracteur*. En conséquence, les figures manifestent un défaut de pertinence, elles sont fallacieuses par *ignorance de la question*, v. PERTINENCE.

Fallacies de verbiage et d'émotion — Le concept classique de *discours figuré* est fondé sur l'idée de choix possible entre deux chaînes de signifiants pour exprimer *la même chose* : même être, même contenu sémantique ou même état du monde. Ceci présuppose une surabondance des mots par rapport aux strictes exigences de l'exposé et du développement de la vérité. L'existence de plusieurs chaînes de formes expressives équivalentes est à la source de la fallacie de *verbiage*, une sorte de méta-fallacie qui ouvre la voie à toutes les autres, v. VERBIAGE.

En outre, la forme figurée favorise systématiquement le *complexe* (le rare, le recherché...) par rapport à la façon de parler ordinaire, simple et directe ; et si c'est la forme *simple* qui est choisie, elle n'est telle que par une double subtilité : le locuteur simple attend du simple ; le locuteur sophistiqué sait que cette attente sera déçue et attend du figuré ; et finalement son attente de second niveau est elle-même frustrée : on lui donne du simple. Les attentes de l'auditeur ou du lecteur sont perpétuellement dépassées. La figure ornementale est décalée, elle introduit une différence et une surprise ; or, par définition, la surprise suppose une perte de contrôle, elle est le prodrome d'une émotion. Elle ouvre ainsi la porte au vaste ensemble des fallacies *ad passiones*, qui condamne les émotions esthétiques comme les autres ; ce lien est explicite dans Locke.

Fallacies de contradiction — Les figures violent sciemment trois principes gricéens, elles pèchent contre les maximes de qualité, de quantité et de pertinence ; pour reprendre le mot de Klinkenberg, elles sont impertinentes. Qui plus est, elles ne respectent pas la règle de non-contradiction : la métaphore est à la fois vraie et fausse, coupable d'ambiguïté et d'erreur catégorielle (Klinkenberg 1970, p. 129-130). Le plaisir qu'on y prend est *malin*.

Dans la perspective d'une théorie des fallacies, pour garantir l'accès le plus direct aux objets et à leurs liens naturels, le langage argumentatif-scientifique doit être réglé,

non ambigu, sans défaut ni excès, exactement proportionné à la nature des choses, en d'autres termes, transparent (*ad judicium*, Locke [1690]). La vérité doit sortir nue du puits ; les figures qui prétendent l'orner, en fait la voilent. Les ornements sont pires que les fallacies, ils en sont la source et le masque.

3. Un argument étymologique contre la conception décorative de l'*ornatus*

Les figures sont-elles des ornements ? Le mot *ornement*, qu'on attache aux figures, est une copie du substantif latin *ornamentum* (adjectif *ornatus*, verbe *ornare*). Le sens premier de *ornamentum* est : « 1. appareil, attirail, équipement [...] harnais, collier [...] armure » (Gaffiot [1934], art. *Ornamentum*). Ce sens fondamental est aussi celui du participe passé adjectif *ornatus*. On traduit donc « *naves omni genere armorum ornatissimae* (C. Jules César, *De bello gallico* 3, 14, 2) » par : « “navires abondamment pourvus de tout l'équipement nécessaire [armes et agrès]” » (voir aussi l'article *Ornatus*).

Ainsi, un discours bien *ornatus* est un discours bien équipé pour bien remplir sa fonction. S'il s'agit d'un discours produit dans le cadre d'une esthétique de la décoration, on pourra parler d'un discours bien *décoré* – cet adjectif ne sous-entend aucune critique du discours orné, ni une aversion de principe pour la recherche du vrai par le beau. Mais, si l'on a affaire à une intervention faite dans le cadre d'un choix à opérer dans les affaires publiques, le discours bien équipé sera un discours bien *argumenté* ; les arguments font partie des *ornamenta* du discours, c'est-à-dire de son équipement.

Ne plus définir les figures comme des ornements fallacieux mais comme l'équipement du discours, permet de rejoindre la perspective de la logique naturelle, qui peut sans difficulté les intégrer au titre d'instruments de la construction des *objets de discours* et des *schématisations* ; la rhétorique est une sémantique du discours.

V. SCHÉMATISATION ; OBJET DE DISCOURS.

4. Une argumentation sans rhétorique, donc sans langage ?

On cherche parfois à isoler une argumentation épurée de toute rhétorique en neutralisant les manifestations ou manipulations éthotiques et pathémiques, fonction des personnes des interactants, ainsi que les caractéristiques spatio-temporelles spécifiques de l'énonciation et de l'interaction en général. À la limite, le dire argumentatif est vu comme une opération purement intellectuelle, dont le support n'est plus une langue naturelle mais une sorte de langage que par facilité on appelle “logique”.

Il reste à évaluer dans quelle mesure cette orientation est compatible avec l'intention affichée par toutes les théories de l'argumentation, de dire quelque chose de substantiel sur le discours *ordinaire*, où l'argumentation est toujours située et vécue par des sujets porteurs d'intérêts, de passions et de valeurs.

Ce qui est en jeu en dernière analyse est le statut des figures – sont-elles des

ornements fallacieux ou des instruments de la sémantique du discours ? – et celui du contexte communicationnel : les figures forment-elles un “niveau” venant se superposer au niveau cognitif pur, et le dénaturer, ou bien sont-elles inscrites dans toutes les opérations de construction de l’énoncé ?

■ Richesse et Pauvreté, arg.

Richesse et pauvreté sont deux sources d’autorité au sens où on peut donner un poids spécial à la parole du riche, parce qu’il est riche comme à celle du pauvre parce qu’il est pauvre. Le Riche et le Pauvre sont alors crus *sur parole*. Cette forme d’autorité peut être exploitée par un locuteur, qui valide sa position en la mettant dans la bouche d’un riche ou d’un pauvre, v. **AUTORITÉ**; **PERSONNE TOPIQUE**.

Argument de la richesse — L’argument de la richesse (*appeal to money*) est sous-tendu par le principe général « *les riches ont raison, la preuve, ils sont riches* » (IEP, art. *Fallacies*).

Il est riche donc ce qu’il dit est vrai ; son opinion doit être prise en compte ; ses décisions sont justes ; ses goûts artistiques sont remarquables.

Le Riche, les riches, la classe dominante... dit **P**, donc **P**.

Avec cette définition, l’argument de la richesse n’a rien à voir avec l’argument du portefeuille, vu comme une forme d’argumentation par le châtiment et la récompense,

v. **CHÂTIMENTS ET RÉCOMPENSES**.

Argument de la pauvreté — La forme symétrique de l’argument de la richesse est l’argument qui valide un dire par l’autorité tirée de la pauvreté, “les pauvres ont raison”.

Le pauvre est bon, parce que celui qui n’a pas d’argent n’a pas de vices.

Ce qu’il dit est vrai ; son opinion doit être prise en compte ; ses goûts artistiques sont authentiques.

Le Pauvre, les pauvres, les exploités, la classe dominée... dit **P**, donc **P**.

On utilise parfois l’expression latine *ad Lazarum* ; Lazare est une figure biblique parangon de la pauvreté. On peut rapprocher l’argument de la pauvreté d’autres formes d’argumentation, comme la parole du *petit peuple*, celle du *paysan du Danube* de La Fontaine, ou la parole vraie qui *sort de la bouche des petits enfants*.

L’adage *vox populi vox dei*, “la voix du peuple est la voix de Dieu”, qui sous-tend l’argument *ad populum* prend sa *garantie* dans l’argument de la pauvreté comme dans celui du nombre.

Malgré le nom latin pittoresque de la seconde, ces deux formes d’arguments sont extrêmement courantes et également redoutables.

■ Rire et Sérieux

Le rire et le sérieux sont la réalisation de deux états psychiques antagonistes. Le rire est du côté de l'*émotion* positive ; il s'oppose aux larmes mais aussi au *sérieux* du côté du calme, v. *ÉMOTION*, *ÉTHOS* ; le *rire* est du côté de la rhétorique et le *sérieux* du côté de l'argumentation. Dans une situation argumentative dialogale, rire et sérieux correspondent à des stratégies de positionnement de la parole : si l'autre fait rire, on répond par un discours sérieux ; s'il attaque avec un grand sérieux, on répond en (le) faisant rire.

1. Fallacies de l'amuseur public

La liste que donne Hamblin des fallacies standard en *ad* contient deux formes qui font allusion au rire, les fallacies *ad ludicrum* et *ad captandum vulgus* ((Hamblin 1970, p. 41 ; v. *PATHOS*) : il s'agit toujours de mettre les rieurs de son côté. Le blâme porte sur diverses formes de manifestation du théâtralisme, de l'histrionisme discursif, qui n'épargnent aucune forme d'adresse à un public, même scientifique, où l'adresse est transformée en spectacle :

— *Ad ludicrum* : le substantif latin *ludicrum* signifie "jeu ; spectacle" ; Hamblin traduit par "*dramatics*".

— *Ad captandum vulgus* : le substantif latin *vulgus* signifie "le public, la populace" ; *captare* "chercher à saisir, tâcher de gagner par insinuation". Hamblin traduit par "*playing to the gallery*" ou "*playing to the crowd*". "*Playing to the crowd*" se dit d'un acteur dont le jeu démagogique fait appel aux goûts populaires ; il "joue le public" et non pas la pièce. La désignation de l'argument étend analogiquement cette façon de faire de l'acteur à l'orateur *amuseur public*, qui *amuse la galerie*. On pourrait traduire l'expression latine *ad captandum vulgus* par un discours fait "pour accrocher le public".

La septième règle de Hedge interdit de faire rire aux dépens de l'adversaire : « Toute tentative pour [...] affaiblir la force [du raisonnement d'un adversaire] par l'humour, la chicane ou en le tournant en ridicule [*by wit, caviling, or ridicule*] est une violation des règles de la controverse honorable », v. *RÈGLES*.

2. Réfutation et destruction : l'absurde, le ridicule et l'ironie

Hamblin (*ibid.*) mentionne l'argument *ad ridiculum* ; le mot latin *ridiculum* signifie "ridicule". Au sens strict, c'est un type de réfutation par l'absurde, qui réfute la proposition avancée en montrant qu'elle a des conséquences inadmissibles, contre-intuitives, amORALES, risibles. Le ridicule n'est pas forcément comique (v. *ABSURDE*), cependant, la traduction de Hamblin "*appeal to ridicule*", "*appeal to mockery*" ouvre vers le sens de *tourner en ridicule*.

Le discours peut être détruit par le rire et les diverses formes de retournement plus ou moins ironiques, v. *IRONIE* ; *ORIENTATION* ; *DESTRUCTION*.

L'ouvrage de Lucie Olbrechts-Tyteca *Le comique du discours* (1974) est consacré à l'exploitation comique des mécanismes argumentatifs.

■ Rôles : Proposant, Opposant, Tiers

Dans un échange argumentatif, les participants sont pris dans des rôles, dont certains sont généraux, et d'autres spécifiques à la situation argumentative.

1. Rôles non spécifiquement liés à l'argumentation

1.1 Rôles liés au cadre participatif

La notion de cadre participatif sert à définir le format d'une interaction. Il est composé des deux instances complexes entre lesquelles circulent la parole, le *format de production* et le *format de réception* (Goffman [1981] ; Kerbrat-Orecchioni, 1990, chap. 2). En argumentation, la notion de cadre participatif est indispensable à l'analyse de toutes les formes d'interactions argumentatives, de l'adresse rhétorique jusqu'aux interactions argumentatives quotidiennes. Elle est pertinente pour l'analyse de l'éthos, et de la structure polyphonique du texte argumentatif.

Système de Goffman — Goffman [1981] distingue *format de réception* et *format de production*.

— **Format de réception** (*ibid.*, p. 141-142).

– Participants ratifiés [*ratified participants*], *adressés* et *non adressés*, mais susceptibles de l'être lors d'un autre tour de parole.

– Participants non ratifiés [*bystanders*] : intrus [*overhearers*] et espions [*eavesdroppers*], qui surprennent les échanges entre participants ratifiés, sans que ceux-ci en aient conscience. À la différence de l'intrus, l'espion agit intentionnellement.

— **Format de production**. Il se décrit à l'aide d'un ensemble de quatre êtres de discours : *Animator*, *Author*, *Figure* et *Principal* (*ibid.*, 153-154 ; p. 173)

– *Animateur* [*Animator*] : la machine parlante. Il correspond à certaines fonctions du sujet parlant de Ducrot (*voir infra*).

– *Auteur* [*Author*] : choisit les pensées exprimées et les mots pour les encoder. Celui qui cite est l'animateur des mots qu'il reprend sans être leur auteur (Schiffrin 1990, p. 242).

– *Figure* [*Figure*] : correspond à l'image de soi dans le discours, l'éthos, v. **ÉTHOS**.

– *Responsable* [*Principal*] : « au sens juridique du terme... une personne agissant sous une certaine identité, dans un certain rôle social » (Goffman 1987, p. 154). « Le même individu peut modifier très vite le rôle social dans lequel il agit alors même qu'il garde constate sa qualité d'animateur ou d'auteur » (*ibid.*).

« En bref, l'*Animateur* [*Animator*] produit le discours, l'*Auteur* [*Author*] crée le

discours, la *Figure* [Figure] est représentée dans le discours, et le *Responsable* prend en charge le discours » (Schiffrin 1990, p. 241).

Système de Ducrot — Dans le cadre d'une linguistique de l'énonciation, Ducrot oppose terme à terme les êtres entrant dans l'instance de production *Sujet parlant*, *Locuteur*, *Énonciateur* aux êtres composant l'instance de réception *Auditeur*, *Allocutaire*, *Destinataire*.

– *Sujet parlant* / *Auditeur* : le sujet parlant est « l'être empirique » auquel correspondent toutes les déterminations externes de la parole : « le processus psychologique voire physiologique qui est à l'origine de l'énoncé, [...] les intentions, les processus cognitifs qui ont rendu [les énoncés] possibles » (Ducrot 1980, p. 34). Dans l'ordre de la réception, au sujet parlant correspond le ou les auditeurs « personnes qui, simplement, entendent le discours [ou même] qui l'écourent » (1980, p. 35).

– *Locuteur/Allocutaire* : « un énoncé se présente comme produit par un locuteur, désigné en français, sauf dans le discours rapporté en style direct, par le pronom *je* et par les différentes marques de la première personne » (*ibid.*, p. 35). « L'allocutaire est désigné, sauf dans le discours rapporté en style direct, par les pronoms et les marques de la deuxième personne » (*ibid.*, p. 35).

– *Énonciateur/Destinataire* : « arbitrairement, j'appellerai *énonciateur* et *destinataire* respectivement, la personne à qui est attribuée la responsabilité d'un acte illocutionnaire et celle à qui cet acte est censé s'adresser » (*ibid.*, p. 38).

1.2 Rôles attachés aux différents types et genres discursifs

La prise en compte des types discursifs introduit de nouveaux rôles : *narrateur* et *narrataire* pour la narration ; *expert* et *profane* pour l'explication ; *proposant*, *opposant* et *tiers* pour l'argumentation (voir *infra*).

Les genres interactionnels apportent également leur lot de rôles professionnels ou occupationnels : *vendeur* et *client* pour les interactions de boutique ; *professeur* et *élèves* pour les interactions didactiques ; *médecin* et *malade* pour les interactions thérapeutiques, etc.

1.3 Rôles interactionnels et sociaux

Les rôles langagiers se combinent avec un ensemble de « rôles sociaux », où l'on distingue (d'après Rocheblave-Spenlé [1962]) :

- les rôles de société globale : honnête homme, gentleman, « chic type », « emmerdeur »... ;
- les rôles « biosociaux » : âge, sexe, couleur de la peau... ;
- les rôles de classe sociale : bourgeois, aristocrate ;
- les rôles professionnels : ingénieur, boulanger professeur ;
- les rôles d'association : syndicats, partis politiques, sports, religions... ;
- les rôles familiaux : mari, femme, enfant, père, oncle... ;

- les rôles de groupes restreints : rôle de chef, corrélatif des rôles de membres (l'encourageur, le médiateur, le négateur, l'isolé, le meneur...);
- les rôles personnels : tous les modèles personnels présentés par la presse, la radio, le cinéma (la vedette, la star...).

La notion de rôle socio-interactionnel est aussi indispensable et aussi complexe que, dans un autre domaine, celle de genre de discours ou d'interactions. La prise en charge de ce rôle par une personne constitue un élément de son éthos, v. *ÉTHOS*.

2. Actants de l'argumentation : Proposant, Opposant, Tiers

La situation d'argumentation est définie comme une situation tripolaire, c'est-à-dire à trois actants : *proposant*, *opposant*, *tiers*. À chacun de ces pôles correspond une modalité discursive spécifique, discours de *proposition* (soutenu par le proposant), discours d'*opposition* (soutenu par l'opposant) et discours du *doute* ou de la mise en question, définitoire de la position du tiers.

Proposant et opposant

Les termes de proposant et d'opposant ont été définis dans la théorie dialectique, qui voit dans l'argumentation un jeu entre ces deux partenaires, v. *DIALECTIQUE*. Dans une perspective interactive, l'argumentation devient dialectique lorsque le tiers est éliminé et que chaque acteur se voit attribuer un rôle ("*tu fais le proposant, je fais l'opposant*") auquel il doit se tenir durant toute la "partie de dialectique" (Brunschwig 1967). L'élimination du tiers va de pair avec l'expulsion de la rhétorique et la constitution d'un système de normes objectives-rationnelles; de façon à peine figurée, on pourrait dire que le tiers est alors remplacé par la Raison ou par la Nature, autrement dit par les règles du Vrai.

Dans la conception rhétorique de l'argumentation, le jeu argumentatif est défini d'abord comme une interaction entre le proposant, l'orateur, et un auditoire à convaincre, le public tiers, réduit au silence. Opposant et contre-discours sont non pas absents, mais repoussés à l'arrière-plan.

Tiers

Retenir la Question argumentative parmi les composantes systémiques de l'interaction argumentative pousse à mettre en avant le rôle du tiers. Dans cette figure se matérialisent la publicité des enjeux et le contact entre les discours contradictoires; le tiers prend en charge sinon la stabilité, du moins la gestion de la question. Dans sa forme prototypique, la situation argumentative apparaît comme une situation d'interaction entre discours du proposant et contre-discours de l'opposant, médiatisée par un discours tiers, donc une situation *trilogale*, qui s'incarne de façon exemplaire dans l'échange public contradictoire. Les situations argumentatives reconnues comme fondamentales, le débat politique et la confrontation au tribunal sont *trilogales*. La parole argumentative est systématiquement pluri-adressée, le destinataire n'étant pas seulement ou pas forcément l'adversaire-interlocuteur, mais dans un cas le juge, dans l'autre le public et son bulletin de vote.

Le tiers peut être le mou et l'indécis, mais aussi celui qui refuse son assentiment à l'une comme à l'autre des thèses en présence, et maintient le doute ouvert afin de pouvoir se prononcer "en connaissance de cause". En ce sens, et conformément aux données les plus classiques, le juge représente une figure prototypique du tiers. Sont également dans cette position les acteurs qui considèrent que les forces argumentatives en présence s'équilibrent, ou, plus subtilement, que même si l'une semble l'emporter, l'autre ne peut être tenue pour nulle. À la limite, le tiers aboutit à la figure du sceptique méthodologique, qui n'exclut absolument aucune vision des choses.

La prise en compte du tiers et de la question argumentative au titre d'éléments clé de l'échange argumentatif permet de laisser aux actants la pleine et entière responsabilité de leurs discours ; l'un répondra "*non !*" l'autre "*oui ! mais si !*" sans qu'aucun des deux ne puisse être systématiquement accusé de tenir des discours *manipulateurs* ou d'être *de mauvaise foi*.

L'attribution des rôles de proposant et d'opposant à des acteurs supposés coller strictement à ces rôles tout au long d'une rencontre est une fiction. Dans une interaction authentique, les rôles argumentatifs correspondent non pas à des rôles permanents mais à des positions [*footing*] au sens de Goffman (1987, chap. 3), en particulier, en ce qu'ils sont labiles. Dans un même tour de parole, un acteur peut être dans un rôle de tiers et dans un rôle de proposant relativement à une question (affirmer une position tout en manifestant un certain doute à son sujet), ou sur un rôle de proposant sur une question et d'opposant sur une autre question.

3. Actants et acteurs

Les actants de l'argumentation sont le proposant, l'opposant et le tiers. *Les acteurs* de la situation argumentative sont les individus concrets engagés dans la communication.

Les acteurs peuvent occuper successivement chacune des positions argumentatives (ou rôles *actanciels*), selon tous les trajets possibles. Un acteur peut abandonner son discours d'opposition pour un discours de doute, c'est-à-dire passer de la position d'opposant à celle de tiers. Il se peut même que les rôles s'échangent, les partenaires s'étant convaincus mutuellement, ce qui fait que la question n'est toujours pas résolue. La même position d'actant argumentatif peut être occupée simultanément par plusieurs acteurs, c'est-à-dire par plusieurs individus produisant des interventions co-orientées : on parlera alors d'*alliance argumentative*, ou de *co-argumentation*. L'étude de l'argumentation s'intéresse aux phénomènes de co-énonciation (interventions co-orientées) comme d'anti-énonciation (interventions anti-orientées).

La distinction actants / acteurs permet de revenir sur le fameux slogan bizarrement tant prisé "*l'argumentation c'est la guerre*", ainsi que sur la famille de métaphores belliqueuses qu'on se plaît parfois à lui rattacher (Lakoff, Johnson 1980). L'opposition entre discours – entre actants – ne se confond pas forcément avec les éventuelles collaborations ou oppositions entre personnes – entre acteurs. La situation d'argumentation n'est conflictuelle que lorsque les *acteurs* s'identifient à leurs

rôles argumentatifs. Dans le cas le plus évident, celui de la délibération intérieure, le même acteur peut parcourir pacifiquement tous les rôles actanciels. Si un groupe fortement lié par un intérêt commun examine une question mettant en jeu cet intérêt commun, il arrive fort heureusement que ses membres examinent successivement les différentes facettes du problème, c'est-à-dire les différentes réponses possibles à la question et les arguments qui les soutiennent. Au cours de ce processus, ils occupent de façon méthodique les différentes positions actanciels, sans identification nette à l'une de ces positions, et sans qu'apparaissent forcément des antagonismes d'acteurs. La polémique n'est pas inhérente à la situation argumentative.



■ Schéma, schème, schématisation

1. Schème

- L'expression *schème d'argument* [traduction de l'ang. *argumentative scheme*] est employée parfois au sens de "topos" ou de "type d'argument", v. **TOPOS**.
- Le *schème logique* d'une argumentation correspond à la forme logique d'une argumentation en langue naturelle, v. **LOGIQUE CLASSIQUE (IV)**.

2. Schéma

- On parle de *schéma de l'argumentation* en général pour désigner une représentation graphique de la structure (des traits essentiels) d'une argumentation, simple ou complexe : v. **MODÈLE DE TOULMIN**; v. **ÉPICHÉRÈME**; **CONVERGENCE**; **LIAISON**; **SÉRIE**.
- *Schéma d'une question argumentative*, v. **SCRIPT ARGUMENTATIF**.

3. Schématisation

La logique naturelle utilise le terme de *schématisation* pour désigner le résultat de la mise en discours d'une situation par un sujet, v. **SCHÉMATISATION**.

■ Schématisation

L'étude des schématisations est l'objet central de la *logique naturelle* développée par Jean-Blaise Grize. Cette logique est dite *naturelle* par opposition à la logique *formelle* :

d'une part, c'est une « logique des objets » (1996, p. 82) et une « logique des sujets » (Grize 1996, p. 96) ; d'autre part, elle porte sur des processus de *pensée*, dont la langue nous fournit les traces. Ces processus obéissent à des mécanismes spécifiques, que la logique naturelle se propose d'étudier à travers les notions de *schématisation* et d'*organisation raisonnée*, produites dans le cadre d'un dialogue.

1. Schématisation : l'argumentation comme construction du sens de l'énoncé

L'argumentation est définie de façon classique comme une *combinaison d'énoncés*. La logique naturelle de Grize développe une vision de l'argumentation comme un processus de *construction du sens*, dont la combinaison d'énoncés n'est que le moment final :

« Agir sur [l'interlocuteur], c'est chercher à modifier les diverses représentations qu'on lui prête, *en mettant en évidence certains aspects des choses, en en occultant d'autres, en en proposant de nouvelles, et tout cela à l'aide d'une schématisation appropriée.* » (Grize 1990, p. 40 ; nous soulignons)

L'argumentation ne surgit pas avec l'enchaînement des énoncés dans un discours ; elle se construit à toutes les étapes de la production de l'énoncé, dès la première opération qui aboutira à la construction d'un discours signifiant, donc « raisonné ». Tout énoncé, ni plus ni moins que toute succession cohérente d'énoncés (qu'elle soit argumentative au sens traditionnel, descriptive, ou narrative) est une argumentation en ce qu'elle construit un point de vue ou « schématisation », dont l'étude constitue l'objet de la logique naturelle. Cette conception aboutit à reconsidérer l'information comme argumentation ; c'est une autre façon de mettre l'argumentation, comme source de la signification, dans la langue et dans tous les discours, v. ARGUMENTATION (I) – (IV).

Grize définit la logique naturelle comme « l'étude des opérations logico-discursives qui permettent de construire et de reconstruire une schématisation » (1990, p. 65) ; « elle a pour tâche d'explicitier les opérations de pensée qui permettent à un locuteur de construire des objets et de les prédiquer à son gré » (1982, p. 222).

La notion de *schématisation* définie comme une « représentation discursive » « orientée vers un destinataire de ce que son auteur conçoit ou imagine d'une certaine réalité » (1996, p. 50), « de ce dont il s'agit » (1990, p. 29). Une schématisation est un discours qui présente à l'auditeur un « micro-univers » se donnant pour « un reflet exact de la réalité » (*ibid.*, p. 36), qui construit, « aménage » (*ibid.*, p. 35) une signification synthétique, cohérente, stable. La schématisation a pour fonction « de faire voir quelque chose à quelqu'un » (1996, p. 50) ; « schématiser [...] est un acte sémiotique : c'est donner à voir » (*ibid.*, p. 37). L'objet de la logique naturelle est l'étude des modalités de construction de ces images.

Cette notion est d'un grand intérêt pour l'étude de l'argumentation au stade de la confrontation discours / contre-discours :

- L1 : — Ces remplaçants, vous allez les payer avec l'argent des grévistes.
 L2 : — C'est pas l'argent des grévistes, c'est l'argent des contribuables.

Grize utilise également la métaphore de l'*éclairage* pour désigner les opérations de schématisation.

2. Opérations de schématisation

La logique naturelle postule l'existence de « notions primitives », de nature pré-langagière (Grize 1996, p. 82), liées à la fois à la culture et à l'activité des sujets parlants. Ces notions sont le lieu des « préconstruits culturels », des idées et des représentations reçues. La langue « [sémantise] » ces notions primitives pour en faire « [des] objet[s] de pensée » associés aux mots (Grize 1996, p. 83). Les schématisations s'ancrent dans ces « notions primitives » (*ibid.*, p. 67) et se construisent par une série d'opérations. Le petit texte :

« Il est regrettable que le bord de l'image soit tout à fait flou, et cela doit être corrigé. »

est construit, à partir des notions primitives associées à *image* et à *flou*, notées /FLOU/ et /IMAGE/, par la succession d'opérations suivantes.

— **Opération de constitution des notions primitives en objets de discours** ou classes-objets, que le discours va enrichir d'éléments liés culturellement ou linguistiquement à l'élément de base de la classe-objet (1982, p. 227). La classe-objet correspond au faisceau d'objet pour un texte donné (1990, p. 86-87). Le texte construit la classe-objet (*image, bord de l'image*), ainsi que le couple prédicatif (*être flou, ne pas être flou*).

— **Opérations de caractérisation** : elles produisent des « contenus de jugements » ou prédications, et sont accompagnées de modalisations, opérées sur les classes-objets. Ici, le contenu de jugement est « *que le bord de l'image être tout à fait flou* ».

— **Opérations d'énonciation** : le contenu de la prédication est pris en charge par un sujet et produit un énoncé. Ici : « *il est regrettable que le bord de l'image soit tout à fait flou* ».

— **Opération de configuration** : ou de liaison de plusieurs énoncés, au niveau de l'enchaînement discursif. L'opération d'étayage est une opération de configuration particulière. Ici, l'énoncé produit est coordonné par *et* avec un second énoncé, produit selon un mécanisme similaire, « *cela doit être corrigé* ».

Les objets ainsi schématisés vont évoluer au fil du discours, v. **OBJET DE DISCOURS**.

Les opérations dites de « configuration », c'est-à-dire de composition d'énoncés où la tradition voit l'essence de l'argumentation, interviennent en dernier lieu (1990, p. 66). Le grand intérêt de cette approche est de souligner que toutes les opérations que l'on peut distinguer dans la genèse de l'énoncé ont également valeur argumentative.

Ces différentes opérations du langage ou de l'esprit peuvent être mises en relation avec des notions de logique classique, v. **LOGIQUE** (I) – (IV) :

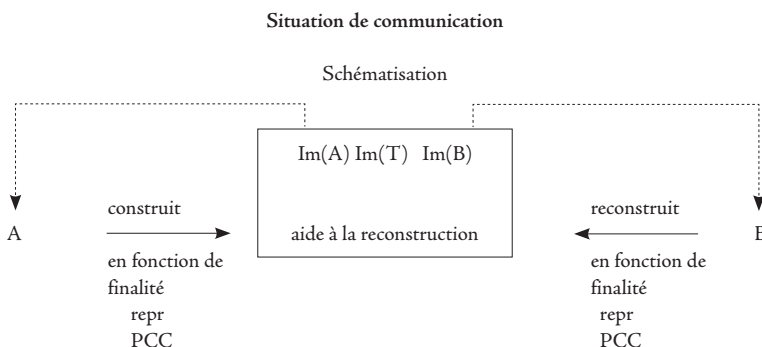
- l'opération de constitution des notions primitives en objets de discours construit *des termes et des prédicats* ;
- l'opération de caractérisation produit *des propositions non assertées* ;
- l'opération d'énonciation correspond à *l'assertion* ;
- l'opération de configuration correspond à *l'insertion de l'énoncé dans un discours*.

3. Schématisation et situation de communication

Les schématisations sont construites en dépendance de la situation de communication. Elles sont le produit de « l'activité de discours [qui] sert à construire des objets de pensée » (1990, p. 22) ; en cela elles relèvent d'une *logique des objets*, ces objets entrant dans un dialogue où ils « [servent] de référents communs aux interlocuteurs » (*ibid.*). En tant que *logique des sujets*, la logique naturelle envisage une relation d'interlocution strictement analogue à celle de l'adresse rhétorique. Elle est « de nature essentiellement dialogique » (1990, p. 21) :

« J'entends par là non l'entrelacs de deux discours, mais la production d'un discours à deux : celle d'un locuteur (orateur) [...] en présence d'un locuté (auditeur) [...]. Il est vrai que, dans la quasi-totalité des textes examinés, [l'auditeur] reste virtuel. Cela ne change toutefois rien au problème de fond : [l'orateur] construit son discours en fonction des représentations qu'il a de son auditeur. Simplement, si [l'auditeur] est présent, il peut effectivement dire “*Je ne suis pas d'accord*” ou “*Je ne comprends pas*”. Mais si l'auditeur est absent, [l'orateur] doit bel et bien anticiper ses refus et ses incompréhensions. » (1982, p. 30)

Les schématisations sont construites en situation de d'interlocution, selon le schéma suivant (Grize 1990, p. 29) :



A = Locuteur ; B = Interlocuteur ; T = Thème ; PCC = Préconstruits culturels
Im(A), Im(T), Im(B) = Image de A, du Thème, de B

Im(A), Im (T), Im(B) : le locuteur construit dans son discours son image, celle de son interlocuteur et celle de la situation. Il y a une construction stratégique de

tous les « objets de discours », pour reprendre la terminologie de Grize : images de l'opposant, du juge, du public, du suspect, des témoins, de tous les protagonistes de la cause. La thématique de l'éthos correspond à celle de la « schématisation de soi » et des autres partenaires de l'interaction. Ce schéma est profondément rhétorique, mais avec un renoncement à la persuasion, au profit de la *monstration* : « L'orateur ne fait jamais que construire une schématisation devant son auditoire sans la lui "transmettre" à proprement parler » (1982, p. 30). v. ÉTHOS.

4. "Logique des contenus" (Grize) et "substantial logic" (Toulmin)

Grize définit la logique *naturelle* par opposition à la logique *formelle* :

« À côté d'une logique de la forme, d'une logique formelle, il est possible d'envisager une "logique des contenus", c'est-à-dire une logique qui se préoccupe des procédés de pensée qui permettent d'élaborer des contenus et de les relier les uns aux autres. La logique formelle à base de propositions rend compte des relations entre concepts, la logique naturelle se propose, elle, de mettre en évidence la façon dont se construisent les notions et les liens qui les unissent. » (Grize 1996, p. 80)

La notion de « logique des contenus » peut rappeler la « *substantial logic* » de Toulmin, v. MODÈLE DE TOULMIN. Mais, à la différence de Toulmin qui caractérise l'argumentation par un agencement d'énoncés sur la structure interne desquels il ne s'interroge pas, Grize travaille en priorité sur les opérations de production de l'énoncé lui-même.

■ Script argumentatif

Dès que les questions restent ouvertes, elles attirent les arguments, les contre-arguments et les réfutations. Ces ensembles se stabilisent en *argumentaires* et *scripts* argumentatifs, à la disposition des acteurs prenant position sur cette question, que ce soit dans la position (le rôle) de proposant ou d'opposant.

1. Argumentaire et ligne argumentative

Le mot *argumentaire* est utilisé pour désigner les argumentations proposées par une partie : « argumentaire d'un parti politique, argumentaire de vente... » (Rey [1992], art. *Argument*, qui précise que le mot *argumentaire* est récent, 1960).

L'expression *ligne argumentative* peut être utilisée pour désigner :

- un discours développant une série d'arguments co-orientés, constituant un argumentaire, v. ARGUMENTAIRE ;
- l'ensemble des discours co-argumentés par différents locuteurs au cours d'un débat ; les locuteurs alliés se situent sur une même *ligne argumentative*.

2. Script

Le *script* argumentatif attaché à une question est constitué par l'ensemble des arguments et des réfutations standards mobilisés par l'une ou l'autre partie lorsque la question est débattue. Le script correspond à la conjonction des argumentaires des parties en présence.

Le script argumentatif correspond à *l'état de la question argumentative*. Il est susceptible d'être actualisé un nombre de fois indéterminé, sur une grande variété de sites. Il préexiste et informe les discours argumentatifs concrets, dont il constitue un élément déterminant, mais non unique. Il recueille les arguments sur le fond, de façon relativement indépendante des circonstances spécifiques aux rencontres particulières. Il peut cependant inclure des caractéristiques génériques des intervenants dans le débat et des considérations sur les conditions dans lesquelles il se déroule.

L'argument "*la sécurité sociale est en crise*" fait partie de l'argumentaire *anti-immigration* ; sa réfutation "*vous manquez de générosité/ soyons généreux*" relève de l'argumentaire *pro-immigration*. Un argument visant la personne, comme "*et c'est vous qui portez des diamants qui osez nous parler de la crise de la sécurité sociale!*" ne fait pas partie du script, l'interlocuteur ne portant pas forcément de diamants.

Script et invention — La notion de script modifie largement l'idée héritée selon laquelle les arguments sont "inventés". Ils peuvent l'être dans certains cas, mais ils ne le sont pas dans l'argumentation socio-politique, en philosophie, et dans toutes les disciplines où il existe un "état de la question". Dans ces domaines, les arguments ne sont pas trouvés mais *hérités*, fourni "clés en main". Le travail du locuteur consiste à prendre connaissance du script qui correspond à la question à laquelle il est confronté, puis à jouer sa partition, c'est-à-dire à mettre en parole, actualiser et amplifier l'argumentaire auquel il s'identifie et qu'il prend en charge, autrement dit à effectuer un parcours sur le script. Ce fait a des répercussions sur la conception de l'activité argumentative, et valorise l'information préalable à la discussion, ainsi que les capacités d'expression et de style de l'argumentateur.

Carte argumentative — Le script argumentatif peut être représenté sous la forme d'une *carte argumentative*. On trouvera une carte représentant une fraction du script correspondant à la question "*Les ordinateurs peuvent-ils penser?*" à l'adresse : [<http://web.stanford.edu/~rhorn/a/topic/phil/artclISSAFigure1.pdf>] ; consulté le 29 septembre 2013).

■ Sens strict, arg.

▮ Lat. *a ratione legis stricta*, ou "*stricta lege*" : lat. *ratio*, "raison" ; *lex*, "loi" ; *strictus*, "serré, étroit". Ang. *arg. from literal meaning*.

Le principe de l'application stricte interdit de restreindre ou d'élargir les dispositions de la loi ou du règlement ; elles doivent être interprétées *stricto sensu*, à la lettre. On peut y voir un cas particulier du principe "on n'interprète pas ce qui est clair".

Si l'âge légal du vote est de 18 ans, alors on ne peut pas interdire à quelqu'un de voter le jour de son anniversaire parce qu'il a "à peine" 18 ans, ni le lui permettre la veille de son anniversaire parce qu'il a "presque" 18 ans. Or "*Il a presque 18 ans*" est linguistiquement co-orienté avec "*Il a 18 ans*"; "*Il a à peine 18 ans*" est linguistiquement co-orienté avec "*il n'a pas 18 ans*". Le principe d'interprétation *stricto sensu* annule ces co-orientations. La loi établit des seuils, et admet des effets de seuil alors que *presque* et *à peine* les effacent. v. ORIENTATION ARGUMENTATIVE ; MORPHÈME ARGUMENTATIF ; TOPIQUE JURIDIQUE.

Ad litteram et ad orationem

L'étiquette, peu fréquente, *ad litteram* (lat. *littera*, "lettre") peut s'utiliser pour désigner un argument qui s'en tient strictement "à la lettre" de ce qui est dit, à l'interprétation stricte. La *lettre* s'oppose alors à l'*esprit* du discours auquel on répond.

Les étiquettes *ad orationem* "sur le discours" et *ad litteram* "sur la lettre" utilisent des mots latins dont le sens est relativement proche, mais leurs utilisations en argumentation semblent bien différenciées : *ad orationem* correspond à un argument sur le fond, au sens de "sur ce qui a été réellement affirmé", et non pas sur tout autre sujet dilatoire, v. FOND.

■ Sens vrai du mot, arg.

On peut chercher le sens exact d'un mot de la langue ordinaire ailleurs que dans son sens courant ou et en opposition avec lui. Chacune de ces sources du "vrai sens du mot" donne naissance à des argumentations spécifiques :

- sens étymologique ;
- sens fondé sur l'examen morphologique du mot ;
- sens déduit du signifiant du mot ;
- sens du mot correspondant dans une autre langue.

L'appel à ce genre de définition du sens du mot permet de s'opposer à des discours qui utilisent le mot selon l'usage contemporain, et de produire une stase de définition, v. DÉFINITION (III).

1. Argument sur l'étymologie

L'étiquette "argument par l'étymologie" correspond à différentes formes d'arguments, selon le sens que l'on donne à *étymologie*.

1. Dans certains textes modernes, sous l'intitulé « du lieu de l'étymologie » sont décrits des phénomènes qui se rattachent au lieu des *dérivés* (Dupleix [1607], p. 303),

v. DÉRIVÉS.

2. Au sens contemporain, l'étymologie d'un terme correspond au sens de la racine historique la plus ancienne que l'on puisse identifier dans l'histoire de ce mot. L'argumentation par l'étymologie exploite la signification de cette racine en considérant que ce sens ancien correspond au sens vrai et permanent de ce mot, qui a été altéré par l'évolution historique pour donner le sens contemporain, trompeur et fallacieux. À partir de ce sens ancien, elle procède comme l'argumentation par la définition,

v. DÉFINITION (III) :

Atome signifie insécable; donc on ne peut pas diviser l'atome.

Démocratie signifie gouvernement par le peuple. Chez nous, le peuple ne gouverne pas, il vote. Nous ne sommes donc pas en démocratie.

Cette forme d'argumentation est soutenue elle-même par une argumentation par l'étymologie, puisque le mot *étymologie* est issu d'une racine grecque *etimos* signifiant "vrai".

La connaissance de l'étymologie étant culturellement valorisée, l'argument par l'étymologie donne au locuteur une certaine posture éthotique de majesté et d'autorité savante. Il sert très bien la stratégie de destruction du discours "tu ne connais pas la langue que tu parles", v. DESTRUCTION.

2. Argument sur la structure du mot

✎ Lat. *notatio*, « action de marquer d'un signe [...] de désigner [...] de noter », ainsi que « étymologie » (Gaffiot [1934], art. *Notatio*).

Cicéron dans les *Topiques* définit l'argument « ex notatione » (VIII, 35 ; p. 78), traduit par "argument par l'étymologie". Cette traduction prend le mot *étymologie* au sens du mot en grec ancien, "vrai", le "vrai" sens étant non pas le sens originel, mais celui qui est reconstruit par l'analyse correcte du mot dans son domaine d'application. L'un des exemples d'argumentation discutés par Cicéron traite d'un conflit d'interprétation d'un terme juridique composé (encore en usage actuellement), le *postliminium*, « droit de rentrer dans sa patrie » (*Top.*, VIII, 36 ; p. 78), c'est-à-dire du droit qu'a un prisonnier rentrant dans sa patrie de récupérer ses biens et son état antérieur à sa captivité. La discussion de Cicéron porte sur l'établissement du sens correct du mot, en s'appuyant sur sa structure linguistique, sans allusion claire à son étymologie au sens contemporain du terme.

L'usage argumentatif d'un mot, particulièrement s'il relève du langage juridique, demande que le sens du mot soit correctement établi. En français, un *procès-verbal contradictoire* est un procès-verbal établi après que les deux parties aient été entendues, et non pas un procès verbal qui se contredit ou qui en contredit un autre.

L'argumentation par la structure du mot enchaîne donc deux argumentations :

— La première établit la signification du mot composé sur la base de la significa-

tion des termes qui le composent et de sa structure morphologique. Cette forme d'argumentation est pertinente pour tous les syntagmes figés ou semi-figés, dont le sens dépend plus ou moins de celui des termes qui les composent ; elle relève de la technique linguistique, **v. DÉFINITION**.

— La seconde exploite la “vraie” signification ainsi établie pour une certaine conclusion juridique, selon les mécanismes généraux de l'argumentation par la définition, **v. DÉFINITION (III)**.

L'argument par la structure du mot est un moyen de sortir d'un conflit d'interprétation.

3. Argument sur le signifiant du mot

La définition d'un mot se fait à partir de l'examen de ses usages ordinaires et scientifiques. Le lien signifiant-signifié est arbitraire, ce qui signifie que rien dans la forme signifiante (sonore ou graphique) du mot ne permet de déduire le signifié. Par exemple, on ne peut pas déduire le sens du mot à partir de l'examen des unités de première articulation (lettres, sons, syllabes) qui le composent. Le cratylisme soutient la position contraire, et, à sa suite, la Kabale.

Dans le cas des mots composés ou des mots dérivés, cet arbitraire est de second degré : le sens du composé ou du mot dérivé est soit indépendant de celui des mots ou morphèmes qui le composent, et on retrouve le cas précédent ; soit le sens du composé n'est pas totalement arbitraire mais relativement déductible de la signification des mots ou morphèmes qui le composent.

Il y a redéfinition d'un terme M_1 à partir de son signifiant S_1 (*imaginer*) lorsqu'un jeu sur ce signifiant S_1 produit un autre signifiant S_2 (par exemple son anagramme *migraine*) et qu'on considère que le signifié du mot M_2 (“mal de tête”), de signifiant S_2 , exprime, explicite, le vrai sens de M_1 . Les principes d'association sont très divers : anagramme, paronymie, rime, calembours...

Arrête d'imaginer, ça va te donner la migraine.

Parisien, tête de chien : à ta place, je me méfierais.

Un tireur sans cible devient presque humain. ([<http://cafet.ifri.net/sequence-theatre-f28/comique-de-mots-les-calembours-t301-30.htm>], consulté le 20 septembre 2013)

Le signifiant d'un mot-clé de l'argument se retrouve, ou trouve un écho, dans la conclusion, ce qui produit un effet d'analyticité, donc de vérité ou de validité. Le discours qui associe ces termes jouit d'une forme d'évidence, est *auto-argumenté*, **v. ARGUMENTATION (IV)**. Il est difficile à réfuter dans son cadre ; il faudrait pour cela que la rétorsion se fasse sur la base d'un autre jeu de mot, valorisant, par exemple l'acte d'imaginer ou le fait d'être parisien. Cette technique est très efficace pour déstabiliser (désorienter) le sens d'un discours, **v. ORIENTATION ARGUMENTATIVE**.

4. Argument sur le sens du mot dans une autre langue

On peut aller chercher le vrai sens du mot dans d'autres langues, qui pour des raisons diverses, sont considérées comme plus proche de "l'origine" ou de "l'essence des choses", comme le chinois ou l'anglais. Par exemple en français, les différents sens du mot *crise* se rattachent à deux composantes sémantiques :

I.– [L'accent est mis sur l'idée de manifestation brusque et intense de certains phénomènes, marquant une rupture]

II.– [L'accent est mis sur l'idée de trouble, de difficulté]
(TLFi, art. *Crise*)

À la recherche du vrai sens du mot *crise*, on peut appeler à la rescousse son équivalent chinois. Le mot chinois signifiant "crise" est un composé de deux signes-mots "danger" et "opportunité". Donc les crises sont des opportunités ; et, par une argumentation fondée sur la définition chinoise, on en déduit que :

« L'approche opportuniste de la crise prend alors, selon nous tout son sens : ne pas tenter de saisir l'opportunité d'une crise, c'est laisser passer une chance, peut-être cachée, mais à portée de main. »

Stéphane Saint Pol, *Wei Ji, retour aux sources*,
[<http://www.communication-sensible.com/articles/article0151.php>], consulté le 20 septembre 2013.

Tout se passe comme si la langue chinoise était considérée comme ayant un meilleur concept de crise, plus proche de l'essence de la chose et mieux adapté au monde moderne.

■ Série (argumentations en —)

L'argumentation à la chaîne ou *en série* [*serial argumentation*] (Beardsley 1975 ; cité in Wreen 1999, p. 886) est également appelée argumentation *subordonnée* (Emmeren et Grootendorst 1992). C'est une argumentation où les conclusions sont utilisées comme arguments pour une nouvelle conclusion, jusqu'à une conclusion ultime, v. **SORTIE**. Chacune des argumentations composant l'argumentation en série peut être simple, convergente ou liée. L'argumentation en série se schématise comme suit :

$\text{Arg}_1 \rightarrow \text{Concl}_1 = \text{Arg}_2 \rightarrow \text{Concl}_2 = \text{Arg}_3 \rightarrow \dots \rightarrow \text{Concl}_n$

Les difficultés proviennent de la possibilité d'ajouter des prémisses manquantes ; ou d'interpréter différemment l'argumentation. Exemple (d'après Bassham 2003, p. 72) :

Pierre est têtue, c'est un Taureau, il ne saura pas négocier.

Première interprétation, une argumentation en série :

Pierre est un Taureau donc il est têtu, donc il ne saura pas négocier.

Pierre est têtu, (en effet, puisque...) c'est un taureau, il ne saura pas négocier.

(A) Première argumentation (1) *Pierre est un Taureau*, donc (2) *il est têtu*

(A.i) : Définition technique de "être un Taureau" : « [Le Taureau] reste sur ses positions sans accepter d'en changer » ([<http://www.astrologie-pour-tous.com/taureau.html>], consulté le 20 septembre 2013).

(A.ii) : Argumentation par la définition et conclusion : « *Pierre reste sur ses positions sans accepter d'en changer* ».

(A.iii) : Définition lexicale de *têtu* : « B.1a *Qui est obstinément attaché à ses opinions, à ses décisions ; qui est insensible aux raisons, aux arguments qu'on lui oppose.* » (TLFi, art. *Têtu*)

(A.iv) : (A.i) et (A.iii) sont dans une relation de paraphrase.

(A.v) : Conclusion, par substitution du défini (*têtu*) à la définition, (2) *Pierre est têtu*.

(B) Seconde argumentation, (2) *Pierre est têtu*, donc (3) *il ne saura pas négocier*

(B.i) : Définition technique de *négociation* « [La négociation] implique la confrontation d'intérêts incompatibles sur divers points (de négociation) que chaque interlocuteur va tenter de rendre compatibles par un jeu de concessions mutuelles » (Wikipedia, art. *Conciliation*, consulté le 20 septembre 2013).

(B.ii) : « Être *têtu* » (v. A.iii) et rentrer dans « un jeu de concessions mutuelles » sont des contraires.

(B.iii) : On ne peut pas affirmer les contraires d'un même sujet, Pierre.

(B.iv) : Conclusion : (3) *Pierre ne saura pas négocier*.

On a donc affaire à une argumentation en série :

$\text{Arg}_1 \rightarrow [\text{Concl}_1 = \text{Arg}_2] \rightarrow \text{Concl}_2$

Seconde interprétation, deux arguments convergent vers la même conclusion :**(C) Première argumentation, (1) *Pierre est un Taureau*, (3) *il ne saura pas négocier***

(C.i) : Les deux définitions techniques (A.i) et (B.i) sont en relation de contrariété.

(C.ii) : On ne peut pas affirmer les contraires d'un même sujet, Pierre.

(C.iii) : Conclusion : (3) *Pierre ne saura pas négocier*.

ou bien :

(C.i') : Définition technique : « le négociateur doit demeurer souple, calme, et faire preuve de sang-froid » (Jean-Paul Guedj, *50 fiches pour négocier avec efficacité*, Bréal, p. 123).

(C.ii') : « [la promptitude du Taureau] à accumuler aussi bien les sentiments et les rancunes le rend capable de fortes colères » ([<http://www.astronoo.com/zodiaque/zodiaqueTaureau.html>], consulté le 20 septembre 2013).

(C.iii') : (C.i') et C.ii') sont des contraires.

(C.iv') : On ne peut pas affirmer les contraires d'un même sujet, Pierre.

(C.v) : (3) *Pierre ne saura pas négocier*.

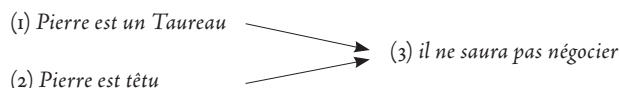
(D) Seconde argumentation, (2) *Pierre est têtue*, (3) *il ne saura pas négocier*

(D.i) : (A.iii) et (B.i) sont des contraires, voir (B.ii).

(D.ii) : On ne peut pas affirmer les contraires d'un même sujet, Pierre.

(D.ii) : Conclusion : (3) *Pierre ne saura pas négocier*.

On a maintenant affaire à deux argumentations, qui soutiennent la même conclusion :



■ Silence, arg.

📖 On dit également argument *a silentio* ou *ex silentio*, du latin *silentio*, “silence”. Ang. *arg. from silence*.

L'argument du silence est utilisé pour soutenir que telle ou telle chose n'a pas dû se produire, puisqu'on n'en parle pas. **v. IGNORANCE.**

On part par exemple de la constatation que les chroniqueurs relèvent tous les faits marquants d'une époque ; s'ils ne mentionnent pas un fait qui aurait dû attirer leur attention, c'est que ce fait ne s'est pas produit. Y a-t-il eu une tempête dévastatrice en France au cours d'une période donnée ? Si un tel fait s'était produit, les chroniqueurs l'auraient mentionné, *a fortiori*, puisqu'ils mentionnent des faits d'importance moindre. Or ils ne le mentionnent pas. Donc il n'y a pas eu de tempête dévastatrice pendant cette période. La valeur de l'argument dépend de la qualité de la documentation pertinente dont on dispose pour l'époque concernée. Il se renforce considérablement si on sait que les chroniqueurs notent régulièrement les événements atmosphériques.

À l'argument du silence, on répond par l'*argument du chameau*. On ne parle pas de chameau dans le Coran. Donc il n'y avait pas de chameaux dans l'Arabie du VII^e siècle. Si tel fait n'est pas mentionné, c'est peut-être parce qu'il est courant et qu'il n'est pas pertinent pour le texte considéré.

L'argument du silence est utilisé pour la datation d'œuvres littéraires :

« Pour dater plus précisément les *Lais*, on les situe par rapport aux autres œuvres de l'époque. [...]

Eneas : vers 1160, *Ille et Galeron* : 1178, tel est le laps de temps disponible pour Marie et ses *Lais*. Un argument *ex silentio*, que l'on invoquera avec prudence, mais qu'il serait faux de négliger, tendrait à réduire ce laps à sa première moitié. On ne relève chez Marie aucune trace certaine de la lecture de Chrétien de Troyes [auteur du roman courtois *Eneas*]. Or j'ai peine à imaginer, pour ma part, que, l'ayant lu, elle eût pu rester si com-

plètement elle-même et tellement différente de lui, dans son “écriture” comme dans inspiration générale.»

Jean Rychner, Introduction aux *Lais de Marie de France*, Paris, Champion, 1978, p. X-XI.

■ Sites argumentatifs

Certaines questions argumentatives se résolvent en un temps relativement bref (“*qui va sortir la poubelle ?*”); d’autres ne peuvent pas se résoudre sur le plan privé et sont portées devant des institutions spécialisées et réglées. On peut appeler *sites argumentatifs* les lieux plus ou moins dédiés et institutionnalisés, où sont organisés les débats autour de questions argumentatives, en fonction des normes et usages d’une culture. Les interventions argumentatives qui s’y déroulent sont planifiées notamment par les conventions qui caractérisent le site, en tout premier lieu la codification spécifique des tours et des droits à la parole, v. RÈGLES.

Soit la dispute sur la légalisation de la drogue en France; elle peut être agitée en des lieux aussi divers que le compartiment de métro, la table familiale, le bistro du coin, la salle polyvalente, la salle du parti où est mise au point la position officielle, l’Assemblée nationale, la commission des lois, etc; certains de ces forums sont destinés à l’expression des disputes et ont pouvoir décisionnaire, d’autres non, et visent plutôt l’amplification du débat que sa clôture.

La question cruciale de la charge de la preuve est liée non seulement à l’état de l’opinion générale (la doxa) au moment de la discussion, mais aussi au site où se tient la discussion. v. CHARGE DE LA PREUVE.

Le concept de *site*, ou d’*espace* argumentatif, avec son accompagnement institutionnel et son règlement concret, doit être pris en compte pour l’analyse de l’exercice social de l’argumentation. Cette approche située permet de dépasser une vision idéalisée de l’argumentation comme exercice soumis aux seules lois de la raison dialectique, réglant les échanges verbaux entre deux acteurs artificiellement a-socialisés, v. RÔLES.

Le texte suivant est extrait d’un discours prononcé par Alfredo Cristiani en 2002. Alfredo Cristiani a été président du Salvador de 1989 à 1994. Sous sa présidence ont été signés les accords de paix de Chapultepec, qui mettaient fin, en 1992, à la guerre civile entre l’extrême droite et la guérilla marxiste qui durait depuis 1980. Son discours de 2002 a été prononcé à l’occasion du dixième anniversaire de la signature de ces accords.

« On ne peut pas comprendre l’importance de ce qui s’est passé au Salvador si on se limite au passé récent. La crise qui a emporté la nation salvadorienne au courant de la dernière décennie n’est pas surgie du néant,

pas plus qu'elle n'a été le fruit de volontés isolées. Cette crise si douloureuse et tragique a d'anciennes et profondes racines sociales, politiques, économiques et culturelles. Par le passé, une des failles pernicieuses de notre forme de vie nationale fut *l'inexistence ou l'insuffisance des espaces et des mécanismes nécessaires pour permettre le libre jeu des idées*, le développement naturel des différents projets politiques qui découlent de la liberté de penser et d'agir, en bref, l'absence d'un véritable cadre de vie démocratique.»

Discours d'Alfredo Cristiani pour la cérémonie anniversaire de la signature des Accords de paix, [<http://www.elsalvador.com/noticias/especiales/acuerdosdepaz2002/nota18.html>], consulté le 20 septembre 2013 (nous soulignons).

Les sites argumentatifs institutionnels produisent leurs propres systèmes de règles sur les discours argumentatifs susceptibles de s'y dérouler. Ils donnent un sens à l'expression de "rationalité locale".

L'interaction dialectique socratique, orientée par le seul objectif de la recherche de la vérité, se déroule dans un lieu argumentatif très spécial, dé-socialisé, loin de la place publique et des lieux institutionnels, notamment le tribunal et l'assemblée, également dominés par les sophistes :

- « Phèdre : — Mais où veux-tu que nous allions asseoir pour faire cette lecture [du discours de Lysias] ?
- Socrate : — Tournons par ici et descendons l'Ilissos ; nous nous assoirons tranquillement à l'endroit qui nous plaira.
- Phèdre : — J'ai bien fait, je vois, de venir pieds nus ; pour toi, tu l'es toujours ; ainsi nous pourrions très bien entrer dans l'eau et nous baigner les pieds, ce qui ne sera pas désagréable, surtout en cette saison, à cette heure.
- Socrate : — Avance donc, et cherche en même temps un endroit pour nous asseoir.
- Phèdre : — Vois-tu là-bas ce platane si élevé ?
- Socrate : — Eh bien !
- Phèdre : — Il y a là de l'ombre, une brise légère et du gazon pour nous asseoir ou, si nous voulons, pour nous coucher.
- Socrate : — Avance donc !
- Phèdre : — Dis-moi, Socrate, n'est-ce pas ici près, au bord de l'Ilissos, que Borée enleva, dit-on, Orythye ?
- Socrate : — On le dit.
- Phèdre : — N'est-ce donc pas ici ? Ce mince courant paraît si charmant, si pur, si transparent, et ses bords sont si propices aux ébats des jeunes filles ! »

Platon, *Phèdre*, II, 228b-229c, *Le Banquet*. Phèdre ; trad. Chambry, p. 87-88.

■ Sophisme, sophiste

On parle de sophismes et de sophistes dans deux contextes bien distincts, en philosophie et dans le langage ordinaire.

1. Les sophistes historiques

Les *sophistes historiques* représentent la première école de mise en pratique d'une philosophie du langage. Au moyen d'interventions discursives appelées *sophismes*, les sophistes déstabilisent les représentations courantes sur le langage, mettent en avant son arbitraire au sens saussurien, provoquent les locuteurs naïfs. Ces discours ont moins l'intention de tromper que de mettre leurs interlocuteurs face aux paradoxes de l'expression telle qu'ils la pratiquent ordinairement.

Certains dialogues de Platon représentent Socrate aux prises avec les sophistes soutenant des *arguments sophistiques* comme celui que propose Dionysodore dans l'*Euthydème* :

- « — Dis-moi en effet : tu as un chien ?
- Oui, et très méchant dit Ctèsippe.
- A-t-il des petits ?
- Oui, et aussi méchants que lui.
- Le chien n'est-il pas leur père ?
- Je l'ai vu de mes yeux, répondit-il, couvrir la chienne.
- Eh bien, le chien n'est-il pas à toi ?
- Certainement, dit-il.
- Donc, il est père et à toi, en sorte que ce chien devient ton père, et toi frère des petits chiens. »

Platon, *Euthydème*, XXIV, 298a-299d ; trad.
Chambry, Paris, Garnier. p.141-142.

Il est évident que ce discours n'est pas fait pour convaincre Ctèsippe qu'il est fils et frère de chien. Le discours sophistique ne trompe pas ses auditeurs, il les plonge dans le désarroi ou la fureur.

Les problèmes mis en évidence par les sophistes ne sont pas tous résolus, non seulement sur le plan logique, comme le paradoxe du menteur, mais également sur la question des premiers devoirs de l'homme, sont-ils définis directement envers les personnes, ou envers la société ?

- « [Antiphon le sophiste affirmait que] la loi, en obligeant l'homme à témoigner la vérité devant les tribunaux, nous oblige souvent à faire tort à qui ne nous en a fait aucun, c'est-à-dire à contredire le premier précepte de la justice. »

Émile Bréhier, *Histoire de la philosophie*, T.I. Antiquité et Moyen
Âge, [1928], Paris, PUF, 1981, p. 74.

La sophistique représente, avec le scepticisme, un mouvement intellectuel essentiel pour l'argumentation, notamment parce qu'il a inventé le principe du débat et des discours irréductiblement contradictoires, les *anti-logies* (Antiphon, *Disc.*), la notion de point de vue, la réflexion sur le vraisemblable et les paradoxes du langage. Ces positions ont été stigmatisées par l'idéalisme platonicien, qui leur a imposé des déformations dont elles ont souffert au moins jusqu'à Hegel en philosophie et que le langage courant a seules retenues.

2. Dans le langage contemporain

Dans le langage contemporain, un sophisme est un raisonnement éristique, c'est-à-dire fallacieux, paralogique. Du point de vue interactionnel, c'est un discours embarrassant, mensonger, manipulateur et dangereux, reçu comme évidemment faux mais dont la réfutation est difficile. Quel que soit le type de discours qu'on dénonce en le mettant dans la catégorie de "sophisme", le concept est essentiel pour l'analyse de la réception polémique du discours argumentatif.

Un *sophisme* est un paralogisme enveloppé dans un discours malintentionné, produit pour faire perdre pied à l'adversaire. La distinction sophisme / paralogisme repose sur une imputation d'intention inavouable, qui peut ou non être portée à bon droit. Le paralogisme est du côté de l'erreur et de la bêtise ; le sophisme est un paralogisme servant les intérêts ou les passions de son auteur. En vertu du principe "*cherchez à qui profite le crime*", une telle "erreur" est chargée d'intention maligne par celui qui en est le destinataire et la victime potentielle. De la description on passe ainsi à l'accusation, que l'on retrouve dans l'orientation contemporaine négative de termes comme *sophisme*, *sophiste*, *sophistique* (adjectif), v. FALLACIE, PARALOGISME, PREUVE.

■ Sorite

📖 Le mot *sorite* est formé à partir du mot grec *soros*, signifiant "tas".

Un sorite est un discours qui avance par répétition de la même forme.

Un enchaînement de causes-effets, engendeurs-engendrés — A est la cause de B, qui est la cause de C, qui est la cause de D, ... qui est la cause de Z.



« Maudit
soit le père de l'épouse
du forgeron qui forgea le fer de la cognée
avec laquelle le bûcheron abat le chêne
dans lequel on sculpta le lit
où fut engendré l'arrière-grand-père
de l'homme qui conduisit la voiture
dans laquelle ta mère
rencontra ton père ! »

Robert Desnos, *La Colombe de l'arche* [1923], *Corps et biens. Œuvres*, Gallimard, Quarto, p. 536, [<http://www.robertdesnos.asso.fr/index.php/Content/Article/la-colombe-de-l-arche>], consulté le 20 septembre 2013.

Paradoxe du sorite — Le paradoxe du sorite est un des paradoxes célèbres proposés par Eubulide, philosophe grec, contemporain d'Aristote :

— un grain de blé n'est pas un tas de blé, ni deux grain, ni trois grains, etc. En d'autres termes, si n grains de blé ne font pas un tas, $n+1$ non plus. Donc aucun nombre de grains de blé ne fait un tas de blé ;

— de même, si on enlève un grain de blé à un tas de blé, on a toujours un tas de blé, et ainsi de suite, jusqu'au dernier grain. Donc un grain de blé est un tas de blé.

Tous les noms collectifs comme *amas*, *foule*, *troupeau*, *peuple*, *armée*, *collection*, *bouquet*, *collectif*, ... sont soumis à ce paradoxe.

Enchaînement de syllogismes — Le terme *sorite* désigne également un enchaînement de syllogismes tels que la conclusion de l'un sert de prémisses au syllogisme suivant ; on dit aussi *polysyllogisme* : « on appelle polysyllogisme une série de syllogismes enchaînés de telle façon que la conclusion de l'un serve de prémisses au suivant » (Chenique 1975, p. 255). Le terme *sorite* peut également désigner un polysyllogisme abrégé « où l'on sous-entend la conclusion de chaque syllogisme, sauf le dernier » (Chenique 1975, p. 256-257), v. **SÉRIE**.

Le problème posé par le polysyllogisme est celui de la fiabilité de l'inférence. Si on se trouve dans un système formel, la transmission de la vérité se fait sans faille, mais si on est dans un système argumentatif, fonctionnant par défaut, il y a un affaiblissement des conclusions au fur et à mesure de la progression du raisonnement. C'est pourquoi certaines écoles juridiques arabes refusent l'interprétation du texte sacré. En effet, seul le premier terme, qui est la lettre du texte sacré, est sûr. On est dans une situation proche de la pente glissante, forme d'argumentation qui refuse de même de passer de **A** à **B**, parce qu'ensuite il faudra passer de **B** à **C**, ... jusqu'à **Z**, la catastrophe finale, v. **PENTE GLISSANTE**.

D'autres types de raisonnements engagent dans le paradoxe du sorite, par exemple l'analogie : **A** est analogue à **B**, **B** à **C**, ... et **Y** à **Z**. Mais **Z** est-il toujours analogue à **A** ? v. **ANALOGIE**. De même l'interprétation : **B** est une interprétation de **A**, **C** est une interprétation de **B**, ... **Z** une interprétation de **Y**. Mais **Z** est-il toujours une interprétation de **A** ? Dans ces séries, tout se passe comme si les poids des réfutations potentielles ([*Rebuttal*], v. **MODÈLE DE TOULMIN**) allait s'accumulant jusqu'à la rupture de la chaîne.

■ Stase

Le mot — Le mot *stase* est emprunté au grec ; il correspond au latin *quaestio*. En anglais, Nadeau traduit en anglais par *issue*, “question, problème” (Nadeau 1964, p. 366). Le mot anglais *issue* est très courant : *stock issue*, *stock phrase*, “cliché, lieu commun” ; *the point at issue* : le point controversé ; *they were at issue over* : ils étaient en désaccord sur En français, le terme *stase* existe en médecine : « stase : ... (1741 ; gr. *stasis*). *Méd.* Arrêt ou ralentissement considérable dans la circulation ou l'écoulement d'un liquide organique. v. CONGESTION » (PR., art. *Stase*).

Nadeau définit la situation de stase comme « une position d'équilibre ou de repos » (*ibid.*, p. 369). La tradition rhétorique française traduit *stase* par “état de cause” ; on pourrait aussi utiliser “point à débattre”, “point en question”, v. QUESTION ARGUMENTATIVE.

La médecine est une source importante d'exemple et d'inspiration pour la théorie argumentative, v. INDICE. Le mot *stase* est une métaphore médicale. Il y a stase lorsque les humeurs étant bloquées, l'art médical s'applique à rétablir la bonne circulation des fluides. De même, il y a “question argumentative”, lorsque la circulation consensuelle, du discours est bloquée par l'apparition d'une contradiction ou d'un doute, et l'art argumentatif s'applique à rétablir le flux normal, coopératif, du dialogue.

Dans un état de stase, l'équilibre est celui d'une *aporie* : « le verbe grec *aporein* décrit la situation de celui qui, se trouvant devant un obstacle, ne trouve pas de passage » ; l'état psychique associé est l'embarras (Pellegrin 1997, art. *Aporie*). Dans l'usage moderne, une *aporie* est « une contradiction insoluble dans un raisonnement » (TLFi, art. *Aporie*).

1. La « question rhétorique »

Une stase est une question, nœud d'un conflit autour duquel va se dérouler l'action judiciaire. La *Rhétorique à Herennius* définit le premier stade de la rencontre judiciaire comme la détermination du point essentiel constituant la cause (*À Her.*, I, 18 ; p. 17 ; v. ARGUMENTATION (1)). Comme le dit également Quintilien « c'était seulement lorsque les parties cessaient d'être d'accord que surgissait le point à débattre », la *quaestio* (*I. O.*, VII, 1, 6 ; p. 109). La question, c'est-à-dire le point à juger, se déduit de la nature de la réplique apportée par l'accusé à l'accusateur ; elle ne sera pas la même selon que l'accusé reconnaît ou non avoir fait ce qu'on lui reproche. Ce n'est donc qu'au troisième tour de parole qu'émerge la stase, le point à débattre.

La notion de stase comme “question” correspond, dans le domaine rhétorique, à la notion aristotélicienne de “problème” dans le domaine dialectique (Aristote, *Top.*, I, 11, 104b-105a10 ; p. 25-28). La théorie des stases est la théorie des questions qui sont l'objet de la rhétorique – au sens propre, un “problème rhétorique” ou une « question rhétorique » : « la *constitutio* de l'auteur du *ad Herennius*, correspond donc à la stase de la rhétorique grecque, [...] ou, à la “question rhétorique” comme l'a nommée Sextus

Empiricus (*Contre les Géomètres*, III, 4) » (Dieter 1950, p. 360). Ce sens de “*question rhétorique*” est bien distinct du sens courant, qui désigne une question dont le locuteur connaît la réponse et sait que ses interlocuteurs la connaissent, et dont la valeur est celle d’un défi porté aux contradicteurs potentiels. Pour éviter les confusions, on peut parler de *question argumentative*.

Il y a stase quand, dans une délibération ou une action, sont produites deux affirmations contradictoires, manifestant l’existence d’un désaccord ouvert, qui inhibe la construction collaborative de l’interaction, et de l’action commune. Cette contradiction produit une *question controversée*, dont la réponse est “ambiguë” au sens étymologique du terme, c’est-à-dire double, entraînant deux réponses exclusives l’une de l’autre. L’état de stase peut être résolu de multiples façons, par un débat contradictoire où la parole a une importance fondamentale, mais aussi de manière autoritaire, comme Alexandre tranchant le nœud gordien.

L’étude des discours produits dans une telle situation est l’objet fondamental des études d’argumentation. Au début du *De Inventione*, Cicéron restreint la théorie des questions relevant du domaine de l’orateur à celles qui sont traitées dans le cadre des genres rhétoriques, épictictique, délibératif, judiciaire, et refuse son extension aux questions générales philosophiques « *Faut-il s’en rapporter au témoignage des sens ?* » ou scientifiques, « *Quelle est la grosseur du soleil ?* » (Cicéron, *De Inv.*, I, VI, 8 ; p. 17).

2. Stratégies stasiques

La théorie d’Hermogène et d’Hermagoras — La première formulation systématique d’une théorie des états de cause se trouve chez Hermagoras de Temnos (milieu du 1^{er} av. J.-C.). On peut retrouver la technique des stases en action chez les rhéteurs avant Hermagoras, mais il a le premier identifié formellement et nommé quatre “états de cause”. Cette théorie nous est surtout connue par le traité d’Hermogène de Tarse rhéteur grec de la seconde moitié du II^e siècle (Hermogène, A. R. ; Patillon 1988). Hermogène distingue :

(i) D’une part, les questions “mal formées”, qui ne peuvent donner lieu à débat argumentatif soit parce que la réponse est évidente, soit parce qu’elles sont indécidables, en somme les questions *in-discutables*, v. **CONDITIONS DE DISCUSSION**.

(ii) D’autre part, les questions “bien formées”. Dans le cas de la situation judiciaire, il distingue quatre types de questions clés (« *stock issues* », Nadeau 1964, p. 370-374) :

— Stase *conjecturale* : *Le fait est-il avéré ?* Si l’une des parties le conteste, alors, le fait est sous l’état de conjecture.

— Stase sur la *définition* : *Quelle est la qualification du fait ?*, c’est-à-dire de quelle catégorie relève-t-il, par exemple, s’agit-il d’un meurtre ou d’un accident ? v. **CATÉGORISATION**

— Stase sur la *qualité* : *Dans quel contexte a-t-il eu lieu ?* Y a-t-il des circonstances atténuantes ou aggravantes ?

— Stase sur la *procédure* : *La procédure est-elle appropriée ?* Convient-il de saisir le tribunal ou le conseil de discipline ?

Ce système des stases correspond au système aristotélicien des catégories : l'existence d'un fait (*qui?*), sa définition (*quoi?*), ses qualités et relations.

La réponse de l'accusé à l'accusateur détermine la nature de l'échange qui s'ouvre entre eux. Par exemple, face à l'accusation "*Tu as volé ma mobylette!*", diverses stratégies de défense peuvent être adoptées, qui déterminent le type de débat qui s'ensuit

(1) Nier l'action ("conjecture") :

Je n'ai pas touché ta mobylette.

(2) Reconnaître le fait et nier la qualification de vol ("définition") ; ce qui peut se faire de différentes manières :

J'ai cru que c'était la mienne.

Mais cette mobylette m'appartient, tu ne m'as jamais rendu l'argent que je t'avais prêté.

Ta mobylette, je ne l'ai pas volée mais empruntée.

Je t'avais demandé la permission.

(3) Reconnaître les faits et leur définition mais invoquer des circonstances atténuantes ("qualité"), dégager sa responsabilité :

C'était juste pour aller chercher des bonbons à ma petite sœur malade.

Le chef de bande m'a obligé.

(4) Récuser les juges, récuser l'accusateur ("procédure") :

Mais qui êtes-vous pour me juger?

Il n'appartient pas au vainqueur de juger le vaincu.

ça te va bien de me reprocher cela!

(5) Tout reconnaître et s'excuser :

J'ai fait une erreur, Monsieur le Président.

(6) Tout reconnaître et s'en faire gloire :

Tu étais ivre, je t'ai sauvé la vie en prenant ta mobylette, remercie-moi plutôt!

Certaines de ces stratégies sont exclusives les unes des autres, v. CHAUDRON.

Réévaluation de l'action — En rhétorique des figures, le cas (6) est considérée comme une figure, l'*antiparastase*, ou réévaluation de l'action dans un contexte accusatoire. C'est une stratégie de repositionnement de l'accusé face à l'accusation qui le vise : il y a antiparastase lorsque l'accusé reconnaît être l'auteur des faits qui lui sont reprochés et inverse leur qualification en « [revendiquant] hautement la justesse de sa position » (Molinié 1992, art. *Antiparastase*), v. ORIENTATION :

Ce n'est pas un délit, mais un acte citoyen : je me fais donc gloire d'avoir fauché le champ d'OGM.

C'est un choix de défense, qui confère au locuteur un éthos militant ou rebelle. Dans le cas de l'euthanasie, à l'accusation de meurtre faite par l'un répond la

revendication du fait comme une action louable, ayant permis de soulager des souffrances insupportables, à quoi on ajoute non seulement que l'action a été faite avec le consentement de la personne, mais à sa demande. Cette contre-évaluation est celle d'Antigone face à Créon.

Le potentiel dramatique d'une telle situation où se confrontent des discours fondés sur des valeurs radicalement opposées explique peut-être pourquoi ce cas a été jugé digne d'une étiquette, mais les diverses stratégies de positionnement répertoriées ci-dessus forment un ensemble cohérent et sont toutes d'un intérêt égal.

Stratégie de minimisation — L'antiparastase suppose une hiérarchie des modalités d'évaluation d'évaluation binaire "louable – blâmable". On ne considère pas le cas où on opposerait à l'accusation que l'action dite blâmable est en fait indifférente. C'est un cas de passage des contraires aux contradictoires. La stratégie stasique de *minimisation* ou d'*euphémisation* se produit lorsque le fait est reconnu, mais la nature du préjudice ou la portée de l'acte critiqué sont considérées comme quasi nulles (indifférentes). Si on me reproche d'avoir volé une mobylette, je peux répondre : "oh, ça n'est jamais qu'une vieille mobylette toute cassée et sans valeur aucune". Tout peut être euphémisé, même la torture :

« 30-7-84- Christian Von Wernich (aumônier [*capellán*] de la Police de Buenos-Aires, actuellement prêtre à Bragado) (déclaration à la revue *Siete Días*)
"Qu'on me dise que Camps a torturé un pauvre type que personne ne connaît, bon, d'accord et alors ; mais comment aurait-il pu torturer Jacobo Timermann, un journaliste à propos de qui il y avait une pression mondiale constante et décisive, ne serait-ce que pour cela !" »

Las dos Iglesias, Rapport élaboré par Carlos Santibáñez et Mónica Acosta, en commémoration du vingtième anniversaire de l'assassinat de Monseigneur Angelelli, [<http://www.desaparecidos.org/nuncamas/web/investig/dosigles/02.htm>], consulté le 20 septembre 2013 (souligné par nous).

Stratégie stasique de contre-accusation — l'accusateur accusé. On peut reconnaître qu'il y a eu vol, nier en être l'auteur (cas 1) et accuser quelqu'un d'autre, par exemple l'auteur de l'accusation :

C'est pas moi, c'est lui.

C'est pas moi, c'est toi, qui m'accuse, qui as détruit ta propre mobylette pour toucher la prime d'assurance.

Cette stratégie, comme la stratégie de réorientation du fait, manifeste la tendance à la réfutation radicale, par retournement symétrique, v. **RÉCIPROCITÉ** ; **CAUSALITÉ**.

■ Stratégie

Une stratégie est un ensemble d'actions planifiées et coordonnées par un acteur en vue d'atteindre un but précis.

Une stratégie peut être *antagonique* ou *coopérative*. Les stratégies *antagoniques* se développent et s'opposent dans des champs d'actions non coopératifs, comme la guerre, les échecs ou la concurrence commerciale. Elles visent chacune à s'assurer un avantage décisif sur un adversaire poursuivant des buts incompatibles. Les stratégies antagoniques sont dissimulées à l'adversaire, auquel elles se dévoilent au fur et à mesure de leur mise en œuvre, v. MANIPULATION. Les stratégies *coopératives* fonctionnent dans des champs d'actions où les partenaires collaborent à la réalisation d'un même but, dont chacun espère tirer un avantage. Les intentions stratégiques sont alors transparentes pour tous les partenaires. Dans ce sens on peut parler d'une "stratégie de recherche", pour désigner un plan d'action devant permettre de résoudre un problème, ou de "stratégie pédagogique" à développer avec les élèves.

La *stratégie* et la *tactique* s'opposent selon différentes dimensions. Dans le domaine militaire, la stratégie opère avant le combat et la tactique pendant le combat. On parle également de tactique pour désigner l'implémentation locale d'une stratégie globale.

1. Stratégies argumentatives

L'expression *tactique argumentative* n'est pas utilisée. Les *stratégies argumentatives* sont des formes de stratégies langagières et communicatives (stratégies énonciatives, stratégies interactionnelles) ; une stratégie argumentative est un ensemble d'actions et de choix discursifs et interactifs planifiés et coordonnés en vue d'étayer un point de vue.

Une stratégie argumentative est *antagonique* si elle a pour but de faire triompher un point de vue contre celui d'un adversaire. Une telle stratégie est *coopérative* dans deux cas :

- les acteurs sont sur le même rôle actanciel, ils partagent un point de vue commun et collaborent pour l'étayer ;
- les acteurs sont sur différents rôles actanciels sans s'identifier à ces rôles, ils collaborent à la construction d'une solution partagée, v. RÔLES ARGUMENTATIFS.

Stratégie et type d'argument — Un choix de type d'argument peut entrer dans une stratégie, mais une stratégie n'est pas un type d'argument. On peut identifier un type d'argument sur un bref passage, alors que l'étude de la stratégie argumentative d'un acteur demande qu'on constitue un corpus substantiel de ses productions se rattachant à une même question argumentative, v. TYPE D'ARGUMENT ; QUESTION.

Quelques exemples de stratégies

- Le premier niveau stratégique est celui du choix de la réponse qu'on va donner à la question, v. STASE.
- La stratégie *défensive* de réfutation se contente de réfuter les propositions de l'adversaire.
- La stratégie de *contre-proposition* ignore la proposition P de l'adversaire et argumente une proposition P' incompatible avec P.
- La stratégie d'*objectivation* se concentre sur les objets sans mettre en cause les personnes.
- La stratégie de *pourrissement* cherche à faire dégénérer le débat pour éviter que la question soit discutée.
- Bentham a identifié les types d'arguments dont l'usage coordonné définit une stratégie de *temporisation*, visant à remettre à plus tard le débat dans l'espoir qu'il n'aura jamais lieu : "*les conditions ne sont pas encore remplies pour votre adhésion à l'Union européenne*".
- Les stratégies de *conciliation* ou de *rupture* avec l'opposant se caractérisent par l'acceptation / le refus des concessions, la souplesse / la radicalisation des propositions présentées comme compatibles/incompatibles. La stratégie de conciliation utilise des informations admises par l'auditoire, présente les conclusions et ses recommandations comme dans la continuité des croyances et des actes antérieurs. La stratégie de rupture défie l'auditoire, rejette en bloc ses représentations pour lui en substituer de nouvelles. La première est réformiste, la seconde révolutionnaire. Ces deux stratégies sont successivement utilisées par l'apôtre du christianisme Paul, dans les passages suivants :

« 21. Tous les Athéniens et les étrangers résidant (chez eux) ne passaient leur temps qu'à dire ou à écouter les dernières nouvelles. 22. Paul, debout au milieu de l'Aréopage, dit: "Athéniens, en tout je vous vois éminemment religieux". 23. Car, passant et regardant ce qui est de votre culte, j'ai trouvé même un autel avec cette inscription: "Au dieu inconnu." Ce que vous adorez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce. »

Actes des Apôtres, 17, 21-23, [<http://bible.catholique.org/actes-des-apotres/3301-chapitre-17>].

« 17. Ce n'est pas pour baptiser que le Christ m'a envoyé, c'est pour prêcher l'Évangile, non point par la sagesse du discours, afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine. 18. En effet, la doctrine de la croix est une folie pour ceux qui périssent ; mais pour nous qui sommes sauvés, elle est une force divine. 19. Car il est écrit: "Je détruirai la sagesse des sages, et j'anéantirai la science des savants." 20. Où est le sage ? où est le docteur ? où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? 21. Car le monde, avec sa sagesse, n'ayant pas

connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. 22. Les Juifs exigent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse ; 23. Nous, nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils. »

Première épître de Saint Paul aux Corinthiens, 17-23,
[<http://bible.catholique.org/1ere-epitre-de-saint-paul-apotre-aux/3361-chapitre-1>], consulté le 20 septembre 2013.

Manœuvre stratégique

La pragma-dialectique a introduit le concept de manœuvre stratégique [*strategic maneuvering*] pour réconcilier les exigences dialectiques et rhétoriques. L'exigence rhétorique est définie comme une recherche d'efficacité : chaque partie souhaite faire triompher son point de vue. L'exigence dialectique est une recherche de rationalité. Au cours d'une rencontre concrète, chacune des parties poursuit simultanément ces deux objectifs. En pratique, la dimension dialectique s'apprécie en fonction des règles pragma-dialectiques pour la résolution rationnelle d'une différence d'opinion, v. **RÈGLES**. La dimension rhétorique est essentiellement d'ordre communicationnel et présentationnel ; elle reprend notamment les dimensions classiques d'adaptation à l'auditoire du sujet et du style (Eemeren, Houtlosser 2006).

■ Structure argumentative

On parle de structure argumentative dans trois sens différents :

1. **Structure de l'argumentation** — La structure de l'argumentation correspond à son organisation interne, c'est-à-dire à la forme générale de la relation du ou des arguments à la conclusion, v. **MODÈLE DE TOULMIN** ; **CONVERGENCE** ; **LIAISON** ; **ÉPICHÉRÈME**.
2. **Structure d'une question** — Elle se fragmente en questions dérivées, et peut se représenter sous la forme d'une carte argumentative, v. **SCRIPT**.
3. **Structure d'une interaction ou d'un texte argumentatifs** — La structure du texte correspond à l'ordonnancement des arguments, des concessions et des réfutations dans le discours, ce que la rhétorique traditionnelle appelle la *disposition*, v. **RHÉTORIQUE**. La structure d'une interaction argumentative peut être représentée selon l'ordre temporel des questions qui sont traitées.

Ces différentes structures sont représentables par des schémas, v. **SCHÉMA**.

■ Suivismisme ► *Ad populum* ; Consensus

■ Sujet en question, arg.

■ On trouve l'étiquette latine *pro subjecta materia* : lat. *subjectus*, "soumis, présenté", *materia* "thème, sujet" ; argument "selon le cas, le sujet concerné, selon la matière traitée". Angl. *arg. of the subject matter*.

L'argument de *l'objet de la loi*, ou du *sujet en question* (*pro subjecta materia*) demande que le texte de la loi ou du règlement soit interprété non pas absolument mais en relation avec le sujet traité. v. **TOPIQUE JURIDIQUE**.

Dans le cas suivant, l'interprétation *pro subjecta materia* amène à redéfinir l'expression « *territoire entièrement couvert de neige* » comme signifiant "*lieu où la couche de neige est suffisante pour qu'on puisse y suivre le gibier à la trace*", puisque l'objet de la loi (*materia*) est la *protection du gibier*. Le sens serait défini de façon totalement différente si la *materia subjecta* était la réglementation du ski hors piste.

« Qu'entend-on par ces mots, "territoire entièrement couvert de neige" ? Si l'on interprétait cette condition à la lettre, la suspension de la chasse en temps de neige ne pourrait presque jamais produire aucun résultat. [...] Le but, qu'on se propose, c'est de prévenir la destruction – or, cette destruction n'est pas préservée si je chasse, hors les bois, sur des terrains où je peux suivre le gibier à la trace, quoique les terrains avoisinants soient dépouillés de neige. Il importe donc peu que la neige soit fondue sur une superficie de cent hectares de rochers ou de terrains marécageux, si je chasse à la neige sur le terrain voisin qui en reste couvert. Est-il vrai – oui ou non – que, dans notre hypothèse, le but de la prohibition serait éludé, si l'on pouvait admettre une interprétation contraire – évidemment ; dès lors, il faut se ranger à notre opinion, puisque le mot *entièrement*, ici employé, est d'une application impossible – force est donc de ne lui attribuer que le sens et l'étendue qu'il comporte *pro subjecta materia*. Ainsi je pense qu'il y a délit toutes les fois qu'on est trouvé chassant, hors les bois, sur des terrains couverts de neige, du moment qu'on peut y suivre le gibier à la trace. »

Renacle Joseph Bonjean, *Code de la chasse ou Commentaire de la loi nouvelle sur la chasse*, vol. I, Liège, Félix Oudard, 1816, p. 68-69.

L'objet en question (*materia subjecta*) est déterminé en référence à *l'intention du législateur*, protéger le gibier. Il se peut que la matière soit indiquée par une rubrique, l'argument de *l'objet de la loi* correspond alors à l'argument de *l'intitulé de la loi (a rubrica)*, v. **INTENTION DU LÉGISLATEUR ; INTITULÉ ; PERTINENCE**.

■ Superstition, arg.

📖 Bentham utilise l'étiquette *ad superstitionem*, du lat. *superstitio*, "superstition".

Bentham parle d'appel à la superstition pour désigner deux fallacies d'engagement irrévocable, qui interdisent de revenir sur des dispositions politiques déjà prises ([1824], p. 402) :

— Fallacie des vœux et serments : "*Mais nous l'avons juré!*"

— Fallacie des lois irrévocables : "*Mais ce serait violer la constitution!*"

Cet argument est en effet considéré comme fallacieux par tous les hommes politiques qui ne tiennent pas leur promesses et leurs programmes électoraux, en vertu du principe "*les promesses n'engagent que ceux qui les reçoivent*" :

L'électeur : — *Mais vous vous y étiez engagé!* (tentative de mise en contradiction *ad hominem*)

L'élue : — *Fallacie d'engagement irrévocable!*

On parle ici d'appel à la superstition car la force des serments est supposée être garantie par une puissance surnaturelle, ou sur un devoir contracté *in illo tempore*, à l'origine des temps, vis-à-vis des Pères fondateurs, dont on doit respecter les décisions, par respect filial. L'appel à la superstition manifeste une forme de crainte d'une vengeance surnaturelle, v. MENACE.

■ Syllogisme ► Logique classique (III)

■ Symétrie ► Réciprocité

■ Synecdoque ► Métonymie et Synecdoque

■ Systématique, arg.

L'argument systématique repose sur une définition d'un ensemble comme un *système* organisé, une *structure* où tout se tient. Pris à la lettre, ce principe affirme que chaque élément du système, chaque affirmation dans le cas d'un texte, prend son sens (doit être comprise, interprétée) non pas en elle-même mais dans ses relations avec les autres éléments du système ou les autres énoncés du texte. Il s'applique aux recueils de lois et règlements, comme aux textes sacrés et aux chefs-d'œuvre littéraires. Le texte est supposé bien fait, c'est-à-dire non contradictoire, exhaustif et non redondant. Ce principe couvre un ensemble de techniques argumentatives :

— argument de la cohérence, *a coherentia*, v. COHÉRENCE

- argument de la complétude, *a completudine*, v. COMPLÉTUDE
- argument de l'économie, *ab inutilitate*, v. INUTILITÉ.

Les arguments fondés sur le contexte de la disposition légale peuvent entrer dans cette série ; ils postulent que le texte est fortement cohérent :

- argument du même sujet, *in pari materia*, v. COHÉRENCE
- argument de l'intitulé, *a rubrica*, v. INTITULÉ.

Sur ce caractère systématique repose la possibilité d'une application relativement rigoureuse des arguments de type *a pari*, *a contrario*, *a fortiori*, etc. v. *A PARI*, *A CONTRARIO*, *A FORTIORI*.

■ Syzygie

Le mot *syzygie* est une adaptation d'un mot grec signifiant "réunion". En astronomie, il se produit une syzygie lorsque trois corps célestes sont alignés, comme le Soleil, la Terre et la Lune lors d'une éclipse de Lune.

La notion de *syzygie* appartient à l'exégèse catholique traditionnelle. L'argumentation par la *syzygie* est fondée sur la mise en relation d'événements ou d'êtres fortement analogues, d'une part un événement, être précurseur, dit "Type", d'autre part un événement, être fondamental, ultérieur, dit "Antitype". L'Ancien Testament est le lieu des *Types*, le Nouveau Testament le lieu des *Antitypes*. Cette opposition type/antitype est spécifique, elle n'a rien à voir avec celle de modèle/antimodèle.

« La typologie rapproche deux événements ou deux personnages historiques dont l'un annonce l'autre en vertu de "correspondances", mais qui sont l'un et l'autre également réels et insérés dans la trame d'un continuum historique... l'*antitype* non seulement répète mais complète et "parfait" le *type*. [...] Noé, Abraham, Moïse... sont des "types" du Christ » (Ellrodt 1980, p. 38 ; p. 43).

La théorie des syzygies est un moyen d'ordonner l'histoire, et, dans cette fonction, elle sert de principe argumentatif : ce qui vient avant est analogue à, mais a moins d'être que ce qui vient après. L'argumentation par la *syzygie* est une variante locale et spécialisée de l'argument du progrès (v. *PROGRÈS* ; *ANALOGIE*) dans un monde à deux états seulement.

Appliqué à ce monde, considéré comme un Type, le principe de *syzygie* le projette sur l'au-delà qui en est l'Antitype. Dans cet emploi, il a une fonction pédagogique qui est de donner au croyant une idée de son état futur : le Roi actuel est le Type, dont le Père Tout-Puissant est l'Antitype.

● « Pour [l'homme], Dieu fit alterner les images des syzygies, lui présentant en premier lieu les images des choses petites, en second lieu des choses grandes, comme le monde et l'éternité. Le monde actuel en effet est éphémère, tandis que le monde à venir est éternel. »

Les Homélies Clémentines [Premiers siècles du christianisme] ;
trad. A. Siouville. Paris, Rieder, 1933, p. 110.

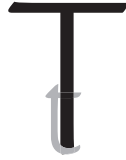
L'ouvrage de Karl Marx *Le 18 Brumaire de L. Bonaparte* commence ainsi :

« Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce [...]. Et nous constatons la même caricature dans les circonstances où parut la deuxième édition du 18 Brumaire. »

Le 18 Brumaire (9 novembre) 1799, Napoléon Bonaparte exécuta un coup d'État qui renversa le Directoire et instaura sa dictature. Par la « deuxième édition du 18 Brumaire », Marx désigne le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en décembre 1851.

Karl Marx, *Le 18 Brumaire de L. Bonaparte* [<https://www.marxists.org/francais/marx/works/1851/12/brum3.htm>], consulté le 20 septembre 2013.

Le précepte marxien "l'histoire se vit d'abord sous forme de tragédie et se répète sous forme de farce" est une forme *inversée* de la syzygie, posée comme loi historique.



■ Taxinomie et catégories

La théorie des catégories est l'œuvre d'Aristote dans les *Topiques*. Au III^e siècle, Porphyre en a proposé une reconstruction dans l'*Isagoge* ("Introduction"). Cette *Introduction* a été traduite en latin au VI^e et transmise au Moyen Âge principalement par Boèce (vers 480-525). Cette théorie a servi d'introduction à l'apprentissage de la logique, donc de la science, jusqu'à l'avènement des sciences expérimentales mathématisées et de la logique formelle aux époques moderne et contemporaine.

1. Taxinomies

Le but du système des catégories est de déterminer les règles de construction correcte des *taxinomies* (ou taxonomies). Une taxinomie est un classement raisonné et hiérarchisé des êtres. Elle est constituée par un système emboîté, représentable par une arborescence. La position d'un être dans une taxinomie exprime sa définition, et la définition d'un être détermine sa place dans la taxinomie dont il relève.

Ce mode de pensée classificatoire a atteint des résultats spectaculaires dans les classifications des êtres constituant l'univers, où chacun des êtres est rangé à une place précise dans une hiérarchie globale exhaustive, en fonction de ses propriétés communes et spécifiques : « Au sommet de cette grande classification des êtres, on trouve les trois règnes, le règne végétal, le règne animal et le règne minéral ». Considérons le règne végétal :

- L'ordre est une division du règne végétal qui regroupe un certain nombre de familles ;
- La famille est un ensemble d'espèces groupées par genres ;

— Le *genre* est une réunion d'espèces présentant des caractères communs et des rapports phylogénétiques étroits ;

— L'*espèce* est l'unité fondamentale de la systématique. En principe, l'espèce peut se définir comme l'ensemble des individus descendant de parents communs, ou se ressemblant comme s'ils étaient issus de mêmes géniteurs, et féconds entre eux. (D'après Jacques Brosse, Lexique, dans *Atlas des arbustes, arbrisseaux et lianes, de France et d'Europe occidentale*, Paris, Bordas, 1983).

On a donc la succession d'emboîtements suivante :

Règne => Ordre => Famille => Genre => Espèce => Individu

Les taxinomies peuvent être complexifiées par l'introduction, entre le *règne* et l'*ordre*, de l'*embranchement* et de la *classe*.

Les niveaux du *genre* et de l'*espèce* sont parfois utilisés de façon relative : dans une taxinomie à *n* niveaux, un niveau quelconque est dit *genre* par rapport au niveau inférieur et *espèce* par rapport au niveau supérieur.

Niveaux de catégories — Dans la classification précédente, une plante observable est classée dans une espèce, qui, avec d'autres espèces, constitue un genre, qui lui-même, avec d'autres genres constitue une famille, etc. D'une façon générale, on parle de "niveaux des catégories". Dans un système simple à trois niveaux, les théories psychologiques et linguistiques du prototype distinguent les catégories de base ("*être un chien*") des catégories superordonnées ("*être un mammifère*") et des catégories subordonnées ("*être un labrador*"). Les êtres seraient identifiés et désignés en premier lieu par leur catégorie de base, caractérisée par sa fréquence ou sa saillance, perceptuelle, culturelle ou cognitive. Communément, on identifie d'abord un être comme un *chien*, non pas comme un *mammifère* ou un *labrador*.

Hyponymie et hyperonymie — Les notions d'hyponymie et d'hyperonymie sont utilisées en linguistique pour désigner des couples de termes en relation sémantique hiérarchique. La relation d'*hyponymie* correspond à celle de genre à espèce : *rose* est hyponyme de *fleur*, toutes les roses sont des fleurs. La notion d'*hyperonymie* correspond à celle d'espèce à genre : *fleur* est hyperonyme de *rose*, certaines fleurs sont des roses.

Dans le langage ordinaire, espèce et genre fonctionnent comme des synonymes pour catégoriser approximativement des êtres qui ne correspondent pas au stéréotype catégoriel : "*Regarde, il y a une espèce / un genre de champignons derrière le mur !*".

2. Catégories

Dans le système aristotélicien, l'objectif de la science est d'établir des taxinomies stables des êtres en fonction de leurs propriétés essentielles. Catégoriser les individus et les ensembles d'individus est l'opération intellectuelle fondamentale. Cette opération aboutit à des résultats plus ou moins convaincants selon les êtres considérés : il est plus difficile de proposer une taxinomie des affects, émotions et humeurs que des mammifères.

La théorie aristotélicienne des catégories fournit les instruments nécessaires à la construction de définitions permettant de situer les termes dans des taxinomies. Elle distingue cinq catégories : *genre-espèce-différence-propre-accident*. Le statut logico-métaphysique exact de ces notions est disputé, mais le problème est clair : il s'agit d'assigner une structure logico-sémantique à des énoncés comme

Pierre est un homme.
L'homme est un animal.
L'homme est raisonnable.
Le cheval hennit.
Le cheval souffre.

On dira ainsi que :

- “*Pierre est un homme*” prédique une *espèce*, “*homme*”, d'un *individu*, Pierre ;
- “*l'homme est un animal*” prédique un *genre*, “*animal*” d'une *espèce*, “*homme*” ;
- “*l'homme est raisonnable*” prédique une *différence*, “*raisonnable*”, d'une *espèce*, “*homme*”.

L'homme et le cheval sont deux *espèces* du *genre* animal ; à la *différence* du cheval et des autres animaux, l'homme est doué de raison.

— *Le cheval hennit* : dans son interprétation générique, cet énoncé attache à l'espèce *cheval*, un caractère propre, *hennir*. Le *propre* est une propriété non essentielle d'une espèce ; *hennir* est le propre du cheval (seuls les chevaux hennissent). Définir l'homme comme un “*bipède sans plumes*” permet de désigner sans erreur qui est ou n'est pas un être humain. La philosophie essentialiste reproche à cette définition de ne rien dire de ce qu'est, dans son essence, un être humain.

— *Le cheval souffre* prédique un *accident* d'un individu. L'*accident* est une propriété de l'individu qui ne caractérise pas l'espèce (ni un trait de genre, ni une différence), et qui ne lui est pas propre. Admettons que “*certaines nuages sont gris*” et “*tous les moineaux sont gris*” soient vrais. La couleur est une propriété *accidentelle* des nuages, et elle correspond à un caractère *commun partagé* par tous moineaux, mais qui ne leur est pas *propre* : les éléphants aussi sont gris. Cette propriété, bien que partagée, ne permet pas de regrouper les nuages et les moineaux dans un même genre naturel ; tout au plus, peut-on dire que, du point de vue de l'*effet de gris*, certains nuages sont comme les moineaux. Si on argumente par analogie catégorielle sur le trait “*gris*”, pour regrouper dans la même catégorie les moineaux et les nuages, l'analogie est considérée comme fallacieuse, comme celle qui regrouperait dans une même catégorie les Orientaux et les papillons jaunes, pour reprendre l'exemple de Musil,

V. ANALOGIE CATÉGORIELLE.

Quand on a défini-catégorisé un être, on peut dire qu'on l'a pensé ; il est associé aux objets qui lui sont identiques et dissocié des objets différents. On connaît de lui tout ce qui ne lui est pas attaché en tant qu'individu particulier, ce qu'on exprime en disant qu'il n'y a pas de science du contingent.

En tant qu'il constitue une connaissance, le système des catégories demande un langage réformé, qui l'exprime de façon transparente.

3. Argumentation syllogistique et taxinomies naturelles

Les prédicats s'organisent en arborescences en fonction de leur généralité, ce qui permet d'effectuer des inférences syllogistiques valides. L'espace des catégories définit un espace syllogistique : argumenter, c'est ici se déplacer de façon réglée d'une branche à l'autre d'un "arbre de Porphyre". Dans la mesure où la taxinomie est bien faite, on peut parler de *définition* et d'*inférence* fondées sur la nature des choses : "*— est un labrador*" implique "*— est un chien*", et les deux impliquent également "*— est un mammifère*". D'où le syllogisme : "*les labradors sont des chiens, or les chiens sont des mammifères, donc les labradors sont des mammifères*" :

Les labradors sont des chiens

= le labrador est une espèce du genre₋₁; = tous les L sont des C

Les chiens sont des mammifères

= le genre₋₁ est un sous-genre du genre₋₂; = tous les C sont des M

Les labradors sont des mammifères

= le labrador est une sous-(sous-espèce) du genre₋₂; = tous les L sont des M

À partir de la définition "*les hommes sont des animaux (genre) raisonnables (différence)*", on peut construire le syllogisme valide :

Les hommes sont des animaux

certaines H sont A

Les hommes sont raisonnables

tous les H sont R

Certains animaux sont raisonnables

certaines A sont R

Inversement, si la catégorie C comprend les espèces E_1, E_2, \dots, E_n , alors, on peut inférer immédiatement la vérité de la disjonction :

"être un C" implique "être ou un E_1 , ou un E_2 ou ... ou un E_n "

"X est un mammifère" implique "X est soit un chien, soit... soit une baleine"

D'autres implications reposent sur le fait que le genre est caractérisé par un ensemble de propriétés qui appartiennent à toutes les espèces qu'il domine. Si "*être un mammifère*" est défini comme "*être un vertébré, à sang chaud, à température constante, ayant une respiration pulmonaire, allaitant ses petits*", alors toutes ces propriétés sont attribuables à tous les êtres qui sont des mammifères, quelle que soit leur espèce.

Être d'accord sur une structure genre/espèce, c'est être d'accord sur un ensemble d'opérations syllogistiques. Le calcul syllogistique est une composante fondamentale de l'argumentation ordinaire, v. LOGIQUE (III).

4. Argumentations déstabilisant les catégorisations socio-linguistiques

La catégorisation cognitive détermine la place exacte d'un être particulier ou d'une classe d'êtres dans une taxinomie rationnelle et scientifique, où les termes ont reçu une définition essentialiste sur laquelle il est possible d'argumenter syllogistiquement.

La *catégorisation linguistique* consiste à attribuer à un individu la catégorie correspondant au *nom* qui lui correspond, ou qu'on souhaite lui faire correspondre. Elle consiste à *donner un nom aux choses, à appeler les choses par leur nom*, c'est une opération de *nomination*. Le système simple et stable des catégories cognitives est remplacé par le système infiniment complexe des relations de signification dans une langue donnée. L'argumentation ne procède plus par syllogisme sur des définitions essentialistes, mais opère à partir des éléments composant la définition.

Les catégories socio-langagières sont moins floues que *discutables* et *déstabilisables* par les contestations et les révisions dont elle sont susceptibles de faire l'objet. L'attribution d'une catégorie socio-langagière à un individu n'est pas inscrite de toute éternité dans la nature et il est possible de construire des argumentations déstabilisant les catégorisations établies. C'est la situation décrite pour l'argumentation *a pari*.

V. A *PARI*; CATÉGORISATION; ANALOGIE (III).

■ Témoignage

Le témoignage a la forme d'un argument d'autorité "le témoin dit que P, donc P",

V. AUTORITÉ.

En rhétorique. Dans les *Topiques*, Cicéron positionne clairement le témoignage au niveau des données du procès (V. PREUVES "TECHNIQUES" ET "NON TECHNIQUES"). Il souligne que les témoignages sont de poids très divers :

« Nous appelons ici témoignage tout ce qui est emprunté à une circonstance extérieure pour fonder la conviction. Mais on n'attache pas de poids à tout témoignage ; en effet, la conviction se fonde sur l'autorité, et l'autorité résulte de la nature ou des circonstances. L'autorité venant de la nature est contenue surtout dans la vertu ; comme circonstances interviennent de nombreuses considérations qui donnent de l'autorité, talent, richesse, âge, chance, beauté, art, expérience, force inéluctable et même quelquefois événements fortuits. » (Cicéron, *Top.*, XIX, 73 ; p. 91)

La garantie apportée par le serment est complétée par celle qu'apporte le statut social du témoin, son éthos, au sens de "réputation".

Le témoignage est preuve par excellence dans le domaine judiciaire ; les serments pour les citoyens, la torture pour les esclaves sont des moyens censés assurer sa véracité. La force du témoignage l'emporte sur celle des arguments.

La notion de témoignage dans les textes anciens couvre un domaine beaucoup plus vaste que le témoignage personnel sur un événement particulier. Constituent des témoins « les auteurs anciens, les oracles, les proverbes, les dires des contemporains illustres » (Vidal 2000, p. 60). Le témoignage ici correspond à toute parole faisant foi, soit sur les *faits*, et il s'agit alors de témoins au sens actuel, soit sur les *lois et les principes*, il s'agit alors d'autorités.

Dans la tradition chrétienne. Le substantif "martyre" provient d'un mot grec qui signifie "témoin". Le martyr chrétien est le témoin de la parole. Avec l'importance

donnée aux martyres, le monde chrétien a donné une nouvelle vigueur à la problématique de la validation d'un dire par la torture : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger » (Pascal, *Pensées*, fragment 672).

La validation de la parole par le martyre n'échappe pas au paradoxe. C'est un fait que des gens ont été torturés et sont morts pour des croyances et des valeurs les plus diverses ; Giordano Bruno est un "martyre de l'athéisme". Il faut donc renverser la proposition :

« *"Martyrem non facit poena, sed causa"* (Augustin *Contra Cresconium*, III, 47),
"ce qui fait le martyre, ce n'est pas la peine (subie) mais la cause (défendue)". »

André Mandouze, « Les persécutions à l'origine de l'Église »,
Histoire vécue du peuple chrétien, Jean Delumeau,
Toulouse, Privat, 1979, p. 54.

Si la cause est mauvaise (hérésie), le martyre n'est qu'un délinquant qu'on a puni.

Est-on témoin de soi-même ? La dénégaration n'est certes pas une preuve d'innocence, mais on considère souvent que l'aveu vaut la preuve. Ce n'est pas toujours le cas : selon la loi juive, on croit le témoin de ce que j'ai fait plutôt que les aveux que je fais. C'est ce que dit l'évangéliste Jean : « Si je rends témoignage touchant moi-même, mon témoignage n'est pas véritable » (*Bible*, N. T., Évangile selon saint Jean, V, 31).

Paradoxe du témoignage faible — Si le témoignage d'un homme équivaut à celui de deux femmes, alors le fait que l'on présente dans un texte le témoignage de femmes pour accréditer un fait est une preuve de l'authenticité de ce fait ; si le texte était inventé, alors on aurait fait témoigner des hommes. Cet argument est développé à partir des évangiles, qui, rapportant la résurrection du Christ, mentionnent que ce sont des femmes qui ont découvert le tombeau vide et la *faiblesse du témoignage* est donnée pour preuve de l'*authenticité du fait*.

Critique du témoignage — On n'évalue plus la qualité d'un témoignage par la quantité de douleur que peut supporter le témoin, ni par le genre du témoin. Les discours opposables aux témoins reposent sur deux options, examen du fait, examen du témoin ; ils peuvent être ramenés aux topoi suivants, auxquels ont recours tous les discours *contre les témoignages* ; ces discours visent soit le fait, soit le témoin.

- Le fait n'est pas croyable, n'est pas possible, n'est pas vraisemblable.
- Le témoin n'est pas crédible ; il est intéressé, il n'est pas sincère, il ment.
- Il se trompe : il n'a pas "la science du fait", il n'est pas compétent ; il a été abusé.
- Dans d'autres cas où son témoignage a pu être vérifié, son témoignage s'est révélé faux.
- D'autres témoins disent le contraire.
- Il est le seul à l'affirmer, son témoignage ne peut être retenu ("*Testis unus, testis nullus*").

■ Tiers ► Rôles de l'argumentation

■ Toi aussi!, arg.

¶ Lat. *Tu quoque!*, “Toi aussi!” ; en latin et en français, le topos est nommé d’après l’énoncé qui typiquement réalise cet argument.

Le scénario de l’argumentation *Toi aussi!* est le suivant.

L1 fait telle action A.

L2 le lui reproche.

L1 répond à cette accusation : — *Mais toi aussi tu le fais! tu fais bien la même chose!*

Cette réplique peut avoir différentes valeurs argumentatives.

D’une façon générale, la réplique “*je fais A parce que X le fait*” est une stratégie de légitimation banale par l’imitation lorsque A est une action quelconque, non évaluée :

M fait une action quelconque A.

Le fait que M fasse A crée un *précédent* susceptible de légitimer A. Il se peut qu’en outre M soit considéré comme un *modèle*, ce qui donne à A une seconde forme de légitimité, v. **PRÉCÉDENT, MODÈLE**.

Si L2 demande à L1 de justifier son action, il répond :

M le fait, et je suis son exemple.

Il légitime, explique, rend compte de son action en attribuant la même action à l’acteur de référence M. Cette valeur se retrouve dans l’argumentation “*Toi aussi!*”.

Dans le scénario de l’argumentation “*Toi aussi!*”, L2 reproche à L1 une action non plus quelconque mais *prohibée*. L1 a plusieurs stratégies à sa disposition.

— Il peut répondre à L2 que *d’autres en font autant* : Landru assassinait bien ses maîtresses, pourquoi pas moi ? La légitimation dépend de la gravité de la transgression et du nombre de transgresseurs. Si on ne respecte pas les feux en pleine campagne, quand la circulation est nulle et la visibilité parfaite on se justifie en disant “*c’est interdit, mais tout le monde le fait*”, “*le type devant est passé, j’ai suivi*”. L’expression anglaise “*two wrongs make a right*” (voir *infra*) pourrait ainsi être amplifiée “*many wrongs make a right*” : la fréquence des transgressions crée une légitimité par application de l’argument du nombre, contre la loi, v. **CONSENSUS**.

— Dans le cas où L2 lui-même fait A, deux possibilités pour L1. Il peut simplement reprendre le cas précédent, et légitimer son action par le (mauvais) exemple donné par L2. Il peut également répliquer par une contre-accusation, qui cherche à mettre L2 face à la contradiction entre ce qu’il prêche et ce qu’il fait, v. **AD HOMINEM**. L1 reconnaît qu’il n’a pas le droit d’agir ainsi, mais il met L2 hors d’état de lui en faire le reproche. En termes de stase, la réplique porte sur la légitimité du juge, v. **STASE** :

LI : — Ça te va bien de me reprocher ça ! Je t'en prie, pas toi ! Je n'ai pas de leçons de morale à recevoir de toi.

"Two wrongs make a right" — On peut justifier un mauvais traitement fait à quelqu'un en arguant, par une sorte de loi du talion par anticipation (v. RÉCIPROCITÉ) qu'à notre place, c'est ce que lui nous aurait fait (d'après [fallacyfiles.org/twowrong.html], consulté le 20 septembre 2013) ; de même, on peut justifier une injustice par une autre. Ces arguments sont dits fallacieux sur la base d'un topos exprimant un interdit moral "*two wrongs don't make a right*", qu'on peut traduire par "les péchés, les actions illégales, blâmables... des autres n'excusent pas les nôtres" (argument "*Toi aussi !*"). Dans la pratique, une erreur peut très bien en compenser une autre ; si l'on se trompe sur le diagnostic et sur le médicament, il se peut que, par un petit miracle, on ait, par cette double erreur, guéri le malade.

■ Topique

Une topique est une collection de topos, v. **TOPOS**. On peut distinguer une *topique substantielle* et une *topique inférentielle* (ou *associative*).

1. Topique substantielle

La *topique substantielle* est une collection de topoï

- comme *question topique* : qui ? quel sexe ? quelle nationalité ? etc.
- comme *stéréotype* associé aux réponses à cette question.

Quelle nationalité ? (topos-question)

Espagnol. (réponse factuelle à la question topique). v. **PERSONNE TOPIQUE**.

Or les Espagnols sont fiers. (topos-stéréotype)

v. **TOPIQUE SUBSTANTIELLE**.

2. Topique inférentielle

La *topique inférentielle* (*associative*) est un ensemble de topoï au sens de *lois de passage*. Un topos inférentiel est un schéma discursif général associant un énoncé argument à un énoncé conclusion. La topique inférentielle constitue la *topique argumentative* ou *typologie* des arguments.

Les principes d'organisation et de complétude des deux topiques sont différents. La topique *substantielle* vise à quadriller le réel par une méthode d'interrogation calquée sur les catégories fondamentales qui forment cette réalité ; elle exprime une ontologie. La topique *inférentielle* est une collection d'associations d'énoncés qu'il est difficile de définir autrement qu'en extension, par énumération.

v. **TOPOS ; TYPES ET TYPOLOGIES ; TYPOLOGIES**.

3. Topique d'une question

On utilise aussi le terme *topique* pour désigner un argumentaire, v. **SCRIPT** :

- ensemble des arguments attaché à une question ;
- ensemble des arguments localement exploités par un locuteur particulier, dans une discussion particulière.

■ Topique de la délibération politique

La topique de la délibération politique est une *topique substantielle* constituée par l'ensemble des questions qu'il convient de se poser avant de prendre la décision d'adopter ou de rejeter une mesure d'intérêt général : *"Cette mesure est-elle légale, juste, honorable ? opportune ? utile ? nécessaire ? sûre ? possible ? facile ? agréable ? quelles en sont les conséquences prévisibles ?"* (d'après Nadeau 1958, p. 62).

Une topique *inférentielle* de la délibération politique regrouperait les types d'arguments les plus utilisés dans ce domaine ; elle correspond par exemple à la topique de Bentham, fortement orientée vers la réfutation du discours conservateur,

v. **TYPLOGIES (II)**.

La topique substantielle peut être mise sous forme :

- *interrogative-délibérative* : *"si vous vous interrogez sur la nécessité de telle mesure, regardez si elle est juste, nécessaire, réalisable, glorieuse, rentable, et si elle aura des conséquences positives"*. La topique est utilisée comme une heuristique ; on peut se construire une position politique sur un sujet donné en répondant (de façon argumentée) à ces questions ;
- *prescriptive-justificative* : *"si vous voulez soutenir telle mesure, montrez qu'elle est juste, nécessaire, etc."* ;
- *assertive-analytique-critique* : *"vous avez bien montré que cette mesure est juste, nécessaire, glorieuse ; (mais) vous ne dites rien sur ses conséquences et sur les modalités pratiques de sa réalisation"*.

En pratique cette topique simple, robuste et efficace, s'applique à l'action en général, publique ou privée.

■ Topique juridique

La topique juridique est une topique inférentielle. Elle intéresse la théorie générale de l'argumentation dans la mesure où les problèmes qu'elle traite sont la spécialisation, dans le domaine du droit, de problèmes généraux que l'on rencontre dans l'argumentation ordinaire. C'est à ce titre qu'elle est abordée ici ; la liste d'arguments discutés par Cicéron dans les *Topiques*, et dont on considère qu'elle a une portée générale, est une topique juridique. v. **INTERPRÉTATION, EXÉGÈSE, HERMÉNEUTIQUE ; TYPLOGIES,**

I : ANCIENNES.

Une topique juridique est un ensemble d'instruments discursifs qui constituent les règles de la méthode d'interprétation des textes juridiques. Ces règles justifient l'application d'un texte à un cas, éventuellement en étendant sa signification et sa force légale, si, en l'état, le texte s'applique mal à la situation considérée. Étant donné un fait *a* soumis à l'évaluation sur la base d'un code (légal, religieux...), il peut se faire que *a* entre clairement dans une catégorie *M* prévue par le code ; le règlement dispose que les *M* sont traités de telle et telle façon ; donc *a* doit être traité de telle et telle façon. Mais il peut se faire aussi que la catégorie dans laquelle entre *a* ne soit pas claire : *a* peut être considéré comme relevant de la catégorie *M* ou de la catégorie *X* ; la loi ne propose pas de catégorie immédiatement applicable à la situation. Cette situation correspond à une stase de catégorisation et de définition. Il faut chercher dans le code ce qui est le plus apte à couvrir *a*, ou étendre le code jusqu'à ce qu'il puisse couvrir *a*. Cette extension constitue le processus d'interprétation. Sous la contrainte du cas particulier à résoudre, il faut donc produire de la loi.

Dans ce cas l'interprétation se fait sous la pression du cas particulier à catégoriser. Elle peut également se faire en général, indépendamment de tout cas particulier. L'argumentation part alors de la proposition *P* à interpréter, qui a le statut d'argument. Cette proposition est admise parce qu'elle appartient à un stock d'énoncés, Code, Règlement, Texte sacré..., lui-même admis par la communauté des interprètes. On en dérive une proposition *Q*, ayant le statut de conclusion, qui correspond à une interprétation de *P*. La topique juridique est la boîte contenant les outils qui autorisent de telles dérivations.

La limite de l'interprétation est fixée par le principe "on n'interprète pas ce qui est clair" (parfois cité sous sa forme latine : "*interpretatio cessat in claris*"). Ce principe consacre l'existence d'un sens littéral, fondé sur les données grammaticales. Si, pour être électeur il faut avoir 18 ans et être de nationalité française, on ne peut pas demander à voter si l'on ne remplit que l'une des deux conditions : ce serait faire du *et* un *ou* ; il n'y a rien à interpréter. Il existe cependant des cas où le sens clair doit être rejeté, par exemple si le texte est manifestement altéré par une erreur typographique.

1. Trois topiques

Les spécialistes de l'argumentation juridique proposent des topiques qui sont des listes de formes d'arguments particulièrement importantes en droit. Les topiques de Kalinowski et de Tarello sont fréquemment reprises dans le cadre général des études d'argumentation (Perelman 1979 ; Vannier 2001 ; Feteris 1999). Nous y avons joint la topique *lawoutlines.com*, sans nom d'auteur (Legal tradition-Trahan.doc, p. 21-22. [www.lsulawlist.com/lsulawoutlines/index.php?folder=/TRADITIONS], consulté le 20 septembre 2013). Elles font largement usage de la terminologie latine.

— Kalinowski (1965) distingue onze formes d'arguments :

- *a pari*
- *a contrario sensu*, ou *a contrario*

- *a fortiori ratione*, ou *a fortiori*
- *a maiori ad minus*, ou “du plus grand au plus petit”
- *a generali sensu*, ou argument de la généralisation de la loi
- *a ratione legi stricta*
- *pro subjecta materia*, ou argument de la cohérence
- des travaux préparatoires
- *a simili*, ou argument analogique
- *ab auctoritate*, ou argument d'autorité
- *a rubrica*, ou argument du titre

— **La topique de Tarello** (1974 ; cité in Perelman 1979, p. 55) en compte treize :

- | | |
|--|---------------------|
| – <i>a contrario</i> | – historique |
| – <i>a simili</i> , ou argument analogique | – apagogique |
| – <i>a fortiori</i> | – téléologique |
| – <i>a completudine</i> | – économique |
| – <i>a coherentia</i> | – <i>ab exemplo</i> |
| – psychologique | – systématique |
| | – naturaliste |

— **La topique lawoutlines** en compte dix :

- by analogy or argument *a pari*
- of greater justification or argument *a fortiori*
- by contrast or argument *a contrario*
- of absurdity or *ab absurdum*
- from generality or *a generali sensu*
- from superfluity or *ab inutilitate*
- from context or *in pari materia*
- from subject matter or *pro subjecta materia*
- from title or *a rubrica*
- from genre or *eiusdem generis*

(i) Combien de formes distinctes ?

Au total, trente-quatre formes sont mentionnées.

— Les quatre formes suivantes sont communes aux trois topiques :

- *A contrario* ; *a contrario sensu* ; by contrast or *a contrario*, **V. A CONTRARIO**.
- *A fortiori ratione*, *a fortiori* ; of greater justification or *a fortiori*, **V. A FORTIORI**.
- L'argument *a pari* est considéré à part ou comme équivalent de l'analogie (by analogy or *a pari*).
- L'argument *a simili* est assimilé à l'argument analogique, **V. ANALOGIE** ; **A PARI**.

— Trois formes sont communes au moins à deux topiques :

- *a generali sensu*, argument de la généralisation ; from generality or *a generali sensu*, **V. GÉNÉRALITÉ DE LA LOI**.
- *pro subjecta materia* ; from subject matter or *pro subjecta materia*, **V. SUJET EN QUESTION**.
- *a rubrica* ; from title or *a rubrica*, **V. INTITULÉ**.
- apagogique ; of absurdity or *ad absurdum*, **V. ABSURDE**.

— Quinze (ou douze) sont spécifiques à l'une des trois topiques. Dans les tableaux précédents, les étiquettes sont identiques dans les diverses topiques. Si on admet que, sous des étiquettes diverses, les arguments dits *des travaux préparatoires*, *historique*, *psychologique* et *téléologique* visent également à prendre en compte, selon l'expression de Perelman « l'intention du législateur » (1979, p. 55), on a encore trois formes communes. Arguments :

- des travaux préparatoires, historique, psychologique, téléologique, **v. INTENTION DU LÉGISLATEUR.**
- from context or *in pari materia*, **v. COHÉRENCE.**
- *ratione legi stricta*, **v. SENS STRICT.**
- *ab auctoritate*, **v. AUTORITÉ ; PRÉCÉDENT.**
- *a completudine*, **v. COMPLÉTUDE.**
- *a coherentia*, **v. NON-CONTRADICTION ; COHÉRENCE.**
- économique, **v. INUTILITÉ.**
- *ab exemplo*, **v. PRÉCÉDENT ; EXEMPLE.**
- systématique, **v. SYSTÉMATIQUE.**
- naturaliste, **v. FORCE DES CHOSES.**
- from superfluity or *ab inutilitate*, **v. INUTILITÉ.**
- from genre, or *eiusdem generis*, **v. GENRE.**

On obtient donc vingt-deux (ou dix-neuf) formes distinctes.

(ii) **Du point de vue du sens de ces arguments**, on peut opérer les regroupements suivants.

— **Arguments généraux, non spécifiques au droit.** Une série d'arguments utilisés en droit sont des formes générales applicables à d'autres situations d'argumentation ; ce sont les arguments :

- | | |
|--|---------------------|
| – de cohérence (<i>a coherentia</i>) | – <i>a fortiori</i> |
| – <i>a pari</i> , <i>a simili</i> , analogie | – par l'absurde |
| – du genre | – sur le précédent |
| – <i>a contrario</i> | – d'autorité |

En droit, ces deux dernières formes d'argument font appel à la continuité historique de la pratique juridique légale.

— **Arguments faisant appel à des données relatives à la genèse de la loi.** Une classe d'arguments légitime les interprétations fondées sur les conditions de production de la loi ; arguments :

- des travaux préparatoires
- historique
- de l'intention du législateur, argument téléologique
- psychologique

— **Arguments faisant appel au caractère systématique du code des lois.** Les formes suivantes fondent des interprétations sur le caractère systématique attribué au Code ; arguments :

- de cohérence (*a coherentia, in pari materia*)
- de complétuder
- d’inutilité
- *a rubrica*

Ces différentes formes argumentatives reposent sur le postulat que le texte à interpréter est parfait : on n’y relève ni contradiction, ni redondance ; tout y est nécessaire : rien d’inutile, ou de superflu ; tout se tient : les éléments n’ont de sens que par leur relation dans la structure. Cette insistance sur le caractère systématique du code légal pousse vers une vision mécanique de la loi et de son application. À la limite, on attribue au code des propriétés qui sont celles d’un système formel.

Les définitions de ces formes argumentatives dans le domaine du droit, leurs conditions d’application et les problèmes qui leur sont liés reviennent aux spécialistes du droit. Les ouvrages spécialisés définissent ces formes de façon plus ou moins précise et les illustrent d’exemples plus ou moins parlants pour le non spécialiste.

(iii) **Topique prescriptive** — Cette topique légitime les interprétations de la loi en vue de son application à des cas concrets. Comme toutes les topiques, elle peut être mise sous forme impérative, elle devient alors un guide pour la rédaction des lois. Le rédacteur sait que ses écrits seront interprétés en fonction des principes énumérés : il sait qu’on appliquera au texte qu’il est en train de rédiger des arguments par analogie, qu’on l’interprétera en fonction de la rubrique dans lequel il sera classé, etc. Si l’argument “économique” ou de l’inutilité suppose que les lois ne sont pas redondantes, le législateur devra s’efforcer d’exclure toute redondance dans la rédaction de la loi.

2. Généralisation à d’autres domaines, V. INTERPRÉTATION, EXÉGÈSE,

HERMÉNEUTIQUE

■ Topique substantielle

La topique substantielle est un système de questions permettant de rassembler méthodiquement un stock d’informations à propos d’un événement ou une personne.

— **La topique substantielle la plus générale** a la forme “*qui ? (a fait) quoi ?, quand ?, où ?, comment ?, pourquoi ? ...*”. Par exemple, le topos substantiel de l’acte correspond à la question “*Quoi ? De quoi s’agit-il ?*”. Quintilien propose la liste suivante :

- des personnes (*a personis*) : *Qui ?*
 - des motifs (*causis*) : *Pourquoi ?*
 - des lieux (*locis*) : *Où ?*
 - du temps (*tempore, praecedens, coniunctum, insequens*) : *Quand ?*
 - des moyens (*facultatibus*) « où nous avons rangé l’instrument » : *Comment (moyens) ?*
 - de la manière, (*modo*) « c’est-à-dire les modalités particulières d’une action » : *Comment (manière) ?*
- (I. O., V, 10, 94 ; p. 153)

— **Topique de la personne.** Chacune de ces questions se divise en sous-questions correspondant à des sous-topiques. La topique de la personne correspond à la question *qui?*. Par exemple, le topos (substantiel) de la *nationalité* de la personne correspond à la question : “Nation? À quel groupe appartient la personne en question?”,

V. PERSONNE TOPIQUE.

— **La topique de la délibération politique** est un exemple de topique attachée à un domaine particulier, par exemple : “Honorable? La mesure en question nous fera-t-elle honneur, ou risque-t-elle de nous faire honte?”, v. TOPIQUE DE LA DÉLIBÉRATION POLITIQUE.

Les “têtes de chapitres” pertinentes ainsi déterminées sont les points d’engendrement du texte. On est dans un projet d’écriture *systématique*, aux antipodes de l’écriture *automatique*.

La méthode

Comme auxiliaire de recherche des arguments, le locuteur utilise la technique des questions topiques dans les circonstances suivantes. Soit une question argumentative “*Untel a-t-il commis ce crime affreux?*”; on procède comme suit.

— Sous le topos de la personne “*qui?*”, ici “*Qui est Untel?*”. Le sous-topos “*Quelle nation?*” permet de dégager l’information catégorisante : “*Untel est Syldave*”; de même pour toutes les questions constituant la personne topique, v. PERSONNE TOPIQUE.

— Endoxon sur les Syldaves : à la catégorie Syldave est attaché un ensemble de prédicats endoxaux du type “*les Syldaves sont comme ça*”, dotés d’une orientation argumentative particulière, “*les Syldaves sont d’un naturel paisible/sanguinaire*”. Ces prédicats fournissent une définition endoxale des Syldaves, mi-encyclopédique, mi-sémantique.

— Cet endoxon est exploité comme un argument allant dans le sens de l’innocence / de la culpabilité de Untel. L’instanciation de la définition endoxale permet de conclure : “*Untel est (certainement) d’un naturel paisible/sanguinaire*”, et d’en dériver “*la culpabilité de Untel est peu plausible/plausible*”.

D’autres questions topiques posées à propos du même Untel pourraient fournir d’autres orientations, éventuellement contradictoires avec la première.

L’indépendance des topiques substantielles par rapport aux topiques inférentielles, strictement argumentatives, se marque clairement dans l’usage possible des premières comme guide pour la description ou la narration. Cette topique substantielle à portée cognitive a la même forme que celle du système des mots interrogatifs :

« [Les mots interrogatifs] ont déjà été reconnus dans diverses langues à des fins différentes : à des fins spéculatives, dans le latin des scolastiques : *cur, quomodo, quando* [pourquoi, comment, quand] ; à des fins militaires en allemand, où la tétralogie *Wer? Wo? Wann? Wie?* est enseignée à toutes les recrues militaires comme canevas des renseignements que tout éclaireur en reconnaissance doit être capable de se procurer et de rapporter à ses chefs. »

Lucien Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Pairs, Klincksieck, 1959, p. 194.

■ Topos

▮ Le mot *topos* (au pluriel *topoi*) est un calque français d'un mot grec signifiant "lieu". Il correspond au latin *locus communis*, "lieu commun".

Les définitions des *topoi* vont ainsi d'un pôle formel jusqu'à un pôle substantiel. Les *topoi* sont caractérisés par leur plausibilité inhérente, qui se communique aux discours dans lesquels ils entrent, que le *topos* soit expressément cité, qu'il y soit fait allusion ou qu'il constitue le schéma donnant sa cohérence au discours. Le mot *topos* est utilisé pour désigner :

1. Un **type d'argument**, un élément d'une topique *inférentielle*, v. **TOPOS INFÉRENTIEL**.
2. Un **élément d'une topique substantielle** correspondant à une réponse à une "question topique", v. **TOPIQUE SUBSTANTIELLE**.
3. À l'époque contemporaine, le concept de *topos* a été introduit par Curtius en analyse littéraire, pour désigner une **donnée substantielle** (thème, matière, "argument", au sens 2, v. **ARGUMENT**), permanente, amplifiable et adaptable, un « archétype, [...] [une] représentation du subconscient collectif au sens où l'entendait C. G. Jung » (Curtius [1948], vol. I, p. 180). Par exemple, l'association "le vieillard et l'enfant" constitue en ce sens un *topos*, toujours exploité dans les publicités sur la gestion de patrimoine. Ce thème peut permettre de remplir une case discursive obligée. Ainsi, l'évocation d'éventuels contre-exemples ou même d'une réfutation auxquels on déclare se soumettre docilement par avance est un *topos* de clôture des exposés scientifiques. Les propositions de Curtius ont été à l'origine d'un important courant de recherche sur les *topoi*, notamment en Allemagne (Bornscheuer 1976 ; Breuer et Schanze 1981).

D'une façon générale, on appelle *topos* le discours développant une réponse à une question topique, un endoxon : "*l'avocat a développé le topos sur le caractère pacifique bien connu des Syldaves*", v. **TOPIQUE SUBSTANTIELLE ; DOXA**.

■ Topos inférentiel

1. Topos inférentiel et liaison entre phrases

La notion de *topos inférentiel* se propose de capter la spécificité des enchaînements argumentatifs ; elle s'inscrit à ce titre dans la problématique de la cohérence textuelle.

Dans le discours, les transitions entre énoncés successifs s'effectuent selon des principes hétérogènes : un contenu qui en implique un autre, un champ sémantique qui développe son isotopie, une idée reçue qui en convoque une autre, des constructions syntaxiques qui, en parallèle ou en opposition, se complètent, des sonorités et des rythmes qui s'appellent et s'organisent en formes globales, etc. ; tous les plans linguistiques et encyclopédiques peuvent donner du liant aux suites d'énoncés.

Le progrès du discours n'est pas réductible à une série de connexions entre idées, réglées par une sorte de mathématique. Il reste soumis à la pression de la réalité et

aux surgissement d'événements que le locuteur ne contrôle pas ; s'il se tord le pied, si un événement imprévu survient dans son voisinage, le fil de son discours s'en trouve forcément brisé pour repartir sur une forme totalement nouvelle. La question de la connexion linguistique entre énoncés ne peut se traiter qu'à l'intérieur d'un format de production stable de la parole, le plus stable étant l'écrit monogéré. Ensuite, dans un tel discours, les idées se nouent parfois de façon étrange, comme le montrent les connecteurs *au fait*, ou à *propos*, qui marquent une rupture thématique. Lorsque les liaisons combinent syntagmes figés, calembours et coq à l'âne, l'enchaînement est dit sémantiquement incohérent, sans liaison, et est reçu comme un symptôme de l'égarement mental :

« Une femme atteinte à soixante-huit ans, de folie maniaque pour la sixième fois, manifeste une grande activité d'esprit. [...] Un jour elle s'exprime en ces termes : On dit que la vierge est folle ; on parle de la lier ; ce qui ne fait pas l'affaire des gens du département de l'Allier. »

J.-B. M. Parchappe, *Symptomatologie de la folie* [1851],
cité par Jean Rigoli, *Lire le délire. Aliénation, rhétorique
et littérature en France au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, p. 230.

En outre, même si l'on se trouve dans un domaine discursif propice à la chasse aux liaisons topiques, c'est-à-dire dans un discours argumentatif, les connexions aux frontières régionales de ce discours échappent aux topoi et sont opérées par des organisateurs (ou planificateurs) discursifs, comme ceux qu'opère par exemple l'annonce "*je proposerai quatre arguments*". Un argument tiré de l'observation peut coexister avec un argument tiré du livre saint, un calcul arithmétique et un argument par les contraires. Ce genre de succession suppose des sauts thématiques aux frontières des passages exprimant chacun de ces arguments, ainsi que de divers effets de liste ou phénomènes de coordination qui s'organisent sur un plan totalement différent de celui de l'organisation topique inférentielle. Celle-ci ne vaut qu'à l'intérieur des séquences argumentatives, v. **BALISES**.

2. Topos et enthymèmes argumentatifs

Le mot *topos* est synonyme de *lieu commun* (argumentatif), *type*, *schéma* ou *schème* d'argument. Un topos est une forme d'inférence argumentative, une forme discursive correspondant à, générant, des *argumentations concrètes* ou *enthymèmes*. Les notions de topos et d'enthymème sont corrélatives ; elles sont dans la relation type-occurrence. Dans la formulation d'Aristote « un lieu [topos] est une tête de chapitre sous laquelle se rangent un grand nombre d'enthymèmes » (*Rhét.*, II, 26, 1403a17 ; trad. Chiron, p. 420). Par une métaphore célèbre, Cicéron définit les lieux (*loci*, sg. *locus*) comme « les magasins où l'on cherche les arguments » ; « la formule [de l'argumentation] » (*Top.*, I, 8 ; p. 69 ; I, 9 ; p. 70).

La notion de topos peut être développée comme *schème logique* ou *formule discursive*.

— Comme *schème logique*, le topos correspond à une forme dite “logique” ou “profonde” qui s’actualise dans un contexte particulier. Soit le topos *a fortiori*, “à plus forte raison” :

Topos : Si **P est O** > est plus vraisemblable (plus recommandable...) que **E est O** >, et si **P est O** > est faux (n’est pas vraisemblable, pas recommandable) alors **E est O** > est faux (pas vraisemblable, pas recommandable)
 Enthymème (argumentation) fondée sur ce topos : “*Si les professeurs ne savent pas tout, à plus forte raison les élèves.*”

Soit le topos des contraires :

Topos : Si **A est B** >, alors **non-A est non-B** >.
 Enthymème (argumentation) fondée sur ce topos : “*Si je ne t’ai servi à rien pendant ma vie, au moins que ma mort te soit utile.*”

(d’après Ryan 1984).

— Comme *schème discursif*, le topos correspond à une formule générale et l’enthymème à son actualisation sur un cas particulier. Certains topoi sont exprimés sous forme de proverbes ou de maximes, par exemple le proverbe “*qui peut le plus peut le moins*” correspond à la variante “*du plus au moins*” (*a maiori ad minus*) du topos “à plus forte raison” (*a fortiori*). On peut aussi utiliser des formules typiques, comme celles que propose Bentham “*attendons un peu, le moment n’est pas favorable*”,
 v. **TYPOLOGIES (II)**.

Ce schéma peut être spécifié dans un thème ou dans un domaine discursif (exemple, v. **A FORTIORI**). Une fois le topos trouvé et correctement adapté au cas, il reste encore à l’amplifier. Éventuellement, le discours se détache de son contexte de production argumentatif pour devenir descriptif et littéraire.

3. Exemple : topos et enthymème sur le gaspillage

Le mode d’application de la méthode topique à l’analyse d’argumentations concrètes (enthymèmes) peut être illustré par le topos du gaspillage et les deux exemples (c’est-à-dire enthymèmes) qui l’accompagnent dans Perelman et Olbrechts-Tyteca ([1958]) (p. 375), v. **GASPILLAGE**. Le premier de ces exemples est imaginé :

« C’est la justification fournie par le banquier qui continue à prêter à son débiteur insolvable espérant, en fin de compte, le renflouer. »

Du point de vue langagier, ce qui permet de dire que cet exemple “contient” une occurrence du topos, c’est qu’il est possible de mettre en relation point par point, par diverses opérations linguistiques d’identification, le topos avec l’exemple. Mot à mot :

Exemple	Opération langagière	Topos
thème : <i>prêter de l'argent</i>	<i>prêter de l'argent</i> représente un sacrifice ; c'est une œuvre	<i>on a déjà commencé une œuvre accepté des sacrifices</i>
<i>débiteur insolvable</i>	"débiteur insolvable" = n'a servi à rien = [argent] perdu	<i>qui n'ont servi à rien seraient perdus en cas de renoncement</i>
<i>continuer à prêter</i>	"continuer à prêter" = poursuivre dans la même direction	<i>poursuivre dans la même direction</i>

Le second enthymème est plus complexe :

« C'est l'une des raisons qui, selon sainte Thérèse, incite à faire oraison, même en période de "sécheresse". On abandonnerait tout, écrit-elle, "si ce n'était que l'on se souvient que cela donne agrément et plaisir au seigneur du jardin, que l'on prend garde à ne pas perdre tout le service accompli et aussi au bénéfice que l'on espère du grand effort de lancer souvent le seau dans le puits et de le retirer sans eau". »

Exemple	Opération langagière	Topos
<i>le service accompli</i>	"accompli" présuppose commencé un "service" est une œuvre	<i>on a déjà commencé une œuvre</i>
<i>grands efforts</i>	"grands efforts" = sacrifice	<i>consenti des sacrifices</i>
<i>en période de sécheresse</i>	sécheresse, métaphore dévote pour "pas d'accroissement de la foi" = aucun bénéfice	<i>qui n'ont servi à rien</i>
<i>perdre</i>	perdre	<i>seraient perdus en cas de renoncement</i>
<i>faire oraison même en période de sécheresse</i>	continuer à prier	<i>poursuivre dans la même direction</i>

Le topos est fréquemment disséminé dans le texte dont il organise la cohérence,

V. GASPILLAGE.

Retrouver (appliquer) un topos dans (à) un texte, c'est enrichir ce texte et en fournir une interprétation.

4. Topos dans la théorie de l'argumentation dans la langue

Dans cette théorie proposée par O. Ducrot et J.-C. Anscombe, les topoi sont des principes généraux, communs « présentés comme acceptés par la collectivité » (Ducrot 1988, p. 103 ; Anscombe 1995a). Ces principes mettent en relation graduelle des propriétés (prédicats ou échelles) elles-mêmes graduelles. Ils revêtent quatre formes :

+ A, + P	« Plus on s'élève dans l'échelle P, plus on s'élève dans l'échelle Q » (Ducrot 1988, p. 106) : (+) <i>régime démocratique</i> , (+) <i>bonheur des citoyens</i>
- B, - Q	Plus on abaisse P, plus on abaisse Q : (-) <i>temps de travail</i> , (-) <i>stress</i>
+ C, - R	Plus on a P, moins on a Q : (+) <i>argent</i> , (-) <i>vrais amis</i>
- D, + S	Moins on fait P, plus on est Q : (-) <i>sport</i> , (+) <i>maladies</i>

Ce type de liaison entre prédicats a été également observé par Perelman et Olbrechts-Tyteca dans leur discussion des valeurs ([1958], p. 115-128), v. VALEUR.

Les mêmes prédicats peuvent être associés par les quatre formes topiques :

- (+) argent (-) bonheur : le financier.
- (-) argent (+) bonheur : le savetier (La Fontaine, « Le savetier et le financier », *Fables*, Livre VIII, Fable 2).
- (-) argent, (-) bonheur : M. Tout-le-monde.
- (+) argent, (+) bonheur : *idem*.

Dans le cas du sport et de la santé :

- (+) sport, (-) santé : « *Les sportifs meurent jeunes* ».
- (-) sport (+) santé : « *Pour rester en bonne santé, abstenez-vous de faire du sport* » (Churchill, « no sport »).
- (-) sport, (-) santé : « *Quand j'arrête le sport, je me sens mal* ».
- (+) sport, (+) santé : « *Faites du sport, vous vous porterez mieux* ».

Ces quatre différents liens se notent, en résumé : < +/- P, +/- Q >

Ces quatre formes délimitent ce que la langue permet d'inférer entre l'argent et le bonheur, la santé et le sport. Il s'agit d'inférences sémantiques, donc de pseudo-raisonnements dans la mesure où ils ne disent rien du réel ; c'est la langue qui parle. Cette vision fonde le scepticisme de la théorie de l'argumentation dans la langue vis-à-vis de l'argumentation ordinaire comme forme de raisonnement, v. CRITIQUE – RATIONALITÉS – RATIONALISATION.

Il est parfois délicat d'appliquer les quatre formes topiques < +/- P, +/- Q >, à certaines combinaisons de prédicats. Considérons la situation où deux personnes, L1 et L2, doivent prendre le train, et sont soucieuses à la fois de ne pas manquer le train et de ne pas arriver trop en avance à la gare. Soit elles « vont y arriver », soit elles ont déjà irrémédiablement « raté leur train ».

4.1 Les quatre cas

1. On va y arriver : sans se dépêcher ou en se dépêchant

Trois situations correspondent à ce cas.

(a) L1 se dépêche ; L2 trouve qu'il n'y a pas de raison de se dépêcher :

L2 : — *Pas la peine de te dépêcher, il est huit heures, et même huit heures moins cinq.*

“On a beaucoup de temps, donc on va y arriver, prenons notre temps !”

(b) L₁ traîne dans les préparatifs ; L₂ pense que, si ça continue comme ça, ils vont rater leur train. Il alerte L₁ :

L₂ : — *Dépêche-toi : il est huit heures, il est même huit heures cinq.*

“On n’a plus beaucoup de temps, il reste peu de temps, vraiment peu !”

(c) L₁ pense qu’ils ont raté leur train ; L₂ pense qu’ils ont encore une chance, à condition de se dépêcher :

L₂ : — *Dépêche-toi : il est huit heures, il est même huit heures moins cinq.*

“Mais si, on va y arriver ! On n’a pas beaucoup de temps, mais il reste quand même un peu de temps !” ; “On est en retard, mais on peut encore y arriver !”

2. On ne va pas y arriver : même si on se dépêche

(d) L₁ s’active fébrilement alors que L₂ a perdu tout espoir d’attraper leur train :

L₂ : — *Pas la peine de te dépêcher : il est huit heures, et même huit heures cinq.*

“On ne va pas y arriver, on n’a plus assez de temps”. L₂ raisonne a fortiori : à huit heures, on n’a plus le temps d’y arriver, a fortiori à huit heures cinq on n’y arrivera pas.

4.2 Représentation des cas

Pour rendre compte de ces quatre types d’enchaînements, la théorie postule l’existence des topoi sous-jacents. T note le prédicat “avoir du temps” ; D note le prédicat “se dépêcher”. $< + T >$ note “plus on a de temps” ; $< - T >$ note “moins on a de temps” ; *idem* pour T.

1. On va y arriver : sans se dépêcher ou en se dépêchant

(a) L₂ : — *Pas la peine de te dépêcher, il est huit heures, et même huit heures moins cinq.*
correspond au topos noté $< + T, - D >$:

$< \text{plus on a de temps, moins on doit se dépêcher} >$

(b) L₂ : — *Dépêche-toi : il est huit heures, il est même huit heures cinq.*
correspond au topos noté $< - T, + D >$:

$< \text{moins on a de temps, plus il faut se dépêcher} >$

(c) L₂ : — *Dépêche-toi : il est huit heures, il est même huit heures moins cinq.*
correspondrait au topos noté $< + T, + D >$:

$< \text{plus on a de temps, plus il faut se dépêcher} >$

2. On ne va pas y arriver : même si on se dépêche

(d) L₂ : — *Pas la peine de te dépêcher : il est huit heures, et même huit heures cinq.*
correspondrait au topos noté $< - T, - D >$

$< \text{moins on a de temps, moins on doit se dépêcher} >$

4.3 Conclusions

En tant que loi de la langue, les deux derniers topoi semblent problématiques. Les énoncés (c) et (d) mettent en jeu deux systèmes de représentation de la situation temporelle. Ils ne s'appliquent pas au temps objectif (attribué à **L2**) mais à la représentation du temps qui est celle du partenaire **L1**.

— Énoncé (c) :

L2 : — *Dépêche-toi : il est huit heures, il est même huit heures moins cinq.*

Représentation de **L1** : on n'a pas assez de temps, il reste trop peu de temps, donc *pas la peine de se dépêcher*. **L2** réfute cette représentation de **L1** :

L2 : — *Mais si, il reste un peu de temps, et même un peu plus, suffisamment pour qu'on puisse attraper le train si tu te dépêches, dépêche-toi !*

L2 ne présuppose pas que *< plus on a de temps plus on se dépêche >*, mais il réfute *"on n'a pas assez de temps"*. Ce n'est pas *"plus on a de temps"* qui joue ici, mais *"plus de temps que tu ne penses"*. **B** réfute *"on ne peut pas y arriver même si on se dépêche"*.

— Énoncé (d) :

L2 : — *Pas la peine de te dépêcher : il est huit heures, et même huit heures cinq.*

L1 se comporte comme s'il pensait avoir suffisamment de temps en se dépêchant. **L2** ne présuppose pas *< moins on a de temps, moins on doit se dépêcher >*, mais il réfute *"on peut y arriver si on se dépêche"*.

Quoi qu'il en soit, la théorie des topoi a apporté à l'argumentation une découverte fondamentale : les prédicats sont liés entre eux, s'appellent à travers le lexique, et ces associations conditionnent les formes de l'argumentation langagière ordinaire.

■ Tout et Partie ► Composition et division, arg.

■ Tranquillité, arg.

✦ Arg. *ad quietem*, lat. *quies*, « repos ; vie calme en politique, neutralité » (Gaffiot [1934], art. *Quies*). Ang. *appeal to repose*, *conservatism*.

Le calme est un état psychique et physique. Différents aspects du calme sont à distinguer du point de vue de l'argumentation.

1. **Dans la typologie aristotélicienne des émotions rhétoriques**, le calme s'oppose à la colère, v. ÉMOTION.
2. **Dans la typologie de Bentham**, l'argument "laissez-nous en paix !" (*ad quietem*) construit le calme comme une valeur qui serait menacée par l'ouverture d'une situation argumentative.
3. **En théorie des émotions**, le calme correspond au *niveau de base* (humeur de base)

de la vie psychique. Le *retour au calme* est un sentiment associable à toute émotion forte, positive ou négative. On peut ramener au calme un groupe d'enthousiastes qui s'excite joyeusement à l'idée de partir à la guerre, ou quelqu'un qui fait une crise de honte. À tout discours argumentant une émotion forte *négative* (appels à la haine, à l'indignation, à la colère, la honte, la peur...), comme une émotion forte *positive* (discours de l'enthousiasme, de la joie, de l'exaltation, de la ferveur...), on peut opposer un *contre-discours* déconstruisant l'émotion et *appelant au calme*. Le maintien de l'état de calme est un enjeu du discours contre l'émotion, quelle qu'elle soit, v. ÉMOTION.

La *tranquillité* correspond au niveau de base de la vie psychique lorsqu'elle n'est soumise à aucune excitation émotionnelle; elle peut être du côté de l'apathie, de l'inertie, de la paresse. L'ouverture d'une situation argumentative provoque systématiquement une poussée d'adrénaline, qui peut être mal ressentie; le *calme* s'oppose à l'*inquiétude* provoquée par la mise en doute de certitudes. C'est parce qu'il trouble le calme que le proposant doit payer le prix de la charge de la preuve, v. CHARGE DE LA PREUVE. L'argument "*laissez-nous en paix!*" est opposable à celui qui tente d'ouvrir une situation argumentative

« Le vote ne regarde que les hommes, puisque les femmes, – heureusement pour leur tranquillité, – n'ont pas de droits politiques. »

Clarisse Juranville, *Manuel d'éducation morale et d'instruction civique*, [s. d.], Paris, Vve P. Larousse, 5^e édition, "conforme au programme de 1882" [1^{re} partie Éducation morale, chap. *Le vote*.
§ *Les femmes et la politique*].

La manœuvre "*laissez-nous tranquilles!*" a été identifiée et baptisée *ad quietem* par Bentham ([1824]). C'est une tentative pour repousser la discussion d'un problème dans l'espoir qu'il ne sera jamais abordé : « *tout ça c'est déjà réglé, on a d'autres priorités, tu es bien le seul à voir là un problème...* ». On substitue à la discussion d'un problème une méta-discussion sur la pertinence de la discussion, v. TYPOLOGIES (II).

Bentham considère cette manœuvre comme fallacieuse, et la classe dans la catégorie des *fallacies de temporisation* [*fallacies of delay*], dirigées contre la liberté de proposition et l'innovation politique.

L'intervention suivante, extraite d'un débat sur l'immigration et la nationalité, montre comment on se range aux côtés de ceux qui estiment « *que le gouvernement actuellement a d'autres priorités qui sont plus importantes et que ce n'était pas nécessaire de revenir sur ça* » :

Prof	alors vous restez muets silencieux rien vous avez rien retenu là dedans rien ne vous a frappés quels sont les points on va commencer à les lister donc pouvez les donner oui
Am	déjà ya deux points .
	de vue en fait fin

Prof y a deux points de vue vous avez vu qu'il y avait oui

Am deux partis qui s'opposent ya ceux qui veulent heu
comme la pétition de tous les artistes cinéastes etcétera qui veulent
que: la que l'im- fin le que le code de nationalité soit illimité soit
pour tout le monde et que que tous les sans tous les sans papiers soient
régularisés donc euh sans limite

Prof hum hum hm hm

Am et le deuxième point de vue c'est ceux qui disent que y faut
pour qu'y ait un droit des personnes y faut qu'y ait: un droit d'état donc
y faut qu'y ait justement des limites et que: et aussi fin généralement
ces personnes sont celles qui disent que le gouvernement actuellement
a d'autres priorités qui sont plus importantes et que ce n'était pas pas
nécessaire de revenir sur ça

Prof d'accord

Corpus « Débat sur l'immigration – TP d'étudiants, Base Clapi »,
[http://clapi.univ-lyon2.fr/V3_Feuilleter.php?num_corpus=35],
consulté le 30 septembre 2013

■ Transitivité ► Relation

■ Types et typologies des arguments

1. Types d'arguments

Un *type* d'argument est un *topos inférentiel*; les deux termes sont employés indifféremment. On parle encore de *forme* d'argument, et parfois de *ligne* argumentative ou de schème d'argument. v. **TOPOS**; **SCHÈME**, **SCHÉMA**. On peut parler de *topos associatif* pour désigner les topos argumentatifs qui associent de façon stable un discours argument et un discours conclusion, sans préjuger de la forme logique de cette association. La tradition nous a légué des inventaires plus ou moins systématisés des types d'arguments; v. **TYPOLOGIES** (I) – (III).

1.1 Noms des arguments

Les types d'argument sont nommés selon leur forme ou leur contenu :

(i) **Selon leur contenu spécifique** — Quelques arguments célèbres ont été nommés en référence à leur contenu même :

— *L'argument du troisième homme* est une objection faite par Aristote à la théorie platonicienne des formes intelligibles opposées aux individus. Selon cette objection cette théorie implique une régression à l'infini.

— *L'argument contre les miracles* : entre la probabilité que le mort ait été ressuscité et la probabilité que le témoin se trompe, la seconde est la plus forte.

— *L'argument ontologique* prétend démontrer l'existence de Dieu à partir de la notion d'être parfait. C'est une forme d'argument par la définition *a priori* : l'idée de perfection implique l'idée d'existence.

(ii) **Selon leur forme et leur contenu**, v. **TYPLOGIE**.

Sur l'usage du latin, v. **AB AD EX : LES NOMS LATINS DES ARGUMENTS**.

(iii) **Étiquettes orientées** — Certains arguments mettant en jeu la personne (**V. Personne**) sont désignés par des étiquettes orientées. Le langage théorique est biaisé.

Dans les cas généraux, l'étiquette désignant une argumentation spécifie une forme ou un contenu : l'argument fait référence aux conséquences (*ad consequentiam*), à l'autorité (*ab auctoritate*), aux croyances de la personne (*ad hominem*), à l'émotion (*ad passionem*) ou à telle émotion particulière (*ad odium*). L'argumentateur peut reconnaître, sans se désavouer et face à son public, qu'il argumente par les conséquences, *ad hominem*, *ex datis*, sur des croyances religieuses (*ad fidem*) ou à la rigueur sur le nombre *ad numerum*. Ces arguments peuvent être évalués, dans une seconde étape, normative. Mais on ne peut pas dire que tel argument fait appel à la *stupidité*, à la *superstition*, voire à l'*imagination* sans l'invalider. Pour ces derniers cas, les étiquettes simultanément nomment et évaluent. Leur utilisation entraîne une confusion des niveaux de description et d'évaluation ; elles constituent une attaque *ad personam*. L'appel à la foi sera jugé comme fallacieux ou non selon que l'on partage ou non les croyances du locuteur. Il est clair ici que l'intervention normative est idéologique.

1.2 Les arguments dans les textes

La notion de type d'argument ancre l'étude de l'argumentation dans le concret de la parole argumentative. La capacité à identifier un argument d'autorité, un argument pragmatique, un argument hypothético-déductif fait partie des compétences indispensables à la fois à la production, à l'interprétation et à la critique du discours argumentatif, v. **BALISES**.

Certains ouvrages, comme la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin ou le texte de Montesquieu « De l'esclavage des nègres », sont entièrement descriptibles comme une succession dense et sèche d'arguments. D'autres textes donnent une impression de fluidité difficilement réductible à des formes argumentatives. Les schémas étant relativement sous-déterminés par les contenus langagiers, il existe plusieurs possibilités d'analyse d'un même segment textuel, certaines invalidantes, d'autres non. Cette indétermination ne doit pas systématiquement être retenue comme une mauvaise qualité de l'argumentation. On doit toujours se demander si on a affaire à un mauvais argumentateur ou à un virtuose de la pragmatique.

On peut comparer le texte argumentatif à une prairie naturelle, dont les plus belles fleurs correspondraient aux types d'arguments canoniques. Mais il faut aussi se demander de quoi est fait le tissu végétal de la prairie où vivent ces fleurs, s'intéresser,

comme dirait Francis Ponge, à « La fabrique du pré », c'est-à-dire prendre en compte le fait qu'il y a de l'argumentation avant les arguments, dans toutes les opérations produisant l'énoncé, dans les prises de position qui engendrent la question, et, d'une façon générale, dans tous les actes et phénomènes sémiotiques dans lesquels s'insèrent les énoncés argumentatifs. On peut ainsi densifier l'analyse.

2. Typologies des arguments

En argumentation, le mot *typologie* est utilisé dans deux contextes.

(i) On parle parfois de **typologie des modes de structuration des passages argumentatifs** où une série de prémisses viennent soutenir une conclusion. v. CONVERGENCE ; LIAISON ; ÉPICHÉRÈME.

(ii) On parle essentiellement de typologie des argumentations pour désigner des **ensembles de topoi liant l'argument à la conclusion** selon un certain rapport sémantique. Les typologies classiques comptent d'une à plusieurs dizaines de types ou *topos*, v. *TOPOS* ; ENTHYMÈME.

D'une façon générale, une typologie est un système de catégories emboîtées, où on peut distinguer un *niveau de base* (niveau ₁) ; des catégories *super-ordonnées* (niveau ₊₁, etc.), de plus grande généralité que le niveau de base ; des catégories *sub-ordonnées*, plus détaillées (niveau ₋₁, etc.). À la limite, on peut considérer qu'un catalogue de formes constitue une typologie à un seul niveau. Catégoriser c'est identifier un être comme membre d'une catégorie, en reconnaissant dans cet être les traits qui définissent la catégorie. En argumentation, catégoriser un segment de discours comme un "argument pragmatique", c'est reconnaître dans ce segment les traits caractéristiques qui définissent l'argument pragmatique (niveau ₁) ; la catégorie ₁ "argument pragmatique" peut elle-même entrer dans la catégorie ₊₁, "argument exploitant une relation causale" ; dans la typologie perelmanienne, cette catégorie ₊₁ serait rangée dans la catégorie ₊₂ des « argumentation[s] basée[s] sur la structure du réel ». v. CATÉGORISATION ; DÉFINITION ; CAUSE ; TYPOLOGIES CONTEMPORAINES.

1.1 « Réviser la tradition »

Les notions de *topos* et de *topique* associative sont au fondement de la théorie de l'invention rhétorique. Elles semblent engagées dans un perpétuel mouvement de renouvellement et de redéfinition, portant à la fois sur leur nature (qu'est-ce qu'un *topos* ?), sur ce qui, à travers leur diversité, fait système (qu'est-ce qu'une *topique* ?), sur leur nombre (les *topoi* sont-ils en nombre infini ? dénombrables ? combien y en a-t-il, quelques-uns ou quelques centaines ?) et enfin sur leur lien à l'histoire :

« Alors que la tradition intellectuelle générale change, changent également les nœuds associant activement les idées [*the active associative nodes for ideas*] ainsi que leur classification. Réviser la tradition a été un phénomène courant dans l'Antiquité ; Aristote propose une liste des *topoi* différente de celle des sophistes, Cicéron une liste différente de

celle d'Aristote, Quintilien propose autre chose que Cicéron, Thémistius ne s'accorde pas avec ses prédécesseurs, non plus que Boèce qui, par dessus le marché, n'est pas non plus d'accord avec Thémistius. Cette révision continue de nos jours, avec les "Grandes idées" [*Great Ideas*] du Professeur Mortimer Adler (augmentées au delà de la centaine d'origine), et avec des articles comme l'étude très utile du Père Gardeil sur les lieux communs dans le *Dictionnaire de théologie catholique* ; après avoir reproduit la description ainsi que l'organisation des lieux de Melchior Cano (dont il note qu'ils sont parfois repris d'Agricola mot pour mot), Gardeil propose, dans la grande tradition topique, une classification encore meilleure, la sienne. »

Walter J. Ong, *Ramus. Method and the decay of dialogue*, Cambridge, Harvard University Press, 1958, p. 122.

On retient de ce passage d'abord la définition générale des topoi comme des « *active associative nodes for ideas* », théorisés depuis la naissance de la rhétorique dans le cadre d'une théorie de l'argumentation dans le discours. Mais son intérêt tout particulier vient de ce qu'il décrit clairement le piège taxinomique : on se propose de sortir des typologies par une typologie qui mettrait tout le monde d'accord, et, au bout du compte, on constate qu'on n'a fait qu'ajouter une typologie supplémentaire à la liste, c'est-à-dire qu'on a aggravé le mal auquel on prétendait porter remède. Cette observation peut être lue comme un contrepoint historique ironique, aux travaux qui, en cette même année, 1958, allaient relancer la réflexion sur l'argumentation et les topiques.

1.2 Place de la typologie des arguments dans les théories de l'argumentation

La question des types d'arguments est traitée de façon très différente selon les approches de l'argumentation.

(i) **La logique substantielle de Toulmin.** L'exemple illustrant le schéma de Toulmin correspond à une forme très productive, le rattachement d'un individu à une catégorie, v. MODÈLE DE TOULMIN. D'une façon générale, un type de loi de passage correspond à un type d'argument, comme l'ont montré Ehninger et Brockriede ([1960]). Par ailleurs, Toulmin, Rieke et Janik (1984) ont proposé une typologie des arguments, v. TYPOLOGIES (III).

(ii) **Pour la Nouvelle Rhétorique de Perelman et Olbrechts-Tyteca** comme pour les théories classiques, la notion est centrale, v. TYPOLOGIES (III).

(iii) **La théorie de l'argumentation dans la langue** d'Anscombe et Ducrot ne rencontre pas la question des types d'arguments. La notion de topos qu'elle utilise est définie comme un pur lien entre prédicats. Il s'ensuit que le nombre de topoi très grand et indénombrable, alors que les théories classiques en distinguent moins d'une centaine, v. TOPOS.

(iv) **La logique naturelle de Grize** est fondée sur l'analyse des schématisations. Les

opérations de configuration correspondent au moment de l'étayage, qui renvoie à la notion classique de soutien d'une conclusion par un argument. Les types d'arguments correspondent aux "types d'étayage". v. SCHÉMATISATION.

On voit que dans certaines théories de l'argumentation la question des types d'arguments occupe une place prépondérante, alors que, pour d'autres, soit elle est redéfinie, soit elle ne joue qu'un rôle périphérique.

1.3 Richesse des typologies : nombre de types d'arguments

On s'interroge souvent sur le nombre des formes d'arguments : y a-t-il seulement quelques formes de base ? ce nombre est-il très grand mais comptable ? est-il infini, en tout cas non énumérable ? Les réponses classiques vont plutôt dans le sens du relativement grand, mais comptable : un ensemble de vingt-huit pour la *Rhétorique* d'Aristote, plus quelques "lieux des enthymèmes apparents" ; une douzaine pour les *Topiques* de Cicéron, vingt-cinq pour *l'Institution oratoire* de Quintilien. Boèce transmet au Moyen Âge quinze formes, v. TYPOLOGIES (i).

Les *Logiques* de Dupleix et Bossuet, qui peuvent sans doute être considérés comme des représentants, à l'époque moderne, de cette tradition classique, énumèrent respectivement quatorze et vingt formes. D'autres typologies modernes sont très divergentes : Locke propose une typologie à quatre éléments, augmentée d'un par Leibniz (Locke [1690] ; Leibniz [1765]), mais dans un monde scientifique totalement différent du monde classique. Bentham relève trente et une formules argumentatives pour le seul champ de l'argumentation politique, v. TYPOLOGIES (ii).

À l'époque contemporaine, Conley compte dans le TA « plus de quatre-vingt types différents types d'argument » (Conley 1984, p. 180-181), regroupés en trois catégories de niveau supérieur, v. TYPOLOGIES (iii).

1.4 Formes des typologies

On pourrait opposer les typologies à la Aristote et les typologies à la Cicéron. Aristote énumère une série de *topoi* dans une succession qui apparaît parfaitement arbitraire. Cicéron propose dans sa *Topique*, une liste d'une douzaine de formes, organisée selon deux principes : d'une part, deux formes qui touchent de façon centrale à l'objet du débat, d'autre part, d'autres formes qui le concernent de manière indirecte, périphérique, v. TYPOLOGIES (i).

1.5 Fondements des typologies

Les typologies des formes d'arguments peuvent être organisées de différents points de vue.

(i) Du point de vue de leur contribution à l'accroissement des connaissances, on opposera les arguments non probants et les arguments probants, depuis l'époque moderne généralement assimilés aux moyens de preuves scientifiques. Dans les

termes de Locke, seuls les seconds sont « accompagné[s] d'une véritable instruction, et [nous avançant] dans le chemin de la connaissance » (Locke [1690], p. 573), v. **TYPOLOGIES (II)**.

Les argumentations sont classées selon leur intérêt scientifique ou mathématique, les plus intéressantes étant les argumentations analytiques liées à la définition conceptuelle et les argumentations mettant en jeu des relations causales. L'argumentation par analogie peut avoir une valeur heuristique ou pédagogique ; quant aux argumentations qui jouent sur les ruses du langage naturel et la relation interpersonnelle, elles sont, de ce point de vue, sans pertinence.

(ii) **Du point de vue de leur fonctionnement linguistique.** On peut opposer les arguments reposant sur une relation de contiguïté, de type métonymie, et les arguments reposant sur une relation de ressemblance, de type métaphore. Cette opposition correspond en gros à celle que Perelman et Olbrechts-Tyteca établissent entre les arguments qui reposent sur la structure du réel (type causal) et ceux qui fondent la structure du réel (type analogie). v. **MÉTonymie ; MÉTAPHORE ; TYPOLOGIES (III)**.

(iii) **Du point de vue de leur productivité.** La productivité d'un topos est plus ou moins grande selon le nombre d'argumentations concrètes (enthymèmes) qui en dérivent. On peut opposer les topoi très productifs comme l'argumentation exploitant le binôme catégorisation et définition ou le topos des contraires, à des topoi relativement peu productifs, comme l'argumentation par le sacrifice, ou à des formes apparemment sorties de l'usage, comme l'exploitation argumentative des syzygies.

v. **DÉFINITION ; SACRIFICE ; SYZYGIE.**

(iv) **Du point de vue de leur force relative.** Un bel exemple d'organisation des formes topiques selon leur force est donné par la hiérarchie des arguments juridico-théologiques dans le domaine arabo-musulman, telle que l'établit Khallâf ([1942]). Il distingue dix sources, ordonnées selon leur degré de légitimité. Les formes les plus légitimes sont celles qui s'appuient sur le Coran ou la Tradition, celles qui ont le degré de légitimité le plus faible étant les lois des peuples monothéistes et les avis des compagnons du prophète, dans l'ordre. Telle était la situation en 1942.

■ Typologies (I) : Anciennes

1. Aristote, *Rhétorique*, entre 329 et 323 av. J.-C.

Des distinctions hésitantes — Aristote oppose la preuve *rhétorique* à la preuve *scientifique*, dont l'instrument est le syllogisme, et établit les distinctions suivantes entre les différents types de preuves rhétoriques :

Preuves (moyens de pression)																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																	
------------------------------	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

Les preuves attachées au *logos* sont l'*enthymème*, qui correspond à la déduction ; l'*exemple*, qui correspond à l'induction ; et, par ailleurs, sont introduits les arguments fondés sur les *indices*, probables ou certains. L'enthymème et l'exemple sont dits communs aux trois genres rhétoriques. Mais l'articulation de ces différents types de preuves et la cohérence du texte de la *Rhétorique* tel qu'il nous est parvenu est problématique (McAdon 2003, 2004). La classification des preuves rattachées au *logos* connaît des variantes :

(a) « J'appelle *enthymème* le syllogisme rhétorique et *exemple* l'induction rhétorique [...] Il n'y a rien d'autre en dehors de cela » (*Rhét.*, I, 2, 1356b5 ; trad. Chiron, p. 128).

(b) « Les enthymèmes se tirant des vraisemblances et des signes, [...] » (*Rhét.*, I, 2, 1356b5 ; trad. Chiron, p. 133).

(c) « On énonce les enthymèmes à partir de quatre sources : [...] le vraisemblable, l'exemple, la preuve et le signe » (*Rhét.*, II, 25, 1402b1 ; trad. Chiron, p. 415).

L'exemple est mis sur le même plan que l'enthymème en (a), mais considéré comme une forme d'enthymème en (c) ; les enthymèmes ont quatre sources en (c), et deux en (b). On aurait donc tort de rechercher un système rigoureux à travers ces exposés des preuves rhétoriques. v. ENTHYMÈME, TOPOS, EXEMPLE, SIGNE, VÉRITÉ ET VRAISEMBLANCE.

À ces trois formes, s'ajoutent les lieux des *Topiques*, qui correspondent aux diverses formes de déduction syllogistique, v. LOGIQUE CLASSIQUE (III).

1.1 Les *topoi* de la Rhétorique

La *Rhétorique* énumère vingt-huit « *topoi* des enthymèmes démonstratifs » (*Rhét.*, II, 23 ; trad. Chiron, p. 377 et suiv.). Dans le tableau qui suit, ces 28 *topoi* sont énumérés dans l'ordre de la *Rhétorique* ; ils sont désignés soit par l'étiquette qui leur est donnée dans la traduction de P. Chiron, soit par une expression proche. La seconde colonne renvoie à (aux) l'entrée(s) correspondante(s).

1. « les contraires »	V. CONTRAIRES
2. « les flexions semblables »	V. DÉRIVÉS
3. « les termes corrélés »	V. CORRÉLATIFS
4. « le plus et le moins »	V. A FORTIORI
5. « l'examen du temps »	V. APRÈS COMME AVANT
6. le caractère : «toi tu ne le ferais pas, et moi je le ferais?!»	V. ÉTHOS; ÉCHELLE ARGUMENTATIVE; A FORTIORI
7. « la définition »	V. DÉFINITION
8. « les différentes manières dont un mot peut s'entendre »	V. DÉFINITION; HOMONYMIE; DISTINGUO
9. « la division »	V. CAS PAR CAS; COMPOSITION ET DIVISION
10. « l'induction »	V. INDUCTION; EXEMPLE
11. « le jugement déjà prononcé sur la même question »	V. PRÉCÉDENT; AB EXEMPLO
12. « les parties »	V. CAS PAR CAS; COMPOSITION ET DIVISION
13. les conséquences positives et négatives	V. PRAGMATIQUE
14. l'antithèse entre les contraires	V. CONTRAIRE; PRAGMATIQUE; DILEMME
15. « au grand jour et en secret »	V. MOBILES ET MOTIFS
16. des rapports proportionnels	V. COMPARAISON; A FORTIORI
17. même effet, même cause	V. DÉDUCTION; CAUSALITÉ, I.; CAUSE
18. les choix inconséquents	V. APRÈS COMME AVANT
19. « le motif »	V. MOBILES ET MOTIFS; INTERPRÉTATION
20. « ce qui persuade et ce qui dissuade d'agir »	V. MOBILES ET MOTIFS
21. « les faits qui passent pour avérés alors qu'ils sont incroyables »	V. VÉRITÉ ET VRAISEMBLANCE
22. « pointer les incohérences » des affirmations adverses	V. CONTRADICTION; COHÉRENCE
23. « donner la raison de la fausse opinion »	V. MOBILES ET MOTIFS; INTERPRÉTATION
24. « la cause »	V. CAUSALITÉ
25. « s'il aurait été possible de faire mieux »	V. COHÉRENCE
26. « quand des actions successives amènent une contradiction »	V. CONTRADICTION; COHÉRENCE
27. des erreurs commises par l'accusation	V. COHÉRENCE
28. du nom	V. NOM PROPRE

La Rhétorique ne propose pas de typologie articulée en plusieurs niveaux, mais une simple liste. On peut suggérer certains regroupements qui ne font que retrouver des éléments des typologies ultérieures; en résumé :

— centralité des questions de la définition, de la relation causale, de la déduction et de la consécution, de l'analogie;

- famille de topoi qui exploitent des structures logico-linguistiques ;
- famille de topoi reposant sur des stéréotypes comportementaux, sur le caractère des humains et la motivation de leurs actions.

2. Cicéron, *Topiques*, 44 av. J.-C.

Cicéron propose une typologie des arguments dans une œuvre de jeunesse, *De l'invention*, et dans son dernier ouvrage consacré à l'argumentation, les *Topiques*. À la différence de la *Topique* d'Aristote qui expose une méthode pour trouver des arguments dans le cadre d'un échange dialectique, la *Topique* de Cicéron est orientée vers la pratique judiciaire, dont sont tirés tous les exemples. À la différence également de la typologie-catalogue d'Aristote dans la *Rhétorique*, la typologie de Cicéron est une typologie systématique, qui efface la distinction entre une argumentation scientifique (syllogistique-ontologique) et une argumentation rhétorique exploitant en vrac des procédés sans principe unificateur. Dans ce cadre, Cicéron propose la typologie suivante.

- (i) arguments *intrinsèques*, « inhérents au sujet même » (*Top.*, I, 8 ; p. 69) ;
- (ii) arguments tirés des choses qu'il est possible de mettre *en relation* avec le point en question ;
- (iii) arguments pris *en dehors* du point en question, essentiellement le témoignage dont on examine les conditions de validité.

Les noms latins des types d'arguments ont été mentionnés pour Cicéron et ses continuateurs. Cette terminologie est prolongée par la terminologie néo-latine développée à l'époque moderne.

Tableau :

La première colonne reprend le terme latin, qui est encore parfois utilisée, et donne la traduction proposée par le traducteur des *Topiques*, H. Bornecque. La seconde renvoie à l'entrée correspondante.

(i) **Arguments inhérents au point en question** (« *in eo ipso de quo agitur* », *Top.*, II, 8 ; p. 69) — Ce sont ceux que l'on tire de la définition et de « l'étymologie ». La définition peut être de deux types : soit par genre et espèces ; soit par énumération.

Arguments		Entrée
sur « la définition » (<i>definitio</i>) (§ 8 à 10 — § 26 à 34)	définition par « genre » (<i>a genere</i>) et « espèce du genre » (<i>a forma generis</i>)	V. GENRE ; TAXINOMIE ET CATÉGORIES ; CATÉGORISATION ; DÉFINITION ; A PARI ; A CONTRARIO ; ANALOGIE.
	définition par énumération des parties (<i>partium enumeratio</i>)	V. DÉFINITION ; TOUT ET PARTIE
par l'étymologie (<i>ex notatione</i>) (§ 10 — § 35 à 37)		V. ÉTYMOLOGIE ; DÉFINITION

(ii) Arguments tirés de « choses ayant quelque rapport au point en litige » (*ibid.*, IX, 38)

Arguments	Entrée
« de mots de même famille » (<i>a coniugata</i>) (§ 12)	V. DÉRIVÉS
« du genre » (<i>a genere</i>) (§ 13)	V. GENRE ; TAXINOMIE ET CATÉGORIES ; CATÉGORISATION ; DÉFINITION ; A PARI ; A CONTRARIO ; ANALOGIE.
« de la différence » (<i>a differentia</i>) (§ 16)	
« d'une similitude » (<i>a similitudine</i>) (§ 15)	V. INDUCTION ; A PARI ; ANALOGIE
« des contraires » (<i>ex contrario</i>) (§ 17)	V. CONTRAIRES ; A CONTRARIO
« des notions voisines » (<i>ab adiunctis</i>) (§ 50-52)	V. CIRCONSTANCES ; INDICE
« des conséquences, des antécédents, des choses contradictoires » (<i>ex consequentibus, et antecedentibus, et repugnantibus</i>) (§ 53-57)	V. CONSÉQUENCE, INFÉRENCE, DÉDUCTION ; A PRIORI, A POSTERIORI, CONTRAIRES
« de la cause » (<i>ab efficientibus causis</i>) (§ 58-66)	V. CAUSALITÉ
« des effets » (<i>ab effectis</i>) (§ 67)	
« de la comparaison » (<i>ex comparatione</i>) (§ 68-71)	V. COMPARAISON ; A PARI ; A FORTIORI

En résumé, les objets, les faits sont construits selon cinq dimensions principales :

— *Définition* : définition en intension (par catégorisation genre/espèce) et inférences logiquement liées ; définition en extension (par description, énumération des parties) ; généralement, définition lexicale.

— *Relations causales* : causes, types de causes, effets.

— *Similitudes et comparaisons*

— *Contraires*

— *Circonstances ou contexte.*

Cette liste structurée d'arguments a été transmises au Moyen Âge principalement par Boèce.

3. Quintilien, *Institution oratoire*, autour de 95

Au § 10 du Livre V de l'*Institution oratoire*, intitulé *Des arguments*, Quintilien récapitule une liste de 24 formes argumentatives (I. O., V, 10, 94 ; p. 153-154). Une première série de *topoi* se rattache à la *topique substantielle*, v. *TOPIQUE SUBSTANTIELLE*. Une seconde série est du type catalogue de types d'arguments. Le traducteur, J. Cousin, note que

« cette liste-résumé, qui paraît être un emprunt, rappelle néanmoins des classifications antérieures, dont les éléments sont rangés dans un ordre différent : [...] ; quant aux rhéteurs postérieurs, il renchérisse ou condensent sans raison apparente » (Note L. X, p. 240)

4. Boèce, *Des différences topiques*, autour de 522

L'ouvrage de Boèce (Boethius en anglais) sur les *Différences topiques* contient ce qui a été transmis au Moyen Âge des théories cicéroniennes de l'argumentation. Il fixe un vocabulaire technique qui sera repris par la dialectique, la logique et la philosophie médiévales. Ce vocabulaire sera encore en usage à l'époque moderne, avec Dupleix et Bossuet, v. TYPOLOGIE (II).

■ Typologies (II) : Modernes

1. Scipion Dupleix, *Logique*, 1607

Jacques-Bénigne Bossuet, *Logique du Dauphin*, 1677

Les deux typologies modernes présentées ci-dessous sont tirées de *La logique, ou art de discourir et raisonner* de Scipion Dupleix ([1607]), et de la *Logique du Dauphin*, de Bossuet ([1677]). Ces ouvrages n'ont peut-être pas d'importance historique particulière, mais elles donnent une idée de l'état de la terminologie au XVII^e siècle, clairement apparentée au système cicéronien, v. TYPOLOGIES (I).

Tableau :

- Première colonne, Dupleix ([1607]).
- Deuxième colonne, Bossuet ([1677]).
- Troisième colonne, entrée(s) correspondante(s).

Pour faciliter la lecture, les types d'arguments identiques ont été mis en regard. L'ordre des lignes est celui de Bossuet, l'ordre de Dupleix a été modifié (les numéros correspondent à l'ordre dans le texte).

Dupleix [1607]	Bossuet [1677]	Entrées
3. étymologie	1. étymologie	V. SENS VRAI DU MOT
4. conjugués	2. <i>conjugata</i>	V. A CONJUGATA ; DÉRIVÉS
1. définition	3. définition	V. CATÉGORISATION ; DÉFINITION
	4. division	V. COMPOSITION ; CAS PAR CAS
5. genre et espèce	5. genre	V. GENRE ; TAXINOMIE ET
	6. espèce	CATÉGORIES ; CATÉGORISATION ;
	7. propre	DÉFINITION ; GENRE ; A PARI ;
	8. accident	ANALOGIE
6. similitude dissimilitude	9. ressemblance	V. ANALOGIE ; COMPARAISON
	10. dissemblance	

Dupleix [1607]	Bossuet [1677]	Entrées
12. causes	11. causes	V. CAUSALITÉ
13. effets	12. effets	
9. antedecens	13. ce qui précède	V. CIRCONSTANCES (EX, NUCLÉAIRE)
8. adjoints ou conjoincts	14. ce qui accompagne	
10. consequens	15. ce qui suit	
7. contraires	16. contraires	V. CONTRAIRES
11. repugnans	17. <i>a repugnantibus</i>	V. A REPUGNANTIBUS; CONTRAIRES; AD HOMINEM
2. dénombrement des parties	18. tout et partie	V. CAS PAR CAS
14. comparaison des choses plus grandes, égales, et moindres	19. comparaison	V. ANALOGIE; COMPARAISON
	20. exemple, ou induction	V. EXEMPLE; INDUCTION

2. John Locke, *Essais sur l'entendement humain*, 1690

Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, 1765

Dans l'*Essai sur l'entendement humain*, John Locke distingue

« quatre sortes d'arguments dont les hommes ont accoutumé de se servir en raisonnant avec les autres hommes, pour les entraîner dans leurs propres sentiments, ou du moins pour les tenir dans une espèce de respect qui les empêche de contredire » ([1690], L. IV, chap. 17, *De la raison*, § 19-22) :

— Argument *ad verecundiam*, argument d'autorité ou de modestie, fondé sur la difficulté de contredire une autorité. Il correspond à la preuve éthotique; v. **MODESTIE; AUTORITÉ; ÉTHOS**.

— Argument *ad ignorantiam*, ou argument sur l'ignorance, v. **IGNORANCE**.

— Argument *ad hominem*, sur la cohérence des croyances de la personne, v. **AD HOMINEM**.

— Argument *ad iudicium*, sur le fond ou sur les choses elles-mêmes, v. **FOND**.

Cette typologie distingue entre arguments valides et fallacieux : seul le quatrième, l'argument *ad iudicium*, apporte « une véritable instruction, et nous avance dans le chemin de la connaissance. » Cette brève typologie n'a rien à voir avec les listes précédentes, toutes inspirées de Cicéron : c'est que sous l'intitulé *ad iudicium* sont introduites toutes les formes de raisonnement utilisées en mathématique et dans les sciences expérimentales. Contrairement aux typologies classiques, les arguments ne

sont plus rapportés à une logique liée à une ontologie naturelle, mais aux exigences de la méthode scientifique, v. FALLACIEUX.

Dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* [1765], Leibniz apporte un commentaire et un complément à cette typologie. Le commentaire valide comme argument, en fonction des circonstances, ce que Locke considère, dans l'absolu comme des sophismes :

— Argument *ad verecundiam* :

« Il faut sans doute faire différence entre ce qui est bon à dire et ce qui est vrai à croire. Cependant comme la plupart des vérités peuvent être soutenues hardiment, il y a quelques préjugés contre une opinion qu'il faut cacher. » (Leibniz [1765], p. 436-437)

Cette différence renvoie à la question des conditions de disputabilité, v. CONDITIONS DE DISCUSSION.

— Argument *ad ignorantiam* : « est bon dans les cas à présomption, où il est raisonnable de se tenir à une opinion jusqu'à ce que le contraire se prouve. » *Présomption* a ici le sens de "charge de la preuve" (*ibid.*, p. 437), v. IGNORANCE.

— Argument *ad hominem* « a cet effet qu'il montre que l'une ou l'autre assertion est fausse, et que l'adversaire s'est trompé, de quelque manière qu'on le prenne » (*ibid.*, p. 437).

Leibniz ajoute l'argument *ad vertiginem*, qui porte sur la négation du principe de contradiction (*ibid.*, p. 437), v. VERTIGE.

3. Jeremy Bentham, *Le livre des fallacies* [*The Book of fallacies*], 1824.

Dans *The Book of Fallacies* [1824], Bentham s'intéresse exclusivement aux fallacies spécifiques au débat politique. Il propose une typologie à deux niveaux, où il distingue quatre grandes catégories de fallacies :

- fallacies d'autorité, celle des sages ancêtres ou celle des institutions ;
- fallacies alarmistes, réprimant la discussion par des discours de peur ;
- fallacies de temporisation, dont l'objet est de renvoyer la discussion aux calendes grecques ;
- fallacies de confusion, catégorie dont le principe unitaire n'est lui-même pas très clair.

Fallacies d'autorité [*f. of authority*]

- Les ancêtres étaient plus sages, ou l'argument chinois [*the wisdom of our ancestors, or Chinese argument; ad verecundiam*].
- Les lois sont intouchables parce qu'elles sont garanties par des contrats sacralisés [*irrevocable law; ad superstitionem*].
- Les serments sont irrévocables, ils sont gagés sur des puissances surnaturelles [*fallacy of vows or promissory oaths; ad superstitionem*]. Cette fallacie, ainsi

que la précédente, lie les mains des générations futures, en interdisant toute modification des lois ou de la constitution.

— Absence de précédent : *“C’est inouï! On n’a jamais vu ça!”* [no-*precedent argument*; *ad verecundiam*].

— L’autorité dissimulée sous de la fausse modestie [*self-assumed authority*; *ad ignorantiam*; *ad verecundiam*].

— L’autorité outragée : il y a des gens qu’on doit croire sur parole; toute enquête à leur sujet serait une offense : *“Moi, faire des choses pareilles! Soupçonner un homme comme moi!”* [*self-trumpeter’s fallacy*].

— Les personnalités incontestables, les mesures qu’elles soutiennent doivent être adoptées sans examen : *“Vous pouvez me faire confiance!”* [*laudatory personalities*; *ad amicitiam*].

Fallacies alarmistes [*f. of danger*] — Elles sont toutes fondées sur l’appel à la peur (*ad metum*) ou à la haine (*ad odium*) :

— Attaquer la personne [*vituperative personalities*; *ad odium*] : *“Celui qui propose cette mesure entretienne de mauvais desseins; il a mauvaise réputation; de mauvaises fréquentations; il porte le même nom que quelqu’un qui a laissé un mauvais souvenir.”*

— Crier au loup-garou [*hobgoblin argument*] : *“Pas d’innovation! Elles conduisent à l’anarchie!”*

— Inspirer la méfiance : *“Méfiance! Qu’est-ce qui se cache derrière cette proposition?”*

— Se réfugier derrière les institutions [*official malefactor’s screen*] : *“Celui qui m’attaque attaque le gouvernement, la Constitution, la République...”*

— Intimider l’accusateur [*accusation-scarer device*], en le traitant de calomniateur, particulièrement si les preuves qu’il apporte ne sont pas absolument concluantes.

Fallacies de temporisation [*f. of delay*]

Ces manœuvres permettent de gagner du temps, dans l’espoir que la décision sans cesse repoussée ne sera jamais prise. Certaines reposent sur la stupidité et la paresse d’esprit (lat. *socordia*) :

— Tranquilliser [*the quietist fallacy*; *ad quietem*] : *“Pourquoi changer, personne ne se plaint!”*

— Donner une consolation fallacieuse [*false consolation*; *ad quietem*] : *“Allez donc voir ailleurs, c’est bien pire!”*

— Procrastiner, remettre à une autre fois [*procrastinator’s argument*; *ad socordiam*] : *“Attendez donc, ce n’est pas le bon moment”*

— Ralentir [*snail’s pace argument*; *ad socordiam*] : *“Chaque chose en son temps! Hâtons-nous, mais avec lenteur!”*

« Une chose après l’autre! Pas si vite! Lentement mais sûrement! » (trad. Cléro).

— Opérer des diversions subtiles [*artful diversion*; *ad verecundiam*] : *“Pourquoi cette mesure et pas telle autre?”*

Fallacies de confusion [*f. of confusion*]

- Termes biaisés, introduisant une pétition de principe [*question-begging appellatives; ad judicium*]
- Imposture terminologique [*impostor terms; ad judicium*]
- Généralités vagues [*vague generalities; ad judicium*]
- “Idoles”, mots sacrés et intouchables [*allegorical idols; ad imaginationem*]
- Classifications hâtives et amalgames : tout est mis dans le même sac [*sweeping classifications; ad judicium*]
- Pseudo-distinctions, fausses symétries, tromperies [*sham distinctions; ad judicium*]
- “Le peuple est corrompu” [*popular corruption; ad superbiam*]
- Irrationalisme - Sophismes anti-rationnels [*anti-rational fallacies; ad verecundiam*]
- Affirmations paradoxales [*paradoxical assertions; ad judicium*]
- Erreurs d’attribution causale [*non causa pro causa; ad judicium*]
- Partialité, parti-pris, esprit de parti [*partially-preacher’s argument; ad judicium*]
- “La fin justifie les moyens” [*the end justifies the means; ad judicium*]
- Isoler l’opposant [*opposer-general’s distinction; ad invidiam*]
- Opposition systématique : rejeter plutôt qu’amender [*rejection instead of amendment; ad judicium*].

On remarquera que Bentham ne rapporte pas ses fallacies à des formes logiques, mais les présente sous forme d’énoncés qui constituent des condensés d’argumentation, parfois proche du slogan. Les topoi se rapprochent des “clichés” discursifs.

Dans toutes ces manœuvres Bentham voit des sophismes, ce qu’elles peuvent effectivement être. Il faut entendre ici par *fallacy* une accusation faite aux opposants de se livrer à des manœuvres d’obstruction ou de manipulation, de produire de mauvais arguments avancés avec mauvaise foi, pour repousser une discussion légitime et servir des objectifs malhonnêtes ou antidémocratiques. Le problème général est celui des conditions de disputabilité d’un problème, à la négociation des conditions préparatoires de l’argumentation. Elles ne vont pas forcément de soi et peuvent faire partie du problème et du différend, v. CONDITIONS DE DISCUSSION.

■ Typologies (III) : Contemporaines

1. Perelman, Olbrechts-Tyteca, *Traité de l’Argumentation*, 1958

Perelman et Perelman et Olbrecht-Tyteca proposent plusieurs typologies des arguments, dans le *Traité de l’argumentation* (1958), *L’Empire rhétorique* (1977), la *Logique juridique* (1979).

D'après Conley, le *Traité* contient « plus de quatre-vingt formes différentes d'argumentation, et des remarques éclairantes sur plus de soixante-cinq figures » (1984, p. 180-181), richesse qu'il oppose à la « logique honteuse » [*renegade logic*] de Toulmin. Ces formes d'argumentations sont présentées dans la troisième partie du *Traité* « *Les structures argumentatives* », qui est composée de cinq chapitres :

Chap. 1. Les arguments quasi-logiques

Chap. 2. Les arguments basés sur la structure du réel

Chap. 3. Les liaisons qui fondent la structure du réel

Chap. 4. La dissociation des notions

Chap. 5. L'interaction des arguments

Le chapitre 5 correspond à la structure argumentative textuelle ; y sont discutées des questions de *dispositio*. Les autres chapitres sont consacrés aux techniques argumentatives ; ils opposent les techniques de liaison (chap. 1 à 3) aux techniques de dissociation (chap. 4).

— La technique de dissociation est une stratégie spécifique qui, à la différence des autres, n'est pas fondée sur la structure < argument → conclusion > mais sur une redéfinition des termes. v. DISSOCIATION, *DISTINGUO* ; DÉFINITION ARGUMENTATIVE.

— Les techniques de liaison correspondent aux types d'arguments. Elle introduit une très utile distinction “être basé sur” / “fonder”, qui peut être utilisée de façon transversale pour caractériser les argumentations qui établissent / exploitent une structure particulière. v. CAUSALITÉ, I. ; ANALOGIE ; DÉFINITION ; AUTORITÉ.

Les types de liaison argument-conclusion

Le *Traité* propose la typologie suivante :

— Colonne 1, niveau 2 de la typologie

— Colonne 2, niveau 1 de la typologie

Niveau 2	Niveau 1
Arg. quasi-logiques	§ 46-49. Contradiction et incompatibilité
	§ 50. Identité et définition L'analyticité et la tautologie
	§ 52. Règle de justice
	§ 53. Réciprocité
	§ 54. Transitivité
	§ 55. Partie/Tout
	§ 57. Comparaison
	§ 58. Argumentation par le sacrifice
	§ 59. Probabilités

Arg. basés sur la structure du réel	Liaisons de succession : le rapport de cause à effet. Argument pragmatique ; arg. du gaspillage ; arg. de la direction ; arg. du dépassement
	Liaisons de coexistence : la personne et ses actes
Les liaisons qui fondent la structure du réel	Le fondement par le cas particulier : Exemple, Illustration, Modèle et antimodèle
	Le raisonnement par analogie Analogie ; Métaphore

Perelman souligne les liens existant entre ces diverses formes d'arguments.

3. Toulmin, Rieke, Janik, *An introduction to reasoning* [Introduction au raisonnement], 1984

Toulmin, Rieke, Janik distinguent neuf formes argumentatives principales (1984, p.199) :

<i>forms of reasoning</i>	formes de raisonnement
<i>from analogy</i>	par analogie
<i>from generalization</i>	par généralisation
<i>from sign</i>	par le signe
<i>from cause</i>	par la cause
<i>from authority</i>	par l'autorité
<i>from dilemma</i>	par le dilemme
<i>from classification</i>	par la classification
<i>from opposites</i>	par les contraires
<i>from degree</i>	par le degré

4. Kienpointner, *Alltagslogik* [Logique quotidienne], 1992.

Kienpointner (1992, p. 231-402) examine six typologies contemporaines : Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958] ; Toulmin, Rieke et Janik 1984 ; Govier 1987 ; Schellens 1987 ; Eemeren et Kruiger 1987 ; Benoit et Lindsey 1987. Il propose ensuite sa propre terminologie récapitulative (1992, p. 246).

I. Schlussregel-benützende Argumentationsschemata		I. Schèmes arg. utilisant des lois de passage	
1. Einordnungsschemata		1. schèmes classificatoires	
	a. Definition		définition
	b. Genus-Spezies		genre-espèce
	c. Ganzes-Teil		tout/partie
2. Vergleichsschemata		2. schèmes de comparaison	
	a. Gleichheit,		équivalence
	b. Ähnlichkeit,		ressemblance
	c. Verschiedenheit,		différence
	d. a maiore a minore		a fortiori
3. Gegensatzsschemata		3. schèmes d'opposition	
	a. kontradiktorisch		contradictoire
	b. konträr		contraire
	c. relativ		relatif
	d. inkompatibel		incompatible
4. Kausalschemata,		4. schèmes causaux	
	a. Ursache d. Folge		cause/conséquence
	b. Wirkung		effet
	c. Grund		fond
	e. Mittel f. Zweck		moyen/fin
II. Schlussregel-etablierende A-Schemata		II. Schèmes établissant des lois de passages	
	induktive Beispielargumentation,		arg. par l'exemple, inductive
III. A-Schemata die weder die SR in I. benutzen, noch SR wie in II. etablieren		III. Autres schèmes argumentatifs	
	1. Illustrative Beispielargumentation		arg. par l'exemple, illustrative
	2. Analogieargumentation		argumentation par l'analogie
	3. Autoritätsargumentation		argumentation par autorité

5. Douglas Walton, Chris Reed, Fabrizio Macagno, *Argumentation schemes* [Schèmes argumentatifs], 2008.

L'ouvrage propose un aide-mémoire des types d'arguments [*A user's compendium of Schemes*] (2008, p. 308-346). Les *schemes* sont désignés par le mot *argument*, à l'exception de (19), (20), (21), respectivement *Argumentation from values*, *from sacrifice*, *from the group and its members*. Chacune des ces formes admet des sous-types.

1. Argument from position to know	Argumentation fondée sur le fait qu'on est bien placé pour savoir
2. A. from expert opinion	A. fondée sur l'expertise
3. A. from witness testimony	A. fondée sur un témoignage
4. A. from popular opinion, <i>ad populum</i>	A. invoquant l'opinion courante, <i>ad populum</i>
5. A. from popular practice	A. invoquant la pratique courante
6. A. from example	A. fondée sur un exemple
7. A. from analogy	A. fondée sur une analogie
8. Practical reasoning from analogy	Raisonnement pratique par analogie : (une façon de faire est justifiée par la façon de faire courante)
9. A. from composition	A. fondée sur la composition
10. A. from division	A. fondée sur la division
11. A. from opposition (contradictory, contrary, converse, incompatible)	A. fondée sur une opposition (contraire, contradictoire, converse, incompatible)
12. Rhetorical argument from opposition	Argumentation rhétorique par opposition (topos des contraires)
13. Argument from alternatives	Argumentation fondée sur l'existence d'une alternative (connecteur <i>ou</i> , disjonction)
14. A. from verbal classification	A. de la classification verbale ^(a)
15. A. from definition to verbal classification	A. de la définition à la classification ^(b)
16. A. from vagueness of a verbal classification	A. du vague d'une classification verbale ^(c)
17. A. from arbitrariness of a verbal classification	A. de l'arbitraire d'une classification verbale ^(d)
18. A. from interaction of act and person	A. exploitant le lien entre l'acte et la personne
19. Argumentation from values	A. fondé sur des valeurs
20. Argumentation from sacrifice	A. fondée sur le sacrifice ^(e)
21. A. from the group and its members	Argumentation généralisant au groupe une qualité de ses membres ^(f)
22. Practical reasoning	Raisonnement pratique ^(g)
23. Two-person practical reasoning	Raisonnement pratique impliquant deux personnes ^(h)
24. Argument from waste	A. du gaspillage
25. A. from sunk costs	A. des coûts irrécupérables ⁽ⁱ⁾
26. A. from ignorance	Argumentation fondée sur l'ignorance
27. Epistemic argument from ignorance	A. épistémique fondée sur l'ignorance ^(j)

600 ♦ TYPOLOGIES (III)

28. Argument from cause to effect	A. fondée sur la <i>cause</i> et concluant à l' <i>effet</i>
29. A. from correlation to cause	A. concluant d'une <i>corrélation</i> à une <i>causalité</i>
30. A. from sign	A. fondée sur le <i>signe</i>
31. Abductive argumentation scheme	<i>Schème pour l'argumentation abductive</i>
32. Argument from evidence to a hypothesis	A. justifiant ou rejetant une <i>hypothèse</i> à partir des <i>faits</i>
33. A. from consequences	A. pragmatique, par les <i>conséquences</i> positives ou négatives
34. Pragmatic argument from alternatives	A. <i>pragmatique dans le cas d'une alternative</i> ^(k)
35. Argument from threat	Employer la <i>menace</i> (Arg.) pour pousser à l'action
36. A. from fear appeal	Faire <i>peur</i> (Arg.) pour pousser à l'action ^(l)
37. A. from danger appeal	Dissuader de faire en arguant d'un <i>risque</i> encouru
38. A. from need for help	Une action est justifiée parce qu'elle apporte de l' <i>aide</i> à quelqu'un
39. A. from distress	Une action est justifiée parce qu'elle apporte de l' <i>aide</i> à quelqu'un qui est dans la <i>détresse</i>
40. A. from commitment	Argumentation fondée sur les <i>engagements</i> ^(m)
41. Ethotic argument	Argument éthotique
42. Generic <i>ad hominem</i>	A. <i>ad personam</i>
43. Pragmatic inconsistency	A. <i>ad hominem</i> opposant les croyances et les actes ⁽ⁿ⁾
44. Argument from inconsistent commitment	A. <i>ad hominem</i> sur la fluctuation et l'incohérence des principes et croyances affichés
45. Circumstantial <i>ad hominem</i>	<i>Ad hominem</i> contextuel ⁽ⁿ⁾
46. Argument from bias	A. <i>du parti pris</i> ^(o)
47. Bias <i>ad hominem</i>	A. <i>de la personnalité biaisée</i> ^(o)
48. Argument from gradualism	Argumentation par <i>itération</i> ^(p)
49. Slippery slope argument	Argument de la <i>pente glissante</i>
50. Precedent slippery slope argument	Pente glissante et <i>précédent</i> ^(q)
51. Sorites slippery slope argument	Le <i>sorite</i> comme pente glissante
52. Verbal slippery slope argument	Pente glissante <i>verbale</i> ^{(p) (r)}
53. Full slippery slope argument	Pente glissante <i>radicale</i> ^(s)
54. Argument for constitutive-rule claim	A. justifiant une <i>règle constitutive</i> d'un jeu de langage

55. A. from rules	Argumentation fondée sur une règle
56. A. for an exceptional case	Argumentation visant à suspendre la règle en invoquant : — <i>une exception</i>
57. A. from precedent	— <i>un précédent</i>
58. A. from plea for excuse	— <i>une excuse</i>
59. A. from perception	On affirme P en invoquant : — <i>la perception</i> de P
60. A. from memory	— <i>le souvenir</i> de P

(a) « *a* a la propriété *F*, et pour tout *x*, si *x* a la propriété *F*, alors *x* a la propriété *G*, donc *a* a la propriété *G* » (*ibid.*, p. 319).

(b) « *a* tombe sous la définition *D*, et pour tout *x*, si *x* tombe sous la définition *D*, alors *x* a la propriété *G*, donc *a* a la propriété *G* » (*ibid.*, p. 319).

(c) Si, dans un dialogue donné, un segment n'atteint pas le degré de précision (« too vague ») requis par ce dialogue, alors ce segment doit être rejeté (*ibid.*, p. 319-320). Ce cas relève des maximes conversationnelles.

(d) *Idem*, si un segment est défini de façon arbitraire. Les formes (16) et (17) se comprennent particulièrement dans un univers de discours dialectique. Il en va de même pour la forme (40), etc.

(e) La valeur d'un objet est proportionnelle à celle des sacrifices qu'on consent pour l'obtenir.

(f) « Si un membre *M* d'un groupe *G* possède telle propriété *Q* (« *M* has [...] *Q* »), alors tous les membres du groupe la possèdent également (« *G* has [...] *Q* ») : la propriété n'est évidemment pas généralisée au groupe, mais à chacun des membres du groupes ; un grand groupe n'est pas un groupe dont tous les membres sont grands.

(g) Si on poursuit une fin, alors on doit vouloir les moyens et étapes nécessaires pour l'atteindre.

(h) *Idem* (22), les moyens étant suggérés par une seconde personne.

(i) Les pages 10-11 (*ibid.*) donnent pour synonymes *argument from waste*, référé à Perelman et Olbrechts-Tyteca, et *argument from sunk costs*. Ils figurent cependant ici sous deux entrées.

(j) Cet argument couvre le cas « *si c'était vrai, les journaux en parleraient certainement* ».

(k) *Idem* (33) l'alternative étant entre faire / ne pas faire et ne pas subir / subir des conséquences négatives.

(l) *Idem* (35), mais la source du danger n'est pas l'interlocuteur. (35), (36), (37) sont fondés sur diverses *stratégies de la peur*.

(m) Comme pour les formes (16) et (17), l'univers de discours de référence est ici un jeu dialectique. L'argumentation sur l'engagement, la prise en charge (*commitment*) soutient que, ayant pris en charge *P*, le locuteur doit aussi prendre en charge *Q* (*is committed to*) *Q*, car *Q* est une conséquence (est déductible ?) de *P*.

(n) Les formes (43), *Pragmatic inconsistency*, et (45), *Circumstantial ad hominem*, sont très proches.

(o) Les formes (46) et (47) sont très proches : (46), *A. from bias* : « *L est de parti-pris ; ses conclusions sont suspectes* » (47), *Bias ad hominem* : « *L est de parti-pris ; je ne lui fais pas confiance* ». Notons que le parti-pris est relatif à un domaine, mais il est commode de considérer que toute la personnalité est biaisée (ce qu'on appelait naguère un « esprit faux »).

(p) D'après les commentaires pages 114-115 (*ibid.*), cette forme relève de la pente glissante

(slippery slope, formes (49) à (53)), et exprime le paradoxe du sorite (également mentionné en (52) : *“si on enlève un grain à un tas de grains, on a toujours un tas ; si on enlève un autre grain, on a toujours un tas ... jusqu’à quelle limite?”*).

(q) Cas de la pente glissante utilisée pour rejeter un traitement exceptionnel, car cette exception fonderait une ligne de précédents aboutissant à l’inacceptable.

(r) Cas de la pente glissante utilisée pour rejeter l’attribution d’une propriété à un objet, car cette propriété se transmet par voisinage jusqu’à un objet qui ne la possède manifestement pas.

(s) Cas de la pente glissante invoquée pour ne pas s’engager dans une série sans fin.



■ Valeur

Le terme valeur renvoie, de façon spécifique à :

1. La *valeur de vérité* d'une proposition, v. LOGIQUE CLASSIQUE (II) ; LOGIQUE CLASSIQUE (IV) ; PRÉSUPPOSITION.
2. La *valeur d'une argumentation* ou d'un argument, v. ÉVALUATION ET ÉVALUATEUR ; NORMES ; FORCE.
3. La question *des valeurs et des jugements de valeur*, qui fait l'objet de cette entrée.

1. En philosophie

La tradition philosophique considérait que les questions « sur le bien, la fin, le juste, le nécessaire, le vertueux, le vrai, le jugement moral, le jugement esthétique, le beau, le vrai, le valide » (Frankena 1967 : Art. *Value and Valuation*) relevaient de domaines séparés (morale, droit, esthétique, logique, économie, politique, épistémologie). Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle qu'elles ont été reprises dans le cadre d'une théorie générale des valeurs, de lointaine ascendance platonicienne ; puis « cette ample discussion sur la valeur, les valeurs, les jugements de valeur s'est ensuite répandue jusqu'en psychologie, dans les sciences sociales, les humanités et même dans le discours ordinaire » (*ibid.*).

2. La nouvelle rhétorique

2.1 La redécouverte de la problématique des valeurs

En argumentation, la notion de valeur est centrale pour la nouvelle rhétorique de Perelman et Olbrechts-Tyteca, qui s'inscrivent ainsi dans la filiation philosophique de Dupréel (Dominicy s. d.). Perelman présente en effet sa découverte de la théorie de l'argumentation comme le dépassement d'un programme de recherche sur une « logique des jugements de valeur » (Perelman 1979, § 50, p. 101 ; 1980, p. 457).

Cette recherche l'a conduit, d'une part, à « la conclusion inattendue » qu'« il n'y a pas de logique des jugements de valeur » (*ibid.*). D'une façon générale, la philosophie « positiviste » aboutit à couper les valeurs des faits dont elles ne peuvent être dérivées, ce qui rejette dans l'irrationnel toute pratique fondée sur les valeurs. Or ces valeurs sont au fondement du raisonnement pratique, aboutissant à la prise de décision ; en particulier le droit, qui repose sur des affirmations de valeurs, devrait être considéré comme irrationnel.

La science et la logique traitent des jugements de vérité ; elles ne donnent pas les règles de la raison pratique, qui traite de jugements de valeur. Perelman a cherché d'autres perspectives mieux adaptées à une recherche sur les valeurs. Il les a découvertes dans la *Rhétorique* et les *Topiques* d'Aristote, qui fournissent des instruments permettant une étude empirique de la manière dont les individus justifient leurs choix raisonnables. Il a ainsi été amené à redéfinir son objectif théorique non plus comme une *logique* mais comme une (nouvelle) *rhétorique* (*ibid.*).

La question des valeurs est non seulement à l'origine du développement de la nouvelle rhétorique, mais elle en constitue le fondement permanent, comme le montre le chapitre introductif de la *Logique juridique* (1979) intitulé « La nouvelle rhétorique et les valeurs », où le recours aux valeurs apparaît comme la solution aux échecs du traitement philosophique (et non plus logique) des valeurs : en particulier, il est impossible d'établir une hiérarchie des valeurs fondée sur une ontologie des valeurs (contrairement au projet de la philosophie classique), qui permettrait un calcul des valeurs. Perelman s'oppose ainsi à Bentham sur la possibilité d'un calcul des plaisirs.

2.2 Valeurs substantielles et jugements de valeur

La nouvelle rhétorique est ainsi marquée par une double problématique, celle des valeurs substantielles comme le vrai, le beau le bien, d'origine philosophique, et celle des jugements de valeur, d'origine logique. Un jugement de valeur est un jugement porté sur un être ou une situation concrets du point de vue d'une valeur.

Le *Traité* distingue deux types de valeurs substantielles, « les valeurs abstraites telles que la justice ou la vérité, et les valeurs concrètes telles que la France ou l'Église » ([1958], p. 105). Elles entrent fréquemment dans des contradictions qu'on peut parfois résoudre en les hiérarchisant (*ibid.*, p. 107).

Les jugements de valeur sont opposés aux jugements de réalité. Ils ne peuvent pas en être dérivés. Si deux jugements de vérité portés sur une même réalité sont contradictoires, l'un d'eux est forcément faux (principe du tiers exclu) ; les faits s'imposent et font l'objet de constatation. En revanche, les valeurs sont l'objet d'adhésion, et deux jugements de valeur contradictoires, "*c'est beau ! / c'est laid !*", peuvent être également justifiés. Il n'y a pas de critères permettant de caractériser une classe d'énoncés comme jugements de valeurs sans référence au contexte : "*c'est une voiture*" peut être un jugement de fait ou un jugement de valeur ; "*c'est une vraie voiture*" est uniquement un jugement de valeur (voir Dominicy s. d., p. 14-17). Le *Traité* maintient cependant l'opposition à titre « précaire » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 680) et pour des débats particuliers.

Dans le langage du *Traité*, il s'ensuit que les valeurs substantielles et jugements de valeur « sont des objets d'accord ne prétendant pas à l'adhésion de l'auditoire universel » (*ibid.*, p. 101), mais seulement d'auditoires particuliers, v. AUDITOIRE. Les valeurs dites universelles « telles que le Vrai, le Bien, le Beau, l'Absolu » ne le sont « qu'à la condition de ne pas spécifier leur contenu » (*ibid.*, p. 102) ; elles sont « le cadre vide » adapté à tous les auditoires, et en tant que tel de purs outils de persuasion (*ibid.*, 102).

Le processus d'acquisition des valeurs est différent du processus d'acquisition de la vérité. Les valeurs sont acquises en particulier à travers l'éducation et le langage, et elles font l'objet de renforcement spécifique à travers le genre épideictique. Les genres délibératif et judiciaire sont des genres argumentatifs, visant à la prise de décision collective en situation de conflits de positions. Selon Perelman, le genre épideictique a un statut tout différent, il n'admet pas la contradiction ; son objet est le renforcement de l'adhésion aux valeurs du groupe « sans lesquelles les discours visant à l'action ne pourraient trouver de levier pour émouvoir et mouvoir leurs auditeurs » (1977, p. 33).

3. Valeurs et argumentation

3.1 Deux types d'objets de l'argumentation

Le *Traité* répartit les objets de l'argumentation en deux classes, "objet" étant défini comme tout ce qui peut faire l'objet d'un accord ou d'un désaccord : d'une part la catégorie du *préférable*, qui regroupe « les valeurs, les hiérarchies et les lieux du préférable », et, d'autre part la catégorie du *réel*, constituée par « les faits, les vérités et les présomptions » (Perelman et Olbrechts-Tyteca [1958], p. 88). En d'autres termes, l'argumentation s'intéresse aux affirmations de valeur comme aux affirmations de réalité et de vérité ; leur fonctionnement comme argument présuppose l'accord des participants.

Dans l'argumentation oratoire, l'orateur procède sur la base de valeurs partagées avec son auditoire : il raisonne dans les valeurs de l'auditoire ; présente ses valeurs comme celles de l'auditoire ; fait siennes les valeurs de l'auditoire, v. ORATEUR - AUDITOIRE ; *EX DATIS*. Dans un débat contradictoire, les discours du proposant

et celui de l'opposant peuvent prendre appui sur des valeurs radicalement incompatibles ; le rôle des tiers (juge ou votants) devient alors essentiel pour trancher le conflit de valeurs, plus que pour le résoudre.

3.2 *Topoi des valeurs*

Les valeurs sont traitées au moyen des lieux, que le *Traité* définit comme « des prémisses d'ordre général permettant de fonder des valeurs et des hiérarchies ». Ces lieux sont distingués des « techniques argumentatives », ou types d'arguments, v. **TOPOS INFÉRENTIEL** ; ils ont les formes suivantes :

— Lieu de la quantité : « quelque chose vaut mieux qu'autre chose pour des raisons quantitatives » (*ibid.*, p. 115) : “*plus il y en a, mieux c'est*”.

— Lieu de la qualité, qui « conteste la vertu du nombre » (*ibid.*, p. 119) : “*plus c'est rare, plus c'est précieux*”.

Ces lieux correspondent aux topoi “*plus... plus...*” et “*moins... plus...*” de l'argumentation dans la langue, v. **TOPOS INFÉRENTIEL**. Les lieux « de l'ordre » (*ibid.*, p. 125) et « de l'essence » (*ibid.*, p. 126) se laissent exprimer de la même manière :

“Plus quelque chose est ancien, proche du prototype, mieux c'est.”

Selon le *Traité*, ces lieux des valeurs correspondent aux lieux de l'accident des *Topiques* d'Aristote (*ibid.*, p. 113). Ils sont donc opératoires sur un domaine plus vaste que celui des valeurs.

3.3 *Valeurs et dissociation des notions*

Le lieu « de l'existant » (*ibid.*, p. 126), qui affirme « la supériorité de ce qui est réel, sur le possible » semble plus proche de la problématique de la *dissociation*, qui est étroitement associée à celle des valeurs. La dissociation est une opération de valorisation/dévalorisation, scindant tout énoncé en deux énoncés, l'un valorisé positivement (à orientation positive) et l'autre négativement (à orientation négative), v. **DISSOCIATION**.

3.4 *Valeurs et orientation*

La notion de valeur renvoie aux questions de la *subjectivité* (Kerbrat-Orecchioni 1980) de l'*affectivité*, et, sur le plan sémantique, de l'*orientation* constitutive du parler ordinaire, v. **ÉMOTION** ; **ORIENTATION**. Les mots exprimant des valeurs sont fondamentalement des mots porteurs d'orientations argumentatives, constitués en couples antonymiques ; tout ce lexique peut être considéré comme un gigantesque réservoir de couples polémiques : “plaisir/déplaisir”, “savoir/ignorance”, “beauté/laideur”, “vérité/mensonge” ; “vertu/vice” ; “harmonie/chaos, discorde” ; “amour/haine” ; “justice/injustice”, “liberté/oppression”... L'antonymie s'exprime également par des syntagmes plus ou moins figés (“expression de soi / refoulement”, “vie au grand air / vie dans les bureaux”) ; le discours peut enfin construire de longues séquences anti-orientées, sous la figure de l'antithèse.

Le rapport de valorisation/dévalorisation peut être inversé : esthétique de la laideur/(beauté), éloge de la contradiction (/cohérence), etc.

L'aspiration à un langage "non biaisé", c'est-à-dire à l'élimination complète des jugements de valeur (subjectifs, émotionnels, orientés) au profit des seuls jugements de fait ne pourrait être satisfaite qu'en renonçant au langage naturel pour une langue formelle ou angélique.

Cette atomisation des valeurs ne met pas en cause le fait que le discours rhétorique a toujours tablé sur certaines valeurs substantielles, peut-être plus prosaïques que "le Vrai, le Bien, le Beau, l'Absolu" (voir *supra*), solidement attachées à la condition humaine, et ayant un contenu relativement spécifiable à savoir *honos, uoluptas, pecunia*, la gloire, c'est-à-dire le désir de reconnaissance; le plaisir sous toutes ses formes; l'argent et les biens matériels. C'est la valorisation du réel par les trois libidos qui a mis fin à l'état d'innocence :



« La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence. » (Genèse 3, 6)

« Bon à manger » : le bon, comme plaisir des sens; « agréable à la vue » : le beau, plaisir des yeux; « précieux pour ouvrir l'intelligence » : le vrai, plaisir du savoir.

3.5 Argumentation fondant une évaluation

En français, le terme "valorisation" a une orientation positive; le mot suppose l'apport d'un surcroît de valeur : il s'agit toujours d'une « hausse de la valeur marchande »; de « donner plus de valeur »; de « passer à une utilisation plus noble ». (art. *Valorisation*, Larousse : [<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/valorisation/81001>], consulté le 20 septembre 2013). Il est impossible de parler de "valorisation" au sens d'évaluation négative. On parlera donc d'évaluation (positive ou négative) pour désigner l'opération argumentative situant un fait, une proposition d'action par rapport à une valeur.

Par exemple, la souveraineté nationale est une valeur substantielle, dont la définition est inscrite dans l'article 3 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 :

Art. 3. Le principe de toute Souveraineté réside essentiellement dans la Nation.
Nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.
[<http://www.legifrance.gouv.fr/Droit-francais/Constitution/Declaration-des-Droits-de-l-Homme-et-du-Citoyen-de-1789>], consulté le 20 septembre 2013.

Le fait de figurer dans cette "Déclaration" confère un statut d'axiome à la valeur "souveraineté".

Une "question d'évaluation" se pose lorsque, par exemple, telle disposition d'un traité peut demander à être évaluée par rapport à cette valeur. Pour cela, on recourt à la définition de référence, enrichie de ses corollaires légaux et des expériences tirées des situations passées. La forme générale de l'opération d'évaluation a la forme :

- La souveraineté nationale se définit par les conditions Ci, Cj, Ck...
- Le traité respecte / ne respecte pas ces conditions.
- Donc nous pouvons / ne pouvons pas signer ce traité (sans renoncer à notre souveraineté nationale).

L'opération d'évaluation a la forme d'une argumentation par la catégorisation d'un objet, sur la base d'une définition. v. CATÉGORISATION ; DÉFINITION.

3.6 Argumentation exploitant une évaluation

L'argumentation pragmatique suppose une opération de valorisation, v. PRAGMATIQUE :

Question : *Faut-il faire F?*

Argumentation : *F aura pour conséquence C₁* ;

Évaluation positive de C₁ : *or C₁ est (+) (du point de vue de la valeur Vi)* ;

donc : *Faisons F*.

La réfutation peut emprunter deux chemins :

(i) Contre-évaluation de C₁ : *or C₁ est (-) (du point de vue de la valeur Vj)*.

(ii) Introduction d'une autre conséquence C₂ : *F aura pour conséquence C₂*.

Évaluation négative de C₂ : *or C₂ est (-) (du point de vue de la valeur Vm)* ; Vm peut être identique à Vi, ce qui donne à la réfutation une teinte *ad hominem*.

Dans les deux cas, la conclusion reste : *ne faisons surtout pas A*.

Dans le cas précédent, l'évaluation négative du traité en question peut soutenir par une argumentation par la définition, que le plein exercice de la *souveraineté nationale* (valeur axiomatique) suppose la *souveraineté financière* (valeur corollaire), et procéder ensuite par une mise en contradiction, où telle conséquence du *Traité* est jugée incompatible avec le principe de souveraineté financière.

■ Verbiage

La *Logique* de Port-Royal stigmatise la technique de l'*inventio*, la topique, comme stimulant la « mauvaise fertilité de pensées communes » (Arnauld et Nicole [1662], p. 235), v. RHÉTORIQUE ; on pourrait adresser la même critique aux techniques de l'*elocutio* qui, en stimulant et vantant l'abondance des mots (*copia verborum*), produisent un discours verbeux et redondant. v. INUTILITÉ.

Cette *fallacie de verbiage* est une sorte de méta-fallacie, car elle fait passer toutes les autres ; d'après Whately « une très longue discussion est l'un des masques les plus efficaces des fallacies ; [...] une fallacie, qui, affirmée sans voile [...] ne tromperait pas un enfant peut tromper la moitié du monde si elle est délayée dans un gros in-quarto (*Elements of Logic* [1844], p. 171) » ; cité par Mackie (1967, p. 179).

Le rejet du verbiage entraîne celui de l'*éloquence*, définie comme abondance de mots (*copia verborum*).

■ Vertige, arg.

📖 Lat. argument *ad vertiginem*, du lat. *vertigo* “mouvement de rotation, vertige”.

L'argument du vertige ou de la récession infinie est défini par Leibniz en relation avec sa discussion de l'argument sur l'ignorance (*ad ignorantiam*) de Locke :

« On pourrait encore apporter d'autres arguments dont on se sert, par exemple celui qu'on pourrait appeler *ad vertiginem*, lorsqu'on raisonne ainsi : Si cette preuve n'est point reçue, nous n'avons aucun moyen de parvenir à la certitude sur le point dont il s'agit, et qu'on prend pour une absurdité. Cet argument est bon en certains cas, comme si quelqu'un voulait nier les vérités primitives et immédiates, par exemple que rien ne peut être et n'être pas en même temps, ou que nous existons nous-mêmes, car s'il avait raison, il n'y aurait aucun moyen de connaître quoi que ce soit. » (Leibniz [1765], p. 437).

L'argumentation a la forme d'une argumentation par les conséquences dites absurdes parce que dramatiques, v. **ABSURDE** ; **PATHÉTIQUE** ; **IGNORANCE**.

Il s'agit des premiers principes de la connaissance, comme le principe de contradiction, que toute personne doit admettre sous peine de ne pouvoir rien dire. On a donc affaire à une forme d'argument sur les limites mêmes de notre possibilité de savoir. À la différence de l'argument par l'ignorance, l'argument *ad vertiginem* serait donc valide dans la mesure où l'impossibilité sur laquelle il se fonde est celle non pas d'une personne, mais de l'humanité en tant que telle.

■ Vraisemblable, Vrai ► Probable

Références

- À Her. = *Rhétorique à Herennius*, trad. fr. par G. Achard, Paris, Les Belles Lettres, 1989.
- Adam J.-M., 1996, « L'argumentation dans le dialogue », *Langue française*, 112, p. 31-49.
- Adorno Th. W., Frenkel-Brunswick E., Levinson D., Sanford N., [1950]/2007, *Études sur la personnalité autoritaire*, trad. de l'anglais [*The authoritarian personality*] par H. Frappat, Paris, Allia.
- Al-Ghazali, Bal. = *La balance juste*, Paris, Iqra, 1998.
- Al-Ghazali, Dég. = *Les dégâts des mots*, Paris, Iqra, 1995.
- Amossy R., 1991, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.
- Amossy R. éd., 1999, *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Genève, Delachaux et Niestlé.
- Amossy R., [2000]/2006, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan.
- 1999, « La notion d'éthos, de la rhétorique à l'analyse de discours », *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Amossy R. éd., Genève, Delachaux et Niestlé, p. 9-30.
- Angenot M., 2008, *Dialogue de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits.
- Anscombre J.-C. éd., 1995a, *Théorie des topoi*, Paris, Kimé.
- Anscombre J.-C., 1995b, « De l'argumentation dans la langue à la théorie des topoi », *Théorie des topoi*, Anscombre J.-C. éd., Paris, Kimé, p. 11-47.
- Anscombre J.-C., Ducrot O., 1983, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.
- 1986, « Informativité et argumentativité », *De la métaphysique à la rhétorique*, Meyer M. éd., Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, p. 79-94.
- Anselme (Saint), *Pros.* = *Sur l'existence de Dieu (proslogion)*, texte et trad. par A. Koyré, Paris, Vrin, 2003.
- Antiphon, *Disc.* = *Discours*, édition et trad. fr. par L. Gernet, Paris, Les Belles Lettres, 1923.
- Apothéloz D., Miéville D., 1989, *Cohérence et discours argumenté, The Resolution of Discourse*, Charolles M. éd., Hambourg, Buske Verlag, p. 68-87.
- Arendt H., [1951]/1972, *Le système totalitaire*, trad. de l'anglais [*The origins of totalitarianism*] par J.-L. Bourget et al., Paris, Seuil.
- 1972, « Qu'est-ce que l'autorité ? », *La crise de la culture*, trad. de l'anglais, Paris, Gallimard,

- Aristote, *Éth. Nic.* = *Éthique à Nicomaque*, trad. et notes par J. Tricot, Paris, Vrin, 1979.
- Aristote, *P. A.* = *Les premiers analytiques*, trad. nouvelle et notes par J. Tricot, Paris, Vrin, 1983.
- Aristote, *Politique*, nouvelle trad. avec introd., notes et index par J. Tricot, Paris, Vrin, 1982.
- Aristote, *R. S.* = *Les réfutations sophistiques*, trad. et notes par J. Tricot, Paris, Vrin, 1977.
- Aristote, *Rhét.* = *Rhétorique*, introd., trad., etc. par P. Chiron, Paris, Garnier-Flammarion, 2007.
- Aristote, *Rhét.* Dufour = *Rhétorique*, trad. par M. Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1931-1932.
- Aristote, *Rhét.* Ruelle = *Rhétorique*. Aristote, *Poétique et Rhétorique*, trad. par C. E. Ruelle, Paris, Garnier [préface de 1882].
- Aristote, *S. A.* = *Les seconds analytiques*, trad. nouvelle et notes par J. Tricot, Paris, Vrin, 1970.
- Aristote, *Top.* = *Topiques*, trad. nouvelle et notes par J. Tricot, Paris, Vrin, 1984.
- Aristote, *Top.* Brunschwig = *Topiques*, texte établi et traduit par J. Brunschwig, Paris, Les Belles Lettres, 1967.
- Aristotle, *Rhet.* = Aristotle, *Rhetoric*. Aristotle, *Poetics and Rhetoric*, introd. et notes par E. Garver. *Rhetoric* traduit par W. Rhys Roberts, 1924 ; *Poetics*, traduit par S. H. Butcher, 1911, New York, Barnes and Nobles, 2005.
- Arnauld A., Nicole P., [1662]/1965, *La logique ou l'art de penser contenant outre les règles communes, plusieurs observations nouvelles propres à former le jugement*, édition critique de P. Clair et F. Girbal, Paris, PUF.
- Auroux S., 1995, « Argumentation et anti-rhétorique. La mathématisation de la logique classique », *Hermès*, 15, p. 129-144.
- 1990, *Encyclopédie philosophique universelle*, vol. 2. : *Les notions philosophiques*, Paris, PUF.
- Austin J. L., [1962]/1970, *Quand dire c'est faire*, introd., trad. de l'anglais [*How to do things with words*] et notes par G. Lane, Paris, Seuil.
- Bacon F., [1620]/1844, *Novum Organum. True Suggestion for the Interpretation of Nature*, Londres, William Pickering.
- Bailly A., [1895]/2000. *Le Grand Bailly. Dictionnaire grec-français*, rédigé avec le concours de E. Egger, nouvelle édition revue par L. Séchan et P. Chantraine, Paris, Hachette.
- [1901], *Abrégé du dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette. En ligne : <http://home.scarlet.be/tabularium/bailly/index.html>, consulté le 20 septembre 2013.
- Baker M. J., 1996, « Argumentation et co-construction des connaissances », *Interaction et Cognitions*, 2 (3), p. 157-191.
- Bakhtine M., 1978, *Esthétique et théorie du roman*, trad. du russe par D. Olivier, Paris, Gallimard.
- Balacheff N., 1999, « Apprendre la preuve », *Le concept de preuve à la lumière de l'intelligence artificielle*, Sallantin J., Szczeciniarz J. J. éd., Paris, PUF, p. 197-236.
- Barthes R., 1970, « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Communications*, 16, p. 195-226.
- Bassham G., 2003. « Linked and independant premises : A new analysis », *Proceedings of the Fifth Conference of the International Society for the Study of argumentation*, Eemeren F. H. van, Blair J. A., Willard C. A., Snoeck-Henkemans A. F. éd., Amsterdam, SicSat, p. 69-73.
- Beardsley M. C., [1950]/1975, *Thinking Straight. Principles of Reasoning for Readers and Writers*, New York, Prentice-Hall.
- Benoit W. L., 1987, « On Aristotle example », *Philosophy and Rhetoric*, 20, p. 261-267.
- Benoit W. L., Lindsey J. J., 1987, « Argument fields and forms of argument in natural language », *Proceedings of the Conference on Argumentation 1986*, Eemeren F. H. van, Grootendorst R., Blair J. A., Willard C. A. éd., Dordrecht, Foris, p. 215-224.
- Bentham J., [1824]/1962, *The Book of Fallacies*, dans *The Works of Jeremy Bentham*, édité par Bowring J. New York, Russell & Russell, vol. 2.

- Trad. fr. de J.-P. Cléro, *Manuel de sophismes politiques*, dans *Fragment sur le gouvernement. Manuel de sophismes politiques*, J. Bentham, Paris, LGDJ, 1996.
- Benveniste É., 1969, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Minuit.
- [1959]/1966, « Les relations de temps dans le verbe français », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, p. 237-257.
- Berlioz J., 1980, « Le récit efficace : l'exemplum au service de la prédication », *Rhétorique et histoire. Mélanges de l'école française de Rome, Moyen Âge – Temps modernes*, t. 92, p. 113-146.
- Bernier R., 1980, « Le rôle de l'analogie dans l'explication en biologie », *Analogie et connaissance*, t. 1 : *Aspects historiques* ; t. 2 : *De la poésie à la science*, Lichnerowicz A. et al. dir., Paris, Maloine, p. 167-193.
- Bible = *La Sainte Bible*, trad. Lemaistre de Sacy [1696], Paris, Furne & C^{ie}, 1841.
- Billig M., [1987]/1989, *Arguing and Thinking. A Rhetorical Approach to Social Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press et Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Bilmes J., 1991, « Toward a theory of argument in conversation : The preference for disagreement », *Proceedings of the Second International Conference on Argumentation*, F. H. van Eemeren et al. éd., 1991, Amsterdam, SicSat, p. 462-469.
- Bird O., 1961, « The re-discovery of the topics : Professor Toulmin's inference warrant », *Mind*, 70, p. 76-96.
- Bitzer L. F., 1959, « Aristotle's enthymeme revisited », *Quarterly Journal of Speech*, 45, p. 399-408.
- [1968]/1974, « The rhetorical situation », *Rhetoric : A Tradition in Transition*, Fisher W. R. éd., East Lansing (Michigan), Michigan State University Press, p. 247-260.
- Black M., 1962, *Models and Metaphor. Studies in Language and Philosophy*, Ithaca (N. Y.), Cornell University Press.
- Black M., 1979, « More about metaphor », *Metaphor and Thought*, A. Ortony éd., Cambridge, Cambridge University Press, p. 19-43.
- Blair J. A., Johnson R. H. éd., 1980, *Informal Logic : The First International Symposium*, Inverness, Edgemoor Press.
- Blair J. A., 2012, *Groundwork in the Theory of Argumentation*, Dordrecht, Springer.
- Blanché R., 1970, *L'axiomatique*, Paris, PUF
- , 1973, *Le raisonnement*, Paris, PUF.
- Boeckh P. A., [1886]/1988, « Philological hermeneutics », *The Hermeneutics Reader*, Mueller-Vollmer K. éd., New York, Continuum, p. 132-147.
- Boethius, [1978], *De Topicis differentiis*, trad. avec notes et critiques... par Stump E., Ithaca, Cornell University Press.
- Bonhomme M., 1998, *Les figures clés du discours*, Paris, Seuil.
- Booth W. C., 1974, *Modern Dogma and The Rhetoric of Assent*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Borel M.-J., Grize J.-B., Miéville D., 1983, *Essai de logique naturelle*, Berne, Peter Lang.
- Bori P. C., [1987]/1991, *L'interprétation infinie*, trad. de l'italien [*L'interpretazione infinita : Lermeneutica cristiana e le sue trasformazioni*] par F. Vial, Paris, Le Cerf.
- Boudon R., [1990]/1991, *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Seuil.
- Bornscheuer L., 1976, *Topik. Zur Struktur der gesellschaftlichen Einbildungskraft*, Francfort, Suhrkamp.
- Breuer D., Schanze H. éd., 1981, *Topik*, Munich, Wilhelm Fink.
- Bossuet J.-B., [1677]/1990, *Logique du Dauphin*, Paris, Éditions universitaires [écrit en 1677, publié en 1826].

- Bouamrane C., Gardet L., 1984, *Panorama de la pensée islamique*, Paris, Sindbad.
- Bourdieu P., 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- Borel M.-J., Grize J.-B., Miéville D., 1983, *Essai de logique naturelle*, Berne, Peter Lang.
- Bouvier A. éd., 1994-1995, *Argumentation et sciences sociales*, (I) et (II). *L'année sociologique*, 44 et 45.
- Bouvier A., 1999, *Philosophie des sciences sociales – Un point de vue argumentativiste en sciences sociales*, Paris, PUF.
- Boyer A., Vignaux G. resp., 1995, *Argumentation et rhétorique*, (I) et (II). *Hermès*, 15 et 16.
- Bouverot D. éd., 1993, *Rhétorique et sciences du langage*. *Verbum*, 1-2-3.
- Bouveresse J. 1999, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'agir.
- Brandt P.-Y., Apothélos D., 1991, « L'articulation raisons-conclusion dans la contre-argumentation », *La négation. Travaux du Cercle de recherches sémiologiques*, 59, p. 88-102.
- Brémond Cl., Le Goff J., Schmitt J.-Cl., 1982, *L'exemplum*, Turnhout, Brepols.
- Brémond Cl., 1982, « Décomposition syntagmatique : les parties de l'"exemplum" », *L'exemplum*, Brémond Cl. et al., Turnhout, Brepols, p. 113-143.
- Breton Ph., 1996, *L'argumentation dans la communication*, Paris, La Découverte.
- 1997, *La parole manipulée*, Paris, La Découverte.
- Brody B. A., 1967, « Logical terms, Glossary of ». *Encyclopedia of Philosophy*, Edwards P. éd., New York, MacMillan et Londres, Collier, vol. 5, p. 57-77.
- Brown R. W., Levinson S., 1978, *Politeness. Some Universal en Language Usage*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Brunschwig J., 1967, « "Introduction" à Aristote », *Topiques*, Paris, Les Belles Lettres.
- Bühler K., [1933]/1976, *Die Axiomatik der Sprachwissenschaften*, notes et commentaires par E. Ströker, Francfort-sur-le-Main, Vittorio Klosterman.
- Burke K., 1966, « A dramatic view of the origin of language and postscript on the negative », *Language as Symbolic Action*, Berkeley, University of California Press.
- 1950, *A Rhetoric of Motives*, Berkeley, University of California Press.
- Buty C., Plantin C., 2009, *Argumenter en classe de sciences. Du débat à l'apprentissage*, Lyon, INRP.
- Carel M., 1995, « Trop : Argumentation interne, argumentation externe et positivité », *Théorie des topoi*, Anscombe I. C. éd., Paris, Kimé, p. 177-206.
- 1999, « Sémantique discursive et sémantique logique : le cas de mais », *Modèles linguistiques*, XX, 1, p. 133-144.
- 2011, *L'entrelacement argumentatif. Lexique, discours et blocs sémantiques*, Paris, Champion.
- Casagrande C., Vecchio S., 1991, *Les péchés de la langue. Discipline et éthique de la parole dans la culture médiévale*, préface de J. Le Goff, traduit de l'italien [*I peccati della lingua*] par Ph. Baillet, Paris, Le Cerf.
- Cassin B., 2004, *Vocabulaire européen des philosophies – Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil.
- Chaignet A. E., 1888, *La rhétorique et son histoire*, Slatkine reprints.
- Charaudeau P., Maingueneau D., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Chenique F., 1975, *Éléments de logique classique*. T. 1 : *L'art de penser et de juger*. T. 2 : *L'art de raisonner*, Paris, Dunod.
- Cicéron, *De Inv.*
- *De l'invention*, trad. nouvelle de A. A. J. Liez, Œuvres complètes de M. T. Cicéron. T. 2. *Ouvrages de rhétorique*, Paris, Werdet et Lequien, 1826.
- *On invention* [1949], trad. par H. M. Hubbell, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2006.

- Cicéron, *De l'or.* = *De l'orateur*, Paris, Les Belles Lettres.
- Livre I. Texte établi et trad. par E. Courbaud, [1922]/1985.
- Livre II. Texte établi et trad. par E. Courbaud, [1928]/1966.
- Livre III. Texte établi par H. Bornecque et trad. par E. Courbaud et H. Bornecque, [1930]/1971.
- Cicéron, *Or.* = *L'orateur*, texte établi et trad. par A. Yon, Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- Cicéron, *Top.* = *Topiques*, dans *Divisions de l'art oratoire — Topiques*, texte établi et traduit par H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, [1924]/1990.
- Cicéron, *Div.* = *Divisions de l'art oratoire*, dans *Divisions de l'art oratoire — Topiques*, texte établi et traduit par H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, [1924]/1990.
- Chabrol Cl. et Radu M., 2008, *Psychologie de la communication et persuasion*, Bruxelles, De Boeck.
- Collins, English-French Dictionary. En ligne : [<http://www.collinsdictionary.com/dictionary/english-french>], consulté le 20 septembre 2013.
- Condillac E. Bonnot de, [1976]/1981, *Traiter de l'art de raisonner*, Paris, Vrin.
- Conein B., Fornel M. de, Quéré L. éd., *Les formes de la conversation*, vol. 1, Paris, CNET.
- Conley T. M., 1984, « The enthymeme in perspective », *Quarterly Journal of Speech*, 70, p. 168-187.
- Cooper J. M., 1996, *An Aristotelian Theory of the Emotions, Essays on Aristotle's Rhétoric*, A. O. Rorty éd., Berkeley, University of California Press, p. 238-257.
- Cosnier J., 1994, *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz/Nathan.
- Cox J. R., Willard C. A. éd., 1982, *Advances in Argumentation Theory and Research*, Carbon-dale, IL, Southern Illinois University Press.
- Curtius E. R., [1948]/1956, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, trad. de l'allemand par J. Bréjoux, Paris, PUF, 2 vol.
- Damasio A. R., [1994]/2001, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions* [trad. de l'anglais, *Emotion, Reason and Human Being*], Paris, Odile Jacob.
- Danblon E., 2005, *La fonction persuasive. Anthropologie du discours rhétorique : origines et actualité*, Paris, Armand Colin.
- Dascal M., 2009, « Colonizing and decolonizing minds », *Papers of the 2007 World Philosophy Day*, I. Kuçuradi éd., Ankara, Philosophical Society of Turkey, p. 308-332.
- Davidson D., 1978, « What metaphors mean », *On Metaphor*, Chicago, The University of Chicago Press, p. 29-45.
- De Vries E., Lund K., Baker M. J., 2002, « Computer-mediated epistemic dialogue : Explanation and argumentation as vehicles for understanding scientific notions », *The Journal of the Learning Sciences*, 11, 1, p. 63-103.
- Declercq G., 1993, *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Paris, Éditions universitaires.
- 2002, « Avatars de l'argument *ad hominem* : éristique, sophistique, rhétorique », *La parole polémique*, Murat M., Declercq G., Dangel J. éd., Paris, Champion, p. 327-376.
- DES = Dictionnaire électronique des synonymes. En ligne : [<http://www.crisco.unicaen.fr/cgi-bin/cherches.cgi>], consulté le 20 septembre 2013.
- Descartes R., [1628]/1988, *Règles pour la direction de l'esprit*, trad. et notes de J. Sirven, Paris, Vrin.
- [1641]/1979, *Méditations métaphysiques*, Paris, Garnier-Flammarion.
- [1649]/1988, *Les passions de l'âme*, précédé de J.-M. Monnoyer, *La pathétique cartésienne*, Paris, Gallimard.
- Dicolat = Dictionnaire latin-français. En ligne : [http://www2c.aclille.fr/verlaine/College/Projets/Latin/dictionnaire_fr_latin/Dicolat-C.html], consulté le 20 septembre 2013.
- Dieter A. O. L., 1950, « "Stasis" », *Speech Monographs*, 17, 4, p. 345-369.
- Domenach J. M. [1950]/1979, *La propagande politique*, Paris, PUF, 8^e édition mise à jour.

- Dominicy M. (s. d.), « Perelman et l'école de Bruxelles ». En ligne : [http://www.philodroit.be/spip.php?page=article&id_article=452&lang=fr], consulté le 20 septembre 2013.
- Dopp J., 1967, *Notions de logique formelle*, 2^e édition revue, Louvain/Paris, Béatrice Nauwelaerts.
- Douay F., 1993, « Antanaclase et paradiastole : Présentation », *Rhétorique et sciences du langage*, Bouverot D. éd., p. 144-156.
- Douay-Soublin F., 1992, « La rhétorique en Europe à travers son enseignement », *Histoire des idées linguistiques*, t. 2., S. Auroux éd., Bruxelles, Mardaga, p. 467-507.
- 1999, « La rhétorique en France au XIX^e siècle à travers ses pratiques et ses institutions : restauration, renaissance, remise en cause », *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450-1950*, Fumaroli M. éd., Paris, PUF, p. 1071-1214.
- Doury M., 1997, *Le débat immobile - L'argumentation dans le débat médiatique sur les parasciences*, Paris, Kimé.
- 2000, « La réfutation par accusation d'émotion - Exploitation argumentative de l'émotion dans une controverse à thème scientifique », *Les émotions dans les interactions*, Plantin C., Doury M., Traverso V. éd., Lyon, PUL, p. 265-277.
- 2003, « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires. Le cas de l'accusation d'amalgame », *Langage et société*, 105, p. 9-37.
- 2006, « Evaluating analogy : Toward a descriptive approach to argumentative norms », *Considering Pragma-Dialectics. A Festschrift for Frans H. van Eemeren on the Occasion of his 60th birthday*, Houtlosser P., van Rees A. éd., Mahwah (NJ), Lawrence Erlbaum, p. 35-49.
- DES = Dictionnaire électronique des synonymes. En ligne : [<http://www.crisco.unicaen.fr/cgi-bin/cherches.cgi>], consulté le 20 septembre 2013.
- DFC = Dubois J., Lagane R., Niobey G., Casalis D., Casalis J., Meschonnic H., 1967, *Dictionnaire du français contemporain*, Paris, Larousse.
- Dubucs J., 1995, « Les arguments défaisables », *Argumentation et rhétorique I*, Hermès, 15, p. 271-290.
- Ducrot O., s. d., *Quelques raisons de distinguer « locuteurs » et « énonciateurs »*. [http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Polyphonie_III/Oswald_Ducrot.htm], consulté le 20 septembre 2013.
- Ducrot O. éd., 1966, « Logique et linguistique », *Langages*, 2, p. 3-30.
- Ducrot O., 1972, *Dire et ne pas dire*, Tours, Hermann.
- 1973, *La preuve et le dire*, Paris, Mame.
- 1975, « “Je trouve que” », *Semantikos*, 1, p. 62-88 [Repris dans Ducrot O. et al., 1980, *Les mots du discours*, Paris, Minuit, p. 57-92].
- 1980, *Les échelles argumentatives*, Paris, Minuit.
- 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- 1988, *Polifonía y argumentación*, Cali, Universidad del Valle.
- 1993, « Les topoï dans la “Théorie de l'argumentation dans la langue” », *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Plantin C. éd., Paris, Kimé, 1993, p. 233-248.
- 1995, « Les modificateurs déréalisants », *Journal of Pragmatics*, 24, p. 145-165.
- Ducrot O., et al., 1980, *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- 1982, « Justement, l'inversion argumentative », *Lexique*, 1, p. 151-164.
- Dufour M., 2008, *Argumenter - Cours de logique informelle*, Paris, Armand Colin.
- Dumarsais, Chesneau C., [1730]/1988, *Des tropes ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, édition de F. Douay-Soublin, Paris, Flammarion.
- Dumoncel J.-C., 1990, « Évidence », *Encyclopédie philosophique universelle*, vol. 2. : *Les notions philosophiques*, Auroux S., Paris, PUF, p. 908.

- Dupleix S., [1607]/1984, *La logique, ou art de discourir et raisonner*, Paris, Fayard, 1984.
- Dupont F., 2000, *L'Orateur sans visage. Essai sur l'acteur romain et son masque*, Paris, PUF.
- Dupréel E., 1939, *Esquisse d'une philosophie des valeurs*, Paris, Alcan.
- Dupriez B., 1984, *Gradus. Les procédés littéraires – Dictionnaire*, Paris, UGE.
- Duval R., 1992-1993, «Argumenter, démontrer, expliquer : continuité ou rupture explicative ? » « petit x », 31, p. 37-61.
- 1995, *Sémiosis et pensée humaine. Registres sémiotiques et apprentissages intellectuels*, Berne, Peter Lang.
- EC = “Hermeneutics”, *Encyclopedia Judaica*, vol. 8, 3^e édition, 1974, col. 368-372.
- Edwards P. éd., 1967, *Encyclopedia of Philosophy*, New York, MacMillan et Londres, Collier.
- Eemeren F. H. van, Blair J. A., Willard C. A., Garssen B. éd., 2007, *Proceedings of the Sixth International Conference of the International Society for the Study of Argumentation*, Amsterdam, SicSat.
- Eemeren F. H. van, Blair J. A., Willard C. A., Snoeck-Henkemans A. F. éd., 2003, *Proceedings of the Fifth Conference of the International Society for the Study of argumentation*, Amsterdam, SicSat.
- Eemeren F. H. van, Garssen B., 2009, « The fallacies of composition and division revisited », *Cogency*, 1, 1, p. 23-42.
- Eemeren F. H. van, Grootendorst R., 1984, *Speech Acts in Argumentative Discussions : A theoretical model for the analysis of discussions directed towards solving conflicts of opinion*, Dordrecht, Foris.
- 1992, *Argumentation, communication, fallacies*, Mahwah (NJ), Lawrence Erlbaum.
- 1995, « The pragma-dialectical approach to fallacies », *Fallacies : Classical and Contemporary Readings*, Hansen H. V., Pinto R. C. éd., University Park (PA), Pennsylvania State University Press [www.ditext.com/eemeren/pd.html], consulté le 20 septembre 2013.
- 1996, *La nouvelle dialectique*, trad. de l'anglais [*Argumentation, communication, fallacies*] par M.-F. Antona et al., Paris, Kimé.
- 2004, *A Systematic Theory of Argumentation : The Pragma-dialectical Approach*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Eemeren F. H. van, Grootendorst R., Blair J. A., Willard C. A. éd., 1987, *Proceedings of the Conference on Argumentation 1986*, Dordrecht, Foris.
- 1991, *Proceedings of the Second International Conference on Argumentation*, Amsterdam, SicSat.
- 1995, *Proceedings of the Third ISSA Conference on Argumentation (1994)*, Amsterdam, SICSAT.
- 1999, *Proceedings of the Fourth International Conference of the International Society for the Study of Argumentation*, Amsterdam, SicSat.
- Eemeren F. H. van, Garssen B., Meuffels B., 2009, *Fallacies and Judgements of Reasonableness – Empirical Research Concerning the Pragma-dialectical discussion Rules*, Dordrecht, Springer.
- Eemeren F. H. van, Grootendorst R., Snoeck Henkemans A. F., 2002, *Argumentation : Analysis, Evaluation, Presentation*, Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum.
- Eemeren F. H. van, Grootendorst R., Snoeck Henkemans A. F., Blair J. A., Johnson R. H., Krabbe E. C. W., Plantin C., Walton D. N., Willard C. A., Woods J., Zarefsky D., 1996, *Fundamentals of Argumentation Theory, A Handbook of Historical Backgrounds and Contemporary Developments*, Mahwah (NJ), Lawrence Erlbaum.
- Eemeren F. H. van, Houtlosser P. éd., 2006, « Perspectives on strategic maneuvering », *Argumentation*, 20, 4.
- 2000, « The relation between rhetoric and dialectic », *Argumentation*, 14-3.

- 2002, *Dialectic and Rhetoric*, Dordrecht, Kluwer.
- 2003, *More about Fallacies as Derailments of Strategic Maneuvering : The Case of Tu Quoque*. Communication au colloque "Informal Logic @ 25", Ontario Society for the Study of Argumentation, University of Windsor, Windsor, Ontario, Canada, 15-17 mai 2003. (CDRom).
- Eemeren F. H. van, Houtlosser P., Snoeck Henkemans A. F., 2007, *Argumentative Indicators in Discourse. A Pragma-dialectical Study*, Amsterdam, Springer.
- Eemeren F. H. van, Kruijer T., 1987, *Identifying argumentation schemes*, Eemeren, F. H. van, Grootendorst R., Blair J. A., Willard C. A. éd., 1987, p. 271-291.
- Eggs E., 2000, « Logos, ethos, pathos : l'actualité de la rhétorique des passions chez Aristote », Plantin C, Doury M., Traverso V. éd., p. 15-31.
- 1994, *Grammaire du discours argumentatif*, Paris, Kimé.
- Ehninger D., Brockriede W., [1960]/1983, « Toulmin on argument : An Interpretation and application », *The Rhetoric of Western Thought*, Golden J. L., Berquist G. F., Coleman W. E., Dubuque, Kendall / Hunt, p. 121-130.
- Ekman P., 1999, « Basic emotions », *The Handbook of Cognition and Emotion*, T. Dalgleish T., Power T. éd., Sussex, John Wiley & Sons, p. 45-60. Cité d'après e-edu.nbu.bg/mod/resource/view.php?id...1
- Ellul J. [1961]/1999, *Histoire des institutions I. L'antiquité*, Paris, PUF.
- Ellrodt R., 1980, *Histoire et analogie de Saint Augustin à Milton*, Lichnerowicz A. et al. dir., p. 39-53.
- Empson W., [1940]/1979, « Assertions dans les mots », *Sémantique de la poésie*, T. Todorov et al., Paris, Seuil.
- Feteris Eveline T., 1999, *Fundamentals of Legal Argumentation - A Survey of Theories on the Justification of Judicial Decisions*, Dordrecht, Kluwer.
- Fisher D. H., 1970, *Historians' Fallacies : Toward a Logic of Historical Thought*, New York, Harper & Row.
- Fogelin R., 1985, « The logic of deep disagreement », *Informal Logic*, 7, 1, p. 3-11.
- Fogelin R. J., Duggan T. J., 1987, « Fallacies », *Argumentation* 1, 3, p. 255-262.
- Feteris E. T., 1999, *Fundamentals of Legal Argumentation. A Survey of Theories on the Justification of Judicial Decisions*, Kluwer, Dordrecht.
- Figures de la passion*, Paris, Musée de la musique, 2001.
- Finocchiaro M. A., 1999, « A critique of the dialectical approach : Part II », dans Eemeren F. H. van, Grootendorst R., Blair J. A., Willard C. A. éd., 1999, p. 195-199.
- 1994, « The positive versus the negative evaluation of arguments », dans Johnson R. H., Blair J. A. éd., p. 21-35.
- Fischer D. H., 1971, *Historian's fallacies - Towards a logic of historical thought.*, Routledge and Kegan, Londres.
- Fontanier P., [1827]/1977, *Traité général des figures du discours autres que les tropes*.
- [1831]/1977, *Manuel classique pour l'étude des tropes ou Elémens de la science des mots*, Textes réunis dans *Les figures du discours*, introduction par G. Genette, Paris, Flammarion, 1977.
- Foucault M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- 1971, *L'ordre du discours*. Paris, Gallimard.
- Foviaux J., 1986, *De l'empire romain à la féodalité. Droit et Institutions*, 2^e édition, Paris, Economica.
- Fraisse P., Piaget J., 1968, « Les émotions », *Traité de psychologie expérimentale V : Motivation, émotion et personnalité*, Fraisse P., Piaget J. dir., Paris, PUF, p. 86-155.
- Frank R. H., 1988, *Passions within Reason. The Strategic Role of the Emotions*, New York, Norton.
- Frankena W. K., 1967, « Value and valuation », *The Encyclopedia of Philosophy*, Edwards P. éd., New York, MacMillan.

- Frege G. [1879] /1999, *Idéographie*, Traduction de l'allemand [*Begriffsschrift*], préface, notes et index par C. Besson. Postface de J. Barnes, Paris, Vrin.
- Freud S., [1923] / s. d. « Le Moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot (Petite Bibliothèque Payot), p. 177-234.
- [1900] / 2012, *Die Traumdeutung*, Project Gutenberg EBook. En ligne : [<http://www.gutenberg.org/files/40739/40739-h/40739-h.htm>], consulté le 20 septembre 2013.
- Fumaroli M., 1980, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Paris, Droz.
- Gadamer H.-G., [1967] /1988, « Rhetoric, hermeneutics, and the critique of ideology », dans Mueller-Vollmer K. éd., p. 256-292.
- Gadoffre G., 1980, « Introduction », dans Lichnerowicz A. et al. dir., 1980, p. 7-10.
- Gadoffre Walker et Tripet, 1980, « Les hommes de la Renaissance et l'analogie », dans Lichnerowicz A. et al. dir., 1980, p. 47-53.
- Gaffiot F., 1934, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Hachette.
- 2000, *Le grand Gaffiot — Dictionnaire latin-français*, édition par P. Flobert, Paris, Hachette.
- Gardet L., Anawati G. C., [1967]/1986, *Mystique musulmane : aspects et tendances, expériences et techniques*. 4^e édition, Paris, Vrin, 1986.
- Gardet L., Anawati M.-M., [1948]/1981, *Introduction à la philosophie musulmane. Essai de théologie comparée*, Paris, Vrin.
- Garfinkel H., 1967, *Studies in Ethnomethodology.*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice-Hall.
- Gautier M., 2004, « Dialectique », *Notions, notionnaire 1. Encyclopædia Universalis* 12/2004, p. 268-270.
- Genette G., 1970, « La rhétorique restreinte », *Communications* 16, p. 158-171.
- Gil F., 1988, *Preuves*, Paris, Aubier.
- Ginzburg, C., 1999, *History, Rhetoric and Proof*, Hannovre & Londres, University Press of New England.
- Goddu G. G., 2007, « Against making the linked-convergent distinction », dans Eemeren F. H. van, Blair J. A., Willard C. A., Garssen B. éd., p. 465-469.
- Goffman E., [1956]/1987, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Londres, Penguin.
- [1981]/1987, *Façons de parler*, trad. de l'américain [*Forms of talk*, 1981] par A. Kihm, Paris, Minuit.
- Golder C., 1996, *Le développement des discours argumentatifs*, Lausanne, Delachaux & Niestlé.
- Govier T., 1987, *Problems in Argument Analysis and Evaluation*, Dordrecht, Foris.
- Grimshaw A. D., éd., 1990, *Conflict Talk - Sociolinguistic Investigations on Arguments in Conversation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Grice H. P., 1975, « Logic and conversation », *Syntax and Semantics - Vol. 3 Speech Acts*, Cole P. Morgan J. L. éd., New York, Academic Press, p. 41-58.
- Grize J.-B. éd., 1971, *Logique de l'argumentation et discours argumentatifs*, Travaux du CdRS n°7, Université de Neuchâtel, Centre de recherches sémiologiques.
- Grize J.-B. éd., 1974, *Recherches sur le discours et l'argumentation*, Genève, Droz.
- Grize J.-B., 1972, *Logique moderne. 1 : Logique des propositions et des prédicats*, Paris, Mouton/Gauthier-Villars.
- 1982, *De la logique à l'argumentation*, Préface de G. Busino, Genève, Droz.
- 1990, *Logique et langage*, Gap, Ophrys.
- 1993, *Comment fait-on pour dire 'P donc Q' ? Le raisonnement*, G. Maurand éd., Toulouse, calcs. 3-12.
- 1996, *Logique et communication*, Paris, PUF.

- (dédicataire), 1987, *Pensée naturelle, logique et langage — Hommage à Jean-Blaise Grize*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel *Cahiers Vilfredo Pareto Revue européenne des sciences sociales* 77, XXV.
- Groupe m, 1970 = Dubois J., Edeline F., Klinkenberg J.-M., Minguet, P., Pire F., Trinon, H., 1970, *Rhétorique générale*, Paris, Larousse.
- Habermas J., [1981]/1987, *Théorie de l'agir communicationnel*, trad. de l'allemand [*Theorie des kommunikativen Handelns*], t. 1, *Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, t. 2, *Pour une critique de la raison fonctionnaliste*, Paris, Fayard.
- Hamblin C. L., 1970, *Fallacies*, Londres, Methuen.
- Hedge L., 1838, *Elements of Logick, or a Summary of the General Principles and Different modes of Reasoning*, Boston, Hilliar.
- Heritage J., 1987, « Interactional accountability : A conversation analytic perspective », dans Conein B., de Fornel M., Quéré L. éd., p. 23-49.
- Hermogène, A. R. = *L'art rhétorique*, traduction française intégrale, introd. et notes par M. Patillon, préface de P. Laurens, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997.
- Hesse M., 1967, « Models and analogy in science », dans Edwards P. éd., vol. 5, p. 354-359.
- Hintikka J. 1987, « The Fallacy of fallacies », *Argumentation* 1, 3, p. 211-238.
- Hirschman A. O., [1991]/1991, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, trad. de l'anglais [*The rhetoric of Reaction : Perversity, Futility, Jeopardy*] par P. Andler., Paris, Fayard.
- Hoaglund J. 2007, « Informal logic and pragma-dialectics », dans Eemeren F. H. van, Blair J. A., Willard C. A., Garssen, B. éd., 2007, p. 621-624.
- 2003, « Using argument types », dans Eemeren F. H. van, Blair J. A., Willard C. A., Snoeck-Henkemans A. F. éd., 2003, p. 491-495.
- IEP = Fieser, J. Dowden B., s. d., *Internet Encyclopedia of Philosophy* [<http://www.iep.utm.edu/>].
- Jacobs S., Jackson S., 1982, « Conversational argument : A discourse analytic approach », J. R. Cox, Willard C. A. éd., p. 205-237.
- Jakobson R., 1963, « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique général*, traduit de l'anglais et préfacé par N. Ruwet, Paris, Seuil.
- Johnson R. H., 1996, *The Rise of Informal Logic*, édité par John Hoaglund, avec une préface de Trudy Govier, Newport News (VA), Vale Press.
- Johnson R. H., Blair, J. A. éd., 1994, *New Essays in Informal Logic*, Windsor, Informal Logic.
- Joule R. V., Beauvois J. L., 1987, *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, PUG.
- Kahane H., 1971, *Logic and Contemporary Rhetoric : The Use of Reason in Everyday Life*, Belmont, Wadsworth.
- Kallmeyer W. éd., 1996, *Gesprächsrhetorik – Rhetorisches Verfahren im Gesprächsprozess*, Tübingen, Gunter Narr.
- Kalinowski G., 1965, *Introduction à la logique juridique – Éléments de sémiotique juridique, logique des normes et logique juridique*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence.
- Kant E. [1781]/1835, *Critique de la raison pure*, trad. par C. J. Tissot, Paris, de Ladrangé.
- Kelsen H., [1934]/1962, *Théorie pure du droit*, trad. de l'allemand [*Reine Rechtslehre*] par C. Eisenmann, Paris, Dalloz.
- Kennedy G. A., [1980]/1999, *Classical Rhetoric and Its Christian and Secular Tradition from Ancient to Modern Times*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2^e édition augmentée.
- Kerbrat-Orecchioni C., 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin.
- 1990. *Les interactions verbales*, t. 1, Paris, Armand Colin.

- 1992, *Les interactions verbales*, t. 2, Paris, Armand Colin.
- 1994, *Les interactions verbales*, t. 3, Paris, Armand Colin.
- 2000b, « L'analyse des interactions verbales : la notion de "négociation conversationnelle" – défense et illustration », *Lalies* 20, p. 63-141.
- Khallâf'A. al-W. [1942]/1997, *Les fondements du droit musulman*, trad. de l'arabe [*'ilm ousoul al-fiqh*] par C. Dabbak, A. Godin et M. Labidi Maiza., préface de A. Turki, Paris, Al Qalam.
- Kienpointner M. 1987, « Towards a typology of argumentative schemes », dans Eemeren F. H. van, Grootendorst R., Blair J. A., Willard C. A. éd., 1987, p. 275-288.
- 1992, *Alltagslogik. Struktur und Funktion von Argumentationsmustern*, Stuttgart-Bad Cannstadt, Fromman-Holzboog.
- 2003, « Nouvelle Rhétorique / Neue Rhetorik », G. Ueding éd., *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Bd. 6., Tübingen, Niemeyer, p. 561-587.
- Kleene S. C. [1967]/1971, *Logique mathématique*, trad. de l'anglais [*Mathematical Logic*] par J. Largeault, Paris, Armand-Colin.
- Klinkenberg J.-M., 1990, « Rhétorique de l'argumentation et rhétorique des figures », Meyer M., Lempereur, A. dir., 1990, p. 115-137.
- 2001, « La métaphore en question », *Cahiers de praxématique* 35.
- 2001, « Retórica de la argumentación y retórica de las figuras : ¿hermanas o enemigas ? Tonos digital – Revista electrónica de estudios filológicos, 1. » <http://www.um.es/tonos-digital/znum1/estudios/Klinkenberg.htm>. Consulté le 20 septembre 2013
- Kleiber G. 1990, *La sémantique du prototype - Catégorie et sens lexical*, Paris, PUF.
- Kneale W., Kneale M., [1962]/1984, *The Development of Logic*, Oxford, Clarendon Press.
- Koons R., « Defeasible reasoning », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Spring 2005 Edition)*, Zalta Edward N. éd., <<http://plato.stanford.edu/archives/spr2005/entries/reasoning-defeasible/>>
- Kotarbinski T., [1964]/1971, *Leçons sur l'histoire de la logique*, trad. du polonais par A. Posner, Paris, PUF.
- Krabbe E. C. W., 1998, « Who is afraid of figures of speech ? », *Argumentation* 12, 2., p. 281-294.
- Lakoff G., Johnson M., 1980, *Metaphors we live by*, Chicago, Chicago University Press.
- Laplanche J. et Pontalis J.-B., 1967, *Dictionnaire de psychanalyse*, Paris, PUF.
- Le Brun J., 2011, Sophie Houdard, *Les invasions mystiques. Revue de l'histoire des religions*, 1., p. 124-128. <http://rhr.revues.org/7738>. Consulté le 20/09/2013.
- Lichnerowicz A., Perroux, F. Gadoffre G. dir., 1980, *Analogie et connaissance ; t. I, Aspects historiques ; t. II, De la poésie à la science*, Paris, Maloine.
- Litttré É., [1863-1972], *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette. En ligne : [<http://www.littre.org/>]. Consulté le 20/09/2013.
- Lloyd G. E. R. 1993. *Pour en finir avec les mentalités*. Trad. de l'anglais [*Demystifying mentalities*, 1990] par F. Regnot. Paris, La Découverte.
- Lo Cascio V., 2009, *Persuadere e convincere oggi. Nuovo manuale dell'argomentazione*, Acqui Terme, Academia Press.
- Lausberg, H., [1960]/1973, *Handbuch der literarischen Rhetorik*. Munich, Max Hueber.
- [1963]/1971, *Elemente der literarischen Rhetorik*. Munich, Max Hueber.
- Le Bon, G. [1895]/1963. *Psychologie des foules*. Paris, PUF.
- Leibniz, G. W. [1765]/1966. *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Chronologie et introduction par J. Brunschwig. Paris, Garnier-Flammarion [Première rédaction en 1703 ; première édition en 1765].
- Lempereur, A., 1990. « Les restrictions des deux néo-rhétoriques », Meyer M., Lempereur A. dir., p. 139-158.

- Lévinas E. [1981] / 1987, « Langage quotidien et rhétorique sans éloquence », *Hors sujet*, Saint-Clément de rivière, Fata Morgana, 1987, p. 201-211.
- Lévy C., Pernot L., 1997, *Dire l'évidence — Philosophie et rhétorique antiques*, Paris, L'Harmattan.
- Han-Fei-tse, Tao = Han-Fei-tse ou Le Tao du Prince, présenté et traduit du chinois par J. Levi, Paris, Seuil, 1999.
- Lichnerowicz A., Perroux F., Gadoffre G. dir., 1980, *Analogie et connaissance* ; t. I : *Aspects historiques*. t. II : *De la poésie à la science*, Paris, Maloine.
- Locke J., [1690]/1972, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit de l'anglais [*An essay concerning human understanding*] par P. Coste, 5^e édition, revue et corrigée, Amsterdam, J. Schreuder & Pierre Mortier. Reproduction en fac-sim., précédée d'une introd. et suivie de notes d'E. Naert. Paris, J. Vrin, 1972.
- Lorenzo-Basson M.-C. 2004, *La vente à domicile. Stratégies discursives en interaction*, thèse de doctorat, sous la direction de C. Kerbrat-Orecchioni, Université Lyon 2.
- Louis P., 1990, *Vie d'Aristote*, Paris, Hermann.
- Mackenzie J., 1988. « *Distinguo* : the response to equivocation », *Argumentation* 2-4, p. 465-482.
- Mackie J. L. 1967, « Fallacies », Edwards P. éd., *The Encyclopedia of Philosophy*, vol. 3, p. 169-179.
- Maingueneau D., 1976, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette.
- 1990, *L'analyse du discours*, Paris, Hachette.
- 1999, « Ethos, scénographie, incorporation », Amossy R. éd., 1999, p. 75-102.
- Man P. de, « The epistemology of metaphor », Sacks S. éd., *On Metaphor*, p. 11-28.
- Maritain J., [1923]/1966, *Éléments de philosophie, II L'ordre des concepts*, 1 — *Petite logique (Logique formelle)*, Paris, Téqui.
- Mayans y Siscar G., 1786, *Rhetorica*, Valencia, Josef y Thomas de Orga (2^e édition).
- McAdon, B., 2003, « Probabilities, necessary signs, idia and topoi : The confusing discussion of material for enthymemes in the *Rhetoric* », *Philosophy and Rhetoric*, 36, 3, p. 223-248.
- 2004, « Two irreconcilable conceptions of rhetorical proof in Aristotle's *rhetoric* », *Rhetorica*, 22, 4, p. 307-325.
- McEvoy S., 1995, *L'invention défensive — Poétique, linguistique, droit*, Paris, Métailié.
- Meyer M. éd., 1986, *De la métaphysique à la rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Meyer M., Lempereur A., éd., 1990, *Figures et conflits rhétoriques*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Milgram S., 1974, *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy (Liberté de l'esprit).
- Mill J. S. [1843]/1988, *Système de logique déductive et inductive - Exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique*, traduit sur la 6^e édition anglaise par Louis Peisse, Paris, Librairie philosophique de Ladrangé, 1866. Reproduction P. Mardaga, Liège. Préface de M. Dominicy.
- Moeschler J. Reboul A., 1994, *Dictionnaire Encyclopédique de Pragmatique*, Paris, Seuil.
- 1985, *Argumentation et conversation. Éléments pour une analyse pragmatique du discours*, Paris, Hatier.
- Molinié G., 1992, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie générale française.
- Molino J., 1979, « Métaphores, modèles et analogies dans les sciences », *Langages*, 54, p. 83-102.
- Moore G. E., [1903]/1986, *Principia Ethica*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Mortureux M.-F., 1993, « Paradigmes désignationnels », *Semen* 8, Besançon, Presses de l'Université de Franche-Comté, p. 121-142.
- Mueller-Vollmer K., 1988, *The Hermeneutics Reader*, New York, Continuum.
- Nadeau R., 1958, « Hermogenes on "stock issues" in deliberative speaking », *Speech Monographs*, 25, p. 59-66.

- Nadeau R., 1964, « Hermogenes' *On Stases* : a translation with an introduction and notes », *Speech Monographs*, 31, p. 361-424.
- Newman J. H., [1870]/1975, *Grammaire de l'assentiment*, trad. de l'anglais [*An Essay in Aid of a Grammar of Assent*] par M. M. Olive, Paris, Desclée de Brouwer.
- Nicolas L., 2007, *La force de la doxa. Rhétorique de la décision et de la délibération*, Paris, L'Harmattan.
- Nietzsche F., [1971], *Rhétorique et langage*, textes présentés et traduits par J.-L. Nancy et Ph. Lacoue-Labarthe, *Poétique* 5, p. 99-142.
- Nonnon E., 1996, « Activités argumentatives et élaboration de connaissances nouvelles : le dialogue comme espace d'exploration », *Langue française*, 112, p. 67-87.
- OED = *Online Etymology Dictionary*, <http://www.etymonline.com/>. Consulté le 20 septembre 2013.
- O'Keefe, B. J., [1977]/1982, « Two concepts of argument and arguing », Cox J. R., Willard C. A., éd., 1982, p. 3-23.
- Olbrechts-Tyteca L., 1974, *Le comique du discours*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Ong W. J., 1958, *Ramus. Method and the Decay of Dialogue*, Cambridge, Harvard University Press.
- Ortony A., éd., 1979, *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Parent X., Livet P., 2002, « Argumentation, révision et conditionnels », P. Livet éd., *Révision des croyances*. Paris, Hermès Sciences Publication, p. 229-258.
- Packard V., [1957]/1958, « La persuasion clandestine », traduit de l'anglais [*The Hidden persuaders*], préface de M. Bleustein-Blanchet, Paris, Calmann-Lévy.
- Pascal B., [1657]/1963, *De l'esprit géométrique et de l'art de persuader*, Œuvres complètes, Paris, Seuil.
- *Pensées*, édition présentée, établie et annotée par M. Le Guern, Paris, Gallimard. 1977.
- Patillon M., 1988, *La théorie du discours d'Hermogène le rhéteur. Essai sur la structure de la rhétorique ancienne*, Paris, Les Belles-Lettres.
- 1990, *Éléments de rhétorique classique*, Paris, Nathan.
- Peirce C. S., [1958], *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 7, book II : *Scientific Method*, Burke A. W. éd., Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Pellegrin P., 1997, « Glossaire », dans Sextus Empiricus, *Esquisses Pyrrhoniennes*, Paris, Seuil, p. 527-556.
- Perelman C., Olbrechts-Tyteca L., [1950]/1952, « Logique et rhétorique », *Rhétorique et philosophie. Pour une théorie de l'argumentation en philosophie*, Perelman Ch., Olbrechts-Tyteca L., Paris, Presses universitaires de France, p. 1-43.
- [1958]/1976, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, préface de E. Bréhier, Paris, PUF, 3^e édition, 1976, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- 1952, « Acte et personne dans l'argumentation », *Rhétorique et philosophie*, Paris, PUF, p. 49-84.
- 1961, « Jugements de valeur, justification et argumentation », *Revue internationale de philosophie*, 58, 4, p. 327-335 [Republié dans Perelman C., *Justice et raison*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1972].
- 1980, « Logic and rhetoric », *Modern logic – A Survey*, Agazzi E. éd., Kluwer, p. 457-464.
- 1963/1972, *Justice et raison*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- 1977, *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Paris, Vrin.
- 1979, *Logique juridique – Nouvelle rhétorique*, Paris, Dalloz.
- Piaget, J. [1924]/1967, *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 6^e édition 1967.
- Plantin C., 1990, *Essais sur l'argumentation*, Paris, Kimé.

- 1995, *L'argumentation*, Paris, Seuil
- 2005, *L'argumentation : Histoire, théories, perspectives*, Paris, PUF.
- 2009, « A place for figures of speech in argumentation theory », *Argumentation* 23, 3, p. 325-337.
- 2011, « Les instruments de structuration des séquences argumentatives », *Verbum*.
- Plantin C., Doury M., Traverso V. éd., 2000, *Les émotions dans les interactions*, Lyon, PUL.
- Platon, *Euth.* = *Euthydème*. Dans Platon, *Œuvres complètes*, t. II, traduction, notice et notes par É. Chambry, Paris, Garnier Flammarion, 1967.
- Platon, *Gorgias*, trad. de M. Canto, Paris, Garnier-Flammarion, 1987.
- Platon
 - *Phèdre*, trad., introd. et notes par L. Brisson. Suivi de J. Derrida, *La pharmacie de Platon*, Paris, Garnier-Flammarion, 1989.
 - *Phèdre*, trad. É. Chambry, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.
- Pomerantz A., 1984, « Agreeing and disagreeing with assessments : some features of preferred / dispreferred turn-shapes », *Structures of Social Action - Studies in conversation Analysis*, Atkinson J.-M., Heritage J. éd., Cambridge, Cambridge University Press, p. 79-112.
- Porphyre, *Isagoge*, trad. et notes de J. Tricot, Paris, Vrin, 1984.
- Porphyry the Phœnician, *Isagoge*, traduction, introduction and notes par E. W. Warren, Toronto, The Pontifical Institute of Mediæval Studies, 1975.
- PR = Rey-Debove J., Rey A., Chantreau S., Drivaud M.-H., 1967, *Le Nouveau Petit Robert : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert.
- Prior A. N., 1967, « Traditional logic », *Encyclopedia of Philosophy*, Edwards P. éd., New York, Macmillan, vol. 5., p. 34-45.
- Quine W. van O., [1962]/1966, « La logique et l'éclaircissement des problèmes syntaxiques », traduit de l'anglais [Logic as a source of mathematical insight], *Langages* 1, 2, p. 58-64.
- [1941]/1972, *Logique élémentaire*, trad. de l'anglais [Elementary Logic] par J. Largeault et B. Saint-Sernin, Paris, Armand Colin.
- [1950]/1973, *Méthodes de logique*, trad. de l'anglais [Methods of logic] par M. Clavelin, Paris, Armand-Colin.
- Quine W. van O., Ullian J. S., 1982, *The Web of Belief*, New York, Random House.
- Quintilien, I. O. = *Institution oratoire*, Paris, Les Belles Lettres, texte établi et traduit par J. Cousin.
- Reboul O., 1986, « La figure et l'argument », *De la métaphysique à la rhétorique*, Meyer M. éd, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- 1991, *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF.
- Récanati F., 1979, *La transparence et l'énonciation : pour introduire à la pragmatique*, Paris, Seuil.
- Reiter Raymond, 1980, « A logic for default reasoning », *Artificial Intelligence* 13, p. 81-131.
- Rey A. (dir.), [1992]/1998, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.
- Richards I. A., 1936, *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford, Oxford University Press.
- Rimé B., Scherer K. éd., 1993, *Les émotions*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Rocheblave-Spenlé A.-M., [1962]/1969, *La notion de rôle en psychologie sociale*, Paris, PUF.
- Romilly J. de, 1988, *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Paris, de Fallois.
- Rorty A. O. éd., 1996, *Essays on Aristotle's Rhetoric*, Berkeley, University of California Press.
- Russell B., [1905]/1949, « On denoting », *Readings in Philosophical Analysis*, Feigl H., Sellars W. Atascadero éd., CAL., Ridgeview, p. 103-115.
- Ryan E. E., 1984, *Aristotle's Theory of Rhetorical Argumentation*, Montréal, Bellarmin.
- Ryle G., 1932, « Systematically misleading expressions », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 32, p. 139-170.
- Sacks S. éd., 1978, *On Metaphor*, Chicago, The University of Chicago Press.

- Scherer K. R. [1984]/1993, « Les émotions : fonctions et composantes », dans Rimé, B. Scherer, K. éd., 1993, p. 97-133.
- Schiappa E., 1993, « Arguing about definitions », *Argumentation* 7, 4, p. 403-417.
- 2000, « Analyzing argumentative discourse from a rhetorical perspective : Defining “person” and “human life” in constitutional disputes over abortion », *Argumentation* 14-3, p. 315-332.
- [suivi de] Snoek Henkemans A. F., 2000, « Comments on [Schiappa E. 2000] », *Argumentation* 14-3, p. 333-338.
- Schiffrin D., 1987, *Discourse Markers*, Cambridge, Cambridge University Press.
- 1990, « The management of a cooperative self in argument: The role of opinions and stories », *Conflict Talk*, Grimshaw A. éd., Cambridge, University Press, p. 241-259.
- Schopenhauer A. [1864] / 1990, *L'art d'avoir toujours raison ou Dialectique éristique*, trad. de l'allemand [Die Kunst, Recht zu behalten] par H. Plard, Strasbourg, Circé.
- Schmid M. 1980, « Bewegung im TV-Studio », *Eine Stadt in Bewegung. Materialien zu den Zürcher Unruhen*, Zürich, SD Stadt Zürich.
- Sextus Empiricus, *Esq. pyr.* = *Esquisses pyrrhoniennes*, introduction, traduction et commentaires par P. Pellegrin, Paris, Seuil. 1997.
- Schellens P. J., 1987, « Types of argument and the critical reader », dans Eemeren F. H. van, Grootendorst R., Blair J. A., Willard C. A. éd., 1987, Dordrecht, Foris, 3B, p. 34-41.
- Shelley C., 2002, « Analogy counterarguments and the acceptability of analogical hypotheses », *British Journal for the Philosophy of Science* 53, p. 477-496.
- 2004, « Analogy counterarguments : A taxonomy for critical thinking », *Argumentation* 18, 2, p. 223-238.
- SIL = Summer Institute of Linguistics – Glossary of Linguistic Terms. En ligne : [http://www.sil.org/linguistics/GlossaryOfLinguisticTerms/]. Consulté le 20 septembre 2013.
- Sitri F., 2003, *L'objet du débat. La construction des objets de discours dans des situations argumentatives orales*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.
- Snoeck Henkemans A. F., 2003, « Indicators of analogy argumentation », dans Eemeren F. van, Blair J. A., Willard C. A., Snoeck Henkemans A. F. éd., p. 969-973.
- 2000, « Comments on “analyzing argumentative discourse from a rhetorical perspective : Defining ‘person’ and ‘human life’ in constitutional disputes over abortion”, *Argumentation*, 14, 3, p. 333-338.
- 1992, *Analysing Complex Argumentation*, Amsterdam, SICSAT.
- Solmsen F., 1941, « The Aristotelian tradition in ancient rhetoric », *The American Journal of Philology*, 62, 2, p. 169-190.
- Stevenson C. L., [1938]/1944, « Persuasive definitions », *Ethics and Language*, Stevenson C. L. éd., New Haven / Londres, Yale UP.
- Strauss L. [1953] / 2009, *La persécution et l'art d'écrire*, trad. de l'anglais [Persecution and the art of writing] par O. Sedeyn, Paris, Gallimard.
- [1989]/1989, *La persécution et l'art d'écrire*, trad. de l'anglais [Persecution and the Art of Writing] par O. Sedeyn. Paris, Presses Pocket.
- Tarello G. 1972, « Sur la spécificité du raisonnement juridique. Acte du congrès de Bruxelles de 1971 », *Die juristische Argumentation. Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie*, 7, Wiesbaden, Franz Steiner, p. 103-124.
- Tarski A., [1935]/1972, « Le concept de vérité dans les langages formalisés », *Logique, sémantique, métamathématique, 1923-1944*, Tarski éd., trad. sous la dir. de G. G. Granger, Paris, Armand Colin, t. I., p. 156-259.
- Tchakhotine S., 1939, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard.

- Thomas S. N., 1986, *Practical Reasoning in Natural Language*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice Hall.
- Thomas d'Aquin, *Somme = Somme théologique*. En ligne : [<http://docteurangelique.free.fr/bibliotheque/sommes/1sommetheologiquerapars.htm>], consulté le 20/09/2013.
- *Commentaire = Commentaire de l'Éthique à Nicomaque d'Aristote*. En ligne : [http://docteurangelique.free.fr/livresformatweb/philosophie/commentaireethiquenicomaque.htm#_Toc198465464]. Consulté le 20/09/2013.
- TLFi = *Trésor de la langue française informatisé*. <http://www.cnrtl.fr>. Consulté le 20 septembre 2013.
- Toulmin S. E., [1958]/1993, *Les usages de l'argumentation*, trad. de l'anglais [*The uses of argument*] par Ph. de Brabanter, Paris, PUF.
- Toulmin S. E., Rieke R., Janik A., 1984, *An Introduction to Reasoning*, New York, McMillan.
- Traverso, V., 2000, *La conversation ordinaire*, Paris, Nathan.
- Tricot, J. [1928]/1973, *Traité de logique formelle*, Paris, Vrin.
- Trotman C., 1999, *Théologie et noétique au XVIII^e siècle. À la recherche d'un statut. Sujet et méthode en théologie. Études de théologie médiévale*, Paris, Vrin.
- Turner D. et Campolo C. 2005, « Introduction : Deep disagreement re-examined », *Informal Logic*, 25, 1-2.
- Tutescu M., 2003, *L'argumentation. Introduction à l'étude du discours*, Bucarest, Editura Universității din București. En ligne : [<http://ebooks.unibuc.ro/lis/MarianaTutescu-Argumentation/1.htm>].
- Ueding G. éd., 1992, *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Tübingen, Niemeyer.
- Vannier G., 2001, *Argumentation et droit. Introduction à la Nouvelle Rhétorique de Perelman*, Paris, PUF.
- Vax L., 1982, *Lexique logique*, Paris, PUF.
- Vega Reñon, L., Olmos Gómez, P., 2011, *Compendio de lógica : argumentación y retórica*, Madrid, Trotta.
- Vidal G. R., 2000, *La retórica de antifonte*, México, UNAM.
- Vié Largier C., 2005, *Le travail de la reprise discursive dans un genre émergent : mes forums de débat de la presse allemande et française en ligne*, thèse de doctorat, sous la direction de I. Behr, Université de Paris 3 - Sorbonne nouvelle.
- Vignaux G., 1976, *L'argumentation : essai d'une logique discursive*, Genève, Droz.
- 1981, « Énoncer, argumenter : opérations du discours, logiques du discours », *Argumentation et énonciation*, *Langue française* 50, Ali Bouacha A., Portine H. éd., p. 91-116.
- 1999, *L'argumentation – Du discours à la pensée*, Paris, Hatier.
- Vion R., 1992, *La communication verbale*, Paris, Hachette.
- Walton D. N., 1996, *Argument Structure : A Pragmatic Theory*, Toronto, University of Toronto Press.
- 1999, « Francis Bacon : Human bias and the four idols », *Argumentation* 13, 4, p. 385-389.
- 2005, « Deceptive arguments containing persuasive language and persuasive definitions », *Argumentation* 19, 2, p. 159-186.
- 1992, *The Place of Emotion in Argument*, University Park (PA), The Pennsylvania State University Press.
- 1997, *Appeal to Pity - Argumentum ad Misericordiam*, Albany, State University of New York Press.
- Walton D., Reed, C., Macagno F., 2008, *Argumentation Schemes*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Weaver R., 1953, « Abraham Lincoln and the argument from definition », *The Ethics of Rhetoric*, South Bend, Gateway, p. 85-114.

- Weber M., [1921]/1997, *Économie et société*, trad. de l'allemand, Paris, Pocket (Agora).
- Webster = *Webster Online Dictionary*. En ligne : [<http://www.webster-dictionary.org/>]. Consulté le 20 septembre 2013.
- Weijers O., 1999, *De la joute dialectique à la dispute scolastique. Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, p. 509-518. En ligne : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai_0065-0536_1999_num_143_2_16013. Consulté le 20 septembre 2013.
- Wenzel J. 1987, « The rhetorical perspective on argument », dans Eemeren F. van, Grootendorst R., A. Blair J. et Willard C. A. éd., 1987, vol. 1, p. 101-109.
- Whately R., [1828]/1963, *Elements of Rhetoric Comprising an Analysis of the Laws of Moral Evidence and of Persuasion, with Rules for Argumentative Composition and Elocution*, Édité par D. Ehninger, préface par D. Potter, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press.
- [1832], *Elements of Logic*, Louisville, Morton & Griswald.
- Wikipedia, http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Accueil_principal. Consulté le 20 septembre 2013.
- Windisch U., 1987, *Le KO verbal – La communication conflictuelle*, Lausanne, L'âge d'Homme.
- Willard C. A., 1989, *A Theory of Argumentation*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press.
- Wittgenstein L., 1974, *On Certainty / Über Gewissheit*, Édité par G. E. M. Anscombe, and G. H. von Wright, traduit par D. Paul et G. E. M. Anscombe, Oxford, Basil Blackwell.
- Woods J., Walton D. N., 1989, *Fallacies. Selected Papers 1972-1982*, Dordrecht, Foris.
- 1992, *Critique de l'argumentation. Logiques des sophismes ordinaires*, textes choisis et traduits par M.-F. Antona et al., Paris, Kimé.
- Wreen M. J., 1999. « A few remarks on the individuation of arguments », dans Eemeren F. H. van, Grootendorst R., Blair J. A., Willard C. A. éd., 1999, p. 884-888.
- 2000, « Review of Douglas Walton argument from ignorance », *Argumentation* 14, 1., p. 51-56.
- Yates F. A. [1966]/1975, *L'art de la mémoire*, trad. de l'anglais [*The art of memory*] par D. Arasse, Paris, Gallimard.
- Yzerbit V., Corneille O., éd., 1994, *La persuasion*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

Table des entrées

A

<i>A cohærentia</i> ► Cohérence	17	<i>Ad verecundiam</i> ► Modestie, arg.	44
<i>A comparatione</i> , arg.	17	Affirmation du conséquent ►	
<i>A conjugata</i> , arg.	17	Déduction	44
<i>A contrario</i> , arg.	17	Alignement, Alliance argumentative ►	
<i>A fortiori</i> , arg.	18	Orientation (I)	45
<i>A pari</i> , arg.	21	Ambiguïté	45
<i>A priori</i> , <i>A posteriori</i> , arg.	27	Ambiguïté syntaxique	45
<i>A repugnantibus</i> , arg.	29	Amphibolie ► Ambiguïté syntaxique	46
<i>A simili</i> , arg.	29	Analogie (I) : La pensée analogique	46
<i>Ab —, ad —, ex —</i> : les noms latins		Analogie (II) : Le mot et le concept	48
des arguments	30	Analogie (III) : Analogie catégorielle, arg.	52
<i>Ab exemplo</i> , arg.	32	Analogie (IV) : Analogie structurelle, arg.	55
Abduction	33	Antanacrase, Antimétabole, Antiparastase ►	
Absurde, arg.	34	Orientation (II)	62
Absurde : Démonstration par l'absurde	35	Antithèse	62
Accent ► Paronymie	36	Antonomase ►	
Accident (fal.)	36	Imitation — Parangon — Modèle	63
Accord	37	Apagogique, arg.	63
« Accords préalables » ► Conditions		Aporie ► Assentiment ; Stase	63
de discussion	38	Apparentés ► Dérivés ou Mots dérivés, arg.	63
<i>Ad baculum</i> ► Châtiments		Après comme avant, arg.	63
et récompenses	38	Argument, argumentation : les mots	64
<i>Ad hominem</i> , arg.	38	Argument — Conclusion	67
<i>Ad incommodum</i> , arg.	42	Argumentaire ► Script argumentatif	71
<i>Ad iudicium</i> ► Fond, arg.	42	Argumentation (I) : Un corpus de définitions	72
<i>Ad personam</i> ► Attaque personnelle	42	Argumentation (II) : Traits définitionnels	76
<i>Ad populum</i> , arg.	42	Argumentation (III) : Questions et carrefours	81
<i>Ad quietem</i> ► Tranquillité	44	Argumentation (IV) : De la composition	
<i>Ad rem</i> ► Fond, arg.	44	d'énoncés à l'énoncé auto-argumenté	83

630 ♦ TABLE DES ENTRÉES

Argumentation (V) : Argumentation comme raisonnement révisable	85	Arguments en <i>ad</i> : "Argument <i>ad hominem</i> "	96
Argumentation (VI) : Développements contemporains		Arguments en <i>e</i> (ou <i>ex</i>) : "Argument <i>ex concessio</i> "	101
des études d'argumentation	87	Assentiment	102
Argumentativité, degrés et formes ▶		Association ▶ Dissociation	103
Argumentation (II), (§ 6)	94	Attaque personnelle	103
Arguments en <i>ab</i> (ou <i>a</i>) : "Argument <i>a contrario</i> "	94	Auditoire ▶ Orateur	104
		Autophagie ▶ Rétorsion	104
		Autorité, arg.	105

B

Balilage de l'argumentation	115	Bon sens ▶ Doxa; Autorité	120
Biais langagier	117		

C

Carte argumentative ▶ Script	121	Conclusion ▶ Argument — Conclusion	151
Cas par cas, arg.	121	Conditions de discussion	151
Catégorisation	122	Connaissance immédiate et connaissance par inférence	154
Cause	126	Connecteur ▶ Balise; Marqueur	156
Causalité (I)	126	Consensus — Dissensus	156
Causalité (II) : Argumentation établissant et réfutant l'existence d'un lien causal	128	Conséquence, arg.	161
Causalité (III) : Argumentation par la cause	134	Contradiction	162
Cercle vicieux	135	Contraire et contradictoire	163
Charge de la preuve	137	Contraires, arg.	165
Châtiments et récompenses	139	Contre-argumentation	169
Chaudron, arg.	139	Contre-proposition ▶	
Circonstances	140	Contre-argumentation	170
Classe argumentative ▶ Échelle argumentative	142	Convergence	170
Cohérence, arg.	142	Convergence — Liaison — Série	172
Comparaison, arg.	144	Converse	172
Complétude, arg.	145	Corrélatifs, arg.	173
Composition et division	145	Critique — Rationalités — Rationalisation	174
Concession	150	Croyances de l'auditoire, arg.	178

D

Débat	179	Destruction du discours	209
Déduction, arg.	182	Diallèle ▶ Cercle vicieux	211
Définition (I)	185	Dialectique	211
Définition (II) : Argumentation des définitions	191	Dilemme	214
Définition (III) : Argumentation par la définition	192	Direction, arg.	215
Définition (IV) : Définition persuasive	196	Dispute ▶ Dialectique; Débat	216
Démonstration et argumentation	198	Dissensus ▶ Consensus — Dissensus	216
Dépassement ▶ Direction	204	Dissociation	216
Dérivés ou Mots dérivés, arg.	204	Distinguo	219
Désaccord conversationnel et désaccord argumentatif	207	Division ▶ Composition et Division; Cas par cas	220
		Doute	220
		Doxa	221

E

Échelle argumentative	223	Éthos (IV) : “caractère” de l’auditoire	249
Ecthèse ▶ Exemple	224	Étymologie, arg. ▶ Sens vrai du mot, arg.	250
Émergence de l’argumentation	224	Évaluation et évaluateur	250
Émotion : la construction argumentative de l’émotion	225	Évidence	255
Enthymème	231	Évidentialité	258
Épichérème	236	<i>Ex concessis</i>	259
Épitrope	237	<i>Ex datis</i>	259
Étape et amorçage	238	Exagération	261
Étayage	239	Exemple, arg.	262
Éthos (I) : le mot	240	<i>Exemplum</i>	267
Éthos (II)	242	Explication	269
Éthos (III) : une “catégorie stylistique”	247	Expression	272

F

Fallacies comme péchés de langue	275	Fausse piste	293
Fallacieux (I) : les mots : <i>fallacieux, fallace</i> ; ang. “ <i>fallacy</i> ”	278	Figure	293
Fallacieux (II) : définitions, théories et listes	279	Foi, arg.	294
Fallacieux (III) : Aristote	285	Fond, arg.	295
Fallacieux (IV) : Port-Royal, Bacon, Locke	288	Force	298
Fausse cause ▶ Causalité (II)	293	Force des choses, arg.	299

G

Gaspillage, arg.	301	Généralité de la loi, arg.	303
Généralisation hâtive ▶ Induction, arg.	303	Genre, arg.	303
Génétique ▶ Intention du législateur, arg. ; Fallacieux (II)	303		

H

Historique ▶ Intention du législateur, arg.	307	Homonymie (fal.)	307
Homme de paille ▶ Représentation du discours	307		

I

Ignorance, arg.	309	Intention du législateur, arg.	321
Ignorance de la réfutation, Ignoratio elenchi ▶ Pertinence	312	Interaction, Dialogue	322
Imitation — Parangon — Modèle	312	Interprétation, arg.	325
Indicateur ▶ Marqueur	313	Interprétation, exégèse, herméneutique	329
Indice	313	Intitulé, arg.	332
Induction	315	Inutilité, arg.	332
Inférence	318	Ironie	333

J

Juste milieu, arg.	337	Justification et délibération	339
Justice, règle de —	338		

L

Liées (prémisses)	341	Lieu commun	343
-------------------	-----	-------------	-----

632 ♦ TABLE DES ENTRÉES

Ligne argumentative ▶ Script argumentatif	343	Logique classique (IV) : Connecteurs et calcul des propositions	357
Logique (I) : Art de penser, branche des mathématiques	344	Logiques du dialogue	363
Logique classique (II) : Terme – Proposition – Carré logique	349	Lois de discours	365
Logique classique (III) : Syllogisme	354	Lois de passage ▶ Modèle de Toulmin; Topos	367
M			
Manipulation	369	Métaphore, analogie, modèle	385
Marqueur d'argument, marqueur de conclusion	374	Métonymie et synecdoque	390
Menace, arg.	382	Mobiles et motifs	391
Mépris, arg.	384	Modèle de Toulmin	393
Mesure proportionnée, arg.	385	Modestie, arg.	398
		Morphème argumentatif	400
N			
Naturaliste, arg. ▶ Force des choses, arg.	405	Nombre ▶ Consensus, arg.	409
Négation	405	Non-contradiction	409
Négation de l'antécédent ▶ Dédution	408	Normes	410
Nom propre, arg.	408	Nouveauté ▶ Progrès, arg.	411
O			
Objection	411	Organisation raisonnée ▶ Argument - Conclusion	417
Objet de discours	412	Orientation (I) : Une théorie du sens argumentatif	417
Ontologique, arg ▶ <i>A priori</i> , <i>A posteriori</i> , arg.	413	Orientation (II) : inversion d'orientation argumentative	420
Opposant ▶ Rôles de l'argumentation	413		
Opposition (figures)	413		
Orateur — Auditoire	415		
P			
Paradiastole ▶ Orientation (II) : Inversion d'orientation argumentative	425	Polysyllogisme ▶ Sorite	463
Paradoxes de l'argumentation et de la réfutation	425	Pragmatique, arg.	463
Paralogismes syllogistiques	428	Précédent, arg.	464
Paronymie	433	Présupposition	465
Pathétique, arg.	434	Preuve et arts de la preuve	467
Pathos, de preuve à fallacie	435	Preuves "techniques" et "non techniques"	474
Pente glissante, arg.	443	Preuves "non techniques"	475
La Personne en argumentation	445	Preuves "techniques" : éthos – logos – pathos	477
Personne topique : les lieux communs de la personne	448	Principe de coopération	480
Persuader, convaincre	450	Probable, vraisemblable, vrai	481
Persuasion	452	Progrès, arg.	485
Pertinence	458	Prolepse	487
Pétition de principe, <i>Petito principii</i> ▶ Cercle vicieux	461	Proportion	488
Polémique ▶ Débat; Présupposition; Rôles	461	Proposant ▶ Rôles de l'argumentation	489
Politesse argumentative	461	Proposition	489
		Pseudo-simplicité ▶ Fallacieux (II) : définitions, théories et listes	489
		Psychologique ▶ Intention du législateur, arg.	489

Q

"Quasi-logique", arg.	491	Question argumentative	492
Question	492	Question chargée	497

R

Raisonnements à deux termes	499	Représentation du discours	511
Rationalité — Rationalisation ▶		Respect, arg.	512
Critique — Rationalités		Rétorsion	513
— Rationalisation	500	Rhétorique argumentative	514
Réciprocité, arg.	500	Rhétorique fallacieuse ?	519
Réfutation	501	Richesse et Pauvreté, arg.	523
Règles	505	Rire et Sérieux	524
Relations, arg.	508	Rôles : Proposant, Opposant, Tiers	525
Répétition	510		

S

Schéma, schème, schématisation	531	Stratégie	552
Schématisation	531	Structure argumentative	554
Script argumentatif	535	Suivisme ▶ Ad populum; Consensus	555
Sens strict, arg.	537	Sujet en question, arg.	555
Sens vrai du mot, arg.	537	Superstition, arg.	556
Série (argumentations en —)	540	Syllogisme ▶ Logique classique (III)	556
Silence, arg.	542	Symétrie ▶ Réciprocité	556
Sites argumentatifs	543	Synecdoque ▶ Métonymie et Synecdoque	556
Sophisme, sophiste	545	Systématique, arg.	556
Sorite	546	Syzygie	557
Stase	548		

T

Taxinomie et catégories	559	Topos inférentiel	574
Témoignage	563	Tout et Partie ▶ Composition et division, arg.	
Tiers ▶ Rôles de l'argumentation	565	579	
Toi aussi !, arg.	565	Tranquillité, arg.	580
Topique	566	Transitivité ▶ Relation	581
Topique de la délibération politique	567	Types et typologies des arguments	581
Topique juridique	567	Typologies (I) : Anciennes	587
Topique substantielle	572	Typologies (II) : Modernes	591
Topos	573	Typologies (III) : Contemporaines	596

V

Valeur	603	Vertige, arg.	609
Verbiage	608	Vraisemblable, Vrai ▶ Probable	609

Table

Remerciements	5
Avant-propos	7
Conventions	13
Dictionnaire	17
Références	611
Table des entrées	629

Cet ouvrage, composé avec les caractères
Cronos Pro et Adobe Jenson Pro, a été mis en page
par les soins du service d'édition
de l'École normale supérieure de Lyon.
L'ouvrage a été reproduit sur du papier
Olin regular blanc naturel 80 g
Il a été achevé d'imprimer
par l'imprimerie Jouve
en avril 2016.

Dépôt légal avril 2016
Numéro d'impression :

IMPRIMÉ EN FRANCE



Dictionnaire de l'argumentation

Une introduction aux études d'argumentation

Les études d'argumentation ont été refondées depuis le milieu du siècle dernier, soit en relation avec les disciplines anciennes – logique, rhétorique, dialectique –, soit reconceptualisées dans le cadre de nouvelles approches auxquelles ont contribué toutes les disciplines des sciences humaines et sociales.

Les théories contemporaines de l'argumentation utilisent un ensemble de concepts, traditionnels ou originaux, qui dessine l'unité du domaine de l'argumentation. À notre connaissance, ce langage n'avait jamais été proposé sous forme de dictionnaire en français ou en anglais.

Chaque entrée de ce dictionnaire donne une définition de la notion, l'illustre d'un ou de plusieurs exemples, la met en relation avec les notions voisines et montre son utilité pratique : un concept est autant un outil analytique que l'expression d'une connaissance.

L'ouvrage est destiné aux spécialistes comme à la communauté ouverte des praticiens de l'argumentation.

Christian Plantin, ancien Directeur de recherche au CNRS, est Professeur émérite à l'université Lumière Lyon 2.

Prix : 32 euros

ISBN : 978-2-84788-416-6



ENS
ENS DE LYON

UNIVERSITÉ DE LYON